




Digitized by Google

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-TROISIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, de l'Académie Étrusque de Cortone Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette dernière Ville.

TOME VINGT-TROISIEME.





A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

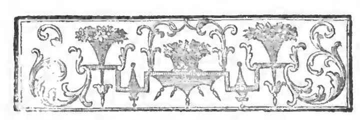
2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in-12.*

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in-12.*

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in-12.* & 1. *Vol. in-4.°*

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in-12.* & 2. *Vol. in-8.°*

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e, 4.e, 5.e, 6.e, 7.e & 8.e Livraison.



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

J J



, Qu'on pourroit regarder comme la dixième lettre & la septième consonne de l'alphabet françois. Les Imprimeurs l'appellent *J d'Hollande*, parce que les Hollandois l'introduisirent les premiers dans l'impression. Conformément au systême de la grammaire générale de P. R. adoptée par l'Auteur du Bureau typographique, le vrai nom de cette lettre est *Je*, comme nous le prononçons dans le pronom de la première personne ; car, la valeur propre de ce caractère est de représenter l'articulation sifflante qui commence les mots *Japon*, *J'ose*, & qui est la foible de l'articulation forte qui est à la tête des mots presque semblables, *chapon*, *chose*. J est donc une consonne linguale, sifflante & foible.

On peut dire que cette lettre est propre à l'alphabet françois, puisque de toutes les langues anciennes que nous connoissons, aucune ne faisoit usage de l'articulation qu'elle représente ; & que parmi les langues modernes, si quelques-

unes en font usage, elles la représentent d'une autre manière.

Il ne seroit pas difficile de montrer que l'invention du J consonne est due aux François, & non aux Hollandois, & que nos Imprimeurs en ont donné le premier essai il y a plus de cent cinquante ans. M. Ruchat & plusieurs Auteurs veulent rapprocher cette datte, & lui donnent beaucoup moins d'antiquité. En 1704. M. de la Faye envoya sur le même sujet, une lettre à M. Bernard, qui l'a communiquée au public dans les nouvelles de la République des lettres. M. de la Faye cite plusieurs livres imprimés dans le XVI.e siecle, où les V. consonnes paroissent différens des U. voyelles, & il prétend que l'invention de cette consonne doit être rapportée à Ramus, & à l'an 1560; mais, on ne trouve pas encore le J consonne, selon lui. M. de la Faye devoit consulter la grammaire Latine du même Ramus, & il y eût trouvé dès 1357, ce J consonne, de même que le V, dont il ne met l'origine qu'en 1560. En effet, dans cette grammaire, les J & les V consonnes y sont exactement distingués, des I & U voyelles. L'arithmétique Latine du même Ramus, imprimée en 1555, in 4.° chez Vechel, ne marque pas encore cette nouveauté. Le systême de Ramus n'étoit point encore formé; le style antique des Imprimeurs y regne par-tout. Ramus n'a pas fondé cette distinction sur une imagination vague & dépourvue de raison. Il remonte bien haut pour lui chercher de la noblesse; il la fait remonter jusqu'à la distinction du *Jod* & du *Vau* de la langue Hébraïque; & l'on trouve cette distinction dans tous les ouvrages de Ramus, depuis sa grammaire Latine, même dans ceux que les héritiers de Vechel imprimerent après la mort de ce Sçavant, qui fut tué, comme on sçait, en 1572. Mais, il est bon de remarquer qu'on ne trouve cette distinction que dans les ouvrages de Ramus. Gilles Beys, imprimeur de Paris, est le premier qui prit ensuite l'essor. Il vit l'utilité de ces consonnes & les employa dans l'édition qu'il fit en 1584, du commentaire de Minos, c'est-à-dire, de Claude Mignault, sur les épitres d'Horace. Il n'y a pas un mot dans cet ouvrage qui ne soit selon la regle des consonnes nouvelles. Depuis ce tems-là, les Imprimeurs s'en sont servis communément.

Ceux qui voudront approfondir ce point de littérature, doivent lire la lettre de Jean Albert Fabricius, mise à la fin du livre de Ferrarius *de Pantomimis & Mimis*, in 8.° en 1714; une lettre de M. Desmaiseaux, qui est page 151 & suivantes, du mois d'Août 1701 des nouvelles de la République des lettres; une dissertation de M. l'abbé Papillon,

chanoine de Dijon, insérée dans le tome 7.e des mémoires de littérature & d'histoire, recueillis par le Pere Desmolets de l'Oratoire, & les citations rapportées dans cette dissertation qui est curieuse & sçavante.

J. C. en abréviation signifie Jesus-Christ ou Juris-Consulte.

JAASIA, *Jaasia*, Ἰαζίας, (*a*) fils de Thécué, fut un de ceux qui eurent ordre de faire une recherche exacte de tous les Juifs qui avoient emmené de la captivité de Babylone des femmes étrangeres, pour les obliger à faire divorce avec elles, & à rompre une alliance que la loi défendoit.

Nous remarquerons en passant, que l'on pourroit dire Jaasia habitant de Thécué, aussi-bien que Jaasia fils de Thécué; car, le nom de fils dans l'Écriture, se prend souvent pour un habitant. On dit en ce sens les fils de Sion, les filles de Jérusalem.

JABEL, *Jabel*, Ἰωβὴλ, (*b*) fils de Lamech & d'Ada, fut, dit l'Écriture, le pere de ceux qui logent sous des tentes, & des pasteurs; c'est-à-dire, qu'il fut comme le chef & l'instituteur de ceux qui, comme les Arabes Scénites & les Nomades, vivent sous des tentes à la campagne, & font le métier de pasteurs. Le nom de pere se prend souvent pour maître, chef, instituteur.

JABÈS, *Jabes*, Ἰαβὶς, (*c*) ville de Palestine, dans la demi tribu de Manassé, au delà du Jourdain. L'Écriture l'appelle ordinairement Jabès de Galaad, Ἰαβὶς Γαλαάδ, parce qu'elle étoit dans le païs & au pied des montagnes de Galaad. Eusebe la met à six milles de Pella, vers Gérasa; & par conséquent elle devoit être à l'orient de la mer de Tibériade. La ville de Jabès de Galaad fut saccagée par les Israëlites, parce qu'elle n'avoit pas voulu joindre ses armes aux leurs dans la guerre contre ceux de Benjamin, à l'occasion de l'outrage fait à la femme du Lévite dans la ville de Gabaa. Quand ils se furent assemblés à Maspha, ils s'entredirent: » Y a-» t-il quelqu'un de toutes les » tribus d'Israël qui ne soit » point venu en la maison du » Seigneur à Maspha? » Et il se trouva qu'aucun des habitans de Jabès de Galaad ne s'étoit trouvé dans l'armée. Car, on fit une revue de tout le peuple & parmi les enfans d'Israël qui étoient à Silo, il ne se trouva aucun homme de Jabès. Ils envoyerent donc dix ou douze mille hommes très-vaillans avec cet ordre: » Allez » & faites passer au fil de l'é-» pée tous les habitans de Ja-» bès de Galaad, sans épar-

(*a*) Esdr. L. I. c. 10. v. 15.
(*b*) Genes. c. 4. v. 20.
(*c*) Judic. c. 21. v. 8. *& seq.* Reg. L. I. c. 11. v. 1. *& seq.* c. 31. v. 11. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 177, 178, 209.

» gner ni les femmes, ni les » petits enfans. Et vous obser- » verez ceci en même-tems, » tuez tous les mâles & tou- » tes les femmes qui ne sont » plus au rang des filles, mais » réservez les vierges. « Il se trouva dans Jabès de Galaad quatre cens filles qui n'avoient point connu d'hommes, & ils les emmenerent au camp à Silo, au païs de Chanaan.

Quelques années après, Naas roi des Ammonites, s'étant mis en campagne, alla attaquer Jabès de Galaad; & tous les habitans le prierent de les recevoir à composition. Ce Prince leur dit que toute la composition qu'il feroit avec eux, ce seroit de leur arracher à tous l'œil droit, & de les rendre l'opprobre de tout Israël. Les anciens de Jabès lui répondirent: » Accordez-nous sept » jours, afin que nous en- » voyons des courriers dans » tout Israël, & s'il ne se » trouve personne pour nous » défendre, nous nous ren- » drons à vous. « Les courriers étant venus à Gabaa où Saül demeuroit, firent ce rapport devant le peuple; & tout le peuple élevant la voix se mit à pleurer. Saül retournoit alors de la campagne en suivant ses bœufs, & il dit: » qu'a » donc le peuple pour pleurer » de cette sorte? « On lui raconta ce que les habitans de Jabès avoient envoyé dire. Aussitôt qu'il eût entendu ces paroles, l'esprit du Seigneur se saisit de lui, & il entra dans une grande colere. Il prit ses deux bœufs, les coupa en morceaux, & les envoya par des courriers dans toutes les terres d'Israël, en disant: » C'est ainsi qu'on trai- » tera les bœufs de tous ceux qui » ne se mettront point en cam- » pagne pour suivre Saül & Sa- » muel. « Alors, tout le peuple fut frappé de la crainte du Seigneur, & ils sortirent tous en armes comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme. Saül en ayant fait la revue à Bézec, il se trouva dans son armée trois cens mille hommes des enfans d'Israël, & trente mille de la tribu de Juda. Et ils firent cette réponse aux courriers qui étoient venus de Jabès: » Vous » direz ceci aux habitans de » Jabès en Galaad, vous serez » secourus demain, lorsque le » soleil sera dans sa force. » Les courriers porterent donc cette nouvelle aux habitans de Jabès, qui la reçurent avec grande joie. Et ils dirent aux Ammonites: » Demain au ma- » tin nous nous rendrons vers » vous, & vous nous traiterez » comme il vous plaira. « Le lendemain, Saül divisa son armée en trois corps, entra dès la pointe du jour dans le camp des Ammonites, & ne cessa de les tailler en pieces jusqu'à ce que le soleil fut dans sa force. Ceux qui échapperent furent dispersés çà & là, sans qu'il en demeurât seulement deux ensemble.

Ceux de Jabès de Galaad

conserverent toujours beaucoup de reconnoissance pour la maison de Saül. On sçait qu'après la mort de ce Prince & de ses fils, les Philistins leur couperent la tête, & suspendirent leurs corps à des gibets, auprès de la ville de Bethsan. Ceux de Jabès de Galaad témoignerent en cette occasion la grandeur de leur courage; car, dans l'indignation qu'ils conçurent de voir que non seulement on privoit de si grands Princes des honneurs de la sépulture, mais qu'on les traitoit avec tant d'ignominie, les plus braves d'entr'eux marcherent toute la nuit, allerent détacher ces corps à la vue des ennemis, & les emporterent sans qu'aucun eût la hardiesse de s'y opposer. Toute la ville leur fit des funérailles honorables; tous y passerent sept jours en pleurs avec leurs femmes & leurs enfans dans un deuil public & un jeûne si extraordinaire, qu'ils ne voulurent ni boire ni manger durant tout ce tems, tant ils étoient outrés de douleur de la perte de leur Roi & de leurs Princes.

Observations sur le siege de Jabès & sur la défaite des Ammonites.

Ce qui paroît le plus surprenant, pour ne pas dire presqu'impossible dans cette guerre, c'est que Saül ait pu faire assembler en moins de huit jours une armée si nombreuse & si formidable, puisqu'en ayant fait la revue à Bézec, il se trouva dans son armée trois cens mille hommes des enfans d'Israël, & trente mille de la tribu de Juda. Josephe grossit extraordinairement ce nombre, on ne sçait sur quel fondement il compte sept cens mille Israëlites, & soixante-dix mille hommes de la tribu de Juda; sans doute qu'il y a faute dans le nombre; ainsi, on doit s'en tenir à l'auteur Sacré; encore a-t-on peine à croire que cela se soit fait sans miracle? Car, les Tribus ne pouvoient pas avoir été averties en un même jour, à cause de l'éloignement où elles étoient les unes des autres, & il étoit très-difficile de les faire trouver toutes en même-tems au quartier du rendez-vous, prêtes à marcher & à combattre. Il est vrai que c'est tout un peuple aguerri qui marche en hâte au secours de ses freres enfermés dans Jabès; mais, quelque diligence que fissent les plus éloignés, on ne voit pas naturellement qu'ils pussent arriver assez à tems; ils arrivent cependant à point nommé, & Saül inspiré de Dieu se met à leur tête, & marche droit à l'ennemi qu'il surprend dans son camp.

On sçait l'histoire de Samarie, que Bénadad avoit investie avec une armée des plus nombreuses. Les conditions que ce Roi de Syrie propose à Achab roi d'Israël & à son peuple, paroissent tout à fait déraisonna-

bles, & capables de porter les assiégés aux dernières extrémités, & à se faire plutôt tous tuer que de s'y soumettre; mais, la proposition que Naas roi des Ammonites fait faire ici aux habitans de Jabès est pire encore. Ce Roi ayant attaqué la ville, tous les habitans lui dirent: *Recevez-nous à composition, & nous vous serons assujettis.* Il leur répondit: *La composition que je ferai avec vous, sera de vous arracher à tous l'œil droit, & de vous rendre l'opprobre de tout Israël.* Cette condition est cruelle, & révolte la nature; cependant, les assiégés semblent s'y soumettre en lui répondant: *Accordez-nous sept jours, afin que nous envoyons des messagers dans tout Israël; & s'il ne se trouve personne pour nous défendre, nous nous rendrons à vous;* Ce qui leur fut accordé.

Les envoyés de la ville partirent donc & étant arrivés à Gabaa où demeuroit Saül, ils firent rapport au peuple de l'état pitoyable où se trouvoient les habitans de Jabès, leurs freres, & tout le peuple en fut touché jusqu'à verser des larmes. *Saül retournoit alors de la campagne, en suivant ses bœufs; & il dit: Qu'a ce peuple pour pleurer de cette sorte? On lui raconta ce que les habitans de Jabès avoient envoyé dire. Aussitôt l'esprit du Seigneur se saisit de lui, & il entra dans une très-grande colere* contre le cruel Naas roi des Ammonites, qui non content d'assujettir les habitans de Jabès, vouloit encore les rendre l'opprobre de tout Israël. Alors, Saül *prit ses deux bœufs, les coupa en morceaux, & les fit porter par des envoyés dans toutes les terres d'Israël*, faisant dire aux Tribus: *C'est ainsi qu'on traitera les bœufs de tous ceux qui ne se mettront point en campagne pour suivre Saül & Samuël.* Il n'y avoit pas un moment à perdre pour secourir ceux de Jabès; il ne leur restoit plus que six jours; ainsi, Saül imagina ceci pour toucher les Tribus, & les exciter à voler aussitôt au secours de leurs freres. *Alors tout le peuple fut frappé de la crainte du Seigneur*, la proposition de Naas lui fit horreur, *& ils se rendirent tous au lieu assigné comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme.*

Saül ayant assemblé & fait la revue de son armée à Bézec, marcha sans doute toute la nuit pour arriver à Jabès au moment qu'il avoit promis, ayant fait dire aux habitans de la ville par les envoyés: *Vous serez secourus demain, lorsque le soleil sera dans sa force.* Ceux de Jabès reçurent cette nouvelle, comme on peut bien s'imaginer, avec beaucoup de joie, & ils firent dire aux Ammonites: *Demain matin nous nous rendrons vers vous, & vous nous traiterez comme il vous plaira.* Dom Calmet a raison de dire qu'ils ne faisoient point un mensonge; car, ils leur di-

ſoient vrai. Le lendemain ils devoient faire une vigoureuſe ſortie, & ſe rendre vers eux, mais les armes à la main, tandis que leurs freres devoient fondre ſur le camp des Ammonites. C'étoit véritablement un ſtratagême ; car, ſur ces paroles équivoques les ennemis ſe tinrent moins ſur leurs gardes, s'imaginant que les habitans de la ville avoient perdu toute eſpérance de ſecours.

Le lendemain Saül diviſa ſon armée en trois corps, & entra dès la pointe du jour dans le milieu du camp des Ammonites. Il ſurprit, ſelon toute apparence, cette grande armée des Ammonites, & l'attaqua dans ſon camp par trois différens endroits de la circonvallation pour l'occuper de toutes parts. Cette ſurpriſe déconcerta entièrement les Ammonites ; car, l'Écriture ne dit point qu'ils ayent fait la moindre réſiſtance. Il ne faut point douter que ceux de la ville ne ſoient ſortis auſſitôt ſur leurs ennemis, tant pour leur tenir parole, que pour aider leurs freres à les tailler en pieces.

Les Hébreux ſçavoient très-bien les regles de la guerre ; nous voyons par-tout dans l'Écriture que leur méthode étoit de combattre par corps ſéparés, & ſur une très-grande profondeur. Il paroît ici qu'ils formerent trois puiſſantes phalanges, qui devoient être coupées par de petits intervalles pour ſervir de retraite aux bleſſés, & pour porter les ordres ; outre que les Tribus étoient ſéparées par des intervalles, & diſtinguées par leurs drapeaux.

On ne comprend pas pourquoi Dom Calmet avance que ce pouvoit être le quatrième jour de la treve accordée à ceux de Jabès, qu'ils furent délivrés. Cela étoit impoſſible, & il y a lieu de croire que ce ne fut tout au plus qu'au ſeptième jour, & même le huitième à la pointe du jour. Il dit encore dans ſon Commentaire ſur le ℣. 11. du même chapitre, qu'il ne remarque point que ni les Hébreux, ni leurs voiſins fortifiaſſent leur camp, mais qu'ils plaçoient ſeulement des ſentinelles ſur les avenues. Il n'y a pas ſans doute fait attention ; car, dans ſon hiſtoire de l'ancien Teſtament, au ſujet de la guerre de Bénadad contre Achab, il dit que c'étoit la coutume d'enfermer les villes aſſiégées par des foſſés & des redoutes, pour réduire les aſſiégés à ſe rendre par la famine. De plus, il eſt certain que Moïſe retranchoit ſon camp ; & non-ſeulement les lignes de circonvallation, mais encore celles de contrevallation étoient en uſage chez les Juifs & chez leurs voiſins.

JABÈS, *Jabes*, Γαβὴς, (a) dont il eſt parlé au premier li-

(a) Paral. L. I. c. 4. v. 9, 10.

vre des Paralipomènes. Voici ce qu'on y lit : » Jabès devint » plus illustre que ses freres ; » & ce fut sa mere qui lui donna » le nom de Jabès, en disant : » c'est parce que je l'ai mis au » monde avec beaucoup de dou- » leur. Or Jabès invoqua le Dieu » d'Israël, en disant : O si vous » vouliez bien, Seigneur, ré- » pandre sur moi vos bénédic- » tions & étendre les bornes de » mes terres ; & si votre bras » m'étoit favorable, en empê- » chant que je ne succombe sous » la malice des hommes ! « Dieu lui accorda ce qu'il avoit demandé.

JABÈS, *Jabes*, Ι'αβὴς, (*a*) fut pere de Sellum, qui conspira contre Zacharias roi d'Israël, & regna en sa place.

JABIN, *Jabin*, Ι'αβὶς, (*b*) roi d'Asor. Ce Prince, allarmé des grandes victoires que Josué avoit remportées sur les Rois & les peuples qui habitoient la partie méridionale de Chanaan, fit une puissante ligue avec les rois Jobab, Séméron, Achsaph, & ceux qui commandoient vers la partie septentrionale, tant dans les montagnes depuis Dor jusqu'à la mer, que dans les plaines de Cénéroth, ne se promettant rien moins que d'exterminer les Israëlites. Le reste des Chananéens, les Amorrhéens, Héthéens, Hévéens & Jébuséens se joignirent à eux, & mirent ensemble tant de troupes sur pied, que l'Écriture ne craint pas d'en comparer l'effroyable multitude au sable de la mer. Le rendez-vous de tous ces ennemis du peuple de Dieu fut aux eaux de Mérom, qui étoit un lac bien moindre que la mer de Galilée, & situé entre cette mer & la source du Jourdain qui passoit par le milieu de ce lac.

Josué ne se troubla point au bruit de cette nouvelle ; au contraire, il crut que Dieu n'avoit permis leur jonction, que pour lui procurer une plus belle occasion de remporter une entière victoire ; aussi le Seigneur voulut bien rassurer son serviteur, & le flatter d'une glorieuse espérance. » Ne crains point, lui » dit-il, je jetterai ces malheu- » reux dans une telle confusion » qu'ils plieront & tomberont » sous l'effort de tes armes ; » mais, je te commande & à » tout mon peuple qu'après les » avoir taillés tous en pieces, » vous coupiez les jarrets à » tous les chevaux que vous » prendrez, & brûliez tous » leurs chariots. « Josué, rempli d'espoir & de courage par la promesse que lui venoit de faire le Seigneur, marcha hardiment contre les ennemis, les joignit le cinquième jour, parce que de Galgala jusqu'aux eaux de Mérom où étoit l'armée ennemie, il y avoit quatre-vingt milles, qui font selon Volphang vingt-

(*a*) Reg. L. IV. c. 15. v. 10.

(*b*) Josu. c. 11. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 140.

sept lieues de France, & leur donna bataille. Le combat fut fort opiniâtre & sanglant, & la victoire long-tems disputée. Enfin, elle se déclara en faveur des Israëlites, qui pousserent & firent plier les ennemis & en firent un horrible carnage. Ceux d'entre les vaincus qui avoient pris la fuite furent poursuivis jusqu'à la grande ville de Sidon & jusqu'aux eaux de Maséréphoth, qui étoient des marais salés, où l'on en fit un si grand carnage qu'à peine s'en sauva-t-il un seul. Ayant fait ainsi main-basse sur tous les hommes, on se jetta sur les chevaux & sur toutes les bêtes de service, auxquels on coupa les jarrets & l'on mit le feu aux chariots, pour exécuter exactement le commandement du Seigneur.

Josué ne se contenta pas d'avoir remporté une si belle victoire, il crut qu'elle ne seroit point entière, s'il ne se vengeoit de Jabin qui avoit été l'auteur de cette guerre. Il alla donc l'assiéger dans sa capitale. Ce Roi, qui ne manquoit ni de cœur ni de conduite, n'avoit rien épargné pour rétablir & augmenter ses fortifications, & bien munir la place d'hommes, d'armes & de provisions; mais, toutes ces précautions lui furent inutiles. Afor fut pris, & Jabin avec tout son peuple passé au fil de l'épée, l'an du monde 2555.

JABIN, *Jabin*, Ἰαβὶν, (a) étoit aussi roi d'Afor, & peut-être des descendans du précédent. Ce Prince avoit neuf cens chariots armés de faulx. Il réussit d'abord à effacer la honte de ses prédécesseurs, & à relever la gloire du Sceptre qui lui étoit tombé en partage. Il subjugua les Israëlites, les assujettit, & les traita de la manière la plus tyrannique durant vingt ans, jusqu'à ce que Dieu suscita Barac & Débora pour les en délivrer. Ces braves Conducteurs du peuple de Dieu furent si heureux, qu'avec une poignée de gens, ils renverserent & défirent toutes les puissances de Jabin. Sisara qui étoit son général, ne pouvant plus soutenir le combat, & voyant que tout étoit perdu pour lui, prit la fuite, & entra dans la maison ou dans la tente d'Haber Cinéen, où bien loin de trouver un refuge, du rafraîchissement, & du repos, ainsi qu'il espéroit, il y trouva la mort que lui donna la courageuse Jahel femme d'Haber, qui le voyant endormi lui enfonça un grand clou dans la tempe. Jabin, irrité de la défaite de son Général, vint à la rencontre de Barac avec une armée plus puissante que la première; mais, il ne fut pas plus heureux, il fut tué par ce chef du peuple de Dieu, ses troupes furent défaites & sa ville prise & rasée pour la seconde fois, vers l'an du monde 2719.

JABNIA, *Jabnia*, ville, la

(a) Judic. c. 4. v. 2. & *seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 152, 153.

même que Jamnia. *Voyez* Jamnia, ville maritime de Palestine.

JACAN, *ou* JAACAN. *Voyez* Bénéjaacan.

JACAN, *Jacan*, Ἀχὰν, (*a*) est nommé le troisième des fils d'Éser, au premier livre des Paralipomènes.

JACCÉTAINS, *Jaccetani*, Ἰακκητανοὶ (*b*) peuple d'Espagne, selon Ptolémée & le premier livre des commentaires de César sur la guerre Civile. L'édition de César que j'ai sous les yeux, porte *Jacetani*, avec un seul *c*. On convient que c'est le même peuple que d'autres appellent Lacétains. *Voyez* Lacétains.

JACCÉTAINS, *Jaccetani*, Ἰακκητανοὶ, (*c*) autre peuple d'Espagne. Strabon met ce peuple auprès des Vascons ; il nomme leur païs Jaccétanie. Audessus de la Jaccétanie, dit-il, vers le septentrion, habitent les Vascons chez lesquels est la ville de Pompeiopolis. Ce fut dans le païs des Jaccétains, que Sertorius fit la guerre contre Pompée, & que le fils de ce dernier la fit depuis contre les lieutenans de César. Strabon nous donne la nation des Jaccétains pour la plus illustre de toutes celles qui habitoient le païs situé le long des Pyrénées.

Au reste, ce n'est que d'après quelques Modernes que j'ai distingué cette nation, de celle dont il est parlé dans l'article précédent. Mais, pour dire au vrai ce que j'en pense, c'est que je ne suis nullement persuadé que ce soient deux nations différentes.

JACCÉTANIE, *Jaccetania*, Ἰακκητάνια. contrée d'Espagne. *Voyez* Jaccétains.

JACHAN, *Jachan*, Ἰωαχὰν, (*d*) étoit de la tribu de Gad.

JACHANAN, *Jachanan*, (*e*) ville de Palestine, dont le Roi fut défait par Josué. D. Calmet dit que cette ville est aussi nommée Jecnam & Jéconam ; qu'elle fut possédée par la tribu de Zabulon, & donnée en partage aux Lévites ; qu'enfin c'est apparemment la même que Jecmaan, dont il est parlé au troisième livre des Rois, & au premier des Paralipomènes. D. Calmet se trompe au sujet de ce dernier article, comme on peut le voir en cherchant Jecmaan.

JACHIN, *Jachin*, Ἀχεὶν, Ἰαχὶν, (*f*) un des fils de Siméon, fut chef de la famille des Jachinites.

JACHIN, *Jachin*, Ἀχὶμ, (*g*) chef de la famille de même nom, qui étoit la vingt-unième

(*a*) Paral. L. I. c. 1. v. 42.
(*b*) Ptolem. L. II. c. 6. Cæs. de Bell. Civil. L. I. p. 496, 497.
(*c*) Strab. pag. 161.
(*d*) Paral. L. I. c. 5. v. 13.
(*e*) Josu. c. 12. v. 22. c. 19. v. 11. c. 21. v. 34. Reg. L. III. c. 4. v. 12. Paral. L. I. c. 6. v. 68.
(*f*) Genes. c. 46. v. 10. Numer. c. 26. v. 12.
(*g*) Paral. L. I. c. 24. v. 17.

entre les vingt-quatre familles Sacerdotales.

JACHIN, *Jachin*, nom de l'une des deux colomnes qui étoient aux deux côtés du vestibule du temple de Salomon. L'autre colomne s'appelloit Booz. *Voyez* Booz.

JACHINITES, *Jachinitæ*, famille chez les Hébreux. *Voyez* Jachin.

JACIM, *Jacim*, Ἰακίμ, (*a*) chef de la douzième des vingt-quatre familles Sacerdotales.

JACIM, *Jacim*, Ἰακίμ, (*b*) fut le premier des enfans de Séméi.

JACOB [la fontaine de], *fons Jacob*, (*c*) πηγὴ τοῦ Ἰακώβ. On appelloit ainsi un puits, qui étoit près de la ville de Sichem, & sur le bord duquel Jesus-Christ parla à la Samaritaine. C'étoit près de là que Jacob avoit sa demeure, avant que ses fils eussent mis à mort les habitans de Sichem. Les anciens voyageurs parlent d'une Église dédiée à saint Jean-Baptiste, bâtie en forme de croix sur la fontaine, ou le puits de Jacob. Ce puits étoit dans l'Église, devant les balustres de l'Autel. On y voyoit encore, dit-on, le seau dont la Samaritaine s'étoit servie, & les malades y venoient pour y boire, & pour y recevoir la santé.

JACOB [le puits de]. C'est la même chose que la fontaine de Jacob. *Voyez-en* ci-dessus l'article.

JACOB, *Jacob*, Ἰακώβ, (*d*) fils d'Isaac & de Rébecca, naquit l'an du monde 2168, & 1832 avant Jesus-Christ. Il étoit frere cadet & jumeau d'Esaü. On remarque qu'en naissant il tenoit le talon d'Esaü son frere ; ce qui lui fit donner le nom de Jacob, qui veut dire celui qui supplante, ou qui saisit son adversaire par le pied, pour le faire tomber. C'étoit une espece de pronostic de ce qu'il devoit faire par la suite. Pendant la grossesse de Rébecca, Isaac étant allé consulter le Seigneur sur les tressaillemens que faisoient les deux jumeaux dans le sein de leur mere, Dieu lui déclara que Rébecca seroit mere de deux fils, qui deviendroient chefs de deux grands peuples ; mais que l'aîné seroit assujetti au plus jeune.

Jacob étoit d'un tempérament doux & paisible, il aimoit la vie tranquille de la maison ; au lieu qu'Esaü étoit d'un naturel plus bouillant, plus farouche, & il avoit une grande passion pour les exercices de la chasse. Isaac avoit une tendresse particulière pour Esaü ; mais Rébecca aimoit davantage Jacob.

Un jour, Jacob ayant fait cuire

(*a*) Paral. L. I. c. 24. v. 12.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 19.
(*c*) Joann. c. 4. v. 6.
(*d*) Genes. c. 25. v. 26, 27. *& seq.* Ecclesiastic. c. 44. v. 25. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 26, 27 *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. p. 22. *& suiv.* T. V. p. 17. *& suiv.* T. VI. p. 3, 521. *& suiv.* T. XIV. p. 31. *& suiv.*

de quoi manger, Esaü qui revenoit de la chasse extrêmement fatigué, & ayant fort grand appétit, pria son frere de lui donner de ce mets qu'il avoit préparé pour lui-même; mais, Jacob ne lui en voulut point donner, à moins qu'il ne lui cédât son droit d'aînesse. Esaü répondit : Je meurs de fatigue; de quoi me servira mon droit d'ainesse ? Jacob reprit : Jurez-le moi donc. Esaü le lui jura, & lui vendit son droit d'aînesse, & aussitôt ayant pris le mets [c'étoient des lentilles] & le pain, il mangea & but, & s'en alla, sans se mettre en peine de son droit d'ainesse qu'il venoit de vendre. Cette action, qui ne paroissoit qu'un jeu, déclaroit assez l'esprit & les sentimens des deux freres : & saint Paul n'a pas fait difficulté de traiter Esaü de *profane*, pour avoir ainsi vendu son droit d'aînesse.

Long-temps après, les deux freres ayant soixante-dix-sept ans, & Isaac leur pere cent-trente-sept, il arriva qu'Isaac tomba malade d'une espece de langueur; & croyant que sa dernière heure étoit proche, il appella son fils Esaü, & lui dit d'aller prendre quelque chose à la chasse, de le lui apprêter comme il sçavoit qu'il l'aimoit, de le lui apporter, & qu'il lui donneroit sa dernière bénédiction. Esaü obéit, prend ses armes, & va à la chasse. Isaac avoit la vue tellement affoiblie par l'âge, qu'il ne voyoit plus. Rébecca sa femme, qui avoit entendu ce qu'il avoit dit à Esaü, en donna avis à Jacob son fils bien-aimé, & elle ajoûta : » Suivez le conseil que je vais » vous donner: Allez vite au trou» peau, & apportez moi deux » des meilleurs chevreaux, afin » que je les prépare pour votre » pere. Vous les lui présenterez, » & il vous donnera sa bénédic» tion.« Jacob s'en excusa d'abord, disant : » Vous sçavez qu'Esaü » mon frere est tout velu, & que » moi je n'ai point de poil; si mon » pere me touche avec la main, » je crains qu'il ne s'imagine que » j'ai voulu le tromper, & que » je n'attire sur moi sa malédic» tion, au lieu de sa bénédiction. » Rébecca lui répondit : Que » cette malédiction retombe sur » moi, mon fils; écoutez-moi » seulement, & allez chercher ce » que je vous dis. « Jacob y alla; & Rébecca prépara un mets à Isaac, comme elle sçavoit qu'il l'aimoit. Elle revêtit Jacob des plus beaux habits d'Esaü, lui couvrit les mains & le cou avec les peaux des chevreaux qu'elle avoit fait cuire, lui donna ces mets, & le fit entrer dans la chambre d'Isaac.

Isaac l'ayant entendu, lui demanda qui il étoit; car, comme on l'a observé, il ne voyoit pas. Jacob répondit : » Je suis vo» tre fils Esaü. Isaac lui dit : Com» ment avez-vous pu rencontrer » si-tôt quelque chose ? Jacob » répliqua : La volonté de Dieu » a fait que j'ai rencontré aussitôt » ce que je cherchois. « Isaac lui

dit d'approcher, afin qu'il le touchât, & qu'il s'assurât si c'étoit véritablement Esaü. Il le toucha ; & lui ayant trouvé les mains chargées de poil, il dit : » Pour la voix, c'est la voix de » Jacob ; mais les mains sont les » mains d'Esaü.« Après donc qu'il eut bu & mangé, il dit à Jacob de s'approcher, afin qu'il l'embrassât & le bénît. Jacob s'étant approché, Isaac sentit la bonne odeur de ses habits, & lui dit : *Voilà l'odeur de mon fils, qui est semblable à l'odeur d'un champ bien rempli, & comblé des bénédictions du Seigneur. Que le Seigneur verse sa rosée sur vos terres, & qu'il les engraisse, pour produire une abondance de bled & de vin. Que les peuples vous soient assujettis, & que les Tribus se prosternent devant vous. Soyez le Seigneur de vos freres, & le maître des enfans de votre mere. Que celui qui vous maudira, soit maudit ; & que celui qui vous bénira, soit comblé de bénédictions.*

A peine Isaac avoit-il achevé ces paroles, qu'Esaü arriva, & vint apporter à son pere les mets qu'il lui avoit préparés de sa chasse. Isaac fut frappé d'un profond étonnement, & dit à Esaü » Jacob votre » frere m'est venu surprendre, » & m'a ravi la bénédiction que » j'avois dessein de vous donner. » Esaü répondit : C'est avec jus» tice qu'on lui a donné le nom » de Jacob, ou d'homme qui sup» plante. Voici déjà la seconde » fois qu'il m'a supplanté ; il m'a » enlevé mon droit d'aînesse, & il » vient encore de me dérober la » bénédiction qui m'étoit due. « Et s'adressant à Isaac, il le pria avec beaucoup d'instance de le bénir. Mais, Isaac lui répondit : » Je l'ai établi votre maître, je » lui ai assujetti tous ses freres, je » lui ai donné pour nourriture le » vin & le froment; & après cela, » mon fils, que puis-je faire ? » Esaü répondit : N'avez vous » donc, mon pere, qu'une béné» diction ? Je vous prie de me bé» nir aussi.« Et comme il pleuroit, en jettant de grands cris, Isaac touché de compassion, lui dit : *Votre bénédiction sera dans la graisse de la terre & dans la rosée du Ciel ; vous vivrez de votre épée, & vous serez assujetti à votre frere. Mais, le tems viendra que vous secouerez son joug de dessus votre cou, & que vous vous en délivrerez.* Quelques-uns traduisent l'Hébreu dans un autre sens : *Votre bénédiction sera loin de la graisse de la terre & de la rosée du Ciel ; mais, vous vivrez de votre épée, &c.*

Depuis ce tems, Esaü conservoit toujours une haine secrette contre Jacob, & il disoit dans son cœur : » Le tems » du deuil de mon pere viendra, » & je me déferai de Jacob mon » frere. « Rébecca, étant informée du mauvais dessein d'Esaü, fit venir Jacob, & lui dit qu'il falloit qu'il allât dans la Mésopotamie, dans la ville d'Haran, auprès de Laban son oncle, en attendant que la cole-

re d'Esaü se passât. Elle fit ensuite entendre la même chose à Isaac, & lui dit que sa vie lui seroit insupportable, si Jacob épousoit une Chananéenne. Isaac fit donc venir Jacob, lui donna sa bénédiction, & lui dit d'aller en Mésopotamie, & d'épouser une des filles de son oncle Laban. Jacob partit secrétement; & étant arrivé après le coucher du soleil, dans un certain lieu, où il vouloit passer la nuit, il prit une des pierres qui étoient là; & l'ayant mise sous sa tête, il s'endormit. Alors il vit en songe une échelle, dont le pied étoit appuyé sur la terre, & le haut touchoit au ciel; & des Anges de Dieu, qui montoient & qui descendoient par cette échelle. Il vit aussi le Seigneur appuyé sur le haut de l'échelle, qui lui dit: » Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham & » d'Isaac; je vous donnerai, & » à vos descendans, la terre où » vous dormez; votre race sera » nombreuse comme le sable de » la mer, & toutes les nations » seront bénies dans vous, & » dans celui qui sortira de vous. «

Jacob s'étant éveillé, s'écria: » Le Seigneur est vraiment en ce » lieu-ci; & je ne le sçavois pas. » Que ce lieu est redoutable! » Ce n'est autre chose que la » maison de Dieu, & la porte » du ciel. « Et s'étant levé de grand matin, il prit la pierre qu'il avoit mise sous sa tête, l'érigea en monument, répandant de l'huile par dessus; & il donna le nom de Béthel, au lieu où il avoit dormi; nom qui passa à la ville de Luza, qui étoit voisine. En même tems, il pria le Seigneur de le protéger dans le voyage qu'il alloit entreprendre, & il lui voua la dixme de tout ce qu'il pourroit acquérir par son travail.

Il partit de Béthel, & après quelques jours de marche, il arriva dans la Mésopotamie, près de la ville de Haran, où demeuroit Laban son oncle. Il s'informa des bergers qu'il trouva près delà, si Laban étoit en santé. On lui dit qu'il se portoit bien, & que Rachel sa fille alloit venir en ce lieu, pour abreuver son troupeau. Dès qu'elle fut arrivée, Jacob ôta la pierre qui couvroit le puits, lui aida à donner de l'eau à ses brebis, & lui déclara qu'il étoit son cousin germain, fils de Rébecca sœur de Laban. Aussitôt Rachel courut en donner avis à son pere; & Laban vint avec empressement recevoir son neveu, & l'amener dans sa maison. Un mois s'étant écoulé, Laban dit à Jacob: » Faut-il à cause que » vous êtes mon neveu que » vous me serviez gratuitement? » Dites moi donc quelle ré» compense vous demandez? « Or, Laban avoit deux filles, dont l'aînée s'appelloit Lia, & la seconde Rachel. Jacob répondit donc à Laban: » Je vous servirai sept ans, si » vous voulez me donner Rachel

» pour femme. « Laban y consentit, & le tems expiré, la cérémonie des noces se fit en la manière du païs. Le soir Laban fit mener Lia au lieu de Rachel, dans la chambre de Jacob; en sorte que Jacob ne s'apperçut de la supercherie de Laban, que le lendemain au matin. Alors, il s'en plaignit fortement; mais, son beau pere lui répondit que ce n'étoit pas la coûtume du païs que l'on mariât les plus jeunes avant les aînées, & que s'il vouloit épouser encore Rachel, il le pouvoit, en le servant sept autres années.

Quelque injuste que fût cette condition, Jacob y consentit, par l'extrême amour qu'il avoit pour Rachel; & lorsqu'il l'eut épousée, il la préféra à Lia. Mais, Dieu accorda la fécondité à celle-ci, pendant que Rachel étoit stérile. Lia eut de suite quatre fils, sçavoir, Ruben, Siméon, Levi & Juda; & Rachel, voyant qu'elle n'avoit point d'enfans, donna à son mari sa servante, nommée Bala, afin qu'au moins elle pût par son moyen avoir des enfans de Jacob. Bala eut donc Dan & Nephthali, que Rachel regarda comme siens. Lia, à l'imitation de Rachel, donna aussi à son mari Zelpha sa servante, qui lui enfanta Gad & Aser. Après cela, Lia conçut de nouveau, & eut un cinquième & un sixième fils, Issachar & Zabulon; & une fille nommée Dina. Enfin, le Seigneur se souvint de Rachel, & lui donna un fils nommé Joseph.

Jacob, voyant sa famille assez nombreuse, & que le tems qu'il s'étoit obligé de servi Laban, étoit fini, le pria de trouver bon qu'il s'en retournât dans son païs avec ses femmes & ses enfans. Mais, Laban qui avoit épouvé combien les services de Jacob lui avoient été utiles, le pria de continuer d'avoir soin de ses troupeaux & lui promit telle récompense qu'il voudroit. Jacob lui dit : » Je m'engage à vous servir » encore six ans, pourvu que vous » veuilliez me donner tout ce » qui naîtra dans vos troupeaux » de brebis & de chevres de di» verses couleurs, c'est-à-dire, » tachetées, & outre cela les bre» bis noires. Tout le reste sera » pour vous, c'est-à-dire, tout » ce qui naîtra d'une seule cou» leur dans les brebis & dans les » chevres à l'exception des bre» bis noires. » Par-là Jacob ne se réservoit que ce qu'il y avoit de moindre pour la toison. Il ajoûta : » Et afin que vous ne » croyiez pas que je veux user » d'industrie, pour faire naître » plus d'agneaux ou de che» vreaux de diverses couleurs, » séparez des troupeaux qui doi» vent-être confiés à ma garde, » tout ce qui est marqueté sur » le corps ou aux jambes, & » donnez-le à garder à vos en» fans. « Laban accepta volontiers ces conditions, & le jour même on fit la séparation des troupeaux, suivant le plan que Jacob en avoit donné, & on mit

trois jours de distance entre les troupeaux de Laban & ceux de Jacob.

Mais le Seigneur, voulant récompenser les travaux de Jacob, lui découvrit en songe un artifice, qui lui réussit admirablement, pour avoir des moutons & des chevreaux de différentes couleurs. Ce fut de mettre sur les abbreuvoirs, où ses bêtes venoient, quand elles étoient en chaleur, des branches vertes, dont il ôtoit l'écorce en certains endroits; ce qui causoit une diversité de couleurs aux yeux des brebis & des chevres, dans les branches mêmes, & dans leur ombre qui paroissoit dans l'eau; en sorte que les yeux des brebis en étant frappés, elles concevoient & produisoient des petits de differentes couleurs. Il n'employoit pas toutefois cet artifice dans toutes les saisons. On croit communément qu'il n'exposoit les branches qu'au printems, parce qu'il étoit bien aise d'avoir beaucoup de petits d'automne. Mais, en automne, il laissoit aller les choses suivant le cours naturel, n'étant pas fâché que Laban en eût quelques-uns de ceux qui naissoient au printems. L'artifice, dont Jacob usa en cette occasion, n'avoit rien de surnaturel en lui-même. On sçait que les animaux, qui sont vivement frappés de quelques objets, conçoivent d'ordinaire, & font leurs petits avec quelque tache de la couleur qui les a frappés. Il n'y a de miraculeux ici, que la révélation que Dieu avoit faite de ce moyen à Jacob pendant son sommeil, c'est le sentiment le plus commun parmi les Latins. Saint Jérôme, Saint Augustin & Saint Isidore de Seville l'ont suivi, & l'ont appuyé de leurs raisons; mais, Saint Chrysostôme, Théodoret, & quelques autres, ont cru que tout ceci étoit au dessus des forces de la nature.

Jacob acquit de si grands biens par les moyens dont nous venons de parler, que Laban & ses fils en conçurent de la jalousie, & qu'ils ne purent s'empêcher d'en marquer leur chagrin, comme si Jacob leur avoit enlevé ce qu'il posséduit. Ils ne le regardoient plus du même œil qu'auparavant, & ils disoient hautement qu'il s'étoit enrichi de leurs biens. Dans ce même tems, le Seigneur avertit en songe Jacob de s'en retourner dans son païs, en lui promettant qu'il le protégeroit. Jacob prit donc la résolution de s'en retourner dans la terre de Chanaan; & ayant communiqué son dessein à ses femmes, il les trouva disposées à le suivre. Ainsi, il prit ses femmes, ses enfans & son bétail; & sans en parler à Laban, il prit le chemin de la Palestine. Il étoit déja parti depuis trois jours, lorsqu'on avertit Laban qu'il s'étoit retiré avec tout ce qui étoit à lui. Laban se mit aussi-tôt à le poursuivre, & il l'atteignit enfin au bout de sept jours, sur les montagnes

qui

qui furent depuis nommées Galaad. Il se plaignit durement à Jacob de la conduite qu'il avoit tenue à son égard, en s'enfuyant ainsi, sans lui dire adieu. Il ajoûta qu'il étoit en état de le faire repentir de son entreprise; mais que le dieu d'Abraham lui étoit apparu la nuit, & lui avoit défendu de lui rien dire d'offensant; qu'il lui pardonnoit aisément l'envie qu'il avoit eue de revoir son païs & ses parens. Mais, lui dit-il, pourquoi avez-vous dérobé mes Dieux? Rachel avoit pris les Téraphims de Laban, à l'insçu de Jacob.

Jacob répondit: » Ce qui m'a » fait partir sans vous en avertir, » c'est que je craignois que vous » ne retinssiez vos filles par force. Et à l'égard du vol, je » consens que celui chez qui » vous trouverez vos Dieux, » soit mis à mort devant tous nos » freres.» Alors, Rachel cacha les Téraphims sous le bats d'un chameau, sur lequel elle s'assit; & quand Laban vint dans sa tente pour y fouiller, comme il avoit fait dans toutes les autres, elle le pria de l'excuser, si elle ne se levoit pas, disant que ce qui étoit ordinaire aux femmes, lui étoit arrivé. Ainsi, elle rendit inutiles toutes les recherches de son pere. Jacob à son tour se plaignit à Laban de toutes les mauvaises manières qu'il avoit eues avec lui pendant son séjour dans la Mésopotamie, & de tout ce qu'il venoit de faire, en fouillant dans toutes ses tentes. Mais enfin tout cela se termina à se jurer réciproquement une alliance éternelle entr'eux, & leurs familles après eux. Ils dresserent un monceau de pierres sur les monts de Galaad, pour servir de monument à leur amitié. Jacob nomma ce monceau *Gal-Haed*; & Laban, *Jegar Schehadduthu*; & après avoir mangé ensemble, ils se séparerent en parfaite intelligence. Laban prit la route de Mésopotamie; & Jacob s'avançant vers le païs de Chanaan, arriva au torrent de Jabok, à l'orient du Jourdain, au lieu qui depuis ce tems-là fut appellé *Mahanaim*, ou les deux camps, à cause des deux espèces de bataillons d'Anges, qui vinrent en cet endroit au devant de Jacob. On dit que ces Anges, partagés ainsi en deux corps, étoient les Anges tutelaires de la Mésopotamie, qui accompagnerent Jacob jusqu'au Jabok; ou les protecteurs de la terre de Chanaan, qui le reçurent, & lui firent escorte à son arrivée.

Pendant l'absence de Jacob, Esaü son frere s'étoit établi dans les montagnes de Seir, à l'orient tirant au midi du lieu où étoit alors Jacob. Celui-ci, craignant que son frere ne conservât quelque ressentiment de l'injure qu'il croyoit en avoir reçue, jugea à propos de le gagner par ses soumissions

& par ses présens. Il envoya lui donner avis de son arrivée, & lui demander ses bonnes graces. Aussitôt qu'Esaü fut informé de sa venue, il partit avec quatre cens hommes, pour l'aller joindre. Jacob crut qu'il avoit quelque mauvais dessein; & pour essayer de le fléchir, il lui envoya des chevres, des brebis, des chameaux, des vaches, des ânesses, avec leurs petits, & chargea ceux qui les conduisoient, de présenter le tout de sa part à Esaü, & de lui dire que c'étoient des présens qu'il lui envoyoit, pour trouver grace à ses yeux; & qu'il venoit lui-même après eux, pour le saluer. Après avoir fait passer le torrent de Jabok à tout son monde, il demeura seul de l'autre côté; & voilà un ange qui sous la forme d'un homme, luttoit contre lui jusqu'au matin. Cet ange, voyant qu'il ne pouvoit surmonter Jacob, lui toucha le nerf de la cuisse, qui se sécha aussitôt; & Jacob en demeura boiteux. L'Ange lui dit: » Laissez moi » aller; car, l'aurore commence » à paroître. Mais, Jacob lui ré» pondit: Je ne vous laisserai » point aller, que vous ne m'ayez » donné votre bénédiction. L'An» ge lui demanda: Quel est votre » nom? Il répondit: Je m'ap» pelle Jacob. Et l'Ange lui dit: » On ne vous appellera plus » désormais Jacob, mais Israël. « Jacob lui ayant aussi demandé son nom, il dit: Pourquoi me demandez-vous mon nom? Et il le bénit au même lieu. Jacob appella donc ce lieu Phanuël, en disant: J'ai vu Dieu face à face, sans que j'en aye perdu la vie. L'aventure, arrivée en cet endroit à Jacob, lorsque l'Ange lui toucha le nerf de la cuisse, est cause que les Israëlites ne mangent point le nerf de la cuisse des animaux.

Lorsque Jacob eut passé le Jabok, il partagea son monde en deux bandes. Lia & ses enfans alloient les premiers. Rachel & son fils Joseph étoient les derniers. Jacob, ayant apperçu de loin Esaü, qui venoit à lui, s'avança, & se prosterna sept fois jusqu'en terre devant lui. Lia & Rachel en firent de même avec leurs enfans. Jacob & Esaü s'embrasserent tendrement, & Jacob supplia Esaü d'agréer les présens qu'il lui avoit fait offrir par ses serviteurs. Esaü les reçut, quoiqu'avec peine, & il vouloit accompagner Jacob avec ses gens, pour lui servir d'escorte; mais, Jacob le pria de n'en pas prendre la peine, disant qu'il étoit obligé d'aller tout doucement, à cause du monde & des animaux qu'il menoit avec lui; mais qu'il espéroit l'aller voir quelque jour à Séir. Esaü s'en retourna donc, & Jacob arriva à Socoth au-delà du Jourdain, où il bâtit une maison. Il y demeura quelque tems; puis il passa le Jourdain, & vint à Salem ville des

Sichémites, où il demeura, ayant acheté cette partie du champ où il avoit dressé ses tentes, pour la somme de cent *Khésita*, ou cent agneaux, ou cent pièces de monnoie, aux enfans d'Hémor pere de Sichem.

Pendant le séjour que Jacob fit à Salem, sa famille fut troublée par le violement de sa fille Dina. Sichem, fils d'Hémor, l'ayant vue, conçut une forte passion pour elle, & la fit enlever. Mais, les fils de Jacob tirerent une vengeance éclatante de cet outrage, en égorgeant tous les Sichémites, & en pillant leur ville. Jacob, craignant le ressentiment des peuples du païs, fut obligé de se retirer à Béthel, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de Dieu, qui lui dit d'y demeurer, & d'y dresser un autel. Pour se disposer au sacrifice qu'il y devoit offrir, il commanda à ses gens de se purifier, de changer d'habits, & de jetter loin d'eux toutes les divinités étrangères qu'ils pouvoient avoir apportées de Mésopotamie. Jacob prit toutes ces idoles qu'ils lui donnerent, & il les enfouit au pied du térébinthe qui étoit derrière la ville de Sichem. Il sortit de Sichem, sans que personne osât l'attaquer. Il arriva heureusement à Béthel, y fit des sacrifices; & le Seigneur, lui étant apparu, renouvella les promesses qu'il lui avoit faites de le protéger, & de multiplier sa race à l'infini.

Après avoir satisfait à sa dévotion à Bethel, il prit le chemin d'Hébron, pour aller voir Isaac son pere, qui demeuroit près de-là dans la vallée de Mambré. Chemin faisant, Rachel mourut en accouchant de Benjamin, & elle fut enterrée près de Bethléem. Jacob lui érigea un monument; & s'avançant vers Hébron, il dressa ses tentes à la Tour du troupeau. Il eut la satisfaction de trouver Isaac en vie; & ce bon Patriarche vécut encore vingt-deux ans avec Jacob, n'étant mort qu'en l'an du monde 2288, âgé de cent quatre-vingts ans. Jacob & Esaü lui rendirent les derniers devoirs.

Environ dix ans avant la mort d'Isaac, arriva la disgrace de Joseph, qui fut vendu par ses freres, ainsi que nous le raconterons dans son article. Jacob, qui crut qu'il avoit été dévoré par les bêtes farouches, en fut affligé d'une manière proportionnée à la tendresse qu'il avoit pour lui. Il dit dans sa douleur: Je descendrai au tombeau en pleurant mon fils; & il continua de le pleurer, sans qu'on pût le consoler. Il fut environ vingt-deux ans dans le deuil, jusqu'à ce que Joseph se découvrit à ses freres, que Jacob avoit envoyés en Égypte pendant une grande famine, pour y acheter de la nourriture. Jacob, ayant sçu que

son fils, qu'il pleuroit depuis si long-tems, vivoit encore, se reveilla comme d'un profond sommeil, & dit : » Je suis » content, puisque mon fils Jo» seph est en vie ; j'irai, & je » le verrai avant que je meure. « Il partit donc de la vallée de Mambré avec toute sa famille, & vint à Bersabée, où il y avoit un autel consacré au Seigneur ; il y offrit des sacrifices, & Dieu lui apparut la nuit, & lui dit qu'il pouvoit descendre en Égypte, & que Joseph lui fermeroit les yeux. Il arriva en Égypte avec soixante-dix personnes de sa race.

Lorsqu'il y fut arrivé, il envoya devant lui Juda, pour avertir Joseph de son arrivée, & pour lui dire de le venir recevoir dans la terre de Gessen, ainsi qu'il en étoit convenu. Joseph y accourut, ils s'embrasserent avec larmes ; & Joseph le présenta à Pharaon. Jacob ayant souhaité à ce Prince toute sorte de bonheur, Pha» raon lui demanda : Quel âge » avez-vous ? Il répondit : Le » tems de mon pélerinage est de » cent trente ans ; tems court & » mauvais, & peu de chose en » comparaison de l'âge de mes » peres. « Joseph donna à son pere & à ses freres la terre de Gessen, qui étoit un des meilleurs païs de l'Égypte, & il leur fournit abondamment pendant la famine, tout ce qui leur fut nécessaire pour leur subsistance.

Jacob vécut en Égypte dix-sept ans, depuis l'an du monde 2298, jusqu'en 2315. Ce Patriarche étant alors tombé malade, Joseph le vint voir avec ses deux fils Éphraïm & Manassé. Lorsque Jacob sçut qu'il étoit là, il le combla de bénédictions, lui dit qu'il adoptoit Éphraïm & Manassé, & qu'ils seroient regardés comme Ruben & Siméon ; qu'ils partageroient avec eux la terre de Chanaan, que Dieu lui avoit promise à Béthel ; & ayant fait approcher de son lit les deux fils de Joseph, il les embrassa & les bénit. Ensuite Joseph les ayant tirés d'entre les bras de son pere, il les plaça à ses côtés ; Éphraïm à la gauche de Jacob, & Manassé à sa droite. Mais, Jacob dirigé par l'esprit de prophétie, porta sa main droite sur la tête d'Éphraïm, & sa gauche sur celle de Manassé, croisant ainsi les mains ; & il commença à les bénir. Mais, Joseph croyant qu'il se trompoit, voulut lui faire changer la disposition de ses mains, & lui faire mettre la droite sur Manassé, & la gauche sur Éphraïm. Jacob ne voulut point y consentir & dit à Joseph : Je sçais ce que je fais, mon fils. L'aîné sera pere de plusieurs peuples ; mais, le cadet sera plus grand que lui. Ainsi, il mit Éphraïm avant Manassé ; & la tribu du premier fut en effet toujours plus puissante

que celle du second, & Éphraïm fut après Juda, la plus grande tribu d'Israël. Jacob dit ensuite à Joseph que Dieu visiteroit les Hebreux qui étoient en Égypte, & qu'il les rameneroit dans le païs de Chanaan, promis à leurs peres. Il ajoûta : » Je vous laisse en partage par » dessus vos autres freres, le » champ que j'ai gagné sur les » Amorrheens par mon épée & » par mon arc. «

Quelque tems après, Jacob appella tous ses enfans pour leur donner sa dernière bénédiction, & leur prédire ce qui devoit leur arriver dans les derniers tems. Il leur parla à tous les uns après les autres, & donna des louanges aux uns, fit des reproches aux autres, & marqua fort distinctement le caractère de chacune des tribus, & le païs qui devoit leur écheoir par le sort; il donna sur-tout de grandes louanges à Juda & à Joseph, & promit à la tribu du Juda, que le sceptre ne sortiroit point de sa race, qu'on ne vit venir le Messie, l'attente des nations. Apres cela, il recommanda à ses fils qu'ils l'enterrassent dans la caverne qui étoit dans le champ d'Ephron, vis-à vis de Mambré, où Abraham & Sara, Isaac & Rébecca, étoient enterrés; puis il se recoucha sur son lit, & mourut. Joseph le fit embaumer à la manière des Égyptiens, & il fut pleuré par toute l'Égypte pendant soixante-dix jours. Après quoi, Joseph & ses freres, accompagnés des premiers de l'Égypte, le porterent, avec la permission du roi d'Égypte, dans le tombeau de ses peres, près d'Hébron, où Lia sa femme étoit déja enterrée. Quand ils furent arrivés dans la terre de Chanaan, ils firent encore un grand deuil pendant sept jours; ce qui fit donner au lieu où ils s'arrèterent, le nom de deuil de l'Égypte.

L'auteur de l'Ecclésiastique a fait en peu de mots l'éloge de Jacob, en disant que le Seigneur a fait reposer sur la tête de Jacob les bénédictions & l'alliance qu'il avoit faites avec Abraham & Isaac; qu'il l'a comblé de ses graces; qu'il lui a donné la terre promise, en héritage; qu'il l'a rendu pere d'une famille nombreuse, des douze Patriarches chefs des douze tribus; enfin qu'il a fait sortir de lui Joseph cet homme de miséricorde, qui a trouvé grace en présence de toute chair.

Jacob a non-seulement prédit la venue du Sauveur par ses Prophéties, il l'a encore représenté dans toutes sa conduite, dans ses travaux, dans sa fuite, dans son mariage avec Lia, figure de la Synagogue, puis avec Rachel sa bien-aimée, figure de l'Église.

JACOB, *Jacob*, Ἰακώβ, (a)

(a) Matth. c. 1. v. 15, 16. Luc. c. 3. v. 23.

fils de Mathan, est un de ceux que saint Matthieu rapporte dans la Généalogie du fils de Dieu, selon la chair. Il fut pere de Joseph l'époux de la sainte Vierge. Saint Luc le nomme Héli. *Voyez* Joseph.

JACOBA, *Jacoba*, Ἰακωβὰ, (*a*) étoit de la tribu de Siméon. C'est tout ce que nous en sçavons, ainsi que de bien d'autres, au sujet desquels l'Écriture ne nous apprend rien de particulier.

JACQUES, *Jacobus*, Ἰάκωβος, (*b*) surnommé le majeur, ou l'aîné, pour le distinguer de saint Jacques le mineur, ou le plus jeune, étoit frere de saint Jean l'Évangéliste, & fils de Zébédée & de Salomé. Il étoit de Bethzaïde en Galilée, & quitta toutes choses pour suivre J. C. Sa mere demanda un jour au Sauveur que Jacques & Jean, ses deux fils, fussent assis à sa droite, lorsqu'il seroit dans son royaume. Mais, le fils de Dieu lui répondit que c'étoit au Pere céleste de donner ces places d'honneur.

Jacques & Jean son frere faisoient le métier de pêcheurs avec Zébédée leur pere, avant leur vocation; ils ne quitterent absolument leur profession, que lorsque Jesus-Christ les appella, comme ils étoient dans leur barque occupés à raccommoder leurs filets. Il furent témoins de la transfiguration du Sauveur; & un jour quelques Samaritains n'ayant pas voulu recevoir Jesus-Christ dans leur ville, Jacques & Jean lui demanderent s'il vouloit qu'ils fissent descendre le feu du ciel pour les consumer. On croit que c'est-là ce qui leur fit donner le nom de Boanergès, ou fils du tonnerrre. Mais, Jesus-Christ réprima leur zèle, en leur disant qu'ils ne sçavoient pas l'esprit qui les animoit, ou qui devoit les animer.

Quelques jours après la résurrection du Sauveur, Jacques & Jean allerent pêcher dans la mer de Tibériade. Ils assisterent à l'ascension du Sauveur, & on dit que saint Jacques prêcha aux douze tribus d'Israël dispersées dans le monde. Mais, cela n'est pas autrement certain. Son martyre est rapporté dans les actes des Apôtres, en l'an 42, ou 44 de Jesus-Christ, car la date n'est pas bien fixée. Hérode Agrippa roi des Juifs, & petit-fils du Grand Hérode, le fit arrêter, & mourir par l'épée à Jérusalem, vers le tems de Pâque; & voyant que sa mort avoit fait plaisir aux Juifs, il fit arrêter aussi saint Pierre. Saint Clément d'Alexandrie raconte que celui, qui avoit mené saint Jacques devant les Juges, fut si touché de sa fermeté à con-

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 36.

(*b*) Matth. c. 4. v. 21, 22. c. 17. v. 1, 2. c. 20. v. 20. *& seq.* Marc. c. 3. v. 19, 20. Luc. c. 9. v. 54. *& seq.* Actu. Apost. c. 12. v. 2. *& seq.*

fesser Jesus-Christ, qu'il avoua qu'il étoit aussi Chrétien, & qu'il fut condamné comme lui à avoir la tête tranchée. Comme ils alloient ensemble au supplice, cet homme demanda pardon à saint Jacques; celui-ci délibéra un peu s'il devoit traiter comme un frere un homme qui n'avoit pas encors reçu le sacrement de Jesus-Christ, mais aussitôt il l'embrassa, & lui dit: La paix soit avec vous. Ils eurent ensuite tous deux la tête tranchée.

Les Grecs font la fête de saint Jacques le 30 d'Avril, & les Latins le 25 de Juillet. Saint Épiphane dit que saint Jacques conserva une virginité perpétuelle, aussi bien que saint Jean son frere; qu'ils ne se faisoient jamais couper les cheveux; qu'ils ne se baignoient jamais; qu'ils ne portoient qu'une simple tunique & un seul manteau de lin, & ne mangeoient jamais ni poisson, ni viande.

On voit à Jérusalem une Église bâtie sous le nom de saint Jacques, à trois cens pas de la porte de Sion. C'est une des plus belles & des plus grandes de la ville. Le dôme, qui est au milieu, est porté sur quatre gros piliers, & percé en haut, comme celui du saint Sépulcre; ce qui donne un grand jour. Il y a trois autels de face dans trois chœurs à côté l'un de l'autre vers l'orient. A main gauche, en entrant dans la nef, on voit une petite chapelle, qui est le lieu où l'on croit que ce saint Apôtre eut la tête tranchée par le commandement d'Hérode, parce que c'étoit autrefois la place du marché public. Cette Église appartient aux Arméniens Schismatiques, qui y ont un monastère bien bâti, où il y a toujours un Évêque & douze ou quinze Religieux, qui y font le service ordinaire. On dit que l'Église & les logemens ont été bâtis & fondés par les rois d'Espagne pour y recevoir les pélerins de leur nation. Près delà est une maison qu'on révère comme la demeure de saint Thomas apôtre, selon la tradition du païs. On raconte une chose prodigieuse de cette maison, c'est que les Mahométans & les Juifs n'y peuvent entrer qu'aux dépens de leur vie; c'est pourquoi, on la tient toujours fermée, de peur que quelque infidèle n'y entre par mégarde, & ne s'expose au châtiment du ciel, que quelques-uns ont éprouvé.

Les Espagnols, fondés sur je ne sçais quelles traditions, prétendent avoir eu saint Jacques pour apôtre, quoiqu'il n'y ait point d'Auteur ancien qui l'ait écrit. L'évêque de Compostelle, voulant alléguer ce voyage prétendu du Saint, pour défendre l'indépendance de son Église de celle de Tolede, dans le grand concile de Latran, sous Innocent III, ne put répondre aux raisons de Roderic Ximenés son archevêque,

qui lui nia formellement ce voyage. Le cardinal Baronius, qui dans ses remarques sur le martyrologe Romain, avoit soutenu cette tradition chimérique des Espagnols, étant depuis convaincu par beaucoup de raisons solides, fondées sur plusieurs épîtres des Papes, & sur divers témoignages d'Auteurs célebres, changea de sentiment dans ses Annales, & improuva l'opinion des Espagnols. Ces peuples se vantent encore de posséder le corps de Saint Jacques; mais, on croit à Toulouse qu'il y en a une partie dans l'église de Saint Saturnin. Chorier, historien du Dauphiné, prétend que les reliques que les Espagnols conservent, sont d'un saint homme de cette province, nommé Jacques, bien différent de l'apôtre, qui avoit été enterré, dit-il, devant l'eglise des Echerolles, à une lieue de Grenoble, & dont la tête fut portée en Galice.

JACQUES, *Jacobus* Ἰ-ωβος, (*a*) surnommé le mineur & le frere du Seigneur, étoit fils de Cléophas autrement Alphée & de Marie sœur de la sainte Vierge; ainsi, il étoit cousin-germain de Jesus-Christ, selon la chair. Sa sainteté admirable & sa pureté de vie lui firent donner le surnom de Juste. On dit qu'il étoit prêtre du Seigneur, & qu'il observoit rigoureusement les loix du Nazaréat, ne buvant ni vin, ni rien qui puisse enivrer; il ne faisoit jamais raser ses cheveux, il ne mangeoit de rien qui eût eu vie, il ne se servoit ni de bain ni d'huile pour se frotter, il ne portoit point de sandales, il ne mettoit jamais d'habits de laine, mais il avoit un simple manteau de lin & une tunique de même matière. Il se prosternoit si souvent en terre pour faire son oraison, que son front & ses genoux s'étoient endurcis comme la peau d'un chameau. Il obtint un jour de la pluie par ses prieres, étendant les mains au ciel pendant une grande sécheresse.

Le souverain respect que sa vertu lui avoit acquis, lui mérita, dit-on, un privilege fort extraordinaire, c'est qu'il pouvoit entrer quand il vouloit dans le lieu Saint du temple de Jérusalem. Saint Jérôme assure que les Juifs faisoient une telle estime de Jacques le mineur, qu'ils s'efforçoient à l'envi de toucher le bord de sa robe. Le Talmud des Juifs rapporte plusieurs miracles opérés par Jacques disciple de Jesus le charpentier.

Le Sauveur apparut à Jacques le mineur huit jours après sa résurrection, & lui communiqua le don de science. Et en

(*a*) Act. Apost. c. 15. v. 13. *& seq.* ad Galat. Epist. c. 1. v. 19. Joseph. de Antiq. Judaic. p. 698.

montant au ciel, il lui confia son trône sur la terre, & lui recommanda son épouse l'Église de Jérusalem. Il fut donc dès-lors désigné évêque de cette Église ; mais, il n'en fit proprement les fonctions que depuis que les Apôtres lui eurent déféré cet honneur, soit par une élection, soit par une déférence de respect & d'estime. On assure que pour marque de son épiscopat, il portoit sur son front une lame d'or, apparemment avec l'empreinte du nom de Dieu, à l'imitation des Grands-Prêtres des Juifs. St. Jacques étoit à Jérusalem, & y étoit considéré comme une des principales colomnes de l'Église, lorsque saint Paul y vint pour la première fois après sa conversion, l'an de Jesus-Christ 37. Au concile de Jérusalem tenu l'an 51, saint Jacques, comme évêque de la ville, opina le dernier ; & le résultat du concile fut principalement formé sur ce que dit saint Jacques, qui, quoiqu'il observât les cérémonies de la loi, & qu'il les fit observer dans son Église, fut d'avis qu'on ne devoit point imposer un tel joug aux fideles convertis du Judaïsme.

Le progrès que faisoit l'Évangile, ayant allarmé les principaux des Juifs, Ananus fils du grand-prêtre Anne, dont il est parlé dans l'Évangile, entreprit de faire mourir saint Jacques. Il prit pour cela le tems que Festus gouverneur de la Judée étant mort, & Albin son successeur n'étant pas encore arrivé, la province se trouvoit sans gouverneur. Ananus & les principaux Pharisiens, ayant donc fait venir Jacques devant tout le monde, lui dirent que le peuple étoit dans l'erreur, à l'occasion de Jesus-Christ qu'il prenoit pour le Christ, & que c'étoit à lui de le délivrer de cet égarement, puisque tout le monde étoit prêt à croire ce qu'il en diroit. On le fit monter sur une des galeries du temple, afin qu'il pût être entendu de la multitude qui étoit assemblée de tous côtés pour la fête de Pâque. Et lorsqu'il fut monté, ils lui crierent d'en bas : » Dites-nous, » homme Juste, ce que nous de» vous croire de Jesus qui a été » crucifié. Il répondit à haute » voix : Jesus le fils de l'Hom» me, dont vous parlez, est main» tenant assis à la droite de la Ma» jesté souveraine, comme fils » de Dieu, & doit venir un jour » porté sur les nuées du Ciel. « A ces mots un grand nombre de personnes rendirent gloire à Dieu, en criant Hosanna. Mais, les Docteurs & les Pharisiens s'écrierent : Quoi le Juste s'égare aussi ! & montant au lieu où il étoit, ils le précipiterent du haut du temple. Il ne mourut pas de sa chûte, & mettant les genoux en terre, il pria pour ses ennemis. Mais, ceux ci, par ordre d'Ananus, commencerent à le lapider ; enfin, un foulon l'acheva en

lui donnant sur la tête un grand coup avec le bâton dont il se servoit pour son métier.

Il fut enterré auprès du temple, au lieu même où il avoit été martyrisé ; & on lui dressa au même endroit un monument qui fut fort célebre, jusqu'à la ruine de Jérusalem par les Romains. Les plus sages des Juifs désaprouverent fort le meurtre commis sur S. Jacques, & les emportemens d'Ananus. Ils en firent de grandes plaintes à Agrippa, & à Albin gouverneur de la province; celui ci le menaça par ses lettres de punir sa témérité, & Agrippa le dépouilla du Pontificat, qu'il n'avoit exercé que trois mois. Josephe assure que l'on a imputé à la mort de cet homme si juste, la guerre que les Romains firent aux Juifs, & tous les malheurs qui leur arriverent dans la suite.

Les anciens hérétiques ont supposé quelques écrits à saint Jacques frere du Seigneur. Mais, l'Église ne reconnoît pour authentique que son épitre, qui est la première des sept Canoniques. Elle est écrite à tous les Juifs convertis qui étoient dans toutes les parties du monde. Nous croyons qu'il l'écrivit assez peu de tems avant sa mort, arrivée l'an de Jesus-Christ 62. Il y combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisoient du principe de Saint Paul, qui dit que c'est la foi, & non les œuvres de la loi, qui nous rend justes devant Dieu. Saint Jacques y établit fortement la nécessite des bonnes œuvres. Quoiqu'il adresse son Épitre aux Juifs dispersés, on croit qu'il l'écrivit en Grec, parce qu'il y cite l'Écriture suivant la version des septante. D'ailleurs, le Grec etoit alors la langue commune de presque tout l'Orient.

JACQUES, *Jacobus*, (*a*) Ἰάκωβος. étoit, selon quelques-uns, le nom du septième des freres Maccabées.

JACULA, *Jacula*, Ἀκοντίας. (*b*) nom que Lucien donne à une sorte de serpens. Ce mot signifie dards, javelots.

JADA, *Jada*, Ἰαδαὲ, (*c*) Δαδαὶ, fils d'Onam, fut pere de Jéther & de Jonathan.

JADAIA, *Jadaia*, Ἰεδουὰ; (*d*) Prêtre dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de neuf cens soixante-treize.

JADDO, *Jaddo*, Ἰαδαὶ. (*e*) fils de Zacharie, étoit chef de la moitié de la tribu de Manassé en Galaad, du tems de David & de Salomon.

JADDUS, *Jaddus*, Ἰαδδοῦς, (*f*) fils de Jonathan, étoit souverain pontife des Juifs, du

(*a*) Joseph. de Maccab. p. 196.
(*b*) Lucian. T. II. p. 854.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v. 28, 32.
(*d*) Esdr. L. I. c. 2. v. 36,
(*e*) Paral. L. I. c. 27. v. 21.

(*f*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 383. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 836. *& suiv.* Tom. IV. pag. 52.

tems d'Alexandre le Grand.

Pendant que ce Prince faisoit le siege de Tyr, les Samaritains lui envoyerent un corps de troupes assez considérable. Mais, les Juifs ne crurent pas pouvoir se soumettre à lui tant que Darius, à qui ils avoient juré fidélité, seroit en vie.

Alexandre, peu accoûtumé à un tel langage, sur-tout depuis ses victoires, & croyant que tout devoit plier devant lui, résolut, dès qu'il eut emporté Tyr, d'aller punir les Juifs de leur désobéissance avec autant de rigueur, qu'il avoit puni celle des Tyriens.

Dans un danger si pressant, Jaddus qui gouvernoit pour lors les Juifs, se voyant exposé avec tout le peuple à la colère du vainqueur, eut recours à la protection de Dieu, ordonna des prieres publiques pour implorer son secours, & lui offrir des sacrifices. Dieu lui apparut en songe la nuit suivante, & lui dit de faire répandre des fleurs dans la ville, de faire ouvrir toutes les portes, & d'aller revêtu de ses habits pontificaux avec tous les sacrificateurs revêtus aussi des leurs, & tous les autres vêtus de blanc, au-devant d'Alexandre sans rien appréhender de ce Prince, parce qu'il les protégeroit. Ces ordres furent exécutés ponctuellement. Cette auguste procession, dès le lendemain, s'avança hors de la ville jusqu'à un endroit élevé qu'on appelloit Sapha, d'où l'on découvroit tout le plat païs, aussi bien que le temple & la ville de Jérusalem. On y attendit dans cet état l'arrivée d'Alexandre.

Les Syriens & les Phéniciens qui étoient dans son armée, ne doutoient point que dans la colère où étoit ce Prince, il ne fit une punition exemplaire du grand Sacrificateur, & qu'il n'allât détruire cette ville, comme il avoit détruit celle de Tyr; & pleins de joie, ils s'attendoient à repaître leurs yeux des malheurs d'une nation qu'ils haïssoient mortellement. Quand les Juifs apprirent que le Roi étoit proche, ils allerent audevant de lui de la manière pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frappé à la vue du souverain Sacrificateur, qui portoit sur la tiare & sur le front une lame d'or sur laquelle le nom de Dieu étoit écrit. Dès qu'il l'apperçut, plein d'un profond respect, il s'avança vers lui, s'inclina en terre, adora ce nom auguste, & salua le grand-Prêtre avec une vénération religieuse. Les Juifs, s'étant assemblés au tour d'Alexandre, éleverent leur voix pour lui souhaiter toute sorte de prospérités. La surprise de tous les assistans fut inexprimable. A peine en croyoient-ils le témoignage de leurs propres yeux, & ils ne comprenoient rien à un spectacle qui renversoit toutes leurs idees, & qui étoit

contre toute vraisemblance.

Parménion, qui ne pouvoit revenir de son étonnement, demanda au Roi d'où venoit donc que lui, qui étoit adoré de tout le monde, adoroit le grand Sacrificateur des Juifs. » Ce n'est » pas, lui répondit Alexandre, » le grand Sacrificateur que j'a» dore, mais c'est le Dieu de » qui il est le ministre. Car, » lorsque j'étois encore à Dium » en Macédoine, & que l'es» prit plein du grand dessein » de la guerre contre la Perse, » je délibérois par quel moyen » je pourrois conquérir l'Asie, » ce même homme, avec les » mêmes habits, m'apparut en » songe, m'exhorta à ne rien » craindre, me dit de passer » hardiment le détroit de l'Hel» lespont, & m'assura que son » Dieu marcheroit à la tête de » mon armée, & me feroit vain» cre l'armée des Perses. « Alexandre ajoûta qu'il n'avoit pas plutôt apperçu ce Prêtre, qu'il l'avoit reconnu à son habit, aussi bien qu'à sa taille, à son air, & à son visage pour la même personne qui lui étoit apparue à Dium; qu'il ne pouvoit douter que ce ne fût par les ordres & sous la conduite de Dieu qu'il avoit entrepris cette guerre; qu'il se tenoit assuré désormais de vaincre Darius, & de détruire l'empire des Perses; & que c'étoit pour cela qu'il adoroit ce Dieu en la personne de son Prêtre. Alexandre, après avoir ainsi répondu à Parménion, embrassa le grand Sacrificateur & les autres Prêtres, marcha ensuite au milieu d'eux, arriva en cet état à Jérusalem, monta au temple, & offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le grand Sacrificateur lui dit qu'il le falloit faire.

Ce souverain Pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel, dans lequel il étoit écrit qu'un prince Grec détruiroit l'empire des Perses. & lui dit qu'il ne doutoit point que ce ne fût lui de qui cette prophétie se devoit entendre. Alexandre en témoigna beaucoup de joie, fit le lendemain assembler tout le peuple, & lui commanda de lui dire quelles graces ils désiroient recevoir de lui. Le grand Sacrificateur lui répondit qu'ils le supplioient de leur permettre de vivre selon les loix de leurs peres, & de les exempter en la septième année du tribut qu'ils lui payeroient durant les autres. Il le lui accorda; & sur ce qu'il le pria d'agréer aussi que les Juifs, qui étoient dans Babylone & dans la Médie, pussent vivre de même selon leurs loix, il le promit avec beaucoup de bonté, & dit que si quelques-uns vouloient le servir dans ses armées, il leur permettroit d'y vivre selon leur religion & d'y observer toutes leurs coutumes. Sur quoi plusieurs s'enrôlerent.

Jaddus mourut, l'an 321 avant Jesus-Christ, & eut Onias son fils pour successeur.

Les Critiques croyent que ce que Josephe rapporte de ce grand-Prêtre & d'Alexandre eſt une pure fable.

JADÉRA, *Jadera*, l'Ἰάδερα, (*a*) ville de la Liburnie. Les habitans en font nommés Jadertins dans Hirtius Panſa, qui aſſure qu'ils furent toujours affectionnés au peuple Romain.

Cette ville eſt qualifiée colonie dans Pline & Ptolemée. Le premier dit qu'elle étoit à cent ſoixante mille pas de Pola. Pomponius-Méla en fait auſſi mention. Elle eſt appellée ſur une médaille de Claude: *Col. Claudia*, *Auguſta*, *Felix*, *Jadera*; & une médaille de Domitien porte: *Col. Auguſta Jadera.* C'eſt aujourd'hui Zara.

JADERTINS, *Jadertini*, nom des habitans de Jadéra. *Voyez* Jadéra.

JADIAS, *Jadias*, l'Ἰαδίας, (*b*) de Méronath, avoit l'intendance des ânes, ſous le regne de David.

JADIEL, JADIHEL, (*c*) *Jadiel*, *Jadihel*, Ἰεδιήλ, fils de Benjamin, fut pere de Balan.

JADIHEL, *Jadihel*, Ἰαδιήλ, (*d*) fut le ſecond des enfans de Méſélémia.

JAGOUT, *ou* JAUG, (*e*) nom d'un des dieux des Arabes, ſelon Béger. Cet Auteur met Jagout au nombre des Dieux qui tenoient le premier rang.

JAHADDAI, *Jahaddai*, (*f*) Ἀδδαί fut pere de Regom, de Joathan, de Geſan, de Phalet, d'Epha & de Saaph.

JAHALA, *Jahala*, l'[illegible]. (*g*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jéruſalem.

JAHATH, *Jahath*, Ἰέθ, (*h*) fils de Raia, & petit-fils de Juda, fut pere d'Ahumai & de Laad.

JAHATH, *Jahath*, (*i*) fils de Lobni, & pere de Zamma, étoit de la race de Gerſon.

JAHATH, *Jahath*, Ἰεού, (*k*) de la race de Mérari, étoit intendant des ouvriers que Joſias employa aux réparations du temple.

JAHATH, *Jahath*, Ἰαθ. (*l*) fils de Salemoth, fut pere de Jeriau & de quelques autres enfans.

JAHAZIEL, *Jahaziel*, (*m*) Ἰεζιήλ, le troiſième des enfans d'Hébron.

JAHAZIEL, *Jahaziel*, (*n*) Ἰαζιήλ, fut le troiſième des enfans de Jahath.

JAHAZIEL, *Jahaziel*, (*o*) Ὀζιήλ, vivoit du tems de Joſaphat. Un jour que tout le peuple étoit aſſemblé pour implo-

(*a*) Hirt. Panſ. de Bell. Alexand. p. 711. Plin. T. I. pag. 178. Ptolem. L. II. c. 17. Pomp. Mel. p. 122.
(*b*) Paral. L. I. c. 27. v. 30.
(*c*) Paral. L. I. c. 7. v. 6. 10. 11.
(*d*) Paral. L. I. c. 26. v. 2.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 421.
(*f*) Paral. L. I. c. 2. v. 47.
(*g*) Eſdr. L. II. c. 7. v. 58.
(*h*) Paral. L. I. c. 4. v. 2.
(*i*) Paral. L. I. c. 6. v. 20.
(*k*) Paral. L. II. c. 34. v. 12.
(*l*) Paral. L. I. c. 24. v. 22, 23.
(*m*) Paral. L. I. c. 23. v. 19.
(*n*) Paral. L. I. c. 24. v. 23.
(*o*) Paral. L. II. c. 20. v. 14. *& ſeq.*

rer le secours du Seigneur contre les Moabites & les Ammonites, l'esprit de Dieu se saisit de Jahaziel, au milieu de cette multitude, & il dit : « Écoutez, vous tous peuples de Juda, vous qui demeurez à Jerusalem, & vous aussi roi Josaphat, voici ce que le Seigneur vous dit : Ne craignez rien, & n'appréhendez point cette multitude ; ce ne sera pas vous qui combattrez, mais Dieu. Demain vous irez au-devant d'eux, car ils monteront par les côteaux du mont appellé Sis, & vous les rencontrerez à l'extrêmité du torrent qui regarde le désert de Jéruel. Ce ne sera pas vous qui combattrez ; demeurez seulement fermes, & vous verrez le secours du Seigneur sur vous. O Juda & Jérusalem, ne craignez point & ne vous effrayez point ; vous marcherez demain contr'eux, & le Seigneur sera avec vous. » Alors Josaphat & le peuple de Juda & tous ceux qui demeuroient à Jérusalem, se prosternerent en terre devant le Seigneur & l'adorerent.

JAHEL, *Jahel*, Ι'αὴλ, (*a*) femme d'Haber Cinéen, tua Sisara, général de l'armée de Chanaan. Ce Général s'étant retiré dans la tente de cette femme, & s'y étant endormi, Jahel lui perça la tempe avec un gros clou, qu'elle lui enfonça à coups de marteau. Cela arriva l'an du monde 2719, & avant J. C. 1281.

JAHELEL, *Jahelel*, (*b*) Α'χιὴλ, fut le troisiéme des enfans de Zabulon.

JAIR, *ou plutôt* AVOTHJAÏR. *Voyez* Avothjaïr.

JAIR, *Jaïr*, Ι'αίρ, (*c*) de la famille de Manassé, posséda un grand canton au-delà du Jourdain, tout le païs d'Argob, jusqu'aux limites de Gessur & de Machati. Il succéda à Thola dans la Judicature ou le gouvernement des Israëlites, & eut pour successeur Jephté. Son gouvernement fut de vingt-deux ans, depuis l'an du monde 2795, jusqu'en 2817. Jaïr avoit trente fils, qui montoient autant d'ânes, & qui étoient maîtres ou gouverneurs de trente villes, nommées Havoth-Jaïre. Il fut enterré à Camon, au-delà du Jourdain.

JAIR, *Jaïr*, Ι'αΐρος, (*d*) fils de Séméi, fut pere de Mardochée.

JAIRE, *Jaïrus*, Ι'άειρος, (*e*) chef de la synagogue de Capharnaüm. Sa fille étant tombée dangereusement malade. Il alla supplier Jesus-Christ avec de grandes instances, de venir lui imposer les mains, & la guérir. Jesus le suivit ; & comme il étoit en chemin, on vint dire à

(*a*) Judic. c. 4. v. 17. *& seq.*
(*b*) Genes. c. 46. v. 14.
(*c*) Judic. c. 10. v. 3. *& seq.*
(*d*) Esth. c. 2. v. 5.
(*e*) Matth. c. 9. v. 18. *& seq.* Marc. c. 5. v. 22. *& seq.* Luc. c. 8. v. 41. *& seq.*

Jaïre que sa fille étoit morte, & qu'il étoit inutile que Jesus-Christ se donnât la peine d'aller plus loin. Mais, Jesus le rassura, & lui dit : » Ne perdez » point confiance; croyez seu» lement. « Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, ils y trouverent des pleureuses & des joueurs d'instrumens, qui se disposoient à accompagner la fille au tombeau. Jesus les fit taire, & leur dit que la fille n'étoit pas morte. Il entra dans la chambre avec le pere & la mere de la fille, & trois de ses principaux disciples; & prenant la morte par la main, il lui dit de se lever, comme s'il l'eût simplement réveillée. Elle se leva, & commença à marcher. Or elle avoit environ douze ans, & Jesus commanda qu'on lui donnât à manger.

JALA, *Jala*, Ἰωλα, (*a*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone en Judée.

JALALÉEL, *Jalaleel*, (*b*) Αλεηλ, de la race de Mérari, fut pere d'Azarias.

JALEL, *Jalel*, Α'λλήλ, (*c*) un des fils de Zabulon, fut chef de la famille des Jalélites.

JALÉLITES, *Jalelitæ*, famille d'entre les Hébreux. *Voyez* Jalel.

JALÉLÉEL, *Jaleleel*, (*d*) Α'λελ, fut pere de Ziph, de Zipha, de Thiria & d'Asraël.

JALON, *Jalon*, Ἰαλών, (*e*) étoit le quatrième des enfans d'Ezra.

JAMBLIQUE. *Voyez* Iamblique.

JAMBRI, *Jambri*, Ἰαμβρὶ, (*f*) étoit un homme puissant dans la ville de Madaba, au-delà du Jourdain. Un jour, ses fils attaquerent Jean, frere de Simon & de Jonathas Maccabées, comme il alloit chez les Nabathéens, chargé de bagage, le tuerent, & prirent tout ce qu'il avoit. Pour venger le sang de leur frere, & pour se dédommager de la perte que la famille de Jambri leur avoit causée, Jonathas & Simon Maccabées ayant appris qu'il se faisoit un grand mariage, & que les fils de Jambri amenoient la mariée à Médaba, se mirent en embuscade, fondirent sur cette troupe de gens, qui ne songeoient qu'à se divertir, en prirent une partie, & enleverent toutes leurs dépouilles. Ceci arriva vers l'an du monde 3843, & avant Jesus-Christ 3357.

JAMBUCE, *Jambuca*, (*g*) nom d'un instrument de musique, qui étoit en usage chez les Anciens.

JAMIN, *Jamin*, (*h*) Ἰαμεὶν,

(*a*) Esdr. L. I. c. 2. v. 56.
(*b*) Paral. L. II. c. 29. v. 12.
(*c*) Numer. c. 26. v. 26.
(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 16.
(*e*) Paral. L. I. c. 4. v. 17.

(*f*) Maccab. L. I. c. 9. v. 36. & *seq.*
(*g*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 345.
(*h*) Genes. c. 46. v. 10. Numer. c. 26. v. 12.

[illegible], le second des fils de Siméon, fut chef de la famille des Jaminites.

JAMINITES, *Jaminitæ*, Ἰαμ[illegible], famille Hebraïque. *Voyez* Jamin.

JAMNÉ, *Jamne*, Ἰεμν[illegible], (a) fils aîné d'Aser. *Voyez* Jemna.

JAMNIA, *Jamnia*, (b) Ἰαμν[illegible], Ἰαμν[illegible], ville maritime de Palestine, située entre Azoth & Joppé. Elle avoit un assez bon port de mer. Son nom ne se trouve pas dans le texte Hébreu de Josué, mais seulement dans le Grec, où l'on lit Gemna, Γ[illegible], après Accaron, dans le nombre des villes de Juda. Osias, roi de Juda, fils d'Amasias, la prit sur les Philistins. Josephe dit qu'elle fut donnée en partage à la tribu de Dan. On lit, dans les Maccabées, que le port de Jamnia étoit à deux cens quarante stades de Jérusalem.

JAMNITES, *Jamnitæ*, (c) Ἰαμν[illegible], les habitans de Jamnia. *Voyez* Jamnia.

JAMNOR, *Jamnor*, (d) fils de Gédéon, fut pere d'Elaï ou Elal.

JAMPHORINE, *Jamphorina*, (e) ville forte de Thrace, étoit la capitale de toute la Médique. Philippe de Macédoine attaqua cette place & la prit par composition, l'an 211 avant J. C.

JAMRA, *Jamra*, Ἰμρὰν, (f) un des enfans de Supha.

JAMUEL, *Jamuel*, Ἰεμουὴλ, (g) étoit l'aîné des enfans de Siméon.

JANAI, *Janaï*, Ἰαὶν, (h) de la tribu de Gad, étoit fils d'Abihaïl, & commandoit dans Basan.

JANCYRE, *Jancyrus*. *Voyez* Indathyrse.

JANI. *Voyez* Janus.

JANICULE, *Janiculum*, (i) montagne de Rome, quoiqu'elle ne soit pas comprise dans le nombre des sept, qui ont fait donner autrefois à cette capitale le nom de la ville aux sept montagnes, *Urbs Septicollis*. Comme elle étoit fort haute, & située au-delà du Tibre, Ancus Martius la fit entourer de murs, & y mit une forte garnison pour assurer le commerce qui se faisoit par eau contre les brigandages des Étrusques, qui occupoient tout le païs de l'autre côté du fleuve. Et pour joindre la ville avec cette nouvelle place, il jetta sur ce fleuve un pont de bois,

(a) Genes. c. 46. v. 17.
(b) Josu. c. 15. v. 46. Paral. L. II. c. 26. v. 6. Maccab. L. II. c. 12. v. 8, 9. Joseph. de Antiq. Judaic. p. 142.
(c) Maccab. L. II. c. 12. v. 9.
(d) Judic. c. 8. v. 1.
(e) Tit. Liv. L. XXVI. c. 25.
(f) Paral. L. I. c. 7. v. 36.
(g) Genes. c. 46. v. 10.
(h) Paral. L. I. c. 5. v. 12. & seq.
(i) Tit. Liv. L. I. c. 33. L. II. c. 10, 51. Plin. Tom. I. pag. 157, 692. Tom. II. p. 8. Dionys. Halic. L. II. c. 12. Virg. Æneid. L. VIII. v. 355. & seq. Roll. Hist. Rom. Tom. I. pag. 111, 210, 334. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 433.

d'une

d'une fabrique extraordinoire, dont toutes les pièces se tenoient ensemble, sans être unies par des liens de fer. Les Pontifes étoient chargés d'entretenir ce pont, & d'en faire les réparations.

Le mont Janicule fut ainsi nommé, ou parce que les Romains sortoient autrefois par-là, comme par une porte qu'ils appelloient *janua*, pour aller dans l'Étrurie, ou par ce que Janus y avoit anciennement tenu sa cour, vis-à-vis du Capitole qui étoit alors occupé par Saturne. Ces deux Princes avoient chacun une ville; & quoique ni l'une ni l'autre ne subsistassent plus peu après la guerre de Troie, Virgile n'a pas laissé d'en conserver la tradition, qui duroit encore de son tems. Évandre, dit-il, dans son Énéide, fit remarquer à Énée les ruines de ces deux villes. Voyez, dit ce Roi au héros Troyen, ces deux villes dont les murs sont renversés. Leurs ruines mêmes sont des marques du regne de deux anciens Monarques; celle-ci fut bâtie par Janus, & celle-là par Saturne; l'une fut nommée Janicule, & l'autre fut appellée Saturnie.

Cela s'accorde avec ce que Tertullien dit dans son Apologétique, que Saturne étoit un homme venu de Crète en Italie, où Janus le reçut. Chacun d'eux bâtit une ville, & l'appella de son nom. Cette opposition de deux villes donna lieu au nom d'Antipolis, dont Pline se sert pour marquer le Janicule. Cette montagne avoit beaucoup d'étendue, comprenoit sous elle le Vatican, & se terminoit auprès de l'église de *Santo-Spiritu in Sassia*, où commençoit le Vatican. Numa Pompilius y fut enterré, selon Denys d'Halicarnasse; & Pline, Tite-Live & Solin disent que ce fut au pied de cette montagne. Eusebe dans sa Chronique y met aussi la sépulture du poëte Stace. Victor place au Janicule les jardins de Géta, que le Nardini & le Donati croyent avoir été près de la porte Septimienne. On posoit au Janicule un corps de garde, au tems des Comices, & on y montoit la garde pour la sûreté de la ville & de la rivière qui coule au bas.

Pline & Tite-Live disent que le peuple, s'étant un jour retiré au Janicule, fut rappellé par le Dictateur Q. Hortensius. C'est aussi où Porséna, roi d'Étrurie, vint camper avec son armée, selon le même Tite-Live, Denys d'Halicarnasse & Silius Italicus. C'est enfin, selon Diodore de Sicile, sur ce mont que dans le commencement des guerres civiles, les Sénateurs chercherent une retraite contre la colere d'Auguste. Les Toscans s'en emparerent l'an 477 avant Jesus-Christ, sous le Consulat de C. Horatius Pulvillus & de T. Ménénius. Cette forteresse fut reprise l'année suivante par la valeur d'A. Virginius & de Sp. Servilius.

Aujourd'hui le Janicule est

appellé le Mont-d'Or, communément Montorio, à cause de la couleur de son sable qui est jaunâtre. C'est le lieu le plus élevé de Rome, & d'où l'on peut mieux voir cette grande ville ; mais, c'est le moins habité, à cause du grand air qu'on y respire.

Léandre assure que l'Étrurie fut autrefois appellée Janicule. On prétend qu'il y a eu un lieu dans l'Arabie heureuse nommé anciennement les colomnes de Janus.

JANIRE, *Janira*, (a) Ἰάνειρα, l'une des Néréïdes, filles de Nérée & de Doris.

JANIRE, *Janira*, (b) Ἰάνειρα, l'une des nymphes Océanides, filles de l'Océan & de Téthys.

JANNA, *Janna*, Ἰαννὰ, (c) fils de Joseph, fut pere de Melchi, selon St. Luc dans la Généalogie de J. C.

JANNÉE, *Jannæus*. *Voyez* Alexandre.

JANO. *Voyez* Janoé.

JANOÉ, *Janoé*, Ἰανωχὰ, (d) ville de Palestine, dans la tribu d'Ephraïm, sur la frontière de la demi-Tribu de Manassé. Eusebe met une ville de Janon à douze milles de Sichem, ou de Naplouse, dans l'Acrabatène, & une autre du nom de Janua, à trois milles de Légion, vers le midi.

JANOÉ, *Janoe*, Ἀνιὼχ, (e) autre ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali ; il en est fait mention au quatrième livre des Rois. Toutes les villes qui sont nommées en cet endroit, étant de cette tribu, il est très-vraisemblable qu'elle en étoit aussi. Eusebe dit de la première Janoé, qu'il nomme Janon, qu'elle fut prise par le roi des Assyriens. Le P. Bonfrérius dans ses sçavantes Notes sur Eusebe, aime mieux croire que ce fut celle dont il s'agit ici.

JANUA. *Voyez* Janoé.

JANUALES, *Janualia*, fêtes de Janus, qu'on célébroit à Rome le premier de Janvier par des danses & d'autres marques de réjouissances publiques. En ce jour, les citoyens revêtus de leurs plus beaux habits, les Consuls à la tête en robe de cérémonie, alloient au Capitole faire des sacrifices à Jupiter. Alors, comme aujourd'hui, on se faisoit des présens & d'heureux souhaits les uns aux autres, & l'on avoit grande attention, selon Ovide, à ne rien dire qui ne fût de bon augure pour tout le reste de l'année. On offroit à Janus des figues, des dattes & du miel ; la douceur de ces fruits étant regardée comme le symbole de présages favorables pour l'année.

JANVIER, *Januarius*, (f) Ἰαννουάριος, nom du premier mois de l'année, selon la supputa-

(a) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 47.
(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 72.
(c) Luc. c. 3. v. 24.
(d) Josu. c. 16. v. 6, 7.
(e) Reg. L. IV. c. 15. v. 29.
(f) Plut. Tom. I. pag 72. Coût. des Rom. par M. Nicup. p. 165.

tion dont on se sert aujourd'hui en Occident.

Les Romains avoient donné à ce mois le nom de Janvier à cause de Janus, divinité à qui ils attribuoient deux têtes, parce que d'un côté le premier jour de Janvier regarde l'année précédente, & de l'autre celle qui vient. Le mot Janvier, *Januarius*, peut aussi venir de *janua*, porte; parce que ce mois, étant le premier de tous, est comme la porte des années. Avant Numa Pompilius, il n'étoit composé que de 23 jours. Ce Prince y ajoûta un jour, & & César l'augmenta de deux autres. Numa Pompilius le plaça au solstice d'hiver. L'année de Romulus commençoit par le mois de Mars, qu'il avoit mis à l'équinoxe du printems.

Quoique les Calendes, ou le premier jour de Janvier, fût sous la protection de Junon, comme les autres premiers jours des mois, celui-ci ne laissoit pas d'être particulièrement consacré à Janus, à qui on faisoit ce jour-là un sacrifice d'un gâteau qu'on appelloit Janual, fait de farine nouvelle & de sel nouveau, sans compter l'encens & le vin qu'on lui offroit. Ce même jour, tous les artisans ébauchoient leurs ouvrages, chacun dans leur art & dans leur profession, comme aussi les gens de lettres, dans la pensée où ils étoient, que commençant l'année par le travail & l'industrie, tout le reste s'ensuivroit.

Les Consuls désignés prenoient ce jour-là possession de leur Consulat, & commençoient à entrer en charge, particulièrement depuis les Empereurs, & quelque tems auparavant, sous le Consulat de Quintus Fulvius Nobilior & de Titus Annius Luscus, l'an de la fondation de Rome 601. Ils montoient au Capitole, accompagnés d'une grande foule de peuple, tous habillés de neuf, & là ils immoloient à Jupiter Capitolin deux taureaux blancs, qui n'avoient pas été mis sous le joug, parmi les parfums & les odeurs qu'ils répandoient dans son temple. Les Flamines, conjointement avec eux, faisoient des vœux pendant ce sacrifice pour la prospérité de l'Empire, & pour le salut des Empereurs, après leur avoir prêté serment de fidélité, & ratifié tout ce qu'ils avoient fait dans le cours de l'année précédente. Ces vœux & ces sermens étoient faits pareillement par les autres Magistrats & par le peuple. Tacite nous dit qu'on faisoit un crime à Thraséa d'avoir évité à dessein de se trouver tous les ans au serment solemnel des Magistrats, & aux vœux qu'on faisoit pour le salut de l'Empereur.

En ce jour, les Romains ne faisoient paroître aucune haine, & prenoient soigneusement garde de ne laisser échapper aucune parole qui fût de mauvais augure. Les amis avoient soin d'envoyer à leurs amis des pré-

fens qu'on appelloit *ſtrenæ* ; étrennes, dont l'inſtitution eſt due à T. Tatius, roi des Sabins, après l'accord fait avec Romulus ; car, l'on aſſure que pour témoigner quelle eſtime il avoit pour ceux qui l'avoient bien ſervi dans la querelle qu'il eut à démêler avec les Romains, il leur envoya au commencement de l'année à chacun un rameau de laurier, pris dans le bois de la déeſſe *Strenua*, avec un compliment & des ſouhaits d'une heureuſe année. Les Romains s'étudioient ſur toutes choſes à ſe tenir joyeux, & à ſe bien divertir dans ce premier jour, croyant que tout le reſte de l'année s'enſuivroit. Voilà ce qui ſe paſſoit le premier jour du mois de Janvier.

Le ſecond jour étoit eſtimé malheureux pour la geurre, & appellé pour cette raiſon *dies ater*, jour funeſte.

Le troiſième & le quatrième étoient jours comitiaux.

Le cinquième jour étoit jour plaidoyable.

Le ſixième paſſoit pour malheureux.

Le ſeptième on célébroit la venue d'Iſis chez les Romains.

Le huitième étoit jour d'aſſemblée.

Le neuvième jour de ce mois, on fêtoit les Agonales en l'honneur de Janus.

Le dixième étoit un jour mi-parti, marqué ainſi dans l'ancien Calendrier, E. N.

L'onzième jour du mois de Janvier arrivoient les Carmentales pour honorer la déeſſe Carmenta, mere d'Evandre. On célébroit ce même jour la dédicace du temple de Juturne dans le champ de Mars.

Le douzième étoit jour d'aſſemblée, quelquefois on faiſoit la fête des Compitales ou des carrefours.

Le treizième jour qui étoit conſacré à Jupiter, ſe marquoit dans le calendrier par ces deux lettres, N. P. *Neſaſtus prima parte diei*, pour dire qu'il étoit ſeulement fêté le matin ; on ſacrifioit au ſouverain des Dieux une brebis appellée *ovis idulis*.

Le quatorzième ſemblable au dixième, étoit coupé, moitié fête, moitié jour ouvrier.

Le quinzième on ſolemniſoit pour la ſeconde fois les Carmentales, nommées pour cette raiſon *Carmentalia ſecunda*.

Au ſeizième arrivoit la dédicace de ce grand & ſuperbe temple de la Concorde, qui fut voué & dédié par Camille, & que Livia Druſilla décora de pluſieurs ſtatues & d'un autel magnifique.

Depuis le ſeize juſqu'au premier Février, c'étoient des jours comitiaux ou d'aſſemblée, ſi vous en exceptez le dix-ſept, où l'on donnoit les jeux palatins ; le vingt quatre, où l'on célébroit les féries ſementines pour les ſemailles ; le vingt-ſept, où l'on fêtoit la dédicace du temple de Caſtor & de Pollux à l'étang de Juturna, ſœur de Turnus ; le vingt-neuvième,

où se donnoit les Équiries ; *Équiria*, c'est-à-dire, les jeux de courses de chevaux dans le champ de Mars ; & enfin le trentième, qui étoit la fête de la Paix, où l'on sacrifioit une victime blanche, & où l'on brûloit quantité d'encens.

Dans ce mois de Janvier, que les Grecs appelloient Γαμηλιών, ils solemnisoient la fête des Gamélies, en l'honneur de Junon, fête instituée par Cécrops, Favorin.

Les Ioniens célébroient aussi dans ce mois, les Lénées, & les Égyptiens fêtoient la sortie d'Isis de Phénicie.

Le roi Charles IX ordonna par un édit de l'année 1564, que l'on commenceroit en France à compter l'année par le premier de Janvier. Auparavant, mais seulement sous la troisième race de nos Rois, on la commençoit à Pâque, ou à Noël, comme le pere Petau, après plusieurs autres, l'a remarqué dans son *Rationarium Temporum* ; & cela a été observé quelquefois, même hors de France, ainsi qu'il paroît par une lettre de Pie II à Charles VII, datée du mois de Janvier 1459, & de la seconde année de son Pontificat.

JANUM, *Janum*, l'Ἰανούμ, (a) ville de Palestine, dans la tribu de Juda.

JANUS. (b) On lit dans Tite-Live, au sujet des Fabius: *Infelici via dextro Jano portæ Carmentalis profecti*, &c., sur quoi M. Crévier fait cette note : *Per dextrum Janum, sive transitum portæ Carmentalis. Janus enim interdum sumitur pro quodam quasi fornice per quem via pateat. Carmentalis igitur porta duos tresve tales Janos sive transitus habuit ; per dextrum profecti sunt Fabii.*

JANUS, *Janus*, l'Ἰανὸς (c) &, selon quelques-uns, l'Ἄνος, est un des plus célebres personnages de la Mythologie. Tous les Historiens conviennent que ce Prince regnoit en Italie dans le tems que Saturne y arriva, & que ce Dieu lui succéda. Tous les Anciens conviennent aussi que Janus n'étoit pas originaire d'Italie, & qu'il y vint du païs des Perrhebes, peuples de la Thessalie, qui, au rapport des Anciens, habitoient le long du fleuve Pénée. L'Auteur de l'origine des Romains dit qu'il y étoit arrivé avant Saturne qu'il reçut dans ses États ; & que c'est pour cette raison que dans les sacrifices il étoit nommé le premier, & qu'on lui donnoit par honneur le nom de *Pere*. Le Sçavant Dom Pezron est le seul que nous sçachions

(a) Josu. c. 15. v. 53.

(b) Tit. Liv. L. II. c. 49.

(c) Dio. Cass. pag. 457, 836. Ovid. Metam. L. XIV. c. 8. Virg. Æneid. L. VII v. 180, 610. L. VIII v. 357. Plut. Tom. I. p. 72, 73. Tit. Liv. L. I. c. 19. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I, p. 346, 369. Tom. III. pag. 431. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 25. *& suiv.* Tom. II. pag. 34, 46, 61. Tom. III. pag. 154, 155, 178. Tom. IV. p. 167. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 199. Tom. III, p. 16. T. V. p. 98.

qui ait avancé que Janus ne regnoit pas en Italie, & qu'il n'étoit qu'un des Lieutenans généraux de Saturne ; mais, toute l'Antiquité s'accorde à dire qu'il étoit roi du païs Latin, & qu'il y étoit arrivé avant Saturne qui ne regna qu'après sa mort.

Théodore Rickius, dans la sçavante dissertation qu'il a faite sur les anciens habitans d'Italie, n'a pas oublié l'arrivée de Janus dans ce païs-là, & en a fixé l'époque, de la manière dont nous le dirons dans la suite. Si nous en croyons Aurélius Victor, telle est l'origine de ce Prince. » On dit que » Créuse, fille d'Erechthée, » roi d'Athènes, & d'une gran- » de beauté, fut surprise par » Apollon, & en eut un fils » qui fut envoyé à Delphes, » pour y être nourri & élevé ; » que son pere, ne sçachant » rien de ce qui s'étoit passé, » la donna en mariage à un cer- » tain Xiphée ; & que celui-ci » n'en pouvant avoir des enfans, » alla consulter l'oracle de » Delphes, & demanda com- » ment il pourroit devenir pe- » re. Le Dieu lui répondit » qu'il falloit qu'il adoptât le » premier enfant qu'il rencon- » treroit le lendemain. Le pre- » mier qu'il trouva fut Janus, » qu'Apollon avoit eu de Créu- » se, & l'adopta. Janus, étant » devenu grand, équipa une » flotte, aborda en Italie, y » fit des conquêtes ; & s'étant » emparé d'une montagne, il y » bâtit une ville qu'il nomma » de son nom Janicule. Dans le » tems de son regne, Saturne, » chassé de son païs, aborda » aussi en Italie ; Janus le reçut » humainement, & l'associa à » l'Empire. Saturne bâtit au- » près du Janicule une for- » teresse qu'il nomma Satur- » nie. «

Ce Prince ayant fait voile en Italie, comme nous venons de le dire, attira à son parti bon nombre d'Œnotriens & d'Ausoniens, & s'empara avec leur secours d'une partie du païs qui est entre le fleuve Liris & le Tibre ; c'est ce qu'on a appellé depuis le Latium, à cause que Saturne s'y étoit caché ; ou Saturnie, à cause du séjour que ce Prince y fit. Avant cette retraite, on le nommoit le païs des Aborigènes, pour faire voir qu'il étoit possédé par des nations de différente origine. L'on n'a donné au reste à Janus qui en fut le premier Roi, deux visages, que pour marquer qu'il commandoit à deux peuples ; ou à cause qu'ayant partagé son royaume avec Saturne, il fit frapper des médailles, où il y avoit d'un côté une tête à deux faces, pour faire voir que sa puissance étoit partagée entre Saturne & lui, & que ses États devoient être gouvernés par les Conseils de l'un & de l'autre. Plutarque cependant en rapporte une autre raison ; c'étoit, dit-il, pour nous apprendre que ce Prince & son peuple étoient, par les conseils de

Saturne, passés d'une vie farouche & champêtre, à une vie douce & polie. En effet, ce Prince Titan leur apprit à cultiver la terre, & à vivre en paix; & c'est peut-être ce qui a fait regarder comme le siecle d'or, ce tems heureux auquel l'Italie, sous les auspices de Saturne, s'appliqua pendant une profonde paix, à faire fleurir les arts & les sciences, & à cultiver la terre. Aussi Janus fut-il regardé depuis comme le Dieu de la Paix, & son temple ne se fermoit jamais que quand la guerre avoit cessé dans tout l'empire Romain, comme il arriva sur-tout du tems d'Auguste.

Il est bien certain que Janus reçut les honneurs divins; mais, il ne fut jamais, non plus que Saturne, mis au nombre des grands Dieux, ou des Dieux du Conseil, dont Ennius nous a conservé les noms dans deux vers; ainsi, il ne faut le regarder que comme un Dieu Indigete, de même qu'Énée qui reçut après lui les mêmes honneurs dans le païs Latin.

Quoique le passage de Macrobe, que nous allons rapporter, soit fort long, il contient tant de particularités que cet Auteur avoit recueillies des Anciens, que nous ne sçaurions nous dispenser de le transcrire ici tout au long. » Selon les Mythologues, dit-il, » toutes les maisons, au tems » de Janus, étoient pleines de » religion & de sainteté; ce » fut pour cela qu'on lui attribua des honneurs divins, & » que les entrées & les sorties » des maisons lui étoient consacrées. Xénon dit qu'il fut » le premier qui bâtit des temples, qui institua les cérémonies de religion, & que » c'est la raison pourquoi depuis » ce tems-là, on faisoit mention de lui en les commençant. » Il y en a qui disent qu'on » l'appelloit *Bifrons*, c'est-à-dire, à deux faces adossées, » parce qu'il sçavoit le passé, » & connoissoit le futur. D'autres prétendoient que Janus » étoit le même qu'Apollon & » Diane, & que ces deux divinités se trouvoient dans ce » seul Dieu. En effet, selon » Nigridius, Apollon est appellé chez les Grecs Θυραῖος, » c'est-à-dire, qui préside » sur les portes. Ils mettent » ses autels devant les portes, » pour marquer qu'il est le » maître de l'entrée & de la » sortie. Ils l'appellent aussi » Ἀγυιεύς, comme qui diroit » le Préfet des rues; car chez » eux les chemins qui sont dans » l'enceinte des villes sont » nommés Ἀγυιαί. Diane tout » de même, qui est appellée » *Trivia*, a pouvoir sur tous » les chemins. Le seul nom de » Janus, marque chez nous » qu'il préside sur toutes les » portes, qui s'appellent *janua*, ce qui revient au nom » Θυραῖος. On le dépeint aussi

» avec une clef & une verge ; » pour marquer qu'il est le gardien des portes & le Préfet » des chemins. Nigridius assure » qu'Apollon est Janus, & » Diane Jana. Diana se forma » de Jana, par l'addition d'un » *d* qu'on met souvent avant l'*i*, » pour adoucir la prononciation ; comme dans ces mots, » *reditur*, *redintegratur*, &c. » Quelques-uns prétendent » montrer que Janus est le soleil, & qu'il est représenté » double, comme étant le maître de l'une & de l'autre porte du ciel, parce qu'il ouvre » le jour en se levant, & qu'il » le ferme en se couchant. Ils » disent qu'on l'invoque le premier, lorsqu'on fait un sacrifice à quelque autre Dieu, » afin que par lui on puisse approcher de celui auquel on » sacrifie, comme si c'étoit par » sa porte qu'il fît passer les » prieres des supplians aux » autres divinités. Ses statues » marquent souvent de la main » droite le nombre de trois » cens, & de la gauche celui » de soixante-cinq, pour signifier la mesure de l'année, » ce qui est le principal effet » du soleil.

» D'autres veulent que Janus » soit le monde ou le ciel, & » qu'il soit ainsi appellé *ab* » *eundo*, parce que le monde » va toujours, en tournant sur » lui-même. Cicéron, dit Cornificius en son livre troisième » des étymologies, l'appelle » non pas Janus, mais *Eanus* » *ab eundo*. De-là vient que les » Phéniciens expriment cette » divinité par un dragon qui se » tourne en cercle, & qui mord » & dévore sa queue, pour » marquer que le monde se » nourrit, se soutient, & tourne sur lui-même. C'est aussi » pour la même raison que chez » nous on le voit regardant de » quatre côtés, comme il paroît » par sa statue apportée de » Faleres. Gavius Bassus, en son » livre des Dieux, dit qu'on » le peint à deux faces, comme étant le portier supérieur » & inférieur ; & qu'on le figure aussi à quatre faces, comme celui dont la Majesté » comprend tous les climats. » Dans les anciens poëmes des » Saliens, il est appellé le » Dieu des Dieux. Marcus » Messala Consul, Collegue de » Cneius Domitius, & qui a » été augure pendant cinquante-cinq ans, commença ainsi » son discours sur Janus : *Celui qui forme & gouverne tout*, » *a joint la nature de l'eau & celle* » *de la terre, qui par son poids* » *tend toujours en bas avec le feu* » *& l'ame, qui par leur légéreté* » *s'elevent rapidement en haut*, » *& les a renfermés dans le ciel* ; » *& c'est le ciel qui par sa force a* » *lié ensemble des natures & des* » *qualités differentes*. Dans le » culte que nous rendons à ce » Dieu, nous invoquons Janus » Géminus, ou à deux faces, » Janus pere, Janus Junonius, » Janus Consivius, Janus Quirinus, Janus Patulcius & Clu-

» ſivius. Nous avons déjà dit » pourquoi nous l'invoquons » ſous le nom de Géminus, ou » à deux faces. Nous l'appel- » lons pere, comme étant le » Dieu des Dieux; Junonius, » parce qu'il garde l'entrée, » non-ſeulement de Janvier, » mais des autres mois auſſi, & » que toutes les Kalendes ſont » ſous la domination de Junon; » c'eſt pour cette raiſon que » Varron dit qu'on avoit con- » ſacré à Janus douze autels, » pour tout autant de mois. » Nous l'appellons Conſivius, » *à Conſerendo*, c'eſt-à-dire, à » cauſe de la propagation du » genre humain dont Janus eſt » l'auteur; Quirinus, à cauſe » de ſa vertu guerrière; ce » nom eſt pris de la lance, que » les Sabins appellent *curis*. » On l'appelle Patulcius & » Cluſivius, parce que ſes ber- » geries ſont ouvertes en tems » de guerre, & fermées en tems » de paix. Voici la cauſe de » cette dénomination. Dans la » guerre, dit-on, que les Sa- » bins firent aux Romains pour » ſe venger de l'enlevement de » leurs filles, les Romains ſe » hâterent de fermer la porte » qui étoit au pied de la colline » Viminale, & qui fut depuis » appellée la porte Januale, à » cauſe de cet enlevement, » parce que les ennemis fai- » ſoient les derniers efforts » pour s'en emparer; mais, » après qu'elle fut fermée, elle » ſe rouvrit d'elle-même, & » la même choſe étant arrivée » juſqu'à trois fois, pluſieurs » ſoldats ne pouvant venir à » bout de la fermer tout-à-fait, » ſe tinrent en armes ſur l'en- » trée pour la garder. Comme » dans le même tems il ſe don- » noit un combat très-ſanglant » de l'autre côté, le bruit cou- » rut que les Romains avoient » été vaincus par Tatius. Alors, » ceux qui gardoient cette en- » trée s'enfuirent; & lorſque » les Sabins ſe mettoient en » devoir de gagner cette por- » te, on dit que du temple de » Janus il ſortit des torrens » d'eau bouillante, qui ſe dé- » gorgeant par cette porte, » étoufferent une partie des » ennemis par leur chaleur, & » noyerent l'autre. Depuis ce » tems-là, on ordonna qu'en » tems de guerre on ouvriroit » cette porte, comme pour » donner entrée à ce Dieu » qui venoit au ſecours des » Romains. «

Dracon dans Athénée a ſuivi une autre tradition, qui dans le fond revient aſſez à la même. » On raconte, dit-il, que Ja- » nus avoit deux faces, l'une » devant, l'autre derrière, il » donna ſon nom à une rivière » & à une montagne ſur laquel- » le il s'étoit établi. On dit » que c'eſt lui qui inventa le » premier les couronnes, les » navires, & les barques, & » qu'il frappa le premier des » monnoies de cuivre. De-là » vient que pluſieurs villes de » Grece, d'Italie, de Sicile, » ſi appent des monnoies à dou-

» ble tête, qui ont au revers » une barque, ou une couronne, » ou un navire. «

Ce qui donne beaucoup d'autorité au sentiment de ces deux Auteurs, c'est que les monumens qui nous restent de Janus, y conviennent parfaitement. En effet, il y est toujours représenté à deux faces, ou à deux têtes adossées l'une contre l'autre, & communément toutes les deux avec de la barbe. On le voit souvent de cette manière sur les médailles, qui ont au revers une proue de navire, ainsi qu'on peut le voir dans celles que rapportent Béger, Vaillant, Bonanni, & d'autres Antiquaires. La différence qui s'y trouve est peu considérable; quelquefois les deux têtes sont couronnées; quelquefois elles sont sans barbe; quelquefois elles portent une fleur qui les sépare; quelquefois aussi on trouve Janus sur les monumens avec quatre têtes, & alors on l'appelloit Janus Quadrifrons. Pour ce qui est de la clef & du bâton dont parle Macrobe, on ne les trouve sur aucun monument, non plus que le dragon ou le serpent, qui de son corps faisoit un cercle, & mordoit sa queue, dont parle aussi le même Auteur.

Les Anciens rendent raison de ces représentations. Plutarque, ainsi que nous l'avons déjà observé, dit qu'on peignoit Saturne avec deux têtes, ou parce qu'étant Grec d'origine & natif de Perrhébie, il vint en Italie, où se trouvant parmi des barbares en comparaison des Grecs, il changea de langage & de genre de vie; ou plutôt parce qu'il apprit à ses nouveaux sujets la politesse & les arts, sur-tout celui de cultiver la terre. C'étoit à peu près pour la même raison qu'on nomma Cécrops Διφυής, comme qui diroit, qui a deux natures, parce qu'il commandoit à deux sortes de gens, aux Égyptiens qu'il avoit amenés avec lui, & aux Athéniens auxquels il inspira les mœurs & la politesse des Égyptiens.

D'autres Auteurs croyent que par ces deux visages on avoit voulu marquer la connoissance du passé & du futur; ou comme il présidoit au mois de Janvier qui portoit son nom, il regardoit également l'année qui venoit de finir, & celle qui commençoit. Ceux qui le prenoient pour le soleil, prétendoient qu'on avoit voulu marquer par-là le levant & le couchant; d'autres, qu'on le peignoit ainsi, comme portier supérieur & inférieur.

Cependant, comme Janus avoit regné conjointement avec Saturne, quelques Auteurs ont avancé que des deux têtes, l'une représentoit Janus, & l'autre Saturne; & que quand il y a quatre têtes adossées, c'est Janus, Saturne, Picus & Faunus, les premiers Rois du païs. Au lieu de ces deux derniers quelques sçavans mettent Romulus, & Numa Pompilius. D'autres

prétendent avec plus de vraisemblance, que Janus à quatre faces désigne les quatre saisons de l'année. Gavius Bassus, cité par Macrobe, vient de nous dire que ces quatre têtes marquent qu'il comprend tous les climats.

Comme le nom de Janus est visiblement Latin, on croit qu'il s'appelloit Œnotrus, & qu'il avoit donné son nom à la colonie qu'il conduisit en Italie.

Le sçavant Rickius, en parlant de cette colonie, fait tomber l'époque de l'arrivée de Janus en Italie, après Eusebe, à l'an 150 avant l'arrivée d'Énée dans le même païs, & par conséquent à l'an 146 avant la prise de Troie ; ce héros y étant débarqué quatre ans après la destruction de cette ville. Janus sorti de Perrhébie entra dans la Thessalie, au rapport de Plutarque, & vint par mer dans le païs Latin, & quand Dracon ne le diroit pas positivement dans Athénée, la proue de vaisseau qu'on voit sur quelques-unes de ses médailles, ne laisseroit aucun lieu d'en douter. Il est certain aussi que c'étoit de Thessalie qu'il étoit sorti. Comme il descendoit de Deucalion par Ion son fils, qui s'étoit établi dans cette contrée aux environs de la Perrhébie, c'est sans doute de-là qu'il partit lorsqu'il conduisit sa colonie. Il se rencontre cependant une grande difficulté sur ce que toute l'Antiquité prétend qu'il reçut Saturne en Italie, car les tems n'y conviennent pas. Théophile d'Antioche nous assure, sur l'autorité de Tallus, que Cronos, que les Latins ont appellé Saturne, vivoit 321 ans avant la prise de Troie, ce qui supposeroit plus d'un siecle & demi entre lui & Janus. En effet, Minos I du nom vivoit deux cens vingt-cinq ans avant la guerre de Troie, vers la trentième année de Pandion I. Ce Minos étoit fils de Jupiter & petit-fils de Saturne. Il eut pour fils Lycaste, & celui-ci fut pere de Minos II, dont le fils assista à la prise de Troie ; ce qui donne à peu près les cent cinquante ans entre Saturne & Janus. D'où il faudroit conclure, ou que Saturne n'alla jamais en Italie, ou qu'il y alla long-tems avant Janus. Cependant, comme toute l'Antiquité atteste la contemporanéité de ces deux Princes, on peut supposer qu'il s'agit d'un autre Saturne ; & que celui qui étoit contemporain de Janus, étoit Stercès, pere de Picus, qui, après son apothéose, fut nommé Saturne. Janus, qui lui succéda jusqu'à ce que Picus fût en âge de prendre la couronne, l'avoit fait mettre au rang des Dieux, comme il avoit vu avant son départ, que les Athéniens en avoient usé à l'égard de son grand-pere Erechthée, ainsi que nous l'apprenons de Cicéron.

Saint Augustin confirme cette opinion: » La Monarchie des

» Assyriens, dit-il, subsistoit » toujours, & ils comptoient » Lamparès pour leur vingt-» troisième Roi, quand Picus » regna le premier sur les Lau-» rentins. C'est aux adorateurs » de ce Dieu de voir ce qu'ils » veulent qu'ait été Saturne, » pere de ce Picus; car, ils » disent que ce n'étoit pas un » homme. D'autres ont écrit » qu'il avoit regné en Italie » avant Picus, & Virgile en » parle ainsi : *C'est lui qui ras-» sembla ces hommes sauvages &* » *vagabons, qui leur donna des* » *loix, & qui appella cette terre* » *Latium, parce qu'il s'y étoit* » *caché pour éviter la fureur de* » *son fils ; c'est sous son regne* » *qu'on dit qu'étoit le siecle d'or.* » Mais qu'ils traitent ceci de » fictions poëtiques, & qu'ils » disent, s'ils veulent, que le » pere de Picus s'appelloit » Stercès, & qu'il fut ainsi » nommé, à cause qu'étant fort » bon laboureur, il apprit aux » hommes à amender la terre » avec du fumier, d'où vient » que quelques-uns l'appellent » Stercucès ; il n'en sera pas » moins vrai que c'est pour cela » qu'ils en ont fait le Dieu de » l'agriculture. «

Rickius observe judicieusement à ce sujet, que les anciens Latins, privés de l'usage des lettres jusqu'au tems d'Evandre, qui n'arriva en Italie que peu d'années avant la guerre de Troie, voyant dans ce païs tant de lieux qui portoient le nom de Saturne, crurent que c'étoit l'ancien qui y avoit regné.

Quelques-uns prétendent que Janus est le même que Noë, & qu'il fut ainsi appellé du mot Hébreu *Jajin*, qui signifie *vin*, parce qu'il avoit le premier planté la vigne ; qu'il fut représenté avec deux visages, parce qu'il avoit vu l'ancien monde avant le déluge, & le nouveau monde après que les eaux se furent retirées; qu'on lui donnoit un navire à cause de l'Arche où il avoit été sauvé; qu'il présidoit au commencement & à la fin, parce qu'il avoit vu la fin du premier monde, & le commencement du second, qu'il avoit en quelque façon ouvert. C'est pourquoi, on lui mettoit une clef à la main.

Lorsqu'on entreprenoit quelque guerre à Rome, la coutume étoit d'ouvrir le temple de Janus, que l'on fermoit lorsque l'on commençoit à jouir d'une paix universelle. Ce temple n'avoit été fermé que deux fois, la première sous le regne de Numa ; & la seconde après la première guerre punique; mais, sous le regne d'Auguste, il fut fermé trois fois, sçavoir 29 ans avant la naissance de Jesus-Christ, la troisième année d'Auguste, & 725 de la fondation de Rome ; une seconde fois la cinquième année de ce Prince ; & une troisième fois dans sa 24 année. Néron pratiqua deux fois la même cérémonie, de même que Vespasien & quelques autres Empereurs après

lui. Mais, il n'eſt pas croyable que les Empereurs Chrétiens l'aient obſervée, comme le veut Caſaubon, dans ſes notes ſur Suétone. Cela auroit beſoin de preuves bien fortes, & il n'en allégue qu'une qui eſt aſſez foible; ſçavoir, ce que dit Ammien Marcellin, auteur payen, que Conſtance vint à Rome, *concluſo Jani templo*, *ſtratiſque hoſtibus cunctis*, &c. Cet endroit ſe lit différemment dans les manuſcrits, & toujours d'une manière inintelligible, de ſorte que chacun le corrige comme il peut. M. de Valois croit qu'il faut lire *quaſi*, ou *tanquam recluſo*, &c. De ſorte que ſelon lui, Ammien Marcellin ſe moque de Conſtance, qui entroit en triomphe à Rome, comme s'il eût ſubjugué tous ſes ennemis, & fermé le temple de Janus. Ainſi, cet endroit ne marque point du tout, qu'il l'eût fermé, & n'eſt qu'une expreſſion qui ſignifie une paix entière, & qui peut auſſi-bien être tirée de l'ancienne pratique des Idolâtres, que de ce qui ſe faiſoit du tems de Conſtance.

JAPET, *Japetus*, Ἰαπετὸς, (*a*) fils du Ciel & de la Terre, épouſa Clymène, fille de l'Océan, & en eut Atlas, Ménœtius, Prométhée & Épiméthée.

On croit que Japet s'étoit établi dans la Theſſalie, où il s'étoit rendu puiſſant; mais, comme c'étoit un méchant homme & un eſprit dangereux, il devint plus célebre par ſes enfans que par ſes propres actions. Cependant, les Grecs le regardoient comme l'auteur de leur origine, & ne connoiſſoient rien de plus ancien que lui; auſſi appelloit-on communément les vieillards décrépits des Japets, comme le rapportent Héſychius & Suidas.

JAPHA, *Japha*, Ἰαπὰ, (*b*) ville de Galilée, étoit voiſine de celle de Jotapat, ſelon Joſephe. On croit que c'eſt la même qui eſt appellée Japhié dans Joſué, & attribuée à la tribu de Zabulon.

Pendant que les Romains faiſoient le ſiege de Jotapat, la réſiſtance extraordinaire des habitans ayant relevé le cœur de ceux de Japha, Veſpaſien y envoya Trajan, qui commandoit la dixième légion, avec deux mille hommes de pied & mille chevaux. Il trouva que la place étoit extrêmement forte, non-ſeulement par ſon aſſiette, mais parce qu'outre ſes autres grandes fortifications, elle étoit environnée d'une double enceinte de murailles; & les habitans furent même aſſez hardis pour venir à ſa rencontre. Le combat s'engagea; mais, après

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 135. Virg. Georg. L. I. v. 279. Heſiod. deor. Generat. v. 507. *& ſeq.* Myth par. M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 194, 199. T. III. p. 289, 462. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 3.

(*b*) *Joſeph.* de Bell. Judaïc. p. 848. de Vit. ſua p. 1016. Joſu. c. 19. v. 12.

une légere résistance, Trajan les mit en fuite. Il les poursuivit si vivement qu'il entra pêle-mêle avec eux dans la première des deux enceintes; & la crainte qu'eurent les habitans qu'il ne se rendît aussi maître de la seconde, leur fit fermer les portes de leur ville à leurs concitoyens, lorsqu'ils pensoient s'y sauver, comme si Dieu pour punir la Galilée eût voulu qu'ils les livrassent à leurs ennemis. Ainsi, après avoir envain imploré le secours de ceux de qui ils auroient dû en attendre, plusieurs se tuerent eux-mêmes, & le reste fut tué par les Romains sans qu'ils se défendissent, tant l'appréhension qu'ils avoient de leurs ennemis, & l'étonnement de se voir ainsi abandonnés de leurs amis, leur abattoient le courage. De douze mille qu'ils étoient, il ne s'en sauva pas un seul; & ils faisoient en mourant des imprécations, non pas contre les Romains, mais contre ceux de leur propre nation.

Dans la pensée qu'eut alors Trajan que la ville étoit dépourvue de défenseurs, & que quand même il y en resteroit un nombre considérable, la peur leur auroit tellement glacé le cœur qu'ils n'auroient pas la hardiesse de résister davantage, il crut devoir conserver à son Général l'honneur de la prendre. Ainsi, il dépêcha vers lui pour le prier d'envoyer Tite son fils mettre fin à cette entreprise. Vespasien s'imagina sur cet avis qu'il restoit encore quelque chose d'important à faire; & il envoya Tite avec cinq cens chevaux & mille hommes de pied pour l'achever. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il sépara ses troupes en deux attaques, donna l'une à commander à Trajan, se mit à la tête de l'autre, & après avoir fait planter les échelles fit donner en même tems l'escalade de tous côtés. Les Galiléens après une légère résistance abandonnerent les murailles; & Tite suivi des siens sauta en bas & entra dans la place. Il s'alluma alors audedans de la ville un grand combat. Les plus braves des habitans, rangés dans des rues étroites, faisoient des sorties sur les Romains, & les femmes jettoient du haut des maisons tout ce qu'elles trouvoient de propre pour se défendre. Cela continua de la sorte durant six heures; mais enfin, ceux qui pouvoient résister ayant été tués, le reste du peuple, tant jeunes que vieux, fut égorgé dans les maisons & dans les rues, sans qu'on épargnât aucun de ceux que leur sexe rendoit capables de porter les armes, excepté les enfans qui furent emmenés esclaves avec les femmes. Leur nombre étoit de deux mille cent trente; & celui des hommes tués dans les deux combats fut de quinze mille.

JAPHÉNIENS, *Japheni*, Ἰαφῆνοι, les habitans de Japha. *Voyez* Japha.

JAPHET, *Japhet*, Ἰάφεθ,

(*a*) eſt ordinairement nommé le troiſième dans l'ordre des enfans de Noé. Il paroît cependant qu'il étoit l'aîné des trois fils de ce Patriarche. Japhet naquit l'an 500 de Noé. Moïſe dit expreſſément qu'il étoit le plus ancien des fils de Noé, ſuivant la traduction des Septante & de Symmaque. Le même Moïſe dit que Cham étoit le plus jeune des trois. *Cùm didiciſſet Noe quæ fecerat ei filius ſuus minor.* Enfin, Moïſe dit que Sem, deux ans après le Déluge, n'avoit que cent ans. Ainſi, Japhet étoit le plus ancien des trois.

Japhet eut pour partage l'Europe & une partie de l'Aſie. Ses deſcendans poſſéderent toute l'Europe, & les iſles de la Méditerranée, tant celles qui appartiennent à l'Europe, que celles qui dépendent de l'Aſie. Ils eurent toute l'Aſie mineure, & les parties ſeptentrionales de l'Aſie au-deſſus des ſources du Tigre & de l'Euphrate. Noé, en béniſſant Japhet, lui dit: *Que le Seigneur dilate Japhet; que Japhet demeure dans les tentes de Sem, & que Chanaan ſoit ſon eſclave.* Cette bénédiction de Noé s'accomplit, lorſque les Grecs, & après eux les Romains porterent leurs conquêtes dans l'Aſie & dans l'Afrique, où Sem & Chanaan avoient leur demeure & leur domination.

Les enfans de Japhet furent Gomer, Magog, Madaï, Javan, Thubal, Moſoch, & Thiras. L'Écriture dit qu'ils peuplerent les iſles des nations, & s'établirent en divers païs, chacun ſuivant ſa langue, ſa famille & ſon peuple. Quelques-uns croyent que Gomer fut pere des Cimbres ou Cimmériens; Magog, des Scythes; Madaï, des Macédoniens ou des Medes; Javan, des Ioniens & des Grecs; Thubal, des Tibaréniens; Moſoch, des Moſques ou Ruſſes; & Thiras, des Thraces. Mais, nous parlons de chacun de ces deſcendans de Japhet, ſous leurs articles particuliers. Sous le nom d'iſles des Nations, les Hébreux entendent les iſles de la Méditerranée, & tous les païs ſéparés par la mer du continent de la Paleſtine, où ils ne pouvoient aller que par mer; comme l'Eſpagne, les Gaules, l'Italie, la Grece, l'Aſie mineure.

Outre les ſept fils de Japhet, dont on vient de parler, les Septante, Euſebe, la Chronique d'Alexandrie & Saint Auguſtin, lui en donnent un huitième, nommé Eliza, qui n'eſt ni dans l'Hébreu, ni dans le Chaldéen. Les Arabes donnent auſſi à Japhet un fils, dont il n'eſt point parlé en cet endroit, ſçavoir, Cozar, qui ſe retira, dit-on, ſur les bords du Volga, où il bâtit une ville, à qui il donna ſon nom. Il y a des Auteurs qui ſoutiennent que les Iſraëlites

(*a*) Geneſ. c. 5. v. 31. c. 9. v. 27. c. 10 v. 1. & *ſeq.* c. 11. v. 10.

des dix Tribus, emmenés captifs par les rois d'Affyrie, pafferent dans le païs de Cozar, & s'avancerent jufques dans la Tartarie & dans la Chine. Mais, les Hébreux foutiennent que Cozar étoit feulement petit-fils de Japhet par Togarma. C'eft ce que l'on trouve dans Jofeph fils de Gorion ; mais, on ne le voit nulle part dans le texte Hébreu.

Arnobe le jeune fur le pfeaume cent quatrième, dit que Japhet poffeda le fleuve du Tigre, & deux cens païs ou provinces, qui parloient vingt-trois langues ; enforte que ces vingt-trois langues, jointes aux autres langues des fils de Cham & de Sem, font en tout foixante-douze langues, & que tous les païs, peuples par les trois fils de Noé, font au nombre de mille.

Les Mufulmans mettent Japhet au nombre des Prophetes envoyés de Dieu. Ils croyent qu'il eft l'aîné des fils de Noé, & que fon pere après le Déluge lui donna en partage les provinces qui font à l'orient & au feptentrion des montagnes d'Arménie, fur lefquelles l'arche s'arrêta.

Avant que Japhet partît pour fe rendre dans ce païs, qui lui étoit donné en partage, Noé lui fit prefent d'une pierre que les Turcs orientaux appellent Giudé-Tafch & Senk-Jede, fur laquelle il avoit écrit le grand nom de Dieu, par la vertu duquel celui qui la poffédoit, pouvoit faire defcendre la pluie du ciel à difcrétion. Cette pierre prétendue s'eft confervée affez long-tems parmi les Mogols.

Les Orientaux donnent à Japhet onze enfans mâles, fçavoir, 1.° Gin ou Sin, ou Tchin pere des Chinois ; 2.° Seklab pere des Efclavons, ou anciens Chalybes ; 3.° Manfchuge, d'où viennent les Goths ou Scythes, appellés autrement Gog & Magog, ou Jagiouge & Magiouge ; 4.° Gomari, ou Gomer, connu dans Moïfe, que l'on croit être le pere des Cimbres & des Germains ; 5.° Turk, pere des peuples connus fous le nom général de Turcs. 6.° Khalage, qui eft une race de ces peuples nommés Turcs ; 7.° Khozar, d'où font defcendus les Kozariens ; 8.° Ros, ou Rous, pere des Ruffes, ou Mofcovites ; 9.° Soufian ; 10.° Gaz ; 11.° Tarage, d'où font venus les Turcomans. Japhet maria fes onze fils à leurs propres fœurs, afin que le païs qu'ils devoient pofféder, fût plutôt peuplé. En effet, les provinces feptentrionales paffent pour avoir été peuplées des premières.

JAPHETH, *Japheth*, (*a*) province dont il eft parlé dans le livre de Judith. *A Cilicia ufque ad fines Japheth, qui funt ad auftrum.* On ne connoît point de province au midi de la Cilicie, qui ait été peuplée par Japheth.

(*a*) Judith. c. 2. v. 15.

pheth. Aussi quelques-uns voudroient lire *Jephleth*, ou *Jephleti*, au lieu de *Japheth*. D'autres lisent *Japha*, *Jafa*, qui est la même que Joppe. Mais, il faut avouer que l'on ne sçait ce que c'est que Japheth, au midi de la Cilicie.

JAPHIA, *Japhia*, ‎ , (*a*) roi de Lachis, fut tué par Josué. *Voyez* Adonisedec.

JAPHIA, *Japhia*, (*b*) un des enfans que David eut à Jérusalem.

JAPHIÉ, *Japhie*, Φαγγεὶ, (*c*) ville de Palestine, dans la tribu de Zabulon. *Voyez* Japhia.

JAQUES. *Voyez* Jacques.

JAR, *Jar*, mois des Hebreux, qui répond à notre mois d'Avril. Il étoit le huitième de l'année civile, & le second de l'année Sainte, & n'avoit que vingt-neuf jours.

Le dixième de ce mois les Juifs font le deuil de la mort du grand-Prêtre Héli & de ses deux fils, Ophni & Phinées. Ceux, qui n'ont pu faire la Pâque dans le mois de Nisan, la font dans le mois de Jar, & de plus on y jeûne trois jours pour l'expiation des péchés commis pendant la Pâque.

Le dix-huitième jour, les Juifs commençoient la moisson du froment trente-trois jours après la Pâque. Le vingt-troisième, ils célébroient une fête en mémoire de la purification du temple, faite par Judas Maccabée, après qu'il en eut chassé les Syriens. Le vingt neuvième, ils font mémoire de la mort du prophete Samuël.

JARA, *Jara*, ‎ , (*d*) de la race de Saül, fut fils d'Ahaz & pere d'Alamath.

JARA, *Jara*, ‎ , (*e*) fils de Galaad, fut pere d'Huri.

JARAMOTH, *Jaramoth*, (*f*) Ῥεμμὰθ, ville de Palestine, dans la tribu d'Issachar, laquelle fut donnée aux Lévites, fils de Gerson, & assignée pour ville de réfuge. C'est apparemment la même que Rameth ou Ramoth.

JARCHAS, *Jarchas*, (*g*) philosophe Indien. Les Indiens croyoient sur une ancienne tradition, que les Noirs ou Éthiopiens de l'Inde avoient abandonné leur païs pour passer en Afrique, où ils avoient peuplé l'Éthiopie, après en avoir chassé les Égyptiens; c'est Jarchas qui l'assure à Apollonius dans Philostrate, & ce philosophe Pythagoricien en paroît si persuadé, que dans la suite il parle aux Éthiopiens sur ce principe.

JARDANUS, *Jardanus*, (*h*) Ἰαρδάνος, fleuve du Péloponnèse, dans l'Arcadie. Homère en fait mention. Ce fleuve, se-

(*a*) Josu. c. 10. v. 3. & seq.
(*b*) Reg. L. II. c. 5. v. 16.
(*c*) Josu. c. 19. v. 12.
(*d*) Paral. L. I. c. 9 v. 42.
(*e*) Paral. L. I. c. 5. v. 14.

(*f*) Josu. c. 19. v. 20. c. 21. v. 29.
(*g*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett T. IV p. 598.
(*h*) Homer. Iliad. L. VII v. 135. Pausl. p. 295, 322. Strab. p. 347.

lon Pausanias, couloit auprès de la ville de Phigaléa. On croiroit que Pausanias dit que le Jardanus est le même que l'Acidas, ce qui est faux. Il est vrai qu'on lit dans cet Auteur, qu'il a appris d'un Éphesien que le Jardanus est l'ancien nom de l'Acidas; mais, il ajoûte qu'il n'en a aucune preuve.

JARDANUS, *Jardanus*, (a) Ἰάρδανος, fleuve de l'isle de Crète, dans le voisinage de la ville de Cydonie, selon Pausanias. D'autres en font aussi mention.

JARDANUS, *Jardanus*, (b) Ἰάρδανος, un des rois de Lydie. Les peuples lui confierent l'autorité souveraine, après la mort de Camblete; son crédit & ses artifices le placerent sur le trône. Il est certain du moins que Paléphate le met au nombre des Rois, qui ont commandé dans la Lydie; & ce sentiment lui est commun avec Hérodote, Apollonius & Diodore de Sicile, qui sans lui donner ce titre, parlent cependant de manière à ne laisser aucun doute sur cet article. Ajoûtez à cela, qu'Omphale sa fille prit après lui les rênes du gouvernement; je dis sa fille, parce que le poëte Musée, & les Historiens que nous avons cités, ne sont point partagés là-dessus; il faut néanmoins en excepter Hérodote, qui ne fait aucune mention de cette Princesse. Bien plus, les Héraclides, selon lui, descendoient d'une esclave de Jardanus; opinion, à en juger par les apparences, établie sur des fondemens peu solides. Les traditions les moins raisonnables ont trouvé des partisans, & celle-ci est généralement abandonnée. On ne sçauroit nier que dans les monumens qui nous restent, Omphale ne soit appeliée fille de Jardanus. Le regne de ce Prince est antérieur à l'an 1348 avant l'ere Chrétienne.

JARDEN, nom donné en Hébreu au fleuve du Jourdain.

JARDIN D'EDEN. *Voyez* Eden.

JARÉ, *Jare*, Ἰαράχ, (c) est nommé le quatrième des enfans de Jectan.

JARED, *Jared*, Ἰάρεδ, (d) fils de Malaléel, ayant vécu cent soixante-deux ans, engendra Hénoch. Après que Jared eut engendré Hénoch, il vécut huit cens ans, & il engendra des fils & des filles; & tout le tems de la vie de Jared ayant été de neuf cens soixante-deux ans il mourut.

JARÉPHEL, *Jarephel*, (e) ville de Palestine, dans la tribu de Benjamin.

JARIB, *Jarib*, Ἰαρίβ, (f) fut le troisième des enfans de Siméon.

JARIB, *Jarib*, Ἰαρίβ,

(a) Pauf. p. 385.
(b) Herod. L. I. c. 7. Diod. Sicul. p. 165. Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. 244. & *suiv.*

(c) Genes. c. 10. v. 26.
(d) Genes. c. 5. v. 15, 18. & *seq.*
(e) Josu c. 18. v. 27.
(f) Paral. L. I. c. 4. v. 24.

(a) un de ceux qui revinrent de Babylone en Judée sous le regne d'Artaxerxe.

JARIM, *Jarim*, Ἰαρίμ, (b) montagne de Palestine, à l'extrêmité septentrionale de la tribu de Juda. Comme il paroît certain que ce mot signifie en Hébreu forêt, cette montagne en étoit sans doute couverte.

JASA, *ou* JASSA, *Jasa*, (c) *Jassa*, Ἰα[illegible], ville de Palestine, située au-delà du Jourdain, dans la tribu de Ruben, & près de laquelle le roi Sehon fut défait par Moïse. Elle fut donnée à la tribu de Ruben. C'est apparemment la même que Jessa, située au nord & assez près d'Ar, capitale des Moabites. Elle fut cédée aux Lévites.

JASA, *Jasa*, (d) lieu dont il est parlé dans une prophetie d'Isaïe : *Clamavit Hesebon & Eleale; usque Jasa audita est vox eorum; super hoc expediti Moab ululabunt, anima eorum ululabit sibi.* C'est-à-dire : » Hésébon & » Eléale jetteront de grands » cris ; leur voix se fera en- » tendre jusqu'à Jasa ; les plus » vaillans de Moab s'écrieront » de douleur, & la vie leur » sera à charge. « Il s'agit, dans ce passage, de deux villes des Moabites. Jasa étoit, comme on vient de voir, une ville voisine de leur capitale ; ainsi, cette Jasa est la même. Les nouvelles versions sur l'Hébreu portent Jahaz.

JASAR, *Jasar*, la même ville que Jaser. *Voyez* Jaser.

JASER, *Jaser*, Ἰαζήρ, (e) ville de Palestine, au-delà du Jourdain, donnée à la tribu de Gad, puis cédée aux Lévites. Elle étoit au pied des montagnes de Galaad, & près du torrent de Jazer, qui forme un ruisseau qui se décharge dans le Jourdain.

JASER, *Jaser*, Ἰ[illegible], (f) fut fils de Caleb & d'Azuba.

JASI, *Jasi*, un de ceux, (g) qui ayant épousé une femme étrangère, s'en sépara après le retour de la captivité de Babylone.

JASIEL, *Jasiel*, Ἀ[illegible], (h) l'aîné des enfans de Nephthali. Il est aussi appellé Jésiel. *Voyez* Jésiel.

JASIEL, *Jasiel*, Ἰ[illegible], (i) de Masobia, étoit un des braves de l'armée de David.

JASION, *Jasion*, Ἰα[illegible], (k) fils de Jupiter & d'Electre l'une des filles d'Atlas, naquit dans l'isle de Samothrace. Il fut, dit-on, aimé de Cérès ; c'est-à-

(a) Esdr. L. I. c. 8. v. 16.
(b) Josu. c. 15. v. 10.
(c) Numer. c. 21. v. 23. Deuter. c. 2. v. 32. Josu. c. 13. v. 18. Paral. L. I. c. 6. v. 78.
(d) Isaï c. 15. v. 4.
(e) Josu. c. 13. v. 25. c. 21. v. 36, 37.
(f) Paral. L. I. c. 2 v. 18.
(g) Esdr. L. I. c. 10. v 37.
(h) Genes. c. 46. v. 24.
(i) Paral. L. I. c. 11. v. 46.
(k) Homer. Odyss. L. V. v. 125. Diod. Sicul. p 223, 224. Ovid. Metam. L. IX. c. 12. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 132. T. IV. p. 412, 413. Tom. V. pag 120. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XIV. p. 199. Tom. XVI p. 412.

dire, sans doute, qu'il s'appliqua toute sa vie à l'agriculture. On ajoute qu'il eut de Cérès, Plutus dont cette déesse accoucha dans l'isle de Crète. Il n'est pas surprenant qu'un Prince riche & puissant, tel que dut-être Jasion, ait été donné pour pere au dieu des richesses.

Jupiter, voulant distinguer Jasion de ses autres fils, lui enseigna les mystères sacrés. Ils étoient déjà établis dans l'isle de Samothrace; mais, il y ajouta alors des circonstances qui ne furent connues que des initiés. Jasion paroît être le premier qui y ait admis des étrangers; ce qui donna un très-grand lustre à cette initiation. Ce Prince étant resté dans sa patrie, pendant que son frere Dardanus étoit allé s'établir sur les côtes de la Troade, y reçut Cadmus, & lui donna en mariage sa sœur Harmonie; car, dit Diodore de Sicile, les Mythologues Grecs se trompent lorsqu'ils soutiennent qu'elle étoit sœur de Mars. Les Dieux, ajoute Diodore de Sicile, voulurent se trouver, à la célébration de ce mariage, & ce fut la première fois qu'ils assisterent à une pareille cérémonie. Chacun d'eux y vint avec son présent, & Cérès qui aimoit tendrement Jasion, y porta du bled. Et c'est là, selon cet Écrivain, l'origine de la fable. Jasion, continue-t-il au même endroit, épousa ensuite Cybele, dont il eut un fils nommé Corybas, & fut mis peu de tems après au rang des Dieux.

Denys d'Halicarnasse, auteur aussi exact que bien instruit des antiquités Grecques & Romaines, parle ainsi de ce personnage. Jupiter, ayant épousé Electre fille d'Atlas, en eut deux fils, Dardanus & Jasus. Celui-ci ne fut point marié; mais, Dardanus épousa Chrysé fille de Pallas, dont il eut Idée & Dimante, qui lui succéderent; mais, un déluge particulier à l'Arcadie où ils regnoient, ayant obligé Jasus & Dardanus d'en sortir, ils allerent chercher fortune ailleurs. Dardanus devint enfin le chef de la colonie, parce que son frere Jasus fut écrasé d'un coup de foudre, pour avoir attenté à l'honneur de Cérès. Homère dit la même chose au sujet de la mort de Jasion, aussi bien qu'Hermippus, dans Hygin.

JASIUS, *Jasius*. *Voyez* Iasius.

JASO, *Jaso*, (*a*) fille d'Esculape, étoit, chez les Grecs, la Déesse de la maladie. Elle est représentée sur un monument où se trouve aussi Esculape. Une espèce de boëte qu'elle porte à la main, pourroit bien être cette boëte Pixis, qui renfermoit les remedes. Le philosophe Albri-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 344. T. V. p. 274, 286. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 298.

cius la met parmi les symboles d'Esculape. *Indutus habitu medici sedens, in cujus sinu erant pixides unguentorum*, &c.

JASON, *Jason*, Ἰάσων, (a) fils d'Eson & d'Alcimède. Son pere, qui étoit roi d'Iolcos, ville de Thessalie, fut détrôné par Pélias. Celui-ci, pour s'assurer la possession d'une couronne qu'il venoit d'usurper, lorsqu'il apprit qu'Alcimède étoit accouchée d'un fils, chercha tous les moyens de le faire périr, parce que l'oracle qu'il avoit consulté après son usurpation, lui avoit prédit qu'il seroit détrôné par un Prince de la race des Éolides. Eson & Alcimède, qui pénétrerent les mauvais desseins du tyran, firent courir le bruit que le jeune Diomède [c'étoit le premier nom de Jason] étoit dangereusement malade, & peu de jours après ils publierent sa mort. On fit même tous les apprêts des funérailles; mais, au lieu de l'enterrer, sa mere le porta secrétement sur le mont Pélion, où Chiron, l'homme le plus sage & le plus habile de son tems, prit soin de son éducation. D'autres Auteurs disent, car il y a beaucoup de variété sur ces anciennes histoires, que Pélias n'apprit qu'Eson avoit un fils, que lorsqu'il avoit déja quelques années, & que pour le faire périr, il le fit embarquer sur un mauvais vaisseau; mais que s'étant heureusement sauvé, Chiron le cacha dans son antre. Pindare, qui convient dans le fond de cette narration, suppose que Pélias ignoroit qu'Eson eût un fils, parce qu'Alcimède, qui avoit caché sa grossesse, l'avoit envoyé d'abord après sa naissance dans l'antre de Chiron avec beaucoup de soin. Tous les Anciens conviennent que Jason fut élevé par Chiron, & le scholiaste de Pindare rapporte encore pour le prouver, deux vers d'Hésiode, où cela est dit formellement. Ce Centaure lui apprit les sciences dont il faisoit lui-même profession, sur-tout la médecine, & lui donna le nom de Jason, au lieu de celui de Diomède qu'il portoit auparavant, comme le dit l'ancien scholiaste de Pindare.

Ce jeune Prince, âgé d'environ vingt ans, alla consulter l'oracle, qui lui ordonna de se vêtir à la manière des Magnésiens, de joindre à cet habillement une peau de léopard, semblable à celle que portoit Chiron, de se munir de deux lances, & d'aller dans cet équi-

(a) Plut. Tom. I. pag. 8, 480 Diod. Sicul. pag. 170. *& seq.* Pauf. pag. 91, 321. Herod. L. IV. c. 179. Just. L XLII. c 2, 3. Strab. pag. 6, 21, 45, 46, 57, 149. *& seq.* Ovid. Metam. L VII. c. 1. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 362. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 161, 296. Tom. IV. pag. 240. Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 42, 43. Tom. III. pag. 396. *& suiv.* Tom. VI. pag 105. Tom. VIII. p. 243. *& suiv.* Tom. IX. pag. 60. *& suiv.* Tom. XII. pag. 99. *& suiv.* T. XIV. p. 221.

page à la cour d'Iolcos, ce qu'il exécuta de point en point. Pour aller du mont Pélion dans cette ville, il falloit passer l'Anaure, fleuve inconnu aux Géographes, mais qui est ainsi nommé par Apollonius de Rhodes & par Lucain. Ce fleuve ou plutôt ce torrent se trouvant alors débordé, Jason rencontra heureusement sur les bords une vieille femme, c'étoit Junon, qui s'offrit de le passer sur ses épaules. Dans le trajet, le jeune Prince perdit un de ses souliers ; c'est Diodore de Sicile qui rapporte cette circonstance. L'oracle qui avoit predit à Pélias qu'il seroit détrôné par un Prince du sang des Eolides, avoit ajoûté qu'il se donnât de garde d'un homme qui paroîtroit devant lui un pied nu, l'autre chaussé. Pindare ajoûte que Jason étant arrivé au milieu de la place d'Iolcos, dans l'équipage que l'oracle lui avoit prescrit, attira l'attention de toute la ville ; on étoit étonné de voir un jeune homme si bien fait, & dans un habillement si extraordinaire. Pélias averti de l'arrivée de cet étranger, alla lui-même dans le lieu où il étoit, & remarquant qu'il n'avoit qu'un soulier, il ne douta point que ce ne fût là celui dont l'oracle l'avoit menacé. Cependant, il dissimula sa surprise, & demanda à l'étranger qui il étoit. Jason, sans s'effrayer du danger qu'il y avoit à déclarer la verité, lui dit hardiment qu'il étoit fils d'Eson, & lui raconta de quelle maniere il avoit été élevé dans l'antre de Chiron ; ensuite s'étant adressé aux principaux de l'assemblée, il leur demanda où demeuroit son pere, s'y fit conduire, & y fut reconnu, sans que le tyran, qui avoit remarqué l'intérêt qu'on avoit pris à ce Prince, osât rien entreprendre contre lui.

Phérès, roi d'une partie de la Thessalie, averti de l'arrivée de son neveu, vint à Iolcos, accompagné de son fils Admete, & on envoya chercher Amythaon, qui s'étoit établi dans la Messénie. Lorsque les trois freres furent assemblés, on employa cinq jours à se réjouir ; le sixième, dès le matin, Jason eut un entretien avec son pere & ses oncles, & ils prirent ensemble des mesures pour détrôner Pélias. Après differens avis, il fut arrêté qu'ils iroient tous chez lui, & lorsqu'ils furent au palais, Jason parla à son oncle avec beaucoup de hardiesse & de force, lui demanda la couronne qu'il avoit usurpée, lui reprocha l'injustice de son procédé, & l'exhorta à terminer leurs différens à l'amiable, l'assurant que peu avide des biens dont il s'étoit mis en possession, il ne lui demandoit que la couronne, & qu'il consentoit à lui abandonner tout, pourvu qu'il consentit à son tour à le laisser regner en sa place.

Pélias étoit vieux, & haï

de ſon peuple. Un diſcours ſi hardi l'étonna, & il ne douta pas que ſes ſujets, charmés de la bonne mine de Jaſon, ne le ſoutinſſent de toutes leurs forces. Peut-être même, car la tyrannie eſt toujours timide, crut-il qu'il y avoit déja un parti formé contre lui; ainſi, ſans oſer refuſer ouvertement une propoſition ſi raiſonnable, il chercha à l'éluder. Jaſon étoit dans l'âge où l'on aime la gloire, & Pélias crut qu'il l'éloigneroit d'Iolcos, en lui procurant les occaſions d'en acquérir. Il eſpéra même pouvoir lui propoſer quelque entrepriſe dangereuſe, dans laquelle il périroit ſans qu'on pût le ſoupçonner d'avoir voulu s'en défaire.

Selon Diodore de Sicile, comme Jaſon ſurpaſſoit par la force de ſon corps & par le brillant de ſon eſprit tous les hommes de ſon âge, il ſouhaitoit ardemment de faire quelque entrepriſe qui fit parler de lui dans tous les ſiecles. Il ſçavoit que Perſée & quelques autres s'étoient acquis une réputation immortelle par leurs exploits extraordinaires, & en portant la guerre loin de leur païs. Leur gloire le piqua d'émulation. Il communiqua ſon deſſein au roi Pélias qui y conſentit aiſément, non pas tant par l'envie qu'il eût que ce jeune homme s'acquît de l'honneur, que parce qu'il ſouhaitoit qu'il périt en quelque rencontre périlleuſe.

Cependant, la Grece étoit en paix, & n'avoit plus alors de monſtres contre leſquels il pût l'expoſer; c'eſt la remarque de Valérius Flaccus. Hercule avoit détruit les brigands & les monſtres, qui avant lui infeſtoient ce beau païs. Ainſi, le tyran ſongea à l'engager à une expédition qui alors étoit regardée comme très-périlleuſe; le Pont-Euxin ſur lequel il réſolut de l'envoyer, étant, ſuivant la remarque de Diodore de Sicile, rempli de corſaires, & la navigation en étant difficile par les écueils qui s'y rencontroient. Un jour, Pélias ayant fait venir Jaſon dans ſon palais, lui dit que l'infortuné Phryxus leur parent, & deſcendant comme eux d'Éolus, avoit été maſſacré dans la Colchide, & que ſon ombre lui étoit apparue pour l'exhorter à le venger & à ſauver ſes enfans, qui étoient expoſés chaque jour à l'avarice inſatiable du tyran qui les retenoit à ſa cour. Il ajoûta qu'il étoit bien diſpoſé à lui céder la couronne qui lui appartenoit légitimement; mais que comme un devoir de religion l'engageoit au voyage de la Colchide, qu'il n'étoit pas en état de faire, il eſpéroit qu'il voudroit bien s'en acquitter pour lui, & ſatisfaire les manes irrités d'un parent, qui demandoit vengeance. Pour faire mieux goûter cette propoſition à Jaſon, & lui donner plus d'envie d'entreprendre le voyage, il lui apprit que Phry-

xus, lorsqu'il avoit été obligé d'abandonner Thebes, avoit emporté avec lui une toison précieuse, dont la conquête l'enrichiroit en même-tems qu'elle le combleroit de gloire. *Fatigué par des songes effrayans*, ajoûta enfin Pelias, *j'ai fait consulter l'oracle d'Apollon, & j'ai appris qu'il falloit nécessairement appaiser les manes de Phryxus, & les ramener dans la Grece. Mais, mon grand âge est un obstacle à un si long voyage. Vous qui êtes dans la fleur de la jeunesse, vous êtes en état de l'entreprendre ; votre devoir vous y engage, la gloire vous y appelle, vous satisferez par-là à un devoir dont je ne peux m'acquitter ; & je jure par Jupiter de qui nous tirons vous & moi notre origine, que dès que vous serez de retour, je vous placerai sur le trône qui vous appartient.* Cette proposition fut fort du goût de Jason, elle fut approuvée de tout le Conseil ; & le jeune Prince s'étant retiré pour en conférer avec son pere & ses oncles, ils résolurent d'un commun accord de la faire publier dans toute la Grece, pour inviter la jeunesse à se joindre avec Jason dans une expédition si glorieuse & si utile.

Mais, avant que de passer outre, il faut rapporter les différentes traditions qui nous ont conservé cette histoire. Tous les Anciens conviennent bien que Pélias fit à Jason la proposition de la conquête de la toison d'or ; mais, ils ne racontent pas tous comme Pindare l'arrivée de ce Prince à la cour d'Iolcos. Voici, selon Apollodore, Tzetzès & Zénobius, l'occasion qui l'y amena. Pélias, voulant faire à Neptune un sacrifice solemnel sur le bord de la mer, invita à cette cérémonie plusieurs de ses amis, & manda à Jason, qui menoit une vie retirée à la campagne, de s'y trouver. Comme il passoit le fleuve Anaure, il perdit un de ses souliers, & se présenta devant son oncle, n'ayant qu'un pied chaussé. Pélias, à cette vue, se ressouvenant de l'oracle, tira Jason à part, & lui demanda ce qu'il feroit s'il étoit Roi, & qu'il connût un homme qui devoit le détrôner. Jason, soit par hazard, soit par une inspiration de Junon qui l'aimoit, & qui haïssoit Pélias, parce qu'il ne l'honoroit pas comme les autres divinités, répondit sur le champ qu'il enverroit cet homme-là à la conquête de la toison d'or ; là-dessus Pélias lui apprit la réponse de l'oracle, & dit qu'il ne pouvoit plus s'empêcher de subir l'arrêt, qu'il avoit lui-même dicté, ce qu'il accepta de bonne grace.

A ce récit, les Anciens ont mêlé la fable des amours de Junon & de Jason. Que Jason, dit le scholiaste de Pindare, ait été doué d'une grande beauté, la chose n'est pas douteuse, puisque plusieurs Auteurs ont écrit que Junon fut passionnément amoureuse de lui. Servius

dit seulement que cette Déesse l'aimoit, parce que s'étant présentée à lui sous la figure d'une vieille femme, & l'ayant prié de la passer au-delà du fleuve Anaure, ce jeune Prince, sans sçavoir que c'étoit Junon, lui avoit rendu ce service, qu'elle n'avoit jamais oublié. En quoi Servius differe des autres Anciens, qui disent que ce fut Junon qui prit Jason sur ses épaules pour lui faire passer ce fleuve. D'autres Auteurs enfin prétendent que Junon n'avoit de l'affection pour Jason, que parce qu'elle le regardoit comme un homme qui devoit un jour la venger de Pélias qu'elle haïssoit.

Quoi qu'il en soit, Jason qui n'aspiroit qu'à la gloire, prévoyoit bien les dangers de son expédition; mais, ne la jugeant pas impossible, il se flattoit de tirer un plus grand honneur d'un plus grand nombre de difficultés vaincues. Il fit d'abord construire au pied du mont Pélion un vaisseau qui surpassoit par sa grandeur & par son appareil tous ceux que l'on avoit vus jusqu'alors. Car, avant ce tems-là, on n'avoit navigé que dans des barques ou de petits vaisseaux marchands. Mais, la magnificence de ce vaisseau, & la hardiesse du motif qui l'avoit fait construire, frapperent d'étonnement toute la Grece, & inspirerent à tout ce qu'il y avoit de jeunes gens distingués par leur naissance ou par leur valeur, un désir ardent d'accompagner Jason dans cette expédition. Pour lui, ayant lancé son vaisseau à l'eau, & l'ayant abondamment pourvu de tout ce qui étoit nécessaire pour étonner les barbares, il choisit les plus considérables d'entre ceux qui s'étoient offerts. Il n'en prit, selon Diodore de Sicile, que cinquante-quatre, dont les plus fameux, outre Jason même auteur de l'entreprise, furent Castor, Pollux, Hercule, Télamon, Orphée, Atalante fille de Schœnée, & les fils de Thespius. Quelques Mythologues disent que le navire qu'ils monterent fut nommé Argo du nom de celui qui l'avoit construit, & qu'Argus s'embarqua aussi afin d'être toujours prêt à racommoder le vaisseau s'il en avoit besoin dans la route. mais, quelques autres prétendent que ce nom n'a été donné à ce vaisseau que pour marquer sa grande vîtesse; les anciens Grecs ayant exprimé le mot *prompt* par celui d'Argos.

Cependant, les Argonautes s'étant assemblés, songerent à nommer un chef; & quoiqu'Hercule, & par sa réputation, & par ses exploits, eût pu le disputer à tous, & à Jason lui-même, il voulut bien cependant lui en déférer l'honneur, comme à celui que cette expédition regardoit de plus près, étant proche parent de Phryxus, & comme à celui à qui Pélias l'avoit ordonnée.

Comme l'art de la navigation étoit alors peu connu,

qu'on ne s'éloignoit guere des côtes, & qu'on prévit bien qu'on feroit peut-être obligé de les perdre fouvent de vue, on s'adreffa à Chiron qu'on pria de dreffer un nouveau calendrier, & de réformer l'ancien peu sûr en ce tems-là, parce que comme on ne connoiffoit point les retrogradations, les équinoxes & les folftices arrivoient dans des tems éloignés des points où ils avoient été fixés. Chiron redreffa le calendrier, & en fit un, propre à diriger la navigation de ces Princes. C'eft l'idée qu'on peut prendre d'un paffage de la Gigantomachie, rapporté par Clément d'Alexandrie. De fçavoir maintenant dans quel point du ciel il fixa les points des équinoxes & des folftices, c'eft ce qui eft inutile à notre fujet. Nous remarquerons feulement que le calendrier de Chiron devoit avoir d'autres noms pour la plûpart des conftellations, que ceux qui parurent dans les calendriers qui eurent cours dans la fuite, puifque l'expédition des Argonautes y eft marquée par plufieurs traces; il s'y trouve même des noms qui la fuppofent faite, comme celui de la coupe de Médée, & celui de Chiron lui-même.

Lorfque tout fut prêt pour le voyage, avant que de mettre à la voile, Jafon, comme le dit Apollonius, ordonna un facrifice folemnel au Dieu auteur de fa race, & à toutes les divinités qu'il crut pouvoir être favorables à la navigation. Chacun s'empreffa d'apporter des pierres pour élever l'autel, qu'on couvrit de branches d'olivier. Après les ablutions ordinaires, le Prêtre répandit deffus de la fleur de farine mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux Dieux en l'honneur defquels fe faifoit le facrifice, & les pria de détourner les dangers de la navigation. Le fouverain Dieu du ciel, ajoûte Apollonius après Pindare, promit, par la voix du tonnerre, fon fecours à cette troupe héroïque, qui s'embarqua après le facrifice.

Les Argonautes étoient déjà dans le vaiffeau, lorfque Chiron arriva pour prendre congé de fon cher Jafon. Après l'avoir tendrement embraffé, ainfi que les autres chefs, il leur donna des avis pour leur voyage, anima leur courage, & fit des vœux pour l'heureux fuccès de leur entreprife. Ceux, qui étoient accourus fur le rivage de la mer, paroiffoient conffernés, & ne voyoient qu'avec peine, ainfi que le dit Apollonius, tant de Héros leurs parens ou leurs amis, s'éloigner de la Grece & la laiffer prefque fans défenfe. Enfin, le vent étant favorable, le vaiffeau fortit du port, & mit à la voile.

Les Argonautes, étant arrivés de nuit dans le fleuve du Phafe, s'arrêterent affez près d'Æa, qui étoit la capitale de

la Colchide. Jason fit d'abord des libations en l'honneur du dieu du fleuve & de ceux du païs ; & ayant jetté l'ancre, on délibéra le reste de la nuit, sur la manière dont on se présenteroit le lendemain devant le Roi, qui ayant appris le dessein des Grecs, avoit résolu dans son conseil, de les faire périr.

Ici les Poëtes ont cherché à embellir par de magnifiques fictions, une histoire qui n'avoit rien de trop surprenant. Jason alloit redemander les trésors d'Athamas, que Phryxus avoit enlevés ; & comme apparemment l'histoire qui en faisoit mention, étoit écrite dans l'ancienne langue des Grecs, qui se trouvoit mêlée de beaucoup de mots Phéniciens que Cadmus avoit apportés dans la Grece, mots qui présentoient souvent un double sens, on ne manqua pas de prendre celui qui fournissoit des idées poëtiques, & approchoit le plus du merveilleux.

D'abord, les Dieux sont mis en jeu, parce que cette machine réussissoit ordinairement. Minerve & Junon, après avoir tenu conseil, conviennent qu'il faut rendre Médée amoureuse de Jason, ne doutant pas que cette Princesse, qui possédoit l'art des enchantemens & tous les secrets de la magie, n'employât tous ses soins pour délivrer son amant des dangers où la cruauté du Roi alloit l'exposer. Ils se rencontrerent l'un & l'autre au milieu d'un bois, près d'un temple consacré à Hécate ; dont ils alloient implorer le secours. Medée, touchée de la beauté du jeune Grec, lui promet toute sorte de secours, & lui enseigne de quelle manière il pourra vaincre les obstacles qu'on va lui opposer pour conquérir la toison d'or. Jason, après avoir reçu les sermens de la Princesse, & lui avoir promis une fidélité éternelle, se présente hardiment devant le Roi.

Ce Prince, troublé des frayeurs & des presages d'un songe funeste que les Dieux lui avoient envoyé, instruit aussi par la renommée, des aventures des Argonautes, proposa à Jason des conditions, qui naturellement devoient le faire périr. Il lui ordonna d'abord de mettre sous le joug, des taureaux, présent de Vulcain, qui avoient les pieds & les cornes d'airain, & qui jettoient des torrens de flammes par la bouche & par les narrines, de les attacher à une charrue de diamans, ensuite de labourer avec ces taureaux, quatre arpens du champ de Mars, qui n'avoient jamais été labourés ; d'y semer des dents de dragon, d'où devoient sortir à l'instant des gens armés & prêts à combattre ; de les exterminer tous, sans qu'il en restât un seul ; enfin, de tuer le dragon qui veilloit à la conservation de la toison d'or, & d'exécuter tous ces travaux en un seul jour. Jason accepte les

conditions ; & le lendemain de grand matin, on s'assemble dans le champ de Mars; le Roi d'un côté, environné de tout le peuple, qui étoit sorti en foule de la capitale, de l'autre tous les Argonautes, consternés du danger qu'alloit courir leur chef. Ce Prince, muni d'herbes enchantées, & d'autres secrets que Médée lui avoit donnés, se présente hardiment devant les taureaux, les apprivoise, leur met le joug, laboure le champ, y seme les dents du dragon que Cadmus avoit tué autrefois, jette une pierre au milieu des soldats qui sortirent de ces dents, ce qui les met en telle fureur les uns contre les autres, qu'ils s'entretuent tous, sans qu'il en reste un seul, & se retire victorieux dans son vaisseau. La nuit suivante, pendant que le Roi tenoit conseil, pour chercher les moyens de faire périr les Grecs, Médée vint trouver Jason, le munit de nouveaux enchantemens, & ce Prince va avec elle dans le champ de Mars, chercher le dragon qui veilloit à la garde de la toison d'or, l'assoupit avec un breuvage préparé, lui ôte la vie, enleve cette toison, & s'embarque avec elle.

Jason se douta bien qu'il alloit être poursuivi, & il le fut en effet. Æétès, c'étoit le nom du roi de la Colchide, fit promptement mettre en état quelques vaisseaux qui partirent sous la conduite d'Absyrte son fils, dans le dessein de poursuivre le ravisseur. On l'eut bientôt atteint ; mais Jason, suivant Onomacrite, ayant pris terre avec son beau-frere, l'emmena avec Médée dans un lieu écarté, sous prétexte de traiter d'accommodement, où lui & Médée le massacrerent, & répandirent ses membres sur la route, pour retarder la marche de ceux qui les poursuivoient, & se rembarquerent.

D'autres racontent autrement cette aventure tragique. Les Argonautes, étant arrivés aux bouches du Danube, entrerent dans l'une de ces bouches pour remonter ce fleuve. Cependant, Absyrte, qui les poursuivoit sans relâche, étant arrivé au même endroit, & ayant aussi remonté le même fleuve, mais par une autre bouche, entra le premier dans la mer Adriatique, dont il occupa l'entrée, afin que les Argonautes, qui devoient nécessairement y passer, ne pussent lui échapper. Nos Héros, après avoir longtems navigé sur le Danube, tirerent leur vaisseau à sec, & le porterent, avec des travaux & des peines infinies, à travers les provinces & les montagnes qui séparent ce fleuve de la mer, jusqu'au golfe Adriatique, où s'étant rembarqués, ils rencontrerent Absyrte, qui se mit en devoir de les attaquer; mais, Jason ayant obtenu, par le moyen de Médée, une suspension d'armes & une entrevue, poignarda le jeune Prin-

ce, & après quelques expiations, il couvrit son corps de terre. Ensuite, les Argonautes, étant entrés dans le vaisseau d'Absyrte, firent main-basse sur tout ce qu'ils rencontrerent; après quoi ils s'éloignerent à force de rames.

Leur vaisseau avançoit toujours, mais sans tenir de route certaine, tellement qu'il fut porté par les flots jusqu'à l'entrée de l'Océan, où il auroit indubitablement fait naufrage; mais, Junon, toujours favorable aux Argonautes, les obligea de s'arrêter, par un grand cri qu'elle fit, & ayant reviré de bord, ils furent portés par les côtes Celtiques, au païs des Liguriens, d'où étant entrés dans la mer de Toscane, ils aborderent au port d'Ææa, séjour de Circé sœur du roi de Colchos.

Circé, tante de Médée, la reçut avec Jason, sans les connoître; ils avancerent l'un & l'autre, les yeux baissés, & sans proférer un seul mot, jusqu'au foyer sacré, où Jason ficha en terre l'épée dont il avoit tué Absyrte. Leur silence & l'état où ils paroissoient, firent comprendre à Circé qu'ils étoient coupables, & elle se prépara à les expier. Elle fit, pour cela, apporter un jeune cochon qui tettoit encore, & l'ayant égorgé, elle frotta de son sang les mains de Jason & de Médée, & fit les libations accoutumées en l'honneur de Jupiter expiateur. Après quoi, ayant fait jetter hors du palais les restes du sacrifice, elle fit brûler sur l'autel, des gâteaux pêtris avec de la farine, de l'eau & du sel, & accompagna toutes ces cérémonies, de prieres propres à fléchir la colère des Dieux; & l'expiation achevée, elle fit asseoir ses hôtes pour les régaler. Mais, ayant ensuite découvert que Médée étoit sa niece, elle la chassa avec Jason, sans cependant leur faire aucun mal, parce qu'ils avoient imploré sa protection en état de suppliants. Au sortir du palais de Circé, le vaisseau arriva à la cour d'Alcinoüs roi des Phéaciens, où fut célébré le mariage de Jason & de Médée. Ils trouverent là les Colques qui les cherchoient, & qui leur demanderent Médée. L'affaire fut mise en négociation, & on s'en rapporta au jugement d'Alcinoüs. Ce Prince, le plus juste de son tems, étoit d'avis qu'on rendît Médée à son pere; mais, la Reine son épouse, touchée des malheurs de cette Princesse, proposa un expédient à son mari, qui étoit de la remettre effectivement aux Colques qui la demandoient, si elle étoit encore fille, mais que si elle étoit déja femme de Jason, il étoit juste de la laisser à son époux. Les Argonautes, informés qu'Alcinoüs avoit suivi l'avis de la Reine, firent la nuit suivante la cérémonie du mariage des deux amans, & ce Prince les laissa partir.

Avant que de passer outre, nous ferons ici une réflexion au

ſujet d'Abſyrte. Le meurrre de ce jeune Prince, envoyé par ſon pere pour pourſuivre les raviſſeurs de la Toiſon d'or, eſt généralement atteſté par tous les Anciens qui ont eu occaſion de parler des Argonautes. La variété, qui règne dans la manière dont ils content cet évènement, n'eſt pas une preuve qu'il ne ſoit pas arrivé. Que Médée ou Jaſon, ou que tous les deux enſemble, aient formé le projet de faire périr ce Prince, ou qu'aprés l'avoir égorgé, on ait coupé ſon corps en morceaux pour les répandre ſur la route des Colques, afin de les engager à ramaſſer ſes membres épars, & retarder par-là leur pourſuite, tout cela ne change rien au fond de l'hiſtoire; ſeulement on doit préférer le récit le plus vraiſemblable. On pourroit donc ſans grand inconvénient ſuivre l'opinion de ceux des Anciens qui ont dit qu'il s'étoit donné un combat ſur le Pont-Euxin, lorſque la flotte d'Æétès eut joint les Argonautes, où ce Prince & ſon fils furent tués; ce qui laiſſa à nos voyageurs la liberté de retourner dans la Grece par la même route par laquelle ils étoient venus; ainſi, iis aborderent au cap de Malée, comme le dit poſitivement Hérodote.

Comme chacun des Argonautes vouloit s'en retourner dans ſon païs, Hercule fut d'avis qu'avant que de ſe ſéparer, ils s'obligeaſſent tous par ferment de ſecourir ceux d'entr'eux que les accidens de la fortune obligeroient d'implorer le ſecours des autres. Il ajoûta qu'il ſeroit bon de choiſir le plus bel endroit de la Grece pour y établir des jeux. & pour y aſſembler tous les Grecs; & qu'il falloit conſacrer ces jeux à Jupiter Olympien Les Argonautes conſentirent au ferment & aux jeux propoſés par Hercule; & ayant choiſi le lieu de l'aſſemblée dans le païs des Éléens près du fleuve Alphée, ils le conſacrerent au plus grand des Dieux, & l'appellerent Olympie de ſon nom.

Cependant, on ignoroit le retour des Argonautes, lorſque le bruit ſe répandit en Theſſalie que Jaſon & ſes compagnons avoient péri dans des lieux voiſins du royaume de Pont. Pélias crut que c'étoit alors le tems de ſe défaire de tous ceux qui pouvoient prétendre à ſa couronne. Il obligea donc le pere de Jaſon de boire du ſang de taureau, & il égorgea lui-même Promachus frere de Jaſon qui n'étoit encore qu'un enfant. Mais. Jaſon étant arrivé de nuit dans la Theſſalie, ſe retira dans un port aſſez éloigné de la ville d'Iolcos pour n'être point apperçu des habitans. Là il apprit par un inconnu tout le détail des malheurs de ſa famille. Chacun des Argonautes étoit près de donner du ſecours à Jaſon, & de partager avec lui les périls de ſon entrepriſe, lorſqu'il s'eleva une conteſtation entr'eux. Les uns vouloient que les Argonau-

tes fissent alors tous leurs efforts pour entrer dans la ville, & pour surprendre le Roi ; les autres au contraire étoient d'avis que chacun d'eux allât lever des soldats dans son païs, & qu'ensuite ils revinssent tous ensemble faire la guerre à Pélias. Ceux-ci alléguoient pour raison de leur avis, que c'étoit une chose impossible à une cinquantaine d'hommes de vaincre un Roi qui avoit une puissante armée & de très-fortes places.

Pendant qu'ils hésitoient ainsi sur le parti qu'ils avoient à prendre, Médée leur offrit de faire mourir le Roi par adresse ; & de leur livrer ensuite le palais sans qu'ils fussent obligés de s'exposer à aucun danger, ce qu'elle exécuta. Jason, ayant fait assembler ensuite tous les habitans, se justifia sur tout ce qui étoit arrivé ; & il fit voir que de la manière dont il se vengeoit de ceux qui lui avoient fait tort, la punition étoit encore moindre que l'offense. Après cela, il donna à Acaste, fils de Pélias, le royaume de son pere; il jugea qu'il n'étoit point indigne de lui d'avoir soin des filles du Roi, & il les maria toutes à des personnes illustres.

Le parti d'Acaste s'étant affermi avec le tems, Jason se trouva obligé d'abandonner la Thessalie ; & s'étant embarqué avec Médée sur un vaisseau nommé le dragon, il alla chercher fortune ailleurs. Corinthe lui offroit un asyle assuré, & Créon qui y regnoit ne s'opposa pas, ou n'osa s'opposer à son entrée dans cette ville. Jason & Médée y vécurent dix ans dans une parfaite union, & eurent deux enfans. Mais, l'infidélité de Jason lui faisant perdre le souvenir des obligations qu'il avoit à son épouse, & des sermens qu'il lui avoit faits, il viola sans scrupule les loix sacrées de l'Hymen, qui étoient alors fort respectées; & étant devenu amoureux de Glaucé, fille de Créon, il l'épousa & répudia Médée.

Comme les anciennes histoires sont toujours mêlées de fables, on publia que Médée, pour se venger de sa rivale, lui avoit envoyé une robe empoisonnée, qui semblable à la tunique que Déjanire avoit donnée à Hercule, ne fut pas plutôt sur le corps de cette infortunée Princesse, qu'elle se sentit consumer par une flamme secrete, & mourut après avoir souffert les douleurs des plus cruelles. On ajoûtoit qu'elle avoit mis aussi le feu au palais de Créon qui y périt ; & enfin qu'après avoir mis en pièces ses deux enfans, Phérès & Mémercus, elle s'étoit retirée à Thèbes auprès d'Hercule, espérant qu'il la vengeroit de la perfidie de Jason, s'étant engagé avec les autres Argonautes à lui faire garder le serment qu'il lui avoit fait en l'épousant, de n'avoir jamais d'autre femme qu'elle ; mais que n'en ayant pu recevoir aucune satisfaction, elle s'é-

toit retirée à Athènes.

Trogue Pompée avoit écrit, comme on le voit dans Justin, que Médée retourna dans la Colchide avec Jason, qui s'étoit réconcilié avec elle, & le jeune Médus; que là ils avoient rétabli Æétès sur le trône dont il avoit été chassé par une puissante faction; que Jason avoit fait la guerre aux ennemis de son beau-pere; qu'il avoit conquis une grande partie de la basse-Asie, & s'étoit enfin acquis tant de gloire, qu'on l'honora comme un Dieu, & qu'on voyoit encore quelques-uns de ses temples du tems d'Alexandre le Grand, qu'Ephestion fit démolir, afin qu'on ne pût égaler personne à son maître; enfin qu'après la mort de Jason, Médus avoit bâti la ville de Médée en l'honneur de sa mere, & avoit donné son nom aux Medes. Mais, toute cette narration est détruite par les traditions Grecques, qui font mourir Jason dans la Thessalie.

Les Grecs, suivant Pausanias, avoient de vieilles poësies, qu'ils nommoient Naupactiennes, écrites par Carcinus de la ville de Naupacte, où on lisoit que Jason après la mort de Pélias avoit quitté Iolcos pour aller s'établir à Corcyre, & que là il avoit perdu Mémercus son fils aîné, qui avoit été déchiré par une lionne, en prenant le divertissement de la chasse, dans cette partie du continent qui est vis-à-vis de la ville; mais, elles ne nous apprenoient rien de Phérès son autre fils. On avoit aussi dans la Grece d'anciennes généalogies d'un certain Cinéthon Lacédémonien, qui rapportoient que Jason avoit eu de Médée un fils appellé Médus, & une fille nommée Eriopis; mais ni l'un ni l'autre de ces deux Auteurs ne disoient rien du séjour de Médée & de Jason à Corinthe, qui étoit si clairement énoncé dans l'histoire d'Eumelus. Ce dernier Auteur ajoûtoit que Médée avoit eu plusieurs enfans de Jason, qu'elle cachoit soigneusement dans le temple de Junon, espérant leur procurer par-là l'immortalité; qu'enfin déchue de cette espérance, & voyant que Jason irrité contr'elle s'en étoit retourné à Iolcos, elle avoit pris le parti d'abandonner Corinthe, de la manière que nous l'avons raconté.

Pour ce qui regarde les dernières années de Jason, on sçait seulement qu'il mena un vie errante, sans avoir d'établissement fixe; & qu'un jour se reposant sur le bord de la mer à l'abri du navire Argo, qu'on avoit tiré à sec, il y fut écrasé par la chûte d'une poutre qui s'en étoit détachée, ce que Médée, dit-on, lui avoit prédit, au rapport d'Euripide.

JASON, *Jason*, Ἰάσων, (a)

(a) Pauf. p. 376. Plut. T. I. p. 293. Diod. Sicul. pag. 472, 487, 488. Corn. Nep. in Timoth. c. 4. Xenoph. p. 583. *& seq.* Cicer. de Natur. Deor L. III. c. 70. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 374.

né

né à Pheres, une des principales villes de la Thessalie, étoit d'une des meilleures maisons de cette ville, puissamment riche & également ambitieux. Son ambition lui inspira bientôt le dessein de faire usage de ses grands biens pour sortir d'une condition privée qui ne remplissoit pas ses désirs. Il regardoit la soumission comme un joug insupportable, & disoit publiquement qu'il aspiroit à la puissance souveraine.

Il employa tout son crédit & tous ses biens à lever un corps de troupes mercénaires. Mais, ses trésors, quelque grands qu'ils fussent, ne suffisoient pas pour les payer. Il avoit des parens très-riches, mais ils ne se piquoient pas de libéralité. Il fut donc obligé d'user de plusieurs artifices pour obtenir d'eux les secours dont il avoit besoin. Un jour, ses soldats étant près de se révolter pour leur paye, qu'il n'étoit pas en état de leur donner, il dit à deux ou trois de ces mutins de le poursuivre jusque dans la chambre de sa mere; elle en fut si épouvantée que, pour sauver la vie à son fils, elle leur donna sur le champ tout l'argent qu'ils demanderent. Une autre fois, après avoir remporté une victoire signalée, il dit à sa mere que Castor & Pollux en personne l'avoient secouru dans le combat, & qu'il avoit fait vœu de les traiter, s'il gagnoit la bataille. Il invita donc tous ses officiers à un festin avec les Dieux, & la pria de lui aider à leur donner un magnifique repas. Sa mere crut ce qu'il disoit; elle fut même fort contente de la piété de son fils, & lui envoya tout ce qu'elle avoit de plus précieux, vases, tables, vaisselle d'or & d'argent, & ses meubles les plus riches. Jason convertit aussi tôt toutes ces richesses en monnoie pour payer ses troupes. Dans une autre occasion, étant entré chez sa mere, il lui dit qu'il venoit la consulter sur des choses qui regardoient l'État; elle avoit avec elle un grand nombre de femmes qui travailloient sous ses yeux; il la pria de les faire retirer, afin qu'il pût lui parler en secret; pendant ce tems-là, une troupe de satellites qu'il avoit apostés, les enleverent; & il ne les rendit à sa mere qu'après lui avoir fait payer une grosse somme pour leur rançon.

Il en usoit à peu près de même à l'égard de ses freres. Il lui étoit né un fils, il s'agissoit de lui donner un nom. Il invita chez lui les principaux de la Thessalie pour être présens à la cérémonie. Metionès son frere, qui étoit très-riche, mais avare, se trouva à cette assemblée. Jason le pria de faire les honneurs de la maison, sous prétexte qu'il étoit obligé d'aller à la chasse pour se procurer une partie des provisions dont il avoit besoin. Tandis que son frere étoit occupé à recevoir les conviés, Jason accompagné d'une troupe

de gens de cheval, alla droit à Pagase, entra dans sa maison, y prit vingt talens, revint avec un visage gai & content à la fête qui se célebroit chez lui, & pria son frere de faire les sacrifices accoutumes, & de donner un nom à son fils. Mérionès pendant ce tems-là fut informé de ce que Jason avoit fait, & pour s'en venger il nomma son fils Porthaon, mot Grec qui veut dire le Pillard.

Un jour, Jason étant avec Polydore, qui étoit aussi son frere, dans le tems qu'il prenoit le bain, le pria familièrement de le frotter. Polydore le fit. Il avoit un anneau à son doigt. Jason lui dit que cet anneau l'incommodoit, & qu'il le prioit de l'ôter. Polydore par complaisance le tira de son doigt, & le donna à garder à quelqu'un qui étoit avec eux. C'étoit un des gens de Jason qui étoit venu exprès pour jouer le tour. Cet homme reçut l'anneau; & pour exécuter les ordres que Jason lui avoit donnés, il courut en diligence à la maison de Polydore. Il y trouva sa femme, lui montra l'anneau, & lui dit qu'il venoit lui demander dix talens d'or de la part de son mari. Cette femme voyant l'anneau, ne douta point que l'envoyé ne vînt de la part de Polydore, & lui donna la somme qu'il demandoit. Quand Jason vit que son homme étoit de retour, & qu'il avoit réussi, il dit à son frere qu'il devoit être las de cet exercice qu'il continuoit depuis si long-tems, & qu'il pouvoit finir.

Dans les commencemens de son élévation, il fut obligé d'avoir recours à de si bas artifices pour se soutenir. Il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui traitoit ainsi ses amis, pût garder quelques mesures avec des étrangers. Quand on lui reprochoit ces petits tours d'adresse, il ne se faisoit point scrupule de dire ouvertement qu'il croyoit qu'il étoit quelquefois très-permis de commettre de petites injustices, lorsqu'elles pouvoient servir de moyen pour parvenir à de grandes fins, & pour exécuter des desseins importans.

En peu de tems, Jason se vit à la tête d'une puissante armée; elle n'étoit pas nombreuse, mais c'étoient tous hommes forts, courageux, & dont chacun en valoit plusieurs autres. Il avoit coutume d'exercer tous les jours ses troupes; il congédioit ceux qui ne lui paroissoient pas propres à soutenir les fatigues de la guerre; ceux au contraire qu'il voyoit se comporter en gens de cœur dans quelque occasion que ce fût, il les récompensoit aussitôt par une double paye, & si quelqu'un de ses soldats se distinguoit au dessus des autres par un mérite extraordinaire & par quelque grand exploit, il lui donnoit la paye de trois & même de quatre. Sa maxi-

me constante étoit qu'un Général doit distribuer à ses troupes ces sortes d'honneurs & de récompenses militaires qui coûtent peu, & dont cependant les soldats font un grand cas. Il s'appliquoit outre cela à connoître le caractère de ceux qui servoient sous lui, & leur donnoit les récompenses qu'il croyoit les plus conformes à leurs inclinations. Les malades & les blessés faisoient l'objet le plus particulier de ses soins. Il donnoit la sépulture à ceux qui mouroient à son service, avec des marques de distinction qui inspiroient aux vivans une nouvelle ardeur.

Comme le succès de ses entreprises dépendoit beaucoup de l'expédition, il accoutumoit ses soldats à marcher en diligence, & à être prêts à toute heure, tant de nuit que de jour. Ses troupes avoient honte de se plaindre des fatigues, quand elles voyoient que leur Général en prenoit sa part, & qu'il ne s'exposoit pas moins que le simple soldat aux plus grands périls, renonçant même aux plaisirs, & se refusant le repos nécessaire, lorsqu'il avoit quelque grand dessein en vue, ne s'arrêtant point pour prendre ses repas, mais mangeant & marchant en même tems.

On dit que Jason excella surtout dans l'art de la surprise. En voici un exemple remarquable. Ayant dessein de se saisir d'une ville de Thessalie, il ordonna à ses troupes de s'assembler bien armées & bien équipées, afin qu'il en fit la revue, & qu'il leur donnât en même tems les arérages de leur paye. Tandis qu'elles étoient au milieu de leurs exercices, on lui vint annoncer que quelques ennemis ravageoient le païs, & qu'ils étoient à la même distance que la ville qu'il avoit dessein de prendre. Les soldats, animés par cette nouvelle, prierent leur Général de les mener contr'eux dans le moment pour punir leur insolence. Jason les prit au mot, & les fit marcher droit à la ville qui ne s'attendoit à rien moins; elle fut forcée de se rendre dès la première attaque, tandis que les vainqueurs sçavoient à peine ce qu'ils faisoient, & qu'ils n'étoient pas moins surpris que les vaincus.

Jason employoit tour à tour les artifices & la valeur, souvent même il se servoit de ces deux moyens tout à la fois; il étoit presque toujours sûr du succès, & rarement il sçut ce que c'étoit que d'échouer dans ses entreprises. Après avoir vaincu la plupart des villes de Thessalie sans beaucoup de difficulté, il fit la guerre aux Dolopes & aux Maraces. Ces deux peuples habitoient des provinces voisines de la Thessalie, au midi du Pinde. Ils étoient Grecs d'origine, & dans les siecles précédens ils avoient été soumis aux Thessaliens; mais, depuis quelque tems, ils avoient secoué le

joug ; Jason les fit bientôt rentrer dans l'obéissance. L'Epire étoit alors gouvernée par Alcétas. C'étoit un homme puissant, il faisoit une figure considérable dans la Grece, & étoit allié de la ville d'Athènes ; mais, toute sa grandeur ne servit qu'à relever l'éclat des victoires que Jason remporta sur lui.

Dans une des batailles que livra Jason, il lui arriva une aventure qui a toujours été regardée comme une des merveilles les plus remarquables de l'Antiquité. Il avoit été longtems tourmenté d'un mal, qui, après avoir résisté à tous les remedes imaginables, étoit enfin regardé comme incurable, lorsqu'un coup qu'il reçut dans le combat, lui fit une large blessure, perça l'abscès, & lui procura dans le moment beaucoup de soulagement, & ensuite une prompte guérison. D'autres Auteurs disent que ce fut d'un assassin particulier, & non dans une bataille, qu'il reçut cet heureux coup qui le guérit entièrement.

Jason n'estimoit tous ces avantages qu'autant qu'ils pouvoient lui servir de moyens pour parvenir à d'autres infiniment plus grands. Comme il avoit besoin d'alliances étrangères pour l'exécution de ses desseins, il fit une ligue avec Amyntas, roi de Macédoine, le plus puissant de tous les Barbares qui étoient voisins de la Thessalie. Entre toutes les villes de la Grece, il n'y en avoit aucune dont les Thessaliens eussent pris plus vigoureusement le parti que celles de Sparte. Nous voyons même que le pere de Jason en particulier avoit entièrement epousé les intérêts de cette ville. Mais, les Lacédémoniens étoit alors le plus puissant peuple de toute la Grece, & il étoit beaucoup plus de l'intérêt de Jason d'affoiblir autant qu'il pouvoit cette trop grande puissance, que de la soutenir. C'est pourquoi, il rompit avec eux, & fit une étroite alliance avec les Thébains qui étoient alors en guerre avec Sparte, s'obligeant à les secourir par-tout où ils auroient besoin de ses forces.

Il étoit aussi allié des Athéniens. Mais, si l'on peut compter sur ce que disent quelques Auteurs, le traité d'alliance ne se fit pas de bonne foi, & il paroit qu'il étoit extrêmement désavantageux à Jason. On dit qu'Iphicrate, général des troupes Athéniennes en Thessalie, & Jason, se firent des propositions de paix, & qu'ils se troverent désarmés au rendez-vous où devoit se faire la traité ; que les conditions étant arrêtées, on fit un sacrifice, afin que les deux Généraux jurassent sur les entrailles de la victime, qu'ils oberserveroient inviolablement tous les articles dont on étoit convenu ; que tandis que Jason étoit occupé à égorger la victime, Iphicrate lui arracha le couteau ; qu'il

le lui présenta à la gorge, & que parce moyen il le força d'accepter de nouveaux articles qu'il fit insérer dans le traité ; que Jason, pour éviter la mort dont il le menaçoit, fut obligé d'y consentir, & qu'il fit tout ce qu'Iphicrate voulut. Mais, Plutarque croit que cette histoire n'est qu'un conte fait à plaisir ; elle n'est rapportée que par un Auteur qui fait mille fautes ; il la raconte d'une manière fort embrouillée ; & d'ailleurs elle paroît suffisamment réfutée par le silence de plusieurs autres Historiens qui ont plus d'autorité, & qui en nous donnant l'histoire de ce tems-là, ne disent point qu'il y eût guerre entre Athènes & la Thessalie. Quoi qu'il en soit, l'alliance de Jason avec les Athéniens est très certaine.

Jason étoit alors maître de toutes les villes considérables de la Thessalie, excepté Pharsale. Polydamas, qui étoit gouverneur de la citadelle de cette ville, s'étoit toujours opposé à la puissance de Jason. Avec les forces de cette place & celles de quelques autres moins importantes qui en dépendoient, il avoit souvent retardé ses conquêtes, quoiqu'il ne pût pas les arrêter entièrement. Jason ne souhaitoit rien tant que de gagner un homme de ce caractère ; il fit d'abord une treve avec Polydamas ; ensuite, il alla lui-même à Pharsale pour tâcher de le mettre dans ses intérêts. Il lui dit qu'il venoit pour conclure une alliance avec lui ; & le priant de faire attention à ses conquêtes & à sa puissance : » Vous voyez, ajouta-» t-il, que j'ai obligé les plus » puissantes villes de la Thes-» salie à s'allier avec moi. Vos » armes se sont opposées à mes » desseins ; mais, vous devez » être convaincu par le succès » qu'ont eu tous vos efforts » joints ensemble, que vos for-» ces seules ne sont pas capa-» bles de m'épouvanter. J'ai » six mille mercénaires qui » servent sous mes étendards. » Il ne vous seroit peut-être » pas impossible d'en lever au-» tant dans les villes qui dé-» pendent de votre gouverne-» nement. Mais, croyez-vous » que vos troupes sans expé-» rience, sans discipline, tou-» tes composées de vieux sol-» dats qui ont oublié le métier » de la guerre, puissent tenir » contre les miennes, qui sont » les plus braves, les plus har-» dies, & les mieux discipli-» nées de toute la Grece ? Si » j'avois affaire à un ennemi, » je ne demanderois pas une » plus grande supériorité de » forces. Mais, Polydamas, je » veux être votre ami, & je veux » que vous soyez le mien. Je » préfère une alliance faite li-» brement à tous les avantages « que peuvent me donner mes » conquêtes. Je sçais que votre » patrie vous estime, je sçais les » justes égards qu'elle a pour » vous. Si vous voulez employer » votre crédit en ma faveur,

» vous serez après moi le plus » grand homme de la Grece; ce » n'est qu'à ces conditions que je » recherche votre amitié. Au » reste, il n'y a rien d'impos- » sible dans la promesse que » je vous fais. Si vous me ren- » dez maître de votre ville & » des places qui en dépendent, il » ne sera pas difficile de me faire » général de toute la Thessalie, » & ce caractère me mettra à » la tête d'une puissante armée. » Vos compatriotes sont forts & » vigoureux; ils ont naturelle- » ment de la valeur, il ne leur » manque que d'être discipli- » nés. Reposez-vous sur moi » du soin de les former; je » les accoutumerai à la fati- » gue & à une exacte discipli- » ne; après cela ils ne crain- » dront plus aucun ennemi. » N'appréhendez rien de la part » des peuples voisins, ils ne » seront pas en état de nous ré- » sister. Les villes de Grece » qui sont la guerre aux La- » cédémoniens, sont mes al- » liées; elles ne demanderont » pas mieux que de servir sous » moi, je serai en état de les » venger & de leur assurer la » victoire. Quand la puissance » de Sparte sera ruinée ou af- » foiblie, il n'y aura plus de » troupes en campagne qui » puissent s'opposer à mes ar- » mes. Les Athéniens même, » qui prétendent à l'empire de » la mer, nous trouveront bien- » tôt leurs supérieurs, lorsque » nous serons maîtres de la Ma- » cédoine, comme il nous est » facile de le devenir quand il » nous plaira; le bois qu'elle » fournit aux Athéniens sera en » notre disposition; nous pour- » rons faire bâtir un plus » grand nombre de vaisseaux » qu'ils n'en peuvent mettre » en mer; nos esclaves rempli- » ront ces vaisseaux, quelque » grands que nous les puissions » faire; vous sçavez que nous » en avons plus qu'il ne nous » en faut. Quant aux provi- » sions, pouvons-nous en man- » quer, nous qui faisons porter » une si grande quantité de bled » dans les païs voisins? Quel » avantage n'aurons nous pas » sur ceux qui sont obligés d'en » acheter? Les tributs que nous » levons sur les peuples de la » terre ferme, viennent plus » aisément dans nos coffres que » ceux que levent les Athé- » niens sur un grand nombre » de petites isles dispersées. » Nous avons donc une infi- » nité d'avantages sur les Grecs. » D'un autre côté, si nous vou- » lons tourner nos armes con- » tre la Perse, la conquête en » sera beaucoup plus facile » que celle de la Grece. Les » Perses sont des peuples es- » claves; leur cœur répond à » la bassesse de leur condition; » ils ignorent ce que c'est que le » courage & la valeur. Com- » ment pourroient-ils résister » à des forces comme les nô- » tres? Jugez-en par les Grecs » qui accompagnerent autre- » fois Cyrus & Agésilaüs; ils en » sont une preuve suffisante. «

Polydamas n'avoit rien à répondre à ce discours, il ne pouvoit alléguer que l'alliance que sa patrie avoit faite avec Sparte, & l'injustice qu'il y auroit eu à se joindre aux ennemis de cette ville qui ne lui avoit donné aucun sujet de plainte. Jason, ayant entendu ces raisons, lui dit qu'il approuvoit la générosité de ses sentimens, & qu'il en avoit d'autant plus d'envie de devenir son ami. Il le pria d'aller à Sparte pour voir quels secours il en pouvoit attendre. » Si » vous trouvez, ajouta-t-il, » que les Lacédémoniens puissent vous accorder des secours assez grands pour me » résister, au nom de tous les » Dieux, Polydamas, acceptez-les ; pour moi, je sçaurai » ce que j'aurai à faire, & je » suis préparé à tous les événemens de la guerre. Mais, » avant que d'accepter le secours qu'ils vous offriront, » examinez bien si avec ce renfort vous serez en état de » vous soutenir contre moi. » Car, si vous exposez sans » aucune nécessité votre ville » aux malheurs d'une guerre » inégale, notre patrie ne peut » manquer d'en souffrir, & » vous ferez à votre réputation une tache ineffaçable. »

Jason ne hazardoit pas beaucoup en faisant cette proposition à Polydamas. Il connoissoit assez l'état des affaires de Sparte pour être persuadé que cette ville n'enverroit aucun secours qui méritât d'être accepté par Polydamas, ou qui pût l'inquiéter lui-même. Cependant, Polydamas suivit l'avis de Jason, il alla droit à Sparte, & rendit au conseil de cette ville un fidèle compte des propositions qui lui avoient été faites. Il dit aux Lacédémoniens que s'ils pouvoient lui fournir un corps de troupes assez considérable pour résister avec vigueur aux entreprises de Jason, il étoit persuadé que plusieurs villes de Thessalie profiteroient de l'occasion pour se révolter contre lui ; mais que s'ils n'avoient que des soldats sans expérience, ou des esclaves à demi-armés à lui donner, ils s'exposeroient eux-mêmes à la honte d'être vaincus, & ne feroient qu'avancer les projets & les triomphes de Jason. Les Lacédémoniens, ayant mûrement examiné l'état de leurs affaires, répondirent enfin à Polydamas qu'ils ne pouvoient lui donner les secours qu'il demandoit, & qu'il eût à prendre les mesures qu'il jugeroit convenables, tant pour le bien de la patrie que pour son intérêt particulier.

Polydamas, étant de retour en Thessalie, conjura Jason de ne le pas forcer à lui livrer la citadelle de Pharsale, mais de lui permettre de la conserver à ceux qui lui en avoient donné le gouvernement. Il lui promit en même tems d'employer tout son crédit & toute son autorité pour engager

les Pharsaliens à faire alliance avec lui, & à donner leur consentement pour qu'il fût élu général de toute la Thessalie; il lui donna même ses fils en ôtage, afin de l'assurer de sa fidélité. Jason lui accorda sa demande; il fit un traité de paix avec les Pharsaliens; & bientôt après, par une loi que toutes les villes confirmerent, il fut déclaré général de la Thessalie.

Ce titre de Général, quelque modeste qu'il parût, renfermoit en effet toute la puissance qui est attachée à la royauté, & Jason est ordinairement appellé tyran ou monarque de Thessalie. Pour premier acte de sa puissance, il ordonna à toutes les villes de Thessalie de lui fournir chacune autant de soldats qu'elles pourroient en lever. Par ce moyen, il se vit bientôt à la tête d'une armée de huit mille chevaux & de vingt mille hommes de pied pesamment armés, outre un nombreux corps de frondeurs. Il imposa aussi aux nations voisines les mêmes tributs qu'elles avoient payés, dans le tems que la Thessalie étoit dans sa plus grande puissance. Les troupes qu'il commandoit firent promptement exécuter ses ordres.

Une des premières choses que fit Jason, après qu'il fut établi dans son gouvernement, fut une action très-généreuse. Timothée, fils de Conon, qui étoit dans ce tems-là amiral d'Athènes, étoit son intime ami. On l'avoit envoyé au secours des Corcyréens, alors assiégés par les Lacédémoniens, & réduits aux dernières extrêmités. Le décret par lequel il fut fait amiral, lui ordonnoit d'équiper soixante vaisseaux, mais il n'y en avoit pas un si grand nombre au port d'Athènes; de sorte que Timothée n'osant se mesurer avec un ennemi dont la flotte étoit beaucoup plus nombreuse que la sienne, fit voile vers les isles pour fournir le nombre des vaisseaux qu'il avoit ordre d'équiper. Ses ennemis en prirent occasion de l'accuser de négligence; les Athéniens, qui voyoient qu'il laissoit écouler le tems propre à la navigation, commencerent à craindre que ce délai n'eût de mauvaises suites; & sans examiner davantage les raisons qui l'obligeoient à temporiser, ils le rappellerent & mirent Iphicrate à sa place. Timothée, étant retourné à Athènes, fut poursuivi en justice avec beaucoup d'animosité; la condamnation & l'exécution d'un Officier qui étoit son ami, & qui n'avoit rien fait que par ses ordres, étoient un triste présage du jugement auquel il devoit s'attendre. Tous ses amis comparurent pour lui & prirent sa défense, afin de le tirer d'un si pressant danger. Jason fut un des principaux; il vint à Athènes sans gardes & sans escorte; & dans un tems où il étoit le tyran le plus puissant de toute la Grece, il inter-

céda pour son ami comme simple particulier & en qualité de suppliant. Il falloit à Timothée une aussi puissante intercession pour le tirer d'affaire ; il fut enfin déclaré innocent, & il ne vécut que pour rendre de grands services à sa patrie. Quelques Auteurs disent que dans la suite il fit la guerre à Jason, & mettent cette prétendue guerre au nombre des services qu'il rendit à la République ; mais, ils se trompent grossièrement. Timothée étoit un assez zélé défenseur de la patrie, pour ne pas lui refuser ses services contre tous, & par-tout où elle avoit besoin de lui ; & si Jason eût fait quelque entreprise injurieuse à la ville d'Athènes, il l'auroit sans doute défendue, quoiqu'avec regret, même contre celui à qui il devoit la vie ; mais, il n'eut jamais le malheur d'être réduit à une si dure nécessité.

Jason alla aussi à Thebes, mais pour une affaire bien différente ; c'étoit pour offrir deux mille pièces d'or à Epaminondas, afin de le mettre dans ses intérêts. Il suffit de connoître un peu le caractère d'Epaminondas pour prévoir la réponse qu'il lui fit. Quoiqu'il fût réduit à une extrême pauvreté, il refusa l'or que Jason lui offroit, & lui dit qu'il regardoit ses offres comme une injure atroce. Un procédé si généreux, loin de diminuer l'estime que Jason avoit pour lui, ne fit que l'augmenter. Jason eut toujours une haute idée de lui, mais il avoit une liaison plus étroite avec Pélopidas, l'autre général des Thébains, qui étoit un homme d'une vertu plus sociable.

Quand les Thébains eurent remporté à Leuctres une victoire complette sur les Lacédémoniens, ils envoyerent aussitôt vers Jason, pour le prier de leur aider, comme il y étoit obligé par le traité qu'il avoit fait avec eux, à profiter de leur avantage. Jason étoit alors occupé à repousser les Phocéens qui étoient entrés sur ses terres, sans lui avoir déclaré la guerre. Mais, il les méprisoit trop pour différer, à cause d'eux, de marcher au secours de ses alliés. Il ordonna qu'on équipât quelques galères, comme s'il eût eu dessein d'aller par mer au secours des Thébains, & presque dans le même tems il se mit en marche par terre à la tête du petit nombre de troupes qu'il avoit alors, qui ne montoient pas, dit-on, à plus de quinze cens hommes de pied & cinq cens chevaux. Il fit une si prompte diligence, qu'il arriva à quelques villes, avant même qu'on sçût qu'il en eût pris la route ; de sorte que les peuples, qui avoient intérêt de s'opposer à son passage, n'avoient pas encore rassemblé leurs troupes pour l'arrêter, dans le tems qu'il étoit déja bien loin au-delà de leur territoire.

Par ce moyen, il arriva au

camp des Thébains sans difficulté & sans la moindre perte. Il n'y avoit pas long-tems qu'il y étoit, lorsque les Thébains croyant qu'il se présentoit une occasion favorable pour attaquer l'ennemi, lui donnerent ses ordres nécessaires pour livrer bataille. Mais, Jason qui étoit dans la résolution de ne point agir, leur conseilla de ne pas livrer bataille. » Les avantages » que vous avez déja remportés, leur dit-il, sont assez » considérables ; il ne faut pas » vous exposer au danger de » les perdre, pour vouloir » poursuivre avec trop d'ardeur vos nouvelles conquêtes. Ne voyez-vous pas que » vos victoires n'ont commencé » que dans le tems que vous » avez été réduits aux dernières extrêmités ? Songez » qu'il peut arriver la même » chose aux Lacédémoniens. » Si vous les poussez à bout, » vous avez tout à craindre » de leur valeur ; forcés à défendre leurs vies, ils rassembleront toutes leurs troupes, » ils feront leurs derniers efforts, & combattront en » désespérés. Il semble que les » Dieux prennent plaisir à rabaisser ceux qui s'élcvent » avec insolence, & à relever » ceux qui sont accablés sous » leurs ruines. »

Cette manière de raisonner n'étoit pas la plus juste du monde, & Jason étoit fort éloigné de croire la belle morale qu'il prêchoit à ses alliés. Mais, il étoit persuadé qu'un nouveau combat acheveroit la ruine des Lacédémoniens, & il ne vouloit pas les perdre entièrement. Il voyoit bien que tandis que Thebes & Lacédémone seroient rivales, elles s'occuperoient à se disputer la supériorité, & que pendant ce tems-là il pourroit suivre à loisir l'exécution de ses projets; au lieu que si l'une de ces deux villes devenoit maîtresse de l'autre, elle seroit en état d'arrêter ses conquêtes. Peut-être les Thébains sentoient-ils bien les véritables raisons qui le portoient à leur donner de semblables conseils ; peut-être se repentoient-ils de s'être tant pressés de l'appeller à leur secours, dans le tems qu'ils auroient pu soutenir la guerre par eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, dans les conjonctures où ils étoient, ils crurent qu'il valoit mieux suivre les conseils d'un allié qui étoit en état de se faire obéir.

Après avoir détourné les Thébains de livrer bataille à leurs ennemis, Jason s'adressa aux Lacédémoniens. Il leur dit que son pere avoit eu de grandes obligations à la ville de Sparte ; que lui-même il ne leur en avoit pas moins, & qu'il leur étoit toujours attaché d'une façon particulière ; que c'étoit dans cet esprit qu'il prenoit leurs intérêts, & qu'il veilloit à leur conservation ; qu'il leur conseilloit de faire réflexion que leurs troupes, découragées par leur

défaite, n'étoient pas en état de combattre contre une armée enflée de sa victoire ; qu'il pouvoit les assurer que quelques-uns de leurs alliés pensoient à les abandonner ; qu'ils communiquoient déja avec leurs ennemis, & qu'incessamment ils se rangeroient de leur côté ; qu'il n'y avoit plus d'espérance de salut pour eux que dans une treve ; qu'il ne leur seroit pas difficile de l'obtenir, & qu'il s'employeroit lui-même à la leur faire accorder, parce qu'il s'intéressoit à leur conservation ; qu'avec le tems ils pourroient oublier leur défaite, recouvrer leur ancienne puissance, & qu'enfin ils cesseroient de regarder les Thébains comme invincibles. Telles furent les raisons dont se servit Jason pour engager les Lacédémoniens à demander une treve. Ils ne jugerent pas à propos d'examiner les motifs qui pouvoient le porter à leur donner ce conseil. Convaincus que c'étoit le meilleur parti qu'ils pussent prendre, ils le remercierent de l'avis qu'il leur donnoit, & le prierent de s'employer auprès de ses alliés pour leur obtenir la treve qu'il leur avoit proposée. Les Thébains, déja préparés par Jason, consentirent facilement à ce qu'on leur demandoit.

Jason, en retournant en Thessalie par le Phocide, prit les fauxbourgs d'Hyampolis, ravagea les terres de cette ville, & tua un grand nombre de ses citoyens. Il paroit que les habitans d'Hyampolis avoient eu plus de part que d'autres dans l'irruption des peuples de la Phocide en Thessalie ; car, après en avoir fait un exemple, il traversa le reste de la Phocide sans aucun acte d'hostilité.

L'année suivante, Jason fit irruption dans la Locride, & assiégea Héraclée en Thrachinie. C'étoit une ville très-forte ; & par sa situation auprès des Thermopyles, c'étoit une des clefs de la Grece du côté de Thessalie. Jason connoissoit trop la grandeur de sa puissance, pour craindre que ceux qui étoient ou seroient en possession de cette ville, pensassent à l'attaquer de ce côté-là ; mais, il appréhendoit qu'Héraclée ne tombât en d'autres mains, & qu'il ne trouvât plus un passage si facile pour entrer dans la Grece. Dans cette crainte, lorsqu'on lui eut livré la ville, il jugea à propos d'en raser les fortifications, & donna toutes les terres d'alentour aux Œtéens & aux Méliens. Il alla de-là en Perrhébie, & se rendit maître des villes de cette province, partie par la force de ses armes, partie par l'art de la persuasion.

Jason devint alors le plus grand Prince de toute la Grece. Quand il fut de retour en Thessalie, sa réputation se répandit par-tout, tant parce qu'il fut reconnu par les États pour seigneur du païs, que parce qu'il avoit toujours sur pied plusieurs compagnies d'infante-

rie & de cavalerie, composées de gens endurcis au travail, hardis, disciplinés, & capables de tout entreprendre. On recherchoit son alliance de toutes parts, & ceux qui étoient assez heureux pour l'obtenir, faisoient voir par le respect & par les honneurs qu'ils lui rendoient, combien ils estimoient la faveur qu'il leur avoit accordée. Il eut, comme le remarque Xénophon, un bonheur qui ne lui fut commun avec aucun Prince de son tems; ce bonheur consistoit en ce que jamais personne ne le méprisa & ne chercha à le blâmer. Sa modération, son caractère populaire, la justice & l'équité dont il observoit généralement les regles dans toutes ses actions, le faisoient aimer de ceux à qui il commandoit. Pendant qu'il flattoit l'ambition de ses compatriotes, en leur faisant espérer par les mêmes raisons dont il s'étoit servi pour gagner Polydamas, qu'un jour ils pourroient devenir maîtres de la Grece, il donnoit à entendre au reste des villes Grecques, qu'il avoit dessein de faire une expédition contre les Perses. Toute la Grece applaudissoit à ce projet; elle élevoit jusqu'au ciel la générosité de l'entreprise, & louoit les desseins de Jason d'une manière très-propre à lui faire perdre la pensée de réduire sa patrie en servitude, dans le tems qu'il pouvoit la venger avec tant de gloire.

Jason étoit dans la quatrième année de son regne, lorsque la fête des jeux Pythiens étant proche, il ordonna aux villes de son obéissance d'engraisser des bœufs, des agneaux, des moutons & des porcs, & de se préparer pour la solemnité des sacrifices. Xénophon dit qu'il seroit difficile de faire l'énumération de toutes les villes qui lui obéissoient; il paroît qu'il y en avoit un très-grand nombre, puisqu'on voit par le même Auteur que, quoique la taxe qu'il avoit imposée à chaque ville, fût fort médiocre, on ne lui fournit pas moins de mille bœufs & plus de dix mille pièces d'autre bétail. Il avoit fait publier par un héraut qu'il donneroit une couronne d'or pour récompense à la ville qui auroit fait engraisser le plus beau bœuf pour le sacrifice. Il ordonna aussi à tous les Thessaliens de se tenir prêts dans le même tems pour l'accompagner dans son voyage, ayant intention, comme le bruit s'en répandit alors, de présider en personne à l'assemblée & aux jeux Pythiens.

Les Delphiens & les habitans des environs de Delphes n'approuverent pas trop la dévotion de Jason; ils le soupçonnoient même de vouloir enlever les trésors de leur Dieu. On publia comme un fait certain, qu'ayant demandé à l'oracle quelles mesures ils devoient prendre, si Jason touchoit aux sacrés trésors, le Dieu leur avoit répondu qu'il y pourvoiroit lui-même. Il y a toute ap-

parence qu'on fit cet oracle après la mort de Jason.

Ce grand homme fut assassiné au milieu de ses vastes entreprises, d'où dépendoit le sort de la Grece & de l'Asie. Tandis qu'il étoit occupé à faire la revue de la cavalerie Phéréenne, s'étant assis dans un endroit commode pour donner audience, sept jeunes hommes s'approcherent de lui sous prétexte de se soumettre à sa décision au sujet d'un différend qu'ils feignoient d'avoir ensemble ; & quand ils furent autour de lui, ils l'attaquerent tous à la fois, le percerent de plusieurs coups, & le mirent presque en pièces.

On ne sçait pas bien ce qui porta ces assassins à un si noir attentat. Quelques Auteurs disent qu'un maître d'école s'étant plaint à Jason d'avoir été maltraité & battu par quelques jeunes gens, il lui permit, ou de leur faire payer une amende de trente drachmes, ou de leur donner à chacun dix coups de bâton ; que le maître d'école choisit cette derniere punition, & que les jeunes gens irrités d'un traitement si indigne, s'en vengerent par la mort de Jason, qui avoit permis à un Pédant de les traiter de la sorte. D'autres prétendent que les assassins ne commirent cette action que dans la vue de s'immortaliser, en délivrant la Grece d'un homme qu'elle redoutoit, & dont la puissance étoit plus grande que son mérite.

Il est certain que les Grecs en userent envers les assassins comme s'ils leur eussent eu les plus grandes obligations. Les gardes de Jason étant accourus à son secours, percerent d'un coup de lance un des sept jeunes gens, pendant qu'il étoit encore à poignarder leur maître. Un autre, qui s'étoit déja fait jour à travers les rangs, fut arrêté & criblé de coups comme il montoit à cheval. Les cinq autres, qui avoient leurs chevaux tout prêts, s'échapperent par différentes routes, & chercherent un asyle chez les Grecs. Non-seulement ils y furent bien reçus, mais on leur rendit de grands honneurs, dont ils ne furent redevables qu'aux excessives frayeurs que la vue de la tyrannie de Jason avoit jettées parmi un peuple qui avoit une si juste idée de la liberté, & qui en connoissoit si bien le prix, qu'il ne pouvoit envisager les chaînes comme un objet agréable, ni se résoudre à obéir à un tyran, quelque doux que fût le joug de sa domination.

Polydore & Polyphron, freres de Jason, lui succéderent au gouvernement de Thessalie par le choix des Thessaliens. Ils ne regnerent pas long-tems ensemble. Dans un voyage qu'ils faisoient à Larisse, Polydore fut trouvé mort le matin, après avoir bien passé la nuit précédente. Polyphron son frere fut soupçonné de l'avoir étranglé dans son lit. Quelques crimes

qu'il commit pendant qu'il régna seul, confirmerent ce soupçon. Il fit assassiner Polydamas dont Jason avoit recherché l'amitié avec tant d'empressement; huit des principaux citoyens de Pharsale furent aussi égorgés par son ordre. Il bannit plusieurs citoyens de Larisse, & se préparoit à exercer sa tyrannie d'une façon plus cruelle, lorsqu'après avoir regné un an, il fut assassiné lui-même par Alexandre de Phères, que les Thessaliens éleverent sur le trône par reconnoissance du service qu'il leur avoit rendu en les délivrant d'un tyran si cruel. Alexandre de Phères étoit gendre de Jason, ayant épousé Thébé sa fille.

Digression sur le caractère de Jason.

Outre les avantages de la naissance, qui ne sont qu'un effet du hazard, il avoit toutes les qualités personnelles qui sont nécessaires pour parvenir aux premières dignités, une constitution robuste & à l'épreuve des fatigues, une adresse, un courage, une résolution, capables de tout entreprendre, & un mépris naturel pour les plaisirs; il possédoit à fond l'art de la guerre; sa prudence égaloit sa hardiesse; il prenoit toujours les mesures les plus justes pour l'exécution de ses desseins. Falloit-il de la force pour venir à bout de ses entreprises, il sçavoit l'employer à son avantage? Quand il n'étoit pas encore tems d'agir, il entendoit parfaitement à cacher ses projets, à dissimuler, à tromper les ennemis, à leur inspirer une certaine sécurité, & à profiter de leur négligence, pour les ruiner entièrement. Mais, s'il étoit capable d'exécuter les plus grands desseins & les plus nobles entreprises, il n'étoit pas moins propre à descendre dans les plus petites choses; il employoit même, comme on l'a vu, les artifices les plus bas, lorsqu'ils lui paroissoient nécessaires pour l'exécution de ses desseins; il étoit extrêmement insinuant, & possédoit l'éloquence populaire au souverain degré. Il avoit une étroite liaison avec Isocrate, mais l'histoire nous apprend qu'il mettoit Gorgias de Léonte au dessus de tous les Orateurs de son tems. L'éloquence de Gorgias, si Platon n'a point cherché à le rabaisser dans le portrait qu'il en a fait, n'étoit pas toujours juste, mais elle étoit fort admirée, & ne manquoit presque jamais de produire son effet. Ainsi, dans les vues qu'avoit Jason, il ne pouvoit se former sur un meilleur modèle.

JASON, *Jason*, Ἰάσων. (*a*) fils d'Eléazar, est un de ceux qui furent envoyés à Rome par Judas Maccabée, pour renouveller l'alliance avec les Ro-

(*a*) Maccab. L. I. c. 8. v. 17. *& seq.*

mains, l'an du monde 3842, & 158, avant J. C.

JASON, *Jason*, Ἰάσων. (a) Juif natif de Cyrène, écrivit en cinq livres l'histoire des persécutions d'Antiochus Epiphane & d'Eupator contre les Juifs. Ces cinq livres furent abrégés par un Juif, dont le nom nous est inconnu. Son ouvrage est venu jusqu'à nous, & c'est le second livre des Maccabées; mais, celui de Jason est perdu. L'un & l'autre étoient écrits en Grec. On croit que l'Abréviateur de Jason a ajouté quelque chose à la fin du second livre des Maccabées. On ne sçait point précisément l'âge ni de Jason, ni de son Abréviateur.

JASON, *Jason*, Ἰάσων, (b) frere d'Onias III, grand-Prêtre des Juifs, étoit un homme d'une ambition sans bornes, qui ne craignit point de dépouiller son frere de la grande Sacrificature, pour s'en revêtir; & cela par un sacrilege, en achetant cette dignité à prix d'argent auprès d'Antiochus Épiphane, le plus impie des Princes de son tems, & le plus grand ennemi des Juifs. L'histoire de Jason est racontée différemment par l'Auteur du second livre des Maccabées, & par Josephe. Voici ce que dit Josephe. A la mort d'Onias III, Jason son frere se mit en possession de la souveraine Sacrificature, à l'exclusion de son neveu Onias IV, fils d'Onias III, & légitime héritier de sa dignité. Jason obtint d'Antiochus Épiphane la confirmation du sacerdoce qu'il avoit usurpé; en lui offrant une grande somme d'argent. Mais, Antiochus ayant conçu du mécontentement contre Jason, le déposa, & mit en sa place Ménélaüs son frere, qui acheta mieux la souveraine Sacrificature. Ainsi, les trois freres Onias III, Jason & Ménélaüs, possédérent successivement cette grande dignité, pendant qu'Onias IV, à qui elle appartenoit de droit, en demeuroit privé. Il fut obligé de se retirer en Égypte, où il bâtit le temple Onion.

L'Auteur du second livre des Maccabées raconte la chose autrement. Jason, ennuyé de voir le sacerdoce trop longtems entre les mains de son frere Onias III, alla trouver Antiochus Épiphane, & lui promit pour l'obtenir trois cens soixante talens d'argent, & quatre-vingts talens d'autres revenus. Il promit de plus cent cinquante autres talens, si on lui donnoit pouvoir d'établir une académie pour la jeunesse, & si on faisoit les habitans de Jérusalem citoyens de la ville d'Antioche. Quand le Roi lui eut accordé ce qu'il demandoit, & qu'il eut obtenu la prin-

(a) Maccab. L. II. c. 2. v. 24.

(b) Maccab. L. II. c. 4. v. 7. & seq. c. 5. v. 5. & seq. Joseph. de Antiq. Judaic. p. 408. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 668. & suiv.

cipauté, il commença à faire prendre à ceux de son païs les mœurs & les coutumes des gentils. Il abolit les privileges, que la clémence & la bonté des Rois avoient accordés aux Juifs par l'entremise de Jean pere d'Eupolemus, qui avoit été envoyé en ambassade vers les Romains, pour renouveller l'amitié & l'alliance des Juifs avec eux; & il renversa les ordonnances légitimes de ses concitoyens pour en établir d'injustes & de corrompues. Car, il eut la hardiesse de bâtir un lieu d'exercice public sous la forteresse même, & d'exposer en des lieux infâmes les jeunes hommes les plus accomplis; ce qui étoit, non un simple commencement, mais un grand progrès de la vie payenne & étrangère, causé par la méchanceté détestable & inouie de Jason, qui agissoit en impie & non pas en grand-Prêtre. Les Prêtres mêmes ne s'attachoient plus aux fonctions de l'autel; mais, méprisant le temple & négligeant les sacrifices, ils couroient aux jeux de la lutte, aux spectacles qui se donnoient au peuple, & aux exercices du palet. Ils ne faisoient aucun état de tout ce qui étoit en honneur dans leur païs, & ne croyoient rien de plus grand, que d'exceller en tout ce qui étoit en estime parmi les Grecs. C'est pourquoi, ils tomberent dans de grands malheurs, & ils eurent pour ennemis & pour oppresseurs, ceux dont ils avoient affecté de suivre les coutumes, & à qui ils avoient tâché de se rendre semblables. Car, on ne viole point impunément les loix de Dieu, remarque l'Auteur sacré.

Un jour que l'on célébroit à Tyr les jeux qui se faisoient de cinq ans en cinq ans, & que le Roi y étoit présent, l'impie Jason envoya de Jérusalem des hommes couverts de crimes porter six cens drachmes d'argent pour le sacrifice d'Hercule. Mais, ceux-mêmes qui les apportoient, demanderent qu'elles ne fussent pas employées à ces sacrifices, parce qu'on ne devoit pas en faire un tel usage; mais qu'on s'en servît pour d'autres dépenses. Ainsi, elles furent offertes pour le sacrifice d'Hercule par celui qui les avoit envoyées, mais à la prière de ceux qui les apporterent on les employa pour la construction des galères.

Environ trois ans après, Jason envoya Ménelaüs frere de Simon, pour porter de l'argent au Roi, & pour sçavoir sa réponse sur des affaires importantes. Mais, Ménélaüs s'étant acquis la bienveillance du Roi, par la manière dont il le flatta en relevant la grandeur de sa puissance, trouva moyen de faire retomber entre ses mains la souveraine Sacrificature, en donnant trois cens talens d'argent par dessus ce que Jason en avoit donné. Et ayant reçu les ordres du Roi il s'en revint, n'ayant rien qui fût digne du

sacerdoce,

sacerdoce, & n'apportant à cette dignité que le cœur d'un cruel tyran, & la colère d'une bête farouche. Ainsi, Jason qui avoit surpris son propre frere, fut trompé lui-même ; & ayant été chassé, il se réfugia, au païs des Ammonites.

Quelque tems après, comme un faux-bruit de la mort d'Antiochus Épiphane se fut répandu, Jason ayant pris mille hommes avec lui, vint attaquer tout d'un coup la ville ; & quoique tous les citoyens accourussent de tous côtés aux murailles, il se rendit enfin maître de la ville, & Ménélaüs s'enfuit dans la forteresse. Cependant, Jason fit un grand carnage, sans songer à épargner ses concitoyens ; il ne considéroit point que c'est un très-grand malheur que d'être heureux dans la guerre qu'on fait à ses proches ; & il croyoit détruire les trophées de ses ennemis, & non de ses concitoyens. Il ne put pas néanmoins se mettre en possession de la principauté ; mais, tout le fruit de sa trahison & de sa malice, fut sa propre confusion ; car, il se vit obligé de fuir de nouveau, & de se retirer au païs des Ammonites. Il fut même tellement resserré par Arétas roi des Arabes, qui le vouloit perdre, que fuyant de ville en ville, haï de tout le monde comme un violateur de toutes les loix, comme un homme execrable, comme un ennemi déclaré de sa patrie & de ses concitoyens, il fut contraint de se sauver en Égypte. Enfin, celui qui avoit chassé tant de personnes hors de leur païs, périt lui-même hors du sien, s'étant retiré vers les Lacédémoniens pour trouver parmi eux quelque protection comme parmi des parens. Et comme il avoit fait jetter les corps de plusieurs sans les faire ensevelir, le sien fut jetté de même sans être ni pleuré ni enseveli, & sans qu'il ait pu trouver de tombeau, ni dans son païs, ni parmi les étrangers.

Jason, selon D. Calmet, ne jouit de la souveraine Sacrificature que depuis l'an du monde 3830, jusqu'en 3832 que Ménélaüs lui fut subrogé.

JASON, *Jason*, Ἰάσων, (*a*) dont il est fait mention dans les actes des Apôtres, étoit déja converti, quand saint Paul vint prêcher en Macédoine. Ce fut chez lui que cet Apôtre logea avec ceux de sa compagnie, durant le séjour qu'il fit à Thessalonique. Les Juifs de la ville, qui n'avoient pu souffrir le progrès que l'Évangile faisoit dans leur synagogue, prirent avec eux une troupe de gens de la lie du peuple, & vinrent attaquer la maison de Jason, dans la résolution d'enlever Paul & Silas. Ne les ayant point trouvés, ils enleverent Jason, & le me-

(*a*) Act. Apost. c. 17. v. 5. *& seq.* ad Rom. Epist. c. 16. v. 21.

nerent devant les Magiſtrats, qui le renvoyerent à condition qu'il repreſenteroit les accuſés. Saint Paul, dans ſon Epitre aux Romains, écrite de Corinthe l'an de Jeſus-Chriſt 57, les ſalue au nom de Jaſon & de Soſipatre, qu'il dit être de ſes parens. Soſipatre étoit de Bérée en Macédoine; il fut converti par Saint Paul, après que cet Apôtre eut été chaſſé de Theſſalonique, & l'accompagna quelque tems. L'Écriture ne nous apprend rien davantage de Jaſon & de Soſipatre. Les Grecs font le premier Évêque de Tarſe, & le ſecond Évêque d'Icone.

JASSA, *Jaſſa. Voyez* Jaſa.

JASSEN, *Jaſſen*, Ἀσὰν, (*a*) eut la gloire d'être pere de pluſieurs enfans tous vaillans & braves, & qui rendirent de très-grands ſervices à David dans les guerres.

JASUB, *Jaſub*, Ἰαρούβ, (*b*) un des fils d'Iſſachar, fut chef de la famille des Jaſubites.

JASUB, *Jaſub*, Ἰασοὺβ, (*c*) fils d'Iſaie. On l'appelle auſſi Sear-Jaſub, & ce nom ſignifie *le reſte reviendra.* Le prophete, en donnant ce nom à ſon fils, vouloit marquer que les Juifs qui ſeroient menés captifs à Babylone, en reviendroient un jour.

JASUBITES, *Jaſubitæ*, Ἰασουβί, famille Hébraïque. *Voyez* Jaſub.

JASUS, *Jaſus. Voyez* Jaſion.

JASUS, *Jaſus*, pere d'Iapyx. *Voyez* Iapyx.

JASUS, *Jaſus*, (*d*) fut pere d'Amphion, qui regna dans Orchomène.

JATHANAEL, *Jathanael*, Ἰεθνιὴλ, (*e*) le quatrième des enfans de Méſélémia, étoit un de ceux qui gardoient les portes du temple.

JAVAN, *Javan*, Ἰωύαν, (*f*) quatrième fils de Japheth, connu des Grecs ſous le nom de Japet, eut l'occident pour ſon partage. Voici ce qu'en dit Moyſe: *Filii Japhet, Gomer, & Magog, & Madaï, & Javan, &c. Filii autem Javan, Eliſa, & Tharſis, & Cethim, & Dodanim. Ab iis diviſæ ſunt inſulæ gentium, in regionibus ſuis.*

C'eſt donc Javan qu'on doit regarder comme le Pere des Ioniens & des autres Grecs. Peu d'Auteurs doutent aujourd'hui de cette vérité que le ſçavant Bochart & le Pere Kirker ont ſi bien prouvée, que nous pouvons la ſuppoſer comme une choſe certaine. Auſſi le texte de Joſephe y eſt formel. De Javan, dit cet Auteur, ſont ſortis les Ioniens & tous les Grecs. Cet ancien Patriarche conduiſit donc ſa colonie dans

(*a*) Reg L. II. c. 23. v. 32.
(*b*) Numer. c. 26. v. 24.
(*c*) Iſaï. c. 7. v. 3.
(*d*) Homer. Odyſſ. L. XVII. v. 443.
(*e*) Paral. L. I. c. 26. v. 2.

(*f*) Geneſ. c. 10. v. 2. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaic. pag. 13. Herod. L. I. c. 143. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. 26. *& ſuiv.*

l'occident, & on ne peut placer l'époque de cette transmigration qu'après la séparation arrivée à la confusion de Babel.

De sçavoir précisément en quelle contrée de l'occident Javan fit sa demeure, c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner. Un Auteur moderne dans un Livre composé à ce sujet, & qu'il a intitulé *Ion*, prétend qu'il ne passa pas la mer, & qu'il s'arrêta dans l'Asie mineure; d'où ses descendans allerent dans la Grece, apparemment par le Bosphore de Thrace, comme l'endroit où la mer est la plus étroite. Cet Auteur ajoute que les Ioniens, si connus sur les côtes Asiatiques de la mer Egée, ne descendoient par d'Ion fils de Xuthus, & petit-fils de Deucalion, mais de Javan, duquel ils furent appellés Iaoniens, ainsi que les Grecs d'Europe, Ἰάονες, comme s'exprime Homère, & en adoucissant la prononciation, Ioniens. Il est vrai que du tems d'Hérodote, le nom d'Ioniens étoit restraint aux seuls Grecs Asiatiques, de façon que les Athéniens & leurs voisins ne vouloient pas porter ce nom. Cependant, on ne sçauroit nier, après le témoignage d'Homère, de Strabon & d'Hésychius, qu'il n'ait été anciennement commun à plusieurs peuples de la Grece.

JAVELOT, (*a*) espèce d'arme, en usage chez les Anciens. Ils avoient deux sortes de Javelots; celui que les Grecs appelloient γαῖσος, & les Latins, *hasta*, sur quoi on peut voir l'article de Haste. L'autre Javelot étoit nommé par les Grecs ὑσσός, & par les Latins *pilum*. *Voyez* Pilum.

JAUS, *Jaus*, Ἰωάς, (*b*) fut le troisiéme des enfans de Séméi.

JAXARTE, *Jaxartes*, (*c*) Ἰαξάρτης, fleuve d'Asie dans la Sogdiane, selon Ptolémée, parce qu'il bornoit ce païs au nord; mais, on auroit pu également le mettre dans la Scythie qu'il bornoit au midi. Strabon, parlant de la Sogdiane, dit qu'elle étoit séparée de la Bactriane par l'Oxus, & des Nomades par le Jaxarte. Pline assure que le Jaxarte étoit nommé Silis par les Scythes. Il ajoute qu'Alexandre & ses soldats le prirent pour le Tanaïs. L'erreur est grande, car ils en étoient bien loin; mais, si elle est excusable dans des gens de guerre, qui étoient désorientés, elle n'est point pardonnable à Quinte-Curce, qui appelle toujours Tanaïs, ce fleuve, dans le sixième & septième livre, & ailleurs. Il est vrai qu'Arrien fait la même faute; mais, ce dernier distingue deux Tanaïs; & en parlant de celui dont il est ici question, il dit que les Barbares l'appellent Orxante; qu'il a sa source

(*a*) Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXIX. p. 330. & *suiv.*
(*b*) Paral L. I. c. 23. v. 10.

(*c*) Ptolem. L. VI. c. 12 Strab. 507. & *seq.* Plin. T. I. p. 313, 315.

dans le mont Caucase, & qu'il se perd dans la mer d'Hyrcanie. C'est la même que nous appellons la mer Caspienne. Or ces remarques ne conviennent point au vrai Tanaïs, qui est le Don. Sihun est le nom moderne que les Historiens donnent au Jaxarte.

JAZER, *Jazer. Voyez* Jaser.

JAZIEL, *Jaziel*, Ἰαζιήλ, (a) fils d'Azmoth, étoit un homme très-fort & très-brave. Il servit utilement David dans ses guerres.

JAZIEL, *Jaziel*, Ὀζιήλ, (b) un des prêtres qui devoient sonner continuellement de la trompette devant l'arche de l'alliance du Seigneur.

JAZIEL, *Jaziel*, Ὀζιήλ, (c) un des Lévites du second ordre.

JAZIZ, *Jaziz*, Ἰαζίζ, (d) Agaréen, avoit l'intendance des troupeaux de brebis, sous le règne de David.

J E

JÉABARIM, *Jeabarim*, (e) c'est-à-dire, les défilés d'Abarim, ou les défilés des passans; c'étoit un des campemens des Israëlites dans le païs de Moab, après leur sortie d'Égypte. Moyse dit que ce lieu est à l'orient du païs de Moab. C'est dans le même païs que sont les monts Abarim. Jérémie parle d'un lieu nommé Haï ou Gaï, qui est le même que Jé ou Jaï, dans le païs de Moab.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης, nom que l'Écriture donne à plusieurs hommes illustres. En Hébreu, on dit Jochanan, & ce nom signifie gracieux, agréable, ou la grace de Dieu.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης, (f) fils de Caréas, fut, selon Josephe, un de ceux qui s'enfuirent de Jérusalem, pendant que cette ville étoit assiégée par l'armée de Nabuchodonosor. Lorsque ce Prince fut de retour dans ses États, Jean revint dans la Judée avec plusieurs autres. Godolias, que Nabuchodonosor avoit établi gouverneur du païs, fut tué en trahison par un Prince nommé Ismaël, qui prit aussi-tôt la fuite pour se retirer chez les Ammonites. Mais, Jean & ceux qui étoient de ses amis, ayant sçu ce qui s'étoit passé, & en étant vivement touchés, prirent ce qu'ils purent ramasser des gens armés, poursuivirent Ismaël, & le joignirent près de la fontaine d'Ébron. Ceux qu'il emmenoit, n'eurent pas de peine à juger que Jean & ceux qui l'accompagnoient venoient pour les secourir; ainsi, ils passerent avec grande joie de leur côté; & Ismaël, suivi seulement de huit des siens, s'enfuit vers le roi des Ammonites.

(a) Paral. L. I. c. 12. v. 3.
(b) Paral. L. I. c. 16. v. 6.
(c) Paral. L. I. c. 15. v. 18.
(d) Paral. L. I. c. 17. v. 31.

(e) Numer. c. 21. v. 11. Jerem. c. 49. v. 3.
(f) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 343. & seq.

Jean, avec ses amis & ceux qu'il avoit ainsi délivrés, alla à Mandra où il passa le reste du jour, & il lui vint en pensée de se retirer en Égypte, de crainte que les Babyloniens ne les fissent mourir pour venger la mort de Godolias qu'ils leur avoient donné pour leur commander. Ils voulurent néanmoins auparavant prendre conseil de Jérémie. Ils l'allerent trouver, le prierent de consulter Dieu, & lui promirent avec serment d'exécuter ce qu'il leur ordonneroit. Le Prophete le leur accorda; & dix jours après Dieu lui apparut, & lui commanda de dire à Jean, à ses amis, & à tout le peuple, que s'ils demeuroient où ils étoient, il auroit soin d'eux & empêcheroit que les Babyloniens ne leur fissent aucun mal; mais que s'ils alloient en Égypte il les abandonneroit & exerceroit sur eux dans sa colère le même châtiment qu'il avoit fait souffrir à leurs freres. Jérémie leur rendit cette réponse de la part de Dieu, & ils n'ajouterent pas foi à ses paroles, ni ne voulurent point croire que se fût par son ordre qu'il leur commandoit de demeurer; mais, ils se persuaderent qu'il leur donnoit ce conseil pour faire plaisir à Baruch son disciple, & les exposer à la fureur des Babyloniens. Ainsi, ils mépriserent l'ordre de Dieu, s'en allerent en Égypte, & emmenerent avec eux Jérémie & Baruch. Alors Dieu révéla à son Prophete & lui commanda de dire à son peuple que le roi de Babylone feroit la guerre au roi d'Egypte; qu'il le vaincroit; qu'une partie d'eux seroit tuée, & le reste mené captif à Babylone. L'effet fit connoître la vérité de cette prophétie; car, cinq ans après la ruine de Jérusalem qui fut la vingt-troisième année du règne de Nabuchodonosor, ce Prince entra avec une grande armée dans la basse Syrie, s'en rendit le maître, vainquit les Ammonites & les Moabites, fit ensuite la guerre en Égypte, la conquit, tua le Roi qui regnoit alors, en établit un autre en sa place, & emmena captif à Babylone tous les Juifs qui se rencontrerent en ce païs.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης. (*a*) fils de Judas, succéda à son pere à la dignité de grand Sacrificateur des Juifs, & fut cause que Bagose, général de l'armée d'Artaxerxe Ochus, profana le temple. *Voyez* Bagose.

Après la mort de Jean, Jaddus son fils fut établi grand Sacrificateur.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης, (*b*) fils de Siméon, pere de Matathias, & ayeul des Maccabées, Judas, Jonathas, Simon,

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 382, 383.

(*b*) Maccab. L. I. c. 2. v. 1.

Jean & Éléazar, de le race des Sacrificateurs d'entre les Juifs, & de la famille de Joarib ou des Asmonéens.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης, (*a*) surnommé Gaddis, étoit l'aîné des enfans de Matathias, sçavoir, Judas, Jonathas, Simon, & Éléazar, Maccabées. Il ne le cédoit à ses freres, ni en courage, ni en bravoure. Il fut tué en trahison par les enfans de Jambri, comme il conduisoit le bagage des Maccabées ses freres chez les Nabathéens leurs alliés. *Voyez* Jonathas surnommé Apphus.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης, fils de Simon Maccabée, étoit surnommé Hyrcan. *Voyez* Hyrcan.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης, (*b*) surnommé Baptiste, fils de Zacharie & d'Elisabeth, précurseur de notre seigneur Jesus-Christ, naquit l'an du monde 4000, environ six mois avant Jesus-Christ. Sa naissance, son emploi, son nom furent prédits à Zacharie son pere, lorsqu'il étoit dans le temple de Jérusalem, où il faisoit ses fonctions de Prêtre, suivant le rang de sa famille. L'ange Gabriel lui apparut comme il étoit dans le lieu Saint, & lui annonça qu'il auroit un fils qui seroit nommé Jean, dont la naissance causeroit une joie universelle à tout le monde: que ce fils seroit grand devant le Seigneur, qu'il ne boiroit ni vin, ni autre liqueur propre à enivrer, & qu'il seroit rempli du saint Esprit dès le ventre de sa mere; qu'il convertiroit plusieurs des enfans d'Israël au Seigneur; enfin qu'il viendroit dans l'esprit & dans la vertu d'Elie, pour ramener les enfans désobéissans dans la voie de leurs peres, & pour préparer au Seigneur un peuple parfait.

Zacharie, qui étoit vieux, & dont la femme étoit aussi trop âgée, pour avoir des enfans, temoigna sur cela de la défiance; mais l'Ange l'assura de la vérité de sa promesse, & lui dit: *Je suis Gabriel, qui ai été député pour vous annoncer cette nouvelle; & dans ce moment, vous allez devenir muet jusqu'au jour que vous verrez l'accomplissement de ce que je vous dis.* En effet, il devint muet à l'heure même; & lorsqu'il fut de retour dans sa maison, Elisabeth conçut. Mais, comme si elle eût eu honte de sa grossesse, elle se tint cachée pendant cinq mois. Au sixième mois, le même ange Gabriel fut envoyé à la Vierge Marie, pour lui annoncer qu'elle deviendroit mere du Messie; & pour preuve de la vérité de sa promesse, il lui dit qu'Elisabeth étoit dans

(*a*) Maccab. L. I. c. 2. v. 2. c. 9. v. 35. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 410, 428, 710.

(*b*) Matth. c. 3. v. 1. *& seq.* c. 11. v. 18. c. 14. v. 2. *& seq.* Marc. c. 6. v. 14. *& seq.* Luc. c. 1. v. 5. *& seq.* c. 3. v. 1. *& seq.* c. 11. v. 1. Joann. c. 1. v. 6. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 626.

le sixième mois de sa grossesse. Alors, Marie vint en diligence dans les montagnes de Judée, pour visiter Elisabeth. Dès qu'elle entra dans la maison de Zacharie, & qu'elle salua Elisabeth, l'enfant que celle-ci portoit encore dans son sein, tressaillit de joie ; & elle fut remplie du saint Esprit. Elle éleva sa voix, bénit Marie sa cousine, & lui dit : d'où me vient ce bonheur, que la mere de mon Seigneur vienne vers moi ?

Le tems des couches d'Elisabeth étant arrivé, ses parens & ses voisins s'en réjouirent ; & étant venus le huitième jour pour circoncire l'enfant, ils le nommoient Zacharie, du nom de son pere. Mais, sa mere leur dit : Non, mais il sera nommé Jean. Ils lui répondirent : Il n'y a personne dans votre famille qui porte ce nom. Et ils demandoient par signes au pere de l'enfant, comment il vouloit qu'on le nommât ; & ayant demandé des tablettes, il écrivit dessus : Jean est son nom. En même-tems, sa langue se délia, & il commença à louer Dieu par un beau cantique, où, après avoir loué le Seigneur, il dit en s'adressant au jeune Jean-Baptiste : *Et vous petit enfant, vous serez appellé le prophete du Très-haut ; car, vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer les voies, & pour donner à son peuple la connoissance du Salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés.* Or l'enfant croissoit, & se fortifioit en esprit, & il demeuroit dans les deserts, jusqu'au jour de sa manifestation à Israël.

Quelques anciens monumens apocryphes portent qu'Hérode cherchant Jesus-Christ & saint Jean, pour les faire mourir, Elisabeth se sauva avec son fils dans les montagnes ; & qu'après avoir erré & monté long-tems, accablée de fatigue, elle dit : O montagne de Dieu, recevez la mere avec son fils ; & qu'aussitôt la montagne s'ouvrit, puis se referma, & les déroba ainsi aux poursuites d'Hérode. Un Ange leur tint compagnie, & les éclaira pendant qu'ils furent dans ce sombre réduit. On lit dans Jean Mosch, que saint Jean demeuroit dans une caverne, en un lieu nommé Sapsas, environ à un mille au-delà du Jourdain. St. Chrysostôme & St. Jérôme, croyent qu'il fut élevé dans le désert dès l'enfance. Mais, saint Paulin enseigne qu'il passa les prmières années de sa vie dans sa maison paternelle, où il apprit la loi de Moïse ; & que dès que son corps se fut fortifié par l'âge, il se retira dans le désert, où il demeura, ne mangeant & ne buvant point, comme dit Jesus-Christ ; c'est-à-dire, mangeant & buvant si peu, & des choses si peu propres à contenter le goût & la sensualité, que l'on pouvoit dire en quelque sorte, qu'il ne mangeoit point, n'usant que de miel sauvage, de sauterelles, & n'étant vêtu que de poil de

chameaux, & d'une ceinture de cuir, qu'il portoit sur ses reins.

Après que saint Jean eut passé trente ans & plus dans le désert, Dieu le manifesta au monde, la quinzième année de Tibere, qui revient à la vingt-huitième année de l'Ere commune; & le saint Précurseur commença à exercer son ministere en annonçant sa venue du Messie. Il vint donc sur le Jourdain, & au-delà de ce fleuve, prêchant la pénitence; disant que le royaume de Dieu étoit proche, que la coëgnée étoit déjà à la racine de l'arbre, & donnant à tous ceux qui venoient le voir, les instructions nécessaires suivant leur état. Il leur faisoit confesser leurs péchés, & les plongeoit en même-tems dans le Jourdain, disant qu'ils devoient croire en celui qui venoit après lui, qui les baptiseroit dans l'esprit & dans le feu, & qui leur accorderoit le pardon de leurs péchés. C'est de ce baptême que vint à saint Jean le surnom de *Baptiste*, ou *Baptiseur*. Il y eut quelques personnes qui s'attacherent à lui, & qui devinrent ses disciples, s'appliquant comme lui aux exercices de la pénitence, & la prêchant aux autres; & quelques-uns de ses disciples dans la suite suivirent le Sauveur.

La vertu de Jean-Baptiste jettoit un si grand éclat dans tout le païs, que plusieurs Juifs le prenoient pour le Messie; mais, il déclara nettement qu'il ne l'étoit pas. Toutefois, il ne connoissoit pas encore J. C. de visage. Seulement il lui avoit été prédit que c'étoit celui sur qui il verroit descendre & demeurer le saint Esprit. Et lorsque Jesus-Christ vint se présenter pour recevoir son baptême, comme les autres Juifs, Jean qui le reconnut par une lumière surnaturelle, s'excusoit, en disant: C'est moi qui ai besoin d'être baptisé & purifié par vous. Mais, Jesus l'obligea de lui donner le baptême, disant qu'il vouloit accomplir toute justice. Cela arriva l'an 30. de l'Ere commune. Jean-Baptiste avoit alors environ trente-quatre ans, & Jesus Christ trente-trois. Quelque-tems après, les Juifs envoyerent une députation à Jean, pour lui demander s'il n'étoit pas le Messie. Mais, il répondit qu'il n'étoit ni le Christ, ni Élie, ni Prophete; & qu'il n'étoit que la voix de celui qui crie dans le desert: Préparez la voie du Seigneur; qu'au reste celui qu'ils chercheoient, étoit au milieu d'eux, & qu'ils ne le connoissoient point. Le lendemain Jesus étant venu vers lui, Jean dit devant tout le monde: *Voilà l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.*

Hérode Antipas, ayant épousé la femme de son frere encore vivant, avoit causé un grand scandale dans tout le païs. Jean-Baptiste en parla avec sa force & sa liberté ordinaires; il en re-

prit Hérode lui-même en face, & lui dit qu'il ne lui étoit pas permis d'avoir la femme de son frere, à qui il l'avoit enlevée de son vivant. Hérode irrité de sa liberté, le fit arrêter, & le fit mettre en prison dans le château de Machéronte. Ceci arriva apparemment sur la fin de la trentième année de l'Ere vulgaire; & voici comme Josephe raconte les motifs de cet emprisonnement : » Jean surnommé Baptiste étoit, dit-il, un » homme de piété, qui exhortoit fortement les Juifs à embrasser la vertu, & à s'acquitter les uns envers les » autres des devoirs de la » Justice...... Une grande » multitude de peuple le suivoit, étant ravis d'entendre ses discours; & les Juifs » paroissoient disposés à tout » entreprendre, s'il le leur eût » commandé. Hérode en conçut de l'inquiétude; & craignant qu'il n'excitât quelque » sédition, il crut devoir prévenir ce mal, de peur qu'attendant trop tard à y remédier, il n'eût un jour sujet » de s'en repentir. »

Il demeura assez long-tems en prison; & ses disciples ne l'abandonnerent pas dans cet état. Hérode même le respectoit & le craignoit, sçachant qu'il étoit très-aimé du peuple; il l'écoutoit en beaucoup de choses, & suivoit quelquefois ses avis. Mais, Hérodiade, qui craignoit toujours qu'Hérode ne le remît en liberté, cherchoit une occasion favorable pour le faire mourir. Elle la trouva enfin un jour qu'Hérode faisoit un grand festin à ses amis, le jour de sa naissance. Elle envoya Salomé sa fille, qu'elle avoit eue de Philippe son mari légitime, dans la salle du festin, pour y danser devant le Roi & les conviés. Elle dansa si bien au gré de ce Prince, qu'il lui promit de lui donner tout ce qu'elle demanderoit. Aussi-tôt elle sortit & alla dire à sa mere : Que demanderai-je? Hérodiade lui dit : Ne demandez rien autre chose que la tête de Jean-Baptiste. Elle rentra donc dans la salle, & dit au Roi : Donnez-moi maintenant dans ce plat la tête de Jean-Baptiste. Hérode fut fâché de cette demande; mais, n'osant manquer de parole devant cette compagnie, il ordonna qu'on allât couper la tête à Jean-Baptiste. Cet ordre fut exécuté sur le champ; on donna la tête à Salomé, & Salomé la porta à sa mere, qui lui perça, dit-on, la langue avec son aiguille de tête. Cette mort arriva, à ce que l'on croit, sur la fin de la trente-unième année de l'Ere vulgaire, ou au commencement de l'an 32. Le festin dont parle l'Evangile, se fit apparemment à Machéronte, où S. Jean étoit en prison, & où il fut décapité.

L'Eglise Grecque & la Latine célebrent la fête de la décollation de saint Jean le 29 d'Août. Ses disciples ayant appris sa mort, en donnerent avis à Jesus-Christ, & vinrent en-

lever son corps. L'Evangile ne marque pas où ils l'enterrerent; mais, du tems de Julien l'Apostat, on montroit son tombeau à Samarie ; les habitans du païs l'ouvrirent, & brûlerent une partie des os du divin Précurseur. Les autres furent sauvés par quelques Chrétiens, qui les apporterent à un Abbé de Jérusalem nommé Philippe. Cet Abbé en fit présent à saint Athanase ; & saint Athanase les mit dans une muraille, en attendant qu'on les plaçât dans un lieu plus honorable. Enfin, quelque-tems après, Théodose ayant abattu le temple de Sérapis, on bâtit en la place une église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, & on y mit ces saintes reliques en 395. ou 396. Le tombeau de saint Jean, qui étoit à Samarie, continua d'être fréquenté ; & Dieu y fit quantité de miracles. Sainte Paule, étant en cette ville, fut témoin des merveilles que Dieu y opéroit par les mérites de saint Jean.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης, (*a*) surnommé l'Évangéliste, natif de Bethsaïde en Galilée, étoit fils de Zébédée & de Salomé. Sa profession étoit la pêche. Quelques-uns ont cru qu'il avoit été disciple de saint Jean-Baptiste, avant qu'il le fût de Jesus-Christ ; mais on n'a aucune bonne preuve de cette opinion. Il étoit frere de saint Jacques le majeur ; & le Sauveur donna à ces deux freres le nom de *Boanergès*, ou fils du tonnerre, apparemment à cause de leur vivacité & de la grandeur de leur foi. On croit que saint Jean étoit le plus jeune des Apôtres. Il pouvoit être âgé de vingt-cinq ou vingt-six ans, lorsqu'il se mit à suivre Jesus-Christ l'an 30 de l'Ere commune. Il y en a qui croyent qu'il étoit l'époux des noces de Cana, & qu'il conserva toujours une parfaite virginité ; mais, ce dernier sentiment est beaucoup mieux fondé dans l'Antiquité, que celui de ceux qui veulent qu'il ait été l'époux des noces de Cana.

Le Sauveur eut toujours pour lui une tendresse & une amitié particulières ; & saint Jean lui-même se désigne ordinairement sous le nom du disciple que Jesus aimoit. Jesus-Christ lui donna des marques particulières de son amour, lorsqu'il le prit pour assister à sa transfiguration, & que dans la dernière cene il lui permit de se reposer dans son sein, & lui découvrit qui étoit celui qui le devoit trahir. La mere de saint Jean l'Évangéliste, fondée apparemment sur l'amitié que Jesus témoignoit à ses deux fils Jacques & Jean, prit la liberté de lui demander qu'il les fît asseoir dans son royaume, l'un

(*a*) Matth. c. 20. v. 20. *& seq.* c. 26. v. 37. Marc. c. 10. v. 35. *& seq.* Joann. c. 18. v. 15, 16. c. 19. v. 26, 27. c. 21. v. 2. *& seq.* Actu. Apost. c. 3. v. 1. *& seq.* c. 5. v. 18. *& seq.* c. 8. v. 14. *& seq.* c. 15. v. 1. *& seq.* ad Galat. Epist. c. 2. v. 9, 10. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 90, 155.

à sa droite & l'autre à sa gauche ; mais, le Sauveur s'adressant aux deux freres, leur dit: » Pouvez-vous boire le calice que » je boirai ? Ils répondirent : » Nous le pouvons. Jesus leur » dit : Vous boirez à la vérité » mon calice ; mais c'est à mon » pere & non à moi, de vous » donner les places que vous de» mandez dans mon royaume. «

Dans le jardin des Oliviers, Jesus-Christ ne voulut avoir pour témoins de son agonie & de sa tristesse volontaire, que saint Pierre, saint Jacques & saint Jean. Ce dernier ne s'enfuit point, lorsque les soldats vinrent prendre Jesus-Christ ; & on croit que c'est lui qui le suivit jusques chez Caïphe, où il entra, & où quelque-tems après il fit entrer saint Pierre. Il accompagna le Sauveur jusqu'à la croix, & Jesus-Christ le voyant au pied de la croix, dit à Marie sa mere : Femme, voilà votre fils ; & ensuite il dit à son disciple : Voilà votre mere. Et depuis ce tems, saint Jean regarda la sainte Vierge comme sa mere, & en eut soin jusqu'à sa mort. Après la résurrection du Sauveur, saint Jean étant occupé à la pêche sur la mer de Tibériade avec d'autres disciples, Jesus parut sur le rivage ; & saint Jean le reconnut le premier, & le dit à Pierre. Étant arrivés à bord, ils dînerent avec Jesus-Christ ; & après le repas, comme S. Jean le suivoit, Pierre demanda à Jesus : Que deviendra celui-ci, en parlant de saint Jean ? Jesus lui répondit : Si je veux qu'il demeure ainsi, que vous importe ? Suivez-moi. Alors, les disciples crurent que Jesus lui avoit dit qu'il ne mourroit point ; & le bruit s'en répandit parmi les Fideles ; & plusieurs le croyoient encore, lorsque saint Jean écrivit son Evangile. On l'a cru encore long-tems depuis ; & plusieurs ont avancé qu'il n'étoit pas mort. Mais, saint Jean ruine lui-même ce sentiment, & il est contraire aux plus authentiques monumens de l'Église.

On sçait peu de choses de la vie de saint Jean, jusqu'à la persécution de Domitien. Quelques jours après que les Apôtres eurent reçu le Saint-Esprit, saint Pierre & saint Jean allant au temple, y guérirent un homme qui avoit été perclus de ses jambes dès le ventre de sa mere. Ce miracle fut cause qu'on les mit en prison. On les en tira le lendemain, en leur défendant de parler de Jesus-Christ ; mais, ils continuerent à prêcher comme auparavant ; ce qui fit qu'on les mit de nouveau en prison avec les autres Apôtres. Mais, Dieu les en tira miraculeusement ; & comme ils ne cessoient d'annoncer Jesus-Christ au peuple, les Magistrats les arrêterent, les firent comparoître devant eux, & les reprirent de ce que malgré les défenses qu'ils leur avoient faites, ils continuoient de parler de Jesus-Christ. Les

Apôtres, sans s'étonner, leur répondirent qu'il falloit plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. On vouloit les faire mourir ; mais, un Sénateur nommé Gamaliel, ayant demandé que l'on fît sortir les Apôtres, parla avec tant de sagesse aux autres membres du Sanhédrin, qu'on se contenta de faire fouetter les Apôtres, & on les laissa aller.

Saint Pierre & saint Jean furent ensuite envoyés à Samarie, pour communiquer les dons du Saint-Esprit à ceux que le diacre Philippe y avoit convertis & baptisés. Saint Jean se trouva aussi au concile de Jérusalem, où il parut comme une des colonnes de l'Eglise. On croit qu'il alla prêcher aux Parthes ; & sa première Épître a été quelquefois citée sous le nom d'*Epître aux Parthes.* Les Indiens croyent qu'il a annoncé l'Evangile dans leur païs. Mais, on ne doute pas qu'il n'ait prêché en Asie, & qu'il n'ait demeuré assez long-tems à Éphese & aux environs. Il y amena la sainte Vierge, qui y mourut. Sainte Magdelaine y vint aussi avec lui, & y mourut. On ignore l'année précise de son arrivée dans ce païs ; mais, il ne peut guere y être venu, pour y fixer sa résidence, avant l'an de Jesus-Christ 66. Saint Jerôme dit qu'il fonda & gouverna toutes les Églises d'Asie ; & Tertullien écrit que l'ordre Épiscopal l'a eu pour auteur en ce païs-là ; ce qui ne doit pas s'entendre d'une manière si rigoureuse, que l'on n'avoue que saint Pierre & saint Paul y ont fondé plusieurs Églises, & que saint Timothée a gouverné l'Église d'Éphese, pendant même que saint Jean étoit dans cette province.

L'empereur Domitien ayant déclaré la guerre à l'Église, la quinzième année de son empire, de Jesus-Christ 95, saint Jean l'Évangéliste fut banni d'Éphèse & mené à Rome, où il fut plongé dans l'huile bouillante, sans en reçevoir aucune incommodité. Il en sortit même plus net & plus vigoureux qu'il n'y étoit entré. Delà il fut relégué dans l'isle de Patmos, dans la mer Égée. Il y écrivit son Apocalypse ou révélation, dont nous avons parlé sous un titre particulier. Il ne demeura pas deux ans dans cet exil. Domitien ayant été tué l'an de Jesus-Christ 96, au mois de septembre, Nerva son successeur rappella tous les exilés qui avoient été bannis par Domitien ; & saint Jean revint à Éphèse l'année suivante. Il étoit alors âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Les Évêques & les Fideles d'Asie lui ayant demandé avec empressement qu'il leur écrivît ce qu'il avoit vu & oui de notre Sauveur, il se rendit à leurs désirs ; mais, il ne commença qu'après un jeûne & des prieres publiques. Il s'appliqua principalement à rapporter ce qui sert à établir la divinité du Fils, contre certains hérétiques de ce tems-là, qui la nioient.

Voilà l'Évangile de saint Jean.

Nous avons aussi trois Épîtres du même saint Apôtre. La première, comme nous l'avons déjà remarqué, est quelquefois citée sous le nom d'Épître aux Parthes ; & elle n'a jamais été contestée dans l'Église. Le style & les principes de saint Jean s'y font sentir à chaque période. Les deux autres lui ont été contestées. La première de ces deux dernières est adressée à une dame de qualité nommée Electe ; ou bien ce nom d'Electe est un nom symbolique, pour marquer une église Chrétienne, à qui une autre Église écrivoit. Car, on soupçonne que cette Épître n'est qu'une lettre de recommandation, que l'on donnoit aux Fideles qui alloient d'une Église à une autre, & que l'on étoit obligé d'écrire quelquefois d'une manière énigmatique, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des Infideles. La troisième lettre est adressée à Caïus, que saint Jean loue d'exercer l'hospitalité envers les Fideles, & il l'exhorte à continuer ce saint exercice envers des personnes employées au service de l'Église, & qui ne vouloient rien recevoir des Gentils.

Saint Jean vécut jusqu'à une extrême vieillesse, en sorte qu'à peine pouvoit-il aller à l'assemblée des Fideles, sinon porté par ses disciples ; & ne pouvant plus faire de longs discours, il disoit au peuple dans toutes les assemblées : *Mes chers enfans, aimez-vous les uns les autres.* On s'en ennuya enfin ; & lorsqu'on lui en parla, il répondit : C'est là ce que le Seigneur vous commande ; & pourvu que vous le fassiez, cela suffit. Il mourut à Ephèse d'une mort paisible, la trosième année de Trajan, la centième de Jesus-Christ. Il pouvoit avoir alors quatre-vingt-quatorze ans, selon saint Epiphane. D'autres le font mourir beaucoup plus vieux, & lui donnent jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ou quatre-vingt-dix-neuf ans, ou même jusqu'à cent-quatre, ou cent-six, ou cent-vingt ans. Il fut enterré près de la ville, & plusieurs Peres ont remarqué que son sépulcre y étoit. Le concile d'Ephèse tire un motif d'éloge de cette ville, parce qu'elle possédoit le corps de ce divin Théologien ; & le pape Célestin exhorta les Peres qui y étoient assemblés, à suivre les instructions de saint Jean, dont ils avoient le bonheur de posséder les reliques auprès d'eux. Saint Augustin & après lui Grégoire de Tours, & saint Villebaud, parlent d'une certaine poudre que l'on voyoit sur le tombeau de saint Jean, & qui sembloit s'y reproduire tous les jours, à mesure qu'on en ôtoit. Nous ne répétons pas ici ce que nous avons déjà remarqué sur le sentiment de ceux qui veulent que saint Jean ne soit point mort.

Outre l'Evangile, l'Apocalypse & les trois Épîtres de saint

Jean, que l'Église reçoit, on lui a supposé quelques autres écrits apocryphes ; par exemple, un livre de ses prétendus voyages ; des actes, dont se servoient les Encratites, les Manichéens, & les Priscillianistes ; un livre de la mort & de l'assomption de la Vierge, un symbole que l'on prétendoit avoir été donné à saint Grégoire de Néocésarée par la sainte Vierge & saint Jean. Ce symbole fut cité dans le cinquième concile Écuménique ; mais, les actes & l'histoire dont nous venons de parler, sont reconnus pour apocryphes & indignes de toute créance. Saint Jean est ordinairement surnommé le Théologien, à cause de la sublimité de ses connoissances & de ses révélations, & sur-tout à cause du commencement de son Évangile.

Polycrate, évêque d'Ephèse, assure qu'il portoit une lame d'or sur le front, comme prêtre & apôtre de Jesus-Christ. On le dépeint avec un calice d'où sort un serpent, parce que quelques hérétiques lui ayant présenté du poison dans un verre, il fit le signe de la croix sur ce vase, & tout le venin se dissipa sous la forme d'un serpent. Ce miracle est rapporté dans le faux Procore, qui se dit disciple de saint Jean.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης, (a) surnommé Marc, disciple & cousin de saint Barnabé, & fils d'une femme chrétienne nommée Marie, laquelle avoit une maison dans Jérusalem, où les Fideles & les Apôtres s'assembloient ordinairement. Ils y étoient durant la nuit en prieres, lorsque saint Pierre, délivré de prison par un Ange, vint frapper à la porte. On dit que dans cette maison on établit dans la suite la célebre église de Sion. Jean Marc, que quelques-uns confondent très-mal à propos, avec saint Marc l'Évangéliste, s'attacha à saint Paul & à saint Barnabé, & les suivit lorsqu'ils s'en retournerent à Antioche ; il les accompagna même, & les servit jusqu'à la ville de Perge dans la Pamphylie. Mais, alors voyant qu'ils entreprenoient un plus long voyage, il les quitta, & s'en retourna à Jérusalem. Cela arriva l'an de Jesus Christ 45.

Quelques années après, c'est-à dire, l'an de Jesus-Christ 51, Paul & Barnabé se disposant à retourner en Asie, pour visiter les Églises qu'ils y avoient fondées, Barnabé étoit d'avis que Jean Marc les accompagnât dans ce voyage ; mais, saint Paul n'y voulut pas consentir ; ce qui fut cause que ces deux Apôtres se séparerent, Paul alla en Asie, & Barnabé avec Jean Marc, alla dans l'isle de Cypre. On ignore ce que fit Jean Marc depuis ce voyage, jusqu'au tems

(a) Actu. Apost. c. 12. v. 12. c. 13. v. 13. c. 15. v. 36. & *seq.* ad Coloss. Epist. c. 4. v. 10. ad Timoth. Epist. II. c. 4. v. 11. ad Philem. Epist. v. 24.

qu'il se trouva à Rome, l'an de Jesus-Christ 63, & qu'il rendit de grands services à S. Paul dans sa prison. L'Apôtre parle de lui avantageusement dans l'Épître aux Colossiens. *Marc, cousin de Barnabé, vous salue; s'il va vers vous, ayez soin qu'il soit bien reçu.* Il en parle encore dans l'épître à Philémon, écrite l'an de Jesus-Christ 62, & alors il étoit à Rome avec saint Paul. Mais, l'an de Jesus-Christ 65, il étoit en Asie avec Timothée; & saint Paul, écrivant à Timothée, le prie de le lui amener à Rome, ajoûtant qu'il lui étoit utile pour le ministère de l'Évangile.

On fait la fête de saint Jean Marc le 27 de septembre, dans l'église Grecque & dans la Latine. On dit qu'il a été évêque de Biblis en Phénicie. Les Grecs lui donnent le titre d'Apôtre, & disent que son ombre seule guérissoit les malades. Il y a assez d'apparence qu'il mourut à Éphèse, où son tombeau étoit fort célebre. On ignore le genre & l'année de sa mort. On le nomme quelquefois simplement Jean, ou simplement Marc. Nous ne recueillerons point tout ce qu'on lit de lui dans des auteurs apocryphes & incertains.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης, (*a*) surnommé de Gischala, parce qu'il naquit dans cette ville, étoit fils de Lévias. Il nous est dépeint par Josephe comme le plus fourbe & le plus perfide des mortels, artisan de mensonges, & habile à couvrir ses inventions calomnieuses d'une couleur de vraisemblance. Pour lui l'artifice étoit une vertu, & il s'en servoit à l'égard des personnes qui devoient lui être les plus cheres. Cruel & sanguinaire, il cachoit son noir penchant sous une douceur feinte, jusqu'à ce que l'espoir du gain le démasqua. Il avoit été pauvre d'abord, & pendant long-tems l'indigence renferma dans de petits objets le mal qu'il étoit capable de faire; mais, alors il avoit une ambition démesurée, & portoit ses vues à tout ce qu'il y a de plus haut. Il commença par être voleur de grands chemins, & dans ce noble exercice il se forma une compagnie, qui s'accrut peu à peu jusqu'au nombre de quatre cens hommes, tous vigoureux, tous audacieux & habitués depuis long-tems aux meurtres & aux brigandages. Car, il les choisissoit tels avec grand soin, & il n'en admettoit aucun qui n'eût fait ses preuves. A la tête de cette troupe il couroit la Galilée, & ajoûtoit les horreurs des ravages aux troubles qu'y excitoient déjà les approches de la guerre.

Lorsque Josephe vint commander dans cette province, il ne connoissoit point le mau-

(*a*) Tacit. Hist. L. V. c. 12. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 813. *& seq.* de Vita sua pag. 1001. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 394. *& suiv.*

vais caractère de Jean de Gischala, & il le regardoit comme un homme dont l'activité & l'audace pouvoient, dans la circonstance, lui être d'une grande utilité. Celui-ci profita adroitement des dispositions favorables où il voyoit le Commandant à son égard. Il avoit besoin d'argent pour remplir les vues ambitieuses, que les succès continuels nourrissoient dans son ame. Il obtint de Josephe la commission de fortifier Gischala sa patrie, & il imposa pour les frais de cette entreprise de fortes contributions, dont la plus grande partie resta entre ses mains. De plus, il se fit accorder le privilege exclusif de la traite des huiles de Galilée, pour l'usage des Juifs répandus dans la Syrie, qui se trouveroient ainsi affranchis de la fâcheuse nécessité d'employer des huiles façonnées par les mains impures des Idolâtres. La Galilée étoit remplie d'oliviers, & cette année la récolte avoit été très-abondante. Ainsi, Jean de Gischala eut un débit prodigieux de sa marchandise, sur laquelle il gagnoit sept cens pour cent.

Ayant amassé par ces différentes voies de grandes richesses, il ne tarda pas à s'en servir contre celui à la protection duquel il en étoit redevable. Il entreprit de détruire Josephe, dans l'espérance de lui succéder, & de devenir commandant de la Galilée. Il ordonna aux brigands qui lui obeissoient de renouveller leurs courses & leurs ravages avec plus de fureur que jamais, se proposant de deux choses l'une, ou de surprendre Josephe dans quelque embuscade, s'il couroit lui-même en personne arrêter les désordres; ou s'il demeuroit tranquille, de le calomnier comme peu attentif à veiller à la sûreté du païs. Il fit aussi répandre le bruit par ses émissaires, que Josephe entretenoit des intelligences avec les Romains. Enfin, il parvint à exciter contre lui des séditions, à soulever des villes entières, à le mettre plusieurs fois en un danger prochain de périr; & Josephe eut besoin de toute sa présence d'esprit, de toute son habileté, de toute l'affection que sa bonne conduite lui avoit méritée de la part des peuples, pour échapper aux trahisons de Jean de Gischala, & pour se maintenir.

Nous ne citerons qu'un seul exemple de la trahison de Jean de Gischala à l'égard de Josephe. Il feignit un jour d'être malade, & il écrivit à Josephe pour le prier de lui permettre d'aller prendre des eaux chaudes à Tibériade. Comme Josephe ne se défioit point encore de lui, il lui envoya une lettre adressée aux Gouverneurs de la ville, par laquelle il les prioit de lui faire donner un logis & les choses dont il auroit besoin. Deux jours après qu'il y fut arrivé, il trompa les uns & corrompit

rompit les autres avec de l'argent pour leur faire abandonner Josephe. Silas, que Josephe avoit laissé pour la garde de la ville, l'ayant découvert, lui en donna avis; & quoiqu'il fût nuit lorsqu'il reçut sa lettre, il ne laissa pas de partir à l'heure même, & arriva de grand matin à Tibériade. Tout le peuple, excepté ceux qui avoient été gagnés par argent, alla au-devant de lui; mais, comme Jean de Gischala se doutoit du sujet qui l'amenoit, il envoya un de ses amis lui faire des excuses de ce qu'il ne lui alloit point rendre ses devoirs à cause de quelque incommodité qui l'obligeoit de garder le lit. Ce traître, ayant appris ensuite que Josephe avoit fait assembler les habitans dans le lieu des exercices publics pour leur parler sur le sujet de l'avis qu'on lui avoit donné, envoya des gens armés pour le tuer. Quand le peuple leur vit tirer leurs épées, il jetta un grand cri; & Josephe, s'étant tourné lorsqu'ils les lui portoient déjà à la gorge, descendit d'un petit tertre élevé de six coudées, sur lequel il étoit monté pour parler, gagna le lac avec deux de ses gardes seulement, & se sauva dans un petit bateau.

Tite, étant venu assiéger Gischala, voulut d'abord essayer de se rendre maître de cette place par la douceur, & fit pour cela les offres les plus avantageuses. Mais, aucun des habitans ne lui répondit, ni ne pouvoit lui répondre, parce que les factieux s'étoient rendu maîtres des murailles, & avoient mis des gardes à toutes les portes avec défense de laisser entrer qui que ce fût. Jean de Gischala prit la parole pour tous, & dit qu'il acceptoit ses offres, & qu'il persuaderoit aux autres de les accepter aussi, ou les y contraindroit par la force; mais qu'il prioit que l'on accordât cette journée à l'observation de leur loi, qui les obligeant de fêter le Sabbath ne leur permettoit pas plus de faire ce jour-là des traités de paix que de prendre les armes pour faire la guerre; à quoi ils ne pouvoient contrevenir, & on ne les pouvoit contraindre sans impiété; que ce délai n'importoit de rien, puisque si quelqu'un vouloit s'en servir pour s'enfuir la nuit, il étoit facile à Tite de l'empêcher en faisant faire bonne garde, & qu'il en tireroit même de l'avantage, parce qu'ayant dessein de les sauver en leur donnant la paix, ce n'étoit pas une action moins digne de lui d'avoir égard à l'observation de leur loi, qu'à eux un devoir indispensable de ne la pas violer.

Tite ne se contenta pas d'accorder cette demande, il s'alla camper plus loin de la ville. Mais, ce n'étoit pas par respect pour le jour du Sabbath que Jean de Gischala avoit parlé de la sorte. La crainte d'être abandonné si l'on en ve-

noit à la force ouverte lui faisant mettre sa seule espérance dans la fuite, son dessein étoit de tromper Tite & de se sauver. Ainsi, la nuit étant venue, & les Romains ne faisant point de garde, il s'enfuit à Jérusalem, & n'emmena pas seulement avec lui tout ce qu'il avoit de gens de guerre, mais aussi quelques-uns des principaux habitans avec leurs familles. Comme l'appréhension de la mort ou de la servitude leur donnoit du courage & de la force, ils firent vingt stades de chemin. Mais, les vieillards, les femmes, & les enfans, ne pouvant les suivre, furent laissés sur la route.

Lorsque Jean de Gischala & ceux qui l'avoient suivi, furent arrivés à Jérusalem, tout le peuple s'assembla autour d'eux pour leur demander des nouvelles des malheurs arrivés à leur nation; & comme ils s'étoient tellement pressés dans leur fuite qu'à peine pouvoient-ils respirer, cela répondoit assez pour eux. Mais, rien n'étant capable d'abattre leur orgueil, ils dirent qu'ils ne fuyoient pas les Romains; mais qu'ils venoient volontairement se joindre à eux pour les combattre d'un lieu plus avantageux, parce qu'il y auroit de l'imprudence à périr inutilement dans une aussi méchante place qu'étoit Gischala, lorsqu'il étoit besoin de se conserver pour défendre leur capitale. Jean de Gischala & les siens, en parlant ainsi, ne purent si bien colorer leur retraite d'un prétexte honnête, que plusieurs ne reconnussent que c'étoit une véritable fuite; & le rapport de quelques prisonniers étonna tellement le peuple, qu'il considéra la ruine de Gischala comme celle de Jérusalem. Mais, Jean de Gischala, sans témoigner la moindre honte d'avoir abandonné dans sa fuite un si grand nombre de gens, n'oublia rien pour animer chacun à la guerre, en leur faisant entendre qu'ils étoient beaucoup plus forts que leurs ennemis. Il tâchoit même de persuader aux simples que quand les Romains auroient des aîles, ils ne pourroient jamais entrer dans Jérusalem; & qu'il n'en falloit point de meilleure preuve, que l'extrême peine qu'ils avoient eue à prendre les petites places de la Galilée, où toutes leurs machines avoient été ruinées. Les jeunes gens se laissoient tromper par ce discours; mais, les plus âgés & les plus sages, prévoyant les malheurs à venir, se considéroient déja comme perdus, & ils n'avoient pas tort, comme l'évenement le prouva.

Cependant, il se forma dans Jérusalem une faction, dont les partisans furent nommés Zélateurs. Le peuple, animé par le grand sacrificateur Ananus, prit les armes contr'eux. Jean de Gischala étoit lié par de secretes intelligences avec ces

Zélateurs, & il n'étoit qu'en apparence attaché au parti du peuple; & suivant la pratique des traîtres, il montroit plus d'ardeur, plus d'empressement, que ceux mêmes dont l'attachement étoit sincère. Il ne quittoit Ananus ni jour ni nuit; il s'introduisoit hardiment dans tous les conseils, assaisonnant ces procédés de flatteries démesurées envers tous ceux qui étoient en autorité. Il parvenoit ainsi à être instruit de tout ce qui se délibéroit, & il ne manquoit pas d'en donner avis aux Zélateurs qui étoient assiégés dans le temple. Ananus s'apperçut que les ennemis étoient instruits de toutes ses entreprises. Persuadé qu'il y avoit de la trahison, il jetta ses soupçons sur celui qui en étoit véritablement coupable, & que son zele hypocritique démasquoit. Mais, il n'étoit pas aisé de détruire Jean de Gischala, qui avoit un puissant parti dans la ville. Ananus le prit à son serment. Ce scélérat, à qui les parjures ne coûtoient rien, jura une fidélité inviolable aux intérêts du peuple. Ananus fut assez simple pour y ajoûter foi; & par une faute inexcusable dans un homme à la tête de grandes affaires, il prit confiance en celui que tant de circonstances rendoient légitimement suspect, & il le choisit pour aller porter aux Zélateurs des ouvertures de paix & d'accommodement.

Jean de Gischala introduit dans le temple, au lieu de propositions de paix, tint les discours les plus propres à souffler le feu de la guerre. Il dit qu'Ananus ayant gagné le peuple, avoit envoyé inviter Vespasien à venir se rendre maître de la ville; qu'il avoit ordonné à ses troupes de se purifier, afin qu'elles fussent en état d'entrer le lendemain dans le temple, de gré ou de force; que s'il proposoit un traité aux Zélateurs, ce n'étoit que pour les endormir dans une fausse sécurité & pour les surprendre. Il insista à leur prouver qu'ils en avoient trop fait, pour espérer qu'on se réconciliât jamais sincèrement avec eux; & il conclut qu'ils devoient se procurer quelque secours du dehors, sans quoi leur perte étoit certaine.

Les Zélateurs suivirent l'avis de Jean de Gischala, & ils résolurent d'appeller à leur secours les Iduméens. Ils le mirent bientôt lui-même au nombre de leurs chefs, dont Éléazar étoit un des principaux. Mais, Jean de Gischala ne tarda pas à se rendre le seul maître de la faction. Son audace lui attiroit des admirateurs, ses caresses lui gagnoient des partisans, auxquels il avoit soin d'inspirer le mépris & la révolte contre tout ordre qui ne venoit pas de lui. Comme ceux qui s'attachoient à Jean de Gischala étoient les plus déterminés & les plus audacieux, leur conspiration les

rendit bientôt redoutables, & la terreur leur donna de nouveaux associés. Jean de Gischala parvint ainsi à se former un parti dans un parti; & enfin effaçant totalement Éléazar, il lui fit perdre son crédit parmi les Zélateurs, & prit sur eux toute l'autorité. Ayant donc sous ses ordres les forces de cette puissante faction, il devint le maître de la ville; & il n'est point d'excès qu'il n'y exerçât. Ce qu'il y a de plus violent dans les rapines & les brigandages, ce qu'il y a de plus dissolu dans la débauche, c'étoit là ce qu'il regardoit comme les fruits & les prérogatives de sa domination. Lui & ses criminels soldats, amollis jusqu'à l'infamie, ne redevenoient hommes que pour exercer leur cruauté envers leurs concitoyens; & les malheureux habitans de Jérusalem souffroient plus de leurs tyrans domestiques, qu'ils n'auroient eu à craindre de la part des Romains.

Jean de Gischala s'applaudissoit & triomphoit. Mais, il trouva un nouvel ennemi en la personne de Simon fils de Gioras, qui comme lui ayant eu de très-foibles commencemens s'étoit accrû par l'audace & par le crime. Simon vint bloquer la ville de Jérusalem, cherchant l'occasion de s'y introduire; Jean de Gischala la lui présenta par ses fureurs, qui portées aux excès que nous avons exposés, non-seulement irriterent le peuple, mais indisposerent ceux de ses partisans en qui n'étoit pas éteint tout sentiment de pudeur & d'humanité. Son parti étoit composé de Zélateurs proprement dits, qui étoient les premiers & les plus anciens Auteurs des maux de la ville; de Galiléens ses compatriotes, qui l'avoient suivi de Gischala; & d'un nombre d'Iduméens, qui chassés de leur païs par Simon s'étoient réfugiés dans Jérusalem. Ces derniers tout d'un coup se séparent, font main basse sur les Zélateurs qu'ils trouverent répandus dans les différens quartiers de la ville, pillent le palais où Jean de Gischala avoit retiré ses trésors, fruits de ses brigandages, & le forcent de se renfermer dans le temple avec ceux qui lui étoient demeurés fidèles.

De-là il ne laissoit pas de se faire craindre; & le peuple, les Grands, & les Iduméens réunis appréhendoient, non une attaque à force ouverte, mais un coup de désespoir qui portât cette troupe de forcenés à ménager quelque surprise pour mettre pendant la nuit le feu à la ville. Ils délibérerent entr'eux, & Dieu, dit Josephe, tourna leurs pensées vers un mauvais conseil. Ils imaginerent un remede pire que le mal. Pour détruire Jean de Gischala ils résolurent de recevoir Simon, & leur ressource contre un tyran fut de s'en donner un second.

Simon, devenu maître de la ville, livra plusieurs attaques

au temple, & soutenu par le peuple il avoit la supériorité du nombre. Mais, l'avantage du lieu étoit pour Jean de Gischala, qui sçut en profiter si bien, qu'il se maintint contre tous les efforts de son ennemi. Il ajoûta même aux fortifications du temple quatre nouvelles tours, qu'il garnit de différentes machines de guerre, de tireurs d'arcs, de frondeurs; en sorte que les gens de Simon ne pouvoient approcher, qu'ils ne fussent accablés d'une grêle de traits de toute espèce. Leur ardeur pour les assauts se rallentit; & ils désespererent de déloger Jean de Gischala d'un poste si avantageux, & où il se défendoit si vigoureusement.

Cependant, ils le tenoient en allarmes; & pendant que Jean de Gischala étoit occupé du soin de se précautionner contr'eux, il présenta l'occasion à Éleazar, qu'il avoit éclipsé, de se remettre en état de faire un personnage. Éléazar, aussi ambitieux que Jean de Gischala, mais ayant moins de talens & de ressources, souffroit avec impatience de se voir obligé de plier sous un nouveau venu, qui lui avoit enlevé la première place. Mais, cachant avec soin ses sentimens, il ne montroit que de l'indignation contre un tyran cruel & détestable. Il gagna par ses discours quelques chefs de bandes, & avec eux il s'empara de la partie intérieure du temple qui étoit plus élevée que le reste.

Dès ce moment, la situation de Jean de Gischala devint des plus singulières. Placé entre deux ennemis, dont l'un étoit sur sa tête, pendant qu'il dominoit l'autre, autant qu'il avoit d'avantage sur Simon, autant Éléazar en avoit sur lui. Jean de Gischala se soutint néanmoins contre l'un & l'autre, repoussant Simon par la supériorité de son poste, écartant Éléazar par les traits que lançoient ses machines. C'étoient des combats continuels, sans que jamais une victoire décisive abattît aucun des partis.

Telle étoit à peu près la situation des choses dans Jérusalem, lorsque le vengeur, destiné de Dieu à punir les crimes de cette malheureuse ville, arriva pour exécuter sa commission. Tite parut devant les murs de Jérusalem, l'an de Jesus-Christ 70, vers la fête de Pâque. L'approche du danger contraignit les factieux à se réunir; mais, l'union & le concert étoient trop contraires à leur inclination, pour pouvoir durer long-tems. Pendant que les Romains occupés des préparatifs du siege laissoient jouir la ville de quelque tranquillité au dehors, la sédition se ralluma au dedans. Les gens d'Éléazar ayant ouvert les portes du temple pour la solemnité de Pâque qui arriva dans ce même tems, Jean de Gischala mêla parmi le peuple qui entroit en foule quelques-uns des siens,

armés secrétement sous leurs robes. Ils se glisserent ainsi sans être reconnus, & dès qu'ils furent entrés, ils ôterent leurs habillemens de dessus, & montrerent leurs armes. La confusion fut horrible. Le peuple crut qu'il alloit être attaqué, & que la fureur des meurtriers ne feroit aucune distinction; & il n'eut d'autre ressource que de se serrer & de s'entasser autour de l'autel & du lieu saint. Les Zélateurs, qui sçavoient bien que c'étoit à eux qu'on en vouloit, allerent se cacher dans les souterreins. Les partisans de Jean de Gischala ne trouverent donc aucune résistance; & après le premier moment de tumulte & de désordre, dont furent les victimes ceux qui avoient le moins d'intérêt à la querelle, ils demeurerent maîtres de la place. Jean de Gischala, satisfait de sa conquête, laissa sortir le peuple en liberté, & invita les Zélateurs à se joindre à lui en le reconnoissant pour chef. Ils y consentirent, & Éléazar continua de commander cette troupe, mais sous les ordres de Jean de Gischala. Ainsi, ces deux factions étant réunies, il n'en resta plus que deux dans Jérusalem, celle de Jean de Gischacla, cantonnée dans le temple, qui lui appartint désormais sans partage, & celle de Simon, qui dominoit dans la ville.

Dans l'espace qui les séparoit, ils s'étoient fait un champ de bataille, en brûlant tous les édifices qui occupoient la partie d'Acra, vue par le côté occidental du temple. Jean de Gischala avoit six mille hommes à lui, & deux mille quatre cens Zelateurs, qui venoient récemment de fortifier son parti. Simon étoit plus fort en nombre; & sa troupe se montoit à quinze mille hommes, dont dix mille Juifs & cinq mille Iduméens.

Lorsque Jean de Gischala vit que Tite avoit forcé le premier mur, il songea alors à joindre ses forces à celles de Simon pour la défense de la ville. Jusques-là le danger n'avoit pas été assez pressant pour vaincre ses défiances. Il s'étoit tenu renfermé dans le temple, laissant Simon, qui étoit plus exposé aux assiégeans, seul chargé de les repousser. Mais, lorsque les béliers commencerent à battre en breche, il voulut bien se prêter à l'empressement de ses partisans, qui, impatiens & allarmés, ne pouvoient plus être retenus, & demandoient à grands cris que toutes les haines particulières fussent mises en oubli, & que l'on se réunît contre l'ennemi commun. Les deux tyrans partagerent donc entr'eux la défense. Jean de Gischala, qui, de la tour Antonia, & de la face septentrionale du temple, voyoit les ennemis, se chargea de traverser par ce côté les opérations des assiégeans, pendant que Simon défendroit le mur attaqué, qui commençant à la

tour Antonia couvroit la ville basse.

Les Romains avoient fait des terrasses considérables. Jean de Gischala avoit creusé sous celles qui le menaçoient, & qui n'étoient éloignées l'une de l'autre que de vingt coudées, une large mine, soutenant les terres avec des étaies. Lorsque l'ouvrage fut fini, il remplit sa mine d'une grande quantité de bois enduit de poix & de bitume, & il y mit le feu. Les Romains n'étoient point en garde contre ce péril, & ils ne s'apperçurent de rien, jusqu'à ce que les étaies ayant été consumées, tout d'un coup la terre s'ouvrit, & les terrasses s'écroulerent avec un grand bruit dans le vuide immense qui se forma. Cette chûte excita d'abord un nuage de poussière mêlé d'une épaisse fumée; mais bientôt le feu perça tous les obstacles, & la flamme s'élança dans les airs. Les Romains, tristes spectateurs de leurs ouvrages de plusieurs jours détruits en un instant, demeurerent consternés, ne pouvant apporter aucun remede à un mal aussi prompt qu'imprévu. Mais, ce mal ne les abattit pas, il s'en faut bien. Redoublant au contraire d'efforts, ils s'emparerent, malgré la résistance des assiégés, de la ville & du temple qu'ils ruinerent.

Jean de Gischala ne tarda pas après cela, à tomber au pouvoir des vainqueurs. Il s'étoit retiré dans des souterreins. Pressé par la faim, il en sortit, & étant venu se livrer aux Romains, il trouva encore en eux assez de clémence, pour obtenir la vie sauve. Ils se contenterent de le condamner à une prison perpétuelle; traitement trop doux pour un scélerat, qui méritoit d'être immolé à la vengeance & de sa nation, dont il avoit causé la ruine, & de ses ennemis, qu'il avoit forcés de se priver, en détruisant Jérusalem & le temple, du plus doux fruit de leur victoire.

JEAN, *Joannes*, Ἰωάννης, surnommé Chrysostôme. *Voyez* Chrysostôme.

JEANNE, *Joanna* Ἰωάννα, (*a*) femme de Chuza, intendant de la maison d'Hérode, étoit une de ces femmes qui suivoient notre Sauveur dans ses voyages, & qui l'aidoient de leurs biens. Saint Luc remarque que ces femmes avoient été délivrées par Jesus-Christ des malins esprits qui les possédoient, ou guéries des maladies dont elles étoient affligées. La femme de Chuza étoit ou veuve de Chuza, ou du moins elle suivoit Jesus-Christ du consentement de son mari. C'étoit l'usage parmi les Juifs, que les hommes qui se consacroient à la prédication, prissent avec eux quelques femmes de piété, qui les suivoient, & qui les ser-

(*a*) Luc. c. 8. v. 3.

voient. Cela se faisoient sans aucun scandale.

Jeanne suivit Jesus-Christ au Calvaire ; & quoiqu'elle n'osât approcher de la croix aussi près que la sainte Vierge & saint Jean, elle ne laissa pas d'être témoin de tout ce qui s'y passa. Elle assista aussi à sa sépulture, & fut une de celles qui allerent au tombeau porter des aromates, & à qui Jesus-Christ apparut comme elles en revenoient. On fait mémoire d'elle dans le Martyrologe le 24 de mai.

JÉBAHAR, *Jebahar*, (*a*) Ἰεβαάρ, un des fils que David eut à Jerusalem.

JÉBANIAS, *Jebanias*, (*b*) Ἰεβναΐ, fut pere de Rahuel.

JÉBLAAM, *Jeblaam*, (*c*) ville de Palestine, dans la demi-tribu de Manassé, qui demeuroit en-deçà du Jourdain. C'est apparemment la même que Balaam, marquée au premier livre des Paralipomènes, qui fut cédée aux Lévites de la famille de Caath. On ne sçait pas bien la situation de Jéblaam.

JEBNAEL, *Jebnael*, (*d*) ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali, à l'orient de cette tribu.

JEBNÉEL, *Jebneel*, (*e*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda.

JEBOC, *Jeboc*, (*f*) torrent, le même qui est aussi appellé Jaboc. *Voyez* Jaboc.

JEBSEM, *Jebsem*, Ἰεμασάν, (*g*) fils de Thola & petit-fils d'Issachar.

JÉBUS, *Jebus*, Ἰεβοὺς, Ἰεβοῦς, (*h*) ville de Palestine, la même que Jérusalem. Elle fut appellée Jébus du nom de son fondateur, un des fils de Chanaan, qui fut pere des Jébuséens. *Voyez* l'article suivant, ainsi que celui de Jérusalem.

JÉBUS, ou JÉBUSÉUS, *Jebusæus*, Ἰεβουσαῖος, (*i*) troisième fils de Chanaan, fut pere des peuples de Palestine nommés Jébuséens. Leur demeure étoit dans Jérusalem & aux environs dans les montagnes. Ce peuple étoit fort belliqueux ; & il demeura dans Jérusalem jusqu'au tems de David.

JÉBUSÉENS, *Jebusæi*, Ἰεβουσαῖοι peuples de Palestine. *Voyez* Jébus.

JÉCÉMIA, *Jecemia*, Ἰεκεμία, (*k*) le sixième des fils de Jéchonias.

JÉCHÉLIA, *Jechelia*, (*l*) Ἰεχελία, femme d'Amasias roi de Juda, fut mere d'Azarias.

(*a*) Reg. L. II. c. 5. v. 15.
(*b*) Paral. L. I. c. 9. v. 8.
(*c*) Josu. c. 17. v. 11. Paral. L. I. c. 6. v. 70.
(*d*) Josu. c. 19. v. 33.
(*e*) Josu. c. 15. v. 11.
(*f*) Numer. c. 21. v. 24.
(*g*) Paral. L. I. c. 7. v. 2.
(*h*) Josu. c. 18. v. 28. Judic. c. 19. v. 10. Paral. L. I. c. 11. v. 4.
(*i*) Genes. c. 10. v. 16. Josu. c. 15. v. 63. Reg. L. II. c. 5. v. 6. & *seq.*
(*k*) Paral. L. I. c. 3. v. 18.
(*l*) Reg. L. IV. c. 15. v. 2.

JÉCHONIAS, *Jechonias*, (a) Ἰεχονίας, fils de Joakim roi de Juda, & de Nohesta, ne regna que trois mois à Jérusalem.

On croit que ce Prince naquit vers le tems de la première captivité de Babylone, l'an du monde 3398, lorsque Joakim ou Joachim, ou Éliacim son pere, fut pris captif, & emmené à Babylone. Joakim revint de Babylone, & regna jusqu'en 3405, qu'il fut tué par les Chaldeens, la onzième année de son regne. Jéchonias, autrement Joachim ou Conias, lui succéda, & ne regna que trois mois dix jours seul; mais, il avoit regné dix ans conjointement avec son pere. C'est ainsi que l'on concilie le quatrième livre des Rois avec le second des Paralipomenes. Dans le quatrième livre des Rois, il est dit qu'il avoit dix-huit ans lorsqu'il commença à regner; & dans les Paralipomènes, il est dit qu'il n'avoit que huit ans. C'est qu'il n'avoit que huit ans quand il commença à regner avec Joakim son pere, & qu'il en avoit dix-huit lorsqu'il commença à regner seul.

Jérémie parle de Jéchonias comme d'un méchant Prince, & qui avoit encouru l'indignation de Dieu par ses crimes. *Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que quand Jéchonias, fils de Joachim, seroit comme un anneau dans ma main droite, je ne laisserois pas de l'arracher de mon doigt, & de le livrer à ceux qui en veulent à sa vie; à Nabuchodonosor & aux Chaldéens, dont vous redoutez si fort le visage & la présence. Je vous enverrai, vous, & votre mere, dans une terre étrangere, où vous mourrez...... Qu'est-ce que Jéchonias, sinon un vase de terre brisé & foulé aux pieds? Terre, terre, terre, écoutez la parole du Seigneur; écrivez que cet homme sera stérile, que rien ne lui réussira dans la vie, & qu'il ne sortira point d'héritier de sa race, qui soit assis sur le trône de David.* Tout cela fut exécuté à la lettre. Jéchonias ne réussit dans aucun de ses projets. Il fut pris & mené captif à Babylone, où il mourut. Mais, on croit qu'il y fit pénitence, & que Dieu le traita avec miséricorde; car, nous lisons que le roi Évilmérodach, successeur de Nabuchodonosor, le traita avec honneur, le tira de prison, lui parla avec bonté, & mit son trône au-dessus des trônes des autres Princes qui étoient à sa cour.

Et à l'égard de ces paroles: *Ecrivez que cet homme sera stérile*, on ne peut pas les prendre à la lettre, puisqu'on sçait que Jéchonias fut pere de Salathiel & de plusieurs autres enfans, dont on voit le dénombrement dans les Paralipomènes. Mais, le terme Hébreu, qui est traduit par *stérile*, se met aussi pour un

(a) Reg. L. IV. c. 24. v. 6. *& seq.* c. 25. v. 27. Paral. L. II. c. 36. v. 8. *& seq.* Jerem. c. 22. v. 24. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 337, 338.

homme qui a perdu ses enfans, qui n'a point de suite, ni d'héritiers. En ce sens, Jéchonias, fils de Roi, & Roi lui-même, étoit regardé comme un homme sans lignée, dès qu'il n'avoit point de fils qui dût lui succéder au royaume, comme en effet, il n'en eut point; car, ni Salathiel, qui naquit & qui mourut dans la captivité, ni Zorobabel, qui revint de Babylone, ni aucun des descendans de Jéchonias, jusqu'à Jesus-Christ, n'a porté le sceptre, & n'a été assis sur le trône de Juda. Jesus-Christ ne fut pas roi dans l'idée des hommes. On ne sçait pas l'année de la mort de Jéchonias.

Les livres des Rois & des Paralipomènes insinuent que le peuple l'établit, ou du moins le reconnut pour Roi en la place de son pere. Mais Josephe dit que ce fut Nabuchodonosor qui lui donna le royaume, & que quelques mois après craignant qu'il ne se portât à quelque révolte pour venger la mort de son pere Joachim, il se repentit de lui avoir donné le titre de roi, & envoya contre lui une armée qui l'assiégea dans Jérusalem. Jéchonias, qui étoit bon & juste, ne voulut pas exposer la ville au danger à son sujet; il envoya pour ôtages à ceux qui commandoient au siege, sa mere & ses plus proches parens, après avoir tiré parole & serment d'eux, qu'ils ne feroient aucun tort ni à la ville, ni aux ôtages; mais, on ne lui tint pas parole, & avant la fin de l'année, Nabuchodonosor envoya des ordres à ses généraux de prendre Jéchonias & de le lui envoyer à Babylone, avec sa mere, ses amis, & la jeunesse, avec tous les gens de métier de la ville; ce qui fut exécuté. On emmena à Babylone dix mille huit cens trente-deux hommes, du nombre desquels fut le roi Jéchonias, sa mere Nohesta, & ses principaux conseillers, que Nabuchodonosor retint en prison. Voilà ce que dit Josephe.

Le texte des livres des Rois est plus court & differe de Josephe en quelque chose. Il dit que Jéchonias fit le mal devant le Seigneur; que le roi de Babylone envoya d'abord son armée avec ses généraux pour assiéger Jérusalem; qu'il se rendit ensuite lui-même au siege; que le roi Jéchonias sortit de la ville, avec sa mere, ses Princes, ses serviteurs & ses officiers, & se rendit à Nabuchodonosor; que ce Prince enleva tous les trésors du temple & ceux du palais du roi, & mit en pieces tous les vases d'or que Salomon avoit faits pour l'usage du temple, & fit emporter le tout à Babylone; qu'il enleva les meilleurs bourgeois de Jérusalem, les Princes & les gens de guerre au nombre de dix mille hommes, tous les bons ouvriers du païs, n'y laissant que les plus pauvres des habitans. Il em-

menna auſſi le Roi, la Reine ſa mere, les femmes du Roi, ſes eunuques, les Juges du païs, ſept mille hommes de guerre, mille bons ouvriers, & tout ce qui ſe trouva de gens capables de porter les armes.

On ne ſçait ſi dans ce nombre de dix mille hommes, dont il eſt parlé d'abord, il faut comprendre les huit mille, dont il eſt parlé enſuite. Il eſt très-croyable que l'empreſſement qu'on remarque ici dans Nabuchodonoſor, de tranſporter à Babylone *omnem artificem & cluſorem*, tous les bons ouvriers en fer, en or, en argent, en bois, &c., étoit pour peupler & remplir la ville de Babylone, qu'il avoit beaucoup embellie & agrandie; c'eſt à quoi aboutiſſoient auſſi ces tranſmigrations de peuples entiers, qu'il tiroit de leur païs pour les faire habiter à Babylone ou dans la Babylonie qu'il vouloit rendre le plus floriſſant & le plus beau païs du monde.

JECMAAN, *Jecmaan*, (*a*) Ἰεκμαὰν, ville de Paleſtine, dans la tribu d'Ephraïm. Elle fut enſuite cédée aux Lévites de la famille de Caath.

JECMAAN, *Jecmaan*, (*b*) autre ville de Paleſtine, dans la tribu de Juda.

JECMAAM, *Jecmaam*, (*c*) Ἰεκμαὰμ, le quatrième des fils d'Hébron.

JECNAM, *Jecnam*, (*d*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Zabulon. Elle fut donnée aux Lévites de la famille de Mérari. C'eſt la même que Jachanam du Carmel. Dans Joſué, elle eſt ſurnommée du Carmel, à cauſe du voiſinage de cette montagne.

JECONAM, *Jeconam*, (*e*) ville de Paleſtine, qu'on croit être la même que celle de Jecnam. *Voyez* Jecnam.

JECSAN, *Jecſan*, Ἰεζὰν, (*f*) ſecond fils d'Abraham & de Céthura.

JECTAN, *Jectan*, Ἰεκτὰν, (*g*) fils d'Héber, engendra Elmodad, Saleph, Aſarmoth & Jaré, Aduram, Uzal, Décla, Ebal, Abimael, Saba, Ophir, Hévila & Jobab. Tous ceux-là furent enfans de Jectan. Le païs où ils demeurerent s'étendoit depuis Meſſa, en venant vers Séphar, qui eſt une montagne à l'orient.

JECTEHEL, *Jectehel*, (*h*) rocher que prit Amaſias, roi de Juda, ſur les Iduméens, & du haut duquel il précipita dix mille de cette nation qu'il avoit fait priſonniers dans le combat. Euſebe croit que ce rocher n'eſt autre que la ville de Pétra, capitale de l'Arabie Pétrée. Le combat, où les Iduméens

(*a*) Paral. L. I. c. 6. v. 68.
(*b*) Reg. L. III. c. 4. v. 12.
(*c*) Paral. L. I. c. 23. v. 19.
(*d*) Joſu. c. 12. v. 22. c. 21. v. 34.
(*e*) Joſu. c. 19. v. 11.
(*f*) Geneſ. c. 25. v. 2, 3.
(*g*) Geneſ. c. 10. v. 25. *& ſeq.*
(*h*) Reg. L. IV. c. 14. v. 7. Plin. T. I. p. 268.

furent défaits, se donna dans la vallée des Salines, que nous plaçons entre Palmyre & Bozra. Pline dit que les solitudes de Palmyre s'étendent jusqu'à la ville de Pétra. Il est donc très-probable qu'Amasias poussa ses conquêtes jusqu'à cette ville, & qu'il lui donna le nom de Jecthehel, c'est-à-dire, l'obéissance au Seigneur; pour marquer qu'il tenoit de l'obéissance qu'il avoit rendue à Dieu, la victoire qu'il avoit remportée sur les Iduméens.

JECTHEL, *Jecthel*, (*a*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda. Dom Calmet dit que c'est peut-être la même que Jecabséel de la même tribu. Mais, cette derniere est plutôt Cabseel.

JEDAIA, *Jedaia*, Ἰεδαΐα, (*b*) fils d'Haromaph. Au retour de la captivité de Babylone, il contribua à rebâtir la ville de Jérusalem.

JÉDALA, *Jedala*, (*c*) ville de Palestine, dans la tribu de Zabulon. Quelques-uns la nomment Jetala; mais, l'Hébreu lit Jadala; les Septante, Nalal; le Syriaque, Aral.

JEDDO, *Jeddo*, Ἰεδδαΐ, (*d*) fils de Buz, fut pere de Jéséi.

JEDDOA, *Jeddoa*, (*e*) le même que Jaddus. *Voyez* Jaddus.

JEDDU, *Jeddu*, Ἰαδαί, (*f*) fils de Nébo, fut un de ceux qui se séparerent de leurs femmes qu'ils avoient prises contre la disposition de la loi, du tems de Néhémie.

JEDDUA, *Jeddua*, Ἰεδδοῦα, (*g*) un de ceux qui signerent l'alliance du Seigneur, du tems d'Esdras & de Néhémie.

JÉDÉBOS, *Jedebos*, (*h*) Ἰεξέβας, étoit de la tribu de Juda.

JÉDÉI, *Jedei*, Ἰδεία, (*i*) étoit chef de la seconde classe Sacerdotale, sous le regne de David.

JÉDIHEL, *Jedihel*, Ἰεδιὴλ, (*k*) un des braves de l'armée de David; il quitta le parti de Saül pour s'attacher à ce Prince. Il le vint trouver à Siceleg, & le servit toujours très-fidelement. Jédihel étoit de la tribu de Manassé, fils de Samri, & frere de Joha.

JEDLAPH, *Jedlaph*, (*l*) Ἰεδλάφ, le septième des fils de Nachor frere d'Abraham.

JÉGAAL, *Jegaal*, Ἰωὴλ, (*m*) le second des fils de Semeia.

JEGBAA, *Jegbaa*, (*n*) ville de Palestine dans la tribu de Gad.

(*a*) Josu. c. 15. v. 21, 39. Esdr. L. II. c. 11. v. 25. Reg. L. II. c. 23. v. 20.
(*b*) Esdr. L. II. c. 13. v. 10.
(*c*) Josu. c. 19. v. 15.
(*d*) Paral. L. I. c. 5. v. 14.
(*e*) Esdr. L. II. c. 2. v. 11.
(*f*) Esdr. L. I. c. 10. v. 43.
(*g*) Esdr. L. II. c. 10. v. 21.
(*h*) Paral. L. I. c. 4. v. 3.
(*i*) Paral. L. I. c. 24. v. 7.
(*k*) Paral. L. I. c. 11. v. 45. c. 12. v. 20.
(*l*) Genes. c. 22. v. 22.
(*m*) Paral. L. I. c. 3. v. 22.
(*n*) Numer. c. 32. v. 35.

JÉGÉDÉLIAS, *Jegedelias*, (*a*) homme de Dieu, fut pere d'Hanan.

JÉHÉDÉIA, *Jehedeia*, (*b*) Ἰεδία, Lévite qui descendoit de Subaël.

JÉHÉZIEL, *Jeheziel*, (*c*) Ἰεζιήλ, un de ces hommes braves qui quitterent le parti de Saül, pour se joindre à David.

JÉHIAS, *Jehias*, Ἰεία, (*d*) Lévite qui aida à porter l'Arche, lorsque David la retira de la maison d'Obédédom, pour la transporter à Jérusalem.

JÉHIEL, *Jehiel*, Ἰειήλ, (*e*) le troisième des Lévites établis par David pour servir devant l'arche du Seigneur, pour le glorifier & lui rendre de continuelles actions de graces de toutes ses merveilles, & pour chanter les louanges du Seigneur le Dieu d'Israël.

JÉHIEL, *Jehiel*, Ἰαιήλ, (*f*) de la tribu de Ruben, étoit chef de famille.

JÉHIEL, *Jehiel*, Ἰεήλ, (*g*) un des chefs des Lévites, établit sa demeure à Gabaon, dont il étoit Prince. Sa femme se nommoit Maacha.

JÉHIEL, *Jehiel*, Ἰειήλ. (*h*) fils d'Hotham, étoit un des braves de l'armée de David.

L'Écriture Sainte parle de plusieurs autres Jéhiels ; mais, comme elle n'entre dans aucun détail de leurs actions, nous les passerons sous silence.

JÉHIÉLI, *Jehieli*, Ἰειήλ. (*i*) fils de Lédan, fut pere de Zathan & de Joël, qui gardoient les trésors de la maison du Seigneur.

JÉHU, *Jehu*, Ἰού, Ἰηού, (*k*) fils d'Hanani, étoit un prophete du Seigneur. Il fut envoyé de la part de Dieu, environ l'an du monde 3073, & 927 avant Jesus-Christ, vers Baasa roi de Juda, pour lui dire : » Je » vous ai élevé de la poussière, » & je vous ai établi chef de » mon peuple d'Israël ; & après » cela, vous avez marché dans » les voies de Jéroboam, & » vous avez fait pécher mon » peuple. C'est pourquoi, je » retrancherai votre postérité » de dessus la terre, & je ferai » de votre maison ce que j'ai » fait de celle de Nabat. Celui » de la terre de Baasa qui mour» ra dans la ville, sera mangé » par les chiens ; & celui qui » mourra à la campagne, sera » mangé par les oiseaux du » Ciel. « Le texte de la Vulgate ajoûte que Baasa, irrité de la liberté de Jéhu, le fit mourir ; mais, le texte Hébreu met simplement. » Jéhu ayant » déclaré à Baasa ce que le

(*a*) Jerem. c. 35. v. 4.
(*b*) Paral. L. I. c. 24. v. 20.
(*c*) Paral. L. I. c. 12. v. 4.
(*d*) Paral. L. I. c. 15. v. 24.
(*e*) Paral. L. I. c. 15. v. 18. c. 16. v. 4, 5.
(*f*) Paral. L. I. c. 5. v. 7.
(*g*) Paral. L. I. c. 9. v. 35.
(*h*) Paral. L. I. c. 11. v. 44.
(*i*) Paral. L. I. c. 26. v. 21, 22.
(*k*) Reg. L. III. c. 16. v. 1. & *seq.* Paral. L. II. c. 19. v. 1, 2.

» Seigneur avoit prononcé contre lui, que le Seigneur traiteroit sa maison comme il avoit traité celle de Jeroboam, il le fit mourir pour cela. « On ne dit pas si c'est Baasa qui fit mourir Jéhu, ou si c'est le Seigneur qui fit mourir Baasa.

Ce qui pourroit faire croire que c'est plutôt en ce dernier sens qu'il faut l'entendre, c'est que l'an du monde 3107, environ trente ans après la mort de Baasa, l'on voit de nouveau Jéhu fils d'Hanani, qui vient faire des reproches de la part du Seigneur à Josaphat roi de Juda. » Vous donnez, lui dit-il, du secours à un impie, & vous faites alliance avec un ennemi du Seigneur. Vous vous êtes rendu digne de la colere du Seigneur; mais, parce qu'il s'est trouvé de bonnes œuvres en vous, le Seigneur vous a épargné. « Certainement si Jéhu eût été mis à mort par Baasa, il n'auroit pu se présenter si long-tems après à Josaphat. Quelques-uns veulent qu'il y ait eu deux Jéhu fils d'Hanani; mais, nous aimerions mieux dire que dans le premier passage que nous avons proposé, il s'agit de la mort de Baasa, & non de celle de Jéhu, que de multiplier les personnes sans nécessité. Au reste, on ne sçait rien davantage de la vie de Jéhu.

JÉHU, *Jehu*, [illegible], (*a*) fils de Josaphat, petit fils de Namsi, & capitaine des troupes de Joram roi d'Israël, fut destiné par le Seigneur pour regner sur Israël, & pour venger les crimes de la maison d'Achab. Le Seigneur avoit donné ordre à Elisée de sacrer Jéhu; mais, cet ordre ne fut exécuté que par un des enfans des Prophetes, qu'il y envoya en sa place apparemment afin que la chose se fit dans un plus grand secret. Le Seigneur parla à Elisée & lui déclara sa volonté sur Jéhu, l'an du monde 3097, & Jéhu ne fut sacré Roi qu'en 3120, vingt-trois ans après que l'ordre en eût été donné à Elisée. Jéhu étoit à Ramoth de Galaad, & assiégeoit la citadelle de cette ville avec l'armée de Joram roi d'Israël, lorsqu'on vit arriver un jeune Prophete, qui le tira à part du milieu des Officiers de l'armée, parmi lesquels il étoit assis; & lorsqu'ils furent seuls dans une chambre, le Prophete lui répandit de l'huile sur la tête, & lui dit: » Voici ce que dit le Seigneur: Je vous ai sacré aujourd'hui roi sur Israël. Vous exterminerez la maison d'Achab, & vous vengerez le sang des Prophetes, qui a été répandu par Jézabel. J'exterminerai par votre main la maison d'Achab, & je la traiterai comme j'ai traité celle de Jéroboam fils de Nabat, &

(*a*) Reg. L. III. c. 19. v. 16, 17. L. IV. c. 9. v. 1. *& seq.*

» celle de Baasa fils d'Ahiu. Jé-
» zabel sera mangée des chiens
» dans les champs de Jezra-
» hel, personne ne lui rendra
» les derniers devoirs. »

Le Prophete n'eut pas plutôt dit cela, qu'il tira la porte, & se sauva de peur qu'on ne le reconnût; & Jéhu étant entré au lieu où étoient les autres officiers du Roi, ils lui demanderent de quoi il s'agissoit, & le presserent de leur dire ce que cet homme étoit venu faire. Il leur déclara que c'étoit un Prophete envoyé du Seigneur, pour le sacrer Roi. Ils se leverent aussitôt; & chacun prenant son manteau, ils en firent une espèce de trône à Jehu; & sonnant de la trompette, ils crierent : *Vive le Roi Jéhu*. Or, Joram roi d'Israël, étoit alors à Jezrahel, où il se faisoit traiter de quelques blessures qu'il avoit reçues au siege de Ramoth. Jéhu ordonna donc qu'on ne laissât sortir personne de la ville, & en même tems il partit pour aller surprendre le roi à Jezrahel. Comme il approchoit de la ville, la sentinelle avertit qu'il voyoit une troupe qui venoit en grande hâte. Joram envoya un Officier avec un charriot de guerre, pour reconnoître qui c'étoit; mais, Jéhu sans répondre à cet Officier, lui dit de le suivre. Joram y en envoya un second, à qui Jéhu fit le même commandement. Enfin, Joram y vint lui-même, monté sur son charriot, accompagné d'Ochozias roi de Juda, qui étoit aussi monté sur son charriot; & ils rencontrerent Jéhu sur le champ de Naboth de Jezrahel.

Joram dit à Jéhu : « Apportez-vous la paix? Jéhu lui répondit: Quelle paix pouvez-» vous attendre, pendant que les « fornications de Jézabel votre » mere & ses sorcelleries subsis-» tent en tant de manières? » Joram aussitôt, tournant bride & prenant la suite, dit à Ochozias : Nous sommes trahis, Ochozias. En même tems, Jéhu banda son arc, frappa Joram entre les deux épaules, lui perça le cœur, & le tua dans son charriot. Alors, Jehu ordonna que l'on jettât son corps dans le champ de Naboth de Jezrahel, pour accomplir la parole du prophete Elie, qui l'avoit ainsi prédit. Ochozias, prenant aussi la fuite, fut blessé à mort par l'ordre de Jéhu; mais, il se sauva dans son charriot jusqu'à Mageddo, où il mourut.

Jéhu vint ensuite à Jezrahel, où étoit Jézabel. Comme il entroit dans la ville, Jézabel qui étoit à sa fenêtre, lui dit : Celui qui a tué son maître, peut-il espérer quelque paix? Jéhu levant la tête, & la voyant, commanda à deux ou trois eunuques qui étoient en haut, de la précipiter par la fenêtre; ce qu'ils firent aussitôt, & elle fut foulée aux pieds des chevaux qui entroient; & les chiens la mangerent, en exécution des menaces d'Elie; en sorte que

quand Jéhu envoya pour la faire enterrer, on ne trouva que ses os. Après cela, Jéhu fit dire à ceux de Samarie qui nourrissoient les soixante-dix fils d'Achab, qu'ils pouvoient choisir celui d'entre ces jeunes Princes qu'ils jugeroient à propos pour le mettre sur le trône. Mais, ces gens saisis de frayeur, répondirent qu'ils étoient à Jéhu, & qu'ils lui obéiroient en toutes choses; de sorte que Jéhu leur ordonna de faire mourir tous les enfans du Roi, & de lui en envoyer les têtes; ce qu'ils exécuterent dès le lendemain. Alors, il fit mourir tous les parens d'Achab, ses amis, les Grands de sa cour, & les Prêtres qui étoient à lui dans Jezrahel.

Après cela, il vint à Samarie; & en chemin il trouva les parens d'Ochozias roi de Juda, qui alloient à Jezrahel pour saluer les enfans du Roi & de la Reine, dont ils ne sçavoient pas encore la mort. Jéhu les fit arrêter au nombre de quarante-deux, & les fit tous massacrer. Un peu plus loin, il trouva Jonadad fils de Réchab; & l'ayant fait monter sur son charriot, il lui dit : » Venez avec moi, » & vous verrez mon zèle » pour le Seigneur. » Et quand il fut entré à Samarie, il fit mourir tous ceux qui restoient de la maison d'Achab, sans en épargner un seul. Puis, ayant assemblé le peuple de Samarie, il leur dit : » Achab a rendu » quelques honneurs à Baal, » mais, je veux lui en rendre » de plus grands. Qu'on fasse » donc venir tous les Minis» tres, les Prêtres & les Pro» phetes de Baal, pour une » grande fête que je veux cé» lébrer en son honneur. » Lorsqu'ils furent tous venus, & assemblés dans le temple de Baal, il ordonna qu'on leur donnât à tous des habits, & leur dit de prendre bien garde qu'il n'y eût parmi eux aucun étranger. Après quoi il dit à ses gens de faire main basse sur eux, & de n'en pas épargner un seul. Ainsi, ils furent tous égorgés dans le temple de Baal. On arracha delà la statue de Baal, on la brisa & on la brûla; puis on détruisit ce temple, & on en fit une place destinée à satisfaire aux besoins de la nature.

Le Seigneur, satisfait de la vengeance que Jéhu avoit exercée contre la maison d'Achab, lui promit que ses enfans seroient assis sur le trône d'Israël, jusqu'à la quatrième génération. Mais, en même tems, l'Écriture l'accuse de ne s'être point retiré des péchés de Jéroboam fils de Nabat, qui avoit fait pécher Israël, & qui avoit introduit le culte des veaux d'or. Le prophete Osée le menace de la vengeance du Seigneur en ces termes : » Dans » peu de tems, je vengerai le » sang répandu à Jezrahel, sur » la maison de Jéhu, & je fe» rai cesser le regne de la » maison d'Israël. Je briserai » l'arc d'Israël dans la vallée » de Jezrahel. » Jéhu avoit à la

la vérité exercé la vengeance du Seigneur sur la maison d'Achab, mais il avoit aussi vengé ses injures particulières; ou plutôt il l'avoit fait dans un esprit d'animosité & d'ambition. Il avoit suivi sa passion plutôt que la volonté du Seigneur. Il n'étoit pas demeuré dans les justes bornes. Dieu récompense son obéissance, mais il punit son injustice & son ambition; il punit son Idolâtrie & le sang qu'il avoit injustement répandu. Il regna vingt-huit ans sur Israël, & Joachaz son fils regna en sa place. Les quatre descendans de sa race qui regnerent sur Israël, furent Joachaz, Joas, Jéroboam II. & Zacharie.

Le regne de Jéhu fut traversé par la guerre que lui fit Hazaël roi de Syrie. Ce dernier Prince ravagea toutes les frontières, ou les extrêmités du royaume d'Israël, & tailla en pièces tout ce qu'il y trouva. Il désola sur-tout le païs de delà le Jourdain, & les tribus de Manassé, de Gad & de Ruben, qui y demeuroient. On ne sçait pas le tems de cette guerre. Il est probable qu'elle est du commencement de Jéhu, & qu'Hazaël ayant appris que Jéhu avoit quitté Ramoth de Galaad, se jetta dans ce païs, & le subjugua.

JÉHU, *Jehu*, Ἰηού, (*a*) fils d'Obed, fut pere d'Azarias.

JÉHUS, *Jehus*, Ἰεοὺς, (*b*) le premier des enfans qu'Esaü eut d'Oolibama.

JÉHUS, *Jehus*, Ἰαοὺς, (*c*) de la tribu de Benjamin, étoit fils de Balan, un des descendans de Jadihel.

JÉHUS, *Jehus*, Ἰ..., (*d*) le second des enfans d'Esec.

JÉHUS, *Jehus*, Ἰεοὺς, (*e*) fils de Roboam roi de Juda, & d'Abihaïl.

JÉMAI, *Jemaï*, Ἰαναί, (*f*) le quatrième des enfans de Thola, fils d'Issachar.

JÉMINI, *Jemini*, (*g*) nom qui se met ordinairement pour Benjamin. Ainsi, on dit que Géra, ayeul d'Aod, étoit fils de Jémini, c'est-à-dire, de la tribu de Benjamin; & en parlant de Saül, qu'il étoit fils d'un homme de Jémini, c'est-à-dire, de le tribu de Benjamin. Ailleurs, la terre de Jemini est la terre de Benjamin. Jemini en Hébreu signifie *ma droite*. C'est le nom que Jacob donna à son fils, que Rachel avoit nommé Ben-oni, ou fils de ma douleur.

JEMLA, *Jemla*, Ἰεμλαά, (*h*) fut pere du prophete Michée.

JEMLECH, *Jemlech*, (*i*) Ἰμοὸχ, de la tribu de Siméon, étoit fils d'Amasias.

(*a*) Paral. L. I. c. 2. v. 38.
(*b*) Genes. c. 36. v. 5.
(*c*) Paral. L. I. c. 7. v. 10.
(*d*) Paral. L. I. c. 8. v. 39.
(*e*) Paral. L. II. c. 11. v. 19.

(*f*) Paral. L. I. c. 7. v. 2.
(*g*) Genes. c. 35. v. 18. Judic. c. 3. v. 15. Reg. L. I. c. 9. v. 1.
(*h*) Reg. L. III. c. 22. v. 8.
(*i*) Paral. L. I. c. 4. v. 34.

JEMNA, *Jemna*, Ἰεμνὰ, (*a*) l'aîné des enfans d'Aser, fut chef de la famille des Jemnaïtes. Il est nommé ailleurs Jamné.

JEMNAITES, *Jemnaïta*, Ἰαμινὶ, famille parmi les Hébreux. *Voyez* Semna.

JEPHDAIA, *Jephdaia*, (*b*) Ἰεφαδίας, un des fils de Séfac.

JEPHLAT, *Jephlat*, Ἰαφλὴτ, (*c*) l'aîné des enfans d'Héber, fut pere de Phosech, de Chamaal, & d'Asoth.

JEPHLETI, *Jephleti*, (*d*) ville de Palestine, sur les frontières de la tribu de Benjamin & de celle d'Éphraïm.

JÉPHONÉ, *Jephune*, Ἰεφοννὴ, (*e*) pere de Caleb, étoit de la tribu de Juda.

JÉPHONÉ, *Jephone*, Ἰεφρὴ, (*f*) fils aîné de Jéther, de la tribu d'Aser.

JEPHTAHEL, *ou* JEPHTHAEL, *Jephtahel*, *Jephthael*, (*g*) ville de Palestine, dans la tribu de Zabulon.

JEPHTÉ, *Jephte*, Ἰεφθάε, (*h*) homme de guerre & fort vaillant, succéda à Jaïr dans le gouvernement d'Israël. Il étoit fils d'une des courtisannes d'un certain Galaad.

Son pere eut de sa femme des enfans qui étant devenus grands chasserent Jephté de la maison en lui disant : » Vous ne » pouvez pas être héritier en la » maison de notre pere, parce » que vous êtes né d'une autre » mere. « Jephté, les fuyant donc & évitant de les rencontrer, demeura au païs de Tob; & des gens qui n'avoient rien & qui vivoient de brigandages s'assemblerent auprès de lui, & le suivoient comme leur chef. Quelque tems après, les enfans d'Ammon combattirent contre ceux d'Israël; & comme ils les pressoient vivement, les anciens de Galaad allerent trouver Jephté au païs de Tob pour le faire venir à leur secours. Ils lui dirent donc : » Venez & soyez » notre Prince pour combattre » contre les enfans d'Ammon. » Jephté leur répondit : N'est-» ce pas vous qui me haïssiez, » & qui m'avez chassé de la » maison de mon pere? Pour-» quoi venez-vous à moi main-» tenant que vous êtes dans » l'affliction ? Les principaux » de Galaad lui dirent : Nous » venons vous trouver afin que » vous marchiez avec nous, » que vous combattiez contre » les enfans d'Ammon, & que » vous soyez le chef de tous » ceux qui habitent dans le païs » de Galaad. Jephté leur répon-» dit : Si c'est avec un sincere » désir que vous venez m'en-» gager à combattre pour vous » contre les enfans d'Ammon,

(*a*) Numer. c. 26. v. 44.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 25.
(*c*) Paral. L. I. c. 7. v. 32.
(*d*) Josu. c. 16. v. 3.
(*e*) Numer. c. 13. v. 7.
(*f*) Paral. L. I. c. 7. v. 38.
(*g*) Josu. c. 19. v. 14, 27.
(*h*) Levit. c. 27. v. 2. *& seq.* Deuter. c. 12. v. 31. Judic. c. 11. v. 1. *& seq.* c. 12. v. 1. *& seq.* ad Hebr. Epist. c. 11. v. 32, 33. Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 158, 159.

» en cas que le Seigneur me les » livre entre les mains, ferai-» je votre Prince? ils lui ré-» pondirent: Que le Seigneur » qui nous entend soit entre » vous & nous, & soit témoin » que nous voulons accomplir » ce que nous vous promet-» tons. «

Jephté s'en alla donc avec les principaux de Galaad; tout le peuple l'élut pour son Prince, & Jephté fit devant le Seigneur toutes ses protestations à Maspha. Il envoya ensuite des ambassadeurs au Roi des enfans d'Ammon pour lui dire de sa part: » Qu'y a-t-il de commun » entre vous & moi? Pourquoi » êtes-vous venu m'attaquer » & ravager mon païs? Le Roi » des Ammonites leur répon-» dit: C'est parce qu'Israël ve-» nant d'Égypte m'a pris mon » païs depuis les confins d'Ar-» non jusqu'à Jaboc & jusqu'au » Jourdain; rendez-le moi » donc maintenant sans dispu-» te. « Jephté donna de nouveau ses ordres aux Ambassadeurs, & leur commanda de dire au Roi des Ammonites, qu'Israël ne lui avoit rien pris, mais seulement au Roi des Amorrhéens, & que tout ce qu'il possédoit au-delà du Jourdain, il le possédoit par droit de conquête. » Ne croiriez-vous pas, ajouta » Jephté, avoir droit de possé-» der ce que Chamos votre dieu » auroit conquis pour vous? Il » est de même bien juste que » nous possédions ce que le Sei-» gneur notre Dieu s'est acquis » par ses victoires. Est-ce que » vous êtes plus considérable » que Balac fils de Séphor, roi de » Moab, ou pouvez-vous faire » voir qu'il ait formé contre les » Israëlites les plaintes que vous » formez présentement, ou qu'il » leur ait pour cela déclaré la » guerre, tant qu'Israël a ha-» bité dans Hésébon & dans ses » villages, dans Aroer & dans » les villages qui en dépen-» dent, ou dans toutes les villes » qui sont le long d'Arnon ou » du Jourdain pendant trois » cens ans? D'où vient que pen-» dant tout ce tems-là vous » n'avez fait aucune démarche » pour rentrer dans ces droits » prétendus? Ce n'est donc » point moi qui vous fais inju-» re, mais c'est vous qui me » la faites en me déclarant une » guerre injuste. Que le Sei-» gneur soit notre arbitre, & » qu'il décide aujourd'hui ce » différend entre Israël & les » enfans d'Ammon. « Mais, le Roi des enfans d'Ammon ne voulut point se rendre à ce que Jephté lui avoit fait dire par ses ambassadeurs.

Alors, l'Esprit du Seigneur se saisit de Jephté; il alla par tout le païs de Galaad & de Manassé, & passa de Maspha de Galaad jusqu'aux enfans d'Ammon. Or, il fit ce vœu au Seigneur: » Seigneur, » si vous livrez entre mes mains » les enfans d'Ammon, je vous » offrirai en holocauste le pre-» mier qui sortira de la porte » de ma maison, & qui viendra

» au-devant de moi, lorsque » je retournerai victorieux du » païs des enfans d'Ammon. « Jephté passa ensuite dans les terres des enfans d'Ammon pour les combattre; & le Seigneur les livra entre ses mains. Il prit & ravagea vingt villes depuis Aroer jusqu'à Mennith, & jusqu'à Abel, lieu planté de vignes. Les enfans d'Ammon perdirent dans cette défaite un grand nombre d'hommes, & ils furent désolés par les enfans d'Israël. Mais, lorsque Jephté revenoit de Masphа dans sa maison, sa fille qui étoit unique, parce qu'il n'avoit point d'autres enfans qu'elle, vint audevant de lui en dansant au son des tambours. Jephté l'ayant vue déchira ses vêtemens, & lui dit: » Hélas! ma fille, vous » m'accablez d'affliction, & » vous en serez accablée avec » moi; car, j'ai fait un vœu au » Seigneur & je ne puis faire » autre chose que ce que j'ai » promis. Sa fille lui répondit: » Mon pere, si vous avez fait » un vœu au Seigneur, faites de » moi tout ce que vous avez » promis, après la grace que » Dieu vous a faite de tirer » vengeance de vos ennemis, » & de remporter une si grande » victoire sur les enfans d'Ammon. Accordez-moi seulement, ajoûta-t-elle, la prie- » re que je vous fais; laissez- » moi aller sur les montagnes » pendant deux mois, afin que » je pleure ma virginité avec » mes compagnes. « Jephté lui répondit: Allez; & il la laissa libre pendant ces deux mois. Elle alloit donc avec ses compagnes & ses amies, & elle pleuroit sa virginité sur les montagnes. Après les deux mois, elle revint trouver son pere, & il accomplit à l'égard de sa fille, ce qu'il avoit voué sans qu'elle eût connu d'homme. Delà vint la coûtume qui s'observa toujours depuis en Israël, que toutes les filles d'Israël s'assembloient une fois l'année, pour pleurer la fille de Jephté de Galaad pendant quatre jours.

Cependant, il s'excita une sédition dans la tribu d'Ephraïm; car, ceux de cette tribu passant vers le septentrion dirent à Jephté: » Pourquoi n'avez- » vous point voulu nous appel- » ler, lorsque vous alliez com- » battre les enfans d'Ammon, » afin que nous y allassions avec » vous? Nous allons donc vous » brûler, vous, & votre mai- » son. Jephté leur répondit: » Nous avions une grande guer- » re mon peuple & moi contre » les enfans d'Ammon; je vous » ai priés de nous donner du » secours, & vous ne l'avez » point voulu faire. Voyant » cela, j'ai exposé ma vie; j'ai » marché contre les enfans » d'Ammon, & le Seigneur me » les a livrés entre les mains. » Qu'ai-je fait en tout cela qui » mérite que vous veniez me » faire la guerre? « Jephté ayant donc fait assembler tous ceux de Galaad combattit contre Ephraïm; & ceux de Galaad

défirent ceux d'Éphraïm qui avoient dit : » Vous n'êtes que » des fugitifs d'Éphraïm ; qu'es-» tu , ô Galaad , au milieu d'É-» phraïm & de Manaffé ? « Ceux de Galaad fe faifirent même des gués du Jourdain, par où ceux d'Éphraïm devoient repaffer en leur païs ; & lorfque quelqu'un d'Éphraïm fuyant de la bataille , venoit fur le bord de l'eau , & difoit à ceux de Galaad : Je vous prie de me laiffer paffer ; ils lui difoient : N'êtes-vous pas Éphratéen , & lui répondant que non, ils lui repliquoient : Dites donc Schibboleth, terme qui fignifie un épi ; & prononçant Sibboleth , parce qu'il ne pouvoit pas bien prononcer la première lettre de ce nom , ils le prenoient auffi-tôt & le tuoient au paffage du Jourdain ; de forte qu'il y eut quarante-deux mille hommes de la tribu d'Éphraïm qui furent tués en ce jour-là.

Jephté jugea donc le peuple de Dieu pendant fix ans ; il mourut enfuite , & fut enterré dans une des villes de Galaad où il demeuroit. Abéfan de Bethléem fut après lui juge d'Ifraël, vers l'an 1177 avant Jefus-Chrift. Saint Paul met Jephté entre les Saints de l'ancien Teftament qui fe font diftingués par le mérite de leur foi.

JEPHTHA , *Jephtha* , (*a*) ville de Paleftine , dans la tribu de Juda.

JÉRAA, *Jeraa* , Ἰωχὴν , (*b*) Égyptien, étoit efclave de Sefan. Son maître , qui n'avoit qu'une fille , fans aucun fils , la lui fit époufer. Jéraa en eut Étheï.

JÉRALA , *Jerala* , (*c*) ville de Paleftine , dans la tribu de Zabulon. Elle eft nommée Jédala , dans quelques exemplaires ; & c'eft la meilleure leçon , autorifée par l'Hébreu.

JÉRAMÉEL , *Jerameel* , (*d*) Ἰερεμεὴλ . Ἰεσμεγὰ , canton du partage de Juda , vers le midi de cette tribu. Il fut poffédé par les defcendans de Jéraméel, fils d'Hefron. David difoit à Achis qu'il faifoit des courfes dans le païs de Jéraméel, pendant qu'il ravageoit le païs des Amalécites , des Geffurites & des Gerfites.

JÉRAMÉEL , *Jerameel* , (*e*) Ἰραμεὴλ . l'aîné des fils d'Hefron, de la tribu de Juda, étoit frere de Ram & Calubi. Il eut pour fils aîné Ram , & enfuite Buna , Aran , Afom & Achia. Jéraméel époufa encore une autre femme , nommée Atara , qui fut mere d'Onam.

JÉRAMÉEL , *Jerameel* , (*f*) Ἰεραμεὴλ , de la race de Lévi, étoit fils de Cis.

JERCAAM , *Jercaam* , (*g*) Ἰεκλὰν , de la tribu de Juda , étoit fils de Raham.

(*a*) Jofu. c. 15. v. 43.
(*b*) Paral. L. I. c. 2. v. 34, 35.
(*c*) Jofu. c. 19. v. 15.
(*d*) Reg. L. I. c. 27. v. 10. c. 30. v. 29.
(*e*) Paral. L. I. c. 2. v. 9, 25, 26.
(*f*) Paral. L. I. c. 24. v. 29.
(*g*) Paral. L. I. c. 2. v. 44.

JÉRÉMIAS, *Jeremias*, Ἰερεμίας, (*a*) fils d'Habsanias, de la race des Réchabites.

JÉRÉMIE, *Jeremias*, (*b*) Ἰερεμίας, fils d'Helcias, de la race Sacerdotale, étoit natif d'Anathoth, bourgade de la tribu de Benjamin. Il fut destiné à l'emploi de prophete dès le sein de sa mere & avant sa naissance. Lorsque Dieu lui parla pour la première fois, & qu'il l'envoya porter ses ordres aux Rois, aux Princes, aux Prêtres & au peuple de Juda, il s'excusa sur son bas âge & sur son peu d'éloquence. C'étoit la quatorzième année de son âge, & la treizième année du regne de Josias. Il continua de prophétiser jusqu'après la ruine de Jérusalem par les Chaldéens, arrivée l'an du monde 3416, & il mourut, à ce qu'on croit, dans l'Égypte, deux ans après, l'an du monde 3418, & 582 avant Jesus-Christ.

Jérémie s'étoit contenté de prêcher de vive voix, sans rien écrire, jusqu'à la quatrième année du regne de Joakim, roi de Juda. Ce fut alors qu'il commença à rédiger ses prophéties, ainsi que nous le dirons ci-après. Nous allons donner un abrégé de sa vie; autant que nous le pourrons, en suivant l'ordre des tems.

Lorsque Dieu appella Jérémie au ministère de la Prophétie, il lui fit voir tout d'un coup qu'il auroit beaucoup à souffrir de la part des Juifs; mais, il lui promit en même-tems de le rendre comme un mur d'airain contre les Rois, les Princes & le peuple de Juda. Il lui fit voir aussi sous la figure d'une branche d'amandier qui commençoit à fleurir, & sous celle d'une chaudiere échauffée par un feu soufflé du côté du nord, que toute la Judée étoit menacée de la part des Chaldéens, d'un très-grand malheur, & qui devoit bientôt arriver. On peut dire que c'est-là l'objet général de presque toutes les prophéties de Jérémie. Elles roulent sur les crimes de Juda, & sur la vengeance que le Seigneur devoit en tirer par la main de Nabuchodonosor, roi des Chaldéens.

Le Prophete commence par une forte invective contre les désordres du royaume de Juda. Ces désordres étoient extrêmes durant les premières années du regne de Josias, & avant que ce Prince eût réformé ses États; ce qu'il ne fit que la dix-huitième année de son regne. Pendant tout ce tems, Jérémie souffrir de grandes persécutions de la part des Juifs. Ses parens & ses compatriotes mêmes, ceux de la petite ville d'Anathoth, le menaçoient de le tuer, s'il continuoit à prophétiser. Mais,

(*a*) Jerem. c. 35. v. 3.

(*b*) Reg. L. IV. c. 23. v. 4. *& seq.* Paral. L. II. c. 35. v. 25. Ecclesiastic. c. 49. v. 9. Jerem. c. 1. *& seq.* Maccab. L. II. c. 2. v. 1. *& seq.* c. 15. v. 13. *& seq.* Matth. c. 16. v. 14. ad Hebr. Epist. c. 11. v. 37.

le Prophete les menace eux-mêmes qu'ils seront mis à mort par le glaive, & qu'ils périront par la famine. En même-tems, il se plaint à Dieu du bonheur dont jouissent les méchans, pendant que les gens de bien, sont dans l'oppression & dans la douleur. Le païs étoit alors pressé d'une famine, qui étoit un effet de la colere du Seigneur contre son peuple. Vers ce même-tems, Dieu défend à son Prophete de prendre une femme, & de nourrir des enfans dans Jérusalem ; d'entrer dans aucune maison de joie & de festin, ni dans aucune maison de deuil, pour consoler ceux qui étoient affligés. Tout cela désignoit que le Seigneur avoit résolu d'ôter à son peuple toute paix, toute joie, toute consolation.

Nous croyons que ce fut sous le regne de Sellum, fils de Josias, que Jérémie reçut ordre du Seigneur d'aller chez un potier de terre. Il y remarqua un pot qui se cassoit entre les mains du potier, qui en fit un autre sur le champ avec la même argile dont le premier étoit composé. Jérémie déclara que cela marquoit la réprobation de Juda, au lieu duquel Dieu devoit susciter un autre peuple plus fidele. Pour faire sentir plus vivement la force de cette prophétie, il reçut ordre de prendre une cruche de terre, & de la casser en présence des anciens du peuple & des Prêtres, dans la vallée des enfans d'Ennon. De-là il monta au temple, où il confirma tout ce qu'il leur avoit dit. Phassur, capitaine du temple, le fit arrêter & mettre dans une prison du temple, où il demeura jusqu'au lendemain. Alors, il prédit à Phassur que lui, ses enfans & ses amis, seroient réduits en captivité.

Joakim, roi de Juda, ayant succédé à Sellum, Jérémie lui dit que s'il veut demeurer fidele à Dieu, on verra encore des Rois de Juda dans son palais, accompagnés de tout l'éclat de leur dignité; mais que s'il continue dans ses désordres, Dieu réduira ce lieu en solitude. Mais, comme Joakim au lieu de se corriger s'abandonnoit à la cruauté & à l'avarice, & s'amusoit à faire des bâtimens somptueux, Jérémie le menace d'une mort malheureuse, & lui dit qu'il sera privé des honneurs de la sépulture. Il parle encore contre Jéchonias, frere de Joakim, & lui prédit qu'il sera livré entre les mains des Chaldéens, & qu'il ne verra jamais aucun Roi de sa race sur le trône de Juda. Il déclame fortement contre ces deux Princes, & les dépeint comme des pasteurs cruels, qui, au lieu de paître leur troupeau, le dévorent & le dissipent.

Vers le même tems, Jérémie étant monté au temple, en prédit clairement la destruction. Alors, les faux Prophetes & les Prêtres le saisirent, & le déclarerent coupable de mort.

Les Princes du peuple y étant venus pour le juger, Jérémie sans s'effrayer, leur déclara qu'il n'avoit rien dit que par l'ordre de Dieu, & que s'ils ne se convertissoient, ils verroient bientôt l'effet de ses menaces. Ce discours arrêta les Princes; ils le renvoyerent absous, & le justifierent par l'exemple du prophete Michée, qui avoit prédit la même chose sous le roi Ezéchias, sans qu'on lui eût fait la moindre peine.

Avant la quatrième année de Joakim, Jérémie prophétisa contre divers peuples voisins de la Judée, comme les Égyptiens, les Philistins, les Tyriens, les Phéniciens, les Iduméens, les Ammonites, les Moabites, & les peuples de Damas, de Cédar, d'Asor, &c. Car, Jérémie étoit établi le prophete des Nations ou des Gentils, comme saint Paul étoit destiné pour être l'Apôtre des Gentils. Le Prophete menace donc tous ces peuples de leur faire boire le calice de la colère du Seigneur. Mais, cette prophétie n'eut son accomplissement parfait qu'après la ruine de Jérusalem par les Chaldéens.

La quatrième année de Joakim, Nabuchodonosor fut envoyé en Judée par son pere Nabopolassar. Il fit le siege de Jérusalem, prit Joakim & plusieurs autres Juifs, entre lesquels étoient Daniel & ses compagnons. Il vouloit les mener tous captifs à Babylone; mais, il relâcha Joakim, & se contenta d'y faire conduire les autres captifs. Ce fut cette année que Jérémie annonça positivement la captivité des Juifs, qui devoit durer soixante-dix ans, après lesquels Dieu devoit punir à leur tour les Chaldéens & les Babyloniens. Dans le même tems, il prédit pour la seconde fois, que les peuples voisins des Juifs seront enivrés du calice de la colère de Dieu.

Ce fut aussi cette quatrième année de Joakim, que le Prophete reçut ordre du Seigneur de mettre en écrit tout ce qui lui avoit été révélé depuis la troisième année de Josias, jusqu'alors. Jérémie obéit. Il dicta ses prophéties à Baruch son disciple, & lui dit de les aller lire dans le temple, n'y pouvant aller lui-même, parce qu'il étoit dans les liens, où il avoit été mis par les ordres du Roi. Baruch alla donc au temple la cinquième année de Joakim; & le jour de l'expiation solemnelle, il lut devant l'assemblée du peuple les prédictions fâcheuses dont Jérémie les menaçoit. Michée, fils de Gamarias, en alla donner avis aux Princes & aux Magistrats, qui envoyerent chercher Baruch, avec le livre qu'il avoit lu au peuple. Baruch vint, & répéta de nouveau en leur présence, ce qu'il avoit récité devant le peuple. On informa le Roi de tout ce qui s'étoit passé, & on interrogea Baruch sur la manière dont Jérémie lui avoit dicté ce volume. Il répondit que

ce Prophete le lui avoit dicté par cœur, sans hésiter, & comme s'il avoit lu dans un livre. Les Magistrats dirent à Baruch de se retirer, & de se tenir caché avec Jérémie; & cependant ils porterent le livre au Roi, qui en fit lire trois ou quatre pages en sa présence; mais, ayant ouï ce qu'il contenoit, il le coupa avec un canif, & le jetta dans un brasier, qui étoit allumé devant lui. Il ordonna en même tems qu'on se saisit de Baruch & de Jérémie; mais, Dieu ne permit pas qu'on les trouvât. Jérémie reçut ordre une seconde fois de dicter à Baruch ce qui avoit été brûlé, & Dieu y fit ajoûter beaucoup de nouvelles choses.

Un jour, Jérémie, par l'ordre de Dieu, introduisit dans le temple les Réchabites, & leur fit présenter du vin. Ils s'excuserent d'en boire, disant que Jonadab, un de leurs ancêtres, le leur avoit défendu, aussi-bien que de demeurer dans des maisons & dans les villes, & ne leur avoit permis de loger que sous des tentes. Ils ajoûterent qu'ils n'étoient entrés dans la ville que par nécessité, les Chaldéens occupant la campagne, & ne leur permettant pas d'y pouvoir demeurer en paix. Cette circonstance fait juger que ceci arriva pendant le siege de Jérusalem, la septième & dernière année de Joakim. Jérémie prit occasion de cette réponse, de faire aux Juifs de vifs reproches de leur peu de soumission aux loix du Seigneur, pendant que les Réchabites avoient tant de déférence pour les ordres d'un de leurs ancêtres.

Peu de tems après, Joakim fut pris, tué & jetté à la voirie par les Chaldeens. Jéchonias son fils lui succéda, & ne regna que trois mois. Il fut aussi pris par les Chaldéens, & mené captif à Babylone. Sédécias regna après Jéchonias, depuis l'an du monde 3405, jusqu'en 3416, qui est l'année de la prise de Jérusalem par les Chaldéens.

Les rois de Moab, d'Ammon, d'Idumée, de Tyr & de Sidon, avoient envoyé des Ambassadeurs à Sédécias au commencement de son regne. Jérémie fit présent à chacun de ces Ambassadeurs d'un joug, pour les porter aux Rois leurs maîtres, avec ordre de leur dire de la part du Seigneur, que quiconque refuseroit de s'assujettir de bon gré à Nabuchodonosor, seroit malgré lui soumis à son joug & à son empire. Jérémie dit la même chose à Sédécias. Et comme le Prophete portoit sur son cou des jougs & des liens, pour marquer par-là aux Israëlites leur captivité prochaine, & leur assujettissement aux Chaldéens, un faux prophete, nommé Hananias, saisit ces liens & ces jougs qui étoient sur le cou de Jérémie, & les ayant brisés devant tout le monde, il dit: C'est ainsi que le Seigneur rompra le joug

que Nabuchodonofor veut impofer aux Juifs. Comme Jérémie fe retiroit outré de douleur, le Seigneur lui inspira de retourner, & de dire à Hananias, qu'au lieu de ce joug de bois qu'il venoit de rompre, le roi Nabuchodonofor leur en imposeroit un autre de fer. » Et » vous, Hananias, ajoûta-t-il, » puifque vous abufez du nom » du Seigneur, par vos mensonges, vous mourrez avant » la fin de cette année. » Il mourut en effet deux mois après cette prédiction.

L'on croit que ce fut fous le regne de Sédécias que Jérémie reçut ordre du Seigneur d'aller dans une caverne fur l'Euphrate, pour y cacher une ceinture de lin. Il retourna quelque tems après au même lieu, & y trouva cette ceinture toute pourrie; ce qui marquoit l'abandonnement que le Seigneur faifoit de Juda, qu'il s'étoit autrefois attaché comme une ceinture. La quatrième année du même Prince, Saraïas frere de Baruch ayant été envoyé à Babylone, apparemment pour redemander à Nabuchodonofor les vaiffeaux du temple, Jérémie lui donna les prophéties qu'il avoit écrites contre Babylone, avec ordre de les lire aux Juifs captifs, & après cela de les attacher à une pierre, & de les jetter dans l'eau de l'Euphrate. Jérémie écrivit encore une autre fois aux mêmes captifs, par Gamarias, que le Roi envoyoit à Babylone, de s'établir dans ce païs, d'y bâtir des maifons, & de s'y marier, parce que leur captivité devoit durer foixante-dix ans, après lesquels le Seigneur les délivreroit.

Un certain Séméïas, qui étoit alors à Babylone, écrivit à Sophonias, qui étoit un des premiers Prêtres, & le reprit de ce qu'il permettoit à Jérémie d'écrire ces chofes aux captifs, & de ce qu'il ne l'avoit pas mis en prifon pour cela. Sophonias lut la lettre à Jérémie, & ce Prophete écrivit de nouveau aux captifs de Babylone, & prédit à Séméïas qu'il mourroit en captivité, & que ni lui, ni fa poftérité, ne verroient point la délivrance du peuple de Juda.

Nabuchodonofor étant venu affiéger Jérufalem la dixième année du regne de Sédécias, Jérémie qui ne ceffoit de prédire que la ville feroit prife, & le peuple réduit en captivité, fut mis en prifon dans le parvis du palais. Alors, Hanaméel, fils de l'oncle de Jérémie, vint trouver le Prophete dans fa prifon, & lui dit: » C'eft à vous » qu'appartient le droit d'a» cheter un tel champ qui eft à » Anathoth votre patrie. » Jérémie l'acheta, il en paffa le contrat, & en délivra l'argent. Il en mit la cédule entre les mains de Baruch, & lui dit de la conferver, parce, ajoûta-t-il, que le tems viendra que ce païs fera de nouveau cultivé & habité. Durant le mê-

me siege, le Roi & les habitans de Jérusalem remirent en liberté leurs esclaves, parce que c'étoit l'année Sabbatique, & que la vue du danger présent les rendoit plus exacts à garder la loi. Mais, Nabuchodonosor ayant quitté pour quelque tems le siege de la ville, pour repousser le roi d'Égypte, qui faisoit mine de venir à son secours, le Roi & le peuple reprirent leurs esclaves, sans se mettre en peine de leur parole, ni de la loi de Dieu. Jérémie sur cela s'éleva contre eux, & leur fit de terribles menaces. Depuis la levée du siege, il fut mis en liberté, & Sédécias envoya vers lui pour se recommander à ses prières. Le Prophete fit dire au Roi, que Nabuchodonosor reviendroit contre la ville, qu'il la prendroit & la réduiroit en cendres. Comme il vouloit se retirer à Anathoth sa patrie, les gardes l'arrêterent comme un transfuge, & les Princes le jetterent dans un cachot, où il fut en danger de sa vie, à cause de l'incommodité du lieu. Sédécias envoya lui demander quelque tems après, s'il avoit quelque nouvelle révélation. Jérémie lui dit qu'infailliblement il seroit livré aux Chaldéens, & le pria de le faire tirer de la prison où il étoit. Le Roi lui accorda cette grace, & lui fit donner tous les jours du pain pour sa nourriture, tandis qu'il y en eut dans la ville.

Nabuchodonosor, étant revenu au siege de Jérusalem, la serra de plus près qu'auparavant; & Sédécias ayant envoyé demander à Jérémie s'il n'avoit rien de bon à lui dire, il répondit à ceux que le Roi avoit envoyés, que la perte du Roi & des Princes étoit résolue; mais que pour le peuple, ceux qui se rendroient aux Chaldéens, auroient la vie sauve; & que ceux qui s'opiniâtreroient à demeurer dans la ville, seroient enveloppés dans sa ruine. Comme ce Prophete continuoit à prédire les malheurs de la ville, les principaux de Jérusalem en firent leurs plaintes à Sédécias, qui leur permit de faire de Jérémie tout ce qu'ils voudroient. Ils le descendirent avec des cordes dans une citerne, où il n'y avoit point d'eau, mais seulement de la boue, & où le Prophete seroit bientôt mort, si Abdémélech n'en eût averti le Roi, qui le fit tirer de-là. Il fut toutefois laissé dans le parvis de la prison, où il demeura jusqu'à la prise de la ville, qui arriva quelque tems après, la onzième année de Sédécias, & avant J. C. 584.

Jérémie fut pris avec les autres captifs, & mené avec eux jusqu'à Ramath; mais, comme Nabuchodonosor avoit expressément recommandé à Nabuzardan Général de ses troupes, d'avoir soin de Jérémie, & de lui laisser faire ce qu'il voudroit, Nabuzardan lui don-

na le choix de venir avec lui à Babylone, ou de demeurer dans la Judée, avec le reste du peuple. Le Prophete accepta ce dernier parti, & alla joindre Godolias à Masphath, où plusieurs Juifs que la guerre avoit dispersés en différens endroits, vinrent aussi se réunir. Ils y vivoient en paix, lorsqu'Ismaël fils de Nathanias, accompagné de dix hommes, vint trouver Godolias à Masphath, & le tua en trahison. Mais, il fut poursuivi par Johanan fils de Carée, qui l'obligea de relâcher le butin qu'il avoit pris, & de se sauver lui huitième chez les Ammonites.

Johanan ayant ramassé ce qu'il put de Juifs, les rassembla près de Bethléem; & l'on consulta Jérémie, pour sçavoir si l'on devoit demeurer dans la Judée, ou se retirer en Égypte. Le Prophete demanda du tems, pour consulter le Seigneur; & au bout de dix jours, il leur répondit que s'ils alloient en Égypte, ils y périroient par l'épée, par la famine & par la peste; & que s'ils demeuroient dans le païs de Juda, Dieu les y conserveroit & les y protégeroit. Les Chefs du peuple se mutinerent, & soutinrent que cette réponse ne venoit pas du Seigneur, & que c'étoit Baruch qui la lui avoit suggérée, pour les détourner d'aller en Égypte. Ils prirent donc la résolution de s'y en aller, & obligerent Jérémie & Baruch de les y accompagner. Ce Prophete y prononça des prophéties contre les Juifs & contre les Égyptiens, leur prédit que Nabuchodonosor viendroit dans ce païs, désigna même le lieu où il placeroit son trône, & menaça le roi d'Égypte que Dieu le livreroit entre les mains des Chaldéens, comme il y avoit déja livré Sédécias. Voilà à peu près ce que nous trouvons de la vie de Jérémie dans ses propres Écrits.

Plusieurs Anciens croyent qu'il fut lapidé à Taphnis en Égypte, par les Juifs, qui ne pouvoient souffrir ses menaces & ses reproches; & c'est de sa mort qu'on explique ces mots de l'Épître aux Hébreux: *Ils ont été lapidés*. Quelques Rabbins croyent qu'il revint en Judée; & d'autres veulent qu'l soit allé à Babylone, & qu'il y soit mort. Quelques anciens Peres ont enseigné qu'il n'étoit pas mort, non plus qu'Elie, parce que l'Écriture ne dit rien de son décès, & parce que les Apôtres répondirent à Jesus-Christ, qui leur demandoit ce que les Juifs disoient de lui, que les uns le prenoient pour Elie, & les autres pour Jérémie. Mais, le sentiment commun & général des Théologiens, est qu'il est mort, & qu'il doit un jour ressusciter.

Outre le Livre de ses prophéties, nous avons encore ses Lamentations en cinq chapitres, qui sont des cantiques de Deuil composés à l'occasion des der-

niers malheurs de Jérusalem, & de sa ruine entière par les Chaldéens. C'est le sentiment qui paroît le mieux fondé. D'autres croyent que Jérémie les composa à l'occasion de la mort du pieux roi Josias. Il est certain qu'il écrivit des Lamentations sur ce sujet ; mais, elles ne sont pas venues jusqu'à nous. Voici ce qu'on lit dans les Paralipomènes au sujet de ces Lamentations : *Tout Juda & Jérusalem pleurerent Josias ; Jérémie sur-tout fit paroître sa douleur dans les Lamentations qu'il composa, & que tous les Chantres & les Chanteuses répetent tous les ans dans Israël.* On lui attribue aussi le Pseaume CXXXVI, & on veut qu'il ait composé le LXIV avec Ezéchiel. Quelques-uns lui attribuent la compilation du troisième & quatrième livre des Rois, parce que le dernier chapitre de Jérémie a été tiré du quatrième livre des Rois, pour servir comme de supplément à sa prophétie. Les livres des Maccabées citent certains Écrits de Jérémie, que l'on voyoit encore l'an du monde 3880 & avant Jesus-Christ 120. Mais, ces Écrits sont perdus. Enfin, les Peres citent souvent Baruch sous le nom de Jérémie, parce qu'ordinairement Baruch est mis à la fin des prophéties de son Maître.

Jérémie apparut à Judas Maccabée, accompagné du saint pontife Onias, & lui donna un glaive d'or tout brillant de clarté, en lui disant : *Recevez cette épée comme un présent que Dieu vous envoye, & assurez vous que par son moyen vous abattrez les ennemis de mon peuple d'Israël.* En même tems, Onias lui dit, en lui montrant Jérémie : *Voilà celui qui aime ses freres, & tout le peuple d'Israël & qui fait des prières continuelles à Dieu, pour le peuple & la sainte Cité.*

JÉRÉMIE, *Jeremias*, (*a*) Ἰερεμίας, de la ville de Lobna, fut pere d'Amital femme de Josias roi de Juda, & mere de Joachas & de Sédécias.

JÉRÉMIE, *Jeremia*, (*b*) Ἰερεμία, de la demi tribu de Manassé, étoit un de ces hommes braves & très-forts, qui acquirent beaucoup de réputation parmi ceux de leur maison qu'ils commandoient.

JÉRÉMIE, *Jeremias*, (*c*) Ἰερεμία, de la tribu de Benjamin, étoit aussi un homme très-fort & très-brave ; il tiroit de l'arc & se servoit également des deux mains, pour jetter des pierres avec la fronde, ou pour tirer des fleches. Il alla trouver David à Sicéleg, lorsque ce Prince fuyoit Saül.

JÉRÉMIE, *Jeremias*, (*d*) Ἰερεμίας, nom commun à deux hommes de la tribu de Gad,

(*a*) Reg. L. IV. c. 24. v. 18.
(*b*) Paral. L. I. c. 5. v. 24.
(*c*) Paral. L. I. c. 12. v. 4.
(*d*) Paral. L. I. c. 12. v. 10, 13.

qui étoient encore très-forts & très braves, & qui vinrent se retirer près de David, lorsqu'il étoit caché dans la forteresse du désert. Ils étoient très-vaillans dans le combat, se servant du bouclier & de la lance; ils avoient un visage de lion, & ils égaloient à la course les chevres des montagnes.

JÉRÉMIEL, *Jeremiel*, (*a*) Ἱερεμεὴλ, fils d'Amélech, fut un de ceux, à qui le roi Joakim ordonna d'arrêter Baruch avec le prophete Jérémie. Mais, le Seigneur les cacha tous deux.

JÉRIAS, *Jerias*, Σαρευία, (*b*) fils de Sélémias. Un jour, Jérémie voulant sortir de Jérusalem par la porte qu'on appelloit la porte de Benjamin, Jérias, qui étoit en garde à cette porte, l'arrêta, & lui dit: » Vous fuyez pour vous aller » rendre aux Chaldéens. Jéré» mie lui répondit: Cela est faux, » je ne suis point pour m'aller » rendre aux Chaldéens. » Jérias n'écouta point Jérémie; mais, s'étant saisi de lui, il l'amena devant les Grands, qui étant en colère contre Jérémie, le firent battre, & l'envoyerent en la prison qui étoit dans la maison de Jonathan secrétaire; car, c'est lui qui commandoit dans la prison. Jérémie ayant donc été mis dans la basse fosse & dans un cachot, y demeura plusieurs jours.

JÉRIAU, *Jeriau*, Ἱεριὰ, (*c*) l'aîné des enfans d'Hébron fils de Caath.

JÉRIBAI, *Jeribai*, Ἱαριβὶ, (*d*) un des braves de l'armée de David.

JÉRICHO, *Jericho*, Ἱεριχὼ, (*e*) ville de Palestine, dans la tribu de Benjamin, environ à sept lieues de Jérusalem, & à deux du Jourdain. Moïse l'appelle la ville des Palmiers, à cause qu'il y avoit grand nombre de ces arbres dans la plaine de Jéricho. Josephe dit qu'il y avoit dans le territoire de cette ville beaucoup de palmiers, & l'arbre du baume qui produisoit cette liqueur si précieuse & si estimée des Anciens. La vallée de Jéricho étoit arrosée par un ruisseau, qui étoit autrefois salé & amer, mais qui dans la suite fut adouci par le prophete Elisée; en sorte que ses eaux rendirent la plaine de Jéricho, une des plus agréables & des plus fertiles du païs.

Jéricho fut la première ville du païs de Chanaan, que Josué prit. Il y envoya d'abord des espions qui furent reçus par une femme nommée Rahab, qui les logea chez elle, & les sauva

(*a*) Jerem. c. 36. v. 26.
(*b*) Jerem. c. 37. v. 12. *& seq.*
(*c*) Paral. L. I. c. 23. v. 19.
(*d*) Paral. L. I. c. 11. v. 46.
(*e*) Deuter. c. 34. v. 3. Josu. c. 2. v. 1. *& seq.* c. 6. v. 1. *& seq.* c. 18. v. 21. Judic. c. 3. v. 13. Reg. L. II. c. 10. v. 5. L. III. c. 16. v. 34. L. IV. c. 2. v. 18, 19. *& seq.* Ecclesiastic. c. 24. v. 18. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 134. *& seq.* de Bell. Judaïc. p. 890. *& seq.*

de la main du Roi de la ville, qui avoit envoyé pour les faire arrêter. Elle leur fit promettre qu'ils la conserveroient, elle & toute sa famille, lorsqu'ils auroient pris la ville.

Josué reçut ordre du Seigneur d'assiéger Jéricho, peu de jours après le passage du Jourdain, & peut-être la veille ou le jour de la première Pâque, que les Hébreux célébrerent dans la terre de Chanaan. La manière dont devoit se faire le siege est toute extraordinaire. Dieu leur ordonna de faire pendant sept jours, & chaque jour une fois le tour de la ville. Les gens de guerre marchoient à la tête, apparemment hors de la portée des traits des ennemis. Après eux suivoient les Prêtres qui sonnoient de la trompette ; puis ceux qui portoient le coffre sacré, qui renfermoit les Tables de la loi, & enfin tout le peuple, disposé dans le même ordre qu'ils gardoient dans la marche du désert. On observa cette cérémonie jusqu'au septième jour. Ce jour là, on tourna sept fois autour de la ville ; & à la septième, au bruit des trompettes & des cris de tout le peuple, les murs tomberent d'eux-mêmes. Le premier jour étoit un Dimanche, disent les Rabbins, & le septième un jour de Sabbath. Tout le peuple demeura dans un profond silence, pendant les six premiers jours ; mais, le septième jour, Josué leur ayant dit de crier, ils éleverent leurs voix de toutes parts ; & les murs étant renversés, ils entrerent tous dans la ville, chacun par l'endroit qui étoit vis-à-vis de soi.

Le Seigneur avoit ordonné que la ville fût dévouée à l'anathême, que nul ne touchât à quoi que ce fût de ce qu'on y trouveroit & qu'on n'y épargnât ni hommes ni bêtes ; que la seule Rahab & sa famille seroient exceptées de cette loi générale. Tout cela fut exécuté. On mit le feu à la ville ; & on consacra au Seigneur tout l'or, l'argent & le cuivre qui s'y trouverent. Alors Josué fit cette imprécation, & dit : » Maudit » soit devant le Seigneur l'homme qui relevra & rebâtira » Jéricho ; que son premier né » meure, lorsqu'il en jettera » les fondemens, & qu'il perde » le dernier de ses enfans, lorsqu'il en mettra les portes. » Cette imprécation de Josué ne fut pas vaine. Hiel de Béthel, environ cinq cens trente-sept ans après, entreprit de rebâtir Jéricho. Il perdit Abiram son fils aîné, lorsqu'il en jetta les fondemens ; & Ségub le dernier de ses fils, lorsqu'il en posa les portes.

Au reste, on ne doit pas s'imaginer que jusqu'au tems de Hiel de Béthel, il n'y ait point eu de ville de Jéricho dans ce canton. Nous y voyons une ville des Palmiers, apparemment, la même que Jéricho, du tems des Juges, & sous Eglon, roi des Moabites. Les ambassadeurs

de David, qui avoient été outragés par les Ammonites, demeurerent à Jéricho, jusqu'à ce que leur barbe fut revenue. Il y avoit donc dès-lors une ville de Jéricho, mais elle n'étoit pas sur les fondemens de l'ancienne ; elle étoit au voisinage de cette première Jéricho. Josephe distingue assez ces deux villes, lorsqu'il dit qu'encore de son tems, on voyoit près de l'ancienne, détruite autrefois par Josué, la source d'une fontaine très-abondante, qui suffisoit pour arroser toute la plaine. Mais, depuis que Hiel de Béthel eut réparé l'ancienne Jéricho, nul ne se fit scrupule d'y aller demeurer.

Hérode avoit fait bâtir à Jéricho un fort beau palais. C'est-là qu'il fit noyer le grand prêtre Aristobule son beau-frere, & qu'il mourut lui-même. Notre Sauveur a fait quelques miracles à Jéricho, & c'est où il s'invita à demeurer chez Zachée, dont la foi est si fort louée dans l'Évangile.

La rose de Jéricho est louée dans l'Écriture & dans les voyageurs, quoiqu'il y ait lieu de douter que ce que l'Écriture appelle *rose de Jéricho*, soit la même chose que les Modernes entendent sous ce nom. Quoi qu'il en soit, voici ce qui est connu sous le nom de *rose de Jéricho*. C'est une plante qui a la forme du sureau. Sa fleur vient en bouquet, composé de plusieurs petites fleurs assez semblables à celles du sureau. D'arbord, elle est rouge, elle devient ensuite blanchâtre. La campagne de Jéricho est toute couverte de cette espèce d'arbuste. Il en vient aussi dans quelques endroits de l'Arabie. La fleur est incorruptible ; elle se seche, & se referme à peu près, comme la fleur de sureau, avant qu'elle s'ouvre & s'épanouisse. On lui attribue plusieurs vertus sans aucun fondement. Quand on la laisse quelque tems dans l'eau, elle s'ouvre & s'épanouit. Dès qu'on la laisse quelque tems hors de l'eau, elle se resserre, & cela en toutes les saisons de l'année.

Quoique Josephe dise que les environs de Jéricho ressembloient au Paradis terrestre, cependant il y avoit quantité de serpens ; & même Suidas dit qu'on s'en servoit pour la thériaque. Strabon fait mention de deux forts, Thrax & Taurus, situés à l'entrée de Jéricho, & que Pompée détruisit. Josephe parle aussi des forts placés autour de cette ville. Celui de Dagon, Δαγὼν, étoit de ce nombre. Kupros étoit aussi une citadelle bâtie au-dessus de Jéricho par Hérode. Vespasien détruisit Jéricho, Adrien la rebâtit. Baillet prétend que l'ancienne ville de Jéricho, détruite pas Josué, étoit dans la tribu de Juda, & que la nouvelle Jéricho étoit de la tribu de Benjamin. Cette ville fut encore relevée sous les empe-

reurs

reurs Chrétiens; & Procope dit que Justinien y fit réparer l'hôpital & l'église de la mere de Dieu. On y établit même un siege Épiscopal; & elle est nommée *Regium Yericho*, dans la Notice du patriarchat de Jérusalem, mais les guerres des Sarrasins dans la Terre sainte ont tout détruit.

Jéricho n'est à présent qu'un amas de méchantes huttes faites de cannes & de boue, où demeurent des Arabes si gueux, qu'à peine ont-ils de quoi couvrir leur nudité. Beaucoup de leurs enfans y marchent tout nus. Il n'y a plus ni remparts, ni murailles, on y voit tout au plus quelques restes de ses ruines. Ce qu'il y a de plus entier est la maison de Zachée, ou plutôt la maison qu'on a bâtie en la place où étoit la sienne, près des anciennes murailles de la ville & du torrent qui leur servoit de fossé. C'est un édifice quarré, dont l'étage d'en haut est presque tout abattu; celui de dessous, qui est bien voûté, subsiste; mais il ne sert plus que d'étable.

JERICUS. *Voyez* Arcus.

JÉRIEL, *Jeriel*, Ἰεριὴλ, (a) étoit le second des enfans de Thola, fils d'Issachar.

JÉRIMOTH, *Jerimoth*, (b) Ἰερμώθ, ville de Palestine, dans la partie méridionale de la tribu de Juda. Le roi de Jérimoth, fut tué par Josué.

JÉRIMOTH, *Jerimoth*, (c) Ἰεριμώθ, le quatrième des fils de Béla, fut chef d'une famille remplie d'hommes très-forts pour le combat.

JÉRIMOTH, *Jerimoth*, (d) Ἰεριμώθ, fut le troisième des fils de Musi.

JÉRIMOTH, *Jerimoth*, (e) Ἰεριμώθ fils de David, & pere de Mahalath, qui fut mariée à Roboam.

JÉRIMOTH, *Jerimoth*, (f) [illegible], prêtre, fils d'Elam, avoit épousé une femme étrangère, qu'il renvoya au retour de la captivité de Babylone.

JÉRIMUTH, *Jerimuth*, la même ville que Jérimoth. *Voyez* Jérimoth.

JÉRIMUTH, *Jerimuth*, (g) [illegible], un des braves de l'armée de David.

JÉRIMUTH, *Jerimuth*, (h) [illegible], prêtre, de la famille de Zéthua, consentit, au retour de la captivité de Babylone, à renvoyer la femme étrangère qu'il avoit épousée contre la loi.

JÉRIOTH, *Jerioth*, (i) [illegible], fils de Caleb & d'Azuba, fut pere de Jaser, de Sobab & d'Ardon.

JERMAI, *Jermaï*, [illegible], (k) prêtre de la race d'Hason, est un de ceux qui, au retour

(a) Paral. L. I. c. 7. v. 2.
(b) Josu. c. 15. v. 35.
(c) Paral. L. I. c. 7. v. 7.
(d) Paral. L. I. c. 23. v. 23.
(e) Paral. L. II c. 11. v. 18.
(f) Esdr. L. I. c. 10. v. 26.
(g) Paral. L. I. c. 12. v. 5.
(h) Esdr. L. I. c. 10. v. 27.
(i) Paral. L. I. c. 2. v. 18.
(k) Esdr. L. I. c. 10. v. 33.

de la captivité de Babylone, consentirent à renvoyer les femmes étrangères qu'ils avoient épousées contre la loi.

JÉROBAAL, *Jerobaal*, (*a*) Ἱεροβάαλ, surnom qui fut donné à Gédéon, depuis qu'il eut abattu le bois de Baal, & que son pere eut répondu à ceux qui s'en plaignoient, que c'étoit à Baal à s'en venger. C'est de-là que Sanchoniathon a pris son Jérombaal, prêtre du dieu Jao.

JÉROBOAM, *Jeroboam*, (*b*) Ἱεροβοάμ, fils de Nabath & d'une veuve nommée Sarva, a rendu son nom fort celebre, parce qu'il fut l'auteur du Schisme & de l'Idolâtrie des dix tribus. Sa patrie étoit Saréda dans la tribu d'Ephraïm. Jéroboam étoit hardi & entreprenant; & Salomon lui avoit donné la commission de lever les tributs sur toute la maison de Joseph, c'est-à-dire, sur les tribus d'Ephraïm & de Manassé.

Un jour que Jéroboam étoit sorti de Jérusalem, & alloit seul à la campagne, le prophete Ahias de Silo vint à sa rencontre, ayant sur ses épaules un manteau tout neuf. Ils n'étoient qu'eux deux dans un champ. Alors, Ahias prenant son manteau, le coupa en douze pièces, & dit à Jéroboam : » Prenez-en dix parts pour » vous ; car, voici ce que dit » le Seigneur : Je diviserai & » arracherai le royaume des » mains de Salomon, & je vous » en donnerai dix tribus. Il » ne lui en restera qu'une, à » cause de David mon servi» teur, & de la ville de Jéru» salem, que j'ai choisie en» tre toutes les villes d'Israël ; » j'en userai ainsi parce que » Salomon a adoré Astarté déesse » des Sidoniens, Chamos dieu » des Moabites, & Moloch » dieu des Ammonites, & par» ce qu'il m'a abandonné & » s'est livré à l'iniquité. Je ne » le priverai point toutefois du » royaume; il en jouira jusqu'à » sa mort. Mais, je l'ôterai » d'entre les mains de son fils, » & je vous en donnerai dix » tribus. Si donc vous obéissez » à mes ordres, & si vous mar» chez dans mes voies, comme » a fait David mon serviteur, » je serai avec vous, j'établi» rai votre maison pour tou» jours, & je vous mettrai en » possession du royaume d'Is» raël. »

Jéroboam, déja indisposé contre Salomon, & animé par les promesses d'Ahias, commença à remuer, & à solliciter les peuples à la révolte. Mais, Salomon en ayant eu vent, voulut faire arrêter Jéroboam, qui se sauva en Égypte, & y demeura jusqu'à la mort de Salomon. Roboam, qui lui succéda, ayant suivi l'avis des jeunes conseillers, qui lui persuaderent d'user de

(*a*) Judic. c 6. v. 31, 32.

(*b*) Reg. L. III. c. 11. v. 26. *& seq.* c. 12. v. 1. *& seq.* c. 13. v. 1. *& seq.* c. 14. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 13. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 273. *& seq.*

hauteur & de menaces envers le peuple assemblé pour le reconnoître Roi, l'irrita de telle sorte qu'il y eut dix tribus qui se séparerent de la maison de David, & qui abandonnerent Roboam. Cependant, Jéroboam étoit revenu d'Égypre; & les dix tribus l'ayant appris, le firent venir dan une assemblée générale, où il fut établi Roi sur-tout Israël.

Jéroboam fit bâtir un palais dans Sichem, où il établit sa demeure, & un autre dans la ville de Phanuel. Quelque tems après, la fête des Tabernacles s'approchant, il pensa que s'il permettoit à ses sujets de l'aller célébrer à Jérusalem, la majesté des cérémonies & du culte que l'on rendoit à Dieu dans le temple, les porteroit à se repentir de l'avoir choisi pour leur Roi; qu'ainsi ils l'abandonneroient pour se remettre sous l'obéissance de Roboam; & qu'il ne perdroit pas seulement la couronne, mais courroit aussi risque de perdre la vie. Pour remédier à un mal qu'il avoit tant de sujet d'appréhender, il fit bâtir deux temples, l'un en la ville de Béthel, & l'autre en celle de Dan qui étoit près de la source du petit Jourdain, & fit faire deux veaux d'or que l'on mit dans ces deux temples.

Il assembla ensuite ses dix tribus, & leur parla en cette sorte: « Mes amis, je crois que » vous n'ignorez pas que Dieu » est présent par-tout, & » qu'ainsi il n'y a point de lieu » d'où il ne puisse entendre les » prières & exaucer les vœux » de ceux qui l'invoquent. » C'est pourquoi, je ne trouve » point à propos que pour l'adorer vous vous donniez la » peine d'aller à Jérusalem qui » est si éloignée d'ici & qui » nous est ennemie. Celui qui » en a bâti le temple n'étoit » qu'un homme non plus que » moi; & j'ai fait faire & consacrer à Dieu deux veaux » d'or, dont l'un a été mis en » la ville de Béthel, & l'autre » en celle de Dan, afin que » selon que vous serez les plus » proches de l'une de ces deux » villes, vous puissiez y aller rendre vos hommages à Dieu. » Vous ne manquerez point de » Sacrificateurs & de Lévites; » j'en établirai que je prendrai d'entre vous, sans que » vous ayez besoin pour ce » sujet d'avoir recours à la tribu de Lévi & à la race » d'Aaron. Mais, ceux qui désireront d'être reçus à faire » ces fonctions, n'auront qu'à » offrir à Dieu en sacrifice un » veau & un mouton en la » même manière que l'on dit » que fit Aaron, lorsqu'il fut » pour la première fois établi » Sacrificateur. » Voilà de quelle sorte Jéroboam trompa le peuple qui s'étoit soumis à lui, & le porta à abandonner la loi de Dieu & la religion de leurs peres; ce qui fut la cause des maux que les Hébreux souffrirent depuis, & de

la servitude où ils se trouverent réduits après avoir été vaincus par les nations étrangères.

Ce Prince, le quinzième jour du huitième mois, qu'il avoit fait solemnel à sa fantaisie, monta à l'autel qu'il avoit bâti dans Béthel; il fit faire une fête solemnelle aux enfans d'Israël, il offrit des victimes sur cet autel, & y fit brûler de l'encens. En même tems, un homme de Dieu vint de Juda à Béthel par l'ordre du Seigneur, lorsque Jéroboam étoit près de l'autel & qu'il encensoit, & il s'écria contre l'autel en parlant ainsi de la part du Seigneur : » Autel, autel, » voici ce que dit le Seigneur : » Il naîtra un fils dans la mai» son de David qui s'appel» lera Josias; & il immolera » sur toi les Prêtres des hauts » lieux qui t'encensent mainte» nant, & brûlera sur toi les » os des hommes. » En même tems, pour preuve de ce qu'il prédisoit, il ajoûta : » Voici ce » qui fera connoître que c'est » le Seigneur qui a parlé; l'au» tel va présentement se rom» pre, & la cendre qui est des» sus se répandra par terre. » Le Roi ayant entendu ces paroles que l'homme de Dieu avoit prononcées à haute voix contre l'autel qui étoit à Béthel, étendit sa main de dessus l'autel & dit : Qu'on l'arrête. Et en même tems, la main qu'il avoit étendue contre le Prophete se sécha, & il ne put plus la retirer à lui. L'autel aussi-tôt se rompit en deux, & la cendre qui étoit dessus se répandit, selon le miracle que l'homme de Dieu avoit, par le commandement du Seigneur, prédit devoir arriver. Alors le Roi dit à l'homme de Dieu : » Offrez » vos prières pour moi au Sei» gneur votre Dieu, & de» mandez lui qu'il me rende » l'usage de ma main. » Aussitôt l'homme de Dieu pria le Seigneur & le Roi retira sa main à lui, & elle devint comme elle étoit auparavant. Le Roi dit encore à l'homme de Dieu : » Venez manger avec moi en » ma maison, & je vous ferai » des présens. L'homme de » Dieu dit au Roi : Quand » vous me donneriez la moi» tié de votre maison, je » n'irai point avec vous, & je » ne mangerai point de pain » ni ne boirai point d'eau dans » ce lieu-ci. Car, le Seigneur » en me donnant ses ordres » m'a fait ce commandement : » Vous ne mangerez point-là » de pain, & n'y boirez point » d'eau; & vous ne vous en re» tournerez point par le même » chemin par lequel vous y au» rez été. » Il s'en alla donc par un autre chemin, & il ne retourna pas par le même chemin par lequel il étoit venu à Béthel.

Un évenement si extraordinaire ne fit point rentrer Jéroboam en lui-même. Ce Prince continua toujours de plus en plus à offenser Dieu par ses hor-

ribles impiétés. Il faisoit continuellement dresser des autels sur les lieux des forêts les plus élevés, & établissoit pour Sacrificateurs des personnes de basse condition. Mais, Dieu ne tarda pas long-tems à le punir de tant d'abominations par la juste vengeance qu'il exerça sur lui & sur toute sa postérité. Son fils étant extrêmement malade, il dit à la Reine sa femme de prendre l'habit d'une personne du commun du peuple, & d'aller trouver le prophete Abias, cet homme admirable qui lui avoit autrefois prédit qu'il seroit Roi; qu'elle feignît d'être étrangère, & qu'elle s'informât de lui si son fils guériroit de cette maladie. Elle partit aussi-tôt, & comme elle approchoit de la maison d'Ahias, Dieu apparut au Prophete alors si accablé de vieillesse qu'il ne voyoit presque plus, lui dit que la femme de Jéroboam venoit le trouver, & l'instruisit de ce qu'il auroit à lui répondre. Lorsqu'elle approcha de la porte, feignant d'être une pauvre femme étrangère, le Prophete lui cria : » Entrez, » femme de Jéroboam, sans » dissimuler qui vous êtes; car, » Dieu me l'a révélé, & m'a » instruit de ce que j'ai à vous » répondre. Retournez trouver » votre mari, & dites lui de » la part de Dieu : Lorsque » vous n'étiez en nulle consi- » dération, j'ai divisé le royau- » me qui devoit appartenir au » Successeur de David, pour » vous en donner un partie; » & votre horrible ingratitude » vous a fait oublier tous mes » bienfaits; vous avez aban- » donné mon culte pour ado- » rer des idoles formées de » vos mains; mais, je vous » exterminerai avec toute vo- » tre race; je donnerai vos » corps à manger aux chiens » & aux oiseaux; & j'établirai » sur Israël un Roi qui ne par- » donnera à aucun de vos des- » cendans. Le peuple qui vous » est soumis, ne sera pas exempt » de ce châtiment; il sera chas- » sé de cette terre si abondante » qu'il possede maintenant, & » dispersé au-delà de l'Eu- » phrate, parce qu'il a imité » votre impiété & cessé de me » rendre l'honneur qui m'est » dû, pour rendre un culte » sacrilege à ces faux Dieux » qui sont l'ouvrage des hom- » mes. Hâtez-vous, dit ensuite » le Prophete, d'aller porter » cette réponse à votre mari; » & quant à votre fils, il ren- » dra l'esprit au même moment » que vous entrerez dans la » ville. On l'enterrera avec » honneur, & tout le peuple le » pleurera, parce qu'il est le » seul de toute la race de Jé- » roboam qui ait de la piété & » de la vertu. »

Cette Princesse, accablée de douleur par cette réponse & considérant déja son fils comme mort, retourna toute fondante en larmes retrouver le Roi, & en se hâtant elle hâta la mort de son fils qui ne devoit expi-

rer que lorſqu'elle arriveroit, & qu'elle ne pouvoit plus eſpérer de revoir en vie. Elle le trouva mort ſuivant la prédiction du Prophete, & rapporta à Jéroboam tout ce qu'il lui avoit dit.

Jéroboam, mépriſant les oracles que Dieu avoit prononcés par la bouche de ſon Prophete, aſſembla huit cens mille hommes pour faire la guerre à Abia fils de Roboam dont il mépriſoit la jeuneſſe. Mais, la réſolution de ce Prince ſurpaſſant ſon âge, au lieu de s'étonner de cette grande multitude d'ennemis, il eſpéra de remporter la victoire, leva dans les deux tribus qui lui étoient aſſujetties une armée de quatre cens mille hommes, alla au devant de Jéroboam, ſe campa près de la montagne de Samaron, & ſe prépara à le combattre. Cependant, Jéroboam faiſoit ſecrétement défiler une partie de ſes troupes pour prendre ſon armée par derriere & l'envelopper; ce qui la remplit d'un grand effroi lorſqu'elle s'en apperçut. Mais, Abia ſans s'en étonner les exhorta à mettre toute leur confiance en Dieu que les hommes ne peuvent ſurprendre. La généroſité avec laquelle il leur parla, leur en inſpira une ſi grande, qu'après avoir invoqué le ſecours de Dieu & mêlé leurs cris au ſon des trompettes des Sacrificateurs, ils allerent au combat avec une hardieſſe incroyable; & Dieu abattit de telle ſorte l'orgueil & le courage de leurs ennemis, qu'on ne voit point, ni dans toute l'hiſtoire Grecque, ni dans toutes celles des Barbares, qu'il ſe ſoit jamais fait un tel carnage dans aucune autre bataille. Car, cinq cens mille hommes du parti de Jéroboam demeurerent morts ſur la place dans cette illuſtre & merveilleuſe victoire que Dieu accorda à la piété du roi Abia.

Jéroboam ne ſurvécut pas long-tems à un ſi grand déſaſtre; il mourut après un regne de vingt-deux ans, & eut Nadab ſon fils pour Succeſſeur, vers l'an 950 avant J. C.

JÉROBOAM, *Jeroboam*, Ἱεροβοάμ. (*a*) ſecond du nom, fils de Joas, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Iſraël, l'an 821 avant Jeſus-Chriſt. Son regne fut aſſez long, puiſqu'il dura quarante-un ans; ainſi, ce Prince mourut l'an 780 avant Jeſus Chriſt.

Il fit le mal devant le Seigneur, & marcha dans les voies de Jéroboam fils de Nabath, qui avoit fait pécher Iſraël. Il rétablit cependant le royaume de Samarie dans ſon ancienne ſplendeur dont il étoit fort déchu ſous ſes prédéceſſeurs, & reconquit les païs & les villes que les rois de Syrie avoient uſurpés & démembrés

(*a*) Reg. L. IV. c. 14. v. 23. *& ſeq.* c. 15. v. 1. Oſee. c. 4. v. 15. c. 5. v. 1. c. 6. v. 8. c. 9. v. 15. c. 12. v. 11. *& ſeq.* Amos. c. 2. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 337. *& ſuiv.*

de ses États. Il réduisit sous son obéissance toutes les terres de de-là le Jourdain, jusqu'à la mer morte ; tout cela en exécution des promesses que le Seigneur lui en avoit faites par le prophete Jonas, fils d'Amathi, dont nous avons encore les autres prophéties, mais nous n'avons pas celles qu'il avoit faites en faveur de Jéroboam II, ni le détail des conquêtes que ce Prince avoit faites, & qui étoient écrites dans les Annales des rois d'Israël.

Les prophetes Osée, Amos & Jonas prophétiserent sous Jéroboam II. On voit par leurs écrits, que sous son regne, l'oisiveté, la mollesse, la somptuosité, l'injustice regnoient dans Israël ; que la licence en fait de religion étoit extrême ; que l'on fréquentoit non-seulement Dan & Béthel, où l'on avoit placé les veaux d'or, mais aussi Maspha de Galaad, Bersabée, le Thabor, le Carmel, & Galgal, & en général les lieux où le Seigneur avoit apparu aux Patriarches, & presque toutes les hauteurs d'Israël. Ce n'étoit pas toujours pour y adorer les idoles, mais c'étoit toujours désobéir au Seigneur, & s'exposer à l'occasion de tomber dans des désordres honteux, en se trouvant dans des assemblées de réjouissance & dans des lieux écartés. On remarque aussi que sous son regne, on observoit dans Israël plusieurs articles de la loi cérémonielle. On payoit les prémices & les décimes ; on observoit les fêtes & le Sabbath ; on consacroit des Nazaréens.

Le prophete Amos fut suscité de Dieu pour menacer la maison de Jéroboam des derniers malheurs. Il dit que les hauts lieux, consacrés aux idoles, seront détruits, & que la famille de Jéroboam sera exterminée par l'épée. Amasias, prêtre de Béthel, donna avis au Roi qu'Amos étoit un sujet rebelle, qui inspiroit au peuple l'esprit de révolte, & qui disoit publiquement : Jéroboam mourra par l'épée, & Israël sera emmené captif hors de son païs. C'étoit une calomnie de la part de ce faux prêtre ; & l'Écriture ne dit pas que le Roi y ait ajoûté foi. Toutefois, Amasias fit sortir Amos des terres d'Israël, & il y a toute apparence que ce ne fut que par l'autorité du Prince. Nous ne sçavons pas plus de particularités de la vie de Jéroboam II.

JÉROHAM, *Jeroham*, (a) Ἰερεμεήλ, fils d'Eliu ou d'Eliel, de la tribu de Lévi, fut pere d'Elcana & ayeul de Samuel.

JÉROHAM, *Jeroham*, (b) Ἰροὰμ, de la tribu de Benjamin,

(a) Reg. L. I. c. 1. v. 1. Paral. L. I. c. 6. v. 27, 34.

(b) Paral. L. I. c. 8. v. 27.

fut pere de Jersia, d'Elia & de Zéchri.

JÉROHAM, *Jeroham*, (*a*) Ἰρωάμ, de la ville de Gedor, fut pere de Joëla & de Zabadia.

JÉROHAM, *Jeroham*, (*b*) Ἰεραάβ, de la tribu de Dan, fut pere d'Ezrihel.

JÉROHAM, *Jeroham*, (*c*) Ἰωράμ, fut pere d'Azarias, centenier du tems du grand-prêtre Joiada.

JÉRÔME, *Hieronymus*, (*d*) Ἱερώνυμος, fameux historien Grec, naquit, à ce que l'on croit, dans le commencement de la seconde ou de la troisième année de la 100.[e] Olympiade, & ne mourut qu'à l'âge de cent quatre ans. Il eût inconteſtablement pour patrie la ville de Cardie, une des plus conſidérables de la Cherſonnèſe de Thrace. Les Généraux qui y commandoient les troupes d'Athènes, s'étoient emparés de quelques places que les Cardiens croyoient leur appattenir légitimement. Trop foibles pour réſiſter à une République ſi puiſſante, ils ſe jetterent entre les bras de Philippe, roi de Macédoine. La protection de ce Prince rétablit les affaires de ſes nouveaux alliés. Les bienfaits dont il les combla, en attirerent pluſieurs à ſa cour. Eumène & Jérôme y parurent avec éclat. Le premier ſçut en peu de tems, par des qualités ſupérieures, s'élever à la dignité de ſecrétaire du Roi, poſte éminent & très-diſtingué parmi les Macédoniens, comme le remarque Cornélius Népos. Peut-être que le ſecond eut moins de part à la faveur; il y a cependant un endroit de Démoſthène qui pourroit faire conjecturer que Philippe ſe ſervit de Jérôme dans des négociations également délicates & importantes. Du moins eſt-il conſtant que celui qui harangua l'aſſemblée des Arcadiens, pour les détourner d'enrrer dans la ligue que les ambaſſadeurs d'Athènes avoient ordre de leur propoſer, ſe nommoit Jérôme, & il n'y a rien là qui ne puiſſe convenir à l'hiſtorien qui fait le ſujet de cet article. Il étoit homme de lettres, partiſan zélé du roi de Macédoine, & capable de ménager ſes intérêts dans les occaſions qui demandoient de l'adreſſe & de la dextérité. Cette dernière propoſition eſt appuyée ſur des paſſages formels de Diodore de Sicile. On y voit qu'Eumène & Antigonus, très-éclairés l'un & l'autre, conferent à Jérôme des ambaſſades, dont le ſuccès importoit extrêmement au bien de leurs affaires.

La mort de Philippe n'appor-

(*a*) Paral. L. I. c. 12. v. 7.

(*b*) Paral. L. I. c. 27. v. 22.

(*c*) Paral. L. II. c. 23. v. 1.

(*d*) Athen. p. 206, 217. Suid. T. I. 1126. Pauſ. p. 17, 25. Plut. Tom. I. pag. 590. Diod. Sicul. pag. 650, 695. Strab pag. 378, 443. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 20. *& ſuiv.*

ta aucun changement à la situation de Jérôme ; il retrouva un nouveau protecteur dans la personne du nouveau Monarque, dont les bienfaits probablement le déterminerent à passer en Asie. Nous ne devons pas dissimuler cependant, que Plutarque, Arrien & Quinte-Curce, ne parlent en aucune façon de Jérôme, dans le récit des combats divers qui se donnerent contre les Perses, & contre tant de nations qui furent obligées de subir le joug des Macédoniens. Mais, ces sortes d'argumens, qui se tirent du silence des Auteurs, ne sont pas sans réplique ; & celui-ci en particulier perd toute sa force, quand on considere qu'il ne reste aujourd'hui qu'une très-petite partie de ce grand nombre d'Écrivains, qui avoient transmis à la postérité les actions héroïques d'Alexandre. Il n'est presque pas douteux, en effet, que Jérôme n'ait partagé avec les autres capitaines de ce Prince, les périls & la gloire d'une expédition qui mit fin à l'empire des Perses. Le témoignage d'Athénée n'est point équivoque, il assure que les Macédoniens chargerent Jérôme du soin de faire travailler à la construction du char superbe qui devoit conduire le corps d'Alexandre au lieu de sa sepulture. Il s'ensuit de-là, si nous ne nous trompons, que notre Historien de retour en Assyrie, après la glorieuse expédition des Indes, avoit vu expirer à Babylone un Monarque digne d'une plus longue vie ; autrement il faudra soutenir, contre toutes les regles de la vraisemblance, qu'on a fait venir Jérôme exprès ou de Cardie ou de Macédoine, pour présider à un ouvrage que plusieurs officiers de l'armée étoient très-capables de bien diriger. N'est-il pas infiniment plus naturel de penser que sa présence, ses services, & la considération où il étoit parmi les principaux chefs des troupes Macédoniennes, le firent préférer à tous ses compétiteurs ?

Le crédit d'Eumène ne lui fut point inutile dans ces circonstances ; il étoit son compatriote, & lié intimement avec Perdiccas, qui alors gouvernoit avec une autorité presque absolue les affaires de la Monarchie. Antipater & Ptolémée, à la pénétration de qui les projets ambitieux de ce Général n'avoient point échappé, prirent les armes, & les Macédoniens mécontens de Perdiccas, le massacrerent en Égypte. Jérôme, privé d'un si puissant appui, se retira auprès d'Eumène qui venoit de remporter une victoire signalée sur les troupes que commandoient Cratérus & Néoptoleme. Les confédérés, que la défaite de ces deux capitaines avoit irrités au dernier point, presserent Antigonus de marcher contre le vainqueur, qui, battu à son tour, & cela par la trahison des siens, fut

obligé de se jetter dans le château de Nora, situé sur les confins de la Lycaonie & de la Cappadoce. Il se fit pendant le siege diverses propositions de paix, qu'Antigonus éluda sous le prétexte frivole de n'oser rien conclurre que de l'aveu d'Antipater. Dans le tems que Jérôme se disposoit à l'aller trouver, on apprit la mort de ce vieux Général.

Les troubles qui s'éleverent alors en Macédoine, changerent entièrement le système d'Antigonus. Persuadé que la mésintelligence qui regnoit dans la famille royale & parmi les Grands, lui ouvriroit le chemin du trône, il résolut de se réconcilier avec Eumène, le seul qui par l'étendue de ses lumières, & son étonnante capacité dans le métier de la guerre, pût assurer le succès d'une entreprise si périlleuse. Il ne paroissoit pas facile, à la vérité, d'ébranler la fidélité d'un homme que le devoir & la reconnoissance tenoient étroitement uni à la maison de ses anciens maîtres ; mais, Antigonus, comme la plupart des gens en proie à une ambition démesurée, convaincu que personne ne résiste à la dangereuse tentation de s'agrandir, demanda une entrevue à Jérôme, joignit les caresses aux prieres, & le conjura d'exhorter Eumène à prendre avec lui des engagemens qui les rendissent désormais inséparables. Il occupera le premier rang dans mon amitié, ajoûta-t-il, & je suis prêt à le revêtir dès à présent d'un gouvernement plus riche & plus considérable que celui de la Cappadoce. Il étoit naturel de se flatter qu'Eumène, réduit aux dernières extrêmités, accepteroit sans balancer des offres si avantageuses. Elles ne l'éblouirent pas néanmoins ; & trop généreux pour sacrifier à sa fortune tant de bienfaits dont Philippe & Alexandre l'avoient comblé, il éluda adroitement l'article essentiel du traité. Il y étoit dit qu'Eumène s'engageoit à servir Antigonus envers & contre tous. Eumène assembla les officiers Macédoniens qui formoient le blocus de Nora, & il mania les esprits avec tant de dextérité, que d'un commun avis on ajoûta, comme par manière d'explication, que l'article dont il s'agissoit, n'auroit lieu que dans les cas qui ne seroient point contraires aux intérêts d'Olympias & de son petit-fils. Eumène, en conséquence, sortit du château de Nora, & une prompte suite le déroba au ressentiment d'Antigonus.

Piqué jusqu'au vif de voir ses espérances trompées par l'habileté de l'ennemi & par la simplicité de ses lieutenans, il leur ordonna de serrer la place encore plus étroitement que par le passé. Il n'étoit plus tems, plusieurs des amis d'Eumène lui avoient amené des troupes, & il étoit en état de disputer le terrein. Enfin, les deux armées

en vinrent aux mains, & sans la lâcheté de Peuceste, Eumène auroit remporté une victoire complete. Il étoit digne de commander à des officiers plus fideles & à des soldats moins corrompus. Les siens aimerent mieux le livrer à Antigonus, que de perdre leurs bagages, dont l'ennemi s'étoit emparé au fort de la mêlée. Jérôme se distingua dans cette bataille, il y fut blessé dangereusement, fait prisonnier, & conduit à ce Général, qui le plaignit, & le traita avec tous les égards imaginables.

Des manières si généreuses pénétrerent Jérôme de la plus vive reconnoissance, & il le servit depuis avec un attachement qui ne se démentit jamais. Antigonus de son côté ne mit aucune différence entre lui & ses plus anciens serviteurs. La Syrie étoit une des provinces qu'il lui importoit le plus de conserver, il en confia l'administration à Jérôme. C'est un fait que l'on tient de Josephe, fait néanmoins qui ne laisse pas de souffrir quelque difficulté. La raison en est que le nom d'Antigonus se lit très-distinctement dans la version Latine de cet Auteur, qu'on attribue d'ordinaire à Rufin. Le texte Grec, au contraire, porte en termes précis, que Jérôme fut redevable de son avancement à la bienveillance d'Antiochus. M. Prideaux adopte le dernier de ces sentimens, & prétend que le Prince dont il est parlé ici, doit être le même qu'Antiochus-Soter, qui succéda à Séleucus son pere la troisième année de la cent vingt-quatrième Olympiade. Ce docte Critique suppose deux choses; la première, qu'après la mort d'Antigonus, Jérôme se retira à la cour de Séleucus : & la seconde, que notre Historien étoit encore plein de vie, lors de l'avenement d'Antiochus-Soter à la couronne. Ce dernier article ne sçauroit être contesté. Il n'en est pas de même de celui qui précede, directement opposé à quelques passages de Pausanias. On y lit que Jérôme étoit un des plus zélés courtisans de Pyrrhus; que ces liaisons étroites avec ce Monarque, & le souvenir des bienfaits d'Antigonus, avoient dicté à notre Historien plusieurs expressions injurieuses à la gloire de Lysimaque, de Cassandre, de Ptolémée & de Séleucus. Est-il donc à présumer que Jérôme eût cherché un asyle auprès du roi de Syrie, dont il avoit tant de sujets de craindre la juste indignation ? Est-il à présumer encore qu'Antiochus eût disposé en faveur de l'ennemi déclaré de son pere, du gouvernement le plus considérable de l'État ? Il y a plus, c'est que les endroits de Pausanias indiqués ci-dessus, semblent prouver que Jérôme avoit accompagné Pyrrhus dans ses diverses expéditions, & que témoin de celle d'Italie, il n'avoit pas voulu laisser ignorer

à la postérité les principaux évenemens d'une guerre si célebre. On peut inférer de-là, ce semble, qu'il ne quitta l'Épire qu'après la mort de son protecteur, & alors il étoit extrêmement vieux, peu en état de se transporter dans des climats éloignés, & de soutenir le poids des grandes affaires. Voilà les raisons qui nous ont déterminé à soupçonner que dans les exemplaires Grecs de Josephe, le nom d'Antiochus a été mal à propos substitué à celui d'Antigonus. Nous disons mal-à-propos, & cela malgré le consentement des Manuscrits qui se conservent encore aujourd'hui dans les plus riches Bibliotheques ; car, il n'en est pas un seul qui ne soit postérieur à l'interprete Latin, & celui dont il s'étoit servi, reconnoissoit la leçon que M. Prideaux s'efforce de combattre.

Nous ne devons pas oublier ici que Josephe, dans le passage en question, fait un crime à Jérôme, du silence qu'il a gardé à l'égard des Juifs. Il auroit souhaité que cet Historien, à l'exemple d'Hécatée & de quelques autres, eût fait l'éloge de sa nation, relevé son ancienneté, les exploits de David & la sagesse de Salomon ; & en cela Josephe paroît avoir porté l'amour de la patrie au-delà de ses justes bornes. De quel droit exiger que Jérôme se jettât dans des digressions longues & entièrement inutiles à son sujet ? Un bon Historien doit les éviter soigneusement ; & les Juifs faisoient alors si peu de figure dans le monde, que cet Auteur ne s'est point cru obligé d'instruire la postérité de ce qui regardoit une nation que la plupart de ses voisins, ou détestoient, ou méprisoient souverainement. Peut-être ne s'étoit-il guere mis en peine de connoître des peuples, dont la fortune présente ne lui promettoit rien qui fût digne de son attention & de ses recherches ; négligence que Josephe ne sçauroit excuser dans un homme qui, selon lui, avoit été comme nourri dans des païs qui confinent à la Judée. N'en déplaise à ce fameux Écrivain, il y a en cela une exagération difficile à soutenir. Il est certain qu'Antigonus a été le maître de la Célésyrie, de la Phénicie & des provinces adjacentes, quinze ans ou environ ; mais, il n'est point sûr que Jérôme en ait eu l'administration pendant un si long espace de tems. On le voit dans cet intervalle, chargé de l'exécution des projets d'Antigonus, par rapport au lac Asphaltite, & cela immédiatement après que la Syrie fut retombée sous la puissance de ce Général.

Démétrius, dans une expédition contre les Nabathéens, ayant eu occasion de camper sur le rivage de la Mer-morte, en avoit attentivement examiné la nature, la quantité de bitume qu'elle produit, & les sommes

qui provenoient du trafic qui s'en faisoit, tant en Égypte que dans les autres contrées. Une si belle découverte lui attira beaucoup de louanges de la part de son pere. Des armées nombreuses & de fréquentes expéditions épuisoient ses coffres, & toujours occupé du soin de les remplir, il ne balança point à entrer dans les vues de Démétrius. Les ordres furent expédiés, & Jérôme obtint le commandement des troupes destinées à assurer le succès de cette entreprise. Il fit bâtir des magasins, & construire des vaisseaux d'une forme propre à la navigation du lac. Ces préparatifs allarmerent les Arabes du voisinage. La plupart d'entr'eux ne vivoient que de la vente du bitume. Toute la puissance d'Antigonus les intimida moins que l'appréhension de la faim dont ils étoient menacés. Résolus de traverser, à quelque prix que ce fût, un établissement qui leur étoit extrêmement préjudiciable, ils employerent tour à tour & la ruse & la force ouverte. On lit dans le quatorzième livre de Diodore de Sicile, que presqu'aucun des soldats de Jérôme n'échappa à la fureur des Barbares, & qu'Antigonus, qui ne s'attendoit point à une si vigoureuse résistance, ne jugea pas à propos de les inquiéter davantage dans la possession d'un bien qu'ils regardoient comme l'héritage de leurs ancêtres.

Ce Général, d'ailleurs, avoit alors des affaires plus importantes à démêler. Séleucus venoit de s'emparer de Babylone, & Ptolémée armoit puissamment. Antigonus craignoit avec justice, que les autres capitaines d'Alexandre ne se déclarassent. Les plus clair-voyans commençoient à s'appercevoir que tous les ressorts de sa politique tendoient à jetter la division parmi eux, à les attaquer séparément, & par-là se rendre maître presqu'à coup sûr, des provinces qui leur étoient échues en partage. Ces soupçons, qui dans la suite devinrent encore moins équivoques, firent éclorre quelques années après une ligue, dont les chefs étoient Ptolémée, Séleucus, Lysimaque & Cassandre. Les armées se rencontrerent près d'Ipsus, ville de Phrygie, & Antigonus perdit la bataille & la vie.

Dans des personnes solidement vertueuses, la reconnoissance s'étend jusqu'au-delà du trépas. Les affaires de Démétrius se trouvoient dans un état déplorable ; plus de ressource ; à peine lui restoit-il neuf mille hommes, & il avoit sur les bras quatre grands Monarques, dont un seul auroit facilement achevé de l'accabler. Jérôme se fit un scrupule d'abandonner un Prince au pere de qui il avoit des obligations essentielles. La mort de Cassandre releva les espérances de Démétrius. Antipater & Alexandre, fils du Monarque défunt, se disputoient la couronne de Macé-

doine avec un acharnement dont les maisons royales ne fournissent que trop d'exemples. Le dernier implora le secours de Démétrius, chassa Antipater, & voulut ensuite se défaire de son bienfaiteur. Celui-ci le prévint, & monta sur un trône dont il étoit plus digne que les deux concurrens. Il avoit avant ce tems-là subjugué plusieurs villes de la Grece, qui jointes à sa nouvelle conquête, formoient un État qui ne le cédoit à aucun de ceux qui s'étoient élevés sur les débris de l'empire d'Alexandre.

Cependant, la crainte des armes de Démétrius ne put étouffer dans le cœur des Thébains l'amour de la liberté. Ils tenterent de la recouvrer, mais envain. Ce Prince vint assiéger Thèbes, & contraignit les habitans de rentrer dans l'obéissance. Il confia à Jerôme le gouvernement de cette ville. Malgré toute sa vigilance, les Béotiens se révolterent une seconde fois, & malheureusement avec aussi peu de succès que la première. Plutarque a négligé de marquer ici si Jérôme fut rétabli dans le poste qu'il avoit perdu. Il ne dit pas non plus en quel tems cet Historien passa au service de Pyrrhus. Il y a bien de l'apparence que la prison de Démétrius l'obligea de chercher un nouveau protecteur.

L'estime & l'amitié furent les motifs qui le déterminerent à s'attacher au roi d'Épire préférablement à tout autre. Ils avoient combattu plusieurs années sous les étendards d'Antigonus; & Pyrrhus ne put que s'applaudir d'avoir acquis un officier que sa fidélité, sa valeur & son expérience rendoient infiniment respectable. Les marques de bonté, que lui donna ce Prince, l'engagerent à épouser ses intérêts avec chaleur. Les ennemis du Roi devinrent les siens, & il se déchaîna contre Lysimaque, uniquement parce qu'il avoit eu de violens démêlés avec Antigonus & avec Pyrrhus ensuite. C'est un reproche que fait Pausanias à notre Historien; reproche sur lequel il ne paroît pas aisé de le justifier. Ses ouvrages subsistoient encore du tems de ce Géographe, il les avoit lus, & dès-lors il étoit bien plus en état que nous ne le serions aujourd'hui, de porter son jugement sur la partialité ou l'impartialité de Jérôme.

Il accompagna Pyrrhus dans plusieurs expéditions; & de la manière dont Plutarque s'exprime au sujet des retranchemens que les Lacédémoniens opposerent à ce Monarque, il y a lieu de croire que Jérôme paya de sa personne à l'attaque de ces mêmes retranchemens, qui fut soutenue avec une bravoure & une résolution vraiment dignes de l'ancienne Sparte. Que si l'on objecte qu'alors il étoit extrêmement vieux, & par conséquent nullement en état de supporter les fatigues de la guerre, nous répondrons, d'après Agatharcide, Phlégon

& Lucien, que Jérôme parvint à l'âge de cent quatre ans, & que jusqu'à ce dernier moment, il conserva toujours la même force de corps & d'esprit. Ces Auteurs néanmoins attestent qu'aucun officier de son tems ne s'étoit trouvé à autant de batailles, & qu'aucun n'avoit reçu un plus grand nombre de blessures.

La mort de Pyrrhus le rendit à lui-même; & vraisemblablement la tranquillité dont il jouit le reste de ses jours, lui procura le loisir de finir des ouvrages, qui furent plutôt le fruit de la reconnoissance, que du vain désir d'acquérir de la gloire & de la réputation.

DIGRESSION

Sur les ouvrages de Jérôme.

Il n'est guère possible aujourd'hui de démêler les dates des diverses productions, dont les anciens font honneur à Jérôme. Qu'il nous soit donc permis, dans le catalogue que nous allons en donner, de nous attacher uniquement à l'ordre des matieres. Nous commencerons, en conséquence, par l'histoire d'Alexandre, que Vossius & plusieurs autres Critiques renommés prétendent avoir été composée par cet Auteur. Ils se fondent sur un passage de Suidas. Mais, les mots τὰ ἐπ' Ἀλεξανδρείας, qu'on lit dans ce passage, sont visiblement corrompus, & on a cru devoir les changer en ceux-ci, τὰ ἐπ' Ἀλεξάνδρου; ce qui signifie, au jugement des sçavans hommes dont on vient de parler, que Jérôme avoit transmis à la postérité les actions mémorables du regne d'Alexandre le Grand. Mais, n'est-il pas aussi simple & aussi naturel de lire τὰ ἐπ' Ἀλεξάνδρῳ? Et alors le sens de ce texte sera, que le public étoit redevable à Jérôme de la connoissance des évennemens qui suivirent la mort de ce fameux Conquérant; il n'est pas douteux que la préposition ἐπὶ jointe au datif, n'ait quelquefois la même acception que μετὰ. On en trouveroit la preuve dans les meilleurs auteurs Grecs. Il s'ensuit delà que cette correction est conforme aux regles les plus exactes de la Grammaire; & de plus elle est appuyée du témoignage de plusieurs Auteurs, qui conviennent avoir lu un ouvrage de Jérôme, dans lequel étoient décrites les intrigues, les démêlés & les guerres des généraux Macédoniens qui partagerent entr'eux les conquêtes de leur maître. Cet article ne sçauroit être contesté. Au contraire, ce qu'avance Vossius de la vie d'Alexandre, publiée par Jérôme, n'est pas également sûr.

Il y a cependant dans les Anciens, certains passages qui semblent autoriser son sentiment. Appien, par exemple, prétend, sur la foi de Jérôme, que le Roi de Macédoine résolu de combattre Darius, marcha du côté de la mer, & prit la route de la

Pamphylie & de la Cilicie. Ce fragment ne conduit-il pas, en quelque maniere, à penser que son Auteur avoit consacré une partie de ses veilles à conserver la mémoire des exploits d'un Prince, aux côtés duquel il avoit tant de fois combattu? La remarque que fait Athénée au sujet de Perdiccas, fournit un nouvel argument. Jérôme, suivant lui, soutenoit que ce Monarque avoit rempli le trône de Macédoine l'espace de vingt-trois ans. Une époque telle que celle-ci donne lieu de soupçonner, ou que Jérôme avoit mis au jour une histoire complette de ce royaume, ou que content d'en rassembler les points les plus intéressans, il avoit placé cet abrégé à la tête de la vie d'Alexandre, comme une espèce d'introduction qui devoit jetter un grand jour sur les évenemens, dont il se proposoit de rendre compte au public. Ce ne sont ici que des conjectures, nous l'avouons; mais, dans la disette de monumens propres à nous guider sûrement dans ces sortes de discussions, on est obligé de s'en tenir à ce qui paroit le plus vraisemblable.

Quelque plausible au reste que soit le raisonnement de Vossius, par rapport à la restitution du texte de Suidas, nous sommes pourtant tentés de croire que les paroles de ce Grammairien doivent moins s'entendre de l'histoire d'Alexandre, que de celle des généraux Macédoniens qui, après sa mort, s'emparerent de la souveraine puissance.

L'ouvrage dont il s'agit est incontestablement de Jérôme. Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile & Josephe, le lui attribuent en termes formels, comme de toutes les productions qui portoient son nom, la plus variée, la plus curieuse & la plus importante. Il y développoit les mouvemens qui suivirent la mort d'Alexandre, les cabales & les jalousies des principaux chefs de l'armée, les guerres sanglantes que les vues ambitieuses de plusieurs d'entr'eux allumerent dans l'Europe & dans l'Asie, la destruction entière de la maison royale de Macédoine, & la naissance des diverses Monarchies qui démembrerent ce puissant Empire. L'amour & la haine ne doivent jamais conduire la plume de l'historien, c'est une des maximes les plus universellement reçues, & dont cependant Jérôme, au rapport de Pausanias, ne s'étoit point fait un scrupule de s'écarter dans le morceau que nous examinons maintenant. Partisan outré d'Eumène & d'Antigonus, il y déclamoit avec emportement contre Séleucus, Cassandre & Ptolémée. Lysimaque sur-tout y étoit extrêmement maltraité. La ruine de Cardie par les ordres de ce Prince, avoit échauffé la bile de Jérôme; & le désir de venger sa patrie lui dicta les plus violentes invectives; invectives pourtant qui, à en juger par les apparences,

parences, firent moins de tort au Monarque qu'à l'Auteur même.

On a observé ci-dessus que Josephe, quoique sans fondement, l'accuse de n'avoir pas dit un seul mot de la nation Juive ; les Écrivains de Rome n'étoient pas en droit de lui faire le même reproche. Il est le premier des Grecs, au jugement de Denys d'Halicarnasse, qui soit entré dans quelque détail sur l'origine & sur les Antiquités du peuple Romain. Cet abrégé faisoit partie de l'histoire des successeurs d'Alexandre. Le motif, qui avoit engagé l'Auteur à y insérer cette espèce de digression, est ignoré maintenant. Les fragmens de Jérôme, qui sont épars dans les écrits des Anciens, ne laissent pas lieu de douter qu'il n'eût publié une vie de Pyrrhus ; & il est naturel de penser que cet Auteur, à l'occasion de la guerre du roi d'Épire contre Rome, s'étoit cru obligé d'instruire les Lecteurs de l'origine, de l'agrandissement & des forces de la République, avec laquelle ce Prince avoit eu tant d'affaires à démêler. C'est une conjecture néanmoins sur laquelle nous n'oserions trop appuyer. La raison en est que Denys d'Halicarnasse, un des plus judicieux critiques de l'Antiquité, assure que l'article de Jérôme qui regardoit les Romains, se lisoit dans son histoire des successeurs d'Alexandre ; & il paroit que le terme Grec Διαδοχοι ou successeurs, a toujours été employé à désigner les Généraux qui avoient combattu sous les étendards d'Alexandre, partagé ses conquêtes, & fondé de nouvelles monarchies. Or, il est constant que lors de la mort de ce fameux guerrier, Pyrrhus n'étoit point en âge de porter les armes, & par conséquent ce n'est point dans sa vie qu'on doit chercher l'endroit de Jérôme dont il est ici question.

La difficulté néanmoins n'est point absolument sans réponse ; car, il ne seroit point impossible que cet Écrivain eût pris le nom de successeur dans une signification plus étendue, & ne se fût cru en droit de le donner à Pyrrhus, maître de la Macédoine pendant plusieurs années, & par là successeur en quelque façon d'Alexandre le Grand. Il se pourroit bien faire encore que l'histoire du Roi d'Épire, placée à la fin de celle des successeurs, eût trompé Denys d'Halicarnasse. Il aura peut-être supposé que le titre qui se trouvoit à la tête du volume, convenoit également à l'un & à l'autre de ces ouvrages.

Quoi qu'il en soit, il y avoit dans ce morceau, ainsi que dans le précédent, plusieurs traits injurieux à la mémoire de Lysimaque. Il n'avoit pas craint, par exemple, d'accuser ce Prince d'avoir violé les tombeaux des Rois d'Épire. Rien cependant de moins conforme à la vérité, du moins si l'on en

croit Paufanias, à l'autorité duquel il eſt juſte de déférer ici. Il avoit entre les mains plusieurs monumens dont on regrette aujourd'hui la perte ; & dès-lors il étoit infiniment à portée de prononcer ſur un fait tel que celui-là, & que Jérôme prudemment auroit dû ſupprimer. En effet, les expreſſions que cet Hiſtorien employoit à noircir Lyſimaque, retomboient par contre-coup ſur Pyrrhus même. Il avoit confié la défenſe d'Ægéa à un corps de ſoldats Gaulois, qui, dans l'eſpérance de trouver d'immenſes richeſſes dans les ſépulchres des Rois de Macédoine, les démolirent, enleverent les tréſors, & jetterent au vent les cendres de ces Monarques. Une action ſi déteſtable demeura impunie, & le peu de ſenſibilité que témoigna Pyrrhus dans cette occaſion, le rendit odieux dans toute la Grece. Jérôme vraiſemblablement avoit paſſé ſous ſilence un fait qui faiſoit ſi peu d'honneur à la mémoire de ſon Héros.

On lit encore dans Pauſanias, que notre Hiſtorien, par un attachement ſans bornes aux intérêts de ce Prince, s'étoit inſcrit en faux contre le ſentiment de ceux qui prétendoient que Néoptolème avoit été maſſacré dans le temple de Delphes, par les ordres du Dieu qui y préſide. On en concluoit que ſes forfaits lui avoient attiré un châtiment ſi exemplaire ; & quoi de plus injurieux à la maiſon des Eacides, qui, comme on le ſçait, ſe croyoit deſcendue d'Achille ? Mais, n'en déplaiſe à Pauſanias, on ne ſçauroit condamner Jérôme d'avoir adopté une tradition qui devoit être très-agréable au Monarque qui l'honoroit de ſa bienveillance ; il n'en étoit point l'Auteur ; d'illuſtres Écrivains l'avoient débitée avant lui ; on peut en voir les preuves dans les ſçavantes notes de M. de Méziriac ſur les Épîtres d'Ovide.

Les fragmens de l'hiſtoire de Pyrrhus, qui reſtent maintenant à examiner, ſont ceux qui regardent la guerre de ce Prince contre les Romains. Il étoit paſſé en Italie à la priere des habitans de Tarente. Son armée & celle du conſul Lévinus ſe rencontrerent près d'Héraclée. On en vint aux mains, & la victoire long-tems diſputée ſe déclara en faveur de Pyrrhus. Le nombre des morts du côté du vainqueur, ſuivant Denys d'Halicarnaſſe, montoit à treize mille hommes, & à près de onze mille du côté des vaincus. le calcul de Jérôme eſt bien différent de celui-là ; à l'entendre parler, la perte de Pyrrhus ſe réduiſoit à environ quatre mille ſoldats, & celle des Romains à ſept mille. Ces deux Auteurs n'étoient guère plus d'accord ſur la journée d'Aſcoli. Le premier aſſuroit qu'il n'y avoit eu qu'un ſeul combat, & que dans ce combat, qui fut indécis, il étoit péri quinze mille hommes de part & d'au-

tre. Les Romains, à ce que prétendoit le second, avoient été défaits ; six mille des leurs étoient restés sur le champ de bataille, & trois mille cinq cens seulement des troupes de Pyrrhus. A quoi se déterminer dans une si grande diversité d'opinions ? Beaucoup de droiture & de discernement dans Denys d'Halicarnasse ; malgré ces qualités, que personne ne lui dispute, il a pu se tromper ; & l'envie de plaire aux Romains lui a fait adopter les récits des Historiens de cette nation, quelquefois peu fideles, & toujours enclins à relever les avantages de la République, & à diminuer ses pertes, même au dépens de la vérité. Il faut convenir que Jérôme ne s'est pas fait un scrupule de la dissimuler. Voyons maintenant de quel poids doit être son témoignage dans cette occasion.

Il est constant que la plupart des officiers, qui avoient accompagné Pyrrhus, étoient liés d'amitié avec notre Auteur ; & c'est sans doute sur les relations des uns & des autres, qu'il avoit transmis à la postérité les évenemens de cette fameuse guerre. Il est constant de plus, que le roi d'Épire qui l'estimoit, ne lui en avoit laissé ignorer aucune particularité. Ajoûtez à cela que, suivant Plutarque, Jérôme n'avoit rien dit de la bataille d'Ascoli, qui ne fût tiré des mémoires de Pyrrhus même. Vouloir, par conséquent, rendre suspecte la bonne foi de l'Historien, c'est faire le procès à un Monarque que l'élévation de ses sentimens, la grandeur de son rang, & l'éclat de tant de belles actions, mettent à couvert du plus honteux de tous les reproches. Le mensonge est un de ces vices qui caractérisent les ames viles & basses, & il ne doit pas être permis d'en accuser un Souverain, sans en avoir les preuves les plus claires & les moins équivoques. Pour nous, nous ne sçaurions donner trop de louanges à le sage réflexion que fait Arrien dans sa Préface de la vie d'Alexandre. Il assure que parmi le nombre prodigieux d'Écrivains qui s'étoient signalés à publier l'histoire de ses conquêtes, Ptolémée fils de Lagus lui avoit paru devoir être préféré à tous les autres ; premièrement, parce qu'il avoit accompagné cet illustre conquérant dans toutes ses expéditions ; & en second lieu, parce que trahir la vérité, étoit chose infiniment plus honteuse dans un Monarque que dans un simple particulier.

Voilà ceux des ouvrages de Jérôme dont les titres subsistent aujourd'hui. La partialité n'étoit pas le seul défaut qui y regnât. Rien de plus difficile, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, que d'en soutenir la lecture jusqu'à la fin. L'arrangement des mots y étoit entièrement négligé ; & par une suite nécessaire, nulle harmonie & nulle élégance dans les écrits

de cet Historien. Les évenemens qui en faisoient le sujet étoient grands par eux-mêmes, importans, & propres à piquer la curiosité. Mais, telle est la délicatesse des hommes, que l'utile ne passe presque jamais qu'à la faveur de l'agréable. Ne tenir aucun compte de la beauté des expressions, de la propriété des termes, & des graces du langage, c'est ne vouloir être lu que d'un petit nombre de personnes, & envier au public, en quelque façon, les avantages que pourroient lui procurer des livres solides & judicieux.

JÉROME, *Hieronymus*, (*a*) Ἱερώνυμος, natif de Rhodes, disciple d'Aristote, vivoit vers le même-tems que le précédent, & écrivit des commentaires historiques, comme nous l'apprenons d'Athénée, de Plutarque, de Diogène Laërce, &c.

JÉRON, *Jeron*, (*b*) ville de Palestine, dans la tribu de Nephthali. Elle étoit dans la partie méridionale de cette tribu.

JERSIA, *Jersia*, Ἰαρασία, (*c*) de la tribu de Benjamin, étoit fils de Jéroham.

JÉRUEL, *Jeruel*, Ἰεριὴλ, (*d*) désert de Judée. Le roi Josaphat remporta une grande victoire sur les Ammonites, les Moabites, & autres peuples ligués, dans le désert de Jéruel. Il étoit au couchant de la mer morte, dans la partie méridional de Juda, non loin de Sis.

JÉRUSA, *Jerusa*, Ἱερουσά, (*e*) fille de Sadoc, épousa Ozias roi de Juda, duquel elle eut Joatham, qui succéda à son pere.

JÉRUSALEM, *Jerusalem*, *Hierosolyma*, Ἱεροσόλυμα, ville de la Palestine, est devenue très-célèbre par les grands évenemens qui s'y sont passés. Son premier nom étoit Jébus. Elle en a eu plusieurs autres, dont la plupart sont exprimés dans ce distique :

Ælia, Lusa, Bethel, Jerosolyma, Jebus,
Urbs Sacra, Jerusalem dicitur, atque Salem.

Les Hébreux disent *Jeruschalaïm*, ou *Jeruschelem.* (*f*) Ce nom peut signifier ou la vision de paix, ou la possession, l'héritage de paix. Josué la donna à la tribu de Benjamin. Il prit & fit mourir le roi de Jérusalem, dans la fameuse journée de Gabaon ; & il y a toute sorte d'apparence qu'il ne laissa pas cette seule ville au milieu du païs, sans la réduire, comme il avoit fait les autres. Il faut toutefois avouer qu'il n'est dit en aucun endroit qu'il l'ait prise. Il paroît même par

(*a*) Strab. pag. 655. Athen. p. 424, 435, 479, 556 & 557, 604.
(*b*) Josu. c. 19. v. 37.
(*c*) Paral. L. I. c. 8. v. 27.
(*d*) Paral. L. II. c. 20. v. 16.
(*e*) Reg. L. IV. c. 15. v. 33.
(*f*) Josu. c. 10. v. 23, 40. c. 12. v. 10. c. 15. v. 63. c. 18. v. 28. Judic. c. 1. v. 8, 21. Reg. L. II. c. 5. v. 5. & seq. Psalm. 77. v. 67, 68.

d'autres passages, qu'elle demeura aux Jébuséens jusqu'au tems de David; & il est dit expressément que les enfans de Benjamin ne chasserent point les Jébuséens de Jérusalem.

D'un autre côté, cette ville paroît avoir été dans le partage de la tribu de Juda. Il est dit dans Josué, que les enfans de Juda ne purent exterminer les Jébuséens, qui habitoient à Jérusalem; & dans le livre des Juges, on lit que les enfans de Juda prirent & brûlerent Jérusalem. David, qui étoit de la tribu de Juda, n'eut pas plutôt été reconnu Roi de tout Israël, qu'il marcha contre Jérusalem, & la réduisit sous son obéissance, en chassa les Jébuséens, & y établit le siege de son royaume. Enfin, le Psalmiste attribue assez clairement Jérusalem à Juda, lorsqu'il dit que le Seigneur n'a pas choisi Éphraïm, mais la tribu de Juda & le mont Sion.

Pour concilier ces différens textes, on peut dire que Jérusalem étant sur la frontière des deux Tribus, elle est tantôt attribuée à l'une, & tantôt à l'autre; que Benjamin y avoit plus de droit, par le partage que Josué avoit fait du païs; & Juda, par le droit de conquête. Il s'en étoit rendu maître jusqu'à deux fois, premièrement sous les Juges, & ensuite sous David. Depuis que le Seigneur eut déclaré que Jérusalem étoit le lieu qu'il avoit choisi pour sa demeure & pour son temple, elle fut regardée comme la métropole de toute la nation, & comme étant à tous les Israëlites en commun. Elle n'appartenoit donc proprement ni à Benjamin, ni à Juda.

I.

Description topographique de Jérusalem.

(a) La ville de Jérusalem étoit bâtie sur une ou deux collines; elle étoit toute environnée de montagnes, & dans un terrein pierreux & assez stérile, à la longueur de soixante stades, selon Strabon. Le territoire & les environs de Jérusalem étoient assez arrosés, ayant les fontaines de Géhon & de Siloé, & le torrent de Cédron au pied de ses murailles, & outre cela les eaux d'Ethan, que Pilate avoit conduites dans la ville par des Aquéducs. L'ancienne ville de Jérusalem ou de Jébus, que David prit sur les Jébuséens, n'étoit pas bien grande. Elle étoit assise sur une montagne, au midi du temple. La montagne opposée, qui étoit au septentrion, est celle de Sion, où David bâtit une nouvelle ville, qu'il appella la cité de David, dans laquelle étoient le palais royal & le temple du Seigneur. Ce temple étoit construit sur la colline de Moria, qui étoit

(a) Reg. L. III. c. 9. v. 15, 24. c. 11. v. 27. L. IV. c. 22. v. 14. Paral. L. II. c. 33. v. 14. Psalm. 124. v. 1, 2. Strab. p. 761. Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 912, 913.

un des côteaux du mont Sion.

Entre ces deux montagnes, étoit la vallée de Mello, qui séparoit autrefois l'ancienne Jébus de la cité de David, mais qui fut ensuite comblée par David & par Salomon, pour joindre les deux villes. Depuis le regne de Manassé, il est parlé d'une nouvelle ville, appellée *la seconde*, qui fut fermée de murailles par ce Prince. Les Maccabées y firent encore quelques additions, & agrandirent considérablement la ville de Jérusalem du côté du nord, en y enfermant une troisième colline. Josephe parle encore d'une quatrième colline, nommée Bézétha, qu'Agrippa avoit jointe à la ville, & qu'il avoit commencé à fermer de murailles. Cette nouvelle ville étoit au nord du temple, le long du torrent de Cédron. Ainsi, la ville de Jérusalem n'avoit jamais été si grande, que lorsqu'elle fut attaquée par les Romains. Elle avoit alors trente-trois stades de tour, qui font quatre mille cent vingt-cinq pas, ou environ une lieue & demie, à trois mille pas la lieue. Cela est encore confirmé par ce que dit le même Josephe, qui nous apprend que le mur de circonvallation que Tite fit faire autour de la ville, avoit trente-neuf stades, qui font quatre mille huit cens soixante-quinze pas, ou un peu plus d'une lieue & demie. D'autres lui donnent une bien plus grande étendue. Il faut voir Villalpand pour l'affirmative, & M. Reland pour la négative.

Les Sçavans ne conviennent pas du plan de l'ancienne Jérusalem; si l'on s'en rapporte à celui de Villalpand, elle consistoit en deux grandes enceintes principales, qui en renfermoient d'autres moindres.

La grande enceinte méridionale, qui faisoit à peu près, la moitié de toute la ville, étoit séparée de l'autre moitié par la vallée de Tyropæon, & par une longue muraille qui regnoit le long de cette vallée, depuis le mont Golgotha jusqu'à la porte des Eaux; cette muraille étoit percée par plusieurs portes de communication. Cette partie renfermoit la montagne de Sion, & la cité de David, qui avoit ses murs particuliers, & qui étant isolée, occupoit le centre de la partie occidentale de cette grande enceinte. On y voyoit au nord le palais d'Agrippa & celui de Manassé, aux deux extrêmités de la vallée de Tyropæon.

La grande enceinte septentrionale étoit divisée en quatre parties principales; celle du nord-ouest étoit occupée par la montagne d'Acra, que l'Auteur suppose avoir été la ville de Salem de Melchisédech, & sur laquelle on voyoit la citadelle d'Antiochus & le théatre; celle du nord-est étoit la ville neuve. Entre celle-là & la vallée de Tyropæon étoit

le temple, au couchant duquel étoient le prétoire & le palais de Pilate ; au nord du temple étoit la tour, ou forteresse Antonia, qui y communiquoit par un pont ; il y avoit encore là une autre enceinte, au milieu de laquelle étoit le marché au bois, & près du temple la piscine probatique, & le marché aux bêtes. L'espace, compris entre la vallée de Tyropæon, la montagne d'Acra, & le palais de Pilate, étoit une autre partie de la ville, à laquelle Villalpand ne donne point de nom particulier.

Le plan de D. Calmet est plus simple. Il divise Jérusalem en quatre grandes parties qui chacune avoient leur enceinte. La première, qui est au midi, est une espèce d'ovale, dont la longueur est du sud-est au nord-ouest. C'est selon lui, Jébus ou l'ancienne Jérusalem. Au nord & au nord-est de cette ville est la cité de David, qui renferme le temple & le palais du Roi. Au couchant de l'une & de l'autre, il place la seconde ville bâtie sous Manassé ; & au nord de la cité de David, la nouvelle ville, bâtie depuis les Maccabées.

II.

Histoire abrégée des principales révolutions qui sont arrivées à Jérusalem.

(*a*) Le sentiment le plus commun est que Melchisédech étoit roi de Jérusalem, quoiqu'il y ait sur cela quelque difficulté. Saint Jérôme croit que cette ville de Salem, dont l'Écriture dit que Melchisédech étoit Roi, étoit une bourgade près de Scythopolis, où l'on voyoit encore de son tems les ruines du palais de ce Prince, lesquelles par leur grandeur montroient assez quelle avoit été autrefois la magnificence de cet édifice. L'Auteur de la Chronique Paschale dit aussi qu'il a vu le village où étoit autrefois la demeure de Melchisédech. M. Réland ne veut pas croire non plus que Melchisédech ait régné à Salem. Nous aimons mieux suivre le sentiment du commun des Peres & des Interpretes, puisqu'il n'a rien de contraire à l'Écriture, qui donne quelquefois à Jérusalem le nom de Salem, & puisque l'opinion contraire n'est point d'accord sur la situation de la ville de Salem, qu'elle donne pour demeure à Melchisédech.

Les Jébuséens en étoient les maîtres sous Moïse, sous Josué, sous les Juges, & jusqu'au commencement du regne de David. On conjecture que Josué la prit sur eux, comme nous l'avons déja remarqué. Les enfans de Juda s'en rendirent maîtres après la mort de Josué ; mais,

(*a*) Genes. c. 14. v. 18. Judic. c. 1. v. 8. Reg. L. II. c. 5. v. 5. *& seq.* L. III. c. 14. v. 25. *& seq.* L. IV. c. 12. v. 17, 18. c. 14. v. 13, 14. c. 23. v. 29. c. 24. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 25. v. 23, 24. Jerem. c. 52. v. 1. *& seq.* Ezech. c. 19. v. 2, 3.

ou ils ne la purent conserver, ou ils ne prirent que la ville basse, la citadelle étant demeurée au pouvoir des Jébuséens, & c'est là la première prise de cette ville qui soit bien marquée dans le Texte sacré. La seconde est celle qui se fit au commencement du regne de David. Ce Prince ne se vit pas plutôt affermi sur le trône d'Israël, qu'il marcha contre Jérusalem. La ville etoit si forte, que les Jébuséens qui l'occupoient, se vantoient de la défendre seulement avec des aveugles & des boiteux. Mais, David la força, en chassa les Jébuséens, & la choisit pour capitale de son royaume. Depuis ce tems, Jérusalem fut le théatre d'une infinité d'actions importantes; en sorte que vouloir faire l'histoire de cette ville, ce seroit entreprendre le récit de presque toute l'histoire Sainte.

David l'embellit, & l'augmenta considérablement. Mais Salomon y fit tant de grands & de beaux ouvrages, qu'il la rendit une des plus belles villes de l'Orient. Sous le regne de Roboam fils & successeur de Salomon, elle fut prise & pillée par Séfac roi d'Égypte. Ce Prince enleva tous les trésors du temple & du palais Royal.

Hazaël roi de Syrie étant venu contre Jérusalem, & menaçant de la prendre, Joas roi de Juda racheta la ville par une grande somme d'argent qu'il envoya au roi de Syrie, pour l'obliger à lever le siege. Il épuisa les trésors de la maison de Dieu, & ceux du palais pour contenter l'avidité d'Hazaël, qui ne laissa pas d'envoyer contre lui l'année suivante une armée, qui défit celle de Juda, prit plusieurs Princes, les fit mourir, & laissa Joas lui-même dans d'extrêmes langueurs.

Quelque tems après, Joas roi de Juda ayant témérairement déclaré la guerre à Amasias roi d'Israël, ce dernier Prince défit l'armée du Juda, fit Joas prisonnier, & étant entré dans Jérusalem, enleva tous les trésors qui étoient, tant dans le temple, que dans le palais royal, fit démolir quatre cens coudées des murailles de la ville, depuis la porte d'Ephraïm, jusqu'à la porte de l'Angle, & puis s'en retourna à Samarie.

Néchao roi d'Egypte au retour de son expédition contre les rois des Assyriens sur l'Euphrate, entra dans Jérusalem prit Joachaz, que le peuple de Juda avoit établi sur le trône de Josias, mit en sa place Eliakim, ou Joakim, & emmena Joachaz en Egypte; où il mourut. On ne lit pas dans l'Écriture que Néchao ait pillé la ville ou le temple; mais, il imposa sur tout le païs une taxe de cent talens d'argent & de dix talens d'or, que Joakim fut obligé de payer, en imposant sur tout le peuple une capitation ou une taxe réelle, à proportion de leurs biens.

Il paroît par Ezéchiel, que Joachaz avoit attaqué Néchao, ou du moins qu'il lui avoit fait une forte résistance, avant que de se rendre à lui. *Votre mere est une lionne, qui est couchée au milieu de ses lionceaux qu'elle a nourris. Elle a pris un de ses lionceaux*, (c'est Joachaz) *& il est devenu lion; il a appris à prendre sa proie, & à dévorer des hommes. Les nations en ont été averties & l'ont pris, mais non pas sans en avoir reçu bien des blessures, & l'ont conduit en Égypte.*

Nabuchodonosor, étant venu dans la Judée la quatrième année du regne de Joakim roi de Juda, assiégea Jérusalem, qui étoit alors tributaire des Rois d'Égypte; & l'ayant assujettie à la domination des Chaldéens, il y laissa Joakim, qu'il avoit eu d'abord dessein de mener chargé de chaînes à Babylone. C'est ainsi que l'on concilie les différens passages où il est parlé de cet évenement, & dont les uns portent que Joakim fut mené à Babylone, & d'autres qu'il regna à Jérusalem. Il y regna dans la dépendance de Nabuchodonosor, ainsi qu'il y regnoit auparavant sous le bon plaisir des Rois d'Égypte. Au bout de trois ans, il se lassa de cette soumission, & se souleva contre Nabuchodonosor. Le Roi de Chaldée, occupé à d'autres affaires, ne put si tôt réduire Joakim; il envoya seulement contre lui des troupes de Chaldéens, de Syriens, de Moabites, & d'Ammonites, qui ravagerent la Judée, & emmenerent à Babylone trois mille vingt trois Juifs, la septième année de Joakim, l'an du monde 3401, & quatre ans après, l'an du monde 3405, qui étoit la onzième année de Joakim, ils entrerent dans Jérusalem, prirent & mirent à mort ce Prince, & jetterent son corps à la voirie.

Jéchonias son fils lui succéda; mais, après un regne de trois mois & dix jours, Nabuchodonosor étant venu assiéger Jérusalem, Jéchonias fut obligé de se rendre; la ville fut encore prise par les Chaldéens, & les trésors du temple & du palais royal, enlevés & emportés à Babylone. Enfin, Nabuchodonosor prit Jérusalem pour la quatrième & dernière fois.

Voici le sujet de cette guerre. Sédécias, la septième année de son regne, prit des mesures secretes avec Ephrée, ou Apriès roi d'Égypte, pour secouer le joug des Chaldéens, & deux ans après, il se déclara ouvertement, & refusa de payer le tribut à Nabuchodonosor. Ce Prince, lassé de la mauvaise foi & de l'inconstance des Juifs, résolut d'exterminer cette perfide nation, de ruiner leur royaume, & d'en transporter les habitans au-delà de l'Euphrate. Il vint donc avec une puissante armée contre Jérusalem, & arriva dans la Judée au commencement de l'an du monde 3414, qui étoit une

année sabbatique, où le Roi & le peuple devoient renvoyer leurs esclaves, suivant la loi du Seigneur, qui ordonne de mettre en liberté les esclaves Hébreux toutes les septièmes années; ce qui fut exécuté d'abord, & les esclaves demeurerent en liberté, tandis que le Roi de Babylone fut occupé à investir la ville. Mais, le Roi d'Égypte s'étant avancé avec son armée pour secourir Jérusalem, & Nabuchodonosor ayant quitté le siege pour le repousser, les Juifs reprirent leurs esclaves, sans se mettre en peine ni de leur parole, ni de la loi du Seigneur. C'est ce que Jérémie leur reproche si fortement, en les menaçant des plus grandes calamités. Cependant, Nabuchodonosor livra la bataille au Roi d'Égypte, & après l'avoir vaincu & mis en fuite, revint au siege de Jérusalem, & prit cette ville l'an du monde 3416. Il fit brûler & ruiner, tant la ville que le temple, & emmena les Princes & le peuple en captivité. Ainsi, on peut compter avant la captivité de Babylone, neuf prises de Jérusalem.

Observations sur le blocus & sur le siege de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Ces observations sont d'une main habile dans cette partie.

» L'Auteur sacré, à son ordinaire, loin de nous donner un détail un peu circonstancié de ce siege, passe même par dessus les circonstances les plus nécessaires. Les Lecteurs qui ignorent ce que c'est que la guerre, ne s'en mettent pas beaucoup en peine; mais, ceux qui sont au fait de cet art, ont un sensible regret de ne pas trouver dans les Historiens le récit circonstancié de tant de belles actions qui se sont passées, & dont il ne nous reste qu'une ébauche imparfaite. Cependant, comme l'Écriture rapporte en certains endroits quelques circonstances & quelques pratiques qu'elle écarte dans d'autres, tout cela joint ensemble ne laisse pas de nous conduire à la découverte de la méthode des Juifs dans l'art de l'attaque & de la défense.

» La situation de Jérusalem, la force de ses murailles, & la résistance des assiégés, rendoient cette ville presque imprenable, & par conséquent les sieges forts longs. Aussi Nabuchodonosor, étant arrivé devant la ville, ne tenta pas de la prendre d'assaut; il se contenta de la bloquer d'abord par deux lignes environnantes, c'est-à-dire, par une contrevallation & une circonvallation. (a) Le Roi d'Égypte s'étant mis en campagne pour venir promp-

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 338.

» tement au secours de la place, Nabuchodonosor marcha au devant de lui, le défit, & le mit en fuite ; & après cette expédition revint au siege. Ce mouvement du roi de Babylone ne nous permet pas de douter qu'il n'ait fait tirer une ligne de contrevallation contre les sorties de ceux de la ville, où le roi Sédécias commandoit en personne, & une ligne de circonvallation contre les ennemis du dehors ; car, quoique l'Auteur sacré dise au second verset, que *la ville demeura enfermée par la circonvallation, jusqu'à l'onzième année du roi Sédécias*, ce n'est pas à dire pour cela qu'on ne tira qu'une seule ligne ; les termes du premier verset prouvent assez qu'on pratiqua deux lignes environnantes, l'une contre la ville, & l'autre contre le secours. *Circumdederunt eam & extruxerunt in circuitu ejus munitiones.* Ils environnerent la ville, & firent des retranchemens tout autour.

» On voit dans ce siege comme dans beaucoup d'autres dont l'Écriture fait mention, que les lignes de circonvallation & de contrevallation étoient connues & pratiquées des peuples de l'Asie long-tems avant les Grecs & les Romains, & que ceux-ci n'en sont pas les inventeurs. Je crois qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici ce que j'ai dit là-dessus dans mon commentaire sur Polybe. La méthode d'environner les villes par un fossé & un retranchement contre les assiégés, & un autre en dehors du côté de la campagne, le camp entre ces deux lignes, étoit en usage parmi les nations Asiatiques, long-tems avant les Grecs & les Romains, & peut-être plusieurs siecles avant Moïse. (a) *Lorsque vous mettrez le siege devant une ville*, dit ce grand Législateur, *& que le siege sera long, & que vous l'aurez environnée de machines pour la détruire, vous ne couperez point les arbres fruitiers, & vous ne ravagerez point la campagne des environs, en abattant tous les arbres à coups de coëgnée ; parce que ce n'est que du bois, & non des hommes qui puissent accroître le nombre de vos ennemis. Que si ce sont des arbres sauvages, & qui ne produisent point de fruit, vous pouvez les couper pour en faire des machines, ou des fortifications contre la ville.*

» On employoit ces sortes de moyens & de précautions, lorsque les villes étoient extrêmement fortes & peuplées ; on les bloquoit par une ligne, ou par une contre-ligne avec son fossé palissadé en dedans, & quelquefois surfermé avec un parapet,

(a) Deuter. c. 20. v. 19, 20.

» dont on soutenoit les terres » par un fascinage. Ce sont » proprement les fossés, les » murs, les palissades, les terrasses, dont on environnoit » la ville, qui sont appellés » en Hébreu *Matzur*, dit D. » Calmet; & tout cela ne se » pouvoit faire sans y employer » les arbres de la campagne. » Ce qu'il y a d'admirable dans » ces sortes d'ouvrages, c'est » qu'ils sont tout semblables à » ceux des Grecs & des Romains, dans leur construction, si on en excepte les » tours qui donnoient des flancs » à ces sortes d'ouvrages. Je » n'en remarque point dans les » camps des Hebreux, non » plus que dans ceux des peuples avec lesquels ils étoient » en guerre, avant le siege » de Jérusalem par Nabuchodonosor.

» Il y a un si grand nombre » de passages dans les Auteurs » sacrés qui démontrent les » lignes de circonvallation & » de contrevallation, qu'il seroit superflu de les rapporter tous; nous nous bornerons seulement à ce qu'en » dit Isaïe : (*a*) *J'environnerai* » *Ariel de tranchées, je ferai tout* » *autour de tes murailles comme un* » *cercle, j'éleverai des forts contre toi, & je ferai des fortifications pour te tenir assiégée.* » Ce Prophete parle de ces » sortes d'ouvrages, comme » d'une chose qui n'étoit pas » nouvelle de son tems; (*b*) & » ailleurs ils promet au roi » Ezéchias que Sennachérib » n'assiégera point Jérusalem, » qu'il n'entreprendra rien sur » elle, & qu'*elle ne sera point* » *environnée de retranchemens,* » *ni de terrasses*. Cela ne signifie » autre chose, sinon que le Roi » des Assyriens n'en feroit » point l'investiture, & qu'il » ne l'environneroit pas d'une » ligne de circonvallation.

» Le Prophete va encore plus » loin; il distingue la ligne environnante des terrasses; & » je crois que ces terrasses ne » marquent pas toujours de » hautes élévations de terre, » qui dominoient les murs, ou » qui les égaloient presque en » hauteur, sur lesquelles on » dressoit des tours ou des machines de jet, & où l'on » plaçoit des archers, des frondeurs & autres gens de traits; » c'est le sentiment de D. Calmet, & je crois qu'il se » trompe; c'étoit seulement un » épaulement environnant sur » le bord du fossé, tout semblable à nos tranchées, où » les frondeurs & les archers » tiroient sans cesse à couvert » contre les défenses de la » ville, pendant qu'on l'insultoit de toutes parts. On voit » même en plusieurs endroits » de l'Écriture que ces sortes » d'ouvrages ne servoient pas » seulement à cet usage, mais » encore de contrevallation

(*a*) Isai. c. 29. v. 2, 3.

(*b*) Isai. c. 37. v. 33.

» pour brider & resserrer de
» plus près les assiégés.

» Il y a toute apparence que
» Nabuchodonosor n'assiégea
» pas la ville d'abord dans
» les formes, & qu'il se contenta de la bloquer, ayant
» été averti que le Roi d'Égypte
» venoit avec toute son armée
» au secours de la place ; car,
» il eût fallu garder la circonvallation, de peur qu'on ne
» fît entrer du secours dans la
» ville, & laisser un grand
» corps de troupes pour la
» garde des travaux, & capable de résister contre les sorties des assiégés ; ce qui
» l'auroit tellement affoibli,
» qu'il n'eût pu aller au-devant
» du Roi d'Égypte, & celui-ci
» n'eût pas manqué de lui couper les vivres, & de l'attaquer,
» pendant que les assiégés,
» ayant leur Roi à leur tête,
» eussent fait de vigoureuses
» sorties sur lui ; mais, il prévint tout cela, il marcha au-devant de l'armée Égyptienne, & après l'avoir défaite
» & mise en fuite, revint à
» Jérusalem, en fit le siege
» dans toutes les formes, fit
» dresser toutes les machines
» contre les murailles, la battit pendant long-tems, en
» sorte qu'étant désolée par
» la famine, *& la breche ayant*
» *été faite, tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit par le*
» *chemin de la porte qui est entre*
» *les deux murailles près de la*
» *porte du jardin du Roi, pendant que les Chaldéens étoient*
» *occupés au siege autour des*
» *murailles.* Les Chaldéens entrerent donc par la breche
» dans la ville, & s'en rendirent maîtres après environ
» deux ans & demi de siege,
» (*a*) l'onzième année du regne
» de Sédécias, le neuvième
» jour du quatrième mois,
» c'est-à-dire, un Mercredi
» 27 Juillet de l'an du monde
» 3416.

» On sera surpris de voir
» dans ce siege des machines
» de toute espèce, des tours,
» des béliers, des balistes, &
» des catapultes, dont les Grecs
» se sont servis dans leurs sieges ; elles étoient connues
» des peuples de l'Asie, & l'on
» ne peut douter un moment
» que le Roi de Chaldée ne les
» ait mises en usage au siege de
» Jérusalem, puisqu'Ezéchiel
» en parle si clairement en
» différens endroits, (*b*) & surtout dans sa prophétie contre
» Tyr. *Nabuchodonosor roi de Babylone*, dit-il, *viendra avec*
» *des chevaux, des charriots de*
» *guerre, de la cavalerie, & des*
» *troupes nombreuses ; il vous environnera de toutes parts de*
» *retranchemens & de terrasses ; il*
» *levera le bouclier contre-vous,*
» *il dressera contre vos murs ses*
» *mantelets & ses béliers*, selon
» l'Hébreu, *ses machines de cor-*

(*a*) Jerem. c. 39. v. 2.

(*b*) Ezech. c. 21. v. 22. c. 26. v. 1, & seq.

» de, ses balistes, ses catapultes; *& il détruira vos tours par la force de ses armes.* Peut-on rien voir de plus précis?..... » On ne peut donc douter que les Chaldéens n'aient mis en pratique la méthode de se couvrir pour aller du camp aux batteries par des paralleles blindés ou par quelqu'autre chose d'équivalent; il n'y avoit rien de plus simple & de plus aisé; je les trouve encore pratiquées dans le dernier siege de Jérusalem par Tite.

» (a) Josephe dit que les Chaldéens étant entrés dans la ville vers le minuit, monterent d'abord au temple, & que le roi Sédécias & ses gens se sauverent à la faveur des ténebres, & s'enfuirent par des défilés dans le désert; mais que les Chaldéens, en ayant été avertis par des transfuges, se mirent à les poursuivre dès la pointe du jour, & les arrêterent dans la plaine de Jéricho. L'Auteur sacré dit à peu près la même chose : *Sédécias s'enfuit par le chemin qui mene aux campagnes du désert, & & l'armée des Chaldéens poursuivit le Roi, & le prit dans la plaine de Jéricho; & tous les gens qui étoient avec lui furent dissipés & l'abandonnerent.* Les Rabbins avancent que Sédécias s'enfuit par un chemin souterrein qui alloit depuis le palais des Rois de Juda, jusqu'aux campagnes de Jéricho; on pourroit les en croire, s'ils n'ajoûtoient pas à cela quelques rêveries à leur ordinaire. Ils disent que le Roi s'étant voulu sauver par ce souterrein, Dieu permit qu'une biche le suivit au dehors, & fit autant de chemin sur terre, qu'il en faisoit par dessous, & que les Chaldéens s'étant mis à poursuivre la biche, trouverent sans y penser le Roi qui sortoit du chemin couvert. A l'égard de ce souterrein, (b) il n'est pas incroyable; l'Écriture & Josephe n'en font aucune mention; mais, Dion que D. Calmet a cité, dit en parlant du dernier siege de Jérusalem, que les Juifs avoient des conduits souterreins qui passant sous les murs de la ville, alloient se rendre bien loin delà dans la campagne.

» *Ayant donc pris le Roi, ils l'emmenerent au Roi de Babylone à Réblatha, & le Roi de Babylone lui prononça son arrêt,* &c. Ce verset nous fait voir que Nabuchodonosor voyant que le siege tiroit en longueur, en avoit abandonné la conduite à ses Généraux, & qu'il n'étoit point à Jérusalem quand elle fut prise, mais à Rébla-

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 340. & seq.

(b) Dio. Cass. p. 747.

» tha, que l'on croit être » Apamée de Syrie, sur l'O- » ronte. » Reprenons maintenant notre récit.

(*a*) Après la captivité de Babylone, la ville de Jérusalem, fut rétablie & repeuplée de nouveau, l'an du monde 3468, & 532 avant Jesus-Christ, c'est la première année du regne de Cyrus à Babylone. Mais, on ne rebâtit ses murs & ses portes, qu'après le retour de Néhémie, l'an du monde 3550. Alexandre le Grand entra dans Jérusalem après la prise de Tyr, l'an du monde 3672, & 328 avant J. C.

Après la mort de ce Prince, Jérusalem demeura en la puissance des Rois d'Égypte; & Ptolémée, fils de Lagus, prit Jérusalem par artifice, si l'on s'en rapporte à Aristée & à Josephe, & emmena captifs dans l'Égypte environ cent mille hommes, qu'il avoit pris dans la Judée. Le même Josephe dit que Ptolémée Évergete roi d'Égypte vint aussi à Jérusalem, & y offrit plusieurs sacrifices d'actions de graces. Enfin, Ptolémée Philopator, après la victoire qu'il avoit remportée sur Antiochus le Grand, près de la ville de Raphia, vint à Jérusalem, alla au temple, & y offrit des sacrifices; mais, les Prêtres l'empêcherent d'entrer dans le sanctuaire; ce qui l'irrita de telle sorte, qu'il résolut de faire périr tous les Juifs qui étoient en Égypte; & il l'auroit exécuté, si Dieu n'avoit protégé son peuple d'une manière toute miraculeuse, comme il est rapporté au long dans le troisième livre des Maccabées.

Antiochus le Grand, ayant repris la Célésyrie & la Judée sur le Roi d'Égypte, vint à Jérusalem, où il fut fort bien reçu par les Juifs, qui nourrirent son armée & ses éléphans, & lui donnerent du secours, pour réduire la garnison que Scopas avoit laissée dans la citadelle de Jérusalem. Pour reconnoître ces bons services, Antiochus n'oublia rien pour rétablir Jérusalem dans sa première splendeur, accorda de grands privileges aux Juifs, & donna de grandes sommes pour les sacrifices du temple. Séleucus, fils & successeur d'Antiochus le Grand, ne fut pas aussi favorable aux Juifs, que l'avoit été Antiochus. Il envoya Héliodore au temple de Jérusalem, pour en enlever les trésors; mais, il fut obligé de s'en retourner sans rien faire, après avoir été fort maltraité par des Anges qui lui apparurent dans le temple même.

Antiochus Épiphane, frere & successeur de Séleucus, vint à Jérusalem, & y fut reçu par Jason, usurpateur de la souveraine sacrificature, avec de

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 388. & *seq.* Maccab. L. I. c. 1. v. 30. & *seq.* c. 4. v. 36. & *seq.* c. 6. v. 5. & *seq.* L. II. c. 4. v. 21, 22. c. 5. v. 1. & *seq.*

très grands honneurs, à lumière des flambeaux, & au bruit des acclamations publiques. Pour cette fois, il n'y fit aucun mal; mais, trois ans après, & l'an du monde 3834, ayant appris que ceux de Jérusalem avoient témoigné quelque joie à la fausse nouvelle qui vint qu'il étoit mort en Égypte, il en conçut tant d'indignation, qu'à son retour, il assiégea la ville, la pilla, enleva tout l'or & les vases les plus précieux du temple, & y fit mourir plus de quatre-vingt mille hommes.

Deux ans après, il envoya à Jérusalem un certain Apollonius, intendant des tributs, avec des ordres secrets de piller & de brûler la ville. Cet homme vint d'abord en apparence avec un esprit de paix; mais, tout d'un coup, il se jetta sur la ville, y fit un grand carnage, prit des dépouilles, & mit le feu à la ville, ruina la plus grande partie des maisons, & ne réserva que ce qu'il fit enfermer de murailles au haut de la cité, près du temple du Seigneur, où il bâtit une citadelle, & où il laissa une forte garnison. Alors, Jérusalem fut abandonnée de ses propres citoyens, & livrée aux Gentils. L'année suivante 3837, les sacrifices furent interrompus dans le temple, la statue de Jupiter Olympien fut placée sur l'autel, & on vit dans la maison de Dieu l'abomination de la désolation. Les choses demeurerent en cet état pendant trois ans. Judas Maccabée, ayant battu Nicanor, Gorgias & Lysias, monta à Jérusalem, nettoya le temple, & y rétablit les sacrifices.

L'année suivante, Antiochus Eupator fut reçu dans Jérusalem par Judas Maccabée, après un traité de paix qui avoit été conclu entr'eux. Ce Prince honora le temple, & y fit des présens. Mais, avant que de sortir de la ville, il fit abattre le mur qui étoit entre le temple & la citadelle, & qui mettoit à couvert le Lieu saint contre les entreprises des Syriens. Cette citadelle, qui tenoit toujours Jérusalem dans la dépendance des Rois de Syrie, subsista pendant vingt-six ans, depuis l'an du monde 3836, jusqu'en 3862, qu'elle fut prise & ruinée par Simon Maccabée.

Antiochus Sidete, outré de dépit des maux que lui avoit fait Simon Maccabée, fit la guerre à Jean Hyrcan son fils & son successeur. Il vint en Judée & après avoir fait le dégât dans la campagne, & contraint Hyrcan de se retirer dans Jérusalem, il l'y assiégea; mais, il trouva beaucoup de résistance de la part des assiégés, il se campa à deux stades, ou deux cens cinquante pas du temple, vers la partie septentrionale de la ville, & fit dresser cent trente tours sur lesquelles il plaça un grand nombre de soldats pour écarter tous ceux qui défendoient les murailles. Et comme on travailloit à les sapper, on

on trouva que les fondemens en étoient posés sur du bois ; Antiochus y fit mettre le feu, ce qui fit tomber un grand pan de muraille. Mais, les assiégés se mirent sur la breche & arrêterent l'effort des ennemis qui vouloient entrer dans la ville. En même tems, Hyrcan fit une vigoureuse sortie sur les assiégeans, & contraignit Antiochus & ses gens de se retirer assez loin de la ville ; après cela, Hyrcan revint & fit brûler les tours qu'Antiochus avoit fait construire.

Observations sur le siege de Jérusalem par Antiochus Sidete.

Elles sont de la même main que celles qui sont rapportées ci-dessus.

» Je ne puis revenir de ma » surprise, dit D. Calmet, sur » le silence de Polybe à l'égard » des Juifs, & des guerres des » Rois Antiochus contre cette nation, & particulièrement de cet Antiochus Sidete ; car, l'auteur Grec entre » dans un fort grand détail des » expéditions de ces Princes, » & cependant il ne fait nulle » mention des Maccabées; il » ne dit pas un mot de tant de » batailles & de sieges mémorables ; enfin, l'on diroit que » le roi Hyrcan, & ce fameux » siege de Jérusalem par Sidete, » que Josephe appelle Soter, » sont imaginaires. Tite-Live » n'est pas mieux informé que » Polybe; on ne trouve rien des » Juifs dans les autres Auteurs » contemporains, & ce n'est » que dans ceux qui ont écrit » long-tems après. Que penser » de ce silence, & qu'en croire ?

(a) » Ce siege de Jérusalem » arriva vers la fin de l'an du » monde 3869. Josephe qui l'a » décrit, rapporte des circonstances particulières que nous » ne lisons pas dans le quatrième livre des Maccabées. » Il dit qu'Antiochus partagea » son armée en sept corps, » pour enfermer ainsi toute la » place; qu'il fut fort incommodé par le manquement d'eau, » auquel une grande pluie remédia; qu'il fit une double » circonvallation fort grande » & fort large, pour ôter aux » Juifs toute sorte de communication du dedans avec le » dehors ; que les assiégés faisoient de leur côté quantité » de sorties, avec grande perte lorsqu'ils ne se tenoient » pas sur leurs gardes, & que » quand ils y étoient, ils se retiroient facilement dans la » ville. Il ajoûte encore cette » particularité. Hyrcan, voyant » que la quantité de bouches » inutiles qui étoient dans la » place, pourroit consommer » inutilement ses vivres, les » fit sortir, & ne retint que » ceux que la vigueur de l'âge » rendoit propres pour la guerre; mais, Antiochus les em-

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 449. & seq.

» pêcha de gagner la campagne, » & ainsi ils demeuroient errans » dans l'enceinte des murs de » la ville, où la faim les con- » sumoit misérablemenr. Ce- » pendant, la fête des Taber- » nacles étant arrivée, les as- » siégés, touchés de compas- » sion de leurs concitoyens, les » firent rentrer dans la ville, » &c. C'est avec regret que » nous ne trouvons pas dans » les Historiens sacrés le dé- » tail entier de ce siege si fa- » meux.

» Sidete marcha sans doute » avec un grand appareil de » troupes, de machines de » guerre, & de toutes les cho- » ses nécessaires pour un long » siege; à quoi il devoit s'at- » tendre par le souvenir des » précédens; car, cette vil- » le fit toujours *beaucoup de* » *résistance, tant à cause de la* » *force & de la hauteur de ses* » *murailles, que par la valeur* » *des assiégés.*

» *Sidete se campa dans la par-* » *tie septentrionale de la ville,* » *& fit dresser cent trente tours,* » *sur lesquelles il plaça des sol-* » *dats, pour écarter tous ceux* » *qui paroissoient sur les murail-* » *les. Et cependant, il fit tra-* » *vailler à sapper les fondemens* » *du mur.* Josephe ne met que » cent tours de trois étages, » c'en est bien assez pour ne » pas dire trop. Il est surpre- » nant qu'il ne soit pas fait » mention de béliers, & qu'on » s'attachât uniquement à aller » par des conduits souterreins » jusques sous les fondemens » des murs de la ville; mais à » quoi bon toutes ces tours » près à près, & sur-tout le » front de l'attaque, si on n'a- » voit pas dessein de la battre » au-dessus, aussi-bien que des- » sous, où les assiégés eussent » pu aller & rendre l'entrepri- » se inutile & sans effet? Je » doute fort que l'on s'en soit » tenu-là; car, je considere » bien moins la grande depense » de ces tours, que la difficul- » té de trouver des bois pour » leur construction, dans un » païs qui en devoit être dé- » nué; car, il est rare d'en » trouver dans un païs ravagé » par des guerres presque con- » tinuelles. De plus, ces tours » deviennent inutiles, lorsqu'on » s'en tient à réduire une ville » par des galeries souterreines » sous les fondemens des rem- » parts, où il faut encore une » quantité prodigieuse de bois » de charpente; car, ces ga- » leries ne pouvoient être que » coffrées.

» Les murs de Jérusalem étoient » extraordinairement forts & » élevés, l'auteur des livres des » Maccabées nous l'apprend; » & Josephe qui en a donné » une description très exacte, » les fait d'une hauteur sur- » prenante. Les archers, pos- » tés sur ces tours roulantes, » empêchoient certainement » que personne ne parût sur » les défenses; mais, à quel » dessein cette précaution, » puisqu'on n'alloit que par des

» conduits souterreins aux fondemens des murs de la ville? Étoit-ce pour empêcher, lorsque le mur viendroit à s'écrouler, que ceux qui étoient aux défenses, n'incommodassent trop ceux qui monteroient à l'assaut? C'étoit trop peu de chose que cela, pour un si grand appareil de tour. Pour moi je pense que les béliers & toutes les machines en usage de ce tems-là furent mises en pratique; & il faut croire qu'Antiochus ne s'attacha pas moins à ruiner le dessus, que le dessous des murs.

» Les assiégeans abrégerent extraordinairement leur sappe; car, ils trouverent les murs de la ville bâtis sur pilotis, ensorte qu'ils ne firent que retirer les terres d'entre les pilotis, & remplir les vuides de matières conbustibles, & de fascines godronnées auxquelles on mit le feu; ce qui fit une large breche, en faisant écrouler le mur. Ensuite, Antiochus fit donner un terrible assaut; les assiégés le soutinrent avec tant de vigueur & de bravoure que les assiégeans furent honteusement repoussés; *& en même tems Hyrcan ayant fait une sortie sur les ennemis, leur tua bien du monde, & obligea Antiochus & ses gens de se retirer assez loin de la ville.* Cette sortie dut être vigoureuse & des plus sanglantes, puisque les troupes d'Antiochus furent obligées de reculer fort loin de la ville, & d'abandonner sans doute leurs retranchemens; cependant, Hyrcan ne jugea pas à propos de s'engager plus avant, il revint prudemment sur ses pas, & se contenta de faire mettre le feu à toutes les tours pour les réduire en cendres.

» Il paroît par la suite qu'Antiochus fut charmé de la belle résistance des Juifs, & qu'il ne put s'empêcher d'avoir une estime singulière pour Hyrcan; car, *la fête des Tabernacles étant arrivée, Hyrcan lui envoya demander une suspension d'armes jusqu'après la solemnité. Le Roi l'accorda, & envoya même au temple des victimes & des présens d'or & d'argent, & le grand-Prêtre ordonna aux Prêtres de recevoir ce que le Roi envoyoit. La libéralité & la piété d'Antiochus engagerent Hyrcan & les siens à lui demander la paix; le Roi y consentit, & entra dans la ville. Hyrcan l'y reçut avec les principaux de son armée, & leur donna un grand festin.*

» Antiochus se retira de cette affaire en habile homme, & plus glorieusement qu'il n'eût dû s'y attendre; sa générosité engagea le grand-Prêtre à lui demander la paix, & quoiqu'elle ne fût pas fort honorable aux Juifs, la suite fit voir qu'elle servit beaucoup à leur agrandissement

» & à leur élévation.

» Cette paix peut être mise » au nombre des plus rares ; » car, elle ne dura pas seu- » lement pendant tout le regne » d'Antiochus, mais même » long-tems après la mort de » ce Prince qui périt malheu- » reusement dans une guerre » qu'il eut contre les Parthes. » Et Hyrcan qui l'avoit suivi » comme son ami, profita de » l'occasion de cette mort, » pour se rendre maître de plu- » sieurs bonnes places; il re- » prit toutes les villes qui » avoient été aux Juifs, assu- » jettit les Idumeens, reçut » sous sa protection tous ses » voisins, qui lui promirent » de demeurer dans l'obéissan- » ce & en paix: (a) enfin, il re- » nouvella l'ancienne alliance » qui avoit été contractée par » Judas Maccabée, & affermie » par Jonathas entre les Juifs » & les Romains. « Revenons de nouveau à notre récit.

(b) La ville de Jérusalem jouit d'une assez grande paix, jusqu'au regne d'Hyrcan & d'Aristobule, fils d'Alexandre, roi des Juifs. Hyrcan, comme l'aîné, avoit été reconnu pour Roi; mais, comme sa stupidité & sa lenteur le rendoient peu propre à regner, Aristobule son frere s'empara du royaume; & trois ans après qu'Hyrcan fut monté sur le trône, il l'obligea d'en descendre, l'ayant vaincu dans une bataille près de Jéricho, & l'ayant forcé dans le temple. Arétas, roi des Arabes, ayant entrepris de rétablir Hyrcan dans ses États, & assiégeant Aristobule dans Jérusalem, les deux freres s'adresserent à Pompée, qui étoit dans l'Orient, pour lui demander sa protection. Pompée entreprit de rétablir Hyrcan sur le trône, à l'exclusion d'Aristobule. Il attaqua Jérusalem, la prit, entra dans le temple, & pénétra jusques dans le sanctuaire; mais, il eut la modestie de ne toucher à rien de tout ce qui étoit dans ce saint Lieu. Il y laissa de très-grands trésors, & admira surtout l'attachement des Prêtres à leurs cérémonies, qu'ils n'interrompirent pas même au milieu des allarmes du siege & de l'épée des victorieux. Le lendemain qui suivit la prise du temple, il le fit purifier, & ordonna que l'on y offrît des sacrifices.

Antigonus, fils d'Aristobule, soutenu du secours des Parthes, attaqua quelques années après, son oncle Hyrcan dans Jérusalem. Hérode & Phazaël défendoient la ville; mais, Hyrcan & Phazaël en étant sortis, pour aller traiter avec Pacore, fils du Roi des Parthes, on les arrêta tous deux, & on les chargea de chaînes. Hérode fut obligé d'abandonner la ville & de se sauver. Il alla à Rome, où par le

(a) Maccab, L. I. c. 8, v. 17. c. 12. v. 1.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 468. & seq.

crédit de Marc - Antoine & de César, il obtint du Sénat le titre de Roi. Étant de retour dans la Palestine, & aidé de Sosius, qui commandoit l'armée Romaine dans la Syrie, il assiégea Antigonus dans Jérusalem. Après un siege de cinq mois, Antigonus se rendit, & vint se jetter aux genoux de Sosius, qui insulta encore à son malheur, en l'appellant *Antigona*, comme pour marquer sa lâcheté & sa foiblesse.

Après qu'Archélaüs, fils & successeur du grand Hérode, eut été envoyé en exil, la Judée fut réduite en province, sous l'obéissance du gouverneur de Syrie. Les empereurs Romains entretinrent toujours une garnison dans la citadelle Antonia, jusqu'à la dernière révolte des Juifs, qui commença par le siege qu'ils firent de la forteresse Antonia, où ils forcerent & mirent à mort la garnison Romaine qui y étoit. L'année suivante, 70 de Jesus-Christ, Tite assiégea la ville, l'emporta, la brûla, & la réduisit en solitude.

De toutes les villes les plus célebres dans l'Antiquité, il n'en est point de plus fameuse que Jérusalem, tant par ses bâtimens magnifiques, que par le grand nombre de sieges qu'elle a soutenus. Le plus mémorable & le dernier est celui qu'elle soutint contre Tite à la tête des Romains sous l'empire de Vespasien. Tout ce que l'art à de plus profond & de plus merveilleux, est mis en œuvre dans ce siege; le courage & la résistance des assiégés ne le cedent en rien à la science, à la valeur & à l'opiniâtreté des assiégeans. Tous les maux, qui accompagnent ordinairement les longues résistances, fondirent sur cette malheureuse ville, ainsi que Jérémie l'avoit prédit; la peste & la famine ne la désolerent pas moins que la fureur de ses ennemis. Enfin, ce fut le dernier coup de la colere de Dieu, qui décida du sort & de l'anéantissement de cette superbe ville, pour punir l'ingratitude & la perfidie des Juifs. La description, que Josephe nous en a donnée est si admirable, & écrite avec tant d'art, qu'il n'y a personne, quelque intelligent qu'il soit dans le métier des armes, qui puisse s'en tirer aussi habilement qu'il a fait.

Tacite remarque que quand Tite assiégea cette ville, elle renfermoit deux grandes collines, fortifiées par de très-fortes murailles; que ces murailles n'étoient point tirées en droite ligne, mais étoient dressées par angles rentrans & par des tours, afin que lorsque l'ennemi les attaqueroit, il fût à découvert par le côté, & obligé de montrer le flanc aux assiégés. C'étoit la bonne & ancienne manière de fortifier les places, selon Vitruve & Végece.

Josephe observe que Tite, après avoir pris la ville de Jérusalem, ordonna à ses soldats de la démolir entiérement, à la

reserve de trois tours, qui étoient les plus grandes & les plus belles, qu'il voulut réserver comme un monument de la valeur des Romains, qui avoient pu prendre une si forte place. Ces tours furent celles de Phazaël, d'Hippique & de Mariamne. Il fit aussi réserver le mur qui enveloppoit la ville du côté du couchant, afin qu'il servît comme de rempart au camp des troupes qu'il y laissa pour la garde du païs. Tout le reste de la ville fut ruiné & applani, de manière que ceux, qui ne l'avoient pas vue auparavant, avoient peine à se persuader qu'elle eût jamais été habitée.

Les auteurs Juifs assurent que Turnus Rufus, ou plutôt Térentius Rufus, que Tite y laissa pour commander les troupes, fit passer la charrue sur la place du temple, afin qu'il ne fût plus permis de le rétablir. En effet, les loix Romaines défendoient de rebâtir les lieux où l'on avoit fait cette cérémonie, sans en avoir obtenu la permission du Sénat. Mais, on croit que cela n'arriva, c'est-à-dire, qu'on ne fit passer la charrue sur la place du temple qu'après la révolte des Juifs sous Adrien. On croit même que Jérusalem ne fut pas tellement détruite, qu'il n'y restât encore quelques habitans, soit qu'ils habitassent dans ses ruines, avec les troupes Romaines, ou auprès d'elles, soit qu'ils se fussent fait quelques demeures aux environs.

Saint Épiphane assure que la maison, où les Apôtres se retirerent après l'Ascension du fils de Dieu, & dans laquelle ils reçurent le Saint-Esprit, fut conservée avec sept synagogues, qui étoient aussi sur la montagne de Sion, & voisines de cette maison. De plus, on sçait les noms des Évêques tirés de la synagogue, qui ont gouverné l'Église de Jérusalem sans interruption depuis Jesus-Christ jusqu'à Adrien, sous qui on y mit un Évêque tiré des Gentils.

Eusebe va encore plus loin que Saint Épiphane, puisqu'il veut que Tite ait conservé la moitié de cette ville, conformément à l'oracle du prophete Zacharie, qui avoit prédit qu'une portion de la ville seroit conservée, & que ce ne fut que sous Adrien que la ville fut rasée jusqu'aux fondemens. Enfin, Saint Jérôme soutient que la montagne de Moria, où étoit le temple, & celle de Sion, où étoit le palais, furent conservées par Tite. Tout cela n'est fondé que sur ce que Josephe dit que Tite laissa cette partie du mur de Jérusalem, qui la fermoit du côté de l'occident, ce qu'on a interprété de la moitie de la ville; & de plus qu'il laissa en entier les tours de Phazaël, d'Hippique & de Mariamne, qu'on a cru avoir été dans la partie supérieure de la ville. D'ailleurs, on a présumé avec raison que la dixième légion qui fut laissée dans la ville, n'y demeura pas seule; qu'elle

conserva des maisons pour se loger, & qu'elle permit à quelques familles de Juifs de s'y habituer, pour le service des troupes.

Les Rabbins prétendent que Dieu faisoit des miracles continuels dans le temple & dans la ville de Jerusalem. 1.° Aucune femme n'y avoit jamais eu de fausses couches causées par l'odeur des viandes immolées dans le temple, ou pour en avoir mangé avec excès. 2.° La chair posée sur l'autel ne se corrompoit jamais, quand même on l'y auroit laissée plusieurs jours sans la faire consumer par le feu; ce qui arrivoit quelquefois lorsque la quantité des victimes étoit trop grande. 3.° Il n'arrivoit jamais au grand-Prêtre de tomber en pollution la veille du jour de l'expiation solemnelle. 4.° La pluie n'éteignoit jamais le feu de l'autel. 5.° Le vent n'empêchoit pas la fumée de monter comme une colomne vers le ciel. 6.° On ne trouva jamais de défaut ni de corruption dans la manne conservée dans le gomer d'or, ni dans les pains de propolition. 7.° Jamais les Israëlites ne se trouverent trop serrés dans les parvis du temple, quelque nombreuse qu'y fût l'assemblée. 8.° Jamais personne n'a manqué de trouver du logement à Jérusalem pour y coucher. 9.° Jamais Jérusalem n'a cessé d'être sainte, depuis qu'elle fut consacrée par Salomon; tout ce qui y est arrivé depuis ce tems-là, n'a pas été capable de la profaner.

Ils assurent de plus que cette ville étoit commune à toutes les tribus, & n'appartenoit à aucune en particulier, & qu'elle n'étoit point sujette à la loi, qui commandoit d'expier par l'immolation d'une jeune vache, le meurtre commis sur les confins d'une tribu. Aucune maison n'y appartenoit en propre à celui qui l'avoit achetée. Il n'étoit pas permis d'avoir des jardins ou des vergers dans l'enceinte de la ville; & quand on transportoit des corps morts d'un lieu dans un autre, il n'étoit pas permis de les passer par la ville, de peur qu'ils ne la souillassent. Il n'y avoit dans la ville que deux sépulcres, celui de David, & celui d'Holda, qui avoient été bâtis par les anciens Prophetes. Toutes ces remarques sont tirées des Rabbins, dont l'exactitude n'est pas toujours sans reproche.

Dans les commencemens & du tems des Jébuséens, Jérusalem étoit fort petite. Elle s'accrut dans la suite à diverses reprises. Voici, selon les docteurs Juifs, ce qui s'observoit dans ces circonstances de l'agrandissement d'une ville. Le grand Sanhédrin, le Roi & un Prophete, consultoient sur cela l'Urim & Thummim. Après qu'ils étoient convenus du sens de l'Oracle, les Conseillers du Sanhédrin prononçoient deux cantiques, dans lesquels il y avoit une action de graces au

Seigneur. Après cela, ils prenoient deux pains levés, & sortant à l'heure même au milieu des joueurs de cymbales, de lyre & de psaltérion, ils s'arrêtoient à chaque coin de rue & à chaque bâtiment public qu'ils trouvoient en leur chemin, & prononçoient ces paroles : *Je vous louerai mon Dieu, parce que vous m'avez élevé.* Étant enfin arrivés au lieu jusqu'où la ville devoit être agrandie, la procession s'arrêtoit-là ; & des deux pains qu'on avoit apportés, l'on en mangeoit un, & on brûloit l'autre.

Les Orientaux de même que les anciens Juifs, donnent à Jérusalem le nom de *Ville Sainte*, & quelquefois *Maison Sainte*, à cause du temple qui y étoit bâti. Ils l'appellent aussi *Ilia*, qui est un nom corrompu de celui d'*Élia*, que l'empereur Adrien lui fit porter, lorsqu'il la rétablit. Ils croyent que Jérusalem a été bâtie par Melchisédech, fils de Sem, qui y transporta le corps d'Adam, que Noë avoit conservé dans l'arche. Ils soutiennent aussi qu'elle est située au centre de la terre habitable, selon cette parole du Psalmiste : *Vous avez opéré le salut au milieu de la terre.*

Mahomet, dans les premières années de la publication de sa secte, ordonna que les Musulmans se tourneroient du côté de Jérusalem en faisant leurs prieres ; & après sa mort la plûpart de ses compagnons étoient d'avis qu'on l'enterrât dans l'enceinte de cette ville. Ils croyent que la pierre, que Jacob oignit en allant en Mésopotamie, fut transportée à Jérusalem sur la montagne où l'on bâtit le temple de Salomon. Depuis la ruine de ce temple, les Chrétiens bâtirent une église magnifique au même endroit ; & enfin les Turcs s'étant rendu maîtres de la ville, Omar un de leurs califes bâtit près de la même pierre une mosquée, qui passe pour le premier pélerinage des lieux de dévotion qu'ils fréquentent, apres ceux de la Meque & de Médine ; & le péleinage de la Meque ayant été interrompu par l'incursion des Carmates, depuis l'an 317 jusqu'à l'an 339 de l'Egire, les Musulmans se rendirent à Jérusalem pour y faire leurs dévotions.

Le Cadhi Gemaleddin, fils de Vustel, écrit que passant par Jérusalem pour aller en Égypte, il vit les Prêtres Chrétiens qui portoient des phioles de verres pleines de vin sur le *sakra*, c'est-à-dire, sur la pierre de Jacob, près de laquelle les Musulmans avoient bâti un temple.

L'an de Jesus-Christ 132, Adrien commença à faire rebâtir Jérusalem, & envoya des troupes contre les Juifs, qui se révolterent sous la conduite d'un insigne imposteur, nommé Barcochébas. Ils avoient fait une seconde ville sous terre, afin

de pouvoir s'y retirer lorsqu'ils seroient pressés ; mais, leurs précautions furent inutiles, & les Romains les battirent tant de fois, que la Judée se trouva presque tout à fait déserte. Adrien interdit aux Juifs l'entrée de Jérusalem ; & Eusebe même ajoûte qu'il leur defendit de la regarder de loin & de quelque lieu éminent, tant il avoit de haine contre ce peuple rebelle & opiniâtre. Il donna à cette ville le nom d'*Ælia Capitolina* ; & pour la profaner tout à fait, il fit mettre sur la porte de Bethléem la sculpture d'un pourceau, qui étoit l'animal le plus en horreur à cette nation. L'Empereur, ne se contentant pas de cette marque de servitude, y bâtit un temple en l'honneur de Vénus sur le mont Calvaire, un autre à Jupiter au lieu de la Résurrection de Jesus-Christ, & un autre pour Adonis dans Bethléem. Tous ces temples subsisterent jusqu'au tems de Constantin.

Lorsqu'on rebâtit la nouvelle ville, le Calvaire se trouva enfermé dans l'enceinte & la montagne de Sion ; la cité de David en étoit éloignée d'un grand quart de lieu ; & par conséquent les ruines du temple de Salomon en étoient à une distance plus grande encore. Après que la Sainte-Croix eut été trouvée, Constantin fit bâtir une magnifique basilique sur le Calvaire ; & l'on en fit la dédicace sous le nom d'*Anastasia*, mot Grec qui veut dire *Résurrection*. L'Église qui occupe à présent le Calvaire, porte le nom du *Saint-Sépulcre*. Le Ministre Mawndrell, *voyage d'Alep à Jérusalem*, pag. 114, dit : » L'Église du Saint-Sépulcre est » fondée sur le mont Calvaire, » petite éminence sur le mont » Moria, qui est plus grand. » Ce lieu servoit autrefois » pour l'exécution des crimi- » nels ; & à cause de cela, il » étoit hors de la ville, comme » un lieu exécrable & souillé ; » mais, depuis que l'on en a » fait l'autel sur lequel a été » offert le précieux sacrifice » propitiatoire pour les péchés » du genre humain, il a été » purifié ; & tous les Chrétiens » en approchent avec un res- » pect & une dévotion qui l'a » fait environner de toute la » ville, de sorte qu'il est pré- » sentement au milieu de Jéru- » salem, & que l'on a mis une » partie considérable du mont » de Sion pour faire place au » Calvaire. A dessein de rendre » cette montagne propre à y » bâtir une Église, les pre- » miers fondateurs furent obli- » gés de la réduire à un rez- » de-chaussée, en applanissant » plusieurs parties du rocher, » & en en élevant d'autres. » Cependant, on a pris soin de » ne rien changer ou diminuer » à la montagne, aux endroits » où l'on a cru que s'étoit passé » quelque acte de la passion de » notre-Seigneur. C'est pour- » quoi, on a laissé en son en- » tier l'endroit du Calvaire,

» où l'on dit que Jesus-Christ » fut attaché & élevé sur la » Croix; de sorte qu'il est au- » jourd'hui élevé de dix-huit » degrés au-dessus du rez-de- » chaussée de l'église, & le » Saint-Sépulcre, qui étoit au- » trefois une voûte taillée dans » le rocher sous terre, est pré- » sentement comme une grotte » sur terre, le rocher ayant » été coupé tout à l'entour. «

Jérusalem reprit son vrai nom sous Constantin, premier Empereur Chrétien; & au Concile de Nicée, tenu par les soins & l'autorité de ce Prince, l'Évêque de Jérusalem obtint le premier rang parmi les Évêques de Palestine, après celui de Césarée, qui étoit métropolitain. Constantin repeupla Jérusalem, & l'embellit de divers édifices saints, depuis que sa mere y eut trouvé le bois sacré de la Croix. Sous l'empire d'Héraclius, Jérusalem fut emportée par Chosroës II, roi de Perse, l'an 614. Quelques années après, cette Ville & toute la Terre sainte passerent sous la domination des Sarrasins. Les Princes François, qui prirent la Croix au Concile de Clermont, l'an 1096, entreprirent la conquête de la Terre sainte sur la fin du XI siecle; & sous le commandement de Godefroi de Bouillon, ils se rendirent maîtres de Jérusalem le 15 Juillet 1099. C'est ce qui donna lieu à l'établissement du royaume de Jérusalem, dont le même Godefroi fut le premier Monarque. Il eut divers successeurs, que les Sarrasins inquiéterent par des guerres continuelles. Sous le regne de Gui de Lusignan, mari de Sibylle, qui avoit hérité de ces États, Saladin, roi de Syrie & d'Égypte, après avoir remporté plusieurs victoires sur les Chrétiens, leur arracha enfin Jérusalem le 2 Octobre 1187, & toute la Terre sainte, à la réserve de Tyr, Tripoli, Antioche, & quelques fortes places. Ainsi, au bout de 88 ans, finit le royaume de Jérusalem, dont le titre a passé par diverses familles de Princes, & qui fait partie aujourd'hui des États du grand Seigneur.

Lorsqu'on apprit cette funeste nouvelle en Europe sur la fin de la même année 1187, la douleur fut universelle. Les Princes Chrétiens, & sur-tout les Rois de France, ont souvent mis des troupes en campagne, pour retirer cette ville des mains des Infideles; & mille obstacles se sont toujours opposés à leurs bons desseins & à ceux des autres. Alfir, Sultan d'Égypte en 1288, enleva plusieurs villes aux Chrétiens; de sorte qu'il ne leur restoit plus dans le païs que Saint Jean d'Acre ou Ptolémaïde, que le Sultan Mélec Arafe, qui avoit succédé à Alfir, assiégea en 1291, & qu'il emporta d'assaut le 19 Mai, après quarante jours d'attaques continuelles. Il massacra tous ceux qui étoient dedans, à la réserve de ceux qui purent se sauver dans les vaisseaux. De-

puis la perte d'Acre, il n'est plus passé à Jérusalem de troupes Chrétiennes, mais seulement des pélerins; ainsi, ce saint héritage resta sous la puissance des Califes, ou princes d'Égypte, jusqu'en 1517, que Sélim I, empereur des Turcs, s'en rendit maître. Les relations, que nous avons aujourd'hui du Levant, nous assurent que Jérusalem n'est guere peuplée; que la plus grande partie des habitans consiste en la milice du Gouverneur & les officiers du Cadi; & qu'il y a grand nombre de Dervis, Santons, & autres religieux Turcs qui y desservent leurs mosquées. Les autres habitans, outre les Turcs, sont des Arabes, Juifs, Chrétiens, Schismatiques, Grecs, Arméniens, Maronites, Abyssins, Nestoriens, &c. & des Latins, presque tous religieux de Saint François, qui y ont la belle maison de Saint-Sauveur, & une habitation dans le Saint Sépulcre.

III.

Église de Jérusalem.

L'Église de Jérusalem, établie par les Apôtres, a toujours été estimée la première du monde en ancienneté, mais non pas en dignité. Elle fut sanctifiée par la mort du Sauveur, par la descente du saint Esprit, par la prédication des Apôtres, & par le martyr de saint Jacques le Mineur, son premier évêque. Cependant, elle fut soumise depuis à celle de Césarée, comme il paroît par le septième canon du concile de Nicée, où l'on lit cette ordonnance : *Mos antiquus obtinuit, ut Æliæ, id est, Jerosolymæ Episcopus honoraretur, salva Metropolis propria dignitate.* C'est à raison de sa fondation qu'on la nomma la mere des Églises, & que ses Prélats se sont souvent efforcés de se rendre primats de la Palestine. Nous apprenons d'une épître de saint Léon à Maxime d'Antioche, que les Peres du concile d'Éphèse s'étant laissés emporter aux sollicitations de Juvénal, évêque de Jérusalem, contre l'Évêque de Césarée, pour la primatie de la Palestine, saint Cyrille & les autres légats Apostoliques s'y opposerent, pour conserver l'ordre établi dans le concile de Nicée à l'égard de ces deux sieges. Nous voyons dans la même épître de ce Pape [c'est la 62, qui commence *Quantùm dilectioni tuæ placeat*] que Juvénal vint à bout de ses desseins, dans le concile de Chalcédoine, où il fut ordonné dans la huitième session, qu'à l'avenir Antioche auroit sous soi les deux Phénicies & l'Arabie, & que Jérusalem auroit les trois Palestines. Les légats du Pape approuverent cette décision, & les Commissaires prononcerent qu'elle seroit exécutée. Mais, les évêques de Jérusalem ne jouirent de cet avantage, & ne tinrent rang de primats que dans le cinquieme

Concile général, qui est le second de Constantinople, assemblé, en 553; car, Guillaume de Tyr nous apprend qu'après la condamnation des trois chapitres, les Prélats soumirent à l'église de Jérusalem les Métropoles de Césarée en Palestine & de Scythopolis, qui dépendoient auparavant du Patriarche d'Antioche, & celle de Béryte & de Rubense de Syrie, qui étoient sous le siege d'Alexandrie. Dans le concile de Nicée, on avoit accordé le titre & le rang de Patriarche pour la séance à l'Évêque de Jérusalem; mais, on avoit conservé la jurisdiction au Métropolitain de Césarée; de sorte qu'il étoit Patriarche sans suffragans. Les Prélats du cinquième Concile général, jugeant que cela étoit contre la bienséance, & voulant honorer la première Église du monde, lui avoient soumis les sieges que nous venons de nommer. L'Empereur, pour consoler Césarée de la perte qu'elle faisoit, lui rendit la dignité de ville proconsulaire, dont elle avoit joui auparavant. L'église de Jérusalem a eu des Prélats de grande réputation, & a souffert diverses persécutions sous les Idolâtres, sous les Hérétiques, sous les Sarrasins, & sous les Turcs.

L'église de Jérusalem n'a pas seulement l'avantage d'être la plus ancienne de toutes les Églises; mais, elle a encore celui d'avoir eu les Apôtres & les Fideles assemblés en concile.

La première de ces assemblées ecclésiastiques, marquée dans le premier chapitre des actes des Apôtres, se fit pour l'élection de Matthias à la place de Judas. Saint Pierre se levant au milieu des disciples, qui étoient environ cent vingt, leur proposa la nécessité de nommer quelqu'un pour tenir la place de Judas. Joseph, appellé Barsabas, surnommé le Juste, fut présenté avec Matthias, & le sort tomba sur ce dernier.

La seconde assemblée se fit pour l'élection des Diacres, comme on le voit dans le sixième chapitre des actes des Apôtres. Ce fut au sujet des Grecs qui murmuroient contre les Hébreux, de ce que leurs veuves étoient méprisées dans la dispensation des aumônes. Pour cela, les Apôtres assemblerent l'an de Jesus-Christ 34 les disciples, & leur firent trouver bon de choisir sept hommes d'une probité reconnue, pour leur confier ce ministère; ce qui fut exécuté, & les Apôtres leur imposerent les mains.

La troisième assemblée ecclésiastique, qu'on nomme proprement *le concile de Jérusalem des Apôtres*, a été la plus importante. Elle fut tenue l'an de Jesus-Christ 49 ou 50, au sujet des observations légales, auxquelles on vouloit obliger les Gentils; ce qui est exprimé dans les actes des Apôtres,

chapitre 15, où il est marqué que quelques-uns, qui étoient venus de Judée à Antioche, y enseignoient que ceux, qui n'étoient pas circoncis selon la loi de Moïse, ne pouvoient être sauvés. Saint Paul & saint Barnabé s'éleverent contre ceux qui publioient cette doctrine, & vinrent à Jérusalem proposer cette question aux Apôtres, qui s'assemblerent en concile. Saint Pierre y parla le premier; & la lettre écrite à ceux d'Antioche fut conçue en ces termes : *Il a semblé bon au Saint-Esprit & à nous, de ne vous point imposer d'autres charges que celles qui sont nécessaires*, &c.

Quelques Auteurs mettent entre les Conciles tenus par les Apôtres, cette conférence dont il est parlé dans le vingt unième chapitre des actes, où nous voyons que quelques Chrétiens qui judaïsoient, ayant fait courir le bruit que saint Paul étoit ennemi mortel de la loi de Moïse, saint Jacques lui conseilla de témoigner publiquement le respect qu'il portoit à la religion de ses peres. Il le fit, en se purifiant comme les Nazaréens, avec quatre hommes qui se purifioient, & contribua même à la dépense pour eux.

Saint Narcisse, évêque de Jérusalem, assembla un Concile, où se trouverent quatorze autres Évêques, vers l'an de Jesus-Christ 197. Ce fut sous le pontificat du pape Victor I. pour la célébration de la fête de Pâque.

Vers l'an de Jesus-Christ 335, l'empereur Constantin le Grand, fit sçavoir aux Prélats d'Orient, assemblés à Tyr, de se transporter à Jérusalem, pour la dédicace d'un magnifique temple, qu'il avoit fait bâtir près du tombeau du fils de Dieu. Eusebe nous apprend que la consécration s'en fit avec toutes les cérémonies ecclésiastiques; & que pendant les jours qui furent fêtés pour ce sujet, entre les Prélats assemblés, les uns prêchoient, les autres faisoient des conférences, & expliquoient l'Écriture. Ceux qui n'avoient pas ces dons, vaquoient à des consécrations mystiques, comme parle Eusebe. Lorsque les Évêques orthodoxes se furent retirés de Jérusalem, les partisans d'Arius, qu'on nomma *Eusébiens*, s'y voyant les maîtres, y tinrent un synode, & reçurent à la communion ecclésiastique le même hérésiarque Arius. D'autres croyent que cette assemblée est la même que celle de Tyr, que saint Athanase appelle *Exordium synodorum Arianorum*, ou du moins ce n'en est que la suite.

L'an de Jesus-Christ 349, Maxime de Jérusalem assembla un Synode, où ceux qui avoient souscrit à Tyr la déposition de saint Athanase, désavouerent par des déclarations publiques, tout ce qu'ils avoient dit ou fait contre son honneur, l'attribuant à la violence que leur avoient faite les

Ariens & les Eusébiens. C'est ce que saint Athanase assure dans l'épître qu'il écrivit aux Solitaires ; & c'est ce qui doit convaincre d'imposture Socrate, qui assure le contraire.

Juvénal, prélat de cette ville, célébra l'an de Jesus-Christ 453 un Concile provincial, pour y établir la foi orthodoxe, & pour y faire recevoir le concile de Chalcédoine. Les Évêques écrivirent une lettre synodale aux prêtres & aux moines de la Palestine, pour les avertir de ce qui avoit été ordonné, & pour les exhorter à demeurer fermes dans la doctrine catholique. Nous avons une épître synodale d'un Concile assemblé à Jérusalem l'an de Jesus-Christ 518, au commencement du regne de Justin.

L'an de Jesus-Christ 536, Pierre, évêque de Jérusalem, après avoir reçu des lettres de Mennas, patriarche de Constantinople, qui lui apprenoient que Sévere d'Antioche, Pierre d'Apamée & Zoara, avoient été condamnés avec les autres Acéphales, dans un synode tenu dans sa ville, en assembla un, où tout ce qui avoit été fait dans celui de Constantinople fut reçu & confirmé.

L'an de Jesus-Christ 553, on célébra à Jérusalem un synode où le V.e Concile général fut approuvé. C'est dans cette dernière assemblée qu'on avoit confirmé aux Prélats de Jérusalem la dignité de Patriarches. Sophrone, élu Patriarche l'an de Jesus-Christ 633, après Modeste, tint l'année suivante un synode contre les Monothélites, & en envoya les actes au pape Honorius & à Serge de Constantinople.

Nous trouvons dans les recueils des Conciles, un synode tenu à Jérusalem vers l'an 726, contre des Hérétiques nommés Agonyclites, qui prioient toujours debout. Guillaume de Tyr fait mention de celui où Daibert fut fait Patriarche. Il fut tenu après la prise de Jérusalem par les Croisés, sous Godefroi de Bouillon, en 1099. Le même parle d'un autre Concile célébré pour un semblable sujet en 1107 ; d'un autre assemblé contre l'empereur Henri IV, qui usurpoit les biens ecclésiastiques, en 1111 ; d'un autre contre Arnoul, intrus sur le siege patriarchal ; en 1115, & d'un autre assemblé en 1136 ou 1142, par Albéric, légat du saint Siege, pour la dédicace d'une Église. L'on y disputa contre Maxime, évêque Arménien.

JÉSAAR, *Jesaar*, Ἰεσαάρ, (*a*) le second des fils de Caath, fut chef de la famille des Jesaarites.

JÉSAARITES, *Jesaaritæ*, famille hébraïque. *Voyez* Jésaar.

JESAIA, *Jesaia*, Ἰεσία, (*b*) tenoit avec ses fils & ses freres au nombre de douze,

(*a*) Numer. c. 3. v. 19, 27.

(*b*) Paral. L. I. c. 25. v. 15.

le huitième rang parmi les chantres & ceux qui jouoient des instrumens dans la maison du Seigneur, du tems de David.

JÉSAMARI, *Jesamari*, (*a*) Ἰσαμαρὶ, étoit fils d'Elphaal, de la tribu de Benjamin.

JÉSANA, *Jesana*, Ἰεσυνὰ, (*b*) ville de Palestine, dans la tribu d'Éphraïm. C'est peut-être la même que Senna. Eusebe & saint Jérôme mettent Senna à sept mille de Jéricho, vers le septentrion.

JESBA, *Jesba*, Ἰεσβὰ, (*c*) fils d'Ezra, fut pere ou prince d'Esthamo.

JESBAAM, *Jesbaam*, (*d*) Ἰεσβαδὰ, fils d'Achamoni. Le texte Hébreu du second livre des Rois qui parle de Jesbaam, porte à la lettre : *Celui qui est assis sur le trône de la Sagesse, le chef de trois, Adino de Hesni, qui leva sa lance sur huit cens hommes qu'il mit à mort.* Mais le texte des Paralipomènes qui est parallele à celui-ci, porte : *Jesbaam fils d'Achamoni, chef de trente ; il leva sa lance sur trois cens hommes, qu'il tua dans une seule rencontre.*

La différence qui se rencontre entre ces deux textes pourroit faire croire que ces deux personnes sont entièrement différentes ; car, comment concilier ces deux choses ? *Jesbaam* est fils d'*Hachamoni*, il tue *trois cens hommes*, il est *chef de trente. Adino*, au contraire, *est chef de trois*, & tue *huit cens hommes.* Cependant, quand on examine la chose de près, il paroît que toute la difference ne vient que de quelques lettres qu'on a lues autrement dans les textes des deux passages.

Voici comme Dom Calmet voudroit rétablir le texte du second livre des Rois : *Jesbaam fils d'Hachamoni chef de trente ; il leva le bois de sa lance sur trois cens hommes qu'il tua.* Les Septante lisent : *Jesbaal, fils de Techemani, étoit le chef de trois.* C'est lui qui est *Adino l'Asonéen, il tira son épée sur huit cens.* L'édition Romaine : *Jebosthé le Chananéen, chef de trois*, &c. On ne voit pas d'où ils ont pris *Adino l'Asonéen*, qui est entièrement superflu en cet endroit.

JESBAAN, *Jesbaan*, (*e*) de la race de Coré, fut un des braves, qui allèrent se joindre à David, pendant qu'il étoit persécuté par Saül.

JESBACASSA, *Jesbacassa*, Ἰεσβακασὰ, (*f*) fils d'Héman, occupoit avec ses fils & ses freres au nombre de douze, la dix-septième place, entre les Lévites chantres, sous le regne de David.

JESBIBÉNOB, *Jesbibenob*, *ou* JESBI, (*g*) fils d'Ob, de la race des Géans ou des Ré-

(*a*) Paral. L. I. c. 8. v. 18.
(*b*) Numer. c. 34. v. 4. Paral. L. II. c. 13. v. 19.
(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 17.
(*d*) Reg. L. II. c. 23. v. 8. Paral. L. I. c. 11. v. 11.
(*e*) Paral. L. I c. 12. v. 6.
(*f*) Paral. L. I. c. 25. v. 4, 25.
(*g*) Reg. L. II. c. 21. v. 16, 17.

phaïms. Le fer de sa lance, ou plutôt sa lance, comme porte l'Hébreu, pesoit trois cens sicles, c'est-à-dire, cent cinquante onces, ou douze livres & demie, à douze onces la livre. Ce Géant étant sur le point de tuer David, qui s'étoit fatigué dans le combat, fut lui-même mis à mort par Abisaï fils de Sarvia. Alors, les gens de David lui firent cette protestation : » Nous ne » souffrirons plus que vous ve- » niez à la guerre avec nous, » de peur que vous n'éteigniez » la lampe d'Israël. »

JESBOAM, *Jesboam*, (*a*) Ἰεσϐοὰζ, fils de Zabdiel, de la maison de Pharès, étoit chef d'une troupe de ving-quatre mille hommes, qui servoient dans la cour du Roi David, au mois Nisan, qui répond à notre mois de mars. Quelques-uns croyent que c'est le même que Jesbaam fils de Hachamoni, dont on a parlé plus haut.

JESBOC, *Jesboc*, Ἰεσϐὼκ, (*b*) étoit le cinquième des enfans qu'Abraham eut de Céthura.

JESCHA, *Jescha*, Ἰεσχὰ, (*c*) eut pour pere Aran, frere d'Abraham.

Il y en a qui croyent que Jescha est la même que Sara femme d'Abraham ; mais, ce sentiment n'est pas sans difficulté ; car, jamais Sara n'est nommée Jescha, & Abraham ne dit pas qu'elle étoit sa niece, mais sa sœur. *Elle est vraiment ma sœur*, dit-il, *fille de mon pere*, *mais non pas fille de ma mere*. Les Hébreux enseignent communément que Sara étoit fille de Tharé, aussi-bien qu'Abraham ; & Saides Batricides, Patriarche d'Alexandrie, dit, sur la tradition des Orientaux, que Tharé épousa en premières noces Jona, dont il eut Abraham ; & en secondes noces, Téhévita, dont il eut Sara.

JESEIAS, *Jeseias*, Ἰσέας, (*d*) étoit le quatrième des enfans d'Idithun.

JESEIAS, *Jeseias*, Ἰεσίας, (*e*) fils de Phaltias, fut pere de Raphaïa.

JÉSÉMA, *Jesema*, Ἰεσμὰν, (*f*) de la tribu de Juda, étoit un des descendans du pere ou prince d'Etam.

JÉSER, *Jeser*, Ἰεσσὲρ, Ἰεσσάαρ, (*g*) fils de Nephthali, fut chef de la famille des Jésérites.

JÉSÉRITES, *Jeseritæ*, famille Hébraïque. *Voyez* Jéser.

JÉSÉSI, *Jesesi*, Ἰεσαΐ, (*h*) de la tribu de Gad, étoit fils de Jeddo, & il fut pere de Michel.

JÉSI, *Jesi*, Ἰεσμιὴλ, (*i*) fils d'Apphaïm, fut pere de Séfan.

(*a*) Paral. L. I. c. 27. v. 2, 3.
(*b*) Genes. c. 25. v. 2.
(*c*) Genes. c. 11. v. 29. c. 20. v. 12. Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 15.
(*d*) Paral. L. I. c. 25. v. 3.
e Paral. L. I. c. 3. v. 21.
(*f*) Paral. L. I. c. 4 v. 3.
(*g*) Genes. c. 46. v. 24. Numer. c. 26. v. 49.
(*h*) Paral L. I. c. 5. v. 14.
(*i*) Paral. L. I. c. 2. v. 31.

JÉSIA, *Jesia*, Ἰεσία; (*a*) de la tribu d'Issachar, fils d'Israhia, se rendit très-illustre.

JÉSIA, *Jesia*, Ἰεσία, (*b*) de la famille de Caath, étoit le second des enfans d'Oziel.

JÉSIEL, *Jesiel*, Ἀσιὴλ, (*c*) l'aîné des fils de Nephthali, fut chef de la famille des Jésiélites.

JÉSIÉLITES, *Jesielitæ*, famille parmi les Hébreux. *Voyez* Jésiel.

JÉSIMON, *Jesimon*, (*d*) Ἰεσσαίμον, ville de Palestine. Dom Calmet dit que c'est apparemment la même que Hermona, Asémona, Esem, Esémon & Esémona, ville dans le désert de Maon, de la tribu de Siméon fort avant dans la partie méridionale de la Palestine, & même dans l'Arabie Pétrée. Josephe lit le désert de Simon au lieu du désert de Maon, où étoit Jésimon. Cette ville appartenoit à la tribu de Siméon.

JESMACHIAS, *Jesmathias*, Σαμαχία, (*e* étoit apparemment prêtre ou Lévite, du tems d'Ezéchias. Il fut un de ceux à qui ce Prince confia le soin des prémices & des offrandes que l'on apportoit au temple.

JESMAIAS, *Jesmaias*, (*f*) Σαμαίας, fils d'Abdias, étoit chef de la tribu de Zabulon, du tems de David.

JESPHA, *Jespha*, Ἰεσφά, (*g*) de la tribu de Benjamin, étoit fils de Baria.

JESPHAM, *Jesphham*, (*h*) Ἰεσφὰν, fils de Sésac, de la tribu de Benjamin.

JESSÉ, *Jesse*, Ἰεσσαὶ, (*i*) fils d'Obed, est le même qu'Isaï pere de David. Les Septante prononcent Jessé, le mot que nous prononçons Isaï. On le trouve dans la Vulgate de l'une & de l'autre manière. *Voyez* Isaï.

JESSUI, *Jessui*, Ἰεσσί, Ἰεσσοῦ, (*k*) troisième fils d'Aser, fut chef de la famille des Jessuites.

JESSUI, *Jessui*, Ἰεσσιοῦ, (*l*) fils de Saül & d'Achinoam.

JESSUITES, *Jessuitæ*, famille Hébraïque. *Voyez* Jessui.

JÉSUA, *Jesua*, Ἰεσσουὰ, (*m*) étoit le second des fils d'Aser.

JESUA, *Jesua*, Ἰησοῦ, (*n*) étoit chef de la neuvième famille Sacerdotale, du tems de David.

JESUA, *Jesua*, Ἰησοῦ, (*o*) un des Lévites qui monterent à Jérusalem avec Zorobabel fils de Salathiel & avec Josué.

(*a*) Paral. L. I. c. 7. v. 3.
(*b*) Paral. L. I. c. 23. v. 20.
(*c*) Numer. c. 26. v. 48.
(*d*) Reg. L. I. c. 23. v. 24. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 198.
(*e*) Paral. L. II. c. 31. v. 13.
(*f*) Paral. L. I. c. 27. v. 19.
(*g*) Paral. L. I. c. 8. v. 16.
(*h*) Paral. L. I. c. 8. v. 22.
(*i*) Matth. c. 1. v. 5. Luc. c. 3. v. 32.
(*k*) Genes. c. 46. v. 17. Numer. c. 26. v. 44.
(*l*) Reg. L. I. c. 14. v. 49.
(*m*) Genes. c. 46. v. 17.
(*n*) Paral. L. I. c. 24. v. 11.
(*o*) Esdr. L. II. c. 12. v. 8.

JÉSUÉ, *Jesue*, Ἰησοῦ, (*a*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda.

JÉSUÉ, *Jesue*, Ἰησοῦς, (*b*) Lévite, un de ceux qui distribuoient à chacun de leurs confreres leur part, tant aux Grands qu'aux Petits.

JESUS, *Jesus*, Ἰησοῦς, fils de Navé, est le même que Josué fils de Nun. *Voyez* Josué.

JESUS, *Jesus*, Ἰησοῦς, (*c*) fils de Sirach, Auteur du livre de l'Ecclésiastique, étoit, selon Génébrard, dans sa Chronique, de la race du Grand-Prêtre Jesus fils de Josédec. Quelques exemplaires Grecs lui donnent pour ayeul Éléazar, pere de Sirach de Jérusalem; mais, Jesus fils de Sirach, qui parle de lui-même au chapitre I. v. 29, & dans tous le chapitre LI, & en quelques autres endroits de son livre de l'Ecclésiastique, ne parle jamais ni de sa prétendue qualité de Prêtre, ni de ses ayeux. Seulement, il nous apprend qu'il a souhaité la sagesse; qu'il l'a demandée à Dieu avec instance, prosterné devant son Temple; qu'il a beaucoup voyagé, pour se perfectionner dans l'étude; qu'il a beaucoup étudié; qu'il a couru beaucoup de dangers; qu'ayant été noirci par des calomnies auprès du Roi, il s'étoit vu dans un péril éminent de mort; mais que par la miséricorde du Seigneur, il en avoit été garanti. Il dit qu'il est le dernier de sa nation, qui ait écrit des sentences morales. Enfin, Jesus son petit-fils, & traducteur de son ouvrage, témoingne que son oncle étoit dans une très-haute réputation de sagesse. On peut voir le Prologue qui est à la tête de ce Livre. On ignore qui étoit Sirach pere de Jesus, & on ne sçait pas certainement le nom du pere de Jesus, petit-fils de l'Auteur, & traducteur de son ouvrage.

Nous avons parlé assez au long du livre de l'Ecclésiastique dans l'article Ecclésiastique. On peut voir ce que nous avons dit, & de l'Auteur, & du Livre, & de sa canonicité, & de son traducteur, & du tems auquel ils vivoient l'un & l'autre. Nous n'en dirons pas davantage en cet endroit.

Nous ajouterons seulement que les Arabes ont eu connoissance de Jesus fils de Sirach & de ses ouvrages. Ils croyent que lui ou son ayeul a été vizir de Salomon, & ils lui donnent une femme fort vertueuse, qui se nomme Fikia, & dont la vie a été écrite en Arabe. On trouve aussi un livre Arabe intitulé, *les sentences & la sagesse de Jesus fils de Sirach.*

JÉSUS, *Jesus*, Ἰησοῦς, (*d*)

(*a*) Esdr. L. II. c. 11. v. 26.
(*b*) Paral. L. II. c. 31. v. 15.
(*c*) Ecclesiastic. c. 33. v. 16. c. 34. v. 20. *& seq.* c. 50. v. 29. c. 51. v. 1. *& seq.*

(*d*) Esdr. L. I. c. 4. v. 3. Ecclesiast. c. 49. v. 14. Aggæ. c. 1. v. 1. *& seq.* c. 2. v. 3. *& seq.* Zachar. c. 3. v. 1. *& seq.* c. 4. v. 2. *& seq.* c. 6. v. 11. Joseph. de Antiq. Judaic. p. 367.

appellé aussi Josué, étoit fils de Joſédec. Il fut le premier grand-prêtre des Juifs, après le retour de la captivité de Babylone. On ne ſçait pas trop précisément combien d'années il exerça la ſouveraine Sacrificature. Son premier ſoin après ſon arrivée à Jérusalem, fut de rétablir les ſacrifices, de régler les offices & l'ordre des Prêtres & des Lévites; & enfin de rebâtir le temple, autant que le pouvoit permettre l'état où les Juifs ſe trouvoient alors.

Les prophetes Aggée & Zacharie parlent aſſez ſouvent de Jeſus fils de Joſédec. Aggée s'adreſſe à lui & à Zorobabel, pour les exciter à bâtir le temple du Seigneur, après la mort de Cyrus & de Cambyſe; & la ſeconde année de Darius fils d'Hyſtaſpe, roi de Perſe, l'eſprit du Seigneur anima Jeſus & Zorobabel; & Aggée leur prédit de la part du Seigneur, que dans peu de tems il ébranleroit le ciel, la terre, la mer, & toutes les nations; que le Déſiré de toutes les nations viendroit dans le monde, & que la nouvelle maiſon ou le nouveau temple qu'ils lui élevoient alors, ſeroit comblé de gloire.

Zacharie raconte que le Seigneur lui fit voir le grand-prêtre Jeſus fils de Joſédec, qui étoit debout devant l'Ange du Seigneur, & Satan, qui étoit debout à ſa droite, pour l'accuſer. L'Ange du Seigneur dit à Satan: » Que le Seigneur » te réprime, lui qui a élu Jé» ruſalem pour ſa demeure, & » qui a, pour ainſi dire, re» tiré ce tiſon du milieu du feu. » Or, Jeſus étoit revêtu d'ha» bits ſales; & l'Ange dit: » Qu'on lui ôte ſes vêtemens ſa» les. Et il dit à Jeſus: Je vous ai » dépouillé de vos iniquités, » & je vous ai revêtu d'habits » précieux. » En même tems, il lui fit mettre ſur la tête une tiare éclatante, & lui dit: » Si vous » marchez dans les voies du » Seigneur, vous gouvernerez » ſa maiſon, & vous garderez » ſon temple; & je vous don» nerai un Ange pour marcher » avec vous. » Enfin, Dieu lui promet d'envoyer ſon ſerviteur l'Orient. *Adducam ſervum meum Orientem*, c'eſt-à-dire, le Meſſie, qui parut en effet ſous le ſecond temple.

Le même Prophete ayant eu une viſion de deux oliviers, qui étoient l'un à la droite, & l'autre à la gauche du chandelier d'or dans le temple, & qui faiſoient couler l'huile dans les lamperons de ce chandelier, l'Ange du Seigneur lui dit que ces deux oliviers étoient Jeſus fils de Joſédec, & Zorobabel fils de Salathiel, *qui ſont les deux Oints qui ſont debout devant le Dominateur de toute la terre.* Zacharie reçut auſſi ordre du Seigneur de prendre l'or que lui offriroient les principaux des Juifs, d'en faire des couronnes pour mettre ſur la tête de Jeſus fils de Joſédec, & de lui promettre la venue de l'homme ſurnommé l'Orient,

c'est-à-dire, du Messie, qui devoit vraiment bâtir un temple au Seigneur, & qui devoit s'y asseoir sur son trône. Ce temple nouveau, qu'il devoit bâtir à Dieu, est l'église Chrétienne, qu'il a établie, & où il a mis son trône. Au lieu d'*Orient*, on peut traduire *le Germe*. Quelques-uns, sous le nom de *Germe* ou d'*Orient*, entendent à la lettre Zorobabel, qui étoit le Germe de la maison de David ; mais, Zorobabel étant contemporain de Jesus, il étoit inutile de lui promettre sa venue. Ils étoient revenus ensemble de la captivité de Babylone.

Jesus fils de Sirach, auteur du livre de l'Ecclésiastique, loue Jesus fils de Josédec, & Zorobabel, comme des anneaux qui étoient à la main du Seigneur, & comme les principaux Auteurs du second temple, qui fut bâti au retour de la captivité, pour la gloire éternelle du Seigneur.

Jesus, fils de Josédec, eut pour successeur dans la Grande-Sacrificature son fils Joacim, qui fut Grand-Prêtre sous le règne de Xerxès.

JESUS, *Jesus*, Ἰησοῦς, frere de Jean, autrement Jonathan. *Voyez* Jonathan, grand Sacrificateur.

JESUS, *Jesus*, Ἰησοῦς, le même que Jason grand-prêtre des Juifs, & frere d'Onias III. *Voyez* Jason.

JESUS, *Jesus*, Ἰησοῦς, (*a*) Juif, simple paisan, fils d'Ananus. Quatre ans avant la guerre de ceux de sa nation contre les Romains, & dans un tems où Jérusalem jouissoit de la paix & de l'abondance, étant venu dans cette ville pour la fête des Tabernacles, il se mit tout d'un coup à crier. » Voix du côté de l'orient, » voix du côté de l'occident, » voix des quatre parties du » monde, voix contre Jéru» salem & contre le temple, » voix contre les nouveaux » époux & les jeunes épouses » voix contre toute la nation. » Il répétoit jour & nuit ces terribles paroles sans discontinuer, parcourant successivement toutes les rues de la ville.

Il fut saisi & maltraité par l'ordre de quelques-uns des principaux citoyens, qui, importunés de ces cris de mauvais augure, vouloient le réduire au silence. On n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte sur ce qu'il souffroit, aucun reproche contre ceux qui le frappoient ; & il ne se défendit qu'en poursuivant les menaces dont il étoit porteur. On le traduisit devant le Magistrat Romain, qui le fit déchirer à coups de fouet jusqu'à lui découvrir les os. Il ne supplia point, il ne versa point de larmes ; mais, d'un ton lamentable, il répondoit à chaque coup qu'il recevoit : *Malheur à Jérusalem*. On ne le vit ni parler à personne, ni demander

(*a*) Joseph. de Bell. Judaic. p. 961. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 480, 481. M. Bossu. discours sur l'hist. Univers. p. 341, 342.

les besoins de la vie. Ceux qui l'outrageoient, ceux qui lui donnoient de la nourriture, ne tiroient de lui aucune autre réponse que la formule plaintive qu'il avoit commission de répéter. Dans les jours de fêtes, il redoubloit ses cris, & il continua pendant sept ans & cinq mois sans se fatiguer, sans que sa voix parût s'affoiblir. Enfin, lorsque le siege fut formé, faisant le tour des murs, & prononçant toujours ses imprécations accoutumées : *Malheur à la ville, malheur au peuple, malheur au temple ;* une dernière fois il ajouta : *Malheur à moi-même.* Et en même tems une pierre lancée d'une machine des assiégeans le tua sur la place.

Un fait si étrange, & sans exemple dans l'histoire du genre humain, n'a pas besoin de commentaire. On peut consulter à ce sujet les belles & religieuses réflexions de M. Bossuet dans son histoire universelle.

JESUS, *Jesus*, Ἰησοῦς, surnommé Christ, fils de Dieu, Sauveur du monde, engendré du Pere avant tous les siecles, égal & consubstantiel au Pere, quant à sa nature divine; inférieur au Pere, & consubstantiel à la Vierge Marie sa Mere, quant à sa nature humaine; le premier & principal objet des prophéties, figuré & promis dans tout l'ancien Testament, attendu & désiré des anciens Patriarches, l'espérance & le salut des nations, la gloire, le bonheur &. la consolation des Chrétiens.

Le nom ineffable de Jesus, ou, comme le prononcent les Hébreux, Jehosuah, ou Josuah, signifie Sauveur, celui qui sauvera. Personne n'a jamais porté ce nom avec tant de Justice, & n'en a si parfaitement rempli la signification, que Jesus-Christ, Sauveur du Monde, qui nous a sauvés du péché & de l'enfer, & nous a mérité le ciel par le prix de son sang.

Nous allons placer ici les principaux traits de sa vie, recueillis par D. Calmet d'après les Évangélistes.

Il y avoit six mois que l'ange Gabriel avoit annonçé à Zacharie la naissance future de son fils Jean-Baptiste, précurseur du Messie, (a) lorsque Dieu envoya le même Ange à Nazareth, ville de Galilée, vers la Vierge Marie, fiancée à Joseph, de la tribu de Juda. L'Ange, étant entré où elle étoit, lui dit : » Je vous salue, ô pleine » de grace; le Seigneur est avec » vous; vous êtes bénie entre » toutes les femmes. » Marie, ayant entendu ces paroles, en fut troublée; mais, l'Ange la rassura, & lui dit. » Vous avez » trouvé grace devant Dieu; » vous concevrez & enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jesus. Il sera » grand, & sera appellé le fils

(a) Luc. c. 1. v. 26. & seq.

» du très-haut. Le Seigneur » Dieu lui donnera le trône de » David son pere; & il regne- » ra éternellement sur la mai- » son de Jacob. Marie lui de- » manda : Comment cela se fe- » ra-t-il, puisque je ne con- » nois point d'homme? L'Ange » lui répondit : Le saint-Esprit » surviendra en vous, & la » Vertu du très-haut vous cou- » vrira de son ombre. C'est » pourquoi, le fruit saint qui » naîtra de vous, sera appellé » le fils de Dieu. Et sçachez » qu'Elisabeth votre cousine a » aussi conçu un fils dans sa » vieillesse, & que voici déja » le sixième mois de sa gros- » sesse, parce qu'il n'y a rien » d'impossible à Dieu. Alors, » Marie lui dit : Voici la ser- » vante du Seigneur ; qu'il me » soit fait selon votre parole. «

(a) Environ neuf mois après, on publia dans la Judée un Édit de l'empereur Auguste, qui ordonnoit que tous les hommes allassent se faire enrégistrer dans la ville de leur naissance, ou de leur origine. Joseph qui étoit de la Tribu de Juda, & de la famille de David, aussi-bien que Marie son épouse, se rendirent ensemble à Bethléem; & pendant qu'ils étoient en ce lieu, le terme de Marie étant accompli, elle enfanta son fils, & le mit dans une crêche de l'étable, où ils avoient été obligés de se loger, n'ayant pu trouver de place dans l'hôtellerie ; ce qui arriva, selon l'opinion commune, le 25 de Décembre, l'an du monde 4000. On doute si notre Sauveur naquit la même nuit que la sainte Vierge arriva à Bethléem, ou quelques jours après. Le sentiment le plus commun est que ce fut la même nuit ; mais, le texte de l'Évangile, qui porte que *pendant qu'ils étoient en ce lieu, elle enfanta son premier né*, sembleroit plutôt favoriser le sentiment contraire.

Il y avoit aux environs de Bethléem des bergers, qui passoient la nuit dans les champs, veillant à la garde de leurs troupeaux. Tout d'un coup l'ange du Seigneur se présenta à eux, une lumière divine les environna ; & ils entendirent ces paroles : », Je viens vous » annoncer une nouvelle, qui » sera pour tout le peuple un » grand sujet de joie ; car, il » vous est né aujourd'hui dans » la cité de David, un Sau- » veur, qui est le Christ, le » Seigneur. Or, voici la mar- » que à laquelle vous le re- » connoîtrez : Vous trouverez » un Enfant emmaillotté, cou- » ché dans une crêche. « Au même instant, il se joignit à l'Ange une multitude de l'armée céleste, louant Dieu, & disant : » Gloire soit à Dieu au plus » haut des cieux, & paix sur » la terre aux hommes de bon- » ne volonté. « Alors, les bergers allerent en diligence à

(a) Luc. c. 2. v. 1. & seq.

Bethléem, où ils trouverent Marie & Joseph, & l'Enfant couché dans une crêche; & à ces marques, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avoit été dit touchant cet Enfant.

Le huitième jour, où l'enfant devoit être circoncis, étant arrivé, il fut nommé Jesus, qui étoit le nom que l'Ange avoit annoncé, avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mere. (a) Quelques jours après, on vit arriver de l'Orient à Jérusalem, des Mages, qui cherchoient le nouveau Roi des Juifs, & qui disoient qu'un nouvel astre leur étoit apparu dans leur païs, qui désignoit la naissance de ce nouveau Prince. A ces paroles, toute la ville fut émue; (b) & Hérode, qui étoit alors à Jéricho, où il se faisoit traiter de la maladie dont il mourut, en ayant été informé, fit venir les Prêtres; & leur ayant demandé où le Christ devoit naître, ils lui répondirent que c'étoit à Bethléem. Alors, s'étant informé avec soin du tems de l'apparition de l'étoile, il dit aux Mages d'aller trouver le nouveau Roi, & qu'aussi-tôt qu'ils l'auroient vu, ils vinssent lui en donner avis, afin qu'il allât aussi l'adorer. Ils partirent; & aussi-tôt l'étoile, qu'ils avoient vue en Orient, leur apparut de nouveau, & les conduisit à Bethléem, où elle s'arrêta sur le lieu où étoit l'enfant. Ils y entrerent, adorerent Jesus, lui offrirent leurs présens; & la nuit suivante, l'Ange du Seigneur les ayant avertis de la mauvaise disposition d'Hérode, ils s'en retournerent par une autre route dans leur païs.

(c) Quarante jours après la naissance de Jesus, le tems de la purification de Marie étant arrivé, elle alla au temple de Jérusalem présenter son fils premier-né, & offrir les victimes que la loi prescrivoit pour les femmes après leurs couches. Le saint vieillard Siméon, rempli du Saint-Esprit, vint au temple dans le même tems; & prenant Jesus entre ses bras, il rendit graces à Dieu, en disant qu'il mouroit content, puisqu'il avoit vu le Sauveur, qui étoit l'attente d'Israël. Il s'y trouva aussi une sainte veuve nommée Anne, qui loua Dieu de ce qu'elle avoit vu, & qui annonça la venue du Messie dans Israël.

(d) Après cela, comme Joseph & Marie se disposoient à s'en retourner à Nazareth, un Ange avertit Joseph en songe de se sauver en Égypte avec Jesus, parce qu'Hérode devoit bien tôt chercher l'enfant, pour le mettre à mort. En effet, Hérode voyant que les Mages s'étoient retirés, sans venir le trouver, en conçut une grande colère; & craignant que ce

(a) Matth. c. 2. v. 1. *& seq.*
(b) Joseph. de Antiq. Judaic. p. 595. *& seq.*
(c) Luc. c. 2. v. 22. *& seq.*
(d) Matth. c. 2. v. 13. *& seq.*

nouveau Roi ne vînt pour le dépouiller, il envoya à Bethléem, & y fit mettre à mort, tant dans la ville, que dans les environs, tous les enfans au-dessous de deux ans. Hérode mourut peu de tems après ce massacre, & Archélaüs son fils lui succéda.

Cependant, l'Ange du Seigneur apparut à Joseph dans l'Égypte, quelques mois après la mort d'Hérode, & lui dit qu'il pouvoit retourner en Judée, parce que celui qui en vouloit à la vie de l'enfant, étoit mort. Mais étant en Judée, comme il apprit qu'Archélaüs y regnoit, il ne jugea pas à propos d'y demeurer. Il aima mieux aller à Nazareth, qui étoit une petite ville de Galilée, où le royaume d'Archélaüs ne s'étendoit pas. Jesus-Christ y demeura soumis à Joseph & à Marie, & travailla même du métier de son pere, qui étoit, à ce qu'on croit, charpentier, jusqu'à la trentième année de l'ere vulgaire, qui étoit la trente-troisième de son âge.

(*a*) Jesus, étant âgé de douze ans, alla à Jérusalem avec Joseph & Marie, pour y célébrer la Pâque. Après y avoir satisfait à ce que la loi commandoit, Joseph & Marie reprirent le chemin de Nazareth; & croyant que Jesus étoit avec quelques-uns de leurs parens ou de leurs amis, ils marcherent un jour entier, sans entrer en défiance sur son absence. Mais, le soir l'ayant cherché inutilement, ils s'en retournerent le lendemain à Jérusalem, où ils le trouverent dans le temple assis au milieu des Docteurs, les interrogeant & les écoutant. Joseph & Marie lui témoignerent la peine où il les avoit mis; mais, il leur répondit qu'ils pouvoient bien penser qu'il ne seroit que dans le temple de son pere; comme s'il eût voulu leur insinuer qu'il étoit inutile de le chercher ailleurs. Il s'en retourna à Nazareth avec eux, & continua d'y vivre dans une grande soumission à leur égard.

(*b*) Jean-Baptiste, fils de Zacharie, après avoir vécu dans le désert jusqu'à l'âge de trente-deux ans, vint sur le Jourdain prêcher le baptême de la pénitence, & annoncer que le Messie, que l'on attendoit depuis si long-tems, étoit enfin arrivé; qu'il étoit au milieu des Israëlites; qu'il avoit déjà le van à la main, & qu'il étoit disposé à nettoyer son aire, & à jetter la paille au feu. Comme tout le monde venoit à Jean, pour être baptisé, Jesus y vint comme les autres. Jean, à qui le Saint-Esprit le fit reconnoître, l'empêchoit, disant: *C'est à vous de me baptiser.* Jesus lui répondit: *Laissez moi faire; il faut que j'accomplisse ainsi toute justice.* Jean

(*a*) Luc. c. 2. v. 41. & *seq.*

(*b*) Matth. c. 3. v. 1. & *seq.* Luc. c. 3. v. 1. & *seq.*

lui donna le baptême. Et comme Jesus sortoit de l'eau, & faisoit sa priere, les cieux s'ouvrirent, & le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe ; & on entendit une voix, qui disoit : *Vous êtes mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance.*

Après cela, Jesus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le Démon; & après avoir jeûné quarante jours & quarante nuits, il eut faim ; & le tentateur s'approchant, lui dit de changer en pain les pierres qu'il lui présenta. Jesus le renvoya, en lui disant que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu, c'est-à-dire, de ce que Dieu veut bien lui donner pour lui servir de nourriture, ou de ce qui a reçu de Dieu la vertu de nourrir. Ensuite, le démon le transporta sur une haute montagne, & lui dit qu'il lui donneroit tous les royaumes de la terre, qu'il lui désignoit avec la main, s'il vouloit l'adorer. Mais, Jesus le réprima, en disant : *Il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu.* Enfin, le démon le transporta sur le parapet d'une des galeries du temple, ou sur la balustrade qui regnoit au haut de ce superbe édifice; & il lui dit de se jetter en bas, puisqu'il est écrit: *Il a commandé à ses Anges; & ils vous recevront entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez vos pieds contre la pierre.* Mais, le Fils de Dieu lui répondit : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* Alors, le démon le laissa pour un tems ; & les Anges vinrent lui servir à manger.

(*a*) Quelque tems après, Jean-Baptiste étant allé baptiser à Béthabara, au de-là du Jourdain, Jesus passa par-là s'en retournant en Galilée. Jean le vit, & dit à deux de ses disciples : *Voilà l'agneau de Dieu* [la victime salutaire] *; voilà celui qui ôte les péchés du monde.* Alors, ces deux disciples suivirent Jesus, allerent au lieu où il demeuroit, & demeurerent tout ce jour-là avec lui. Sur le soir, André qui étoit l'un des deux, ayant trouvé Simon son frere, l'amena à Jesus ; & Jesus lui dit : » Vous êtes Simon, fils » de Jona ou de Joanna; vous » vous appellerez désormais » Cépha, c'est-à-dire, pierre, » ou rocher. «

Le lendemain Jesus partit pour s'en aller à Nazareth ; il étoit accompagné d'André, de Pierre, & de cet autre Disciple qui avoit d'abord été trouver Jesus avec eux, & que quelques-uns veulent être Barthélémi, ou Jacques, fils de Zébédée. Comme donc Jesus marchoit, il rencontra Philippe, & lui dit de le suivre. Philippe le suivit; & ayant trouvé Nathanaël, il lui dit : » Nous » avons trouvé le Messie, qui » est Jesus de Nazareth, fils

(*a*) Joann. c. 1. v. 28. & *seq.*

» de Joseph. Nathanaël lui » répondit : Peut-il venir quel- » que chose de bon de Naza- » reth ? Philippe repartit: Ve- » nez, & voyez-le vous-mê- » me. « Jesus voyant venir Nathanaël, dit de lui : » Voilà » un vrai Israëlite, dans lequel » il n'y a point de fraude. Na- » thanaël répondit : d'où me » connoissez-vous ? Jesus re- » pliqua ; Avant que Philippe » vous eût appellé, je vous ai » vu sous le figuier. « On conjecture que Nathanaël y étoit alors en prieres, & y demandoit à Dieu qu'il lui fît connoître le Messie. Alors, Nathanaël lui répondit : » Je vois bien que » vous êtes le fils de Dieu, le » roi d'Israël. Jesus lui dit: » Vous verrez bien d'autres » choses, lorsque les cieux » s'ouvriront, & que les Anges » monteront & descendront sur » le Fils de l'homme. « C'est ainsi que le Sauveur s'appelloit souvent par humilité, & pour marquer sa nature humaine.

(a) De Béthara, Jesus vint à Cana de Galilée, où étant prié à une noce avec sa mere & ses disciples, il changea l'eau en vin, & fit son premier miracle. De-là il alla à Capharnaüm, où il demeura peu de jours avec sa Mere & ses Disciples, parce qu'il vouloit aller à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque. Étant arrivé dans le temple, il en chassa les changeurs, & les marchands qui vendoient des animaux & des oiseaux pour les sacrifices ; & comme on lui demandoit par quelle autorité il en usoit ainsi, il répondit : » Détruisez ce temple, & je le » rebâtirai dans trois jours. « Ce qu'il entendoit de sa mort & de sa résurrection. Il fit plusieurs miracles en cette occasion, & plusieurs crurent en lui ; mais, il ne se fioit point à eux, parce qu'il connoissoit leur inconstance. C'est-là la premiere Pâque qu'il ait célébrée depuis qu'il eut commencé à prêcher & à se manifester.

(b) Ce fut durant son séjour à Jérusalem, que Nicodème vint le trouver la nuit, & lui dit qu'il falloit que Dieu fût avec lui, puisqu'il faisoit de si grands miracles. Jesus lui parla du baptême & de la régénération, qui sont comme la premiere porte qui donne entrée dans la religion Chrétienne ; il lui déclara aussi qu'il étoit la lumière du monde, & le Fils de Dieu descendu du ciel. Nicodème eut quelque peine à entrer dans les mystères que Jesus-Christ lui découvrit alors ; mais, la suite fera voir que sa foi & sa conversion furent solides & véritables.

Jesus au lieu de retourner de Jérusalem en Galilée, demeura en Judée, & alla sur le Jourdain, où il commença à baptiser du baptême de l'eau & du Saint-Esprit, que Jean-Baptiste avoit promis & annoncé,

(a) Joann. c. 2. v. 1. *& seq.*

(b) Joann. c. 3. v. 1. *& seq.*

& que Jesus-Christ venoit d'expliquer à Nicodème. Aussi-tôt qu'il eut commencé à baptiser, il vint à lui une foule de gens pour recevoir son baptême. C'étoient principalement ses Disciples qui donnoient ce sacrement; pour lui, sa principale occupation étoit d'instruire & de prêcher. Le nombre de ceux qui venoient à lui, fut si grand, que les Disciples de Jean-Baptiste en conçurent de la jalousie, & en témoignerent leur peine à leur maître. Mais, Jean leur répondit qu'il n'étoit point le Messie; qu'il n'étoit que son précurseur & son paranymphe. *Il est l'époux, & je ne suis que l'ami de l'époux.*

(*a*) Jean-Baptiste ayant été arrêté & mis en prison par les ordres d'Hérode le Tétrarque, ainsi que nous l'avons dit dans l'article de Jean-Baptiste, Jesus craignant que les Pharisiens qui étoient ses ennemis déclarés, ne portassent Pilate à l'arrêter aussi, sous prétexte qu'il étoit suivi par une grande foule de peuple, jugea à propos de se retirer dans la Galilée, qui étoit de la Tétrarchie de Philippe, & où Pilate n'avoit aucun pouvoir. En chemin, il s'arrêta près de la petite ville de Sichar, ou Sichem, qui étoit habitée par des Samaritains. Jesus-Christ s'assit tout fatigué auprès du puits de Jacob, & envoya ses disciples dans la ville, pour y acheter quelque nourriture. Pendant leur absence, une femme de la ville vint pour puiser de l'eau; Jesus lui demanda à boire. Elle lui témoigna sa surprise, de ce qu'un Juif lui demandoit de l'eau, parce que les Juifs & les Samaritains n'ont aucun commerce entr'eux, si ce n'est dans l'extrême nécessité. Jesus l'instruisit, & lui dit qu'il étoit en état de lui donner une eau vive, qui réjailliroit jusqu'à la vie éternelle; que le tems étoit venu que l'on adoreroit le pere, non pas seulement à Jérusalem, ou à Garizim, mais dans tous les païs du monde, & qu'on lui rendroit un culte vrai, pur, & spirituel. La Samaritaine lui répondit que l'on attendoit bientôt le Messie, qui devoit lever tous les doutes, & enseigner toute vérité. Jesus lui déclara d'une manière expresse: *Je le suis, moi qui vous parle.*

Cependant, les Disciples étant arrivés de la ville de Sichem, pressoient Jésus de manger. Mais, il leur dit qu'il avoit une autre nourriture qu'ils ne connoissoient point, qui étoit d'accomplir la volonté de son Pere. La femme étant allée à Sichem, y raconta l'entretien qu'elle avoit eu avec Jesus, & dit qu'assurément cet homme étoit un Prophete, & qu'il lui avoit dit tout ce qu'elle avoit jamais fait. Ceux de Sichem vinrent prier Jesus d'entrer dans leur ville. Il y entra, y de-

(*a*) Joan. c. 4. v. 1. *& seq.*

meura deux jours, & plusieurs crurent en lui.

(*a*) Étant arrivé dans la Galilée, il prêchoit dans les synagogues. Il vint à Nazareth sa patrie, y il prêcha & se fit à lui-même l'application d'un passage d'Isaïe, qui parle du Messie; & il dit qu'il étoit celui que le prophete avoit annoncé. Ceux de Nazareth admiroient sa doctrine; mais, la bassesse de son origine leur donnoit du scandale, & Jesus ne fit aucun miracle parmi eux; il leur fit même quelques reproches de leur incrédulité, & leur dit que nul Prophete n'étoit honoré dans sa patrie; ce qui les remplit d'une telle colère, qu'ils le menerent sur le haut de la montagne où leur ville étoit bâtie, pour le précipiter; mais, Jesus passant au milieu d'eux, sans qu'ils le pussent arrêter, alla fixer sa demeure ordinaire à Capharnaüm, quoiqu'il n'y ait demeuré que peu de tems jusqu'à sa mort; car, il alloit tantôt dans un lieu, & tantôt dans un autre, prêchant, enseignant, & guérissant les malades qui lui étoient amenés de tous côtés.

(*b*) Il vint à Cana pour la seconde fois; & comme il y étoit, un officier du roi Hérode vint le trouver, pour lui demander qu'il guérît son fils qui étoit malade à Capharnaüm. Jesus lui dit qu'il pouvoit s'en retourner, & que son fils étoit guéri. Comme il s'en retournoit, ses gens vinrent lui dire que son fils étoit guéri dès le jour précédent à la septième heure, c'est-à-dire, à une heure après midi, qui étoit le moment auquel Jesus lui avoit dit que son fils étoit guéri.

(*c*) Quelques jours après, étant sur la mer de Tibériade, il appella pour la seconde fois Pierre & André son frere, qui étoient alors occupés à la pêche. Étant allé un peu plus loin, il vit les deux freres Jacques & Jean fils de Zébédée, qui étoient aussi dans leur nacelle, & il les appella de même.

(*d*) Étant un jour de Sabbath dans la synagogue de Capharnaüm, il y guérit un possédé du démon; & étant sorti de la synagogue, il entra dans la maison de Simon, & guérit la belle-mere de cet Apôtre qui avoit une grande fièvre. Sur le soir, tous ceux de la ville qui avoient des malades, les apporterent à la porte de la maison où étoit Jesus, & il les guérit tous. Le lendemain de très-grand matin, il se retira seul dans un lieu désert, pour y prier. Pierre & les autres disciples allerent l'y trouver, & lui dirent que le peuple le cherchoit. Mais, il les mena par les villes & les bourgades de la Galilée, où il annonça le royaume de Dieu. Sa réputation se répandit par toute la Syrie, & on lui en-

(*a*) Luc. c. 4. v. 14. *& seq.* Isai. c. 61. v. 1. *& seq.*

(*b*) Joan. c. 4. v. 46. *& seq.*

(*c*) Matth. c. 4. v. 18. *& seq.*

(*d*) Marc. c. 1. v. 21. *& seq.*

voyoit des malades de toutes parts.

(*a*) A son retour de ce voyage, il revint à Capharnaüm, & étant comme accablé par la multitude qui venoit pour l'entendre, il se mit dans la barque de Simon-Pierre, & de-là il commença à enseigner le peuple, qui étoit sur le rivage. Il dit ensuite à Pierre d'avancer en pleine mer, & de jetter ses filets. Pierre obéit, & il prit une si grande quantité de poissons, que ses filets se rompoient. Après cela, il guérit un lépreux & plusieurs autres malades, entr'autres un paralytique, (*b*) que l'on descendit dans la maison où il étoit, par le toit, n'ayant pu le faire passer par la porte, à cause de la foule, qui assiégeoit le logis. De-là Jesus alla sur le lac de Génésareth, & il appella à sa suite Matthieu, autrement Lévi, publicain de profession.

(*c*) Jesus, étant allé à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâque, y guérit un paralytique, qui étoit depuis trente-huit ans sur la piscine de Beth-Esda. Ce malade, ayant emporté son lit le jour du Sabbath, causa une espèce de scandale parmi les Juifs, qui ayant sçu que c'étoit Jesus qui le lui avoit commandé, résolurent de le faire mourir, comme destructeur de la loi, & comme blasphêmateur, parce que dans un discours qu'il leur avoit fait, il avoit déclaré que Dieu étoit son pere.

(*d*) Étant sorti de Jérusalem, comme il passoit par les champs au milieu des fromens presque mûrs, un jour de Sabbath, ses Disciples pressés de la faim, froissoient des épis dans leurs mains pour en manger le grain. Les Pharisiens le trouverent mauvais, & s'en plaignirent à Jesus, comme d'un violement du Sabbath. Jesus justifia la conduite de ses Disciples par l'exemple de David, qui dans la nécessité mangea les pains de proposition qu'on avoit ôtés de devant le Seigneur, quelques jours auparavant; & par celui des Prêtres, qui travaillent dans le temple le jour du Sabbath. Enfin, il leur dit nettement qu'il étoit plus grand que le temple, & que comme maître du Sabbath, il pouvoit dispenser de la loi qui en ordonne l'observation.

Le jour du Sabbath suivant, étant dans la synagogue de Capharnaüm, il y guérit un homme qui avoit une main seche, & fit voir aux Pharisiens qu'il n'y avoit en cela rien de contraire à la loi. Les Pharisiens irrités comploterent avec les Hérodiens, que nous croyons être les sectateurs de Judas le Gaulonite, de faire périr Jesus. Mais, le Sauveur se retira à Capharnaüm, & alla sur la

(*a*) Luc. c. 5. v. 1. *& seq.*
(*b*) Marc. c. 2. v. 2. *& seq.*
(*c*) Joann. c. 5. v. 1. *& seq.*
(*d*) Matth. c. 12. v. 1. *& seq.*

mer de Tibériade, où il fut suivi par une foule de gens qui venoient pour l'entendre, & pour être guéris de leurs maladies. Se voyant accablé de la foule, il passa la mer, & alla seul sur une montagne, où il passa la nuit en prieres. Le lendemain matin, il descendit, appella ceux de ses disciples qu'il désigna, & leur donna le nom & la mission d'*Apôtres*, c'est-à-dire, d'*Envoyés*. Et s'étant assis sur une butte qui étoit au bas de la montagne, il commença à enseigner les Apôtres, & le peuple qui y étoit venu de toutes parts, (*a* & leur fit cet admirable sermon de la montagne, qui comprend le précis de toute sa doctrine, & l'abrégé de tout l'Évangile. Il y déclare qu'il fait consister la béatitude, dans la pauvreté, dans la douleur, dans les larmes de la pénitence, dans l'amour de la justice, dans l'exercice des œuvres de miséricorde, dans la pureté de cœur, dans l'amour de la paix, dans la souffrance, dans les persécutions, dans le mépris que l'on fait des biens, des honneurs, de l'estime du monde. Il fait voir qu'il ne vient pas pour détruire la loi, mais pour la perfectionner, & pour la rétablir dans sa pureté, contre les mauvaises explications des Pharisiens.

Il montre ensuite qu'il vient établir une plus grande perfection que la loi n'avoit fait, & qu'il défend plusieurs choses; par exemple, le divorce que la loi toléroit; qu'il condamne non-seulement les mauvaises actions, mais aussi les mauvais désirs. Il leur donne une formule de prieres dans le *Pater noster*, qui est aussi une excellente leçon de morale. Il condamne l'Hypocrisie, la vanité, l'avarice, les inquiétudes pour acquérir ou pour conserver les biens de ce monde, les jugemens téméraires. Il recommande l'oraison, la charité, l'amour des ennemis. Il donne cette regle générale pour se conduire envers le prochain, de ne pas faire à autrui ce que que nous ne voudrions pas que l'on nous fît. Enfin, il conclut, en disant qu'il ne suffit pas de dire & de croire, mais qu'il faut des œuvres, & que c'est sur nos œuvres que nous ferons condamnés ou absous au jour du jugement. Après ce discours, on lui présenta un lépreux, qu'il toucha, qu'il guérit, & à qui il dit de s'aller montrer aux Prêtres.

(*b*) De-là il revint à Capharnaüm, où un Centenier Gentil l'envoya prier par les principaux Juifs de la ville, de venir dans sa maison rendre la santé à un de ses serviteurs, qui étoit dangereusement malade. Comme il étoit en chemin pour y aller, cet homme lui envoya quelques-uns de

(*a*) Matth. c. 5. *& seq. Capit.*

(*b*) Matth. c. 8. v. 5. *& seq.* Luc. c. 7. v. 1. *& seq.*

ses amis, pour lui témoigner qu'il ne se croyoit pas digne qu'il prît la peine de venir ; mais qu'il suffisoit qu'il dît une parole, pour guérir son serviteur. Enfin, le Centenier voyant que Jesus-Christ avançoit toujours, vint lui-même, & lui déclara qu'il ne s'estimoit pas digne de le recevoir dans sa maison ; mais qu'il dit seulement une parole, & que son serviteur séroit guéri. Jesus admira sa foi, & dit qu'il n'avoit rien trouvé de tel parmi les Juifs mêmes ; & en même-tems il guérit son serviteur. Jesus de Capharnaüm alla à Naïm, où il ressuscita le fils d'une veuve, qui étoit déja dans le cercueil, & que l'on portoit en terre. Etant entré dans la ville, un Pharisien, nommé Simon, l'invita à diner, & pendant qu'il étoit à table, une femme de la ville, qui étoit connue pour pécheresse, vint arroser ses pieds de ses larmes, & les essuyer avec ses cheveux. Simon se scandalisa de ce qu'il se laissoit toucher par cette femme ; mais, Jesus lui fit voir que cette femme, ayant témoigné beaucoup de repentir & d'amour, avoit aussi mérité que Dieu lui accordât le pardon. En même-tems, il la renvoya, en lui disant que ses péchés étoient remis.

(*a*) Ayant parcouru la Galilée, il revint à Capharnaüm, où il se trouva si accablé de la foule de ceux qui le suivoient, qu'à peine avoit-il le tems de manger. Ses parens ayant été informés de la presse où il étoit, vinrent pour l'en tirer, disant qu'*il étoit hors de lui même*. Le texte Grec de cet endroit est obscur. Quelques-uns le traduisent par : *Il étoit tombé en défaillance* ; d'autres, *il avoit perdu l'esprit* ; ou, *il étoit sorti de sa maison*, comme un homme à lier, & qu'on veut empêcher de courir les rues & les campagnes. Ou enfin, *il étoit comme ravi en extase*, & comme un homme rempli d'un enthousiasme, qui lui ôte la présence d'esprit. La sainte Vierge étoit du nombre de ceux qui venoient pour tirer Jesus de la foule ; mais, elle y étoit sans doute dans des sentimens fort éloignés de ceux des autres parens du Sauveur, qui ne croyoient pas en lui. On avertit donc Jesus que sa mere & ses parens le demandoient ; mais, étendant sa main vers ses disciples, & vers ceux qui l'écoutoient, il dit : » Ceux » qui sont ma mere & mes pa- » rens, ce sont ceux qui m'é- » coutent, & qui font la vo- » lonté de mon Pere. »

(*b*) Il guérit au même endroit un possédé, qui étoit aveugle & muet. Les Pharisiens, jaloux de lui voir faire tant de merveilles, disoient qu'il ne

(*a*) Matth. c. 12. v. 46. *& seq.* Marc. c. 3. v. 20. *& seq.* Joann. c. 7. v. 5. Luc. c. 8. v. 19. *& seq.*

(*b*) Matth. c. 12. v. 22. *& seq.*

chassoit les Démons qu'au nom de Béelsébub prince des Diables ; & ils lui demandoient un prodige, qui fût tel, qu'on ne pût l'attribuer qu'à la puissance de Dieu. Mais, Jesus-Christ leur dit qu'il ne leur en donneroit point d'autre que celui du prophete Jonas, c'est-à-dire, le miracle de sa résurrection glorieuse, qui est comme le couronnement de tous ses prodiges.

(a) L'après-dîner, Jesus alla sur le bord de la mer de Tibériade ; & le peuple s'étant assemblé autour de lui, il monta sur une barque, & commença delà à parler au peuple, pour n'être pas accablé de la foule. Il leur proposa diverses paraboles ; par exemple, celle du semeur, celle de la lampe qui se met sur le chandelier, celle de l'ivraie que l'homme ennemi seme dans le champ pendant la nuit, celle du grain de moutarde, & celle du levain. Il proposa ces paraboles aux troupes, sans les leur expliquer ; & lorsqu'il fut de retour à la maison, ses disciples le prierent de leur en découvrir le sens. Il le fit, & continua à leur en proposer de nouvelles, celle du trésor caché, celle de la perle que l'on achette, en vendant tout ce que l'on a ; & celle du filet jetté dans la mer, qui ramasse toutes sortes de poissons, bons & mauvais.

(b) Sur le soir, après qu'il leur eut expliqué ces paraboles, il entra dans une barque, pour passer la mer de Tibériade. Mais, pendant la nuit, il s'endormit ; & une tempête s'étant élevée, la nacelle se trouva en danger d'être submergée. Les disciples éveillerent Jesus. Il commanda aux vents, & rendit aussi-tôt le calme à la mer.

Il arriva au bord du canton de Gérasa, à l'orient de la mer qu'il venoit de passer. Il y avoit là deux fameux possédés ; un entr'autres, qui étoit possédé d'une légion de Démons. Il vint au devant de Jesus ; & les Démons se plaignoient par sa bouche, qu'il venoit les tourmenter avant le tems. Ils le prierent de ne les point envoyer dans l'abîme de l'enfer, mais plutôt dans un troupeau de porcs, qui paissoient là auprès. Jesus leur accorda ce qu'ils demandoient; & aussi-tôt le troupeau, qui étoit d'environ deux mille porcs, alla se précipiter dans la mer de Tibériade ; & le possédé se trouva délivré. Les Gérasféniens, effrayés de ce prodige, & craignant quelque nouvelle perte, prierent Jesus de se retirer de leur païs. Il repassa la mer ; & étant à peine arrivé sur le rivage, Jaïre, prince de la synagogue de Capharnaüm, vint le prier de rendre la santé à sa fille unique, âgée de douze ans.

(a) Matth. c. 13. v. 1. *& seq.*

(b) Matth. c. 8. v. 23. *& seq.* Luc. c. 8. v. 22. *& seq.*

Comme

Comme il alloit dans la maison de Jaïre, une femme, qui étoit incommodée d'une perte de sang, fut guérie, ayant touché secrétement le bord de sa robe. Un peu après, on vint dire à Jaïre que sa fille étoit morte. Mais, Jesus l'exhorta à avoir la foi; & étant entré dans la maison, il ressuscita la fille, lui fit donner à manger, & recommanda que l'on tînt le miracle secret.

(*a*) Comme il alloit à Nazareth sa patrie, deux aveugles vinrent lui demander instamment qu'il leur rendît la vue. Ils le suivirent jusques dans la maison; & il leur accorda ce qu'ils demandoient. Presqu'en même-tems il guérit un possédé, qui étoit muet. Étant entré dans la synagogue de Nazareth, il y prêcha d'une manière qui fut admirée de tout le monde. Mais, ses concitoyens se disoient l'un à l'autre: » N'est-ce pas le fils » de ce Charpentier? Sa mere » ne s'appelle-t-elle pas Ma- » rie, & ses freres & sœurs » ne sont-ils pas parmi nous? » Jesus quitta cette ville, & n'y retourna plus, disant qu'un prophete n'est sans honneur que dans sa patrie.

(*b*) Peu de tems après, il envoya ses disciples par tout le païs, pour prêcher la venue du royaume de Dieu. Il les fit partir deux à deux, avec la puissance de faire des miracles; mais, il leur fit défense de porter ni provisions, ni armes, ni habits à changer, ni deux paires de sandales. Il leur dit d'entrer dans les maisons des plus gens de bien, d'y demeurer, sans changer légerement de demeure, & d'y recevoir la nourriture qu'on voudroit bien leur donner. Jesus de son côté alla prêcher dans tout le païs; & lorsque les Disciples & les Apôtres eurent achevé le cours de leur mission, ils en vinrent rendre compte à leur maître, qui remercia Dieu de l'heureux succès qu'il avoit donné à leur prédication.

(*c*) Cependant, Jesus étoit toujours suivi d'une grande multitude de peuple; & pour prendre quelque repos, il étoit obligé de se dérober à leurs importunités. Un jour, il passa le lac de Génésareth, ou la mer de Tibériade, qui est la même chose, & se retira sur une montagne à l'écart avec ses Apôtres. Mais, les troupes ayant sçu qu'il étoit passé, le suivirent, en faisant le tour par terre, & arriverent au pied de la montagne où il étoit, dans le désert de Bethzaïde. Jesus, étant descendu de la montagne, guérit les malades qu'on lui présenta, & commença à enseigner le peuple. Comme le jour commençoit à baisser, les Apôtres remontrerent à Jesus qu'il étoit tems de renvoyer le peu-

(*a*) Matth. c. 9. v. 27. & *seq.* Marc. c. 6. v. 2. & *seq.*

(*b*) Matth. c. 10. v. 1. & *seq.*

(*c*) Matth. c. 14. v. 13. & *seq.* Marc. c. 6. v. 35. & *seq.* Joann. c. 6. v. 1. & *seq.*

ple, afin qu'il pût aller dans les bourgades acheter de quoi se nourrir. Jesus leur répondit : » Donnez-leur à manger vous-» mêmes. » Ils s'en excuserent sur l'impossibilité où ils étoient de le faire. Alors, il leur demanda combien ils avoient de pains ; & ayant appris qu'ils avoient cinq pains & deux poissons, il fit asseoir le peuple sur le gazon, & leur fit servir si abondamment à manger, qu'ils furent rassasiés, & qu'on ramassa encore douze paniers pleins des restes des cinq pains & des deux poissons. Or ceux qui mangerent, étoient au nombre d'environ cinq mille hommes, sans compter les femmes & les enfans.

Le peuple, sensible à un si grand bienfait, avoit résolu de prendre Jesus, & de le choisir pour Roi. Mais, le soir, il contraignit ses disciples d'entrer dans la barque, & de repasser la mer, pendant que lui étoit sur la montagne, où il passa la plus grande partie de la nuit à prier. Les Apôtres ayant eu le vent contraire pendant toute la nuit, au lieu d'aller à Bethzaïde, où ils avoient dessein d'aborder, furent obligés de tourner du côté de Tibériade ou de Capharnaüm ; & le lendemain au point du jour, ils se trouverent à vingt-cinq ou trente stades du rivage. Alors, ils virent un homme qui marchoit sur la mer de leur côté, & qui faisoit mine de vouloir les passer. Ils crurent que c'étoit un phantôme, & ils furent saisis de frayeur. Mais, Jesus les rassura, en leur disant que c'étoit lui. St. Pierre lui demanda permission d'aller vers lui, en marchant sur les eaux. Jesus le lui permit ; & Pierre marcha quelque-tems sur l'eau, sans enfoncer. Mais, ayant vu une vague qui le menaçoit, il eut peur ; & commençant à enfoncer, il cria : *Seigneur, sauvez-moi.* Alors, Jesus le retint par la main. Les Disciples prierent le Sauveur d'entrer dans leur barque. Il y entra, & aussi-tôt elle se trouva à bord.

Les troupes, qui n'avoient pas vu Jesus entrer dans la barque avec ses disciples, crurent qu'il étoit demeuré dans le désert de Bethzaïde ; & elles l'y cherchoient avec empressement, pour le faire Roi. Mais, quelques barques de Tibériade étant arrivées au même endroit, leur apprirent que Jesus étoit auprès de Tibériade. Aussi-tôt les troupes retournerent en deçà de la mer, & vinrent trouver Jesus, qui durant cet intervalle, s'étoit rendu à Capharnaüm. Elles lui demanderent comment il étoit venu ; & Jesus leur répondit qu'elles le cherchoient, non à cause des miracles, mais à cause de la nourriture qu'il leur avoit donnée. Il les exhorta à chercher une nourriture qui ne périt point. Il leur dit qu'il étoit le pain du Ciel, infiniment plus excellent que la manne que leurs peres avoient mangée dans le désert ; & que sa chair étoit vraiment nourriture, &

son sang vraiment breuvage. Ce discours étonna le peuple, & fut cause que plusieurs disciples abandonnerent Jesus. Alors, il demanda à ses Apôtres s'ils vouloient aussi s'en aller. Mais, Pierre lui répondit qu'il avoit en lui les paroles de la vie éternelle; qu'il étoit le vrai Christ & le fils du Dieu vivant.

Comme la fête de Pâque approchoit, Jesus se disposa à aller à Jérusalem. Les Évangélistes ne nous apprennent pas ce qu'il y fit; ils ne marquent pas même expressément ce voyage. Saint Jean dit seulement que le miracle de la multiplication des cinq pains se fit peu avant la fête de Pâque.

(*a*) Lorsqu'il fut de retour en Galilée, quelques Pharisiens se scandaliserent de ce que ses disciples ne lavoient pas leurs mains, avant que de se mettre à table. Mais, Jesus les renvoya, en leur reprochant leur hypocrisie, & leur attachement superstitieux à de vaines observances, pendant qu'ils négligeoient les principaux devoirs de la Loi.

Étant allé du côté de Tyr & de Sidon, une femme Phénicienne ou Chananéenne vint lui demander qu'il rendît la santé à sa fille. Jesus ne lui répondit rien d'abord; mais, comme elle continuoit à crier, & que ses Apôtres le prioient de la renvoyer, & de lui accorder sa demande, il répondit: » Je ne » suis envoyé que vers les brebis qui se sont égarées du » troupeau d'Israël; » voulant dire que ses graces n'étoient pas pour les Gentils comme les Phéniciens. Lorsqu'il fut entré dans une maison, cette femme, sans se rebuter, vint se jetter à ses pieds, le suppliant de rendre la santé à sa fille. Jesus lui répondit: » Il n'est pas juste » de donner aux chiens le pain » des enfans. Il est vrai, repliqua-t-elle; mais, au moins » les petits chiens mangent les » miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Jesus admira sa foi, & lui accorda ce qu'elle demandoit.

Il continua sa route vers Sidon; & remontant vers les sources du Jourdain, il vint par la Décapole au-delà de la mer de Tibériade, où il guérit un homme sourd & muet. Il monta sur une montagne à l'écart, où il demeura trois jours. Lorsqu'il en descendit, il trouva une infinité de malades, à qui il rendit la santé. Puis il fit distribuer à toute la multitude sept pains & quelques petits poissons, que ses Apôtres avoient pris pour leur provision. Le nombre de ceux qui mangerent, étoit de quatre mille hommes, sans compter les femmes & les enfans. Ils furent tous rassasiés, & il en demeura encore sept paniers pleins des restes que l'on recueillit.

(*b*) Jesus s'embarqua aussi-

(*a*) Matth. c. 15. v. 1. *& seq.* Marc. c. 7. v. 1. *& seq.*

(*b*) Matth. c. 15. v. 39. Marc. c. 8. v. 10. *& seq.*

tôt, & alla à Magédan, dans le canton de Dalmanutha, vers les sources du Jourdain. Comme il y étoit, quelques Pharisiens & quelques Sadducéens vinrent lui demander un signe dans le Ciel. Il leur dit, comme il avoit déjà fait dans une autre occasion, qu'il n'avoit point d'autre signe à leur donner, que celui de Jonas; ce qui marquoit sa résurrection future. Et à l'égard d'un signe ou d'un miracle dans le Ciel, il leur témoigna que s'ils étoient aussi attentifs à examiner les tems & les prophéties, qui regardoient la venue du Messie, qu'ils étoient habiles à prévoir le beau ou le mauvais tems, par l'inspection du Ciel, ils auroient bientôt découvert que les tems, marqués dans les Prophetes, étoient accomplis, & qu'il étoit le Messie promis & attendu depuis tant de siecles.

(*a*) Il s'embarqua ensuite sur la mer de Tibériade, & il vint à Bethzaïde, où il guérit un aveugle. Et étant allé du côté de Césarée de Philippe, il demanda à ses disciples qui l'on disoit qu'il étoit. Ils lui répondirent que les uns disoient qu'il étoit Élie; d'autres, Jérémie; d'autres, Jean-Baptiste, ou quelqu'un des anciens Prophetes. C'est que les Juifs croyoient une espèce de métempsycose, & que les ames passoient quelquefois d'un corps dans un autre; ensorte qu'un même corps pouvoit avoir plusieurs ames. » Et vous, répondit Jesus, que » pensez-vous de moi? Pierre » lui dit: Vous êtes le Christ, fils » de Dieu. » Jesus loua sa foi, & lui dit: » Vous êtes Pierre, » & sur cette Pierre je bâtirai » mon Église. Les portes de » l'Enfer ne prévaudront point » contre elle. Tout ce que vous » aurez lié sur la Terre, sera » lié dans le Ciel; & ce que » vous aurez délié sur la Terre, » sera délié dans le Ciel. » Il leur ordonna de ne dire à personne qu'il étoit le Christ. Il leur prédit ensuite les maux & les affronts qu'il devoit souffrir à Jérusalem; & il dit aux troupes: » Si quelqu'un veut venir » après moi, qu'il renonce à » soi-même, qu'il porte sa » croix, & me suive. Celui » qui veut conserver sa vie, la » perd; & celui qui la perd » pour l'amour de moi, la con- » serve. Je vous dis en vérité » qu'il y en a quelques-uns ici » qui ne mourront point, qu'ils » n'aient vu le royaume de » Dieu, qui doit venir avec sa » puissance. » Il parloit apparemment de sa Transfiguration, qui arriva six jours après.

(*b*) Il mena donc trois de ses Apôtres, Pierre, Jacques & Jean, fils de Zébédée, sur une haute montagne à l'écart, que l'on croit être le Thabor, où s'étant mis en prieres pendant la nuit, il parut tout d'un coup

(*a*) Matth. c. 16. v. 13. *& seq.* Marc. c. 8. v. 27. *& seq.* Luc. c. 19. v. 18. *& seq.*

(*b*) Matth. c. 17. v. 1. *& seq.* Marc. c. 9. v. 1. *& seq.*

tout brillant de gloire. Ses habits devinrent blancs & éclatans comme la neige. Les trois Apôtres, qui s'étoient d'abord endormis, se réveillerent à la clarté de cette lumière, & furent témoins de la transfiguration de leur maître. Ils virent avec lui Moïse & Élie, qui parloient de tout ce qu'il devoit endurer à Jérusalem. Pierre, tout hors de lui-même, dit à » Jesus : » Seigneur, il fait » bon ici ; si vous l'agréez, » nous y ferons trois tentes, » une pour vous, & deux au» tres pour Moïse & pour » Élie. » L'Écriture remarque qu'il étoit si transporté de joie, qu'il ne sçavoit ce qu'il disoit. Pendant ce tems, Moïse & Élie disparurent ; & les Apôtres entendirent une voix qui leur dit : *Celui-ci est mon fils bien aimé, en qui j'ai mis ma complaisance ; écoutez-le.* A cette voix, ils se prosternerent, saisis de frayeur. Mais, Jesus les releva, & leur dit le matin, en descendant de la montagne, de ne découvrir à personne ce qu'ils avoient vu, jusqu'après sa résurrection.

(*a*) Étant descendus de la montagne, ils vinrent trouver les autres disciples, qui étoient au milieu d'une grande troupe, & en dispute avec les Scribes, sur ce qu'ils n'avoient pu guérir un jeune homme, qui étoit muet, lunatique, épileptique, & possédé du démon. Dès que Jesus parut, tout le monde vint au-devant de lui par honneur ; & le pere du jeune homme lui demanda avec instance la guérison de son fils. Jesus la lui accorda ; & le démon quitta le corps qu'il possédoit. Lorsque le Sauveur fut entré dans la maison, les disciples lui demanderent pourquoi ils n'avoient pu guérir cet homme. Mais, il répondit que c'étoit à cause de leur peu de foi, & que cette sorte de démon n'étoit chassé que par la priere & par le jeûne.

(*b*) Il continuoit toujours à prêcher par la Galilée, & avoit soin de préparer ses Apôtres à voir sa passion & sa mort, en leur parlant souvent de ses souffrances. Mais, ils ne comprenoient rien à ce qu'il leur disoit, & même ils disputoient entr'eux en chemin de la primauté. Jesus & Pierre arriverent les premiers à Capharnaüm ; & les receveurs des deux dragmes, ou du demi-sicle par tête, que chaque Juif étoit obligé de donner au temple par an, vinrent demander à Pierre, si son maître vouloit les payer. Jesus prévint Pierre avant qu'il lui en parlât ; & lui ayant montré que comme fils de Dieu, il n'étoit pas obligé de payer ce tribut, il lui dit cependant d'aller à la mer, qui étoit voisine de Capharnaüm,

(*a*) Matth. c. 17. v. 14. *& seq.* Marc. c. 19. v. 16. *& seq.*

(*b*) Matth. c. 17. v. 23. *& seq.*

de jetter sa ligne, & que le premier poisson qu'il tireroit, lui fourniroit de quoi payer pour eux deux. Pierre y alla, & le premier poisson qu'il prit, avoit sous sa langue un stater, ou un sicle d'argent, que saint Pierre donna aux receveurs, pour Jesus & pour lui.

(*a*) Au même moment, les autres disciples arriverent, & par une suite de la dispute qu'ils avoient eue en chemin sur la primauté, ils demanderent à Jesus qui seroit le plus grand dans le royaume des Cieux? Le Sauveur qui sçavoit ce qui s'étoit passé entr'eux, leur dit que pour devenir le premier, il falloit chercher à être le dernier; & prenant un petit enfant, il leur dit que s'ils vouloient entrer dans le royaume des Cieux, ils devoient devenir comme cet enfant. Il ajoûta qu'on ne doit point mépriser le moindre de ceux qui croyent en lui, puisque leurs Anges voyent toujours la face du Pere céleste. Il leur donna ensuite des regles pour la correction fraternelle, & saint Pierre à cette occasion lui demanda combien de fois il devoit pardonner à son frere? s'il lui pardonneroit jusqu'à sept fois. Jesus lui dit : » Non-seulement » jusqu'à sept fois, mais jusqu'à » septante fois sept fois. » Il ajoûta la parabole du serviteur, à qui son maître avoit remis une somme de dix mille talens, & qui n'avoit point voulu avoir compassion d'un de ses conserviteurs, qui lui devoit cent deniers. Le maître fit arrêter ce mauvais serviteur, & le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. Dieu en usera de même envers ceux qui ne pardonneront pas à leurs freres.

(*b*) Jesus, allant à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte, dans la dernière année de sa vie, envoya devant lui ses disciples, pour prêcher dans les lieux où il devoit venir luimême après eux. Il leur répéta les mêmes commandemens qu'il leur avoit déjà donnés, & leur accorda le même pouvoir de guérir les malades & de chasser les démons. Un jour, ayant envoyé quelqu'un de ses Apôtres dans un bourg des Samaritains, pour lui préparer un logement, on ne voulut pas l'y recevoir. Jacques & Jean, fils de Zébédée, lui demanderent s'il vouloit qu'ils fissent descendre le feu du ciel sur cette bourgade? Mais, Jesus leur dit qu'ils ne sçavoient à quel esprit ils appartenoient; que pour lui, il étoit venu, non pour perdre, mais pour sauver les hommes. C'est peut-être ce zele trop ardent de ces deux disciples, qui leur fit donner le nom de Boanergès, ou fils du tonnerre.

(*a*) Matth. c. 18. v. 1. *& seq.*

(*b*) Luc. c. 9. v. 51. *& seq.* Marc. c. 3. v. 17.

(*a*) S'avançant toujours vers Jérusalem, le Sauveur alla loger chez deux sœurs, Marthe & Marie, qui demeuroient à Béthanie, à trois quarts de lieue de Jérusalem. Marthe s'empressoit à préparer à manger pour Jesus & pour sa suite, pendant que Marie étoit assise à ses pieds, & écoutoit tranquillement sa parole. Marthe s'en plaignit familièrement à Jesus. Mais, il lui répondit: » Marthe, vous vous occupez » à bien des choses; une seule » chose est nécessaire. Marie » a choisi la meilleure part, » qui ne lui sera point ôtée. «

Comme il étoit sur le mont des Oliviers, vis-à-vis Jérusalem, ses disciples le prierent de leur donner une formule de prieres, comme Jean-Baptiste en avoit donné aux siens. Jesus leur répéta l'oraison Dominicale, qu'il leur avoit déjà donnée dans le sermon sur la montagne, & continua à leur parler des qualités & de la force de la priere.

Jesus, ayant guéri un possédé qui étoit muet, les Pharisiens l'accuserent de ne chasser les démons, qu'au nom de Béelsébub. Mais, Jesus, après avoir réfuté leur calomnie par ce raisonnement, que le regne de Satan ne peut être divisé, & qu'il le feroit, si Satan chassoit ses suppôts des corps qu'ils possedent, il commença à invectiver fortement contr'eux; il le fit encore avec plus de vivacité dans un repas où il fut invité par un Pharisien, & où l'on trouva mauvais qu'il ne lavât pas ses mains avant que de se mettre à table. Il donna au peuple & à ses disciples plusieurs instructions durant cette fête de la Pentecôte, qu'il seroit mal aisé de rapporter ici toutes en particulier. On peut voir les Auteurs des concordes & des harmonies des Évangiles.

(*b*) Comme il étoit encore dans Jérusalem, quelques Pharisiens lui dirent qu'Hérode avoit envie de le faire mourir. Jesus qui sçavoit toutes choses, leur répondit: » Dites à ce Renard » que je guéris les malades en» core aujourd'hui & demain, » & que dans trois jours j'ache» ve ma course. » Il vouloit marquer par cette énigme, que le tems de sa vie ne seroit pas désormais bien long, & que ni Hérode, ni aucun autre, n'empêcheroit qu'il ne fournît toute sa carriere. Vers le même tems, on lui dit que Pilate avoit mêlé le sang de quelques Galiléens à celui de leurs victimes, il répondit que ces Galiléens n'étoient pas les plus coupables de ce païs, & il recommanda à ceux qui lui parloient, la pénitence, & les menaça qu'ils périroient, s'ils ne se convertissoient.

(*c*) A son retour de Jérusalem, il vint à Capharnaüm, où

(*a*) Luc. c. 10. v. 38. *& seq.*
(*b*) Luc. c. 13. v. 1. *& seq.*
(*c*) Luc. c. 14. v. 1. *& seq.*

étant invité à manger chez un Pharisien, on lui présenta un hydropique pour le guérir. Les Pharisiens l'observoient, pour voir s'il le guériroit ce jour-là, qui étoit un jour de Sabbath. Il le guérit, & leur dit pour justifier sa conduite : » Si quel- » qu'un de vos bestiaux tom- » boit dans une fosse le jour » du Sabbath, ne l'en tireriez- » vous pas ce jour-là ? » Et ils ne purent lui répondre un seul mot. Ayant aussi remarqué la manière pleine de vanité dont les conviés de ce repas prenoient les premières places, il leur donna sur cela de fort belles leçons, & leur dit que quand ils donnoient à manger, il falloit inviter des personnes qui pussent leur en sçavoir gré, & qui ne fussent pas en état de leur rendre la pareille, afin que dans la résurrection des Justes, Dieu leur en accordât la récompense. En parcourant la Galilée, il étoit toujours suivi d'une grande troupe de peuple, & il ne manquoit pas de leur inspirer que l'essentiel de sa doctrine étoit le renoncement à ses proches, à ses commodités, & à soi-même ; & que sans cela il ne falloit pas se flatter d'être son disciple.

Étant arrivé à Capharnaüm, il ne dédaignoit pas de parler, de converser, de manger même avec des Publicains & des pécheurs. Les Pharisiens en murmuroient ; mais, il leur proposa la parabole d'un homme qui avoit cent brebis, & qui en ayant perdu une, quitta les quatre-vingt-dix-neuf autres, & alla chercher celle qui s'étoit égarée ; il la trouva, la chargea sur ses épaules, & la ramena à sa maison, où il fit une grande fête avec ses amis. Rien ne marque mieux que cela son extrême amour pour la conversion des pécheurs. Il leur proposa encore celle de l'enfant prodigue, qui revient au même but.

Il eut dessein d'aller à Jérusalem à la fête des Tabernacles, qui se célébroit au mois d'Octobre, & qui cette année, la 35.[e] de Jesus-Christ, tomboit le 13 de ce mois. Il y alla par le païs de delà le Jourdain ; & en chemin il eut occasion de donner au peuple & à ses disciples diverses instructions, sur l'usage des biens temporels, sur le divorce, sur l'aumône, sur le scandale, & sur d'autres devoirs que l'on peut voir dans les chapitres XVI & XVII de saint Luc. Cependant, (*a*) ceux de ses parens qui ne croyoient pas en lui, le sollicitoient de se rendre à Jérusalem, afin, disoient-ils, qu'il se manifestât au monde, & que les disciples qu'il avoit faits dans les voyages précédens, se confirmassent dans la créance qu'ils avoient en lui. Jesus ne leur dit point qu'il y voulût aller ; il leur dit seulement qu'ils pouvoient y aller eux-mêmes ; mais que pour

(*a*) Joann. c. 7. v. 2. *& seq.*

lui, son tems n'étoit pas encore venu. Les huit jours de la fête étoient déjà à moitié écoulés, lorsqu'il parut au temple, & qu'il commença à y enseigner. Les Juifs, qui sçavoient qu'il n'avoit pas étudié, admiroient sa doctrine. Il leur déclara que sa doctrine n'étoit pas la sienne, mais celle du Pere céleste qui l'avoit envoyé. Il y avoit à son sujet une grande rumeur parmi le peuple, & l'on étoit fort partagé sur ce qui le regardoit; les uns disant qu'il étoit le Messie, & les autres soutenant qu'il ne l'étoit pas. L'on voulut se saisir de lui, & on envoya du monde pour cela; mais, on ne le put arrêter, parce que son heure n'étoit pas encore venue.

Le dernier jour de la fête des Tentes ou des Tabernacles, Jesus étant au milieu du Temple, crioit: *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, & qu'il boive; & il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive.* Ces discours augmentoient la diversité des sentimens qui étoit parmi le peuple. Les Prêtres & les Pharisiens soutenoient fortement qu'il ne pouvoit être Prophete, puisqu'il étoit de Galilée. Le peuple, touché des prodiges qu'il faisoit, ne pouvoit presque douter qu'il ne fût Prophete, & même le Messie.

(a) Le soir étant venu, chacun se retira; & Jesus alla passer la nuit sur la montagne des Oliviers. Le lendemain, il revint au Temple, & les Pharisiens lui amenerent une femme surprise en adultere, & lui demanderent d'une manière captieuse ce qu'il en falloit faire. Jesus ne leur répondit point; mais, il écrivit sur la terre comme par manière de passe-tems. Puis se relevant, il leur dit: *Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la premiere pierre.* Ensuite, il recommença à écrire comme auparavant. Ses accusateurs, craignant qu'il n'en dit davantage, se retirerent les uns après les autres; & Jesus dit à la femme: » Personne ne » vous a-t-il condamnée? Je » ne vous condamnerai pas non » plus. Allez, & ne péchez » plus. »

Ce récit ne se lisoit pas autrefois dans quelques anciens exemplaires de l'Évangile de saint Jean. Les autres Évangélistes n'ont pas parlé de cet évenement. Eusebe dit que Papias avoit raconté cette histoire, l'ayant apprise des Apôtres, aussi-bien que plusieurs autres, qui ne se trouvoient pas dans les Évangiles. La plûpart des anciens Peres Grecs ne l'ont point lue; & de tous les commentateurs Grecs qui ont travaillé sur saint Jean, aucun ne l'a expliquée. Maldonat assure que de tous les manuscrits Grecs qu'il a consultés, il n'en a trouvé aucun qui lût cet histoire; si ce n'est un

(a) Joann. c. 8. v. 1. & seq.

exemplaire, qui contenoit le commentaire de Léontius sur saint Jean; & encore Léontius n'en dit-il pas un mot dans son explication; & le texte Grec qui lui est joint, est marqué par des obeles ou broches, pour désigner qu'il est contesté, & étranger à cet endroit. Les Arméniens l'ont retranché de leur Bible. Ni la traduction Gothique d'Ulphilas, ni la Syriaque imprimée à Paris & à Londres, ne l'ont point lu. Euthyme, qui vivoit encore au commencement du douzième siecle, avoue qu'il n'est pas dans les meilleurs manuscrits, ou qu'il y est marqué d'une obele ou broche, comme y ayant été fourré & ajoûté après coup.

Mais, on répond à cela que la plûpart des manuscrits Grecs qu'ont consulté Théodore de Beze, Robert Étienne & M. Mille, lisent le passage en question, & qu'il y en a très-peu de Grecs aujourd'hui où il ne se trouve; qu'on n'en connoît aucun Latin où il ne soit; que parmi les Manuscrits Syriaques, Arabes & Cophtes, il y en a peut-être plus qui le lisent, qu'il n'y en a qui ne le lisent pas. Enfin, Tatien, qui vivoit l'an de Jesus-Christ 160, & Ammonius, qui vivoit l'an de Jesus-Christ 220, l'ont reconnu & inséré dans leur harmonie des Évangiles, d'où Eusebe l'a pris, pour l'insérer dans la sienne. L'Auteur des constitutions apostoliques, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, la Synopse attribuée à saint Athanase, reconoissent cette histoire pour authentique. La plûpart des plus habiles Critiques, même Protestans, la reconnoissent de même. Enfin, après la décision du Concile de Trente, qui a déclaré la Vulgate authentique, il n'est plus permis de douter de l'authenticité de ce passage. Quant à la conduite qu'a tenue Jesus-Christ envers cette femme, on peut consulter les Commentateurs. Revenons à l'histoire de notre Seigneur.

(*a*) Le lendemain du jour que cela s'étoit passé dans le temple, Jesus passant par la rue, vit un homme qui étoit aveugle dès sa naissance. Ses disciples lui demanderent si c'étoit en punition de ses propres péchés, ou de ceux de ses parens, que cet homme étoit né aveugle. Jesus leur dit que ce n'étoit ni pour l'une, ni pour l'autre de ces deux raisons, mais afin que les œuvres de Dieu se manifestassent en lui. En même-tems, crachant à terre, il fit une espèce de boue détrempée avec sa salive, en frotta les yeux de l'aveugle-né, & lui dit d'aller laver ses yeux dans la fontaine de Siloé. L'aveugle y alla, & revint parfaitement guéri. Ce miracle fit grand bruit, parce que l'aveugle étoit fort connu. Le lendemain, on l'amena aux Phariisiens, pour sçavoir com-

(*a*) Joann. c. 9. v. 1. *& seq.*

ment il avoit été guéri. Il le leur raconta. Or, la guérison s'étoit faite le jour du Sabbath; & les Pharisiens soutenoient que Jesus n'étoit pas un vrai prophete, puisqu'il violoit le Sabbath. Les parens de l'aveugle furent aussi appellés. Ils rendirent témoignage à la vérité de la guérison de leur fils ; mais, ils n'oserent s'expliquer davantage, craignant les mauvais traitemens des Pharisiens. Comme l'aveugle guéri soutenoit fortement que Jesus étoit un homme de bien & un prophete, on le chassa du temple. Le Jendemain, Jesus le rencontra, & lui dit : » Croyez-vous au » fils de Dieu? Et qui est le fils » de Dieu, repliqua l'aveugle? » Jesus lui dit: C'est moi-mê- » me. » Aussi-tôt cet homme se jetta à ses pieds, & l'adora.

(*a*) Après cela, Jesus retourna en Galilée; mais, il n'y demeura pas long-tems, parce qu'il vouloit assister à la fête de la dédicace du Temple renouvellé & nettoyé par Judas Maccabée, & qui se célébroit au mois de Décembre. Jesus, allant donc à cette fête, passoit par le milieu de la Galilée & de la Samarie; & étant proche d'une certaine ville, dix lépreux lui crierent de loin : *Jesus, maître, ayez pitié de nous.* Il leur dit: *Allez, montrez-vous aux Prêtres.* Comme ils y alloient, ils se trouverent guéris. L'un d'eux, qui étoit Samaritain, revint à Jesus pour le remercier. Jesus lui dit : » N'y en a-t-il pas dix » de guéris? Où sont donc les » neuf autres? Allez, votre foi » vous a sauvé. » Étant dans le Temple, les Pharisiens lui demanderent : Quand viendra le royaume de Dieu? Il répondit qu'il ne viendroit pas d'une maniere éclatante, & qui se fit remarquer ; mais que le royaume de Dieu étoit au milieu d'eux. A cette occasion, il donna diverses instructions à ses Apôtres sur la vigilance, sur la priere assidue, & sur l'humilité opposée à la présomption, marquée dans la parabole du Publicain & du Pharisien, qui allerent au temple pour prier.

(*b*) Jesus marchant dans le temple, dans le portique de Salomon, les Juifs l'environnerent, & lui dirent : » Jusqu'à » quand nous tiendrez-vous en » suspens? Si vous êtes le Christ, » dites-le nous ? Je vous l'ai » déjà dit, répondit Jesus, & » vous ne le croyez point. » D'ailleurs, les œuvres que je » fais, le prouvent assez. Si » vous étiez de mes brebis & » de mon troupeau, vous le » croiriez. Mon Pere & moi » nous ne sommes qu'un. « Alors, ils prirent des pierres, pour le lapider. Mais, il leur dit. » Je » vous ai comblés de bienfaits; » est-ce pour cela que vous » voulez me lapider? Ils lui

(*a*) Maccab. L. I. c. 4. v. 41. *& seq.* Luc. c. 17. v. 11. *& seq.* c. 18. v. 1. *& seq.*

(*b*) Joan. c. 10. v. 23. *& seq.*

» dirent : Ce n'eſt point pour » vos bienfaits, mais pour vos » blaſphêmes, parce que vous » voulez paſſer pour Dieu. Il » leur dit: N'eſt-il pas écrit : » J'ai dit, vous êtes des Dieux. » Si donc ceux à qui Dieu a » parlé, ſont qualifiés Dieux, » pourquoi dites-vous que je » ſuis blaſphémateur, en me » diſant, Fils de Dieu, puiſque » Dieu m'a envoyé & ſancti- » fié? «. Ils vouloient encore néanmoins l'arrêter ; mais, il ſe tira de leurs mains.

(*a*) Étant ſorti de Jéruſalem, il alla au de-là du Jourdain, à Béthabara, où Jean-Baptiſte avoit baptiſé, & il y demeura environ un mois. Pluſieurs Juifs l'y vinrent trouver, & crurent en lui, diſant que Jean-Baptiſte n'avoit fait aucun miracle, mais que Jeſus en avoit fait un grand nombre.

(*b*) Pendant qu'il étoit au delà du Jourdain, Lazare, frere de Marthe & de Marie, tomba malade ; & on envoya pour en informer Jeſus. Il dit que cette maladie n'alloit point à la mort, mais à la manifeſtation des œuvres de Dieu. Il demeura encore deux jours au même lieu. Cependant, Lazare mourut. Alors, il dit à ſes diſciples que Lazare étoit mort ; & en même tems il prit le chemin de la Judée, quoique ſes diſciples le diſſuadaſſent d'y aller, prétendant que les Juifs cherchoient à le faire mourir. Étant arrivé à Béthanie, il trouva que Lazare étoit mort & enterré depuis quatre jours. Marthe, étant venue au-devant de Jeſus, lui dit : *Seigneur, ſi vous aviez été ici, mon frere ne ſeroit pas mort.* Jeſus lui répondit : *Il reſſuſcitera.* Marie étant auſſi arrivée peu de tems après, Jeſus fut touché de ſes larmes ; & ayant demandé où étoit le tombeau, il s'y fit mener, le fit ouvrir, appella Lazare à haute voix, & le reſſuſcita. Ce miracle fit grand bruit dans Jéruſalem, & les Prêtres en conclurent qu'il falloit faire mourir Jeſus. Mais, le Sauveur ſe retira à Ephrem ſur le Jourdain, où il demeura juſqu'au 24 Mars, qui étoit le 4 de Niſan.

Alors, Jeſus ſe mit en chemin pour venir à Jéruſalem pour la dernière Pâque, & pour y ſouffrir la mort. Il avertit ſes Apôtres de tout ce qui lui devoit arriver dans ce voyage ; mais, cela étoit pour eux un myſtere inconnu. (*c*) Jeſus approchant de Jéricho, un aveugle qui ſçut ſon arrivée, lui demanda qu'il lui rendît la vue, & l'obtint ſur le champ, à cauſe de ſa grande foi. Lorſque le Sauveur fût dans la ville, il vit un Publicain nommé Zachée, qui étoit monté ſur un ſycomore, pour le conſidérer dans la foule ; & il s'invita à loger chez

(*a*) Joann. c. 10. v. 40. *& ſeq.*
(*b*) Joann. c. 11. v. 1. *& ſeq.*
(*c*) Luc. c. 18. v. 35. *& ſeq.* c. 19. v. 1. *& ſeq.*

lui. Zachée, ravi de cet honneur, se convertit, & fit une pleine restitution de ce qu'il pouvoit avoir pris aux pauvres. Le lendemain, sortant de la ville, (*a*) Jesus rendit la vue à deux aveugles, dont l'un s'appelloit Bar-Timée, ou fils de Timée, fort connu dans ce pais-là.

(*b*) Jesus arriva à Jérusalem quelques jours avant la fête de Pâque; mais, il ne parut pas sitôt dans le temple, à cause de la mauvaise volonté des Juifs. Six jours avant cette fête, comme il étoit à table à Béthanie, dans la maison de Simon surnommé le Lépreux, Marie sœur de Lazare, répandit une boëte de Nard-d'épi fort précieux sur les pieds du Sauveur, & les essuya de ses cheveux. Les Disciples & sur-tout Judas d'Iscarioth le trouverent mauvais, croyant que cette libéralité étoit mal placée, & qu'il auroit mieux valu vendre ce parfum, & le donner aux pauvres. Mais, Jesus prit la défense de Marie, & dit que ce qu'elle venoit de faire, étoit comme un prélude de l'embaumement qui devoit bientôt se faire de son corps mort.

(*c*) Le lendemain matin, qui étoit le lundi 30 Mars, & 10 de Nisan, cinq jours avant la Pâque, Jesus étant parti de Béthanie, s'avança vers Jérusalem; & étant près de Bethphagé, il y envoya deux de ses disciples, & leur dit de lui amener une ânesse & un ânon, afin qu'il pût monter l'ânon, & entrer ainsi à Jérusalem, afin d'accomplir les prophéties. Il entra donc de la sorte dans la ville comme en triomphe, suivi d'une grande multitude de peuple, qui crioit: *Hozanna au fils de David; béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur.* Il alla au temple au bruit de ces acclamations, & il en chassa ceux qui y exerçoient un trafic sordide, renversa les chaises de ceux qui vendoient des colombes, & les tables des changeurs, qui étoient là en faveur des étrangers qui venoient à Jérusalem des provinces éloignées, & qui n'avoient pas de la monnoie du païs. Il guérit aussi les aveugles & les boiteux qui étoient dans ce Saint lieu; & les Prêtres & les Scribes s'étant formalisés des acclamations que l'on faisoit en son honneur, il leur dit que si les peuples se taisoient, les pierres crieroient.

Le soir, il sortit de la ville, & se retira à Béthanie; & le lendemain matin, le mardi 31 de Mars, & le 11 de Nisan, comme il retournoit à Jérusalem il eut faim, & s'approcha d'un figuier qui avoit des feuilles, pour y chercher du fruit; mais, n'y en ayant point trouvé, il le maudit; & aussi-tôt

(*a*) Matth. c. 20. v. 29. *& seq.* Marc. c. 10. v. 46. *& seq.*

(*b*) Joann. c. 12. v. 1. *& seq.*

(*c*) Matth. c. 21. v. 1. *& seq.* Marc. c. 11. v. 1. *& seq.*

l'arbre commença à se sécher. Étant arrivé dans le temple, il en chassa de nouveau les marchands qu'il y trouva. Les Princes des Prêtres cherchoient l'occasion de l'arrêter; mais, ils craignoient le peuple, qui étoit dans l'admiration de ses discours. Sur le soir, il s'en retourna à Béthanie. Le mercredi suivant, 12 de Nisan, & 1 d'Avril, comme il revenoit à Jérusalem avec ses Disciples, ils virent le figuier séché, & le montrerent à Jesus. Il en prit occasion de relever le mérite & la force de la foi, qui peut même avec le secours de Dieu, transporter les montagnes.

Ce jour-là étant dans le temple, les Princes des Prêtres & les Sénateurs vinrent lui demander de quelle autorité il faisoit ce qu'il faisoit. Mais, à son tour il leur fit une demande, qui les déconcerta. Ils leur dit: Le baptême de Jean étoit-il du ciel ou des hommes? Ils n'oserent dire ni l'un ni l'autre. S'ils avoient répondu qu'il étoit du ciel, Jesus-Christ leur auroit repliqué: Pourquoi donc ne l'avez-vous pas reçu? Et s'ils avoient dit qu'il étoit de la terre, tout le peuple les auroit lapidés, parce qu'il tenoit Jean pour un Prophete. Ils lui répondirent donc qu'ils n'en sçavoient rien. Jesus leur dit: » Et moi je ne vous dirai pas » non plus de quelle autorité je » fais cela. «

S'adressant ensuite aux Prêtres, aux Docteurs & aux Pharisiens, il leur proposa quelques paraboles, qui avoient toutes pour objet de leur montrer que Dieu étoit près de les rejetter, à cause de leur infidélité, & d'appeller en leur place les Gentils, pour composer son Église. C'est à quoi tendoient les paraboles des deux fils, qui avoient été envoyés travailler à la vigne par leur pere, & dont l'un dit qu'il y alloit, & n'y alla pas, & l'autre refusa d'abord d'y aller, & y alla ensuite; & celle des vignerons, qui au tems des vendanges, maltraiterent les serviteurs, & tuerent le fils du pere de famille; & enfin, celle du festin auquel les conviés ne voulurent pas venir, & auquel on fit entrer des étrangers qu'on ramassa de tous côtés.

(a) Après cela, les Hérodiens, les Sadducéens, & les Pharisiens vinrent les uns après les autres, lui faire des questions captieuses. Les Hérodiens lui demanderent s'il falloit payer le tribut à César. Jesus, leur ayant montré que l'argent qui avoit cours dans le pais, portoit l'empreinte de César, conclut qu'il falloit rendre à César ce qui étoit à lui, & à Dieu ce qui lui étoit dû. Les Sadducéens lui demanderent à qui seroit une femme après la Résurrection, laquelle auroit épousé successivement les deux freres. Jesus

(a) Matth. c. 22. v. 15. *& seq.* c. 23. v. 1. *& seq.*

leur dit qu'à la Résurrection, les hommes ne se marieroient point, mais qu'ils seroient comme les Anges de Dieu. Enfin, il répondit aux Pharisiens, qui lui demandoient lequel étoit le plus grand commandement de la loi, que c'étoit celui de l'amour de Dieu; & que le second étoit celui de l'amour du prochain. Après cela, il commença à invectiver fortement contre les Pharisiens, & à découvrir leur hypocrisie, & les abus qu'ils introduisoient dans la morale & dans la pratique de la loi.

(*a*) Sur le soir, Jesus sortant du temple, ses Disciples lui firent remarquer les beautés de cet édifice, & les richesses des présens qui y étoient. Jesus leur dit qu'il viendroit un tems où le temple seroit tellement détruit, qu'il n'y resteroit pas pierre sur pierre. Et lorsqu'il fut hors de la ville, sur le mont des Oliviers, à l'opposite du temple, ils lui demanderent dans quel tems on verroit l'accomplissement de ce qu'il venoit de dire de la ruine du temple. Alors, il commença à leur parler du siege prochain de Jérusalem par les Romains, qui arriva environ trente-quatre ans après. Il leur en marqua diverses circonstances, & leur dit que la race qui vivoit alors, ne mourroit point, que l'on ne vît l'exécution de ce qu'il disoit. Il mêla à son discours quelques traits, que l'on explique d'ordinaire du jugement dernier, & qui ne peuvent en effet s'entendre à la lettre du dernier siege de Jérusalem. Il leur proposa après cela quelques paraboles, qui tendoient à les tenir dans l'attente & dans la vigilance; par exemple, celle du serviteur, qui étant établi sur ses conserviteurs, les maltraita, & se divertit pendant l'absence de son maître. Mais, celui-ci, à son retour, le jetta en prison comme un mauvais serviteur. Il y ajoûta la parabole des cinq Vierges folles & des cinq Vierges sages, & celle du pere de famille, qui distribua diverses sommes à ses serviteurs, afin qu'ils les fassent valoir pendant son absence. A son retour, il récompense les serviteurs fideles & laborieux, & punit les serviteurs paresseux & inutiles. Il conclut qu'il en fera ainsi au dernier jour du jugement.

(*b*) Ce même jour mercredi, 12 de Nisan, & 1 d'Avril, Jesus dit à ses Disciples que la Pâque devoit se célébrer dans deux jours, & que le fils de l'homme seroit livré à ses ennemis & crucifié. Ce fut ce même jour que les Prêtres prirent la derniere résolution d'arrêter Jesus & de le faire mourir; & que Judas d'Iscarioth s'obligea de le leur livrer, moyennant une somme de trente sicles, qui font quarante-huit livres douze

(*a*) Matth. c. 24. v. 1. *& seq.* c. 25. v. 1. *& seq.*

(*b*) Matth. c. 26. v. 1. *& seq.* Luc. c. 22. v. 1. *& seq.* Joann. c. 13. v. 1. *& seq.*

sols six deniers. Le Jeudi 2 d'Avril, & 13 de Nisan, Jesus n'entra point le matin, que l'on sçache, dans Jérusalem, ou du moins il n'y fit rien qui ait été relevé par les Évangélistes. Seulement, il y envoya Pierre & Jean, pour y préparer une salle, & ce qui étoit nécessaire pour la Pâque. Sur le soir, il entra dans la ville, & alla dans la maison où Pierre & Jean avoient préparé tout ce qui étoit nécessaire pour y faire la Pâque le lendemain; & s'étant mis à table avec eux, il leur déclara que l'un d'eux devoit le trahir. Judas lui demanda si ce seroit lui. Jesus lui répondit qu'il l'avoit dit; mais, il lui parla si bas, que les autres Apôtres ne s'en apperçurent pas.

Comme il étoit à table, il leur témoigna le grand désir qu'il avoit toujours eu de manger cette Pâque avec eux; après quoi, il institua le sacrement de son corps & de son sang, & le donna à manger & à boire à ses Apôtres. Peu de tems après, ses Apôtres étant entrés en contestation sur la primauté, Jesus pour guérir cet amour de leur propre excellence, sortit de table, & leur lava les pieds. Puis il les exhorta à l'imiter, & à mettre leur gloire à se rendre les uns aux autres toutes sortes de marques de respect & de déférence. Lorsqu'il se fut remis à table, il se troubla, & dit à ses Apôtres que l'un d'eux le trahiroit. Pierre fit signe à Jean, qui étoit couché à table au-dessous de Jesus, & qui avoit par conséquent sa tête dans le sein du Sauveur, de lui demander qui étoit celui qui devoit le trahir. Jesus lui dit que c'étoit celui à qui il alloit donner un morceau de pain trempé dans la sauce. Dès que Judas eut reçu ce morceau, il se leva de table, & s'en alla, transporté par le mauvais esprit, qui étoit entré dans son cœur. Comme il sortoit, Jesus lui dit: *Faites vîte ce que vous faites*; ce qui fut interprêté par les autres Apôtres, comme s'il lui eût dit d'acheter ce qui étoit nécessaire pour la solemnité, ou de donner quelques aumônes aux pauvres; car, c'étoit lui qui portoit la bourse.

Jesus les entretint le reste du repas, sur l'humilité qu'ils devoient exercer les uns envers les autres, sur l'union & la charité qui devoient être entr'eux, sur la confiance qu'ils devoient avoir en la Providence, & en sa propre bonté pour eux. Il leur promit de leur envoyer un autre consolateur après son départ. Il prédit à Pierre qu'il le renonceroit cette même nuit, & avant le chant du cop. Après quelques discours semblables, il se leva de table; & ayant dit l'hymne d'actions de graces, il sortit de la ville avec eux. En chemin, il leur fit encore un assez long discours sur l'union qu'ils devoient avoir avec lui, sur les souffrances auxquelles ils devoient être exposés, sur le

Saint-Esprit qu'ils devoient recevoir, sur sa passion, sa mort & sa résurrection prochaines; sur le scandale que sa mort leur devoit causer, sur leur fuite, & sur le renoncement de Pierre. Tout cela marquoit bien qu'il sçavoit toutes choses, & qu'il n'alloit à la mort que parce qu'il le vouloit.

Après avoir passé le torrent de Cédron, il vint au lieu nommé Geth-Sémani, où il y avoit un jardin. Il y entra avec ses Apôtres; & comme il y avoit été fort souvent, Judas sçavoit parfaitement l'endroit. Lors donc qu'il y fut arrivé, il dit à ses Apôtres de l'attendre, jusqu'à ce qu'il eût fait sa priere. Et ayant pris avec lui Pierre, Jacques & Jean, il tomba dans une profonde tristesse, & leur dit: » Mon ame est triste » jusqu'à la mort. Demeurez » ici, veillez & priez, afin que » vous n'entriez pas en tenta» tion. « Et s'étant éloigné d'environ un jet de pierre, il se mit à genoux; & se prosternant le visage contre terre, il dit: » Mon Pere, toutes cho» ses vous sont possibles; faites, » s'il vous plaît que ce calice » passe loin de moi, toutefois » que votre volonté soit faite, » & non pas la mienne.« Alors, un Ange du ciel vint pour le consoler; & étant dans cette agonie, il continua plus longtems sa priere; & il sortoit de son corps une sueur comme de gouttes de sang, qui couloient jusqu'à terre.

Il se leva jusqu'à trois fois de son oraison, & alla voir ses Apôtres, qu'il trouva toujours endormi. Enfin, la troisième fois il leur dit que celui qui devoit le trahir, étoit proche, & qu'il falloit aller au-devant de lui. En effet, Judas étoit entré dans le jardin avec une troupe de soldats, à qui il avoit donné ce signal: » Saisissez ce» lui que je baiserai, & emme» nez-le. Il s'approcha donc de » Jesus, pour le baiser. « Jesus lui reprocha doucement son crime, en lui disant: » Judas, » vous livrez le Fils de l'hom» me par un baiser! « En même tems, s'approchant de la troupe de soldats, il leur dit: » Qui » cherchez-vous? Ils répondi» rent: Jesus de Nazareth. Jesus » dit: C'est moi. « A ces mots, ils tomberent tous à la renverse. Il leur fit une seconde fois la même demande; & ils répondirent de même qu'ils cherchoient Jesus de Nazareth. Jesus leur dit: » Si c'est moi que vous » cherchez, laissez aller ceux» ci. « Alors ils se jetterent sur Jesus, & le lierent. Pierre tira son épée, & coupa l'oreille à un serviteur du grand-Prêtre; mais, Jesus guérit aussi-tôt cet homme, en touchant son oreille; & il dit à Pierre: » Re» mettez votre épée dans le » fourreau; car, tous ceux qui » prendront l'épée, périront » par l'épée. «

Jesus fut conduit d'abord chez Anne, beau-pere de Caïphe. Anne avoit été grand-Prêtre,

& Caïphe l'étoit actuellement cette année-là. Anne interrogea Jesus sur sa doctrine & sur ses disciples. Jesus lui parla avec beaucoup de liberté, & lui dit qu'il n'avoit rien enseigné en secret, & que tous les Juifs étoient témoins de sa doctrine. En même tems, un des serviteurs du Pontife lui donna un grand soufflet, en lui disant : » Est-ce ainsi que vous parlez » au grand Pontife ? Jesus lui » dit : Si j'ai mal parlé, faites » le voir ; sinon, pourquoi me » frappez-vous ? « Anne renvoya Jesus à Caïphe, qui demeuroit apparemment dans la même maison ; & les soldats, qui avoient arrêté Jesus, commencerent à faire du feu dans la cour, car il faisoit froid ; & Simon Pierre, qui avoit suivi Jesus de loin avec un autre Disciple, qui étoit connu chez Caïphe, étoit entré dans cette cour, à la faveur de cet autre Disciple, & se chauffoit avec les autres, attendant ce qui en arriveroit.

Caïphe, ayant fait venir les Prêtres & les Docteurs de la loi dans sa maison, fit comparoître Jesus devant leur assemblée ; & ils cherchoient des témoignages contre lui, pour le condamner à mort ; mais, ils n'en trouvoient point d'assez forts. Enfin, il se présenta un homme, qui assura lui avoir oui dire : » Je détruirai dans » trois jours le temple de Dieu, » & je le rétablirai dans un pa» reil nombre de jours. « Ce témoignage n'étoit pas exactement vrai, & il ne suffisoit pas pour condamner un homme à mort. Pendant tout ce tems, Jesus demeuroit dans le silence. Alors, Caïphe le conjura au nom du Dieu vivant, de dire s'il étoit le Christ. Il l'avoua, & dit de plus qu'il viendroit un jour sur les nues, à la droite du Pere, pour exercer le jugement. A ces mots, le grand-Prêtre déchira ses habits, & dit: » Qu'avons-nous besoin de té» moins ? Vous avez tous oui » ses blasphêmes ; qu'en pen» sez-vous ? Ils répondirent : Il » est digne de mort. « Tout ceci se passoit pendant la nuit. L'assemblée étant sortie, Jesus fut remis entre les mains des soldats, qui lui firent mille outrages & mille insultes.

La servante du grand-Prêtre ayant envisagé Pierre, dit : » Assurément cet homme étoit » avec Jesus de Nazareth. « Pierre le nia. Un moment après, il sortit de la cour, & alla dans le vestibule ; & aussi-tôt le coq chanta. Une autre servante, l'ayant encore considéré, dit qu'assurément il étoit de la suite de Jesus. Pierre le nia avec serment. Enfin, environ une heure après, quelqu'un de la compagnie assura qu'il étoit du nombre des Disciples de Jesus, & que son langage même montroit qu'il étoit Galiléen. Un des parens de Malchus, que Pierre avoit frappé, lui soutint qu'il l'avoit vu dans le Jardin ; mais, Pierre le nia avec

protestation, & soutint qu'il ne connoissoit point cet homme. En même tems, le coq chanta pour la seconde fois; & Jesus qui étoit dans la même cour, jettant les yeux sur Saint Pierre, ce regard le remplit de douleur & de confusion. Il se souvint de la prédiction de Jesus sur son renoncement, & sortant de la cour il pleura amerement.

(a) Dès qu'il fut jour, les Prêtres, le Sénat & les Docteurs s'assemblerent, & firent comparoître Jesus devant eux. Ils lui demanderent s'il étoit le Christ. Il avoua qu'il étoit le Christ & le fils de Dieu. En même tems, ils le déclarerent digne de mort. Mais, comme les Romains, qui étoient alors les maîtres du païs, leur avoient ôté le droit de vie & de mort, & qu'ils pouvoient bien déclarer qu'un homme étoit coupable, mais non pas le condamner dans les formes, ni le faire exécuter à mort; ils l'amenerent à Pilate, Gouverneur de la province, & l'accuserent de trois chefs. 1.° Qu'il étoit perturbateur du repos public. 2.° Qu'il enseignoit qu'il ne falloit pas payer les tributs à l'Empereur. 3.° Qu'il se disoit Christ & fils de Dieu. Pilate l'interrogea, & lui demanda s'il étoit Roi des Juifs, ou le Messie. Jesus lui répondit qu'en effet il étoit Roi, mais que son royaume n'étoit pas de ce monde.

Comme les Juifs, accusateurs de Jesus, n'étoient point entrés dans le Prétoire, ou dans la maison de Pilate, de peur de se souiller, parce qu'ils vouloient manger la Pâque le jour même sur le soir; Pilate, après avoir interrogé Jesus, sortit dehors, & leur déclara qu'il ne trouvoit en lui aucun sujet de le condamner. Cependant, ils continuoient de l'accuser fortement, sans que Jesus répondît un seul mot à leurs accusations. Pilate, ayant sçu que Jesus étoit Galiléen, le renvoya à Hérode, Roi ou Tétrarque de Galilée, qui étoit alors à Jérusalem. Hérode avoit depuis long-tems envie de voir Jesus, dont il avoit oui dire tant de merveilles; & il lui fit plusieurs questions, auxquelles Jesus ne répondit rien; ce qui étonna & indigna tellement Hérode & sa cour, qu'ils le couvrirent par dérision d'un mauvais habit d'écarlate, pour insulter à sa Royauté; & Hérode le renvoya à Pilate. Depuis ce tems, Hérode & Pilate devinrent bons amis; car, auparavant ils étoient mal ensemble.

Pilate, ayant de nouveau interrogé Jesus, déclara aux Juifs que ni lui ni Hérode n'ayant rien trouvé en lui qui méritât la mort, il se contenteroit de le faire châtier, & le renverroit ensuite. Mais, voyant qu'ils insistoient toujours, il leur proposa de leur délivrer Jesus,

(a) Matth. c. 27. v. 1. *& seq.* c. 28. v. 1. *& suiv.*

ou Barabbas, comme il avoit accoûtumé de leur accorder la vie de quelque coupable à la fête de Pâque ; mais, ils demanderent Barabbas, & crierent qu'il falloit crucifier Jesus. Pilate, après avoir fait encore quelques tentatives pour délivrer l'innocent, se laissa vaincre par leurs cris & leurs menaces ; & craignant quelque sédition, il se fit apporter de l'eau, lava ses mains, leur dit qu'il se déchargeoit de sa mort, & le leur abandonna, pour être crucifié. Or, il étoit environ la troisième heure, ou neuf heures du matin, lorsque la sentence fut prononcée, & Jesus fut livré aux soldats Romains, pour être exécuté à mort. Ils lui firent mille insultes sur sa Royauté, le revêtirent d'un mauvais manteau de pourpre, lui mirent une couronne d'épines sur la tête, & un roseau en forme de sceptre à la main, & faisant semblant de le saluer, & de lui rendre leurs hommages, ils lui crachoient au visage, & lui frappoient la tête avec le roseau qu'ils avoient en main.

Après cela, ils le chargerent de sa croix, & le conduisirent au Calvaire, petite colline au nord & au couchant de la ville. Comme Jesus étoit extrêmement épuisé, & que la croix étoit fort lourde, les soldats Romains qui le conduisoient, prirent un certain Simon, qu'ils rencontrerent, pour lui aider à la porter, soit qu'il la portât toute entiere, ou qu'il en portât seulement l'extrêmité derrière Jesus. Lorsqu'il fut arrivé au Calvaire, on lui présenta à boire du vin mêlé de myrrhe ou de fiel ; mais, l'ayant goûté, il n'en voulut point boire. On l'attacha donc à la croix entre deux voleurs, l'un à sa droite, & l'autre à sa gauche. Il pria pour ceux qui le crucifioient. Saint Marc dit qu'il étoit environ la troisième heure du jour, c'est-a-dire, neuf heures du matin ; mais, Saint Jean dit qu'il étoit environ la sixième heure, c'est-à dire, environ midi. Il pouvoit être onze heures du matin, ou environ.

Pilate fit mettre sur sa croix la sentence de sa condamnation, en ces termes : *Jesus de Nazareth, Roi des Juifs.* Les Juifs auroient voulu qu'il eût mis : *Jesus, prétendu Roi des Juifs ;* mais, il ne voulut rien changer. Les soldats partagerent entre eux ses habits ; mais, pour sa tunique, ils la tirerent au sort, n'ayant pas voulu la couper, parce qu'elle étoit sans couture, & toute d'une piece faite au métier, comme il s'en faisoit alors, & comme il s'en fait encore aujourd'hui en Orient. Les Magistrats, les Prêtres, le peuple, les voleurs mêmes qui étoient en croix comme lui, lui insultoient, & lui disoient : » Si » tu es Fils de Dieu, sauve-toi » à présent toi-même. « Cependant, un des deux voleurs reprit son compagnon, reconnut l'innocence de Jesus, & le pria de se souvenir de lui, quand il

feroit dans fon Royaume ; & Jeſus lui promit qu'il feroit ce jour-là même avec lui dans le Paradis. Marie mere de Jeſus, Marie de Cléophas, & Marie Magdelaine avec Saint Jean l'Évangéliſte, étoient alors au pied de fa croix ; & Jeſus dit à fa mere, en lui montrant le Diſciple bien aimé : *Femme, voilà votre fils.* Puis, s'adreſſant à l'Apôtre, il lui dit : *Voilà votre mere.* Et depuis ce tems, Saint Jean la tint toujours auprès de lui comme fa mere.

Environ l'heure du midi, qui étoit la ſixième heure du jour, le ſoleil fut couvert de ténebres juſqu'à la neuvième heure, ou trois heures après midi. A la neuvième heure, les ténebres ſe diſſiperent, & Jeſus cria à haute voix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Alors, on lui préſenta à boire du vinaigre dans une éponge, & l'ayant goûté, il dit : *Tout eſt conſommé* ; & baiſſant la tête, il expira. Alors, le voile du temple ſe déchira depuis le haut juſqu'en bas, la terre trembla, les rochers ſe fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, & pluſieurs corps de ceux qui étoient morts, reſſuſciterent, & apparurent à pluſieurs après la réſurrection de J. C. Or, les Juifs ne voulant pas que les corps demeuraſſent en croix le lendemain, qui étoit le grand jour du Sabbath ou la Pâque, demanderent à Pilate qu'on les en ôtât, & qu'on leur rompît les jambes, afin de les faire mourir plus promptement ; ce qui fut exécuté à l'égard des deux voleurs. Mais, pour Jeſus, l'ayant trouvé déjà mort, on ne lui rompit point les Jambes ; on ſe contenta de lui ouvrir le côté d'un coup de lance, & il en ſortit de l'eau & du ſang.

Sur le ſoir, Joſeph d'Arimathie, qui étoit un des diſciples de Jeſus, & un Sénateur fort diſtingué, vint demander à Pilate le corps de Jeſus, pour l'enterrer avant le coucher du ſoleil ; car, c'étoit la veille du Sabbath, dont le repos commençoit au coucher du ſoleil. Pilate l'accorda, & Joſeph mit le corps de Jeſus dans un tombeau creuſé dans le roc, près du lieu où il avoit été crucifié. Le tombeau étoit fermé par une pierre qui en bouchoit l'entrée. Mais, les Prêtres craignant que les Diſciples de Jeſus ne vinſſent enlever ſon corps, y mirent des gardes, & ſcellerent la pierre qui fermoit l'entrée du tombeau, afin qu'on ne pût y toucher.

(*a*) Le lendemain, qui étoit le grand jour du Sabbath, on demeura en repos, ſelon la loi ; mais, après le coucher du ſoleil, dès qu'il fut permis d'agir & d'acheter, les Saintes Femmes qui vouloient embaumer le corps du Sauveur, parce qu'il

(*a*) Marc. c. 16. v. 1. *& ſeq.* Luc. c. 24. v. 1. *& ſeq.* Joann. c. 20. v. 1. *& ſeq.* c. 21. v. 1. *& ſeq.*

avoit été mis dans le tombeau un peu à la hâte, acheterent des drogues & des aromates, pour lui rendre ce devoir. Et le lendemain de très-grand matin, & avant le jour, elles sortirent de la ville pour aller au Calvaire. Mais, Jesus étoit déjà ressuscité, & les soldats qui avoient été témoins de sa résurrection, étoient revenus à la ville.

Ces femmes, étant arrivées au tombeau, virent deux Anges sous une forme humaine, vêtus d'habits blancs, & tout éclatans de lumière, qui leur dirent: » Ne craignez point. Vous » cherchez Jesus de Nazareth » crucifié, il n'est point ici, il » est ressuscité; venez, & » voyez le lieu où il étoit. Di» tes à ses Disciples & à Pier» re, qu'il est ressuscité, & » qu'il sera avant vous en Gali» lée. « Marie Magdelaine, plus prompte que les autres, courut rapidement à Jérusalem, & dit aux Apôtres, que l'on avoit enlevé le corps de leur maitre, & qu'elle ne sçavoit ce que l'on en avoit fait. Pierre & Jean accoururent aussi-tôt au sépulcre; Jean arriva le premier, mais il n'entra pas dans le tombeau. Pierre y étant entré, vit les linges qui avoient servi à envelopper le corps du Sauveur, & le suaire qui lui couvroit la tête. Jean les vit de même, & après cela ils s'en retournerent à Jérusalem. Marie qui étoit aussi revenue au tombeau, s'étant penchée, pour voir dans l'intérieur de la grotte, y apperçut deux Anges, l'un au pied, & l'autre à la tête du sépulcre, qui lui dirent: » Pour» quoi pleurez-vous? Elle ré» pondit: On a emporté mon » Seigneur, & je ne sçais où on » l'a mis. « En même tems, s'étant retournée, elle vit Jesus sous la forme d'un jardinier. Elle lui dit: » Si c'est vous qui » l'avez pris, dites-moi où » vous l'avez mis, afin que je » l'emporte. Jesus lui dit: *Ma» rie.* « Aussi-tôt elle le reconnut, & se jetta à ses pieds pour les baiser. Mais, il lui dit: » Ne » me touchez point; je ne vais » pas encore à mon Pere. Allez » dire à mes freres, que je mon» terai bientôt à mon Pere, & à » leur Pere; à mon Dieu, & à » leur Dieu. « Marie revint donc à Jérusalem, & raconta aux Disciples ce qu'elle avoit vu. Jesus apparut encore aux autres femmes comme elles revenoient du tombeau; il leur parla, & elles l'adorerent. Mais, les Apôtres les traiterent de visionnaires, & ne crurent pas ce qu'elles rapportoient.

Le même jour seizième de Nisan, & lendemain de la Pâque, deux Disciples de Jesus s'en retournoient vers la Galilée, & alloient coucher à Emmaüs, à soixante stades, ou environ deux lieues & demie de Jérusalem. Jesus se joignit à eux dans le chemin, sous la forme de voyageur; & leur ayant demandé ce qu'ils disoient, ils lui parlerent de sa mort &

de sa passion, qui faisoient l'entretien de tout Jérusalem. » Nous espérions, ajouterent-» ils, que ce Jesus racheteroit » Israël, & toutefois voici le » troisième jour que cela s'est » passé. Il y a même des fem-» mes qui assurent l'avoir vu, » & lui avoir parlé. » Alors, Jesus les reprit de leur peu de foi, leur montra par les Écritures que le Christ devoit souffrir, & entrer ainsi dans sa gloire. Lorsqu'ils furent arrivés à Emmaüs, ils inviterent Jesus à demeurer avec eux, & comme il faisoit semblant de vouloir aller plus loin, ils le contraignirent d'entrer dans le logis avec eux. Étant à table, il bénit le pain, & le leur donna; alors, leurs yeux s'ouvrirent, ils le reconnurent, & il disparut de leur présence. A l'heure même ils retournerent à Jérusalem, où ils trouverent les Apôtres assemblés; ils leur raconterent ce qui leur étoit arrivé; & ils apprirent que Jesus étoit aussi apparu à Pierre.

Ils étoient encore ensemble, lorsque Jesus se fit voir au milieu d'eux, quoique les portes fussent bien fermées. Cette vue les troubla, & les remplit de frayeur; mais il les rassura, en leur disant : » La paix soit avec » vous. Considérez mes pieds » & mes mains, & voyez que » c'est moi-même. Touchez-» moi, un esprit n'a ni chair, » ni os. « Il demanda s'ils avoient quelque chose à manger; & comme on lui eut présenté un morceau de poisson rôti & un rayon de miel, il en mangea en leur présence; & soufflant sur eux, il leur dit : » Recevez le Saint-Esprit. Les » péchés seront remis à ceux à » qui vous les remettrez, & » ils seront retenus à ceux à » qui vous les retiendrez. » Or, Thomas, un des douze, n'étoit point avec eux, lorsque Jesus vint; & il dit : « Si je ne vois » dans ses pieds & dans ses » mains les trous des clous, » & si je ne porte ma main dans » son côté, je n'en croirai rien.« Huit jours après, les Apôtres étant tous ensemble, Jesus parut de nouveau dans la chambre, & leur dit : » La paix soit avec » vous. « Puis s'adressant à Thomas, il lui dit : » Mettez » votre doigt dans les plaies » de mes pieds & de mes » mains, portez votre main dans » mon côté, & ne soyez plus » incrédule. Thomas répondit: » Mon Seigneur & mon Dieu. » Jesus lui dit : Thomas, vous » avez cru, parce que vous » avez vu; heureux ceux qui » croyent sans avoir vu. «

Les Apôtres s'étant rendus en Galilée après l'octave de la Pâque, Jesus se manifesta à eux sur la mer de Tibériade. Pierre, Thomas, Nathanaël, Jacques, Jean & deux autres Disciples, étoient sur cette mer, & travailloient à pêcher, lorsque Jesus parut le matin sur le bord, & leur demanda s'ils n'avoient rien pris. Ils répondirent qu'ils n'avoient rien pris, quoiqu'ils

eussent travaillé pendant toute la nuit. Il leur dit de jetter leurs filets à la droite de leur barque, & qu'ils prendroient du poisson. Ils les jetterent, & leurs filets se trouverent si pleins de poissons, qu'ils se rompoient. Le Disciple bien aimé reconnut que c'étoit Jesus, & dit à Pierre: C'est le Seigneur. Aussitôt Pierre se ceignit, car il étoit nu, & se jetta à la nage, pour arriver au bord avant la barque. Les autres tirerent le filet à terre, & il se trouva dedans cent cinquante-trois gros poissons, sans que ce grand nombre eut fait rompre le filet. Alors, Jesus leur dit d'apporter de leur pêche; & ils trouverent du feu préparé, avec un poisson dessus & du pain. Ils mangerent avec lui, & nul ne lui demanda qui il étoit; car, il étoit évident que c'étoit Jesus.

Après cela, Jesus dit à Pierre, par trois fois consécutives: *Pierre, m'aimez-vous plus que tous ceux-là?* Pierre répondit de même trois fois, qu'il l'aimoit de tout son cœur; & Jesus lui dit autant de fois: *Paissez mes brebis ou mes agneaux.* Il ajoûta, voulant marquer de quelle mort il mourroit: » Lorsque » vous étiez jeune, vous vous » ceigniez comme un voyageur, » & vous alliez où vous vou- » liez; mais, lorsque vous se- » rez vieux, un autre vous » ceindra, & vous menera où » vous ne voudriez point aller. » Suivez-moi. « Pierre le suivit; & voyant le Disciple que Jesus aimoit, qui suivoit aussi, il dit à Jesus: » Et celui-ci, » que fera-t-il? Jesus répon- » dit: Si je veux qu'il de- » meure jusqu'à ce que je vien- » ne, que vous importe? Suivez » moi. « Le bruit se répandit donc parmi les freres, que ce Disciple ne mourroit point. Mais, le Seigneur ne lui avoit pas dit cela; & c'est sur ce fondement que plusieurs ont avancé que Saint Jean l'Évangéliste n'étoit pas mort. Sur quoi on peut voir la dissertation de D. Calmet sur la mort de Saint Jean, dans le Tome de l'évangile de ce Saint Apôtre.

Les Disciples un jour étant tous assemblés sur une montagne dans la Galilée, Jesus se montra à eux. L'ayant vu, ils l'adorerent; mais, quelques-uns douterent que son corps fût un vrai corps, car pour sa résurrection & sa présence, il ne paroît pas qu'on ait pu former sur cela le moindre doute. Jesus leur dit: « Toute puissance » m'a été donnée au ciel & en » la terre, allez, instruisez » toutes les nations, & bapti- » sez-les au nom du Pere & du » Fils, & du Saint-Esprit; & » je demeurerai avec vous jus- » qu'à la fin des siecles. « On croit que ce fut dans cette occasion qu'il se fit voir à plus de cinq cens freres ensemble, dont plusieurs vivoient encore, lorsque Saint Paul écrivit sa seconde Epître aux Corinthiens, l'an de Jesus-Christ 57.

Jesus ordonna ensuite à ses

disciples de s'en aller à Jérusalem, parce qu'il y devoit monter au ciel en leur présence. Il se fit encore voir à eux, mangea avec eux, leur fit des reproches de leur incrédulité sur le sujet de sa passion & de sa résurrection, leur montrant par les Écritures, que cela devoit s'accomplir de cette sorte. Il leur ouvrit l'esprit, & leur donna l'intelligence des Écritures, leur ordonna d'aller prêcher l'Évangile par tout le monde, leur donna le pouvoir de faire toutes sortes de miracles, leur enjoignit de baptiser & d'enseigner toutes les nations, disant que ceux qui croiroient & seroient baptisés, seroient sauvés; que ceux au contraire qui demeureroient dans l'incrédulité, seroient condamnés. Il leur ordonna de demeurer dans Jérusalem jusqu'à la venue du Saint Esprit, qui devoit les revêtir d'une vertu surnaturelle & de son onction sainte.

(*a*) Après cela, il les conduisit hors de Jérusalem, jusqu'à Béthanie; & levant les yeux au ciel, il les bénit; & disparut à leurs yeux, ayant été subitement élevé par une nuée, qui le déroba à leur vue. Alors, deux Anges se présenterent à eux, & leur dirent : » Hommes de Galilée, qu'admirez-» vous, ayant ainsi les yeux le-» vés vers le ciel? Ce Jesus, qui » vient de monter aux cieux, » viendra un jour de même que » vous venez de le voir monter dans le ciel. « Ils revinrent donc du mont des Oliviers à Jérusalem, & y demeurerent tous ensemble en oraison, avec Marie, mere de Jesus, & ceux de ses parens selon la chair, qui croyoient en lui, jusqu'au jour de la Pentecôte, auquel le Saint-Esprit descendit sur eux en forme de langues de feu.

(*a*) Actu. Apost. c. 1. v. 2. & seq.

Voilà le précis de l'Histoire de la vie de Jesus-Christ, rangée selon l'ordre chronologique, & suivant la concorde de l'Évangile.

La vertu de faire des miracles, est si connue dans Jesus-Christ, non-seulement parmi les Chrétiens, mais aussi parmi les Mahométans, que c'est une espèce de proverbe parmi eux, pour louer un ouvrier habile, que de dire, *il a le souffle du Messie*, parce que Jesus-Christ par son seul souffle, non-seulement ressuscitoit les morts, mais aussi donnoit la vie aux choses inanimées. Ils croyent conformément au faux Évangile de l'enfance de Jesus, que pendant sa jeunesse il formoit des oiseaux d'argile, & puis d'un seul souffle les faisoit envoler. Ils assurent qu'il ne fut que trois heures dans le berceau, ils l'appellent quelquefois l'*Esprit du Pere*; expression qui est tirée de quelques écrits des Peres; ils reconnoissent qu'il est né sans pere de la Vierge Marie; ils lui donnent un frere nommé Okil ou Okaïl; mais, c'est un frere à la mode des

Hébreux, qui donnent ce nom aux cousins germains. Ils croyent qu'il est monté au ciel; qu'il détruira l'empire de l'Anté-Christ; qu'il exerce sa toute puissance dans le ciel, où il est notre médiateur; & qu'il occupe la place d'honneur dans le quatrième ciel, qui est l'empirée, selon leur systême. Ils reconnoissent que l'Évangile donne la vie de l'ame & le renouvellement du cœur. Voici comme s'exprime sur cela un poëte Mahométan; il parle à Jesus-Christ. *Le cœur de l'homme affligé tire toute sa consolation de vos paroles; l'ame reprend sa vie & sa vigueur, en entendant seulement prononcer votre nom. Si jamais l'esprit de l'homme peut s'élever à la contemplation des mystères de la Divinité, c'est de vous qu'il tire ses lumières pour les conoître, & c'est vous qui lui donnez l'attrait dont il est pénétré.* Croiroit-on que ces paroles fussent d'un homme qui ne reconnoît pas la divinité de Jesus-Christ?

Les Juifs lui rendent bien moins de justice; il y en a parmi eux qui ont eu l'impiété de dire que l'ame d'Esaü étoit passée en l'ame de Jesus-Christ; qu'il étoit né d'un certain Panthère, & d'une jeune coëffeuse qu'il avoit débauchée; que Jesus eut l'adresse de voler dans le temple le nom ineffable de Dieu; qu'il le cacha dans une plaie qu'il se fit en s'ouvrant la peau, & se déroba ainsi à deux lions formés par art magique, qui étoient placés l'un à la droite & l'autre à la gauche du sanctuaire, & qui jettoient des rugissemens effroyables, lorsque quelqu'un y entroit, ou qu'il en sortoit; que par la vertu de ce nom il ressuscita d'abord un mort, & guérit un lépreux à Bethléem lieu de sa naissance. Le bruit de ces miracles lui attira une foule de peuple qui le mena à Jérusalem comme en triomphe monté sur un âne.

Les Prêtres, jaloux de sa réputation & de sa gloire, présenterent requête à Hélène qui regnoit alors avec son fils Monbaz, ou Hyrcan, & lui demanderent la punition de Jesus. Il comparut devant elle & la mit dans ses intérêts par de nouveaux prodiges. Alors, un des prêtres nommé Juda s'offrit de faire tomber le crédit de Jesus, en apprenant comme lui à prononcer le nom de Jehovah, pourvu qu'on se chargeât du péché qu'il commettroit, il l'apprit, & vint défier Jesus. Ils s'éleverent tous deux en l'air par la vertu de ce nom; Juda entreprit de faire tomber son antagoniste, il n'y put réussir qu'en faisant de l'eau sur lui. A ce moment, ils tomberent l'un & l'autre, parce qu'ils se trouverent souillés, & que la vertu du nom sacré les abandonna.

Jesus courut se laver dans le Jourdain, & commença à faire de nouveaux miracles. Juda, se trouvant inférieur à lui, & ne voulant pas toutefois se désister de son entreprise, se rangea

au nombre de ses disciples, étudia ses démarches, & les découvrit aux Prêtres. Jesus ayant voulu venir dans le temple, on l'arrêta avec plusieurs de ses disciples. Les autres prirent la fuite & se retirerent dans les montagnes. Jesus, étant ainsi tombé au pouvoir de ses ennemis, fut attaché à la colomne de marbre qui étoit dans la ville; on l'y fouetta, on le couronna d'épines, & dans sa soif, on lui présenta du vinaigre à boire. Le Sanhédrin l'ayant condamné à mort, il fut lapidé. On voulut ensuite pendre son cadavre à un bois, mais le bois se rompit, parce que Jesus, prévoyant le genre de sa mort, l'avoit enchanté par le nom de Jehovah.

Juda, qui ne perdoit aucune occasion de faire tomber son crédit, courut chercher dans son jardin un grand chou auquel son corps mort fut attaché. On voulut ensuite le mettre dans un tombeau ordinaire; mais, Juda craignant que ses disciples ne l'enlevassent & ne publiassent qu'il étoit ressuscité, l'ensevelit dans le canal d'un ruisseau, dont il avoit détourné l'eau; puis il y fit couler l'eau de nouveau, afin qu'on ne pût sçavoir le lieu de sa sepulture. La précaution de Juda n'empêcha pas qu'on ne publiât qu'il étoit ressuscité. La reine Hélène le crut, & déclara qu'il étoit fils de Dieu; mais, Juda fit voir l'erreur de la Reine, & l'imposture des disciples de Jesus, en produisant son corps mort. On l'attacha à la queue d'un cheval, & on le traîna jusque dans le palais de la Reine, qui fut enfin désabusée.

Cependant, la religion de Jesus se répandoit par-tout, par le moyen de douze hommes qui couroient les provinces & les royaumes, & prêchoient sa doctrine & ses miracles. Ce progrès affligea les sages des Juifs. Ils députerent un certain Simon Képha pour y remédier; il apprit le nom de Jehovah, & se rendit dans la métropole des Nazaréens; il les convainquit à force de miracles, qu'il étoit envoyé de la part de Jesus, & les engagea à lui promettre de faire tout ce qu'il demanderoit. Il leur défendit de maltraiter les Juifs, & leur ordonna de célébrer la fête de la lapidation de Jesus, & le quarantième jour de sa mort, au lieu de la fête de la Pentecôte. Ils le lui promirent, à condition qu'il demeureroit avec eux. Simon y consentit, on lui bâtit une tour nommée Peter, dans laquelle il demeura enfermé pendant six ans, ne vivant que de pain & d'eau; après ce terme il mourut.

Elie vint ensuite à Rome, & soutint aux Romains que Simon les avoit trompés, & que c'étoit lui que Jesus avoit chargé de ses ordres. Il leur commanda de se faire circoncire sous peine d'être noyés, d'observer le premier jour de la Se-

maine au lieu du Samedi ; mais, dans le même moment qu'il parloit ainsi, une pierre tomba sur sa tête, l'écrasa. *Ainsi périssent tous les ennemis de Dieu.* C'est la conclusion du Roman ridicule & abominable que les Juifs ont composé sous le nom de *Toledos de Jesus*, ou génération & histoire de Jesus ; on lui a donné ce nom à l'imitation de l'Évangile de saint Matthieu qui a le même titre. *Liber generationis Jesu-Christi filii David.*

Il y a encore un autre Livre qui porte le même titre, & qui fut publié par M. Huldric en 1705. Il suit de plus près l'Évangile ; mais, il commet des fautes & des anacronismes insoutenables. L'Auteur, qui prend le nom de Jonathan, & qui se dit contemporain de Jesus-Christ, & demeurant à Jérusalem, fait naître Jesus-Christ sous le regne du grand Hérode ; ce qui est conforme à la verité, & contraire à ce que les Juifs enseignent communément, que Jesus-Christ naquit l'an du monde 3671, ce qui revient au regne d'Alexandre Jannée. Mais, il se trompe grossièrement, quand il fait mourir Jesus-Christ sous le même regne d'Hérode le Grand. L'Auteur croit que ce Prince, ayant reçu des plaintes contre Panthère prétendu pere de Jesus, se transporta à Bethléem, & y fit massacrer tous les enfans. Il donne à Jesus pour précepteur Josué fils de Sérachia, qui avoit étudié sous Akiba, qui n'a vécu que plus de cent ans après Jesus-Christ ; il dit qu'Hérode consulta sur le fait de Jesus-Christ, les Sénateurs de Vorms habitant dans la terre de Césarée, ou dans l'Empire ; qu'Hérode & son fils firent la guerre aux disciples de Jesus, qui s'étoient retirés à Haï dans les déserts de Judée ; qu'ils adoroient Jesus & son image, aussi bien que Marie sa mere ; qu'ils demanderent du secours au Roi de Césarée contre Hérode le fils. Que d'ignorances & de pauvretés !

Il ne faut que lire ces deux impertinens ouvrages pour en concevoir tout le mépris qu'ils méritent. Cependant, les Juifs s'entretiennent dans leur aversion pour le Christianisme par de pareils ouvrages. Ils ont fait plus, puisque pour se tirer d'embarras sur les objections qu'on leur fait sur le tems auquel le Messie doit paroître, ils ont abrégé la chronologie de l'ancien Testament, & ont placé la naissance du Sauveur en l'an du monde 3671, c'est-à-dire, 329 ans avant sa véritable époque. Ils ont altéré le texte de quelques prophéties, qui étoient trop claires pour Jesus-Christ, & ont détourné le sens de presque toutes les autres qui le regardent, & dont l'accomplissement est plus marqué & plus évident. Ils confondent les caractères du Messie; les uns veulent qu'il soit venu il y a long tems, mais qu'il do-

meure caché parmi les hommes : les autres l'attendent, mais maudissent ceux qui supputent les tems de sa venue. D'autres soutiennent que la venue du Messie n'est pas un article de foi. Quel entêtement ! Quelle mauvaise foi !

Les Peres nous apprennent que dès le commencement du Christianisme, les Juifs envoyerent par tout le monde pour décrier Jesus-Christ & sa doctrine, & pour faire croire que ses disciples étoient des imposteurs, qui après l'avoir furtivement tiré du tombeau, avoient publié qu'il étoit ressuscité. (a) Saint Matthieu raconte qu'après la résurrection du Sauveur, les gardes qu'on avoit mis à son tombeau vinrent donner avis aux Princes des Prêtres de ce qui étoit arrivé ; & que ceux-ci, ayant tenu conseil entr'eux, donnerent aux soldats de grandes sommes d'argent, pour les engager à dire que pendant qu'ils dormoient, ses Disciples étoient venus enlever son corps ; ce que les soldats ne manquerent pas de publier.

Ahmed-Ben-Cassem-Al-Andacousi More de Grenade, qui vivoit l'an de Jesus - Christ 1599, cite un manuscrit Arabe de saint Cæcilius archevêque de Grenade, qui fut trouvé avec seize lames de plomb gravées en caractères Arabes, dans une grotte près de la même ville. Don Pétro de Castro y Quinones archevêque de la même ville, en a rendu lui-même témoignage. Ces lames de plomb qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où après un examen qui a duré plusieurs années, elles ont été enfin condamnées comme aprocryphes, sous le pontificat d'Alexandre VII. Elles contiennent plusieurs histoires fabuleuses touchant l'enfance & l'education de Jesus-Christ, & la vie de la sainte Vierge. On y lit, entr'autres choses, que Jesus-Christ étant encore enfant, & apprenant à l'école l'alphabet Arabique, interrogeoit son maître sur la signification de chaque lettre, & qu'après en avoir appris de lui le sens & la signification grammaticales, il lui enseignoit le sens mystique de chacune de ces lettres.

L'on a beaucoup écrit sur la forme, sur la beauté, sur la taille de Jesus-Christ. Les uns ont prétendu qu'il avoit été le plus beau d'entre les enfans des hommes. D'autres ont soutenu qu'il n'avoit ni beauté, ni graces à l'extérieur ; les uns l'ont fait d'une taille très-avantageuse, d'autres ont prétendu qu'il étoit petit. Il est bon de donner ici le précis des raisons qu'on apporte pour soutenir ces divers sentimens.

Ceux, qui soutiennent que Jesus-Christ étoit le plus bel homme qui fût jamais, se fondent principalement sur ces pa-

(a) Matth. c. 28. v. 11. & seq.

roles de l'Écriture. (*a*) *Speciosus formâ præ filiis hominum, diffusa est gratia in labiis tuis.* « Vous êtes le plus beau d'entre les enfans des hommes ; la grace est répandue sur vos levres. » De plus, il étoit d'un excellent tempérament ; tout ce qui peut contribuer à la beauté se rencontra dans sa conception, dans sa naissance, dans son éducation ; & rien de ce qui peut rendre un homme difforme ou malfait, n'a pu s'y rencontrer ; ni déréglement de l'imagination d'une mere, ni incommodités d'une grossesse, ou d'un accouchement ; ni excès dans la nourriture, ni dérangement dans la conduite. Le corps du Sauveur a dû être l'ouvrage le plus parfait, puisqu'il a été conçu d'une Vierge très-pure & très-sainte & par l'opération du saint-Esprit.

Les Peres n'ont pas parlé d'une manière uniforme sur cette matière. Saint Jérôme croit que l'éclat & la majesté, qui brilloient sur le visage du Sauveur, étoient capables de lui gagner tous les cœurs ; c'est ce qui lui attira avec tant de facilité la plupart de ses apôtres ; c'est cette majesté qui renversa ceux qui vinrent pour l'arrêter dans le jardin des Oliviers. Saint Jean de Damas raconte qu'Abgare roi d'Edesse ayant envoyé un peintre pour tirer le portrait du Sauveur, cet homme fut si ébloui de la splendeur qui éclatoit sur son visage, qu'il fut obligé de renoncer à son entreprise ; & Jesus-Christ, pour satisfaire la dévotion du Roi, prit la toile du Peintre, l'appliqua sur son visage, & y imprima son portrait qu'il envoya au roi Abgare.

Nicéphore croit que saint Luc fit les portraits de Jesus-Christ, de la sainte Vierge & des Apôtres, & que c'est par ce moyen que leurs images au naturel se sont répandues par toute la terre. Il est certain qu'on a toujours eu dans l'Église une certaine tradition sur la figure & sur la taille de Jesus-Christ & des Apôtres. Et voici comme D. Calmet dépeint le sauveur d'après les images qu'on croit peintes par saint Luc. *Il étoit très beau de visage, & sa hauteur étoit de sept spitames*, ou de sept pieds ; *ses cheveux tiroient sur le blond, n'étant pas fort épais, mais un peu frisés ou crêpus ; ses sourcils étoient noirs, & ne formoient pas exactement le demi-cercle. Il avoit les yeux grands, vifs, & tirant sur le jaune ; le nez long, la barbe noire & assez courte ; mais, il portoit les cheveux longs, car le ciseau ne passa jamais sur sa tête, & nulle main d'homme ne la toucha, sinon celles de la Vierge sa mere, quand il étoit encore enfant. Son col n'étoit ni roide ni élevé, & son port n'étoit ni haut, ni fier. Il portoit la tête un peu penchée ; son teint étoit à peu près*

(*a*) Psalm. 44. v. 3.

de la couleur du froment; son visage ni rond, ni en pointe, mais il étoit comme celui de sa mere, un peu allongé & assez vermeil. La gravité, la prudence, la douceur & la clémence étoient peintes sur sa face, en un mot il ressembloit parfaitement à sa divine mere.

Saint Bernard dit que les peuples le suivoient, & étoient attachés à sa personne par l'attrait de ses graces, par la douceur de ses discours, & par l'éclat de sa beauté. Saint Chrysostôme dit de même que les peuples étoient comme cloués au Sauveur, ne pouvant se lasser de le voir & de l'admirer. Dans le même endroit, expliquant ces paroles d'Isaie, *non est species ei neque decor*, il dit: » Gardez-vous bien de l'entendre de la laideur du corps; » à Dieu ne plaise que nous » le prenions en ce sens; mais, » nous l'entendons du mépris » qu'il a fait de tout ce que le » monde estime, & de la bassesse » dans laquelle il a voulu paroître. » On pourroit citer quantité d'autres témoignages des Auteurs plus nouveaux, & des raisons de convenance, pour prouver la beauté du Sauveur; on les peut voir dans les Auteurs qui ont écrit exprès sur cette matière.

(*a*) Venons à ce qu'on dit pour montrer que Jesus-Christ n'étoit pas beau. Voici ce qu'en dit le prophete Isaïe. *Il paroîtra sans gloire au milieu des hommes, & sans beauté au milieu des enfans des hommes . . . . Il s'élevera devant le Seigneur comme un rejetton, & comme une racine qui sort d'une terre aride. Il n'a ni éclat, ni beauté. Nous l'avons vu, & il n'avoit rien de beau ni d'aimable; il étoit dans le mépris comme le dernier des hommes; un homme de douleur & éprouvé par l'infirmité. Son visage étoit comme abattu & méprisé, & nous ne l'avons point connu. Nous l'avons pris pour un homme frappé de Dieu, pour un lépreux, & réduit dans la dernière humiliation. C'est pour nos péchés qu'il a été frappé*, &c. Tous les Commentateurs conviennent que ce passage doit s'entendre du Messie. (*b*) Saint Paul confirme ce qu'on vient de lire, en disant que Jesus-Christ s'est humilié *en prenant la forme d'un serviteur, & en paroissant parmi nous comme un homme.* Les Évangélistes n'ont parlé en aucun endroit de sa beauté.

Les plus anciens Peres ont reconnu qu'il n'étoit nullement beau. *Homo indecorus & passibilis*, dit saint Irénée. Celse objectoit aux Chrétiens que Jesus-Christ comme homme étoit petit & malfait, & d'une naissance basse & obscure. Celse en inféroit que Jesus-Christ n'étoit donc pas Dieu. Origène répondoit qu'il étoit écrit que le corps de Jesus-Christ n'é-

(*a*) Isaï c. 52. v. 13, 14. c. 53. v. 2. & seq.

(*b*) Ad Philipp. Epist. c. 2 v. 7.

toit point beau, mais non pas qu'il étoit d'une naissance obscure, ni petit de corps. Saint Clément d'Alexandrie dans plus d'un endroit avoue que Jesus-Christ n'avoit pas la beauté du corps, mais celle de l'ame ; qu'il est venu sans cette beauté corporelle qui plaît aux yeux, de peur que les hommes s'attachant à cet attrait extérieur, ne perdissent le goût & l'estime des choses spirituelles qu'il leur annonçoit. Saint Cyrille d'Alexandrie s'exprime à peu près de même, & soutient que la beauté, qui lui est attribuée dans le Pseaume, doit s'entendre de la beauté de l'ame, d'une beauté toute intérieure, & qu'il a paru dans une forme très-peu belle au-dehors.

Les anciens Peres Latins ne sont pas moins formels pour ce sentiment. Tertullien dit expressément que Jesus-Christ n'étoit pas beau, *vultu & aspectu inglorius ;* que son extérieur n'avoit rien qui lui attirât de la considération & du respect, *ne aspectu quidem honestus.* Qui auroit osé cracher contre son visage, s'il ne l'eût en quelque sorte mérité par son peu d'apparence? *An ausus esset aliquis ungue summo perstringere corpus novum, sputaminibus contaminare faciem non merentem?* Saint Augustin avoue que Jesus Christ comme homme n'avoit ni beauté, ni éclat ; mais comme Dieu, il étoit le plus beau des enfans des hommes. La plupart des Anciens, comme Eusebe, saint Basile, Théodoret, saint Ambroise, saint Isidore de Peluse, l'Auteur du commentaire sur le Pseaume imprimé sous le nom de saint Jérôme, expliquent de même l'endroit du Pseaume XLIV, *speciosus formâ præ filiis hominum*, de la beauté de Jesus-Christ selon sa divinité.

De tout ce qu'on vient de voir, on peut conclure que les Chrétiens de la première Antiquité ont cru que Jesus-Christ avoit été plus laid que beau selon sa nature humaine ; que le sentiment contraire est plus moderne ; que l'un & l'autre peut se soutenir ; que ni l'un ni l'autre n'est article de foi. On peut consulter les Auteurs qui ont écrit exprès sur cette matière, comme M. Rigault, le P. le Vassor, & la dissertation que D. Calmet a fait imprimer à la tête de son commentaire sur Isaïe. M. l'abbé Boileau, doyen de la sainte Chapelle de Paris, avoit fait une dissertation, où il prétendoit montrer que Jesus-Christ étoit petit. Il le prouvoit principalement, parce que Zachée voulant le voir, monta sur un arbre pour le distinguer dans la foule, *quia staturâ pusillus erat.* Il explique ces dernières paroles de Jesus-Christ, au lieu qu'ordinairement on les entend de Zachée.

JESUS, *Jesus*, Ἰησοῦς, (*a*) surnommé

(*a*) Epist. ad Coloss. c. 4. v. 11.

surnommé le juste, étoit à Rome avec saint Paul l'an de Jesus-Christ 62, lorsqu'il écrivit l'Epître aux Colossiens. L'Apôtre dit dans cette lettre, que Jesus le juste & Jean Marc étoient alors les seuls qui travaillassent avec lui pour le royaume de Dieu.

JÉTA, *Jeta*, (a) ville de Palestine, dans la tribu de Dan.

JÉTÉBA, *Jeteba*, Ἰετέβα, (b) ville de Palestine dans la tribu de Juda, d'où étoit Messalemeth, mere d'Ammon roi de Juda.

JÉTÉBATHA, *Jetebatha*, (c) Ἐτεβαθά, un des campemens des Israëlites, dans le désert, entre Gadgad & Hébrona. On conjecture que ce peut être le même campement que les sépulcres de concupiscence. Le mot *Jetabatha* signifie les Tas de concupiscence.

JETH, *Jeth*, Ἰεέθ, (d) de la tribu de Levi, fils de Gerson, & pere de Séméi.

JÉTHELA, *Jethela*, (e) Σιλαθά, ville de Palestine, dans la tribu de Dan.

JÉTHER, *Jether*, Ἰεθὲρ, (f) ville de Palestine, dans la tribu de Dan. Elle fut ensuite cédée aux Lévites de la famille de Caath. Eusebe dit que Jéther, autrement Jéthira, est située dans le canton nommé Daroma, vers la ville de Malatha, à vingt milles d'Éleuthéropolis. C'est apparemment la même qu'Ether, ou Athar.

JÉTHER, *Jether*, Ἰεθὲρ, (g) fils de Gédéon, n'osa tuer Zébédée & Salmana, quoique son pere le lui commandât.

JÉTHER, *Jether*, Ἰ[illegible], (h) Ismaëlite, qui épousa Abigaïl, & en eut Amasa.

JÉTHER, *Jether*, Ἰεθὲρ (i) fils de Jada, mourut sans enfans.

JETHER, *Jether*, Ἰεθὴρ, (k) fut pere de Jéphoné, de Phaspha & d'Ara.

JÉTHER, *Jether*, Ἰεθὲρ, (l) étoit l'aîné des fils d'Ezra.

JÉTHETH, *Jetheth*, (m) Ἰεθὲρ, fils d'Esaü, fut un des chefs des Iduméens.

JETHMA, *Jethma*, Ἰεθαμά, (n) un des vaillans hommes de l'armée de David.

JÉTHRAAM, JÉTHRAHAM, *Jethraam, Jethraham*, (o) Ἰεθεραάμ, Ἰεθραάμ, le sixième des fils que David eut à Hébron. Il eut celui-ci d'Egla l'une de ses femmes.

JÉTHRAI, *Jethraï*, Ἰεθρί, (p) de la tribu de Levi, étoit fils de Jéthraï.

(a) Josu. c. 21. v. 16.
(b) Reg. L. IV. c. 21. v. 19.
(c) Numer. c. 33. v. 33, 34.
(d) Paral. L. I. c. 6. v. 43.
(e) Josu. c. 19. v. 42.
(f) Josu. c. 15. v. 48. c. 21. v. 14.
(g) Judic. c. 8. v. 20.
(h) Paral. L. I. c. 2. v. 17.
(i) Paral. L. I. c. 2. v. 32.
(k) Paral. L. I. c. 7. v. 38.
(l) Paral. L. I. c. 4. v. 17.
(m) Genes. c. 36. v. 40.
(n) Paral. L. I. c. 11. v. 46.
(o) Reg. L. II. c. 3. v. 5. Paral. L. I. c. 3. v. 3.
(p) Paral. L. I. c. 6. v. 21.

JÉTHRAM, *Jethram*, (*a*) Ἰεθρὰμ, le troisième des fils de Dison.

JÉTHRAN, *Jethran*, Ἰεθρὰν, (*b*) le dixième des enfans de Supha.

JÉTHRO, *Jethro*, Ἰοθὸρ, (*c*) beau-pere de Moïse, étoit prêtre ou prince de Madian. On croit qu'il étoit prêtre du vrai Dieu, & qu'il suivoit la vraie religion, comme descendant de Madian, fils d'Abraham & de Céthura. Moïse, en effet, ne fit pas difficulté de contracter alliance dans sa famille, & de l'inviter lui-même à offrir des sacrifices au Seigneur à son arrivée dans le camp d'Israël, comme adorant le même Dieu que les Israëlites.

On prétend que Jéthro avoit quatre noms Jéthro, Raguël, Hobab & Céni. D'autres veulent que Jéthro & Raguël soient une même personne; que Hobab soit fils de Jéthro, frere de Séphora, & beau-frere de Moïse; & qu'enfin Céni soit un nom commun, pour marquer le païs des Cinéens, que les descendans de Hobab habiterent, au midi de la Terre promise.

L'hébreu Choten, que saint Jérôme traduit par *Cognatus*, parent, est employé pour marquer le degré de parenté qui étoit entre Moïse & Hobab. Et ailleurs le même terme est mis pour désigner la même chose entre Jéthro & Moïse. Cependant, dans l'endroit cité des Nombres, Hobab est nommé fils de Raguël; ce qui fait que quelques autres croyent que Raguël est pere de Jéthro, & Jéthro pere de Hobab. D'un autre côté, Raguël donne en mariage Séphora à Moïse. La signification de l'hébreu Choten n'étant pas fixée, il est impossible de prendre un parti bien sûr dans cette question.

Voici l'occasion qui donna entrée à Moïse dans la famille de Jéthro. Moïse ayant tué un Égyptien qui maltraitoit un Hébreu, fut obligé de se sauver de l'Égypte. Il se retira dans le païs de Madian, à l'orient de la mer Rouge, entre le golphe Elanitique & le golphe Héroopolite. Étant arrivé près d'un puits, où les filles de Jéthro étoient venues pour abreuver leur bétail, il survint des pasteurs, qui les chasserent. Moïse défendit ces filles, & fit boire leurs brebis. Leur pere, ayant sçu ce qui s'étoit passé, fit venir Moïse dans sa maison, & lui donna sa fille Séphora en mariage. Moïse en eut deux fils, Gersam & Eliézer. Après avoir été quarante ans chez Jéthro, il eut la vision d'un Ange, qui lui parla dans le buisson ardent, & qui lui ordonna de tirer les Israëlites de l'Égypte. Jéthro, informé de la volonté de Dieu, lui permit de s'en retourner en

(*a*) Genes. c. 36. v. 26.
(*b*) Paral. L. I. c. 7. v. 37.
(*c*) Genes. c. 25. v. 13. *&* *seq.* Exod. c. 2. v. 15. *&* *seq.* c. 18. v. 1. *&* *seq.* Numer. c. 10. v. 29.

son païs avec sa femme & ses enfans. Mais, Séphora ayant été obligée de retourner à Madian auprès de son pere, avant que d'entrer en Égypte, Jéthro la ramena à Moïse dans le camp au pied du mont Sinaï, environ un an après que les Hébreux furent sortis d'Égypte.

Jéthro ayant fait avertir Moïse de son arrivée, Moïse sortit hors du camp, vint au-devant de lui, se prosterna en sa présence, l'embrassa, l'introduisit dans sa tente, & lui raconta tout ce que le Seigneur avoit fait en faveur des Israëlites. Jéthro en bénit Dieu, lui offrit des holocaustes & des hosties pacifiques, & mangea avec Moïse, Aaron & les principaux d'Israël, en la présence du Seigneur. Le lendemain, Moïse s'étant assis pour juger Israël, demeura dans cette occupation depuis le matin jusqu'au soir. Jéthro lui remontra que ce travail étoit au-dessus de ses forces, & qu'il se fatiguoit mal à propos lui & son peuple; qu'il devoit choisir des hommes fermes & courageux, qui craignissent Dieu, & haïssent l'avarice, afin de partager avec eux le poids du gouvernement; qu'il leur confieroit la connoissance des moindres affaires, & qu'il se réserveroit celles qui seroient le plus de conséquence. Moïse se rendit aisément à cet avis, & choisit dans tout Israël des hommes de mérite, qu'il établit sur tout le peuple; les uns sur mille, les autres sur cent, les autres sur cinquante, & les autres sur dix hommes. Ils rendoient la justice au peuple; & lorsqu'il se rencontroit quelque chose de plus difficile, ils le rapportoient à Moïse.

Lorsque les Israëlites furent sur le point de décamper du désert de Sinaï, pour s'avancer vers la Terre promise, Moïse pria Jéthro de demeurer avec le peuple, afin de leur servir de guide dans leur voyage; mais, Jéthro s'en excusa, & retourna à Madian, laissant, comme l'on croit, Hobab son fils, pour conduire les Israëlites dans le désert. Hobab entra avec eux dans la Terre promise, & eut part au partage que Josué en fit. On ne sçait pas ce qui arriva à Jéthro depuis ce tems.

Les Juifs ont débité sur le sujet de Jéthro bien des fables, que nous toucherons ici en passant. Ils disent d'abord qu'il avoit six noms; Jéthro, Jéther, Raguël, Hobab, Céni, Phutiel & Chéber. Ils ajoutent qu'étant un des premiers conseillers de Pharaon, & lui donnant des conseils modérés & favorables aux Hébreux, au lieu que Balaam, autre conseiller de ce Prince, lui en donnoit de tout contraires, il fut obligé de se sauver de la cour de Pharaon, & de se retirer à Madian. Il y porta avec lui une verge de Saphir, qui avoit été créée le sixième jour du monde, & qui avoit passé par succession de tems, d'Adam

à Noé, à Abraham, à Isaac, à Jacob, à Joseph, & enfin à Pharaon. Jéthro trouva le secret de l'emporter à Madian; & l'ayant fichée en terre dans son jardin, il ne put jamais l'en arracher. Mais, Moïse par le moyen du nom de Dieu, dont il sçavoit la prononciation, l'arracha très-aisément, ce qui lui procura le mariage de Séphora. Et c'est avec la même verge que dans la suite il fit tant de miracles. Ils croyent qu'il écrivit dans le Pentateuque la section, qu'ils appellent Jethro. Les Mahométans le nomment Soaib; nom que l'on remarque dans Saadias, & dans la version Arabique de l'Exode.

Voici des détails curieux, mais peu certains, de la vie de Jéthro, qui nous ont été conservés par les Arabes. Ils lui donnent pour pere Michel fils de Taskir & petit-fils de Madian. Ce dernier étoit fils immédiat d'Ismaël, selon l'auteur de Leb-Tarik; car, Moïse ne parle pas de Madian parmi les fils d'Israël. Jéthro donna à Moïse son gendre la verge miraculeuse avec laquelle il fit tant de prodiges. Il fut favorisé du don de Prophétie, & Dieu l'envoya pour prêcher l'unité d'un Dieu aux peuples de Madian ses compatriotes, & les retirer de l'Idolâtrie. Mahomet dit qu'il fit des miracles pour convertir cette nation; & un de ses Commentateurs avance que lorsque Jéthro vouloit monter sur le haut d'une certaine montagne pour y faire sa prière, cette montagne s'abaissoit pour lui en rendre la montée plus facile.

Un autre Commentateur de l'Alcoran dit que Jéthro s'appliqua principalement à corriger les Madianites de l'habitude où ils étoient de voler, d'avoir deux sortes de poids & de mesures; d'acheter avec la grande, & de vendre avec la petite. Il leur disoit souvent : *Ayez des mesures & des balances justes, & ne fraudez personne de ce qui lui appartient.* Outre ces fraudes que les Madianites commettoient dans le commerce, ils usoient de violence envers les voyageurs, & les voloient impunément sur les grands chemins. Ils menacerent même Jéthro de le chasser de leur païs avec ses disciples, s'ils ne rentroient tous dans la voie, c'est-à-dire, dans l'impiété qui regnoit parmi eux.

Cette insolence obligea la colère de Dieu de faire éclater un exemple de sa juste sévérité contre eux. Il envoya l'ange Gabriel, qui, avec une voix de tonnerre & un cri effroyable, excita un tremblement de terre, qui les fit tous périr, à la réserve de Jéthro, & de ceux qui comme lui croyoient l'unité d'un Dieu. Ce fut après cette punition que Jéthro alla trouver Moïse son gendre, ainsi qu'il est rapporté dans l'Exode. Les avis, que Jéthro donna à Moïse dans cette occasion, l'ont fait nommer par

les Musulmans *le Prédicateur des prophetes.*

JETHTSON, *Jethtson*, (*a*) ville de Palestine, dans la tribu de Ruben, qui fut cédée aux Lévites de la famille de Mérari. L'Hébreu, au lieu de Jethtson, porte Cadémoth, dans Josué & dans les Paralipomènes. On ne trouve point Jethtson dans aucun autre dénombrement des villes de Ruben.

JÉTHUR, *Jethur*, Ἰετοὺρ, b) étoit un des fils d'Ismaël

JETTAN, *Jettan*. Eusebe dit qu'il y a eu un lieu nommé Jettan, à dix-huit milles d'Éleuthéropolis, dans le canton nommé Daroma.

• JEU, *Jocus*, Dieu que l'on fait présider à tous les agrémens du corps & de l'esprit, mais sur-tout à ceux de l'esprit, & on lui attribue tous les agrémens qui se trouvent, soit dans les personnes & leurs manières, soit dans les ouvrages d'esprit. L'on ne dit guere ce mot en ce sens qu'au pluriel.

On représente les Jeux comme de jeunes enfans, nus, rians & badinant toujours, mais avec grace. Ramirez de Prado a donné dans ses notes sur Martial, une figure ancienne de ce Dieu, trouvée en Allemagne, il y a deux à trois cens ans.

En Poësie, on dit que Vénus a à sa suite les Jeux, les Ris, les Amours, pour dire, toutes les choses agréables. Les Jeux, les Ris, & les Graces suivoient par-tout les innocentes bergeres.

Les Jeux & les appas
Marchent à votre suite,
Et naissent sous vos pas.

JEUDI, *Dies Jovis*, le cinquième jour de la semaine. Les Payens l'avoient consacré à la planete de Jupiter, d'où lui venoit le nom de *Dies Jovis*. C'est la cinquième férie dans l'office de l'Église.

JEÛNE, *Jejunium*, (*c*) abstinence religieuse, accompagnée de deuil & de macération.

L'usage du Jeûne est de la plus grande antiquité; quelques Théologiens en trouvent l'origine dans le paradis terrestre, où Dieu défendit à Adam de manger du fruit de l'arbre de vie; mais, c'est-là confondre le Jeûne avec la privation d'une seule chose. Sans faire remonter si haut l'établissement de cette pratique, & sans parler de sa solemnité parmi les Juifs, nous remarquerons que d'autres peuples, comme les Égyptiens, les Phéniciens, les Assyriens, avoient aussi leurs Jeûnes sacrés.

L'histoire des Ninivites est connue. Menacés des derniers malheurs par le prophete Jonas, ils ne trouverent pas de moyen plus sûr pour les éviter,

(*a*) Josu. c. 21. v. 36.
(*b*) Genes. c. 25. v. 15.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 29. *& suiv.*

que de s'abandonner tous à un Jeûne universel. En Égypte, on jeûnoit en l'honneur d'Isis. » Les » Égyptiens sacrifient une va- » che à Isis, après s'y être pré- » parés par des Jeûnes & par » des prieres: « Ce sont les paroles d'Hérodote dans le second livre de ses Histoires; & dans le quatrième, il attribue la même coûtume aux femmes de Cyrène. Ceux, qui vouloient se faire initier dans les mysteres de Cybele, étoient aussi obligés de s'y disposer par un Jeûne de dix jours, s'il en faut croire Apulée; Arnobe & Clément Alexandrin confirment le même fait.

Porphyre, parlant des Égyptiens, assure que les sacrifices de toutes leurs grandes fêtes étoient précédés de plusieurs jours de Jeûnes, dont il y en avoit qui alloient jusqu'à six semaines, & que les moindres étoient de sept jours, pendant lesquels les sacrificateurs, & à leur exemple ceux qui faisoient profession de régularité, s'abstenoient non-seulement de chair, de poisson, de vin & d'huile, mais aussi de pain, & même de certains légumes. Et il ajoûte que pendant toute leur vie, un de leurs soins principaux étoit de mortifier leurs corps par des veilles, par une diete des plus frugales, & par des Jeûnes fréquens.

Les Grecs avoient aussi leurs abstinences religieuses. Aristote nous apprend que les Lacédémoniens, ayant formé la résolution de secourir une place de leurs alliés, ordonnerent un Jeûne général dans toute l'étendue de leur domination, sans en excepter les animaux domestiques; & cela pour deux raisons, l'une afin de ménager leurs provisions en faveur des assiégés, & l'autre afin d'attirer la bénédiction du ciel sur leur entreprise. Chez les Athéniens, il y avoit plusieurs fêtes, entre autres celles d'Eleusis & des Thesmophories, dont l'observation étoit accompagnée de Jeûnes exacts, particuliérement entre les femmes, qui passoient un jour entier assises à terre dans un équipage lugubre, sans prendre aucune nourriture. Ces solemnités duroient plusieurs jours, dont il y en avoit un qualifié en particulier du titre de νηστεία, parce qu'il étoit uniquement consacré au Jeûne. Plutarque l'appelle à cause de cela, la plus triste des Thesmophories. C'étoit le troisième jour de la fête, & le 16 du mois. Ces usages pieux venoient originairement d'Égypte; c'étoit Eumolpus ou Erechthée qui les avoient communiqués aux Athéniens; & par leur canal, ils se répandirent successivement chez tous les peuples de la Grece.

Jupiter avoit ses Jeûnes aussi-bien que Cérès; & ses Prêtres, dans l'isle de Crète, ne devoient, suivant leurs statuts, manger pendant toute leur vie, ni viande, ni poisson, ni rien de cuit.

En général, toutes les divinités des Payens masculines ou féminines, exigeoient ce devoir de ceux qui vouloient se faire initier dans leurs mystères, des Prêtres ou Prêtresses qui rendoient leurs oracles, de ceux qui se présentoient pour les consulter, pour avoir des révélations en passant la nuit dans leurs temples, ou pour se purifier de quelque manière que ce fût. C'étoit un préliminaire indispensable.

En Italie, c'étoit à peu près la même chose. Les habitans de Tarente assiégés par les Romains, & réduits à la derniere extrêmité, s'adresserent à ceux de Reggio leurs voisins pour leur demander du secours; ceux-ci ordonnerent aussi-tôt un Jeûne de dix jours dans tout leur territoire, dans les mêmes vues que celles des Lacédémoniens, afin de se rendre les Dieux favorables, & de ménager leurs vivres en faveur de leurs alliés. Leur dessein réussit, ils firent entrer un convoi dans la place, & les Romains ayant été obligés de lever le siege, les Tarentins en mémoire de leur délivrance, établirent chez eux un jour de Jeûne à perpétuité, pour marquer leur reconnoissance aux Dieux & à leurs libérateurs. Voilà deux Jeûnes pour un même sujet chez les Agens & chez les Patiens, chez ceux qui donnent le secours, & chez ceux qui le reçoivent.

Denys d'Halycarnasse nous apprend aussi que les citoyens d'Albe furent un tems considérable sans prendre aucuns alimens, après le fameux combat des Horaces & des Curiaces, dont le succès ne leur fut pas avantageux. Dans Tite-Live, nous voyons que les Décemvirs, ayant consulté par ordre du Sénat, les livres de la Sibylle, à l'occasion de plusieurs prodiges arrivés les uns sur les autres, déclarerent que pour en arrêter les suites dangereuses, il falloit établir un Jeûne public en l'honneur de Cérès, & l'observer de cinq ans en cinq ans. Il paroît aussi qu'il y en avoit à Rome de réglés en l'honneur de Jupiter. Dans Horace, une mere inquiete pour la santé de son fils qui avoit la fievre quarte, adresse ses prieres à ce Maître des Dieux, pour lui demander sa guérison; & elle lui promet que s'il lui accorde cette grace, le malade ne manquera pas de se purifier aussi-tôt après dans le Tibre, dès le matin du jour de Jeûne qui lui étoit consacré.

Il faut bien croire que c'étoit chez eux en certaines occasions une espèce de devoir, puisque leurs Rois & leurs Empereurs ne s'en dispensoient pas. Leurs Historiens nous assurent que dès les premiers tems, Numa Pompilius observoit des Jeûnes périodiques, pour se disposer aux sacrifices qu'il offroit lui-même tous les ans pour les biens de la terre. Jule-César, moins dévot que lui, ne laissoit pas, selon

eux, de ſe dérober un repas tous les mois par principe de religion, & ces jours-là il ſe contentoit d'une légere collation le ſoir. Auguſte ſe glorifie d'une abſtinence ſemblable, dans Suétone, & d'avoir paſſé un jour entier dans l'exercice d'un Jeûne exact à la manière des Juifs, qu'il ne rompit qu'au commencement de la nuit. On dit la même choſe des Empereurs Veſpaſien, Marc-Aurele & Sévere; c'eſt-à-dire, qu'ils faiſoient diete une fois par mois, peut-être un peu par principe de ſanté; mais, il eſt à croire que la religion, qui autoriſoit ces abſtinences, y entroit auſſi pour quelque choſe. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elle entroit fort ſérieuſement dans celles de Julien l'Apoſtat, qui ſe diſtinguoit ſur cet article, non-ſeulement de ſes prédéceſſeurs, mais auſſi des Prêtres & des Philoſophes les plus rigides; juſques-là qu'il donna lieu de juger à ceux qui voyoient de près ſes auſtérités, que ſon deſſein étoit d'abdiquer l'Empire, & de rentrer dans la vie philoſophique dont il avoit fait profeſſion.

Chaque païs, chaque nation, chaque religion a eu de tout tems ſes Prêtres, ſes Druides, ſes Gymnoſophiſtes, ſes Philoſophes, qui ſe diſtinguoient par leur frugalité, par leur auſtérité, par leurs abſtinences. Celle des Pythagoriciens eſt connue, toute leur vie étoit un carême continuel, avec cette différence d'eux à nous, qu'ils ſe croyoient l'uſage du poiſſon interdit également avec celui de la chair; ils vivoient de pains, de fruits, & de légumes, avec une grande ſobriété, à l'exemple de Pythagore leur maître qu'ils ne ſuivoient encore que de bien loin, s'il eſt vrai qu'il ait pouſſé le Jeûne juſqu'à quarante jours, comme nous en aſſure Diogène Laërce. Apollonius de Tyanes, un de ſes plus fameux diſciples, fit bien ce qu'il put pour l'imiter en cela, ſuivant l'auteur de ſa vie; mais, il ne put y parvenir, & ſes efforts le laiſſerent toujours beaucoup en deçà de ce terme, quoique beaucoup au-delà des intervalles ordinaires. Les Gymnoſophiſtes ou Brachmanes en faiſoient auſſi un de leurs devoirs les plus importans & les plus fréquens. Le pere le Comte nous apprend dans ſes mémoires de la Chine, que les anciens Chinois avoient de tout tems des Jeûnes réglés, avec des formules de prieres, deſtinées pour les préſerver de la ſtérilité, des inondations, des tremblemens de terre & autres calamités publiques. Enfin, tout le monde ſçait que les Mahométans, qui occupent la plus grande partie de l'Aſie & de l'Afrique, ont conſervé cet uſage pieux avec un grand ſoin; qu'ils ont leur Ramadan, comme nous avons notre Carême, & que leurs Dervis ſe donnent pour des gens fort mortifiés & de grands jeûneurs.

L'on ne peut donc révoquer en doute que l'usage du Jeûne ne soit très-ancien chez la plûpart des peuples de la terre. Mais, sur quels principes & dans quelles vues pouvoient-ils s'assujettir à ces macérations volontaires. Les raisons des Chrétiens sont manifestes. La corruption de la nature est le premier article fondamental de leur croyance; ils doivent être en garde contr'elle, & tâcher de la réduire par toutes sortes de moyens. Le Jeûne est un spécifique essentiel contre ses déréglemens; la chose parle d'elle-même. Après cela, ils sont fondés sur les ordonnances de Dieu, sur les commandemens de l'Église, sur les exemples de tous les Saints.

On ne peut pas dire la même chose des Payens. Si nous sommes bien au fait sur le véritable systême de leur religion, purement naturelle & toute sensuelle dans nos idées, il n'est pas aisé de comprendre comment, ni par quelles routes circonflexes les sentimens qu'ils avoient d'eux & de la divinité, pouvoient les conduire dans la contrainte de l'abstinence. Un des plus raisonnables articles de leur morale, étoit qu'il falloit suivre la nature, écouter sa voix, s'abandonner doucement à ses mouvemens, satisfaire à ses besoins, dans une juste médiocrité, sans lui refuser rien, sans en rien exiger qui pût lui faire violence; lui donner à manger dans sa faim, à boire dans sa soif, & de même des autres nécessités. Leurs prétendues révélations, les histoires de leurs Dieux, leurs leçons, leurs exemples, bien loin de leur fournir aucuns correctifs contre les désirs naturels, sembloient au contraire autoriser les plus grands excès & les débauches les plus outrées. Que pouvoient-ils donc se promettre de leur bonne mere nature, en combattant ses appétits, & comment pouvoient-ils espérer de se rendre les Dieux propices, par des abstinences qui condamnoient ouvertement leurs désordres? Qu'un parasite ose de son chef faire sur le théatre l'apothéose de sa patrone, *Sancta Saturitas*, qu'il fasse ses éloges, qu'il lui adresse ses vœux en présence des Sénateurs, des Magistrats, de toute la ville de Rome, il n'y a rien là de surprenant; il suivoit son penchant, l'esprit de son état & de la religion dominante. Si cette déesse de sa façon n'avoit pas des autels, elle en devoit avoir; si elle n'étoit pas dans le calendrier, elle y devoit être. Mais, que des personnes sages, mieux instruites que les autres des principes de leur théologie, des adorateurs de Bacchus, de Silène, de Vénus, de Cupidon, aient osé louer, recommander, pratiquer impunément les austérités du Jeûne, & lui ériger en quelque façon des autels, c'est ce qui ne paroît point aisé à expliquer. Cette contrariété de senti-

mens & de conduite forme une espèce d'abyme, d'où il ne paroît pas aisé de tirer la vérité.

A remonter à la première origine du Jeûne, nous trouverons que les Anciens n'ont commencé à s'y abandonner, que dans les afflictions publiques ou particulières. Un pere, une mere, un enfant chéri venoit à mourir dans une famille; toute la maison étoit en deuil, on pleuroit son mort, tout le monde s'empressoit à lui rendre les derniers devoirs; on lavoit son corps, on l'embaumoit, on lui faisoit des obseques conformes à son état; dans ces tristes occupations, on ne pensoit pas à manger. Ce qui arrivoit dans le petit monde, arrivoit aussi dans le grand, à la mort du seigneur d'un village, du Gouverneur d'une ville, du Roi de tout un païs, qui avoient gouverné leurs vassaux, leurs citoyens, leurs sujets, avec justice, avec douceur, avec bonté. De même dans les désolations publiques, quand un État étoit affligé d'une sécheresse extraordinaire, de pluies excessives, de la guerre, de maladies contagieuses; dans toutes ces occasions, où la force & l'industrie des hommes ne peuvent rien, on avoit recours aux larmes, aux prieres & au Jeûne. En voilà certainement la première cause occasionnelle. S'ils en étoient demeurés là, & qu'ils n'eussent Jeûné que dans ces rencontres, le fait ne feroit pas fort embarrassant, & il seroit aisé d'en trouver de bonnes raisons purement physiques, sans en chercher de mystiques ou de morales; on sçait que la douleur, la tristesse, l'affliction ôtent l'appétit, & suspendent l'activité des dissolvans de l'estomac. Dans ces situations désagréables, la nature nous porte d'elle-même à l'abstinence, soit en nous inspirant du dégoût pour la vie, qui semble nous être alors à charge, ou plutôt peut-être par des raisons de méchanique & par un instinct naturel, parce que les alimens que l'on prend dans ces états mélancoliques, ne composent que de mauvais chyle, plus propre à corrompre le sang, qu'à entretenir la vie. L'expérience confirme cette vérité, même dans les animaux, qui non-seulement négligent le soin ordinaire de chercher, mais qui refusent avec une espèce d'aversion la nourriture qui leur est présentée, souvent jusqu'à se laisser mourir d'inanition, quand ils se voyent réduits dans des états violens & désagréables. Il y a bien de l'apparence que les premiers jeûneurs des Payens sont venus delà; ils ont jeûné machinalement comme des bêtes, ou, si l'on veut, comme la matrone d'Ephèse, parce qu'ils ne pouvoient, parce qu'ils n'avoient pas le courage de manger. Dans la suite des tems, ceux d'entr'eux qui avoient quelque goût pour les moralités, se sont jettés dans les ré-

flexions; ils ont examiné leur conduite, les remords de la conscience sont venus; ils ont imputé leurs désolations à la colère des Dieux, ils se sont humiliés en leur présence, ils leur ont demandé pardon, ils leur ont offert les mortifications de leur abstinence; les malheurs ont cessé, ils ne durent pas toujours; le Jeûne dans l'esprit du peuple en a eu toute la gloire, & on y a eu recours dans des occasions semblables.

Ils jeûnoient encore par rapport aux songes; sujet presque continuel d'inquiétude pour eux. Tantôt c'étoit pour avoir l'explication de ceux qu'ils avoient eus, dont ils ne comprenoient pas bien le sens; tantôt pour s'en procurer de bons & de significatifs; car ils étoient persuadés que pour en avoir de cette nature, il falloit garder une diete exacte pendant quelques jours, & avoir une grande attention à la quantité de leurs alimens & à leur qualité. en prendre peu pendant le jour, rien le soir, éviter ceux qui auroient pu jetter du trouble dans l'imagination, qui devoit être, dans les principes de leur Onirocritique, parfaitement dégagée des fumées des viandes, & dans la sérénité attachée à la vie frugale, pour recevoir dans toute leur intégrité les impressions des esprits aëriens; c'est-à-dire, que dans ce tems-là, comme dans celui-ci, les cervelles creuses étoient plus sujettes aux rêves & aux visions que les autres. Ils se servoient encore du même expédient pour détourner les effets sinistres des songes affreux, contre lesquels ils croyoient que le Jeûne étoit un antidote infaillible; superstition qui regne encore aujourd'hui parmi les Juifs, de manière que, quoiqu'il leur soit expressément défendu de jeûner les jours de Sabbath, ils prétendent pouvoir se dispenser de cette regle, quand il leur arrive la veille certains songes effrayans qui les menacent de quelques grands malheurs; & ils observent dans toutes les formes, une abstinence parfaite pendant tout le jour, à la fin duquel le patient fait venir trois de ses amis, auxquels il dit par sept fois: *Qu'heureux soit le songe que j'ai fait*; & ils doivent lui répondre autant de fois: *Amen, qu'il soit heureux, & que Dieu le rende tel.* Après quoi, pour le rassurer, ils finissent la cérémonie par ces paroles de l'Ecclésiaste: *Va, mange ton pain avec joie*, & ils se mettent à table.

Les Anciens, & Juifs & Payens, jeûnoient aussi par rapport à la pureté du corps, dont ils étoient occupés d'une façon étonnante; précaution qui regardoit particulièrement les sacrificateurs, & toutes les personnes qui étoient employées au service des autels, parce que les désordres nocturnes ne leur permettoient pas de s'en approcher pendant tout le jour sui-

vant, qu'ils devoient employer à se purifier. C'est pourquoi, à la veille des grandes fêtes, où leur ministère devenoit indispensable, ils joignoient ordinairement au Jeûne, l'abstinence du sommeil, pour plus grande sûreté, sur-tout les sacrificateurs en chef, qui avoient même auprès d'eux des officiers subalternes chargés du soin de les réveiller, quand il leur arrivoit d'y succomber; ou s'ils ne pouvoient s'en défendre, ils usoient d'autres préservatifs qui consistoient en différentes espèces de semences froides qu'ils méloient dans leur boisson, ou de topiques réfrigératifs qu'ils s'appliquoient extérieurement, & qu'ils mettoient dans leurs lits, comme de la κόνυζα, du κνέωρον, de l'*agnus castus*, des feuilles de pin & autres ingrédiens semblables. On prétend qu'ils mangeoient aussi de la ciguë & de l'ail, dans la même intention, & qu'ils s'abstenoient avec un grand soin des grains ou pépins de grenade. Cette attention est véritablement surprenante, & ne convient guere aux idées grossières que nous avons de la sensualité des payens; mais, il y a quelque chose de plus fort. Il entroit aussi des vues de spiritualité dans leurs mortifications. Les ouvrages de leurs Orateurs, de leurs Poëtes, de leurs Philosophes en sont remplis. Cicéron n'a-t-il pas dit que nous ne pouvons faire un bon usage de notre ame, quand nous nous abandonnons à la bonne chere; & un Poëte Grec, qu'il est rare de trouver un esprit bien dégagé de la matière, dans un corps chargé de cuisine?

Il faut entendre sur cette matière le fameux Porphyre, Payen par principes, avec connoissance de cause, controversiste payen. Il étoit Pythagoricien de profession, partisan déclaré de l'abstinence & de la vie frugale. Il nous a laissé un petit traité sur ce sujet, rempli d'expressions les plus fortes, & de sentimens dignes des déserts de la Thébaïde. Il dit en plusieurs endroits, & comme de lui, & d'après différens Auteurs, que la graisse du corps empoisonne l'ame & la détourne de la vie bienheureuse; qu'elle augmente les forces de ce que nous avons de mortel, & nous empêche de tendre à l'immortalité; que ceux qui veulent s'unir avec Dieu, doivent veiller avec un grand soin sur la pureté de leur corps, & au dedans & au dehors; au dedans par le moyen du Jeûne, qui assujettit les passions des sens; qu'une ame qui réside dans un corps exténué par une vie sobre, demeure incorruptible, & est beaucoup mieux disposée à remplir les fonctions spirituelles; que les personnes qui forment le dessein de s'attacher à Dieu, doivent avant toutes choses avoir une attention particulière sur leurs alimens, afin que ni leur quantité ni leur qualité ne puissent pas

troubler les opérations de l'entendement; que leur soin principal doit être de réduire leur corps en un petit volume, plus aisé à gouverner; que s'il nous étoit possible d'entretenir la vie de nos corps, sans le secours des matières corruptibles dont nous les remplissons tous les jours avec profusion, & qui contribuent davantage à leur destruction qu'à leur conservation, nous serions alors véritablement immortels. Oh! si nous pouvions trouver ce secret, ajoûte cet Auteur, dans un transport digne des Anachoretes les plus parfaits, rien ne nous empêcheroit plus d'entrer dans une société intime avec ces esprits bienheureux qui sont avec Dieu, & ont Dieu avec eux.

On demande d'où pouvoient venir aux Payens des sentimens si épurés, si merveilleux, si spiritualisés. Étoit-ce du commerce des Juifs ou des Chrétiens? C'est la réponse ordinaire. Sans avoir recours à des causes étrangeres, ne pourroit-on pas en découvrir la source dans certaines natures indolentes & sages, soutenues par des imaginations contagieuses, qui, trouvant leur compte dans ce genre de vie conforme à leur tempérament, en auront exalté les douceurs au-delà de leur juste valeur, & auront attaché un faux air de vertu à une sobriété fondée uniquement sur l'inaction de leurs acides, ou sur leurs humeurs mélancoliques? N'est-ce point plutôt que le vrai système du Paganisme ne nous est pas bien connu, & que les histoires scandaleuses de leurs Dieux avoient des sens mystiques & cachés, tout différens de ceux que la lettre nous présente? Les excellens préceptes de morale qu'ils nous ont laissés, tant de beaux dits & de beaux faits de leurs Hommes illustres, dont leurs histoires sont remplies, devroient, ce semble, nous conduire à cette conclusion favorable qui seroit assez de notre goût. Malheureusement pour eux, elle se trouve combattue par des Auteurs respectables & sacrés à notre égard, qui avoient été nourris dans le Paganisme, & qui devoient le connoître mieux que nous. Ne vaut-il pas mieux dire qu'il y a du haut & du bas chez tous les hommes, beaucoup de variations, & qu'il est rare d'en trouver d'une conduite uniforme, & qui agissent toujours conformément à leurs principes? Certainement rien n'est plus ordinaire que de les voir marcher de droit fil contre leurs devoirs les plus essentiels, & détruire dans la pratique, les maximes fondamentales de leurs différens systêmes. Le monde est rempli de Chrétiens qui menent une vie toute Payenne, malgré la pureté de leur croyance. Doit-il être plus surprenant qu'il se soit trouvé chez les Payens quelques ames choisies, qui se soient dérobées à la dépravation de leur religion?

JEUNESSE, *Juventas*, déesse chez les Romains. On l'appelle plus communément Juventas. *Voyez* Juventas.

JEUX, *Ludi*, (a) sorte de spectacles publics qu'ont eu la plûpart des peuples pour se délasser, ou pour honorer leurs Dieux ; mais, puisque parmi tant de nations nous ne connoissons guère que les Jeux des Grecs & des Romains, nous nous borneront à en parler uniquement dans cet article.

La religion consacra chez eux ces sortes de spectacles; on n'en connoissoit point qui ne fût dédié à quelque dieu en particulier, ou même à plusieurs ensemble ; il y avoit un arrêt du Sénat Romain qui le portoit expressément. On commençoit toujours à les solemniser par des sacrifices, & autres cérémonies religieuses ; en un mot, leur institution avoit pour motif apparent la religion, ou quelque pieux devoir.

I. Si nous voulons remonter à l'origine de ces Jeux, nous apprendrons de Tertullien, que lés Lydiens en furent les premiers inventeurs, & que Tyrrhénus obligé de céder à son frere la part qu'il prétendoit avoir dans les États que son pere leur avoit laissés, ayant conduit une colonie dans cette partie de l'Italie, qui depuis fut appellée Tyrrhénie, y porta l'usage de ces sortes de spectacles. Herodote & après lui Denys d'Halicarnasse avoient dit la même chose long-tems auparavant, & le premier de ces deux Anciens nous apprend que ce fut pendant une famine qui désoloit la Lydie du tems d'Atys fils de Manès, que les Lydiens, pour soulager leurs maux, voyant que la terre cultivée ne répondoit point à l'espérance du labouteur, inventerent, pour s'amuser, plusieurs sortes de jeux ; mais, à dire vrai, ceux dont parle Hérodote étoient plutôt des Jeux de délassement que des spectacles de religion. On ne sçait si c'est des Lydiens que les Grecs en prirent l'idée ; mais, il est sûr que leur usage fut connu dans la Grece, dès les tems héroïques.

On peut considérer ces Jeux, ou comme destinés à être célébrés dans des tems marqués, tels que les Olympiques, les Pythiques, les Néméens, & ceux de l'Isthme ; ou comme de simples vœux exécutés sur le champ ; ou comme des devoirs rendus à d'illustres morts, tels que ceux qu'Acaste fit célébrer à la mort de son pere Pélias, les Grecs en l'honneur d'Achille, & Énée à l'anniversaire de la mort d'Anchise son pere ; ou comme publics ou particuliers. Les premiers étoient célébrés en l'honneur des Dieux

(a) Hygin. Fab. 273. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 271. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 92. *& suiv.* Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 239. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I, pag. 90. *& suiv.*

auxquels ils étoient consacrés ; les autres étoient ordonnés à Rome par les Magistrats, surtout pendant qu'ils étoient Édiles ou Préteurs. Selon Lactance, les Jeux étoient des jours de fête dédiés aux Dieux, ou pour célébrer leur naissance, ou la dédicace de leurs Temples ; & leur célébration consistoit en différentes sortes d'exercices de combats.

Ausone avoit observé qu'entre les quatre principaux Jeux des Grecs, sçavoir, les Olympiques, les Pythiques, les Néméens, & ceux de l'Isthme, il y en avoit deux consacrés aux Dieux, ,& deux aux Héros. Mais, sa remarque n'est pas exacte ; car, il est sûr que le premier étoit dédié à Jupiter, le second à Apollon, le quatrième à Neptune, & qu'il n'y avoit que le troisième qui le fût à Archémore, fils de Lycurgue. Il est sûr de même que les Jeux Équestres ou Curules étoient dédiés au Soleil & à Neptune, les Agonaux & les Gymniques à Mars & à Diane ; les Scéniques, les Poëtiques & ceux du chant & de la Musique, à Bacchus, à Apollon, à Minerve & à Vénus, ainsi des autres.

Comme la plûpart de ces Jeux, du moins dans la Grece, avoient été institués par les Héros, dans des occasions importantes, ils ne faisoient pas difficulté d'y combattre eux-mêmes, & on publioit que Saturne, Jupiter & les autres Dieux y avoient autrefois disputé la victoire. Dans la suite, & lorsqu'il fut permis à tout venant d'entrer en lice, ces sortes d'exercices furent partagés. Les Grands, les Rois mêmes y parurent, ou dans les courses à cheval, ou dans celles des chars à deux ou à quatre chevaux ; pendant que les combats moins nobles, comme la lutte, l'escrime & quelques autres, furent réservés pour le commun du peuple, & pour les gladiateurs, qui tenoient le dernier rang, & en même tems le plus méprisable.

Rien, au reste, n'étoit plus célebre dans la Grece, que ces Jeux, sur-tout ceux d'Olympie ; c'étoit sur eux que portoit presque toute la chronologie Grecque, & on datoit les principaux évenemens sur le tems de leur célébration. Les Grecs ne parloient & ne s'occupoient souvent que de ces Jeux ; & comme ils étoient célébrés en différens tems & en différens lieux, on étoit toujours attentif à s'y préparer. Souvent même les tems d'une Olympiade à l'autre, c'est-à-dire, l'espace de quatre ans révolus, n'étoient pas suffisans pour cela. Ceux qui se disposoient à y combattre, choisissoient les meilleurs chevaux, les dressoient avec soin, les exerçoient souvent, & donnoient une attention particuliere à la beauté & à la légereté de leurs chars. En un mot, ces Jeux faisoient la principale attention & l'occupation la plus ordinaire des gens dif-

tingués, ou par leur naissance, ou par leurs actions, sur-tout parmi la jeunesse. On s'y rendoit en foule, non-seulement de tous les quartiers de la Grece, mais encore des païs voisins, & rien n'étoit si magnifique que ces sortes d'assemblées.

Ce qui rendoit les Grecs si vifs sur cet article, étoit l'honneur qu'acquéroient les vainqueurs, & la réputation que les victoires remportées dans ces Jeux leur donnoient dans toute la Grece, & même dans les autres païs. On les distinguoit en toutes occasions, & ils avoient par tout les places les les plus honorables. Les plus grands Poëtes se faisoient un devoir de célébrer ces vainqueurs, & c'est à leurs triomphes que nous devons les odes de Pindare. Ce n'étoit pas, sans doute, par un motif d'avarice qu'on s'efforçoit d'enlever la victoire à ses concurrens; une simple couronne de laurier, d'olivier, de peuplier, ou de quelque plante, & des statues élevées en l'honneur des vainqueurs, étoient la récompense qui leur étoit destinée. Il est vrai que dans la suite on attacha à la victoire d'autres marques de distinction; c'est que ceux qui l'avoient remportée, avoient ordinairement les premières places dans les assemblées publiques, & que souvent on abattoit un pan des murs, pour recevoir comme en triomphe ceux qui avoient été vainqueurs à Olympie; mais, toujours est-il certain que la gloire étoit le seul motif qui animoit tous ceux qui entreprenoient de combattre dans ces Jeux. Nous disons que l'avarice n'étoit pas le mobile ordinaire des combattans, quoiqu'elle pût l'être dans les Jeux funebres, où l'on proposoit pour récompense, ou des esclaves ou des meubles, ou même de l'argent; mais, ces Jeux ne se célébroient ordinairement qu'une fois.

Nous lisons dans Hérodote, que durant la guerre de Perse, Tigrane entendant parler de ce qui constituoit le prix des Jeux si fameux de la Grece, il se tourna vers Mardonius, & s'écria, frappé d'étonnement: *Ciel, avec quels hommes nous avez-vous mis aux mains! insensibles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la gloire.*

Nous avons dit que la religion avoit souvent donné lieu à l'institution de ces Jeux; mais, nous devons ajoûter que la politique y avoit aussi bonne part; & cette politique avoit deux objets principaux; l'un, que par-là les Grecs acquéroient dès leur jeunesse l'humeur martiale, & se rendoient propres aux combats & aux autres expéditions militaires; l'autre, qu'on en devenoit plus dispos, plus alerte, plus robuste, ces exercices étant très-propres, suivant les plus habiles médecins, à augmenter les forces du corps, & à procurer une vigoureuse santé. On doit bien juger, au reste,

qu'un pareil sujet n'a échappé ni aux Anciens ni aux Modernes, aussi en ont-ils parlé les uns & les autres; les Peres même de l'Église, Tertullien, saint Clément d'Alexandrie, saint Cyprien, & saint Augustin, en ont fait mention dans leurs ouvrages. Mais, aucun ancien ne s'est plus étendu, sur-tout pour les Jeux Olympiques, que Pausanias qui en a fait une description très-détaillée & très-curieuse.

II. Hygin, à la fable 273, nommoit quinze instituteurs de Jeux jusqu'à Enée qui étoit le quinzième; mais, les noms des quatre premiers ne se trouvent plus, ni dans les Manuscrits de cet Auteur, ni dans les Imprimés, sans que Kunius ni ses autres Commentateurs se soient mis en peine de remplir cette lacune. Ce chapitre d'Hygin commence donc par le cinquième instituteur des Jeux. Danaüs, dit-il, fils de Bélus, institua à Argos des Jeux en l'honneur du mariage de ses filles; & comme on y chanta des Epithalames, (car ces Jeux n'avoient d'autres combats que ceux de la Musique) on leur donna le nom d'Hyménées. Lyncée son gendre fils d'Égyptus, qui est dans notre Auteur le sixième, en établit dans la même ville en l'honneur de Junon Argienne. Les vainqueurs dans ces jeux, au lieu d'une couronne, recevoient un bouclier, parce que Lyncée sauvé du meurtre général des autres enfans d'Égyptus, tira du temple de cette Déesse le bouclier que Danaüs y avoit consacré, pour le donner à son fils Abas, qui l'eut après la mort de son beau-pere. Ces Jeux se renouvellerent à des tems marqués.

Le septième Instituteur, suivant le même Auteur, fut Persée, qui en fit la célébration aux funérailles de Polydecte, qui avoit pris soin de son éducation; & Persée, y combattant lui-même, eut le malheur d'y tuer son grand-pere Acrise d'un coup de palet. Le huitième fut Hercule, qui fit célébrer des jeux Gymniques à Olympie en l'honneur de Pélops, fils de Tantale; & ce héros y remporta le prix du Pancrace, c'est-à-dire, suivant Aristote, du Pugilat & de la Lutte, ou, pour parler plus juste, de la lutte simple & de la lutte composée. Les sept Chefs qui conduisirent l'armée à Thebes, instituerent les jeux Néméens, en l'honneur d'Archémore, fils de Lycurgue & d'Eurydice, & ils sont comptés par Hygin pour les neuvièmes instituteurs. Eratoclès, ou plutôt Thésée, est le dixième, qui institua dans l'isthme de Corinthe des Jeux en l'honneur de Mélicerte fils d'Athamas & d'Ino, qui prirent le nom d'Isthmiques; ces deux derniers se renouvelloient aussi à des tems marqués. Les Argonautes, que le même Auteur met pour les onzièmes, célébrerent des Jeux funebres en l'honneur de Cyzicus, que Ja-

son avoit tué par mégarde ; le Saut, la Lutte & le Javelot, furent les trois combats qu'il y donna.

Acaste fils de Pélias, après le retour des Argonautes, en fit célébrer de funebres en l'honneur de son pere, où la plupart de ces Héros disputerent le prix. Zéthus, fils de l'Aquilon, y fut vainqueur, ainsi que Calaïs son frere, au Diaule, ou à la course redoublée ; Castor, à celle du Stade, & Pollux son frere, au combat du Ceste ; Télamon, à celui du Palet ; Pélée, à la Lutte ; Hercule, à tous les combats ; Méléagre, à celui du Javelot ; Cygnus, fils de Mars, y tua Diodotus dans un combat à outrance ; Bellérophon fut vainqueur à la course du cheval ; Iolaüs, fils d'Iphiclus, à la course des chars, où il vainquit Glaucus fils de Sisyphe, dont les chevaux s'emporterent. Euryte fils de Mercure eut l'avantage à tirer de l'arc ; Céphale, à la fronde ; Olympe, disciple de Marsyas, à jouer de la trompette ; Orphée, fils d'Œagrus, eut le prix de la Cithare ; Linus, fils d'Apollon, celui du chant ; Eumolpe, celui de la voix jointe à la trompette.

Ces Jeux, comme il est aisé de le voir, furent très-solemnels, & on y donna presque toutes les sortes de combats, qui souvent n'étoient qu'en partie dans la plupart des autres Jeux.

Priam est le treizième, qui, après avoir fait exposer son fils Pâris, fit célébrer plusieurs années après, des Jeux près d'un Cénotaphe qu'il avoit fait ériger en son honneur, dans lesquels combattirent Nélée fils de Néréus, Hélénus, Déiphobe & Polytès, tous trois fils de Priam, Télephe fils d'Hercule, Cygnus, Sarpédon, & Pâris lui-même, qui ayant vaincu ses freres, fut reconnu par son pere.

Achille est dans cette liste le quatorzième, qui fit célébrer des Jeux funebres en l'honneur de Patrocle, qui sont si bien décrits dans le vingt-quatrième livre de l'Iliade d'Homère. Enfin, Enée est le dernier, qui en fit célébrer chez Aceste son hôte, en l'honneur d'Anchise son pere, mort depuis un an, sur lesquels on peut consulter le cinquième livre de l'Enéide.

Comme Hygin ne fait point mention des jeux Pythiens, célébrés en l'honneur d'Apollon, ni de quelques autres à peu près de la même antiquité, nous ne doutons pas que leurs Instituteurs n'aient été ceux dont il parloit dans l'endroit de ce chapitre, qui se trouve perdu.

III. Les exercices & les combats, qui se donnoient dans ces Jeux, étoient différens, & demandoient plus ou moins de terrein. On avoit construit dans les endroits où on les célébroit, des lieux dont l'espace & la commodité répondoient à la magnificence & aux ornemens qu'on y avoit joints ; & ces lieux,

quoique destinés aux mêmes exercices, n'avoient pas partout la même étendue ni la même forme, & ne portoient pas le même nom.

Dans les premiers tems, où regnoit la simplicité, il paroît que pour les Jeux, du moins pour ceux qui ne se célébroient qu'une fois, on se contentoit de choisir en plein champ un lieu commode pour les exercices qu'on y devoit faire. C'est ainsi qu'en usa Achille pour la célébration des Jeux funebres de Patroele, & Enée pour l'anniversaire de son pere, pour lesquels on ne fit d'autres préparatifs, que de mesurer l'espace qu'on devoit parcourir, le nettoyer & y placer des bornes. Adraste & les autres Chefs, qui instituerent les jeux Néméens, n'y prirent pas d'autres précautions, quoiqu'ils eussent dessein de les faire représenter à des tems marqués; mais, dans la suite on construisit, sur-tout dans les grandes villes, des lieux propres à les célébrer avec toute la magnificence possible, & ces lieux portoient différens noms. A Pise, l'endroit destiné aux jeux Olympiques, s'appelloit le Stade; à Rome c'étoit le Cirque, & à Constantinople l'Hippodrome. Comme les courses, soit à pied ou à cheval, ou sur des charriots, demandoient beaucoup d'espace, ces lieux étoient grands & spacieux, plus longs que larges, & tels qu'il les falloit pour les courses qui s'y faisoient.

Pour les jeux Scéniques on avoit des Théatres publics; & pour les combats de l'Escrime & des Gladiateurs, soit des uns contre les autres, ou contre des bêtes féroces, des édifices faits exprès, qu'on nommoit Arènes, Colisées, &c. Et dans les uns & dans les autres on avoit eu soin de pratiquer un nombre prodigieux de loges, & d'autres places auxquelles on arrivoit par de petits escaliers ménagés dans l'épaisseur des murs. Ces places étoient marquées pour les personnes d'états différens qui devoient les occuper. Le concours du monde y étoit toujours très-grand; car, les Grecs & les Romains aimoient ces sortes de spectacles; les derniers sur-tout, ceux des Gladiateurs, avec une fureur qu'il seroit difficile d'exprimer.

Dans ceux de ces édifices où l'on combattoit contre des animaux, on avoit pratiqué dans le bas des cloisons, où on les tenoit enfermés, & qui s'ouvroient par le moyen d'une coulisse, qui se levoit lorsqu'on vouloit les lâcher dans l'Arène, où ceux qui devoient se battre avec eux, les attendoient. On n'épargnoit rien pour avoir les animaux les plus féroces & en même tems les plus rares, & quelquefois on les faisoit venir du fond de l'Afrique avec des dépenses extraordinaires. Comme on donnoit aussi dans quelques-uns de ces lieux des Naumachies, on y faisoit conduire de l'eau en si grande abondan-

ce, & l'espace qui la contenoit étoit si vaste, que plusieurs Galères y manœuvroient à l'aise, & on y représentoit dans toute l'exactitude possible un vrai combat naval.

IV. Les Jeux publics des Grecs se divisoient en deux espèces différentes ; les uns étoient compris sous le nom de Gymniques, & les autres sous le nom de Scéniques. Les jeux Gymniques comprenoient tous les exercices du corps, la Course à pied, à cheval, en char, la Lutte, le Saut, le Javelot, le Disque, le Pugilat, en un mot le Pentathle ; & le lieu où l'on s'exerçoit, & où l'on donnoit ces Jeux, se nommoit Gymnase, Palestre, Stade, &c. selon la qualité des Jeux.

A l'égard des jeux Scéniques, on les représentoit sur un théâtre, ou sur la scene, qui est prise pour le théatre entier.

Les jeux de Musique & de Poësie n'avoient point de lieux particuliers pour leurs représentations.

Dans tous ces Jeux, il y avoit des Juges pour décider de la victoire, mais avec cette différence que dans les combats tranquilles, où il ne s'agissoit que des ouvrages d'esprit, du chant, de la musique, les Juges étoient assis lorsqu'ils distribuoient les prix ; & dans les combats violens & dangereux, les Juges prononçoient debout ; nous ignorons la raison de cette différence.

Nous remarquerons en passant, que parmi tant de Jeux, les Olympiques, les Pythiens, les Néméens & les Isthmiens, ne sortiront jamais de la mémoire des hommes, tant que les écrits de l'Antiquité subsisteront dans le monde.

V. Les jeux Romains ne sont pas moins fameux que ceux des Grecs, & ils furent portés à un point incroyable de grandeur & de magnificence. On les distingua par le lieu où ils étoient célébrés, ou par la qualité du Dieu à qui on les avoit dédiés. Les premiers étoient compris sous le nom de jeux Circenses & de jeux Scéniques, parce que les uns étoient célébrés dans le cirque, & les autres sur la scene. A l'égard des Jeux consacrés aux Dieux, on les divisoit en Jeux sacrés, en Jeux votifs, parce qu'ils se faisoient pour demander quelque grace aux Dieux ; en Jeux funebres & en Jeux divertissans, comme étoient par exemple les Jeux compitaux.

Les Rois réglerent les jeux Romains pendant le tems de la Royauté ; mais, après qu'ils eurent été chassés de Rome, dès que la République eut pris une forme régulière, les Consuls & les Préteurs présiderent aux jeux Circenses, Apollinaires & Séculaires. Les édiles Plébéïens eurent la direction des jeux Plébéïens ; le Préteur, ou les édiles Curules, celle des Jeux dédiés à Cérès, à Apollon, à Jupiter, à Cybele, & aux autres grands Dieux, sous le

titre de jeux Mégaléſiens.

Dans ce nombre de Spectacles publics, il y en avoit que l'on appelloit ſpécialement jeux Romains, & que l'on diviſoit en grands, *Magni*, & très-grands, *Maximi*.

Le Sénat & le peuple ayant été réunis l'an 387, par l'adreſſe & l'habileté de Camille, la joie fut ſi vive dans tous les ordres, que pour marquer aux Dieux leur reconnoiſſance de la tranquillité, dont ils eſpéroient jouir, le Sénat ordonna que l'on fît de grands Jeux en l'honneur des Dieux, & qu'on les ſolemniſât pendant quatre jours, tandis qu'auparavant les Jeux publics n'avoient eu lieu que pendant trois jours, & ce fut à cauſe de ce changement qu'on appella *Ludi Maximi* les Jeux qu'on nommoit auparavant *Ludi Magni*.

On célébroit chez les Romains des Jeux, non-ſeulement en l'honneur des divinités qui habitoient le ciel, mais même en l'honneur de celles qui regnoient dans les enfers ; & les Jeux inſtitués pour honorer les Dieux infernaux étoient de trois ſortes, connus ſous le nom de *Taurilia*, *Compitalia*, & *Terentini Ludi*.

Les jeux Scéniques comprenoient toutes les repréſentations qui ſe faiſoient ſur la ſcene. Elles conſiſtoient en tragédies, comédies, ſatyres, qu'on repréſentoit ſur le théatre en l'honneur de Bacchus, de Vénus & d'Apollon. Pour rendre ces divertiſſemens plus agréables, on les préludoit par des danſeurs de corde, voltigeurs, & autres ſpectacles pareils ; enſuite, on introduiſit ſur la ſcene les mimes & les pantomimes, dont les Romains s'enchanterent dans les tems où la corruption chaſſa les mœurs & la vertu.

Les jeux Scéniques n'avoient point de tems marqués, non plus que ceux que les Conſuls & les Empereurs donnoient au peuple pour gagner ſa bienveillance, & qu'on célébroit dans un amphithéatre environné de loges & de balcons; là ſe donnoient des combats d'hommes ou d'animaux. Ces Jeux étoient appellés Agonales, & quand on couroit dans le cirque, Équeſtres ou Curules. Les premiers étoient conſacrés à Mars & à Diane ; les autres, à Neptune & au Soleil.

Les jeux Séculaires en particulier ne ſe célébroient que de cent ans en cent ans.

On peut ajouter ici les jeux Actiaques, Auguſtaux, & Palatins ; qu'on célébroit en l'honneur d'Auguſte ; les Néroniens en l'honneur de Néron, ainſi que les Jeux en l'honneur de Commode, d'Adrien, d'Antinoüs, & tant d'autres imaginés ſur les mêmes modèles.

Enfin, lorſque les Romains devinrent maîtres du monde, ils accorderent des Jeux à la plupart des villes qui en demanderent ; on en trouve les noms dans les marbres d'Arondel,

& dans une inscription ancienne érigée à Mégare, dont parle M. Spon dans son voyage de Grece.

Comme les Édiles, au sortir de charge, donnoient toujours des Jeux publics au peuple Romain, ce fut entre Lucullus, Scaurus, Lentulus, Hortensius, C. Antonius & Muréna, à qui porteroit le plus loin la magnificence ; l'un avoit fait couvrir le ciel des théatres, de voiles azurés ; l'autre avoit couvert l'amphithéatre de tuiles de cuivre surdorées, &c. Mais, César les surpassa tous dans les Jeux funebres qu'il fit célébrer à la mémoire de son pere ; non content de donner les vases & toute la fourniture du théatre en argent, il fit paver l'Arène entière de lames d'argent ; de sorte, dit Pline, » Qu'on vit » pour la première fois les bê» tes marcher & combattre sur » ce métal. » Cet excès de dépense de César étoit proportionné à son excès d'ambition ; les Édiles, qui l'avoient précédé, n'aspiroient qu'au Consulat, & César aspiroit à l'Empire.

C'en est assez sur les Jeux de la Grece & de Rome, considérés d'une vue générale ; mais, comme ils sont une branche très-étendue de la littérature, le Lecteur trouvera dans cet ouvrage les détails qui concernent chacun de ces Jeux, sous leurs noms respectifs. Voici la liste des principaux, dont il importe de consulter les articles. Actiaques, Apollinaires, Augustaux, Capitolins, Céréales, Circenses, Jeux de Castor & de Pollux, Compitales, Consuales, Floraux, Funebres, Gymniques, Isthmiens, Jeux de la Liberté, Luculliens, Martiaux, Mégaléfiens, Néméens, Néroniens, Olympiques, Palatins, Panhelléniens, Panathénées, Plébéiens, Pyrrhiques, Pythiens, Romains, Sacrés, Scéniques, Séculaires, Tauriliens, Térentins, Troyens, Votifs, & quelques autres, dont les noms échappent à la mémoire.

JEUX CAPITOLINS, *Ludi Capitolini*, Jeux institués en l'honneur de Jupiter, parce qu'il avoit conservé le Capitole, lorsqu'il fut assiégé par les Gaulois Sénonois, l'an de Rome 364, & 390 avant Jesus-Christ. M. Furius Camille, ayant donné bataille aux Gaulois, & les ayant défaits, représenta au Sénat, qu'il étoit nécessaire de rendre des actions de graces à Jupiter, & que pour cet effet, on devoit lui instituer des Jeux, que l'on appelleroit Capitolins. Le Sénat y consentit ; & par un décret donné pour la célébration de ces Jeux, il établit un college de personnes choisies, pour en régler toutes les cérémonies. Ils se célébroient tous les cinq ans.

JÉZABAD, *Jezabad*, (a)

(a) Paral. L. I. c. 12. v. 4.

Ἰωαζαβὰθ, nom d'un des vaillans hommes de l'armée de David.

JÉZABEL, *Jezabel*, (*a*) Ἰεζάβελ, fille d'Ethbaal, ou selon d'autres, d'Ithobal, roi des Sidoniens, fut mariée à Achab, roi d'Israël.

Cette Princesse introduisit dans le royaume de Samarie le culte public de Baal, d'Astarté, & des autres divinités Phéniciennes, ou Chananéennes, que le Seigneur avoit interdites d'une manière si expresse à son peuple; & avec ce culte impie, on y vit regner toutes les abominations qui avoient autrefois si fort irrité le Seigneur contre les Chananéens, & qui les avoient fait exterminer de dessus la terre. Jézabel étoit si zélée pour l'honneur de cette fausse religion, qu'elle nourrissoit de sa table jusqu'à quatre cens faux Prophetes des bois de futaie consacrés à la déesse Astarté; & Achab son mari avoit de même quatre cens cinquante prophetes de Baal, qu'il entretenoit comme ministres de ses faux Dieux.

Jézabel sembloit avoir entrepris d'abolir le culte du Seigneur dans Israël, en persécutant & en mettant à mort les Prophetes du Seigneur. Elle les auroit tous fait mourir, si quelques gens de bien n'en avoient sauvé une partie. Abdias, officier du roi Achab, en avoit conservé jusqu'à cent pour sa part. Elie qui parut en ce temslà, ayant fait descendre le feu du ciel sur son holocauste, à la vue d'Achab, & de tout Israël assemblé au mont Carmel, & le peuple ayant mis à mort les quatre cens cinquante prophetes de Baal qui s'y étoient trouvés, Jézabel fit dire à Elie qu'elle le feroit périr dès le lendemain. Elie s'enfuit, & évita la fureur de cette Reine impie.

Quelque tems après, Achab ayant voulu acheter la vigne de Naboth de la ville de Jezraël & ce bon Israëlite n'ayant pas cru la pouvoir vendre, Jézabel écrivit au nom du Roi aux principaux de Jezraël, où il demeuroit, de le faire mourir, & de suborner pour cet effet des témoins qui l'accusassent de blasphême contre Dieu, & de discours injurieux contre le Roi. Ces ordres ne furent que trop exactement exécutés, & Naboth ayant été condamné & mis à mort, Achab alla se mettre en possession de sa vigne, comme d'un bien confisqué à son profit. Lorsque ce Prince s'en retournoit, Elie vint au-devant de lui, & le menaça de la part du Seigneur de le faire périr lui & sa maison; & à l'égard de Jézabel, qui avoit été la première cause de tout ce mal, il lui dit que que son corps seroit mangé des

(*a*) Reg. L. III. c. 16. v. 31. c. 18. v. 13, 19. *& seq.* c. 19. v. 1. *& seq.* c. 21. v. 23. L. IV. c. 9. v. 10. *& seq.* Apocal. c. 2. v. 20.

chiens dans la campagne de Jezraël, ou, selon l'Hébreu, dans l'avant mur de Jezraël.

Ces prédictions furent vérifiées à la lettre, lorsque Jéhu, petit-fils de Namsi, se fut révolté contre Achab. Jéhu étant venu à Jezraël, Jézabel se farda les yeux avec de l'antimoine, pour les faire paroître plus grands & plus noirs, mit ses ornemens de tête ; & regardant par la fenêtre qui étoit dans l'appartement au-dessus de la porte de la ville, & voyant Jéhu qui entroit monté sur son chariot, elle cria : » Celui qui » comme Zambri a tué son » maître, peut-il espérer quel- » que paix ? « Jéhu, levant la tête, demanda : » Qui est celle » là ? » Aussi-tôt deux ou trois eunuques qui étoient en haut, lui firent une profonde révérence, & Jéhu leur dit : » Jettez- » là du haut en bas ; « Aussitôt ils la jetterent par la fenêtre ; & étant tombée dans l'enceinte de l'avant-mur, elle y fut mangée par les chiens. Jéhu, étant entré pour boire & pour manger, dit à ses gens : » Allez voir ce qu'est devenue » cette malheureuse, & ensé- » velissez-la, parce qu'elle est » fille de Roi. » Ils y allerent, & n'en trouverent que le crâne, les pieds, & l'extrêmité des mains. Ils revinrent en rendre compte à Jéhu, qui dit : » C'est l'accomplissement de ce » que le Seigneur avoit pro- » noncé par Élie, en disant : » Les chiens mangeront la chair » de Jézabel dans l'avant-mur » de Jezrahel. La chair de Jé- » zabël sera dans la campagne » de Jezrael comme le fumier » de la terre ; & tous ceux qui » passeront, diront en la voyant : » Est-ce là cette Jézabel ? «

Le nom de Jézabel est passé en proverbe, pour marquer une femme cruelle & impie. Saint Jean, dans l'Apocalypse, reproche à l'Évêque de Thyatire dans l'Asie mineure, qu'il souffre que *Jézabel, cette femme qui se dit Prophéteße, enseigne & séduise les serviteurs de Jesus-Christ, pour les faire tomber dans la fornication, & leur faire manger ce qui est consacré aux Idoles.* Il dit qu'il lui a donné du tems, pour faire pénitence, mais qu'elle n'a point voulu se repentir. C'est pourquoi, Dieu menace de l'accabler de maladies & d'afflictions avec ceux qui se sont corrompus avec elle, & de frapper de mort ses enfans, afin que toutes les Églises connoissent que le Seigneur sonde les reins & les cœurs, & qu'il rend à chacun selon ses œuvres. On ne doute pas que Jézabel, en cet endroit, ne soit un nom figuré, & ne signifie quelque femme qui s'amusoit à dogmatiser dans l'Église.

JÉZANIAS, *Jezanias*, (a) [illegible], un de ceux qui s'étoient enfuis de Jérusalem, pendant que Nabuchodonosor en faisoit

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 343.

le siege. Il revint en Judée, lorsque ce Roi se fut retiré.

JÉZER, *Jezer*, (*a*) ville de Palestine, dans la tribu de Gad. Elle fut cédée aux Lévites de la famille de Mérari.

JÉZER, *Jezer*, Ἀχιέζερ, (*b*) fils de Galaad, fut chef de la famille des Jézérites.

JÉZÉRITES, *Jezeritæ*, famille parmi les Hébreux. *Voyez* Jézer.

JÉZIA, *Jezia*, Ἀζία, (*c*) un des Prêtres qui, au retour de la captivité de Babylone, consentirent à renvoyer les femmes étrangères qu'ils avoient épousées contre la loi du Seigneur.

JEZLIA, *Jezlia*, Ἰεζλίας, (*d*) étoit un des fils d'Elphaal, de la tribu de Benjamin.

JÉZONIAS, *Jezonias*, Ἰεζονίας, (*e*) fils de Maachathi, selon le quatrième livre des Rois.

JÉZONIAS, *Jezonias*, (*f*) Ἰεχονίας, fils de Jérémias, de la famille des Rechabites.

JÉZONIAS, *Jezonias*, (*g*) fils d'Osée, est le même qu'Azarias, fils d'Hosaïas. *Voyez* Azarias.

JEZRA, *Jezra*, Ἐζρά, (*h*) fils de Mosollam, fut pere d'Adiel.

JEZRAEL, *ou* JEZRAHEL, *Jezrael*, *Jezrahel*, Ιαζὴλ, (*i*) Ἰεζραὴλ; ville célebre de Palestine, située dans le Grand champ, entre Légion au couchant, & Scythopolis à l'orient. Elle étoit dans la tribu d'Issachar. Achab y avoit un palais; & cette ville est devenue fameuse par la vigne de Naboth, & par la vengeance que Dieu tira d'Achab à Jezraël. Saint Jérôme dit que Jezraël étoit assez près de Maximianopolis, & qu'auprès étoit une très-longue vallée, ayant plus de dix mille pas de long. Josephe, selon D. Calmet, appelle la ville de Jezraël Jesraëla ou Israëla, ville d'Azarus; & du tems de Guillaume de Tyr, on l'appelloit le petit Gerin. Il y avoit là une belle fontaine, dont les eaux alloient se rendre dans le Jourdain, du côté de Scythopolis.

JEZRAEL, *Jezrael*, Ἰαζιὴλ, (*k*) autre ville de Palestine, dans la Tribu de Juda.

JEZRAHEL. *Voyez* Jezraël.

JEZRAHEL, *Jezrahel*, Ἰεζραὴλ, (*l*) de la tribu de Juda, étoit fils du pere ou prince d'Etam.

JEZRAHEL, *Jezrahel*, (*m*) Ἰεζραὴλ, fils du prophete Osée, & d'une courtisanne nommée Gomer, que ce prophete avoit épousée. Osée donna à son fils le nom de Jezrahël par l'ordre du Seigneur. » Appellez l'en-

(*a*) Paral. L. I. c. 6. v. 81.
(*b*) Numer. c. 26. v. 30.
(*c*) Esdr. L. I. c. 10. v. 25.
(*d*) Paral. L. I. c. 8. v. 18.
(*e*) Reg. L. IV. c. 25. v. 23.
(*f*) Jerem. c. 35. v. 3.
(*g*) Jerem. c. 42. v. 1.
(*h*) Paral. L. I. c. 9. v. 12.
(*i*) Josu. c. 19. v. 18. Reg. L. III. c. 21. v. 1. & *seq.* L. IV. c. 9. v. 10. & *seq.*
(*k*) Josu. c. 15. v. 56.
(*l*) Paral. L. I. c. 4. v. 3.
(*m*) Osee. c. 1. v. 3, 4.

» sant Jezrahel, lui dit le Sei-
» gneur, parce que dans peu
» de tems je vengerai sur la
» maison de Jéhu le sang de Jez-
» rahel. «

JEZRAIA, *Jezraia*, (*a*) étoit intendant, ou chef des chantres du temple, du tems de Néhémie.

J O

JOAB, *Joab*, Ἰωάβ, (*b*) fils de Sarvia, sœur de David, & frere d'Abisaï & d'Asaël, étoit un des plus vaillans hommes & des plus habiles Généraux du tems de David, mais en même tems des plus cruels, des plus vindicatifs, & des plus impérieux hommes de son tems. Il rendit de très-grands services à David, & fut toujours fort attaché à son service. Il étoit Général de ses troupes, dans le tems qu'il n'étoit encore que Roi de la tribu de Juda. La première action dont parle l'écriture, où il se signala, fut celle du combat de Gabaon contre Abner, chef du parti d'Isboseth, fils de Saül. Tout l'avantage fut du côté de Joab; mais, Azaël son frere y fut tué par Abner. Pour venger cette mort, Joab tua en trahison Abner, qui étoit venu à Hébron pour faire alliance avec David, & pour ramener tout Israël sous son obéissance. David eut horreur d'une action si lâche; mais, il n'osa pas en punir Joab, qui lui étoit devenu en quelque sorte redoutable.

Après que David eut été reconnu Roi de tout Israël, il fit le siege de Jérusalem, & promit à celui qui monteroit le premier sur les murs de cette ville, & qui en chasseroit les Jébuséens, qu'il feroit Chef & Général de ses armées. Joab y monta le premier, & mérita par sa valeur d'être conservé dans un emploi qu'il possédoit déjà. Il eut la principale part dans les guerres que David fit contre les Syriens & les Iduméens. Il subjugua les Ammonites, & fit périr le brave Urie dans le siege de Rabbat leur capitale. Ce fut lui qui fit revenir Absalon de son exil, & qui obtint de David que ce jeune Prince rentreroit dans ses bonnes graces, & auroit l'honneur de paroître à la cour comme auparavant. Mais, autant qu'il avoit paru ami d'Absalon dans sa disgrace, autant lui fut-il opposé dans sa révolte. Il le vainquit en bataille rangée près de Mahanaïm; & ayant sçu qu'il étoit suspendu par le cou à un chêne, il le tua & le perça de sa propre main, quoiqu'il sçût très-bien les ordres contraires que David lui avoit donnés à lui en particulier, & à toute l'armée, de conserver son fils Absalon. Et lorsque le Roi fit paroître trop de douleur pour la mort de ce fils,

(*a*) Esdr. L. II. c. 12. v. 41.

(*b*) Reg. L. II. c. 2. v. 13. *& seq.* c. 3. v. 22. *& seq.* c. 10. v. 7. *& seq.* c. 11. v. 1. *& seq.* c. 14. v. 1. *& seq.* c. 17. v. 25. c. 18. *& seq. Capit.* L. III. c. 1. v. 7. c. 2. v. 5. *& seq.* Paral. L. I. c. 21. v. 6. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 213. *& seq.*

Joab osa lui parler d'une manière peu respectueuse, jusqu'à lui dire : » Vous avez » chargé de confusion tous vos » serviteurs, qui ont exposé » leur vie pour conserver la » vôtre, & celle de tous vos » enfans & de toutes vos fem» mes. Vous aimez ceux qui » vous haïssent, & vous n'ai» mez point ceux qui vous » aiment. Vous nous avez fait » voir aujourd'hui que vous » n'avez nulle considération » pour vos Généraux, ni pour » vos soldats; & que si Absa» lon vivoit, & que nous fus» sions tous péris dans le com» bat, vous seriez au comble » de votre joie. Ainsi, levez» vous tout à l'heure, montrez» vous, & parlez à vos servi» teurs; autrement je vous jure » par le Seigneur, qu'il ne » vous restera pas un homme » dans cette nuit, & que vous » vous trouverez dans le plus » grand danger où vous ayez » jamais été. «

David ressentit ce trait de l'insolence de Joab ; mais, il n'étoit pas en état de le réprimer comme il auroit voulu. Lorsque Siba, fils de Bochri, commença à lever l'étendard de la révolte, & que la plus grande partie du peuple le suivoit, David commanda à Amasa de ramasser des troupes dans la tribu de Juda, & de le poursuivre ; donnant ainsi l'exclusion à Joab, qui avoit été jusqu'alors commandant général des troupes d'Israël. Mais, Amasa ayant un peu trop tardé à venir, David dit à Abisaï frere de Joab, de poursuivre Siba. Joab l'accompagna avec les Céréthéens & les Phélétéens de la garde du Roi. Amasa arriva peu de tems après ; & étant allé joindre Abisaï & Joab à Gabaon, Joab faisant semblant de le baiser, lui enfonça son poignard dans le ventre. Ainsi périt Amasa, qui devoit être Général des troupes d'Israël. Joab termina la guerre contre Siba le plus heureusement du monde, sans risquer aucun combat, & sans exposer les troupes du Roi ; parce qu'on lui jetta la tête de Siba par-dessus les murs d'Abila, qu'il se disposoit à assiéger. Il revint à Jérusalem, & David lui laissa le commandement général de ses armées, apparemment en considération du grand service qu'il venoit de lui rendre.

Lorsque David, poussé par le mauvais Esprit & par une curiosité blâmable, entreprit de faire le dénombrement de son peuple, il en donna la commission à Joab. Celui-ci fit ce qu'il put pour détourner le Roi de cette résolution; mais, ayant été obligé d'obéir, il ne le fit qu'à regret, & n'exécuta qu'en partie ce que le Roi avoit commandé. David lui-même reconnut sa faute, & Dieu l'en punit d'une manière très-sévere.

Adonias, fils de David, se voyant, après la mort d'Absalon, l'aîné de la famille royale, songea à se faire reconnoître

pour Roi. David étoit fort avancé en âge, & ne se mêloit que peu des affaires du gouvernement. On n'ignoroit pas qu'il avoit dessein de laisser la couronne à Salomon ; mais, comme ce Prince étoit encore fort jeune, Adonias se flattoit qu'avec le secours d'un puissant parti qu'il s'étoit fait, il pourroit, à son exclusion, monter sur le trône d'Israël. Il eut soin principalement de mettre dans ses intérêts Joab, général de l'armée, & le grand-prêtre Abiathar ; & ayant fait un grand festin aux principaux chefs de son parti sur la fontaine de Siloé, il se fit saluer comme Roi par ceux qui étoient de la fête. Mais, David ayant été informé à tems de ce qui se passoit, fit couronner & sacrer Salomon par le grand-prêtre Sadoc & par le prophete Nathan, & le fit asseoir sur son trône à la vue de tout le peuple. A cette nouvelle, Adonias se sauva dans le temple, comme dans un asyle ; & Joab & les autres se retirerent dans leurs maisons.

Cette dernière démarche de Joab indisposa de plus en plus David contre lui ; de sorte que quelque tems après, se sentant près de sa fin, il dit à Salomon : » Vous sçavez de quelle manière m'a traité Joab, fils de » Sarvia, & ce qu'il a fait à » deux Généraux de l'armée » d'Israël, à Abner fils de Ner, » & à Amasa fils de Jéther, » qu'il a assassinés, & dont il a » répandu le sang en pleine » paix, comme il auroit fait » durant la guerre. Vous en » userez, selon votre sagesse, » & vous ne permettrez point » que dans sa vieillesse il des» cende en paix dans le tom» beau. «

Quelque tems après la mort de David, Joab ayant appris que ce jeune Roi avoit fait tuer Adonias, qui lui avoit fait demander Abisag pour femme, & qu'il avoit relégué le grand-prêtre Abiathar dans sa maison de campagne à Anathoth, crut qu'il devoit lui-même songer à mettre sa vie en sûreté. Il se retira donc dans le temple du Seigneur, & prit la corne de l'autel, pour se garantir de la mort. Mais, Salomon ne crut pas que le privilege de l'asyle dût l'empêcher de le faire mourir. Il envoya Banaïas, fils de Joïada, qui lui ordonna de sortir delà ; mais, Joab ayant répondu qu'il ne sortiroit point, & qu'il mourroit au même lieu, Salomon commanda qu'on le tuât au pied de l'autel ; ce qui fut exécuté. Ainsi mourut Joab. Il fut enterré par Banaïas dans sa maison, dans le désert.

JOACHAZ, *Joachaz*, (a) Ἰωάχαζ, fils de Jehu, succéda à son pere au royaume d'Israël, l'an du monde 3148, & 852 avant Jesus-Christ, & regna dix sept ans. Il fit le mal de-

(a) Reg. L. IV, c. 13. v. 1. & seq. Joseph. de Antiq. Judaï. pag. 315.

vant le Seigneur ; il suivit Jéroboam, fils de Nabath, en commettant les péchés dans lesquels il avoit fait tomber Israël, & il ne s'en retira point. Alors, la fureur du Seigneur s'alluma contre Israël ; & il les livra pendant tout ce tems-là entre les mains d'Hazaël, Roi de Syrie, & entre les mains de Bénadad, fils d'Hazaël. Mais, Joachaz se prosterna devant la face du Seigneur, & lui fit sa priere. Et ce Souverain maître de l'univers, dit Josephe, fit voir alors qu'il ne répand pas seulement ses faveurs sur les Justes, mais aussi sur ceux qui se repentent de l'avoir offensé ; & qu'au lieu de les perdre entièrement, comme il le pourroit, il se contente de les châtier ; car, il écoûta favorablement ce Prince, rendit la paix à son État, & lui fit recouvrer son premier bonheur. L'Écriture dit que Dieu donna alors un Sauveur à Israël, ce qui a mis en peine les Interpretes, pour sçavoir si ce Sauveur étoit Joas ou Jéroboam, l'un fils & l'autre neveu de Joachaz, ou bien le prophete Élisée.

Quoi qu'il en soit, les enfans d'Israël ne se retirerent point néanmoins des péchés de la maison de Jéroboam, qui avoit fait pécher Israël, mais ils continuerent d'y marcher, & le grand bois consacré aux idoles demeura toujours en Samarie. Il n'étoit resté à Joachaz de tout son peuple que cinquante cavaliers, dix chariots & dix mille hommes de pied ; car, le Roi de Syrie les avoit taillés en pieces, & les avoit réduits à être comme la poudre de l'aire où l'on bat le grain. Le reste des actions de Joachaz, tout ce qu'il avoit fait, & son courage dans les combats, étoit écrit au livre des Annales des Rois d'Israël. Enfin, Joachaz s'endormit avec ses peres, & il fut enterré à Samarie. Joas son fils regna en sa place.

JOACHAZ, *Joachaz*, Ἰωάχαζ, autrement Ochozias. *Voyez* Ochozias.

JOACHAZ, *Joachaz*, (a) Ἰωάχαζ, fils de Josias, fut établi par le peuple, Roi de Juda, en la place de son pere qui avoit été tué dans une bataille près de Mageddo. Il avoit vingt-trois ans, lorsqu'il commença à regner, & il regna trois mois dans Jérusalem. Sa mere se nommoit Amital, & étoit fille de Jérémie de Lobna. Il fit le mal devant le Seigneur & commit tous les mêmes crimes que ses peres. Pharaon Néchao le prit, & l'enchaîna à Rebla qui étoit au païs d'Émath, afin qu'il ne regnât point à Jérusalem. Il condamna le païs à lui donner cent talens d'argent & un talent d'or. Pharaon Néchao établit roi Éliacim, autre fils de Josias, &

(a) Reg. L. IV. c. 23. v. 30. *&* *seq.* Paral. L. II. c. 36. v. 1. *&* *seq.* Jerem. c. 22. v. 11, 12. Ezech. c. 19. v. 2. *&* *seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 336. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 88.

changeant son nom il l'appella Joakim. Il prit avec lui Joachaz, & l'emmena en Égypte où il mourut, environ 600 ans avant Jesus-Christ.

Le prophete Ézéchiel donne à entendre que Joachaz résista à Néchao; qu'il lui livra une bataille, & qu'il la perdit. Voici ses paroles : *Votre mere est une lionne qui couche au milieu de ses lionceaux qu'elle a nourris ; elle a pris un de ses lionceaux, & il est devenu lion ; il a appris à prendre sa proie, & à dévorer les hommes. Les nations en ont été averties, & l'ont pris, mais non pas sans avoir reçu bien des blessures, & elles l'ont conduit en Égypte*. Ce lionceau désigne visiblement Joachaz. Les Rabbins croyent qu'il leva une armée, & qu'il alla jusques dans l'Égypte, pour venger la mort de son pere Josias.

Il y a une difficulté considérable sur la chronologie du regne de Joachaz. L'Écriture dit qu'il avoit vingt-trois ans, lorsqu'il commença à regner, & qu'il ne regna que trois mois à Jérusalem. Son frere Joakim lui succéda, étant âgé de vingt-cinq ans. La plupart en concluent que le peuple mit Joachaz sur le trône, sans suivre l'ordre naturel de la succession, quoiqu'il ne fût pas l'aîné des enfans de Josias. On ignore la raison de cette préférence ; mais, elle paroît indubitable, d'après ce que l'on vient de dire de l'âge de Joachaz, comparé à celui de Joakim son frere & son successeur.

D'autres soutiennent que Joachaz, autrement Sellum, étoit l'aîné des fils de Josias ; & pour concilier ce que l'Écriture dit de l'âge de Joachaz, qui fut fait Roi à vingt-trois ans, & de Joakim son frere, qui trois mois après est mis sur le trône âgé de vingt-cinq ans, on dit que Joachaz fut à la vérité mené à Reblatha trois mois après qu'il eut été établi Roi de Juda, mais que l'Écrivain sacré n'a reconnu le trône de Juda vacant qu'après sa mort, arrivée deux ou trois ans après sa déposition ; & qu'alors Joakim son cadet avoit atteint l'âge de vingt-cinq ans. Pendant la prison de Joachaz, Joakim son frere n'étoit regardé que comme son vicaire, ou son lieutenant.

D'autres mettent un interregne de neuf mois entre les deux rois Joachaz & Joakim, & de plus ils supposent que les années de Joachaz sont pleines, & celles de Joakim seulement commencées. Par ce tempérament, on remplit les deux ans que l'Écriture donne à Joakim, au-dessus de Joachaz son frere aîné. Mais, sans se fatiguer à former des systêmes chronologiques douteux, il vaut mieux avouer que Joachaz étoit plus jeune que Joakim, & que le peuple sans avoir égard à l'âge, mit sur le trône de Josias le puîné de ses fils, pour des raisons que l'Écriture n'a pas jugé à propos d'exprimer.

JOACHIN, *Joachin*, Ἰωαχὶμ.

le même que Jéchonias. *Voyez* Jéchonias.

JOACIM, *Joacim*, Ἰωακὶμ, (*a*) Grand-Prêtre des Juifs, étoit fils de Josué. On ne sçait aucune particularité de sa vie, sinon qu'il succéda à Josué fils de Josédec son pere, après le retour de la captivité, & qu'il vivoit sous Xerxès roi de Perse. Il eut un fils nommé Eliasib, qui fut pere de Joïada.

JOADA, *Joada*, Ἰαδὰ, (*b*) fils d'Ahaz, de la tribu de Benjamin, fut pere d'Alamath, d'Azmoth, & de Zamri.

JOADAN, *Joadan*, Ἰωαδὶμ, (*c*) naquit à Jérusalem, & épousa Joas roi de Juda, duquel elle eut Amasias.

JOAH, *Joah*, Ἰωὰβ, (*d*) fils de Zamma, de la tribu de Lévi, fut pere d'Addo.

JOAHA, *Joaha*, Ἰωὰθ, (*e*) fut le troisième des enfans d'Obédédom.

JOAHÉ, *Joahe*, Ἰωὰς, (*f*) fils d'Asaph, fut envoyé par Ezéchias roi de Juda, avec Eliacim & Sobna, pour répondre aux propositions de Rabsacès, député du roi Sennachérib.

JOAKIM, *Joakim*, Ἰωακὶμ, (*g*) un des descendans de Séla fils de Juda, selon les Septante. La Vulgate lit en place de Joakim, *& qui stare fecit Solem*.

JOAKIM, *Joakim*, Ἰωακὶμ, autrement Eliacim, fils d'Helcias. *Voyez* Eliacim.

JOAKIM, *Joakim*, Ἰωακὶμ, (*h*) frere & successeur de Joachaz, fut placé sur le trône de Juda par Néchao roi d'Égypte, l'an du monde 3395, & 605 avant Jesus-Christ. Ce Prince s'appelloit auparavant Eliacim. Ce fut, comme il a été dit dans l'article de Joachas, Néchao qui changea ce nom en celui de Joakim, & imposa en même-tems au nouveau Roi une taxe de cent talens d'argent & de dix talens d'or. Pour amasser cet argent, Joakim fut obligé de mettre de grosses impositions sur son peuple, exigeant de chacun à proportion de son bien.

Joakim avoit vingt-cinq ans lorsqu'il commença à regner, & il regna onze ans à Jérusalem. Sa mere s'appelloit Zébida, fille de Phadaïa de Ruma. Il fit le mal devant le Seigneur, & Jérémie lui reproche de bâtir sa maison dans l'injustice, d'opprimer injustement ses sujets, de retenir le salaire de ceux qu'il employoit à son service, d'avoir le cœur & les yeux tournés à l'avarice, & à l'inhumanité, & de suivre le penchant

(*a*) Esdr. L. II. c. 12. v. 10. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 367.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 36.
(*c*) Reg. L. IV. c. 14. v. 2.
(*d*) Paral. L. I. c. 6. v. 21.
(*e*) Paral. L. I. c. 26. v. 4.
(*f*) Reg. L. IV. c. 18. v. 18. *& seq.*
(*g*) Paral. L. I. c. 4. v. 22.

(*h*) Reg. L. IV. c. 33. v. 34. *& seq.* c. 24. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 36. v. 4. *& seq.* Jerem. c. 22. v. 13. *& seq.* c. 26. v. 1. *& seq.* c. 27. *& seq.* *Capit.* Joseph. de Antiq. Judaic. pag. 336. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 88, 357. *& suiv.*

qu'il avoit à commettre toutes sortes d'inhumanités & de mauvaises actions. Voilà le portrait de Joakim. Le même Prophete nous apprend qu'il fit tirer le prophete Urie de l'Égypte, où il s'étoit sauvé, qu'il le fit mourir par l'épée, & qu'il le laissa sans lui donner une sépulture convenable.

Aussi le Seigneur le menace d'une fin malheureuse. » Il mourra, dit Jérémie, & ne sera » ni pleuré, ni regretté ; sa sépulture sera comme celle d'un » âne mort ; on le jettera tout » pourri hors des portes de Jérusalem. » Joakim, après avoir demeuré environ quatre ans soumis au roi d'Égypte, tomba sous la domination de Nabuchodonosor roi des Chaldéens. Ce Prince, ayant repris ce que Néchao avoit conquis sur l'Euphrate, vint dans la Phénicie & dans la Judée, assujettit la ville de Jérusalem, & la soumit aux mêmes charges & conditions où elle étoit sous le roi d'Égypte. Joakim fut pris dans Jérusalem, & Nabuchodonosor le chargea de chaînes, & voulut le mener à Babylone ; mais, il le remit en liberté, & le laissa dans le païs, à condition qu'il lui payeroit un gros tribut.

C'est ainsi que l'on concilie Daniel & Jérémie, avec les Livres des Rois & des Paralipomènes. Les Paralipomènes, selon l'Hébreu, disent que Nabuchodonosor met Joakim dans les fers, pour le mener à Babylone ; & Daniel raconte que le Seigneur livra Joakim entre les mains de Nabuchodonosor, & que ce Prince transporta à Babylone une grande partie des vaisseaux de la maison de David, & quelques captifs, du nombre desquels étoient Daniel lui-même & ses compagnons ; mais, il ne dit pas que Joakim y ait été conduit. Les Livres des Rois & des Paralipomènes marquent que Joakim regna onze ans à Jérusalem. Jérémie dit que Nabuchodonosor reprit Carchamis sur Néchao roi d'Égypte, la quatrième année de Joakim ; & ailleurs, que la première année de Nabuchodonosor concourt avec la quatrième année de Joakim.

Tous ces caractères chronologiques nous font voir que Nabuchodonosor ne vint en Judée que l'an du monde 3399, qui est la quatrième année de Joakim ; que Joakim ne fut point mené à Babylone, mais seulement enchaîné comme pour y être mené, & qu'ensuite il fut mis en liberté, & laissé à Jérusalem ; enfin que Joakim fut soumis à Néchao pendant quatre ans, avant qu'il devînt tributaire de Nabuchodonosor.

Cette année, quatrième de Joakim, Jérémie ayant dicté à Baruch toutes les Prophéties qu'il avoit prononcées jusqu'alors, Baruch en fit la lecture l'année suivante en présence de tout le peuple assemblé au temple. Joakim en fut informé, & s'étant fait apporter ce livre, on le lut devant lui, & devant

tous

tous les Grands qui l'environnoient. Le Roi étoit dans ſon appartement d'hiver au neuvième mois, qui revient à notre mois de novembre, & il y avoit devant lui un braſier plein de charbon ardent. Après qu'on en eut lu trois ou quatre pages, Joakim coupa le livre avec le canif du Secrétaire, & jetta tout le reſte au feu, juſqu'à ce qu'il fut conſumé, ſans vouloir écouter les remontrances que lui firent Elnathan, Dalaïas & Gamarias, qui s'oppoſerent à cette action. La lecture du livre ne toucha ni Joakim, ni ſes gens; & au lieu de ſe convertir, il donna ordre que l'on arrêtât Jérémie & Baruch. Mais, le Seigneur les cacha, & ne permit pas qu'on pût les trouver.

Alors, le Seigneur commanda à Jérémie de faire écrire de nouveau ſes Prophéties; & il prononça contre Joakim ces terribles menaces: » Voici ce » que dit le Seigneur: Il ne » ne ſortira point de lui un » Prince qui ſoit aſſis ſur le trône de David. Son corps mort » ſera jetté pour être expoſé » au chaud pendant le jour, & » à la gelée pendant la nuit. Je » m'éleverai contre lui, contre ſa race, contre ſes ſerviteurs, & je ferai fondre » ſur lui, ſur Jéruſalem, & » ſur tout Juda tous les maux » dont je les ai menacés. » Joakim éprouva bientôt la vérité des prédictions de Jérémie. Il ſe ſouleva contre Nabuchodonoſor trois ans après; & Nabuchodonoſor, occupé à d'autres affaires plus importantes, & ne pouvant, ou ne daignant pas aller en Judée, y envoya des troupes de Chaldéens, de Syriens, de Moabites & d'Ammonites, qui ravagerent tout le païs, & emmenerent à Babylone trois mille vingt trois Juifs, la ſeptième année de Joakim, l'an du monde 3401; & quatre ans après, Joakim lui-même fut pris, mis à mort, & jetté à la voirie, ſuivant la prédiction de Jéremie. On lui donna pour ſucceſſeur Jéchonias ſon fils, l'an du monde 3405, & 595 avant Jeſus-Chriſt.

JOANNA, *Joanna*, Ἰωαννὰ, (*a*) fils de Réſa, & pere de Juda, fut un des ancêtres de Jeſus-Chriſt, ſelon la chair.

JOARIB, *Joarib*, Ἰωαρίβ, Ἰαρίβ, (*b*) fut chef d'une famille Sacerdotale, de laquelle ſortirent les Maccabées.

JOARIB, *Joarib*, Ἰωαρίβ, (*c*) de race Sacerdotale, fut pere d'Idaia, qui revint de Babylone avec Eſdras.

JOAS, *Joas*, Ἰωάς, (*d*) pere de Gédéon, & chef de la famille d'Ezri.

JOAS, *Joas*, Ἰωάς, (*e*) fils d'Amélech, mit en priſon le prophete Michée, par l'ordre du roi Achab. L'Ecriture remarque que ce Prince com-

(*a*) Luc. c. 3 v. 27.
(*b*) Maccab. L. I. c. 2. v. 1. c. 14. v. 29.
(*c*) Eſdr. L. II. c. 11. v. 10.
(*d*) Judic. c. 6. v. 11.
(*e*) Reg. L. III. c. 22. v. 26, 27.

manda à Joas de nourrir ce Prophete de pain de douleur & d'eau d'affliction.

JOAS, *Joas*, Ἰωάς, (*a*) un des descendans de Séla fils de Juda, selon les Septante. Il est nommé dans la Vulgate Securus, qui veut dire certain.

JOAS, *Joas*, Ἰωάς, (*b*) étoit fils d'Ochozias, roi de Juda. Lorsque l'impie Athalie eut appris que Jéhu avoit mis à mort Ochozias, & tous ceux de la famille royale de Juda, qu'il avoit rencontrés, elle entreprit d'éteindre entièrement la race des Rois, afin de s'assurer la couronne. Elle fit donc mettre à mort tous les Princes ses petits-fils, car elle étoit mere d'Ochozias qui venoit d'être massacré par Jéhu, & regna quelque-tems à Jérusalem. Néanmoins, Dieu ne permit pas qu'elle réussît entièrement dans son ambitieux dessein. Josaba, ou Josabeth, fille du roi Joram, sœur d'Ochozias, & épouse du Grand-Prêtre Joïada, sçut adroitement dérober le jeune Joas, qui n'étoit encore qu'un enfant, à la cruauté d'Athalie, & le mit dans le temple avec sa nourrice, en un lieu si caché, qu'Athalie n'en eut aucune connoissance. Il y demeura pendant six ans; mais, la septième année, qui étoit la 874 avant Jesus-Christ, Joïada le fit secrétement reconnoître pour Roi par les principaux Officiers de la garde du temple, qui assemblerent sans bruit le plus qu'ils purent de Prêtres & de Lévites dans le temple, au jour du Sabbath, lorsque les Ministres du Seigneur entroient en semaine, pendant que les autres en sortoient. Joïada prit des mesures si justes, & donna à ses gens des ordres si bien concertés, que le jeune Joas fut placé sur le trône, & salué Roi dans le temple, avant que la Reine en eût la moindre connoissance. Dès qu'elle entendit les acclamations du peuple, elle y accourut; mais, le Grand-Prêtre la fit arrêter, & on la tua hors du temple.

Joas reçut de la main de Joïada le diadême & le rouleau de la loi; & ce Grand-Prêtre fit au nom du jeune Roi, une alliance entre le Seigneur, le Roi & le peuple, afin que le peuple gardât à l'avenir une exacte fidélité au Seigneur. Il fit aussi rendre au Roi le serment de fidélité & d'obeissance de la part du peuple. Après quoi, Joas fut conduit au Palais royal, & placé sur le trône de ses peres. Alors, le peuple accourut au temple de Baal, qui étoit la Divinité d'Athalie; il brisa & mit en pieces la statue du Dieu, & on tua son prêtre au pied de son autel. Joas n'avoit que sept ans, lorsqu'il commença à regner, & il regna quarante ans

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 22.

(*b*) Reg L. IV. c. 11. v. 2. *& seq.* c. 12 v. 1. *& seq.* c. 13. v. 1. Paral. L. II. c. 22. v. 8. *& seq.* c. 24. v. 1. *& seq.* Joseph. de Bell. Judaic. p. 311. *& seq.*

à Jérufalem. Sa mere s'appelloit Sébia de Berfabée. Il gouverna fon peuple dans la juftice, & fe rendit agréable au Seigneur, tandis qu'il fut conduit par le pontife Joïada. Il n'abolit pas néanmoins les hauts lieux, & le peuple y immoloit encore, & y offroit de l'encens. Joïada lui fit époufer deux femmes, dont il eut des fils & des filles.

Après cela, Joas conçut le deffein de réparer la maifon de Dieu. Ainfi, il fit affembler les Prêtres & les Lévites, & il leur dit : » Allez par toutes les » villes de Juda, & ramaffez de » tout Ifraël l'argent qu'il doit » fournir tous le ans pour les » réparations du temple, & » faites cela avec toute la di- » ligence poffible. » Mais, les Lévites exécuterent cet ordre avec affez de négligence. Le Roi fit donc appeller le pontife Joïada & lui dit : » Pour- » quoi n'avez-vous point eu » foin d'obliger les Levites d'ap- » porter tout l'argent qui fe » leve fur Juda & fur Jérufa- » lem, felon l'ordonnance que » fit Moïfe ferviteur de Dieu, » lorfqu'il engagea tout Ifraël » de contribuer à la conftruc- » tion du Tabernacle de l'al- » liance ? » Car, l'impie Athalie & fes enfans avoient ruiné la maifon de Dieu, & avoient orné le temple de Baal de tout ce qui avoit été offert & confacré au temple du Seigneur. Le Roi leur commanda de faire un tronc, & ils le mirent auprès de la porte de la maifon du Seigneur en dehors. Puis, on fit publier en Juda & à Jérufalem, que chacun vînt apporter au Seigneur l'argent que Moïfe fon ferviteur avoit impofé fur tout Ifraël dans le défert. Tous les officiers & le peuple eurent une grande joie ; ils entrerent & mirent dans le tronc du Seigneur l'argent qu'ils devoient donner, & ils y en jetterent tant qu'il en fut rempli.

Lorfqu'il étoit tems de faire porter ce tronc devant le Roi par les mains des Lévites, parce qu'ils voyoient qu'il y avoit beaucoup d'argent, le Secrétaire du Roi venoit avec celui que le Grand-Prêtre avoit choifi, & ils vuidoient tout l'argent de ce tronc, puis ils reportoient le tronc à fa place ; ce qu'ils faifoient tous les jours ; & ainfi, ils amafferent une fomme immenfe d'argent, que le Roi & les Pontifes mirent entre les mains des Officiers qui conduifoient les ouvrages de la maifon du Seigneur ; ces Officiers l'employoient à payer les tailleurs de pierres, & tous les autres ouvriers qu'ils faifoient travailler aux réparations de la maifon du Seigneur ; ils en payoient auffi des artifans qui travailloient en fer & en cuivre, afin qu'ils rétabliffent ce qui menaçoit ruine. Ces ouvriers habiles travaillerènt avec beaucoup de foin & d'induftrie, & ils réparerent toutes les fentes & ouvertures des murs. Ils rétablirent la maifon du Seigneur dans fon premier état,

& l'affermirent sur ses fondemens.

Après avoir fait faire entièrement tous ces ouvrages, ils porterent au Roi & au pontife Joïada l'argent qui restoit, & l'on en fit les vases nécessaires pour le ministère du temple & pour les holocaustes, des tasses & tous les autres vaisseaux d'or & d'argent ; & l'on offrit continuellement des holocaustes dans le temple du Seigneur, durant toute la vie de Joïada. Ce Pontife vécut jusqu'à une grande vieillesse ; & étant plein de jours, il mourut âgé de cent trente ans. On l'enterra avec les Rois dans la ville de David, parce qu'il avoit fait beaucoup de bien à Israël, & qu'il avoit honoré Dieu, & réparé son temple.

Après que Joïada fut mort, les principaux de Juda vinrent trouver le Roi, & lui rendirent de profonds respects. Ce Prince, gagné par leurs soumissions, les écouta avec complaisance. Ils abandonnerent le temple du Seigneur le Dieu de leurs peres, s'attacherent au culte des idoles & des bois profanes, & ce péché attira la colere du Seigneur sur Juda & sur Jérusalem. Il leur envoyoit des prophetes pour les ramener au Seigneur ; mais, ils ne vouloient point les écouter, quelques protestations qu'ils leur fissent. L'esprit de Dieu remplit donc le Grand-Prêtre Zacharie fils de Joïada ; il vint se présenter devant le peuple & leur dit : » Voici ce que dit » le Seigneur votre Dieu : » Pourquoi violez-vous les » préceptes du Seigneur ? Cela » ne vous sera pas avantageux, » car vous avez abandonné le » Seigneur, & il vous abandon» nera. » Ces gens s'unirent ensemble contre lui, & le lapiderent dans le vestibule du temple, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu du Roi. Ainsi, Joas ne se souvint point des extrêmes obligations qu'il avoit à Joïada pere de Zacharie, mais il fit tuer son fils, qui, sur le point d'expirer, dit : » Dieu » voit le traitement que vous » me faites, & il vengera ma » mort. »

L'année finie, l'armée de Syrie vint contre Joas ; elle entra dans Juda & dans Jérusalem, & fit mourir tous les Princes du peuple, & elle envoya au Roi de Damas tout le butin qu'elle fit. Ces Syriens étoient venus en fort petit nombre, & Dieu leur livra entre les mains une multitude infinie, parce qu'elle avoit abandonné le Seigneur le Dieu de ses peres. Ils traiterent Joas même avec la dernière ignominie; & se retirant ils le laisserent dans d'extrêmes langueurs. Enfin, ses serviteurs s'éleverent contre lui, pour venger le sang du fils de Joïada, & ils le tuerent dans son lit. Il mourut ainsi & fut enterré dans la ville de David, mais non pas dans le tombeau des Rois. Ceux qui avoient conspiré contre lui, étoient Zabad fils de

Semmaath femme Ammonite, & Josabad fils de Sémarith femme Moabite. Ce qui regarde ses enfans, la grande somme d'argent qu'on avoit amassée sous lui, le rétablissement de la maison de Dieu, tout cela étoit écrit plus en détail dans les mémoires pour l'histoire des Rois. Amasias son fils regna en sa place, l'an 834 avant J. C.

JOAS, *Joas*, Ἰωάς. (a) fils de Joachaz, fut déclaré roi d'Israël, du vivant même de son pere, l'an du monde 3163, & 837 avant Jesus-Christ. Il regna seul deux ans après, & son regne fut de seize ans, en y comprenant les deux années qu'il avoit regné avec son pere. Il fit le mal devant le Seigneur, & imita Jéroboam fils de Nabat, qui avoit fait pécher Israël. Nous ne sçavons pas beaucoup de particularités de son regne; mais, nous sçavons que le Seigneur l'avoit destiné pour rétablir les affaires du royaume d'Israël, qui avoient été très-dérangées sous Joachaz son pere.

Elisée étant tombé malade de la maladie dont il mourut, Joas alla le voir; & il pleuroit devant lui en disant : *Mon pere, mon pere, vous êtes le char d'Israël & celui qui le conduit.* Elisée lui dit : Apportez-moi un arc & des fleches. Et le Roi d'Israël lui apporta un arc & des fleches. Elisée lui dit : Mettez votre main sur cet arc. Il mit les mains sur l'arc, & Elisée mit les mains sur celles du Roi. Alors, il lui dit : Ouvrez la fenêtre qui regarde l'orient. Le Roi l'ayant ouverte, Elisée lui dit : Jettez une fleche. Et le Roi l'ayant jettée, Elisée dit : » C'est la fleche du salut du » Seigneur, c'est la fleche de » salut contre la Syrie; vous » battrez la Syrie à Aphec, » jusqu'à ce que vous l'exter- » miniez. » Il lui dit encore: Prenez des fleches : Le Roi en ayant pris, Elisée lui dit : *Frappez la terre avec vos fleches.* Il la frappa trois fois, & il s'arrêta. Et l'homme de Dieu se mit en colère contre lui, & lui dit : » Si vous eussiez frappé la terre » cinq ou six ou sept fois, vous » eussiez battu la Syrie jusqu'à » l'exterminer entièrement; » mais, maintenant vous la bat- » trez par trois fois. » Elisée mourut donc & fut enterré; & Joas reconquit sur Bénadad, roi de Syrie, fils & successeur d'Hazaël, toutes les villes qu'Hazaël avoit prises sur Joachaz. Joas battit Bénadad dans trois combats, & il réunit au royaume d'Israël les villes que les rois de Syrie en avoient usurpées & démembrées.

Joas après cela regna en paix assez long-tems. Amasias, roi de Juda, ayant remporté une grande victoire sur les Iduméens, envoya défier Joas, & lui fit dire : » Venez, & voyons-

(a) Reg. L. IV. c. 13. v. 10. *& seq.* Paral. L. II. c. 25. v. 17. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaic. p. 315, 316. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 397. *& suiv.*

nous ensemble. » Joas lui fit faire cette réponse par ses Ambassadeurs : » Le chardon qui est » sur le Liban, envoya vers » le cedre du Liban, & lui dit: » Donnez votre fille en mariage à mon fils. Mais, en même-tems, les bêtes de la forêt du Liban passerent, & » foulerent aux pieds le chardon. Vous avez défait Edom, » & votre cœur s'est enflé » d'orgueil. Demeurez en paix » dans votre maison. Pourquoi » cherchez-vous votre malheur, » & celui de votre peuple ? » Mais, Amasias ne voulut point l'écouter. Joas se mit donc en campagne. Amasias fut battu, & pris dans le combat. Joas entra dans Jérusalem, & fit abattre jusqu'à quatre cens coudées des murailles de cette ville, depuis la porte d'Ephraïm, jusqu'à la porte de l'Angle. Il prit tous les trésors du temple & du palais royal, & s'en revint triomphant à Samarie. Il y mourut en paix peu de tems après cette victoire, & eut pour successeur Jéroboam II, l'an 821 avant Jesus-Christ.

JOATHAM, *Joatham*, (a) Ἰωάθαν, le plus jeune des fils de Gédéon, s'échappa du carnage que ceux d'Ephra firent de soixante-dix de ses freres, en présence & par les ordres d'Abimélech leur frere bâtard. Après cela, ceux de Sichem établirent roi Abimélech, parce qu'il étoit leur compatriote.

Un jour qu'on célébroit à Sichem une fête solemnelle, où un grand nombre de peuple s'étoit rendu, Joatham éleva si haut sa voix du sommet de la montagne de Garizim, qui étoit près de la ville, que tout le peuple l'entendit, & se tut pour l'écouter. Il les pria d'être attentifs, & leur dit que les arbres s'étant un jour assemblés & parlant comme font les hommes, ils prierent le figuier de vouloir être leur Roi; mais qu'il le refusa en disant, qu'il se contentoit de l'honneur qu'ils lui rendoient en considération de la bonté de ses fruits, & n'en désiroit pas davantage. Qu'ils déférerent ensuite le même honneur à la vigne; mais qu'elle le refusa aussi. Qu'ils l'offrirent à l'olivier, qui ne témoigna pas moins de modération que les autres. Enfin qu'ils s'adresserent au buisson dont le bois n'est bon qu'à brûler, & qu'il leur répondit : *Si c'est tout de bon que vous voulez me prendre pour votre Roi, reposez-vous sous mon ombre; mais, si ce n'est que par moquerie & pour me tromper, que le feu sorte de moi, & qu'il vous consume tous.* » Je » ne vous dis pas ceci, ajouta » Joatham, comme un conte » pour vous faire rire; mais, » je vous le dis parce qu'étant » redevables à Gédéon de tant » de bienfaits, vous souffrez » qu'Abimélech, dont l'humeur » est semblable au feu, soit de-

(a) Judic. c. 9. v. 5. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 155, 156.

» venu votre tyran, après avoir » assassiné si cruellement ses » freres. » En achevant ces paroles, il s'en alla, & demeura caché durant trois ans dans des montagnes pour éviter la fureur d'Abimélech.

On ne sçait pas ce qu'il devint depuis ce tems-là ; mais, la prédiction, ou l'imprécation qu'il avoit faite contre ceux de Sichem & Abimélech, eurent leur accomplissement peu de tems après.

JOATHAM, *Joatham*, (a) Ἰωάθαμ, fils d'Ozias, roi de Juda. Ozias ayant été frappé de lepre, pour avoir entrepris d'offrir de l'encens, ce qui étoit une fonction réservée aux seuls Prêtres, Joatham son fils fut chargé du gouvernement du royaume; mais, il ne prit le titre de Roi, qu'à la mort de son pere, qui arriva l'an du monde 3246, & 754 avant Jesus-Christ.

Joatham avoit vingt-cinq ans, quand il commença à regner, & il regna seize ans à Jérusalem. Sa mere s'appelloit Jérusa, & étoit fille de Sadoc. Josephe assure qu'il ne manquoit aucune vertu à ce Prince, parce qu'il n'étoit pas moins religieux envers Dieu, qu'il étoit juste envers les hommes. L'Écriture lui rend le même témoignage, lorsqu'elle dit qu'il fit ce qui étoit droit en la présence du Seigneur ; & il se conduisit en tout comme avoit fait Ozias son pere, si ce n'est qu'il n'entra point dans le temple du Seigneur ; mais, le peuple continuoit encore de vivre dans ses désordres. C'est-à-dire, que Joatham ne détruisit point les hauts lieux, où le peuple continuoit à sacrifier & à offrir de l'encens.

Ce fut lui qui bâtit la grande porte de la maison du Seigneur, & qui fit faire beaucoup de bâtimens sur la muraille d'Ophel. Il fit encore bâtir des villes sur les montagnes de Juda, & des châteaux & des tours dans les bois. Il fit la guerre aux Ammonites; il les vainquit, & ils lui donnerent alors cent talens d'argent, dix mille corus de froment & autant d'orge. Les enfans d'Ammon lui payerent le même tribut, la seconde & la troisième année. Joatham devint puissant, parce qu'il avoit réglé ses voies en la présence du Seigneur son Dieu. Ce Prince s'endormit avec ses peres, & on l'enterra dans la ville de David.

Sur la fin de son regne, le Seigneur envoya contre lui Rasin roi de Syrie, & Phacée roi d'Israël. Nous ne sçavons pas les particularités de ces guerres. Mais, il paroît par Isaïe, que le païs de Juda étoit dans un état fort triste au commencement du regne d'Achaz, fils & successeur de Joatham.

(a) Reg. L. IV. c. 15. v. 32. *& seq.* c. 16. v. 1. Paral. L. II. c. 26. v. 21. c. 27. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 320, 321.

JOATHAN, *Joathan*, (*a*) Ἰωάθαμ, fut le second des enfans de Jahaddaï.

JOB, *Job*, [illegible] (*b*) fut le troisième fils d'Issachar.

JOB, *Job*, [illegible] (*c*) devenu si célebre par sa patience, & par son attachement à la piété & à la vertu, demeuroit dans la terre de Hus, ou dans l'Ausite, dans l'Idumée orientale, aux environs de Bozra.

On est fort partagé sur son origine, & sur le tems auquel il a vécu. On lit à la fin des exemplaires Grecs & Arabes de Job, & dans l'ancienne vulgate Latine ces mots, & l'on y dit qu'ils sont tirés du Syriaque : « Job a demeuré dans l'Ausite, sur les confins de l'Idumée & de l'Arabie ; son premier nom étoit Jobab. Il épousa une femme Arabe, dont il eut un fils nommé Ennon. Pour lui, il étoit fils de Zara, des descendans d'Esaü & de Bozra ; ensorte qu'il étoit le cinquième depuis Abraham. Il regna dans l'Idumée ; & voici l'ordre des Rois qui y ont regné avant & après lui. Balac fils de Béor regna dans la ville de Dénaba ; après lui regna Job, autrement appellé Jobab. A Job succéda Asom prince de Théman. Après lui, regna Adad fils de Barad, qui défit les Madianites dans les campagnes de Moab. Le nom de sa ville étoit Jéthem. Les amis de Job qui vinrent le trouver, sont Eliphaz, de la postérité d'Esaü, & Roi de Théman, Baldad Roi des Sauchiens, & Sophas Roi des Minéens. »

Voilà ce que nous avons de plus ancien touchant la Généalogie de Job. Aristée, Philon, Polyhistor, reconnoissent cette Généalogie ; les anciens peres Grecs & Latins ont reconnu & cité cette addition, & Théodotion l'a conservée dans sa traduction du livre de Job. Nous ne voyons aucune bonne raison pour rejetter cette tradition, qui vient apparemment des Juifs, & qui a été reçue par les anciens Peres. En la suivant, nous trouvons que Job étoit contemporain de Moïse.

ABRAHAM.

Isaac.

Jacob.	Esaü.
Levi.	Rahuël.
Amram.	Zaré.
Moïse.	Jobab.

Job étoit un homme plein de droiture, de vertu & de religion ; il avoit de très-grands biens, qui consistoient en bétail & en esclaves ; ce qui faisoit alors les principales richesses, même des Princes, sur-tout dans l'Arabie & dans l'Idumée. Sa famille étoit nombreuse, puisqu'il avoit sept fils & trois

(*a*) Paral. L. I. c. 2. v. 47.
(*b*) Genes. c. 46. v. 13.
(*c*) Job. c. 1. & *seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 382, 383.

filles, & apparemment de la même femme; enfin, il étoit illustre parmi tous les Orientaux & les peuples de deçà & de delà l'Euphrate. Ses enfans se traitoient tour à tour, & lorsque le cercle des jours de festin étoit achevé, Job envoyoit chez ses enfans, les purifioit, & offroit pour chacun d'eux des holocaustes, afin que Dieu leur pardonnât, s'ils étoient tombés dans quelque faute contre lui. Pour lui, il nous dit lui-même qu'il avoit un éloignement infini, non-seulement de l'injustice, de l'Idolâtrie, de la fraude, de l'adultère, mais qu'il évitoit même jusqu'aux mauvaises pensées & aux regards dangereux, & qu'il avoit fait un pacte avec ses yeux de ne pas regarder même une vierge; qu'il étoit naturellement compatissant aux misères des pauvres; qu'il étoit le pere de l'orphelin, l'appui de la veuve, le conducteur de l'aveugle, & le soutien du boiteux.

Un jour, les enfans de Dieu, ou les Anges, s'étant présentés devant le Seigneur, Satan y parut aussi avec eux. Le Seigneur lui demanda s'il avoit remarqué Job, & la manière dont il vivoit. Satan répondit que Job avoit bien raison de servir & de craindre le Seigneur, puisqu'il l'avoit comblé de tant de biens. Mais, ajouta-t-il, étendez un peu votre main, & vous verrez s'il ne vous maudira pas en face. Dieu permit à Satan de tenter Job dans tous ses biens; mais, il lui défendit de toucher à sa personne. Satan, étant donc sorti de devant le Seigneur, alla exercer la permission que Dieu lui avoit donnée. Il commença par les bœufs. Une troupe de Sabéens, peuples Arabes, vinrent fondre sur les Laboureurs de Job, les passerent au fil de l'épée, & enleverent tous les bœufs. Un seul serviteur échappa pour en apporter la nouvelle. Cet homme parloit encore, lorsqu'un second vint dire à Job: » Le feu » du ciel est tombé sur vos mou» tons, & sur ceux qui les gar» doient, & les a tous réduits » en cendres; & je me suis » sauvé seul pour vous en ap» prendre la nouvelle. »

Il n'avoit pas achevé de parler, lorsqu'un troisième vint dire à Job: » Les Chaldéens, » divisés en trois bandes, se » sont jettés sur vos chameaux, » & les ont enlevés. Ils ont tué » tous vos gens, & je me suis » sauvé seul pour vous en appor» ter la nouvelle. » Cet homme parloit encore, lorsqu'il en vint un quatrième, qui dit: » Lors» que vos fils & vos filles man» geoient & buvoient dans la » maison de leur frere aîné, un » vent impétueux est venu fon» dre tout d'un coup contre la » la maison, & l'ayant ébran» lée, l'a fait tomber sur vos » enfans; & ils ont tous été écra» sés sous ses ruines. Je me suis » échappé seul pour vous en ap» prendre la nouvelle. » Alors,

Job déchira ses vêtemens ; & s'étant coupé les cheveux, il se jetta par terre, en disant : » Je suis sorti nu du ventre de ma » mere, & j'y retournerai nu. » Le Seigneur m'avoit tout don- » né, le Seigneur m'a tout ôté ; » il n'est arrivé que ce qui lui » a plu ; que le nom du Sei- » gneur soit béni. »

Satan se trouva encore une autre fois devant le Seigneur ; & le Seigneur lui ayant demandé s'il n'avoit pas considéré la patience de Job, au milieu des maux dont il l'avoit affligé, Satan repartit : » L'hom- » me abandonnera toujours » peau pour peau, & il don- » nera tout pour sauver sa » vie ; mais, étendez votre » main, & frappez ses os & » sa chair, & vous verrez s'il » ne vous maudit pas en face. » Le Seigneur répondit : Va, » il est en ta main ; mais ne » touche pas à sa vie. » Satan le frappa donc d'une effroyable plaie, depuis la tête, jusqu'aux pieds ; & Job, s'étant assis sur un fumier, ôtoit avec un morceau d'un pot de terre, le pus qui sortoit de ses ulceres. Alors, sa femme vint lui dire : » Quoi ! » Vous demeurez encore dans » votre simplicité & dans votre » piété ; maudissez Dieu, & » puis vous mourrez. Job lui » répondit : Vous parlez com- » me une femme qui n'a point » de sens. Si nous avons reçu » les biens de la main du Sei- » gneur, pourquoi n'en rece- » vrions-nous pas aussi les » maux ? » Dans tout cela Job ne pécha point par ses levres.

Cependant, trois amis de Job apprirent les maux qui lui étoient arrivés ; & étant partis chacun de leur païs, ils vinrent le trouver ; c'étoient Eliphaz de Théman, Baldad de Such, & Sophar de Namath. On en voit encore un quatrième, nommé Éliu de Buz, qui paroît au chapitre XXXII de Job, & qui se mêle dans leur dialogue. Ces amis vinrent donc trouver Job ; & ayant levé les yeux de loin, pour le considérer, ils ne le reconnurent point. S'étant enfin approchés, ils commencerent à pleurer, à déchirer leurs habits, à jetter de la poussière en l'air, pour la faire retomber sur leur tête : & ils demeurerent assis sur la terre auprès de lui pendant sept jours sans lui rien dire. Mais, à la fin, Job rompit le silence, & se plaignit amérement de son malheur. Ses amis ne distinguant pas les maux dont Dieu éprouve ses amis, de ceux dont il châtie les méchans, prirent les plaintes de Job, pour autant de marques de son impatience, & l'accuserent d'impiété envers Dieu, l'invitant à retourner à lui par la pénitence, & à se soumettre humblement à sa justice, puisqu'il ne souffroit rien qu'il n'eût bien mérité par ses crimes précédens.

Job, convaincu de son innocence & sûr du témoignage de sa conscience, soutint au

contraire que ses peines étoient au-dessus de ses fautes, & prouva que Dieu châtioit quelquefois les justes simplement pour les éprouver, pour leur donner lieu de se perfectionner, ou enfin parce qu'il le vouloit, pour des raisons inconnues aux hommes. C'est-là le principe de Job. Ses amis étoient dans un systême tout différent. Voilà sur quoi roule tout le livre de Job, & tous les discours que l'on y lit.

Pour terminer cette dispute, Dieu paroît dans une nuée, & décide en faveur de Job, sans toutefois approuver les expressions dures, que la véhémence de la douleur & la chaleur de la dispute lui avoient comme arrachées. Job reconnut humblement sa faute, & en demanda pardon. Le Seigneur condamne les amis de Job, & leur ordonne d'expier leurs péchés par des sacrifices qu'ils feront offrir par les mains de Job. Il retire & arrête le pouvoir du Démon, rend la santé à Job, lui donne le double des biens qu'il possédoit auparavant, lui accorde une belle & nombreuse famille, & couronne une sainte vie par une heureuse mort. Voilà le précis de l'histoire de Job.

Le tems, auquel ce saint homme a vécu, est un point fort contesté. Mais, en le supposant contemporain de Moïse, & plaçant le tems de son épreuve quelques années après la sortie de l'Égypte, (on ne peut pas le mettre auparavant, puisqu'il parle de cet évenement) il pourra avoir vécu jusqu'au tems d'Othoniel. Supposant, par exemple, qu'il fut frappé de Dieu sept ans après la sortie d'Égypte, l'an du monde 2520, & 1480 avant Jesus-Christ, & ayant vécu cent quarante ans après son rétablissement, comme il le dit lui-même, il sera mort en 2660, deux ans avant la mort d'Othoniel. On croit qu'il avoit vécu soixante-dix ans dans la prospérité, & qu'après sa disgrace Dieu lui doubla ce nombre. Ainsi, il aura vécu en tout deux cens dix ans, supposé que sa disgrace n'ait été que d'un an. Ceux qui veulent qu'elle ait duré sept ans, ou même davantage, pourront augmenter d'autant le nombre que nous avons marqué; car en cela on n'a rien de bien certain.

JOBAB, *Jobab*, [illegible], (a) fils de Zara ou Zaré de Bosra, monta sur le trône d'Edom, après la mort de Béla, & eut pour successeur Husam, qui étoit du païs de Théman.

JOBAB, *Jobab*, [illegible], (b) étoit le dernier des enfans de Jectan.

JOBAB, *Jobab*, [illegible], (c) roi de Madon, fut un de ceux

(a) Genes. c. 36. v. 33, 34. Paral. L. I c. 1. v. 44.

(b) Genes. c. 10. v. 29. Paral. L. I. c. 1. v. 23.

(c) Josu. c. 11. v. 1. *& seq.*

qui se joignirent à Jabin roi d'Asor contre Josué. *Voyez* Jabin.

JOBAB, *Jobab*, Ἰωβάβ, (*a*) fils de Saharaïm & de Hodes sa femme, étoit de la tribu de Benjamin.

JOBAB, *Jobab*, Ἰωβάβ, (*b*) fils d'Elphaal, étoit aussi de la tribu de Benjamin.

JOCASTE, *Jocasta*, (*c*) Ἰοκάστη, fille de Créon, roi de Thebes, fut mariée à Laius.

Diodore de Sicile, Apollodore, Stace, Eusebe & plusieurs autres, racontent que Laius, ayant épousé Jocaste, apprit de l'oracle, qu'il seroit mis à mort par l'enfant qui naîtroit de ce mariage, ce qui l'obligea de vivre avec la Reine dans une grande réserve; mais, un jour de débauche, il en approcha, & elle devint grosse. Lorsqu'elle fut accouchée, Laius, l'esprit rempli & troublé de la prédiction, ordonna à un domestique affidé d'aller exposer l'enfant dans un lieu désert. Celui-ci, au lieu de l'abandonner à la merci des bêtes féroces, l'attacha par les pieds à un arbre, ce qui lui fit donner le nom d'Œdipe. Ce Prince, étant devenu grand, tua son pere dans un combat, & épousa depuis Jocaste sa mere sans la reconnoître. Il en eut deux fils, Etéocle & Polynice, & deux filles Antigone & Ismène. Mais, ayant dans la suite découvert le mystère de sa naissance, & par conséquent son parricide & son inceste, il se creva les yeux, & s'étant démis de la Royauté, se retira à Athènes, & Jocaste se fit mourir de désespoir.

Cette Princesse, selon d'autres traditions, n'eut point d'enfans d'Œdipe. Homère, dit Pausanias, le déclare dans l'Odyssée; car, Ulysse après avoir dit qu'il vit aux enfers la mere d'Œdipe, la belle Jocaste, qui moins criminelle qu'imprudente avoit épousé son propre fils, en sorte que le malheureux Œdipe se trouvoit tout à la fois l'assassin de son pere & le mari de sa mere, Ulysse, dis-je, ajoute en parlant d'Epicaste ou de Jocaste:

Mais, aussi-tôt les Dieux précipitant ses jours,
De cet affreux inceste arrêterent le cours.

En effet, comment les Dieux auroient-ils arrêté le cours de cet inceste abominable, si Œdipe avoit eu quatre enfans de Jocaste? Aussi ne les eut-il pas d'elle, mais d'Euryganée fille d'Hyperbas, comme le rapporte l'auteur du Poëme intitulé l'*Œdipodie*, ou les aventures d'Œdipe.

JOCASTE, *Jocastes*, (*d*)

(*a*) Paral. L. I. c. 8. v. 9.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 18.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 185. Pauf. pag. 550, 551. Homer. Odyss. L. XI. v. 270. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 182. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. p. 146. *& suiv.*
(*d*) Diod. Sicul. p. 202.

Ἰοκάστης, un des fils d'Eole, se mit en possession des rivages de l'Italie jusqu'à Rhege.

JOCASTE, *Jocastes*, (*a*) Ἰοκάστης, nom que l'on donna à Julie mere de Caracalla & de Géta.

JOCHABED, *Jochabed*, (*b*) Ἰωχαβέδ, épousa Amram, duquel elle eut Moïse, Aaron & Marie.

JOCUS, autrement Jeu, Dieu de la fable. *Voyez* Jeu.

JOED, *Joëd*, Ἰωάδ, (*c*) fils de Phadaïa, & pere de Mosollam.

JOEL, *Joël*, Ἰωὴλ, (*d*) l'aîné des enfans de Samuël. Ce Prophete, étant devenu vieux, établit Joël & Abia son second fils juges d'Israël. Ils exerçoient leur jurisdiction dans la ville de Bersabée, à l'extrêmité méridionale de la Palestine. Mais, ils ne marcherent pas sur les traces de leur pere; ils reçurent des présens, & rendirent des jugemens injustes; ce qui obligea les anciens d'Israël à demander un Roi à Samuël.

JOEL, *Joël*, Ἰωὴλ, (*e*) de la tribu de Siméon, étoit fils de Josabias.

JOEL, *Joël*, Ἰωὴλ, (*f*) un des vaillans hommes de l'armée de David.

JOEL, *Joël*, Ἰωὴλ, (*g*) Lévite, qui, du tems de David, étoit chef des descendans de Gersom, & avoit sous lui deux cens trente de ses freres.

JOEL, *Joël*, Ἰωὴλ, (*h*) fils de Phadaïa, étoit chef de la demi tribu de Manassé, du tems de David.

JOEL, *Joël*, Ἰωὴλ, (*i*) fils de Phatuël, le second des douze petits Prophetes, étoit, dit-on, de la tribu de Ruben, & de la ville de Béthoron, ou plutôt Bétharan; car, Béthoron étoit en deçà du Jourdain, dans la tribu d'Ephraïm, & Bétharan étoit de l'autre côté du fleuve, dans la tribu de Ruben. Joël prophétisa dans le royaume de Juda; & l'on croit qu'il n'y parut qu'après le transport des dix Tribus & la ruine du royaume d'Israël. On ne sçait pas distinctement l'année où il commença à prophétiser, ni celle de sa mort. Il parle d'une grande famine, & d'une inondation de sauterelles, qui ravagerent la Judée; mais, comme ces maux ne sont point rares dans ce païs, & que l'histoire n'a pas tenu regître de toutes ces sortes d'évenemens, on n'en peut rien inférer pour fixer l'époque de la prophétie de Joël.

Saint Jérôme, suivi de plusieurs autres tant anciens que modernes, a cru que Joël étoit contemporain d'Osée, suivant cette regle, que quand on n'a

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 171.
(*b*) Exod. c. 6. v. 20.
(*c*) Esdr. L. II. c. 11. v. 7.
(*d*) Reg. L. I. c. 8. v. 2. *& seq.*
(*e*) Paral. L. I. c. 4. v. 35.
(*f*) Paral. L. I. c. 11. v. 38.
(*g*) Paral. L. I. c. 15. v. 7.
(*h*) Paral. L. I. c. 27. v. 20.
(*i*) Joël. c. 1. *& seq.*

point de preuve certaine du tems auquel a vécu un Prophete, on doit le rapporter au tems de celui qui précede, & dont l'époque est connue. Cette regle n'est pas toujours certaine, & ne doit pas empêcher de suivre un autre systême, si l'on a de bonnes raisons pour le faire. Les Hébreux veulent que Joël ait prophétisé sous Manassé, & croyent que la famine dont il parle, est la même qui est marquée dans Jérémie, VIII, 13. Mais, si cela est, comme il y a assez d'apparence, il faut dire que Joël prophétisa après Manassé, puisque dans le même endroit de Jérémie, le Seigneur déclare qu'il est résolu de disperser son peuple parmi les nations, à cause des péchés que Manassé a commis; ce qui sembleroit insinuer que Manassé n'étoit plus. Ainsi, nous aimons mieux placer Joël sous Josias roi de Juda, en même tems que Jérémie.

Il représente sous l'idée d'une armée ennemie, une nuée de sauterelles, qui de son tems vint fondre sur la Judée, & qui y causa un dégât infini. Cela, joint aux chenilles & à la sécheresse, y causa une grande famine. Dieu, touché des malheurs & des prieres de son peuple, dissipa les sauterelles, & le vent les jetta dans la mer; la fertilité & l'abondance succéderent à la famine. Après cela, le Prophete prédit le jour du Seigneur, & la vengeance qu'il doit exercer dans la vallée de Jezraël. Il parle du Docteur de la justice, que Dieu doit envoyer; du saint-Esprit, qui doit descendre sur toute chair. Il dit que Jérusalem sera éternellement habitée; que delà sortira le salut; que quiconque invoquera le nom du Sauveur, sera sauvé. Tout cela regarde la nouvelle alliance & le tems du Messie.

JOELA, *Joëla*, Ἰωηλά. (*a*) fils de Jéroham, fut un de ceux qui allerent trouver David à Sicelec, lorsque ce Prince fuyoit Saül.

JOEZER, *Joëzer*, Ἰωζαιρ, (*b*) fut aussi un de ceux qui s'attacherent à David, persécuté par Saül.

JOGLI, *Jogli*, Ἐγλὶ. (*c*) fut pere de Bocci, de la tribu de Dan.

JOHA, *Joha*, Ἰωζαε. (*d*) fils de Samri de Thosa, étoit un des braves de l'armée de David.

JOHA, *Joha*, Ἰωάχ, (*e*) secrétaire du roi Josias, fut employé aux réparations du Temple. Ce Joha étoit fils de Joachaz.

JOHANAN, *Johanan*, (*f*) Ἰωάναν. fils de Carée, ayant sçu qu'Ismaël, fils de Nathanias, étoit venu à Masphath,

(*a*) Paral. L. I. c. 12. v. 7.
(*b*) Paral. L. I. c. 12. v. 6.
(*c*) Numer. c. 34. v. 22.
(*d*) Paral. L. I. c. 11. v. 45.
(*e*) Paral. L. II. c. 34. v. 8.
(*f*) Reg. L. IV. c. 25. v. 23. Jerem. c. 40. v. 15, 16.

pour tuer Godolias, qui y avoit été laissé par Nabuchodonosor, pour gouverner les restes du peuple qui étoient demeurés dans le païs, en avertit cet officier, & s'offrit même à aller tuer Ismaël, pour le prévenir. Mais, Godolias ne l'ayant pas voulu croire, fut massacré peu de tems après, l'an du monde 3417, & 583 avant Jesus-Christ.

JOHANAN, *Johanan*, *(a)* Ἰωάναν, l'aîné des fils de Josias. On croit qu'il mourut sans laisser de postérité, parce que l'Écriture ne parle plus de lui.

JOHANAN, *Johanan*, *(b)* Ἰωάναν, étoit le cinquième des enfans d'Elioënaï.

JOHANAN, *Johanan*, *(c)* Ἰωάναν, grand Sacrificateur des Juifs, fils d'Azarias, fut pere d'un fils qui porta aussi le nom d'Azarias. Josephe, qui le fait fils de Judas, le nomme Jean, au lieu de Johanan. *Voyez* Jean.

JOHANAN, *Johanan*, *(d)* Ἰωνάθαν, fut le sixième des enfans de Méselémia. Il est compte au nombre de ceux qui gardoient les portes de la maison du Seigneur.

JOHANAN, *Johanan*, *(e)* Ἰωάναν, officier qui commandoit deux cens quatre-vingt mille hommes, sous le regne de Josaphat.

JOHEL, *Johel*, Ἰωὴλ, *(f)* de la tribu d'Issachar, étoit fils d'Jzrahia.

JOIADA, *Joiada*, Ἰωϊαδὰ, *(g)* successeur d'Azarias, dans la grande Sacrificature des Juifs. Il semble que le premier livre des Paralipomènes confonde Joiada avec Johanan. Ce grand Prêtre, avec Josabeth sa femme, sauva le jeune Prince Joas, fils de Joram roi du Juda, qui n'avoit pas encore un an, des mains d'Athalie, qui, pour regner seule, avoit entrepris d'éteindre entièrement la race royale. Joïada cacha ce jeune Prince dans le temple, avec sa nourrice.

Au bout de sept ans, Joiada persuada à cinq Capitaines de se joindre à lui pour ôter la couronne à Athalie & la mettre sur la tête de Joas. Ils s'obligerent tous par serment de garder le secret, & conçurent une ferme espérance de venir à bout de leur entreprise. Ces cinq Capitaines allerent ensuite de tous côtés avertir au nom du grand Sacrificateur les Sacrificateurs, les Lévites, & les principaux des Tribus, de se rendre auprès de lui à Jérusalem. Lorsqu'ils y furent arrivés, Joïada leur dit que pourvu qu'ils voulussent lui promettre avec serment de lui garder un

(a) Paral. L. I. c. 3. v. 15.
(b) Paral. L. I. c. 3. v. 24.
(c) Paral. L. I. c. 6. v. 9, 10.
(d) Paral. L. I. c. 26. v. 3.
(e) Paral. L. II. c. 17. v. 15.
(f) Paral. L. I. c. 7. v. 3.

(g) Reg. L. IV. c. 11. v. 4. *& seq.* c. 12. v. 2. *& seq.* Paral. L. I. c. 6. v. 9, 10. L. II. c. 22. v. 11. c. 24. v. 2. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 311. *& seq.*

secret inviolable, il leur communiqueroit une affaire très-importante pour tout le royaume, dans laquelle il avoit besoin de leur assistance. Ils le lui promirent & le lui jurerent ; & alors il leur fit voir ce seul Prince qui restoit de la race de David, & leur dit : » Voilà votre Roi, » & le seul qui reste de la mai» son de celui dont vous sçavez » que Dieu a prédit qu'il re» gneroit à jamais sur vous. » Ainsi, si vous voulez suivre » mon conseil, je suis d'avis » que le tiers de ce que vous » êtes ici, prenne le soin de » garder ce Prince dans le » temple ; qu'un autre tiers se » saisisse de toutes les avenues ; » que l'autre tiers fasse garde à » la porte par laquelle on va au » palais royal, & qui demeurera » ouverte ; & que tous ceux » qui n'ont point d'armes res» tent dans le Temple, où l'on ne » laissera entrer avec des armes » que les seuls Sacrificateurs. »

Il choisit ensuite quelques Sacrificateurs & quelques Lévites pour se tenir en armes près de la personne de leur nouveau Roi, afin de lui servir de gardes, avec ordre de tuer tous ceux qui voudroient entrer armés, & de n'avoir d'autre soin que de veiller à la conservation de la personne de ce Prince. Tous approuverent ce conseil, & se mirent en devoir de l'exécuter. Alors, Joïada ouvrit le magasin d'armes, que David avoit ordonné de faire dans le Temple, distribua tout ce qu'il en trouva aux Sacrificateurs & aux Levites, & les fit mettre à l'entour du Temple si près les uns des autres, qu'ils se pouvoient tous prendre par la main, afin qu'on ne pût les forcer pour y entrer. On amena ensuite le jeune Roi, & on le couronna. Joïada le consacra avec l'huile sainte ; & tous les assistans frappant des mains en signe de joie crierent : *Vive le Roi.*

Athalie ne fut pas moins troublée que surprise de ce bruit. Elle sortit de son palais, accompagnée de ses gardes. Les Sacrificateurs la laisserent entrer dans le temple ; mais, ceux qui avoient été disposés tout à l'entour, repousserent ses gardes & le reste de sa suite. Lorsque cette fière Princesse vit ce jeune Prince assis sur le trône avec la couronne sur la tête, elle déchira ses habits, & cria que l'on mît à mort cet enfant, dont on se servoit pour former une entreprise contre elle, & usurper le royaume. Joïada au contraire commanda aux Capitaines dont nous avons parlé de se saisir d'elle, & de la mener au torrent de Cédron pour lui faire recevoir le châtiment qu'elle méritoit, parce qu'il ne falloit pas souiller le temple du sang d'une personne si détestable. Il ajouta que si quelques-uns se mettoient en devoir de la défendre, ils les tuassent sur le champ. On executa aussi-tôt cet ordre ; & ainsi quand elle fut hors de la porte

par où sortoient les mulets du Roi, on la fit mourir.

Après un si grand changement, Joïada fit assembler dans le temple tous ceux qui étoient en armes & tout le peuple, & leur fit faire serment de servir fidelement leur nouveau Roi, de veiller pour sa conservation, & de travailler pour l'accroissement de son royaume. Il obligea Joas à promettre de sa part aussi avec serment, de rendre à Dieu l'honneur qui lui étoit dû, & de ne violer jamais les loix données par Moïse.

Tous coururent ensuite au temple de Baal, qu'Athalie & le Roi Joram son mari, pour faire plaisir au Roi Achab, avoient fait bâtir à la honte du Dieu tout-puissant, le ruinerent de fond en comble, & tuerent Mathan qui en étoit le Sacrificateur.

Joïada, selon l'institution du roi David, commit la garde du temple aux Sacrificateurs & aux Lévites, leur ordonna d'y offrir à Dieu deux fois le jour comme le porte la Loi, des sacrifices solemnels accompagnés d'encensemens, & choisit quelques-uns des Lévites pour garder les portes du temple, afin de n'y laisser entrer personne qui ne fût purifié.

Lorsque ce grand Sacrificateur eut ainsi disposé toutes choses, il mena du temple au palais royal ce jeune Prince accompagné de cette grande multitude. On le mit sur le trône; les acclamations de joie se renouvellerent; & comme il n'y avoit personne qui ne se tînt heureux de voir que la mort d'Athalie les mettoit dans un tel repos, toute la ville de Jérusalem passa plusieurs jours en fêtes & en festins. Ce jeune Roi, dont la mere nommée Sabia étoit de la ville de Bersabée, n'avoit alors, comme nous l'avons dit, que sept ans. Il fut un très-religieux observateur des loix de Dieu durant tout le tems que Joïada vécut, & il épousa, par son conseil, deux femmes dont il eut des fils & des filles.

Comme l'entretien du temple avoit été entiérement négligé sous les regnes de Joram, d'Ochosias & d'Athalie, Joas résolut de le faire réparer, & ordonna à Joïada d'envoyer des Lévites par tout le royaume, pour obliger tous ses sujets d'y contribuer chacun d'un demi-sicle d'argent. Joïada crut que le peuple ne se porteroit pas volontiers à donner cette contribution, & ainsi il n'exécuta point cet ordre. Joas, en la vingt-troisième année de son regne, lui témoigna qu'il le trouvoit fort mauvais, & lui commanda d'être plus soigneux à l'avenir de pourvoir à la réparation du temple. Alors, ce grand Sacrificateur trouva le moyen de porter le peuple à contribuer volontiers. Il fit faire un coffre de bois bien fermé avec une ouverture au-dessus en forme de fente, qu'on mit dans le temple auprès de l'au-

tel, & il fit sçavoir que chacun eût à y mettre selon sa dévotion ce qu'il voudroit donner pour la réparation du temple. Cette manière d'agir fut si agréable au peuple, qu'ils se pressoient à l'envi pour y jetter de l'or & de l'argent; & le Sacrificateur & le Secrétaire commis à la garde du trésor du temple vuidoient chaque jour ce tronc en la présence du Roi, & après avoir compte & écrit la somme qui s'y trouvoit le remettoient à la même place. Quand on vit qu'il y avoit assez d'argent, le grand Sacrificateur & le Roi firent venir tous les ouvriers & les matériaux nécessaires; & lorsque l'ouvrage fut achevé, on employa l'or & l'argent qui restoient en assez grande quantité, à faire des coupes, des tasses, & d'autres vaisseaux propres au service Divin. Il ne se passoit point de jour que l'on n'offrît à Dieu un grand nombre de sacrifices, & on observa très-exactement la même chose durant tout le tems que ce grand Sacrificateur vécut. Il mourut à l'âge de cent trente ans, & on l'enterra dans le sépulcre des Rois, tant à cause de sa rare probité, que parce qu'il avoit conservé la couronne à la race de David. Sa mort arriva l'an 830 avant Jesus Christ.

Il laissa un fils nommé Zacharie, qui fut grand-Prêtre après lui, & que Joas fit mourir, par une ingratitude qui a chargé sa mémoire d'une honte & d'un opprobre éternels.

JOIADA, *Joiada*, Ἰωδαὲ, (*a*) succéda à Éliasib son pere, grand Sacrificateur des Juifs. On ne sçait ni l'année précise de son pontificat, ni celle de sa mort. Il eut pour successeur Jonathan son fils.

JOIARIB, *Joiarib*, Ἰωαρὶμ, (*b*) chef de la première famille sacerdotale. On croit que c'est le même que Joarib, duquel les Maccabées tiroient leur origine.

JOIARIB, *Joiarib*, Ἰωαρὶμ, (*c*) fils de Zacharias, est un de ceux qui revinrent de Babylone avec Esdras, sous le regne d'Artaxerxè. Il étoit plein de sagesse & de science. Il fut pere d'Adaia.

JOIE, *Lætitia*, (*d*) se trouve personnifiée sur les médailles. On la voit dans une médaille de Faustine la jeune; c'est une femme qui tient de la main droite une couronne, & de la gauche un bâton; cette femme est peut-être l'Impératrice même. Dans une de Crispine, femme de Commode, elle tient de la main droite la couronne, & de la gauche un gouvernail. Dans Pertinax, elle tient la couronne à l'ordinaire, & la pique de l'autre main. Dans Tétricus, elle tient la couronne & une ancre.

La Joie est encore exprimée

(*a*) Esdr L. II. c. 12. v. 10.
(*b*) Paral L. I. c. 24. v. 7.
(*c*) Esdr. L. I. c. 8. v. 16. L. II. c. 11. v. 5.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom I. p. 335.

par des histoires, comme dans une médaille de Sévere, où *Lætitia temporum*, la réjouissance de ce tems-là, est exprimée par les jeux publics, les courses des chevaux, les naumachies, & les combats des animaux, spectacles qu'on donnoit au peuple en signe de Joie publique. Dans Antonin le pieux, *Lætitia* se trouve avec deux femmes qui parlent ensemble, & dont l'une tient un globe. C'est un point d'histoire qui regarde ou quelque heureux succès, ou quelque sujet de Joie, qui n'est pas assez exprimé pour être entendu dans des siecles si éloignés.

JOL, *Jol*, (*a*) nom d'une fête qui se célébroit dans le nord ; il en est fait mention dans l'Edda.

JONA, *Jona*, Ἰωνὰν, (*b*) fils d'Éliakim, & pere de Joseph un des ancêtres de Jesus Christ, selon la chair.

JONADAB, *Jonadab*, (*c*) Ἰωναδάβ, fils de Semmaa, étoit neveu de David, & cousin germain d'Amnon. Il passoit pour un homme fort rusé, & il étoit grand ami d'Amnon.

Ce jeune Prince étant tombé malade d'une maladie de langueur, Jonadab lui en demanda la cause. Amnon lui déclara confidemment qu'il avoit une passion très-violente pour sa sœur Thamar, née de David & d'une autre mere. Jonadab lui dit : » Demeurez couché » sur votre lit, & feignez » d'être malade. Lorsque le » Roi votre pere viendra vous » visiter, vous le prierez de » vous envoyer votre sœur » Thamar, pour vous préparer » quelque chose que vous pre- » niez de sa main. « Amnon suivit ce mauvais conseil, & viola Thamar ; ce qui fut cause qu'Absalon, frere de Thamar, tua Amnon, & jetta toute la famille royale dans la désolation.

JONADAB, *Jonadab*, (*d*) Ἰωναδάβ, fils de Réchab, chef des Réchabites, vivoit du tems de Jéhu, Roi d'Israël. On croit que c'est lui qui ajoûta à l'ancienne austérité des Réchabites, celle de ne pas boire du vin, de ne pas cultiver de champs, & de se contenter de ce que leurs troupeaux & leurs campagnes pouvoient leur donner pour leur nourriture.

On ignore quelle étoit la demeure ordinaire de Jonadab ; mais, nous lisons dans les livres des Rois, que Jéhu ayant été suscité de Dieu pour punir les crimes de la maison d'Achab, & venant à Samarie, pour faire périr tous les faux prophetes & les prêtres de Baal, rencontra Jonadab, fils de Réchab, & l'ayant salué, lui dit : *Votre cœur est-il droit à mon égard, comme le mien l'est au vôtre ?* Jonadab lui répon-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 43.

(*b*) Luc. c. 3. v. 30.

(*c*) Reg. L. II. c. 13. v. 3. & *seq.*

(*d*) Reg. L. IV c. 10. v. 15. & *seq.* Jerem. c. 35. v. 6. & *seq.*

dit : *Je suis à vous.* Alors, Jéhu lui donna la main, le fit monter sur son chariot, & lui dit : » Venez avec moi, & soyez » témoin du zele dont je brûle » pour le Seigneur. « Il le conduisit à Samarie, & fit mourir en sa présence tout ce qui restoit de la maison d'Achab, & tous les ministres du temple de Baal, l'an 880 avant Jesus-Christ. C'est tout ce que nous sçavons de la vie de Jonadab.

JONAS, *Jonas*, Ἰωνᾶς, (*a*) le cinquième des petits Prophetes, étoit Galiléen, natif de Geth-Opher, que l'on croit être la même que Jotapate, célebre par le siege que Josephe l'Historien y soutint contre l'armée Romaine, un peu avant la ruine de Jérusalem.

Quelques Rabbins pensent que Jonas étoit ce fils de la veuve de Sarepta, qui fut ressuscité par Élie; & cela, parce que cette veuve, ayant reçu son fils vivant, dit au Prophete: *Je sçais à présent que la parole de Dieu est vérité dans votre bouche.* On donna à ce jeune homme le nom de fils d'*Amathi*, parce qu'en Hébreu *Amath* signifie la vérité, & que par sa résurrection Jonas étoit en quelque sorte devenu fils d'Élie. Cette raison est certainement très-foible. Cependant, le sentiment qui veut que Jonas soit le fils de cette veuve, est tres-commun. Il est certain que Jonas vivoit sous Joas & sous Jéroboam II, Rois d'Israël. Il ne peut donc être le fils de la veuve de Sarepta, puisque le premier de ces deux Princes ne commença à regner que soixante ans après le transport d'Élie. D'autres ont voulu que Jonas ait été le fils de la femme de Sunam, dont Élisée ressuscita le fils. Mais, Sunam & Geth-Opher sont des lieux trop éloignés l'un de l'autre ; & nous sçavons certainement par l'Écriture, que Jonas étoit de Geth-Opher. Quelques-uns croyent que Jonas étoit ce Prophete, qu'Elisée envoya à Jéhu, pour le sacrer Roi d'Israël; mais, ce fait n'est nullement certain.

L'Auteur de la vie & de la mort des Prophetes, cité sous le nom de Saint Épiphane & de Dorothée, & la chronique paschale, disent que Jonas étoit natif de Cariathaïm, près d'Azoth, sur la Méditerranée. On lui attribue au même endroit cette prophétie : » Quand on » verra dans Jérusalem des peu» ples innombrables venus du » côté de l'occident, alors on » doit s'attendre à voir périr » cette ville de fond en com» ble ; & que cette ville sera » ruinée, quand on verra pleu» rer la pierre avec compas» sion. « Ces nations venues

(*a*) Numer. c. 32. v. 12. *Josu.* c. 14. v. 6, 14. c. 15. v. 17. Judic. c. 1. v. 12 Reg L. III. c. 17. v. 17. *& seq.* L. IV. c. 4. v. 16. *& seq.* c. 9. v. 1. *& seq.* c. 14. v. 25. Jonas. c. 1. *& seq.* Matth. c. 11. v. 39. *& seq.* c. 16. v. 4. Luc. c. 11. v. 29. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaic. p. 318.

du côté de l'occident, font les Romains ; & la pierre qui pleure fur Jérufalem, eft Jefus-Chrift, qui eft nommé la pierre angulaire dans l'écriture, & qui pleura fur Jérufalem peu de jours avant fa paffion. Le même Saint Épiphane raconte que Jonas de retour de Ninive, & confus de ce que fa prédiction contre cette ville n'eût pas été fuivie de l'exécution, fe retira avec fa mere près de la ville de Sur, ou plutôt de Tyr, où il demeura jufqu'à fa mort, dans la campagne de Saraa ; & qu'il fut enterré dans la caverne de Cénézéus, juge d'Ifraël. Ce juge eft apparemment Caleb, ou Othoniel. L'on donne à Caleb le furnom de Cénézéen en plus d'un endroit ; mais, on ne lit pas qu'il ait été juge d'Ifraël. Othoniel étoit fils de Cénez.

Voici ce que nous fçavons certainement au fujet de Jonas. Dieu lui ayant ordonné d'aller à Ninive, & d'y prêcher que le cri des crimes de fes habitans étoit monté jufqu'au ciel, & qu'ils étoient menacés d'une ruine prochaine, au lieu d'obéir à ces ordres, il voulut s'enfuir, & aller à Tarfe en Cilicie. Il s'embarqua donc à Joppé ; mais, le Seigneur ayant envoyé fur la mer une violente tempête, les mariniers faifis de crainte, crierent chacun à leur Dieu, & jetterent dans la mer ce qui étoit dans leur vaiffeau, pour le foulager. Cependant, Jonas dormoit au fond du vaiffeau. Alors, le pilote alla l'éveiller ; & ceux qui étoient dans le navire, jetterent au fort pour fçavoir d'où venoit cette tempête ; car, elle les avoit furpris dans un tems où il n'y avoit pas lieu de s'y attendre. Ayant donc jetté le fort, il tomba fur Jonas. Ils lui demanderent qui il étoit, & ce qu'il pouvoit avoir fait, pour attirer fur eux un tel orage. Il leur répondit qu'il étoit Hébreu ; qu'il adoroit le Dieu du Ciel ; qu'il étoit du nombre de fes Prophetes, & qu'il fuyoit devant fa face, pour ne pas aller à Ninive, où il étoit envoyé. Ils lui demanderent ce qu'il y avoit à faire pour fe garantir du naufrage. Il répondit : » Prenez-moi, & jettez-moi dans » la mer ; & la tempête s'appaifera. « En effet, ils le jetterent dans la mer ; & auffi-tôt l'orage fut appaifé.

Dieu prépara en même-tems un grand poiffon, qui engloutit Jonas. Ce poiffon étoit, felon les uns, une baleine, ou, felon d'autres, la lamie, le *canis carcharias*, ou le chien de mer. Le Prophete fut reçu dans le ventre du poiffon, & il y demeura trois jours & trois nuits. Il cria au Seigneur, & le Seigneur l'exauça, & ordonna au poiffon de le rendre, & de le jetter fur le bord. On croit qu'il le jetta au pied d'une montagne qui s'avançoit beaucoup dans la mer, entre Béryte & Tripoli. D'autres croyent que ce fut fur les côtes de Cilicie,

à deux lieues au nord d'Alexandrette ; ce qui est beaucoup plus probable, que ce que quelques-uns enseignent, que le poisson le conduisit jusques dans le Pont-Euxin ; d'autres, dans la mer Rouge ; d'autres, dans le golphe Persique ; & d'autres, au bord près de Ninive, ce qui n'a nulle apparence de vérité.

Alors, le Seigneur fit entendre sa voix une seconde fois à Jonas, & lui dit d'aller à Ninive. Il y alla ; & étant entré dans la ville, qui avoit trois journées de chemin, c'est-à-dire, environ vingt cinq lieues de tour, comme le marque Diodore de Sicile, Jonas marcha pendant un jour entier dans la ville, en criant : *Dans quarante jours Ninive sera détruite.* Les Ninivites crurent à sa parole, & se convertirent. Ils ordonnerent un jeûne public, & se couvrirent de sacs, depuis le plus petit, jusqu'au plus grand. Le Roi même de Ninive, que nous croyons être le pere de Sardanapale, connu dans les Auteurs prophanes, dit un Écrivain moderne, sous le nom d'Anacyndaraxa, ou d'Anabaxare, & dans l'Écriture, sous le nom de Phul, descendit de son trône, se couvrit d'un sac, & s'assit sur la cendre. Il fit défense aux hommes de prendre aucune nourriture, & de donner aux animaux ni à manger ni à boire. Il ordonna que les hommes & animaux se couvriroient de sacs, & qu'ils crieroient au Seigneur de toute leur force. Dieu se laissa toucher à leur pénitence, & n'exécuta point la sentence qu'il avoit prononcée contr'eux.

Jonas s'en affligea, & s'en plaignit à Dieu, disant qu'il s'étoit toujours bien douté qu'étant un Dieu de clémence & de misericorde, il ne manqueroit pas de se laisser fléchir. Il demanda au Seigneur qu'il le tirât du monde ; & s'étant retiré hors de la ville, il se fit un petit couvert de feuillages, jusqu'à ce qu'il vît ce qui arriveroit à la ville. Le Seigneur fit croître au-dessus de sa cabane une plante nommée en Hébreu *kikaion*, terme que les uns ont rendu par *une courge*, d'autres par *un lierre*, d'autres par *palma christi*, ou *ricinus*. Le lendemain, dès la pointe du jour, le Seigneur envoya un ver, qui piqua la racine de cette plante, & la fit sécher ; de sorte que le soleil venant à donner sur la tête de Jonas, il se trouva dans un si grand abattement, qu'il demanda à Dieu une seconde fois qu'il le tirât du monde. Alors, le Seigneur lui dit : » croyez-vous avoir raison de » vous fâcher ainsi pour la » mort d'une plante qui ne » vous a rien couté, qui est née » dans une nuit, & est morte » la nuit suivante ? Et vous ne » voudriez pas que je pardonnasse à une ville comme Ninive, où il y a six vingts mille » personnes, qui ne sçavent » pas distinguer leur main » droite d'avec la gauche ;

» c'est-à-dire, où il y a six » vingt mille enfans, qui n'ont » pas l'usage de la raison, & » qui n'ont point encore offensé » Dieu par des péchés actuels?» Comme les enfans ne font pour l'ordinaire que la cinquième partie des personnes qui remplissent les villes, on présume qu'il y avoit dans Ninive environ six cens mille personnes.

Après cela, Jonas revint apparemment de Ninive dans la Judée. Nous avons vu ci-dessus ce que Saint Épiphane a dit de sa retraite à Tyr, & de sa mort dans la campagne de Saraa. Les Orientaux, qui montrent son tombeau à Mosul, qu'ils croyent être la même que Ninive, sont persuadés qu'il y mourut, & y fut enterré. Du tems de Saint Jérôme, on voyoit son tombeau à Geth dans la Palestine; & les Turcs encore aujourd'hui montrent son mausolée à Geth-Opher, dans une chapelle souterreine, renfermée dans une mosquée.

L'on croit avoir le corps de Jonas à Venise, dans l'Église de Saint Apollinaire. L'on en voit aussi des reliques à Nocéra, dans le royaume de Naples, & dans l'abbaye du mont Cassin, où l'on montre une de ses côtes. Les Grecs ont depuis long-tems marqué leur vénération pour la personne de Jonas. Dès le sixième siecle, il y avoit une église & un monastere dédiés à ce Prophete. Les Grecs font sa fête le 21 Septembre, & les Russes le 22. Son nom ne paroît pas dans les anciens martyrologes des Latins. Vers le quatorzième siecle, on le mit au 27 de Janvier; mais, Baronius l'a fait remettre au 21 de Septembre.

On ne sçait pas en quel tems Jonas prédit que Jéroboam II, roi d'Israël, rétabliroit le royaume de Samarie, dans sa première étendue, depuis l'entrée d'Emath, jusqu'à la mer morte. On ignore si ce fut avant, ou après son voyage de Ninive.

Notre Sauveur, dans l'évangile, a souvent fait mention de Jonas. Il dit que les Ninivites s'éleveront au jour du jugement contre les Juifs, & les condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, & que les Juifs ne le veulent pas écouter, lui qui est plus grand que Jonas. Et lorsque les Phariſiens lui demanderent un signe, pour prouver sa mission, il leur répondit qu'il ne leur en donneroit point d'autre, que celui du prophete Jonas, c'est-à-dire, celui de sa résurrection, qui devoit mettre le comble à tous ses autres miracles, & rendre les Juifs inexcusables dans leur endurcissement.

Les Mahométans connoissent l'histoire de Jonas, mais ils ne la connoissent qu'imparfairement. Ils disent qu'il fut envoyé de Dieu à la ville de Mosul, ou Moussal, sur le Tigre. Mosul est, dit on, bâtie à l'endroit, ou auprès de l'ancienne

che par les Philistins, l'an du monde 2888 & 1112 avant Jesus-Christ. La captivité de Dan peut marquer ou l'oppression de cette tribu par les Philistins, après la prise de l'arche du Seigneur, ou la grande captivité des dix tribus, qui furent emmenées captives au-delà de l'Euphrate par les Rois d'Assyrie.

JONATHAN, *Jonathan*, (*a*) Ἰωνάθαν, fils de Jada, fut pere de Phaleth & de Ziza.

JONATHAN, *Jonathan*, (*b*) Ἰωνάθαν, fils de Sagé d'Arari, étoit un des vaillans hommes de l'armée de David.

JONATHAN, *Jonathan*, (*c*) Ἰωνάθαν, fils de Samaa, & neveu de David, tua un géant qui avoit six doigts à chaque pied & à chaque main.

JONATHAN, *Jonathan*, (*d*) Ἰωνάθαν, fils d'Ozias, étoit intendant des revenus particuliers des villes, des villages, & des châteaux, sous le règne de David.

JONATHAN, *Jonathan*, (*e*) Ἰωνάθαν, un des Lévites que Josaphat envoya dans toutes les villes de Juda, pour instruire le peuple. Ces Lévites étoient accompagnés de Prêtres & de plusieurs seigneurs des premiers de la cour.

JONATHAN, *Jonathan*, (*f*) Ἰωνάθαν, fils d'Azahel, un des commissaires qui furent nommés pour faire la recherche de ceux qui avoient épousé des femmes étrangères, du tems d'Esdras.

JONATHAN, *Jonathan*, (*g*) Ἰωνάθαν, grand sacrificateur, étoit fils de Joïada & petit-fils d'Eliasib. C'est le même que Josephe nomme Jean, & qu'il dit fils de Judas. Il fut le trentième souverain sacrificateur, & occupa cette charge pendant quarante-sept ans; mais, il la déshonora par l'action la plus barbare qu'on puisse s'imaginer.

Il avoit un frere nommé Jesus, qui avoit quelque espérance de parvenir à la souveraine Sacrificature; Jonathan en conçut de la jalousie & du chagrin. Un jour, les deux freres s'étant rencontrés dans le temple, entrerent en une fort grande contestation au sujet de cette souveraine dignité. Jesus, qui étoit fort aimé de Bagose, Général des armées d'Artaxerxe, se fondoit sur ce que le Seigneur la lui avoit promise. Un tel appui irrita Jonathan, qui, transporté de colère, tua son frere dans le temple, qu'il profana par une action, dont on avoit peu d'exemples chez les nations Payennes. Ce détestable sacrilege ne demeura pas impuni. Il fut cause que les Juifs perdirent leur liberté, & que le temple fut profané par les Perses. Jonathan étant mort, son fils

(*a*) Paral. L. I. c. 2. v. 32, 33.
(*b*) Paral. L. I. c. 11. v. 33.
(*c*) Paral. L. I. c. 20. v. 7.
(*d*) Paral. L. I. c. 27. v. 25.
(*e*) Paral. L. II. c. 17. v. 8.
(*f*) Esdr. L. I. c. 10. v. 15.
(*g*) Esdr. L. II. c. 12. v. 10, 11. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 382, 383.

Jeddoa ou Jaddus lui succéda.

JONATHAN, *Jonathan*, (*a*) I[illegible], étoit chef de la famille sacerdotale de Milicho, du tems de Joacim.

JONATHAN, *Jonathan*, (*b*) I[illegible], étoit aussi chef d'une famille sacerdotale, du tems de Joacim. Il l'étoit de celle de Semaia.

JONATHAN, *Jonathan*, (*c*) I[illegible], secrétaire, & concierge des prisons de Jérusalem, sous le Roi Sédécias. Il fit beaucoup souffrir le prophete Jérémie, qui fut mis dans la prison dont il étoit le gardien; en sorte que ce Prophete demanda instamment au Roi Sédécias, qui l'avoit fait venir en sa présence, de ne le pas renvoyer dans ce cachot, où il étoit en danger de sa vie.

JONATHAS, *Jonathas*, (*d*) I[illegible], fils de Saül, Prince d'un excellent caractere, & très-fidele ami de David dans l'une & dans l'autre fortune. Jonathas donna des marques de sa valeur & de sa conduite dans toutes les occasions qui se présenterent, durant les guerres que Saül fit aux Philistins.

Deux ans après que ce Prince eut commencé à regner sur Israël, il envoya Jonathas à Gabaa avec quelques troupes. Les affaires des Israëlites étoient alors en ce païs dans une grande désolation. Car, les Philistins, après les avoir vaincus, ne s'étoient pas contentés de les désarmer & de mettre garnison dans les places fortes; mais, ils leur avoient interdit l'usage du fer; en sorte qu'ils étoient réduits à leur demander jusques aux choses nécessaires pour cultiver la terre. Jonathas ne fut pas plutôt arrivé qu'il prit de force un château près de Gabaa; & les Philistins en furent si irrités que pour s'en venger, ils se mirent aussi-tôt en campagne avec trois cens mille hommes de pied, trente mille chariots, & six mille chevaux, & allerent se camper près de Machma. Dès que Saül en eut reçu la nouvelle, il sortit de Galgala, & fit sçavoir de tous côtés dans son royaume que s'ils vouloient conserver leur liberté, il falloit prendre les armes & combattre les Philistins. Mais, au lieu de dire combien grandes étoient leurs forces, il assuroit au contraire que leur armée n'étoit point si forte qu'elle dût leur faire peur. Le peuple néanmoins en apprit la vérité, & fut saisi d'une telle crainte, que les uns se cachoient dans les cavernes, & les autres passoient le Jourdain pour chercher leur sûreté dans les tribus de Ruben & de Gad. Alors, Saül accompagné de Jonathas,

(*a*) Esdr. L. II. c. 12. v. 14.
(*b*) Esdr. L. II. c. 12. v. 18.
(*c*) Jerem. c. 37. v. 15. *& seq.*
(*d*) Reg. L. I. c. 13. v. 2. *& seq.* c. 14. v. 1. *& seq.* c. 18. v. 3. *& seq.* c. 19. v. 1. *& seq.* c. 20. v. 1. *& seq.* c. 23. v. 16. *& seq.* c. 31. v. 12. L. II. c. 1. v. 4. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaic. p. 179. *& seq.*

du grand-Prêtre, & de six cens hommes seulement, dont la plûpart n'étoient point armés à cause que les Philistins leur en avoient ôté le moyen, s'en alla à Gabaon, d'où il vit de dessus une colline avec une douleur incroyable, les ennemis ravager entiérement le païs, où ils étoient entrés par trois divers endroits, sans qu'il pût s'y opposer à cause de son petit nombre.

Lorsqu'il étoit dans un si sensible déplaisir, Jonathas, par un mouvement de générosité tout extraordinaire, conçut l'un des plus hardis desseins que l'on sçauroit s'imaginer. Il prit seulement son écuyer, & après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'abandonneroit point, il résolut d'entrer secrétement dans le camp des ennemis pour y causer quelque désordre, & descendit de la colline pour s'y en aller. Ce camp étoit très-difficile à aborder, parce qu'il étoit enfermé dans un triangle environné de rochers qui lui servoient comme de remparts; & ainsi on ne pouvoit y monter, ni même s'en approcher sans grand péril; mais, cette force rendoit les ennemis fort négligens dans leurs gardes. Jonathas n'oublia rien pour rassurer son écuyer, & lui dit: » Si lorsque les ennemis nous découvriront, ils nous disent de monter, ce sera un signe que notre dessein réussira. Mais, s'ils ne nous disent rien, nous nous en retournerons. « Ils approcherent du camp au point du jour; & les Philistins les voyant venir, dirent: Voilà les Israëlites qui sortent de leurs antres & de leurs cavernes; & ils crierent ensuite à Jonathas & à son écuyer: » Venez pour recevoir la punition de votre témérité. « Jonathas entendoit ces paroles avec joie comme étant un présage certain que Dieu favorisoit son entreprise.

Il se retira & s'en alla par un autre endroit où le rocher étoit si peu accessible que l'on n'y faisoit point de garde. Il monta & son écuyer après lui avec une peine incroyable. Ils trouverent les ennemis endormis, & en tuerent vingt; & personne ne pouvant s'imaginer que deux hommes seulement eussent fait une si hardie entreprise, tout le camp fut rempli d'un si grand effroi, que les uns jettoient leurs armes pour se sauver, les autres s'entretuoient, se prenant pour ennemis, à cause que cette armée étoit composée de diverses nations; & les autres se pressoient & se poussoient de telle sorte dans leur fuite, qu'ils tomboient du haut des rochers.

Saül, averti par ses espions qu'il y avoit un étrange tumulte dans le camp des Philistins, demanda si quelques-uns des siens ne s'étoient point séparés de la troupe; & ayant sçu que Jonathas & son écuyer étoient absens, il pria le grand Sacrificateur de se revêtir de l'Ephod

pour apprendre de Dieu ce qui devoit arriver. Il le fit, & l'assura ensuite que Dieu lui donneroit la victoire. Saül partit aussi-tôt avec le peu de gens qu'il avoit pour aller attaquer les ennemis dans ce désordre; & cette nouvelle s'étant répandue, plusieurs des Israëlites qui s'étoient cachés dans des cavernes se joignirent à lui. Ainsi, il se trouva presque en un moment accompagné de dix mille hommes, avec lesquels il poursuivit les Philistins qui étoient épars de tous côtés. Mais, soit par imprudence, ou parce qu'il lui étoit difficile de se modérer dans une joie aussi grande & aussi surprenante que la sienne, il commit une grande faute; car, voulant se venger pleinement de ses ennemis, il maudit & dévoua à la mort quiconque cesseroit de les poursuivre & de les tuer, ou mangeroit avant que la nuit fût venue. Il arriva un peu après avec les siens dans une forêt de la tribu d'Ephraïm où il y avoit quantité de mouches à miel. Jonathas qui ne sçavoit rien de cette malédiction prononcée par son pere, & du consentement que tout le peuple y avoit donné, mangea d'un rayon de miel. Mais, si-tôt qu'il l'eut appris, il n'en mangea pas davantage, & se contenta de dire que le Roi auroit mieux fait de ne point faire cette défense, puisqu'on auroit eu plus de force pour poursuivre les ennemis, & qu'on en auroit ainsi tué beaucoup plus.

Après qu'on en eut fait un grand carnage, on retourna sur le soir pour piller leur camp; & s'étant trouvé parmi le butin beaucoup de bétail, les victorieux en tuerent quantité, & en mangerent la chair avec le sang. Les officiers avertirent aussi-tôt le Roi du péché que le peuple avoit commis & continuoit de commettre, en mangeant contre le commandement de Dieu, de la chair toute sanglante. Saül commanda de rouler dans le milieu du camp une grosse pierre, & d'égorger dessus les bêtes pour faire écouler le sang, afin qu'il ne fût point mêlé avec la chair, & que l'on n'offensât point Dieu en le mangeant. Chacun obéit; & le Roi fit élever un autel sur lequel on offrit à Dieu des holocaustes. Cet autel fut le premier qu'il fit faire.

Ce Prince, voulant sur le champ aller piller le camp des ennemis sans attendre que le jour fût venu, & les soldats ne le désirant pas avec moins d'ardeur, dit au Sacrificateur de consulter Dieu pour sçavoir si cela lui feroit agréable. Le Sacrificateur le fit, & lui rapporta que Dieu ne répondoit point.
» Ce silence, dit Saül, procede
» sans doute de quelque grande
» cause; car, Dieu avoit tou-
» jours accoûtumé de nous ap-
» prendre ce que nous devions
» faire, avant même que nous
» l'eussions consulté. Il faut que
» quelque péché secret le por-

» te à se taire. Mais, je jure » par lui-même que quand ce » seroit Jonathas qui l'auroit » commis, je ne l'épargnerai, » non plus que le moindre de » tout le peuple, & que pour » appaiser la colère de Dieu il » lui en coûtera la vie. « Tous s'écrierent que le Roi devoit exécuter sa résolution. Il se retira à l'écart avec Jonathas, & fit jetter le sort pour connoître qui étoit celui qui avoit péché; & le sort tomba sur Jonathas. Saül fort surpris lui demanda quel étoit donc le crime qu'il avoit commis; & il répondit qu'il ne se trouvoit coupable de rien, si non que ne sçachant point la défense qu'il avoit faite, il avoit mangé un peu de miel lorsqu'il poursuivoit les ennemis. Alors, Saül jura qu'il le feroit mourir plutôt que de violer son ferment, dont il préféroit l'observation à son propre sang & à tous les sentimens de la nature. Jonathas sans s'étonner lui dit avec une constance digne de la grandeur de son ame: » Je ne vous prie » point, Seigneur, de me con- » server la vie; je souffrirai » la mort avec joie pour vous » donner moyen d'accomplir » votre serment; & je ne puis » m'estimer malheureux après » avoir vu le peuple de Dieu » dompter l'orgueil des Philis- » tins par une si éclatante & si » glorieuse victoire. «

Le peuple fut tellement touché d'une générosité si extraordinaire, que par un serment contraire à celui de leur Roi, ils jurerent tous de ne point souffrir qu'on fît mourir celui à qui ils étoient redevables du succès d'une si célebre journée. Ainsi, ils arracherent Jonathas d'entre les mains du Roi son pere, & prierent Dieu de lui pardonner la faute qu'il avoit commise.

Quelques années après, David ayant vaincu Goliath de la manière que chacun sçait, Jonathas conçut pour lui une amitié si parfaite, qu'il l'aimoit comme lui-même. Pour lui en donner des preuves, il se dépouilla de la tunique dont il étoit vêtu, & la donna à David. Il lui fit aussi présent de son épée, de son arc & de son baudrier. Et lorsque David eut encouru la disgrace de Saül, Jonathas demeura toujours fortement attaché à son ami. Il lui donna avis de la résolution que son pere avoit prise de le tuer, & lui dit: » Saül mon pere » cherche le moyen de vous » tuer; c'est pourquoi, tenez- » vous sur vos gardes, je vous » prie, demain matin; retirez- » vous en un lieu secret où vous » vous tiendrez caché. Pour » moi, je sortirai avec mon pere, » je me tiendrai auprès de lui » dans le champ où vous serez; » je parlerai de vous à mon » pere, & je viendrai vous » dire tout ce que j'aurai pu » apprendre. « Jonathas parla donc favorablement de David à Saül son pere, & lui dit: » Seigneur, ne faites point de

» mal à David votre serviteur, » parce qu'il n'a point commis » de faute contre vous, & » qu'il vous a rendu au contrai- » re des services très-impor- » tans. Il a exposé sa vie à un » extrême péril, il a tué le » Philistin, & le Seigneur a » sauvé tout Israël d'une ma- » nière pleine de merveilles. » Vous l'avez vu & vous en » avez eu de la joie. Pourquoi » donc voulez-vous mainte- » nant faire une faute en ré- » pandant le sang innocent, & » en tuant David qui n'est » point coupable? « Saül, ayant entendu ce discours de Jonathas, fut appaisé [illegible] ses raisons, & fit cette protestation: » Vive le Seigneur, je vous » promets qu'il ne mourra » point. «

Mais, ce Prince ne tarda pas à vouloir de nouveau faire mourir David. Celui-ci, en ayant été averti, vint parler à Jonathas & lui dit: » Qu'ai je fait? » Quel est mon crime? Quelle » faute ai-je commise contre » votre pere pour l'obliger à » vouloir ainsi m'ôter la vie. » Jonathas lui dit: Non, vous » ne mourrez point; car mon » pere ne fait aucune chose ni » grande ni petite, sans m'en » parler. N'y auroit-il donc » que cela seul qu'il m'auroit » voulu cacher? Non, cela ne » sera pas. « Et il se lia de nouveau à David par serment. Mais, David lui dit: » Votre pere » sçait très-bien que j'ai trouvé » grace devant vos yeux; c'est » pourquoi, il aura dit en lui- » même: Il ne faut point que » Jonathas sçache ceci, afin » qu'il ne s'en afflige point. » Car, je vous jure par le Sei- » gneur, & je vous jure par » votre vie, qu'il n'y a pour » ainsi dire qu'un point entre » moi & la mort. Jonathas lui » répondit: Je ferai pour vous » tout ce que vous me direz. » C'est demain, dit David, le » premier jour du mois, auquel » je devrois m'asseoir auprès du » Roi pour manger; permettez- » moi donc de me cacher dans » un champ jusqu'au soir du » troisième jour. Si votre pere » me demande, vous lui ré- » pondrez: David m'a prié que » j'agréasse qu'il fît prompte- » ment un tour à Bethléem » d'où il est, parce qu'il y a là » un sacrifice solemnel pour » tous ceux de sa famille. S'il » vous dit, à la bonne heure; » il n'y a rien à craindre pour » moi; mais, s'il se met en » colere, soyez persuadé que » sa mauvaise volonté est ar- » rivée à son comble. Faites » donc cette grace à votre ser- » viteur, puisque vous avez » bien voulu faire alliance avec » lui devant le Seigneur. Que » si je suis coupable de quelque » chose, ôtez-moi vous-même » la vie; mais, ne m'obligez » point de paroître devant vo- » tre pere pour être tué. Jona- » thas lui dit: Dieu vous gar- » de de ce malheur; si je re- » connois que la haine que mon » pere a conçue contre vous,

» soit sans remede, assurez-» vous que je ne manquerai pas » de vous le faire sçavoir. Da-» vid dit à Jonathas: S'il arrive » que lorsque vous parlerez de » moi à votre pere, il vous » donne une réponse fâcheuse, » par qui le sçaurai je? Jona-» thas lui répondit: Venez & » sortons dans la campagne. « Étant tous deux sortis dans les champs, Jonathas dit à David: » Vive le Seigneur, le Dieu » d'Israël, si je puis découvrir » le dessein de mon pere de-» main ou après-demain, & si » voyant quelque chose de fa-» vorable pour vous, je ne » vous l'envoye pas dire aussi-» tôt & ne vous le fais pas sça-» voir, que le Seigneur traite » Jonathas avec toute sa sévé-» rité. Mais, si la mauvaise » volonté de mon pere continue » toujours contre vous, je vous » en donnerai avis, & je vous » renverrai afin que vous alliez » en paix; & que le Seigneur » soit avec vous comme il a été » avec mon pere. Que si je » vis, vous me traiterez avec » la bonté que vous m'avez » promise devant le Seigneur; » & si je meurs vous ne cesse-» rez jamais d'en user avec ma » maison d'une manière pleine » de bonté & de compassion, » quand le Seigneur aura ex-» terminé les ennemis de Da-» vid de dessus la terre jusqu'au » dernier. Si je vous manque » de parole, que Dieu retran-» che Jonathas de sa maison, » & que le Seigneur venge » David de ses ennemis. «

Jonathas fit donc alliance avec la maison de David; & il dit: Que le Seigneur punisse les ennemis de David. Jonathas conjura encore David de ceci pour l'amour qu'il lui portoit, car il l'aimoit comme sa vie, & il dit à David: » C'est » demain le premier jour du » mois; & on demandera où » vous serez. Car, on verra » votre place vuide ces deux » jours-ci. Vous viendrez donc » promptement le jour d'après » le Sabbath, vous vous ren-» drez au lieu où vous devez » être caché, & où vous l'avez » déjà été; vous vous tiendrez » près de la pierre qui s'appelle » Ezel. Je tirerai trois fleches » près de cette pierre, comme » si je m'exerçois à tirer à un » but. J'enverrai un petit gar-» çon, & je lui dirai: Va & » apporte-moi mes fleches. Si » je lui dis, les fleches sont en » deçà de toi, ramasse-les, ve-» nez me trouver, car tout sera » en paix pour vous, & vive » le Seigneur, vous n'aurez » rien à craindre. Que si je dis » à l'enfant, les fleches sont au-» delà de toi; allez-vous-en en » paix, parce que le Seigneur » veut que vous vous retiriez. » Mais, pour la parole que » nous nous sommes donnée l'un » à l'autre, que le Seigneur » en soit le dépositaire pour » jamais entre vous & moi. «

David se cacha donc dans le champ, & le premier jour du mois étant venu, le Roi se mit

à table pour manger. Il s'assit, selon la coûtume, sur son siege qui étoit contre la muraille, Jonathas se leva, Abner s'assit à côté de Saül, & la place de David demeura vuide. Saül n'en parla point ce premier jour, ayant cru que peut-être David ne se seroit pas trouvé pur ce jour-là. Le lendemain, second jour du mois, étant venu, la place de David se trouva encore vuide. Alors, Saül dit à son fils: » Pourquoi le fils d'Isaï » n'est-il point venu manger » ni hier ni aujourd'hui? Jona- » thas dit à Saül: Il m'a prié » avec beaucoup d'instance » d'agréer qu'il allât à Beth- » léem, en me disant: Laissez- » moi aller, je vous prie, parce » qu'il y a un sacrifice solemnel » pour ma famille en notre vil- » le, & l'un de mes freres m'est » venu prier d'y aller; si donc » j'ai trouvé grace devant vos » yeux, permettez-moi d'y » faire un tour pour voir mes » freres. C'est pour cela qu'il » n'est pas venu manger avec » le Roi. « Alors, Saül se mettant en colere contre Jonathas, lui dit: » Fils de femme » prostituée, est-ce que j'igno- » re que tu aimes le fils d'Isaï » à ta honte & à la honte de » ta mere infâme? Car, tant » que le fils d'Isaï vivra sur » la terre, tu ne seras jamais en » sûreté, ni pour ta vie, ni » pour le droit que tu as à la » couronne. Envoie donc pré- » sentement le chercher & ame- » ne-le moi, car il faut qu'il » meure. Jonathas répondit à » Saül son pere: Pourquoi » mourra-t-il? Qu'a-t-il fait? « Saül prit une lance pour l'en percer.

Jonathas reconnut donc que son pere étoit résolu de faire mourir David, & il se leva de table tout en colere, & ne mangea point ce second jour du mois, parce qu'il étoit affligé de l'état de David, & de ce que son pere l'avoit outragé lui-même. Le lendemain, dès le point du jour, Jonathas vint dans le champ, selon qu'il en étoit demeuré d'accord avec David, & il amena avec lui un petit garçon, auquel il dit: Va & rapporte-moi les fleches que je tire. L'enfant ayant couru pour rapporter la première, Jonathas en tira une autre plus loin. L'enfant étant donc venu au lieu où étoit la première fleche que Jonathas avoit tirée, Jonathas cria derrière lui, & lui dit: » Voilà la fleche qui » est au-delà de toi. Il lui cria » encore & lui dit: Va vîte, » hâte-toi, ne demeure point. « L'enfant ayant ramassé les fleches de Jonathas les rapporta à son maître, sans rien comprendre à ce qui se faisoit; car, il n'y avoit que Jonathas & David qui le sçussent. Jonathas ensuite donna ses armes à l'enfant & lui dit: Va & rapporte-les à la ville. Quand il s'en fut allé, David sortit du lieu où il étoit, qui regardoit le midi. Il fit par trois fois une profonde révérence à Jonathas en se baissant

jusqu'en

jusqu'en terre, & s'étant salués en se baisant, ils pleurerent tous deux, mais David encore plus. Jonathas dit donc à David : » Allez en paix ; que ce » que nous avons juré tous deux » au nom du Seigneur demeure » ferme ; & que le Seigneur, » comme nous avons dit, soit » témoin entre vous & moi, & » entre votre race & ma race » pour jamais. « David en même-tems se retira, & Jonathas rentra dans la ville.

L'année suivante, comme David étoit dans la forêt du désert de Ziph, & que Saül le cherchoit avec ses troupes, pour le prendre, Jonathas alla secrétement trouver son ami, & lui dit : » Ne craignez point ; » car, Saül mon pere, quoi » qu'il fasse, ne vous trouvera » point ; vous serez roi d'Israël, » & je serai votre second ; & » mon pere le sçait bien lui-» même. « Ils renouvellerent ensemble leur alliance, & se séparerent. Enfin, la guerre s'étant de nouveau allumée entre les Hébreux & les Philistins, Saül & Jonathas se camperent sur le mont Gelboé avec l'armée d'Israël ; mais, ils y furent forcés, leurs troupes mises en déroute, & eux-mêmes mis à mort. La nouvelle en ayant été portée à David, il en fit un deuil très-amer, & consacra en leur honneur un cantique funebre, où il fait éclater toute la tendresse de son cœur envers son ami Jonathas. Jonathas eut un fils nommé Miphiboseth, que David combla de biens.

JONATHAS, *Jonathas*, (a) Ι'ωνάθαν, fils du grand-Prêtre Abiathar, vint donner avis à Adonias & à ceux de son parti, qui étoient assemblés près de la fontaine de Rogel, que David avoit déclaré Salomon son successeur, & qu'il l'avoit fait reconnoître Roi de tout Israël, l'an du monde 2989, & 1011 avant Jesus-Christ.

JONATHAS, *Jonathas*, (b) Ι'ωνάθαν, surnommé Apphus, fils de Matathias, étoit le plus jeune des freres Maccabées ; mais, il ne leur cédoit pas pour cela en bravoure.

Après la mort de Judas, arrivée cent cinquante ans avant Jesus-Christ, ses amis s'assemblerent & dirent à Jonathas : » Depuis que votre frere Judas » est mort, il ne se trouve point » d'homme semblable à lui » pour marcher contre les en-» nemis, c'est-à-dire, con-» tre Bacchide, & contre ceux » de notre nation qui nous » font la guerre. C'est pour-» quoi, nous vous avons au-» jourd'hui choisi pour être » notre Prince & notre chef en » sa place, & pour nous con-» duire dans toutes nos guer-» res. « Jonathas reçut donc

(a) Reg L. III. c. 1. v. 42. *& seq.*
(b) Maccab. L. I. c. 2. v. 5. c. 9. *& seq. Capit.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 428. *& seq.* de Bell. Judaïc. p. 710. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 172. *& [illegible]*

alors le commandement, & prit la place de Judas son frere. Bacchide en fut averti, & il cherchoit les moyens de le tuer. Mais, Jonathas & Simon son frere, & tous ceux qui les accompagnoient, l'ayant appris, s'enfuirent dans le désert de Thécué, & s'arrêterent près des eaux du lac d'Asphar. Bacchide le sçut, & vint lui-même avec toute son armée le jour du Sabbath au-delà du Jourdain. Alors, Jonathas envoya son frere Jean qui commandoit le peuple, & fit prier les Nabathéens qui étoient leurs amis, de trouver bon qu'il leur confiât son bagage qui étoit fort grand. Mais, les fils de Jambri étant sortis de Madaba, prirent Jean avec tout ce qu'il avoit, & se retirerent avec ce butin. Après cela, on vint dire à Jonathas & à son frere Simon, que les fils de Jambri faisoient un mariage célebre, & qu'ils menoient de Nadabath à Madaba en grande pompe une nouvelle fiancée, qui étoit fille d'un des premiers Princes de Chanaan. Ils se souvinrent alors de Jean leur frere; & ils allerent se cacher derrière une montagne qui les mettoit à couvert. Ayant levé les yeux, ils virent un grand tumulte & un appareil magnifique. L'époux parut avec ses amis & ses parens, & vint au-devant de la fiancée au son des tambours & des instrumens de musique, accompagné de beaucoup de gens armés. Les gens de Jonathas sortirent de leur embuscade, & fondant sur eux, en tuerent un grand nombre; le reste s'enfuit sur les montagnes; & ils emporterent toutes leurs dépouilles. Ainsi, les noces se changerent en deuil, & les concerts de musique en cris lamentables. Ils vengerent de cette sorte le sang de leur frere, & ils retournerent sur le rivage du Jourdain. Bacchide en fut averti, & il vint avec une puissante armée le jour du Sabbath sur le bord du Jourdain.

Alors, Jonathas représenta au siens que les ennemis qu'ils avoient en tête, & le fleuve qui étoit derrière eux leur ôtant tout moyen de fuir, il n'y avoit que leur courage qui pût les garantir d'un si grand péril. Il fit ensuite sa priere à Dieu pour lui demander la victoire, attaqua les ennemis, en tua plusieurs, & voyant Bacchide venir à lui d'une manière très-hardie, il déploya toutes ses forces pour lui porter un grand coup; mais, il l'évita; & alors Jonathas qui n'etoit pas en état de pouvoir résister plus long-tems à un si grand nombre, se jetta avec les siens dans le fleuve, & ils le passerent tous à la nage, ce que les ennemis n'oserent faire. Ainsi, Bacchide, après avoir perdu en ce combat près de deux mille hommes, s'en retourna dans la forteresse de Jérusalem, & fortifia quelques villes qui avoient été ruinées.

Il partit ensuite pour aller retrouver le roi Demétrius, & les Juifs demeurerent en paix

pendant deux ans. Mais, ces impies déserteurs, voyant que Jonathas & les siens vivoient en repos & sans se défier de rien, firent solliciter le Roi d'envoyer Bacchide pour se saisir d'eux, disant qu'il n'y avoit rien de plus facile que de les surprendre durant la nuit & de les tuer tous. Bacchide partit par l'ordre de ce Prince, & aussi-tôt qu'il fut arrivé en Judée, il écrivit à ses amis & aux Juifs qui étoient de son parti de prendre Jonathas. Ils s'y employerent tous, mais inutilement, parce qu'il se tenoit sur ses gardes; & Bacchide se mit en telle colere contre ces faux Juifs dans l'opinion qu'ils l'avoient trompé aussi-bien que le Roi, qu'il fit mourir cinquante des principaux.

Jonathas & son frere ne se voyant pas assez forts se retirerent avec leurs gens dans un village du désert nommé Bethbessen, & le firent environner de murailles, & fortifier de tours, afin d'y pouvoir demeurer en sûreté. Bacchide les y assiégea avec toutes ses troupes & les Juifs de sa faction, & employa plusieurs jours pour tâcher de les forcer; mais, ils se défendirent très-courageusement. Jonathas, ayant laissé son frere dans la place pour continuer à soutenir le siege, en sortit secrétement, & avec ce qu'il put amasser de gens, attaqua la nuit le camp des ennemis, en tua plusieurs, & fit sçavoir son arrivée à son frere, qui sortit en même tems, mit le feu aux machines avec lesquelles on le battoit, & tua un grand nombre des ennemis. Bacchide, se voyant ainsi attaqué de tous côtés, & ne pouvant plus espérer de prendre la place, fut tellement troublé qu'il sembloit avoir perdu l'esprit. Il déchargea sa colere sur ces misérables transfuges qu'il crut avoir trompé le Roi, en lui persuadant de l'envoyer en Judée; & dès-lors il ne pensa plus qu'à lever le siege sans honte, & à s'en retourner.

Lorsque Jonathas sçut que Bacchide étoit dans cette disposition, il envoya lui faire des propositions de paix, & lui manda que s'il vouloit y entendre, il falloit commencer par rendre les prisonniers faits de part & d'autre. Bacchide, pour ne pas perdre une occasion si favorable de lever honnêtement son siege, n'apporta point de difficulté à ce traité. Ainsi, ils promirent avec serment de ne se plus faire la guerre; les prisonniers furent mis en liberté; Bacchide s'en retourna trouver le Roi son maître à Antioche, & ne rentra jamais depuis en armes dans la Judée.

Jonathas, après avoir procuré de la sorte la sûreté & le repos de son païs, établit son séjour dans la ville de Machmas, où il s'employoit à la conduite du peuple, décidoit les différends, châtioit les méchans & les impies, & n'oublioit rien pour réformer les mœurs de sa nation.

Dans la suite, Démétrius envoya des ambassadeurs vers Jonathas, pour l'engager à s'unir avec lui d'amitié & d'alliance; car, il vouloit prévenir Alexandre Bala, ne doutant point qu'il n'eût le même dessein de tirer du secours de Jonathas, & qu'il ne crût le pouvoir d'autant plus facilement qu'il n'ignoroit pas la haine qui étoit entr'eux. Alexandre Bala disputoit alors le royaume d'Assyrie à Démétrius. Ce Prince lui manda en même-tems d'assembler le plus de troupes qu'il pourroit pour l'assister dans cette guerre, & de reprendre les ôtages Juifs, que Bacchide avoit laissés dans la forteresse de Jérusalem. Jonathas n'eut pas plutôt reçu ces lettres, qu'il s'en alla à Jérusalem où il les lut en présence de tout le peuple & de la garnison de la forteresse. Les Juifs impies & fugitifs qui s'y étoient retirés, furent extrêmement surpris de voir que le Roi permettoit à Jonathas d'assembler des gens de guerre & de retirer les ôtages. Après qu'on lui eût remis ces ôtages entre les mains, il les rendit tous à leurs parens, & se servit de cette occasion pour faire de grandes réparations à Jérusalem. Il y établit sa demeure, sans que personne s'y opposât & fit rebâtir les murailles avec de grandes pierres quarrées, afin de les mettre en état de pouvoir résister aux efforts des ennemis. Lorsque les garnisons, dispersées dans les places de la Judée, le virent agir de la sorte, elles les abandonnerent pour se retirer à Antioche, excepté celles de Bethsura & de la forteresse de Jérusalem, parce qu'elles étoient principalement composées de ces Juifs déserteurs qui n'avoient point de religion.

Comme Alexandre Bala n'ignoroit pas les grandes actions de Jonathas, dans la guerre qu'il avoit soutenue contre les Macédoniens, & qu'il sçavoit d'ailleurs combien il avoit été tourmenté par Démétrius & par Bacchide, Général de son armée, il n'eut pas plutôt appris les offres que ce Prince lui avoit faites, qu'il dit à ses serviteurs, qu'il croyoit ne pouvoir dans une telle conjoncture contracter alliance avec personne dont le secours lui fût plus avantageux que celui de Jonathas; parce qu'outre son extrême valeur & sa grande expérience dans la guerre, il avoit des sujets particuliers de haïr Démétrius, de qui il avoit reçu, & à qui il avoit fait tant de mal; qu'ainsi s'ils le jugeoient à propos, il feroit amitié avec lui contre Démétrius, ne voyant rien qui lui pût être plus utile. Ils approuverent tous ce dessein; & il écrivit aussi-tôt à Jonathas la lettre suivante. » Le Roi » Alexandre à Jonathas son » frere, salut. L'estime que » nous faisons depuis si long- » tems de votre valeur & de » votre fidélité dans vos pro- » messes, nous portant à désirer » de nous unir à vous d'alliance

» & d'amitié, nous envoyons » vers vous à ce sujet. Et afin » de vous en donner des preu- » ves, nous vous établissons » dès-à-présent souverain Sa- » crificateur ; nous vous rece- » vons au nombre de nos amis, » & vous faisons présent d'une » robe de pourpre & d'une » couronne d'or, parce que » nous ne doutons point que » tant de marques d'honneur » que vous recevrez de nous, » jointes à la priere que nous » vous faisons, ne vous obligent » à désirer de les reconnoître.« Jonathas, après avoir reçu cette lettre, se revêtit des ornemens de la grande Sacrificature au jour de la fête des Tabernacles, quatre ans après la mort de Judas Maccabée son frere, durant lequel tems cette charge n'avoit point été remplie, assembla grand nombre de gens, & fit forger quantité d'armes.

Démétrius apprit cette nouvelle avec un sensible déplaisir, & accusa sa lenteur qui avoit donné le tems à Alexandre d'attirer à son parti par tant de témoignages d'affection un homme d'un tel mérite. Il ne laissa pas néanmoins d'écrire à Jonathas & au peuple en ces termes : » Le Roi Démétrius, » à Jonathas & à la nation des » Juifs, salut. Sçachant de quel- » le manière vous avez résisté » aux sollicitations que nos en- » nemis vous ont faites de vio- » ler notre alliance, nous ne » sçaurions trop louer votre » fidélité, ni trop vous exhor- » ter d'en user toujours de la » même sorte. Vous pouvez » vous assurer sur notre parole, » qu'il n'y a point de graces » que vous ne deviez en ré- » compense attendre de nous. » Et pour vous le témoigner » nous vous remettons la plus » grande partie des tributs, & » vous déchargeons dès-à-pré- » sent de ce que vous aviez » accoûtumé de nous payer & » aux Rois nos prédécesseurs, » comme aussi du prix du sel, » des couronnes d'or dont vous » nous faites présent, du tiers » des semences, de la moitié » des fruits des arbres, & de » l'imposition par tête qui » nous est due par ceux qui » habitent la Judée & les trois » provinces voisines ; sçavoir, » la Samarie, la Galilée, & la » Pérée ; & cela à perpétuité. » Nous voulons de plus que la » ville de Jérusalem, comme » étant sainte & sacrée, jouisse » du droit d'asyle, & qu'elle » soit exempte avec son terri- » toire de décimes & de tou- » tes sortes d'impositions. Nous » permettons à Jonathas votre » grand-Sacrificateur d'établir » pour la garde de la forteresse » de Jérusalem ceux en qui il » se fiera le plus, afin de vous » la conserver. Nous mettons » en liberté les Juifs qui ont » été pris dans la guerre & qui » sont esclaves parmi nous. » Nous vous exemptons de » fournir des chevaux pour les » postes. Nous voulons que les » jours de Sabbath, de fête

» solemnelles, & les trois jours » qui les précedent, soient des » jours de liberté & de franchise ; que les Juifs qui demeurent dans nos Etats soient » libres, & puissent porter les » armes pour notre service jusqu'au nombre de trente mille, » avec la même solde que nous » donnons à nos autres soldats; » qu'ils puissent être mis en » garnison dans nos places, » reçus au nombre des gardes » de notre corps, & leurs chefs » traités favorablement dans » notre cour. Nous vous permettons & à ceux des trois » provinces voisines dont nous » venons de parler, de vivre » selon les loix de vos peres ; » & nous chargeons votre grand » Sacrificateur d'avoir soin » d'empêcher que nul Juif » n'aille adorer Dieu en aucun autre temple qu'en celui de Jérusalem. Nous ordonnons qu'il sera pris par chacun an sur notre revenu cent » cinquante mille drachmes » d'argent pour la dépense des » sacrifices, & que ce qui en » restera tourne à votre profit. » Quant aux dix mille drachmes, que les Rois avoient » accoûtumé de recevoir du » temple chaque année, nous » les remettons aux Sacrificateurs & aux autres Ministres » de ce lieu saint, parce que » nous avons appris qu'elles » leur appartenoient. Nous défendons d'attenter ni aux » personnes ni aux biens de » tous ceux qui se retireront » dans le temple de Jérusalem » ou dans l'oratoire qui en est » proche, soit pour ce qu'ils » nous doivent, ou pour quelque autre cause que ce puisse » être. Nous vous permettons » de réparer le temple à nos » dépens, comme aussi les murailles de la ville, & d'y » élever de hautes & fortes » tours ; & s'il se trouve dans » la Judée quelques lieux propres à bâtir des citadelles, » nous voulons qu'on y travaille aussi à nos dépens. « Mais, ce Prince eut le malheur d'être tué peu de tems après dans un combat contre Alexandre Bala.

Ce dernier, se trouvant par-là maître de toute la Syrie, demanda en mariage la fille de Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, & il écrivit à Jonathas pour l'inviter aux noces. Il y alla, fit de magnifiques présens aux deux Rois, & fut reçu d'eux avec grand honneur. Car, Alexandre l'obligea de changer d'habit pour prendre une robe de pourpre, le fit asseoir auprès de lui sur son trône, & commanda à ses principaux officiers de le conduire à travers la ville, en faisant crier qu'il défendoit à qui que ce fût de rien alléguer contre lui, ni de lui faire aucun déplaisir. Tant de faveurs ayant fait connoitre à tout le monde en quel crédit Jonathas étoit auprès du Roi, ceux de ses ennemis qui étoient venus pour l'accuser, se retirerent de peur que le mal qu'ils

lui vouloient procurer ne retombât sur eux-mêmes : & l'affection que ce Prince lui portoit, étoit si grande, qu'il le considéroit comme l'homme du monde qu'il aimoit le plus. Ainsi, Jonathas revint à Jérusalem en paix & avec joie.

Environ deux ans après, Démétrius Nicanor, fils de cet autre Démétrius dont on vient de parler, donna le commandement de son armée à Apollonius. Ce Général s'avança vers Jamnia, & manda à Jonathas, qu'il étoit étrange qu'il fût le seul qui vécût à son aise & demeurât en repos sans rendre aucun service au Roi ; mais qu'il ne souffriroit pas plus long-tems le reproche que chacun lui faisoit de ne le pas ranger à son devoir ; qu'au reste il ne se flattât pas de l'espérance qu'on ne pourroit le forcer dans les montagnes ; mais que s'il étoit aussi vaillant & avoit autant de confiance en ses forces qu'il vouloit le faire croire, il descendît en la plaine pour terminer le différend par un combat, dont l'évenement feroit connoître lequel des deux étoit le plus brave ; qu'il vouloit bien l'avertir qu'il avoit avec lui les meilleurs soldats du monde, qu'il avoit tirés de toutes les places, & qui étoient accoûtumés à vaincre les siens ; & que ce combat se donneroit dans un lieu où l'on auroit besoin d'armes & non pas de pierres, & d'où les vaincus ne pouvoient espérer de se sauver par la fuite.

Jonathas, irrité de cette bravade, partit aussi-tôt de Jérusalem avec dix mille hommes choisis, accompagné de Simon son frere, & alla se camper auprès de la ville de Joppé. Les habitans lui fermerent les portes ; mais, voyant qu'il se préparoit à les forcer, ils les lui ouvrirent. Quand Apollonius sçut qu'il étoit maître de cette ville, il prit sa marche par Azot avec huit mille hommes de pied & trois mille chevaux, s'approcha ensuite de Joppé à petites journées & sans bruit ; & alors il se retira un peu afin d'attirer Jonathas à la campagne, parce qu'il se fioit en sa cavalerie. Jonathas s'avança & le poursuivit vers Azot. Mais, aussi-tôt qu'Apollonius le vit engagé dans la plaine, il se retourna, & fit sortir en même-tems mille chevaux d'une embuscade où il les avoit mis dans un torrent, afin de prendre les Juifs par derriere. Jonathas qui l'avoit prévu ne s'étonna point ; il forma un gros bataillon quarré pour pouvoir faire tête de tous côtés, & exhorta les siens à montrer leur courage dans cette journée. Après que le combat eut duré jusqu'au soir, il donna le commandement d'une partie de l'armée à Simon son frere, & ordonna en même-tems aux troupes qu'il retint auprès de lui, de se couvrir de leurs boucliers pour soutenir les dards de la cavalerie ennemie. Ils le firent ; & elle les épuisa tous sans pouvoir leur faire aucun

mal. Lorsque Simon vit qu'ils étoient lassés d'avoir inutilement, durant tout le jour, lancé tant de dards, il attaqua si vigoureusement leur infanterie qu'il la défit. Leur fuite fit perdre cœur à leur cavalerie ; & ainsi elle s'enfuit aussi en très-grand désordre. Jonathas les poursuivit jusqu'à Azot, & en tua un grand nombre. Le reste se jetta dans le temple de Dagon pour y chercher leur sûreté ; mais, il entra pêle-mêle avec eux dans la ville, y fit mettre le feu, comme aussi dans les villages d'alentour, & sans respecter le temple de cette fausse divinité, il le brûla & tous ceux qui s'y étoient retirés. Le nombre des ennemis qui périrent en cette journée ou par les flammes ou par le fer fut de dix mille hommes.

Jonathas au sortir d'Azot se campa près d'Ascalon. Les habitans lui offrirent des présens ; il les reçut, témoigna leur sçavoir gré de leur bonne volonté, & s'en retourna victorieux à Jérusalem avec de riches dépouilles. Le roi Alexandre Bala fit semblant d'être bien aise de la défaite d'Apollonius, parce qu'il avoit attaqué son ami & ses confédérés contre son intention ; & pour en donner des marques à Jonathas & de l'estime qu'il faisoit de sa valeur, il lui envoya une agraffe d'or, dont il n'étoit permis d'user qu'aux parens des Rois, & lui donna en propre & à perpétuité Accaron & son territoire.

En ce même-tems, le roi Ptolémée Philométor vint avec des forces de terre & de mer en Syrie au secours d'Alexandre son gendre, par le commandement duquel toutes les villes le reçurent avec joie, excepté Azot. Celle-ci lui fit de grandes plaintes de ce que Jonathas avoit brûlé le temple de Dagon & mis tout le païs à feu & à sang, à quoi il ne répondit rien. Jonathas alla jusqu'à Joppé au-devant de lui. Il en fut fort bien reçu, & après l'avoir accompagné jusqu'au fleuve d'Éleuthere, il s'en retourna à Jérusalem avec de riches présens que lui fit ce Prince.

Après la mort d'Alexandre Bala, Démétrius Nicanor monta sur le trône de Syrie. Mais, les commencemens de son regne furent suivis de quelques troubles. Jonathas voulut profiter de la circonstance, & rassembla toutes ses forces de la Judée pour attaquer la forteresse de Jérusalem, où il y avoit une garnison de Macédoniens, & où les Juifs déserteurs de la religion de leurs peres s'étoient retirés. Leur confiance en la force de la place fit qu'ils se moquerent au commencement de son entreprise, & quelques-uns de ces Juifs sortirent pour aller donner avis de ce siege à Démétrius. Il en fut si irrité, qu'il partit d'Antioche avec son armée pour marcher contre Jonathas. Lorsqu'il fut arrivé à Ptolémaïde, il lui écrivit de le

venir trouver ; & Jonathas y alla sans abandonner son siege. Il se fit accompagner de quelques Sacrificateurs & des Anciens d'entre le peuple, & lui porta de l'or, de l'argent, de riches habits, & quantité d'autres présens qui appaiserent sa colere. Il le reçut avec grand honneur, le confirma dans la grande Sacrificature, comme les Rois ses predécesseurs avoient fait ; & non-seulement il n'ajoûta point de foi aux accusations de ces Juifs transfuges, mais il lui accorda que toute la Judée & les trois provinces qui y étoient jointes, sçavoir, la Samarie, Joppé & la Galilée, ne payeroient que trois cens talens pour tout tribut.

Quelque tems après, Jonathas persistant toujours dans son dessein de chasser de la forteresse de Jérusalem les Macédoniens qui y étoient en garnison, & ces Juifs impies qui s'y étoient réfugiés, comme aussi de délivrer toutes les autres forteresses de la Judée, des garnisons qui les occupoient, envoya des ambassadeurs avec des présens au roi Démétrius pour le prier de le lui permettre. Ce Prince non-seulement le lui accorda ; mais, il lui manda qu'il feroit encore plus, dès qu'il seroit délivré de la guerre qu'il avoit sur les bras, & qui l'empêchoit de pouvoir exécuter actuellement ce qu'il désiroit ; que cependant il le prioit de lui envoyer du secours, parce que ses gens l'abandonnoient pour passer du côté de son ennemi. Jonathas lui envoya trois mille soldats choisis, qui le délivrerent du danger où il étoit.

Démétrius donna aux Juifs le butin qu'ils avoient fait, les renvoya à Jérusalem vers Jonathas avec de grandes louanges, & lui manda qu'il leur étoit redevable de l'avantage qu'il avoit remporté sur ses sujets. Mais, il fit connoître bientôt après son ingratitude ; car, il ne se contenta pas de ne point exécuter ce qu'il avoit promis à Jonathas, il le menaça de lui faire la guerre, si les Juifs ne lui payoient le même tribut qu'ils payoient à ses prédécesseurs ; & ces menaces eussent été suivies des effets, si Tryphon ne l'eût contraint de tourner ses armes contre lui. Il vint de l'Arabie dans la Syrie avec le jeune Antiochus, fils d'Alexandre Bala, qu'il fit couronner Roi.

Ce jeune Prince envoya aussitôt des ambassadeurs à Jonathas, avec des lettres dans lesquelles il le nommoit son ami & son allié, le confirmoit dans la charge de grand Sacrificateur, & lui accordoit les quatre provinces qui avoient été jointes à la Judée. Il lui envoya aussi des vases d'or, une robe de pourpre, & une agraffe d'or avec pouvoir de les porter, & l'assura qu'il le considéroit comme l'un de ses principaux amis. Il établit outre cela Simon, frere de Jonathas, général des troupes qu'il entretenoit depuis Tyr

jusques en Égypte. Jonathas, se trouvant comblé de tant de graces & de tant d'honneurs, envoya de son côté des ambassadeurs à ce jeune Prince & à Tryphon, pour les assurer qu'il ne leur manqueroit jamais d'affection & de fidélité, & qu'il se joindroit à eux pour combattre Démétrius dont il avoit un si grand sujet de se plaindre, & qui n'avoit payé que d'ingratitude les services qu'il lui avoit rendus. Antiochus lui permit ensuite de lever des gens de guerre dans la Syrie & la Phenicie pour marcher contre les troupes de Démétrius, & il alla aussitôt dans les villes voisines. Elles le reçurent fort bien; mais, elles ne lui donnerent point de soldats. Il s'avança vers Ascalon, dont les habitans allerent au-devant de lui avec des présens. Il les exhorta comme ceux des autres villes & de la basse Syrie à embrasser, ainsi qu'il avoit fait, le parti d'Antiochus, & d'abandonner celui de Démétrius pour se venger des injures qu'ils avoient reçues de lui. Les raisons dont il se servit furent si puissantes, qu'ils en demeurerent persuadés, & lui promirent du secours.

Il alla delà à Gaza pour gagner aussi les habitans en faveur d'Antiochus; mais, au lieu de faire ce qu'il désiroit, ils lui fermerent les portes. Il ravagea, pour s'en venger, toute la campagne, les assiégea, & après avoir laissé une partie de ses troupes, pour continuer de presser la place, il alla avec le reste mettre le feu dans les villages voisins. Ceux de Gaza ne pouvant, dans un mal si pressant, espérer aucun secours de Démétrius, puisque quand il auroit été en état de leur en donner, son éloignement faisoit qu'il ne pourroit venir assez-tôt, ils furent contraints de céder à la nécessité. Ainsi, ils députerent vers Jonathas, contracterent alliance avec lui, & s'obligerent à joindre leurs armes aux siennes dans cette guerre. Cet exemple fait voir que la plupart des hommes ne connoissent ce qui leur est utile que par l'expérience des maux qu'ils souffrent; au lieu que la prudence les devroit porter à les prévenir, & à faire volontairement ce qu'ils ne sçauroient éviter de faire. Jonathas, après avoir reçu des ôtages qu'il envoya à Jérusalem, visita toute la province jusqu'à Damas.

Cependant, une grande armée que Démétrius avoit assemblée, vint se camper près de la ville de Cédasa aux environs du territoire de Tyr & de la Galilée, dans le dessein d'obliger Jonathas à quitter la Syrie pour secourir la Galilée qui étoit de son gouvernement. En effet, il s'avança aussi-tôt de ce côté-là; mais, il laissa en Judée Simon son frere. Jonathas marcha d'abord vers Azot, où il ne croyoit pas rencontrer les ennemis. Eux au contraire

qui, dès le jour précédent, avoient eu avis de sa marche, mirent des gens en embuscade dans la montagne, & s'avancerent vers lui dans la plaine. Sitôt qu'il les vit venir, il mit ses troupes en bataille pour commencer le combat. Mais, lorsque les Juifs virent paroître ceux qui sortirent de l'embuscade, ils eurent tant de peur d'être enveloppés, en se trouvant attaqués en même-tems par devant & par derrière, qu'ils s'enfuirent tous à la réserve de deux principaux officiers de Jonathas & de cinquante autres des plus vaillans, qui animés par le désespoir attaquerent les ennemis avec tant de furie qu'une valeur si prodigieuse les épouvanta; ils prirent la fuite; & un succès inespéré fit revenir de leur étonnement ceux qui avoient abandonné Jonathas. Ils les poursuivirent jusqu'à leur camp près de Cédasa, & deux mille y furent tués.

Jonathas, après avoir par l'assistance de Dieu, remporté une si glorieuse victoire, s'en retourna à Jérusalem, envoya des Ambassadeurs à Rome pour renouveller l'alliance avec le peuple Romain, & leur donna ordre de passer à leur retour par Lacédémone pour y renouveller aussi l'alliance & le souvenir de leur consanguinité. Ces Ambassadeurs furent si bien reçus à Rome, qu'ils n'obtinrent pas seulement tout ce qu'ils désiroient, mais aussi des lettres adressées aux Rois de l'Asie & de l'Europe & aux Gouverneurs de toutes les villes, pour pouvoir retourner avec une entière sûreté. Quant à Lacédémone, la lettre qu'ils y présenterent portoit ces mots: » Jonathas » grand Sacrificateur, & le » Sénat, & le peuple Juif, » aux Ephores, au Sénat, & » au peuple de Lacédémone nos » freres, salut. Il y a quelques » années que Démothele rendit à Onias alors grand Sacrificateur de notre nation, » une lettre d'Arius votre Roi » dont nous vous envoyons une » copie, par laquelle vous verrez qu'il y faisoit mention de » la proximité qui est entre » nous. Nous reçûmes cette » lettre avec grande joie, & » nous la témoignâmes à Arius » & à Démothele, quoique » cette parenté ne nous fût » pas inconnue, parce que nos » Livres saints nous l'apprennent. Et ce qui nous avoit » empêché de vous en parler, » c'est que nous ne croyions » pas devoir vous envier l'avantage de nous prévenir. » Mais, depuis le jour que » nous avons renouvellé notre » alliance, nous n'avons point » manqué de prier Dieu dans » nos sacrifices & fêtes solemnelles, qu'il vous conservât & » vous rendît victorieux de vos » ennemis. Or, quoique l'ambition démesurée de nos voisins nous ait obligés à soutenir de grandes guerres, nous » n'avons point voulu être à » charge à nos alliés. Mais,

» après en être sortis heureusement, nous avons envoyé vers les Romains Numénius fils d'Antimachus & Antipater fils de Jason, deux Sénateurs très-considérables, & leur avons ordonné de vous rendre aussi cette lettre, afin de renouveller l'amitié & la bonne correspondance qui sont entre nous. Vous nous ferez plaisir de nous faire sçavoir en quoi nous pouvons vous être utiles, n'y ayant point de bons offices que nous ne soyons prêts à vous rendre. » Les Lacédémoniens reçurent très-bien ces Ambassadeurs, & leur donnerent un acte public de renouvellement d'amitié & d'alliance.

Cependant, les chefs de l'armée de Démétrius, voulant réparer la perte qu'ils avoient faite, rassemblerent de plus grandes forces qu'auparavant pour marcher contre Jonathas. Si-tôt qu'il en eut avis, il vint à leur rencontre dans la campagne d'Amath pour les empêcher d'entrer en Judée, se campa à cinquante stades d'eux, & envoya les reconnoître jusques dans leur camp. Après avoir sçu par le rapport qui lui fut fait & celui de quelques prisonniers, qu'ils vouloient le surprendre, il pourvut en diligence à toutes choses, posa des gardes avancees, & mit durant toute la nuit son armée sous les armes. Lorsque les ennemis, qui ne se croyoient pas assez forts pour le combattre ouvertement, virent que leur dessein étoit découvert, ils décamperent & allumerent quantité de feux pour couvrir leur retraite. Jonathas alla, dès la pointe du jour, pour les attaquer dans leur camp, & trouvant qu'ils l'avoient abandonné les poursuivit, mais en vain, car ils avoient déja passé le fleuve d'Éleuthere & étoient en sûreté. Il tourna vers l'Arabie, & ravagea le païs des Nabathéens, y fit un grand butin, & emmena quantité de prisonniers qu'il vendit à Damas.

En ce même-tems, Simon frere de Jonathas visita toute la Judée & la Palestine jusqu'à Ascalon, mit garnison dans toutes les places où il le jugea à propos, & après avoir ainsi assuré & fortifié le païs, marcha vers Joppé, prit cette ville & y mit une forte garnison, parce qu'il avoit sçu que les habitans vouloient la remettre entre les mains de Démétrius.

Ces deux freres après tant d'actions signalées retournerent à Jérusalem. Jonathas y assembla le peuple & lui conseilla de refaire les murs de la ville, de rebâtir celui dont le temple avoit été environné, & d'y joindre de grosses tours pour le rendre encore plus fort ; comme aussi de faire un autre mur au milieu de la ville, afin d'en fermer l'entrée à la garnison de la forteresse & la réduire par ce moyen à manquer de vivres. A quoi il ajoûta qu'il étoit d'avis

de fortifier & de munir les places les plus considérables de la province encore mieux qu'elles ne l'étoient. Toutes ces propositions furent approuvées. Il se chargea du soin de fortifier la ville, & Simon son frere de celui de pourvoir à la fortification des autres.

Lorsque Tryphon vit Démétrius entièrement ruiné, il oublia la fidélité qu'il devoit à Antiochus, & ne pensa plus qu'à le faire mourir afin de regner en sa place. Comme il n'y voyoit point d'autre obstacle que l'amitié que Jonathas avoit pour Antiochus, il résolut de commencer par se défaire de lui, & d'accabler ensuite ce jeune Prince. Dans ce dessein, il alla d'Antioche à Bethsa que les Grecs nommoient Scythopolis, & trouva que Jonathas avoit assemblé quarante mille hommes choisis pour être en état de résister, si on vouloit entreprendre quelque chose contre lui. Tryphon, ne voyant ainsi aucun moyen de réussir dans son entreprise, eut recours à l'artifice. Il fit des présens à Jonathas qu'il accompagna de beaucoup de civilité; & pour lui ôter toute défiance, & le perdre lorsqu'il y penseroit le moins, il commanda aux officiers de ses troupes de lui obéir comme à lui-même. Il lui dit ensuite que puisque tout étoit en paix, & que ce grand nombre de gens de guerre étoit inutile, il lui conseilloit de les renvoyer, & d'en retenir seulement quelque petite partie pour l'accompagner jusqu'à Ptolémaïde qu'il vouloit lui mettre entre les mains aussi-bien que les autres plus fortes places du païs, n'étant venu le trouver que dans ce dessein. Jonathas, pensant que Tryphon lui parloit sincérement, renvoya toutes ses troupes, excepté trois mille hommes, dont il en laissa deux mille en Galilée, & accompagna Tryphon à Ptolémaïde avec les mille qui lui restoient. Lorsqu'ils furent dans la ville, les habitans en conséquence de l'ordre qu'ils en reçurent de Tryphon, fermerent les portes, & les égorgerent tous à la réserve de Jonathas qu'il retint prisonnier, & il envoya en même-tems une partie de son armée en Galilée pour tailler en pieces ces deux mille hommes qui y étoient demeurés. Mais, comme ils avoient appris ce qui étoit arrivé à Jonathas par le bruit qui s'en étoit répandu, ils prirent les armes & se retirerent sans aucune perte, parce que les troupes de Tryphon les virent si résolus à vendre cherement leur vie qu'elles n'oserent les attaquer, & s'en retournerent ainsi sans rien faire.

La nouvelle de ce qui étoit arrivé à Jonathas combla de douleur les habitans de Jérusalem, tant par l'affection qu'ils lui portoient, que par la crainte que les nations voisines, qui n'étoient retenues que par l'appréhension qu'elles avoient de lui, les voyant privés de l'as-

sistance d'un si sage & si généreux chef, ne leur fissent désormais la guerre, & ne les réduisissent aux dernières extrémités. Il parut qu'ils ne se trompoient pas; car, ces peuples n'eurent pas plutôt sçu le bruit qui se répandit de la mort de Jonathas, qu'ils leur déclarerent la guerre; & Tryphon de son côté assembla une armée pour entrer aussi dans la Judée. Simon, pour redonner cœur aux Juifs qu'il voyoit si étonnés, fit assembler tout le peuple dans le temple, où il le harangua. Le peuple, animé par son discours, reprit courage, & conçut de meilleures espérances. Ils s'écrierent tous d'une voix qu'ils le choisissoient pour remplir la place de Judas & de Jonathas, & qu'ils lui obéiroient avec joie.

Tryphon cependant partit de Ptolémaïde, avec une grande armée pour entrer dans la Judée, & mena avec lui Jonathas son prisonnier. Simon avec ce qu'il avoit de forces alla à sa rencontre jusqu'au bourg d'Addida situé sur une montagne, au-dessous de laquelle étoient les campagnes de la Judée. Aussi-tôt que Tryphon eut appris que Simon étoit Général de l'armée des Juifs, il envoya vers lui pour le tromper. Il lui fit proposer que s'il vouloit délivrer son frere, il lui envoyât cent talens d'argent avec deux des enfans de Jonathas pour lui servir d'ôtages de l'effet de la parole que leur pere lui donneroit de ne point détourner les Juifs de l'obéissance du Roi. Il ajoûta qu'il ne retenoit Jonathas prisonnier que jusqu'à ce qu'il payât à ce Prince cette somme qu'il lui devoit. Simon n'eut pas de peine à reconnoître que cette proposition n'étoit qu'un artifice, & que quand même il lui donneroit ce qu'il demandoit, & lui remettroit entre les mains les enfans de son frere, il ne le délivreroit pas pour cela. Néanmoins, la crainte qu'on ne l'accusât, s'il le refusoit, d'être cause de sa mort, fit qu'il assembla toute l'armée, lui dit les demandes que faisoit Tryphon, & qu'il ne doutoit point qu'il n'eût dessein de le tromper; qu'il ne laissoit pas cependant d'être d'avis d'envoyer l'argent & les deux enfans plutôt que de s'exposer au hazard d'être soupçonné de ne vouloir pas sauver la vie à son frere. Ainsi, il envoya l'argent & les enfans. Mais, Tryphon manqua de foi; il ne délivra point Jonathas, & il ruina la campagne avec son armée.

Il s'en alla ensuite dans la basse-Syrie, & en traversant le pais de Galaad, fit mourir & enterrer Jonathas, & retourna après cela à Antioche. Simon fit transporter les os de son frere de la ville de Basca à Modim où il les enterra. Tout le peuple fut dans un grand deuil, & Simon fit construire tant pour son pere que pour sa mere, ses freres & lui, un superbe tombeau de marbre blanc & poli,

si élevé qu'on pouvoit le voir de fort loin. Il y avoit tout à l'entour des voûtes en forme de portiques, dont chacune des colonnes qui les soutenoient étoit d'une seule pierre; & pour marquer ces sept personnes, il y ajoûta sept piramides d'une très-grande hauteur & d'une merveilleuse beauté. Cet ouvrage si magnifique se voyoit encore du tems de Josephe l'Historien.

On peut juger par-là quels étoient l'amour & la tendresse que Simon avoit pour ses proches, & particulièrement pour son frere Jonathas qui mourut quatre ans après avoir été élevé à la dignité de Prince de sa nation, & à celle de grand Sacrificateur. Tout le peuple choisit Simon d'un commun consentement pour lui succeder, l'an 139 avant Jesus-Christ.

JONATHAS, *Jonathas*, (a) Ἰωνάθαν, fils d'Absalom, fut envoyé par Simon Maccabée, pour s'emparer de la ville de Joppé. Jonathas entra de force dans la ville, en chassa ceux qui y étoient, & s'y établit en leur place.

JONCHETS, *Oscilla*, sorte de jeu ancien, dont parle Ovide. On jouoit autrefois aux Jonchets avec de petits brins de joncs, auxquels ont succédé de petits brins de paille, & ensuite de petits bâtons d'ivoire; c'est des brins de joncs que lui vient son nom, comme il paroît par le Dictionnaire étymologique de Ménage. Rabelais n'a pas oublié ce jeu dans la longue liste de ceux auxquels Garguantuas passoit la meilleure partie de son tems. » Jonchée, dit Nicod, » signifie la poignée de petites » branches d'ivoire dont les fi» les s'ébattent, & qu'on appel» le le jeu des Jonchées. « On empoigne ces brins de joncs pour les faire tomber tous ensemble, de manière qu'ils s'éparpillent en tombant. Nos enfans y jouent encore avec des allumettes.

JOPPÉ, *Joppe*, Ἰόππη, (b) ville de Palestine, sur la Méditerranée. Elle est nommée Jaffa, ou Japha, dans les Auteurs du moyen âge & dans les Modernes.

Quelques-uns croyent que cette ville avoit tiré son nom de celui d'une fille d'Éole, femme de Céphée, qui en fut le fondateur. On y voyoit encore du tems de saint Jérôme, des marques de la chaîne à laquelle Andromede avoit été attachée, lorsqu'on l'exposa au monstre marin pour être dévorée. Il y a quelque apparence que la fable d'Andromede a été forgée sur l'aventure de Jonas, qui s'étant embarqué à Joppé, fut jetté dans la mer, & englouti

(a) Maccab. L. I. c. 13. v. 11. Joseph. de Antiq. Judaïc p. 445.

(b) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 818, 851. Actu. Apost. c. 9. v. 36. & seq. c. 10. v. 5. & seq. Plin. T. I. p. 260, 499. Strab. pag. 759. Pomp. Mel. pag. 67. 68. Ptolem. L. V c. 16. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 405. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 48, 49.

par un monstre marin. Joppé étoit située dans une belle plaine, entre Jamnia au midi, & Césarée de Palestine au nord, & Rama ou Romula à l'orient.

Il est souvent fait mention de Joppé, tant dans les livres de l'ancien Testament écrits en Hébreu, que dans les livres des Maccabées & dans le nouveau Testament. Tabitha, que saint Pierre ressuscita, demeuroit à Joppé. Le même Apôtre étoit à Joppé, lorsque Dieu lui fit voir un linge plein de reptiles, pour lui marquer qu'il ne devoit plus faire de distinction entre le Juif & le Gentil, lorsqu'il trouveroit des gens disposés à recevoir la parole de la vérité.

Cette ville fut ruinée par Cestius Gallus, & rétablie ensuite par un grand nombre de Juifs, tant de ceux qui s'étoient révoltés contre les Romains, que de ceux qui s'étoient sauvés des villes qu'ils avoient prises. Mais, comme ils ne pouvoient point trouver de quoi vivre sur la terre à cause du ravage fait dans la campagne, ils construisirent un grand nombre de petits vaisseaux, se mirent en mer; & courant les côtes de la Phénicie, de la Syrie, & même celles d'Égypte, troublerent par leur piraterie tout le commerce de ces mers. Sur l'avis qu'en eut Vespasien, il envoya contre Joppé des troupes de cavalerie & d'infanterie; & comme cette place étoit mal gardée, ils y entrerent la nuit très-facilement. Dans une telle surprise, les habitans n'ayant pas la hardiesse de resister, s'enfuirent dans leurs vaisseaux, & y passerent la nuit hors de la portée des traits & des fleches de leurs ennemis.

Pour bien comprendre en quel péril ils y étoient, il est nécessaire de représenter la situation de Joppé. Cette ville, quoiqu'assise sur le bord de la mer, n'avoit point de port. Le rivage sur lequel elle étoit bâtie, étoit extrêmement pierreux & fort elevé; & ses deux côtés qui étoient des rochers naturellement creux, s'étendoient en forme de croissant assez avant dans la mer. Ainsi, lorsque le vent de nord souffloit, les flots qu'il poussoit contre ces rochers, les couvroient de leur écume avec un bruit si épouvantable, qu'il n'y avoit point de lieu où les vaisseaux pussent courir plus de risque.

Ceux qui s'étoient enfuis de Joppé, étant donc dans cette rade, à peine le jour commençoit à paroître que le vent qu'ils nommoient *noire bise* s'éleva avec tant de violence, qu'il ne s'est jamais vu une plus horrible tempête. Une partie des vaisseaux se brisoient en se choquant; d'autres se fracassoient contre les rochers; & d'autres voulant à force de rames gagner la pleine mer pour éviter d'échouer sur la côte, que les pierres qui s'y rencontroient & les Romains qui les y attendoient, leur rendoient également

ment redoutable, se trouvoient en un moment élevés sur des montagnes d'eau, & précipités ensuite dans les abîmes que leur ouvroit cette effroyable tempête. Ainsi, il ne restoit à ce misérable peuple dans une telle extrêmité aucune espérance de salut, parce que soit qu'ils s'éloignassent de la terre, ou qu'ils s'en approchassent, ils ne pouvoient éviter de périr, ou par la fureur de la mer, ou par les armes de leurs ennemis. L'air retentissoit des gémissemens de ceux qui restoient dans ces vaisseaux fracassés; on en voyoit de toutes parts, d'autres se noyer; d'autres se tuer eux-mêmes, & d'autres poussés par les vagues contre les rochers, où ils étoient tués par les Romains. Ainsi, la mer n'étoit pas seulement toute couverte de naufrages, mais toute teinte de sang, & l'on compta jusqu'à quatre mille deux cens corps qu'elle jetta sur le rivage.

Les Romains, s'étant ainsi rendus sans combattre maîtres de Joppé, la ruinerent entiérement; & cette malheureuse ville se trouva avoir été prise deux fois par eux en fort peu de tems. Vespasien, pour empêcher les pirates de s'y rassembler, en fit fortifier le lieu le plus élevé, y laissa en garnison un peu d'infanterie, & assez de cavalerie pour faire des courses dans le païs d'alentour, & mettre le feu dans les bourgs & dans les villages, ce qu'ils ne manquerent pas d'exécuter.

JORA, *Jora*, Ἰωρὰ, (*a*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone en Judée, au nombre de cent douze.

JORAI, *Jorai*, Ἰωρεὶ, (*b*) étoit fils d'Abihaïl, de la tribu de Gad.

JORAM, *Joram*, Ἰεδδουρὰμ, (*c*) fils de Thoü, roi d'Émath en Syrie, fut envoyé par son pere à David, pour le féliciter de la victoire qu'il avoit remportée sur Adarézer son ennemi, l'an du monde 2960, & 1040 avant Jesus-Christ. Joram apporta avec lui des vases d'or, d'argent & d'airain, que le roi David consacra au Seigneur, avec ce qu'il lui avoit déja consacré d'argent & d'or pris sur toutes les nations qu'il s'étoit assujetties, sur la Syrie, sur Moab, sur les Ammonites, sur les Philistins, sur Amalec, avec les dépouilles d'Adarézer fils de Rohob & roi de Soba.

JORAM, *Joram*, Ἰωρὰμ, (*d*) fils de Josaphat, succéda à son pere, au royaume de Juda, l'an du monde 3116: Il eut pour freres Azarias, Jahiel, Zacharie, Azarias, Michel & Saphatias. Leur pere leur donna de grandes sommes d'or & d'argent, avec des revenus & des villes très-fortes dans Juda;

(*a*) Esdr. L. I. c. 2. v. 18.
(*b*) Paral. L. I. c. 5. v. 13.
(*c*) Reg. L. II. c. 8. v. 9. *& seq.*
(*d*) Reg. L. IV. c. 8. v. 16. *& seq.* Paral. L. II. c. 21. v. 1. *& seq.* c. 22. v. 1. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 302, 306, 307.

mais, il donna le royaume à Joram, parce qu'il étoit l'aîné. Joram prit donc possession du royaume de son pere, & lorsqu'il s'y fut bien affermi, il fit mourir par l'épée tous ses freres & quelques-uns des principaux d'Israël.

Joram avoit trente-deux ans lorsqu'il commenca à regner, & il regna huit ans à Jérusalem. Il marcha dans les voies des Rois d'Israël, comme avoit fait la maison d'Achab; car, sa femme étoit fille d'Achab, & il fit le mal en la présence du Seigneur. Cependant, le Seigneur ne voulut point perdre la maison de David, à cause de l'alliance qu'il avoit faite avec lui, & parce qu'il lui avoit promis qu'il lui donneroit toujours une lampe à lui & à ses enfans.

De son tems, Edom se révolta pour n'être plus assujetti à Juda, & se fit un Roi. Joram se mit en campagne avec ses principaux officiers, & toute sa cavalerie qui le suivoit; & s'étant levé la nuit, il attaqua & défit Edom qui l'avoit environné, & tous ceux qui commandoient la cavalerie ennemie. Edom continua néanmoins dans sa révolte, afin de n'être plus sous la puissance de Juda.

En ce même tems, Lobna se retira aussi de l'obéissance de Joram, parce qu'il avoit abandonné le Seigneur le Dieu de ses peres. Il fit faire outre cela de hauts lieux dans les villes & dans les montagnes de Juda; il engagea les habitans de Jérusalem dans la fornication de l'Idolâtrie, & rendit Juda prévaricateur. Or, on lui apporta des lettres du prophete Élie où il étoit ecrit: » Voici » ce que dit le Seigneur le » Dieu de votre ayeul David: » Parce que vous n'avez point » marché dans les voies de vo» tre pere Josaphat, ni dans » celles d'Asa roi de Juda, » mais que vous avez suivi » l'exemple des Rois d'Israël, » & que vous avez fait tom» ber Juda & les habitans de » Jerusalem dans la fornication, » imitant celle de la maison » d'Achab, & que de plus » vous avez tué vos freres qui » composoient la maison de » votre pere, & qui étoient » meilleurs que vous; le Sei» gneur va aussi vous frapper » d'une grande plaie, vous & » votre peuple, vos enfans, » vos femmes & tout ce qui » vous appartient. Vous serez » frappé dans le ventre d'une » maladie très-maligne, qui » vous fera jetter tous les jours » peu à peu vos entrailles. »

Le Seigneur excita donc contre Joram l'esprit des Philistins, & des Arabes voisins des Ethiopiens. Ils entrerent dans la terre de Juda, la ravagerent, emporterent tout ce qu'ils trouverent dans le palais du Roi, & emmenerent ses fils & ses femmes; de sorte qu'il ne lui ressta d'enfans que Joachaz le plus jeune de tous. Et pardessus tout cela, Dieu le frap-

pa d'une maladie incurable dans les entrailles. Ainsi, les jours & les tems se succédant les uns aux autres, deux ans se passerent; de sorte qu'étant tout consumé & pourri par la longueur de ce mal, il jettoit même ses entrailles, & il ne trouva la fin de son mal que dans celle de sa vie. Il mourut donc d'une très-horrible maladie; & le peuple ne lui rendit point dans ses funérailles les honneurs qu'on avoit rendus à ses ancêtres, en brûlant pour lui des parfums selon la coutume. On l'enterra dans la ville de David, mais on ne le mit point dans le sépulcre des Rois.

Les habitans de Jérusalem établirent roi en sa place Ochozias le plus jeune de ses fils, parce qu'une troupe de soldats Arabes qui avoient fait une irruption dans le camp, avoient tué tous ses fréres qui étoient plus âgés que lui; ainsi, Ochozias fils de Joram roi de Juda prit possession du royaume l'an 881 avant J. C.

JORAM, *Joram*, Ἰωράμ, (*a*) fils & successeur d'Achab roi d'Israël. Il ne succéda pas immediatement à Achab son pere, mais à Ochozias son frere aîné, qui étant mort sans enfans, lui laissa le royaume, l'an 881 avant Jesus-Christ. Il fit le mal devant le Seigneur, mais non pas autant qu'Achab son pere & Jézabel sa mere; car, il ôta les statues de Baal que son pere avoit fait faire; mais, il suivit les voies de Jéroboam fils de Nabat, c'est-à-dire, qu'il continua à rendre un culte impie aux veaux d'or.

Mésa, roi de Moab, nourrissoit de grands troupeaux, & payoit au Roi d'Israël cent mille agneaux & cent mille moutons avec leur toison. Mais, après la mort d'Achab, il rompit l'accord qu'il avoit fait avec le Roi d'Israël. C'est pourquoi, le roi Joram étant sorti alors de Samarie, fit la revue de toutes les troupes d'Israël, & il envoya dire à Josaphat roi de Juda: » Le Roi de Moab » s'est soulevé contre moi, ve- » nez avec moi pour le com- » battre. Josaphat lui répon- » dit: J'irai avec vous; ce » qui est à moi, est à vous; mon » peuple est votre peuple & » mes chevaux sont vos che- » vaux. Et il ajouta, par quel » chemin irons-nous? Joram » lui répondit, par le désert » de l'Idumée. » Le Roi d'Israël, le Roi de Juda & le Roi d'Edom marcherent donc en tournoyant pendant sept jours, & il n'y avoit point d'eau pour l'armée ni pour les bêtes qui la suivoient. Alors, le Roi d'Israël dit: » Hélas, hélas, hé- » las! Le Seigneur nous a ici » joints tous trois ensemble, » pour nous livrer entre les

(*a*) Reg. L. IV. c. 1. v. 17. c. 3. v. 1. *& seq.* c. 6. v. 8. *& seq.* c. 7. v. 1. *& seq.* c. 8. v. 3. *& seq.* c. 9. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 22. v. 5. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 300. *& seq.*

» mains de Moab. Josaphat ré-
» pondit : » N'y-a-t-il point
» ici de prophete du Seigneur,
» pour implorer par lui la mi-
» séricorde du Seigneur ? L'un
» des serviteurs du Roi d'Israël
» répondit : Il y a ici Élisée,
» fils de Saphat, qui versoit
» de l'eau sur les mains d'Élie.
» Josaphat dit : La parole du
» Seigneur est en lui. »

Alors, le Roi d'Israël, Josaphat roi de Juda, & le Roi d'Édom allerent trouver Élisée; & Élisée dit au Roi d'Israël. » Qu'y a-t-il entre vous & » moi ? Allez-vous en aux Pro- » phetes de votre pere & de » votre mere. Le Roi d'Israël » lui dit : Ne parlez point ainsi, » car le Seigneur a assemblé » ces trois Rois pour les livrer » entre les mains de Moab ? » Élisée lui dit : Vive le Sei- » gneur des armées, en la pré- » sence duquel je suis, si je ne » respectois la personne de Jo- » saphat roi de Juda, je n'eusse » pas seulement jetté les yeux » sur vous, & je ne vous eusse » pas regardé. Mais, mainte- » nant faites-moi venir un » joueur de Harpe. » Et lorsque cet homme chantoit sur sa Harpe, la main du Seigneur fut sur Élisée & il dit : » Voici ce » que dit le Seigneur : Faites » plusieurs fosses le long du lit » de ce torrent. Car, voici ce » que dit le Seigneur : Vous ne » verrez ni vent ni pluie, & » néanmoins le lit de ce tor- » rent sera rempli d'eau, & » vous boirez vous & vos ser- » viteurs & vos bêtes. Et ceci » n'est encore qu'une petite » partie de ce que le Seigneur » veut faire pour vous. Car, » de plus il livrera Moab entre » vos mains. Vous détruirez » toutes ses villes fortes, tou- » tes ses places les plus im- » portantes ; vous couperez par » le pied tous les arbres frui- » tiers ; vous boucherez toutes » les fontaines, & vous cou- » vrirez de pierre tous les » champs les plus fertiles. » Le lendemain matin, sur l'heure qu'on a accoutumé d'offrir le sacrifice, les eaux vinrent tout d'un coup le long du chemin d'Edom, & la terre fut remplie d'eaux.

Les Moabites, ayant appris que ces Rois étoient venus pour les combattre, assemblerent tous ceux qui portoient les armes, & ils vinrent tous ensemble les attendre sur leurs frontières. Et s'étant levés dès le point du jour, dès que les rayons du soleil brillerent sur les eaux, elles leur parurent rouges comme du sang ; & ils s'entredirent : » C'est l'épée qui a répandu » tant de sang ; les Rois se sont » battus l'un contre l'autre, & » se sont entre-tués. Moabites, » marchez hardiment pour en- » lever les dépouilles. » Ils vinrent donc au camp d'Israël ; mais, les Israëlites sortant tout d'un coup, battirent les Moabites qui s'enfuirent devant eux. Les vainqueurs les poursuivant les taillerent en pièces, détruisirent leurs villes, rempli-

rent tous les champs les plus fertiles de pierres que chacun y vint jetter, boucherent toutes les fontaines, abattirent tous les arbres fruitiers, & ne laisserent sur pied que les murailles de la ville de Haréseth qui étoient faites de brique. Cette ville aussi fut investie par les frondeurs, & une partie des murailles fut abattue par les pierres qu'on jettoit avec des machines. Le Roi de Moab, voyant qu'il ne pouvoit plus résister aux ennemis, prit avec lui sept cens hommes de guerre, pour forcer le quartier du Roi d'Edom; mais, ils n'en purent venir à bout. Et alors prenant son fils aîné qui devoit regner après lui, il l'offrit en holocauste sur la muraille. Les Israëlites ayant vu cela eurent horreur d'une action si barbare; & s'étant retirés aussi tôt de dessus les terres de Moab, ils s'en retournerent en leur païs.

Élisée rendit de très-importans services à Joram, pendant les guerres qu'il eut avec le Roi de Syrie. Ce Prophete lui découvroit tous les desseins & toutes les résolutions qui se prenoient dans le conseil de Bénadad & rendoit par-là inutiles tous les efforts de ce Prince.

Dans la suite, Bénadad assembla toutes ses troupes, & vint assiéger Samarie. La ville fut pressée d'une famine extrême, jusques-là que le siege continuant toujours, la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent, & la quatrième partie d'un cabat de fiente de pigeon cinq pièces d'argent. Et le Roi d'Israël passant le long des murailles, une femme s'écria & lui dit: » O Roi mon » Seigneur, sauvez-moi. Il lui » répondit: Le Seigneur ne » vous sauve pas, d'où prendrois-je de quoi vous sauver? Seroit-ce de l'aire ou du » pressoir? Et le Roi ajouta; » Que voulez-vous me dire? » Elle lui répondit: Voilà une » femme qui m'a dit: Donnez » votre fils, afin que nous le » mangions aujourd'hui, & demain nous mangerons le mien. » Nous avons donc fait cuire » mon fils, & nous l'avons mangé. Je lui ai dit le jour suivant: Donnez votre fils afin » que nous le mangions; mais, » elle a caché son fils. » Le Roi l'ayant entendue parler de la sorte déchira ses vêtemens; & comme il passoit le long des murailles, tout le monde vit le cilice dont il étoit couvert sur sa chair. Ce Prince dit donc: » Que Dieu me traite dans toute sa sévérité, si la tête d'Élisée fils de Saphat est sur ses » épaules aujourd'hui au soir. »

Cependant, Élisée étoit assis dans sa maison, & des vieillards étoient assis avec lui. Le Roi envoya donc un homme pour le tuer; & avant que cet homme fût arrivé, Élisée dit à ces vieillards: » Sçavez-vous que » ce Prince fils d'un meurtrier » a envoyé ici un homme pour » me couper la tête? Prenez

» donc garde, lorsqu'il arrivera, fermez-lui la porte, & ne » le laissez pas entrer; car, » j'entends le bruit des pieds » de son Seigneur qui vient » après lui.» Lorsqu'Élisée parloit encore, on vit paroitre cet homme qui venoit à lui, & le Roi étant survenu lui dit: « » Vous voyez l'extrême malheur où Dieu nous réduit; » que puis-je attendre davantage du Seigneur? Élisée lui » répondit: Écoutez la parole » du Seigneur, voici ce que » dit le Seigneur: Demain à » cette même heure, le Satum » de pure farine se donnera » pour un sicle à la porte de » Samarie, & on aura pour un » sicle deux Satums d'orge. » Un des Grands de la cour, sur la main duquel le Roi s'appuyoit, répondit à l'homme de Dieu; » Quand le Seigneur » feroit pleuvoir des vivres » du ciel, ce que vous dites, » pourroit-il être? Élisée lui » répondit: Vous le verrez de » vos yeux, & vous n'en mangerez point. »

Il y avoit quatre lépreux près de la porte de la ville, qui se dirent l'un à l'autre; » Pourquoi demeurons-nous ici, où » nous ne pouvons attendre que » la mort? Si nous voulons entrer dans la ville nous mourrons de faim; si nous demeurons ici, nous ne pourrons » éviter la mort. Allons-nous » en donc au camp des Syriens, » & rendons-nous à eux. S'ils » ont pitié de nous, nous vivrons; & s'ils nous veulent » tuer nous mourrons, comme » nous ferions ici. » Ils partirent donc le soir pour aller au camp des Syriens; & étant venus à l'entrée du camp, ils n'y trouverent personne. Car, le Seigneur avoit fait entendre dans le camp des Syriens un grand bruit comme de chariots, de chevaux, & d'une armée innombrable; & les Syriens l'entendant s'étoient dit l'un à l'autre: » Le Roi d'Israël a fait » venir à son secours contre » nous, les Rois des Héthéens » & des Égyptiens, & les voilà qui viennent tous fondre » sur nous. » Ils s'étoient donc enfuis pendant la nuit, abandonnant dans leur camp leurs tentes, leurs chevaux & leurs ânes, & ne pensant qu'à sauver leur vie par la fuite.

Ces lépreux étant donc venus à l'entrée du camp des Syriens entrerent dans une tente où ils mangerent & burent; & ayant pris de l'argent, de l'or & des vêtemens, ils allerent les cacher; & étant retournés, ils entrerent dans une autre tente, & en emporterent de même diverses choses qu'ils cacherent. Alors, ils se dirent l'un à l'autre: » Nous ne faisons » pas bien; car, ce jour est un » jour de bonne nouvelle. Si » nous demeurons dans le silence, & si nous n'en donnons » point avis avant demain matin, on nous en fera un crime; » allons donc porter cette nouvelle à la cour du Roi. »

Lorsqu'ils furent venus à la porte de la ville, ils crierent à la sentinelle, & dirent à ceux qui étoient en garde : » Nous avons » été au camp des Syriens, & » nous n'y avons ni trouvé un » seul homme, ni entendu la » voix de personne ; nous avons » seulement vu leurs chevaux » & leurs ânes qui y sont liés, » & leurs tentes qui sont encore » dressées. » Les gardes de la porte allerent au palais du Roi, & ils firent entendre cette nouvelle à ceux du dedans. En même tems, le Roi se leva, quoiqu'il fût nuit, & dit à ses officiers : » Je vois bien le dessein » des Syriens contre nous ; » comme ils sçavent que la faim » nous presse, ils sont sortis de » leur camp & se sont cachés » quelque part dans la campagne » en disant, ils sortiront » de la ville, & alors nous les » prendrons vifs, & nous entrerons » sans peine dans la » ville. » l'un des serviteurs du Roi lui répondit : » Il y a encore » cinq chevaux restés seuls » de ce grand nombre qui étoit » dans Israël, tous les autres » ayant été mangés; prenons-les, » envoyons des gens à la découverte. » On amena donc deux chevaux, & le Roi envoya dans le camp des Syriens deux hommes à qui il dit : Allez & voyez. Ils allerent après les Syriens jusqu'au Jourdain ; ils trouverent que tous les chemins étoient pleins de vêtemens & d'armes, que les Syriens avoient jettés dans le trouble où ils étoient ; & les coureurs étant revenus en rendirent compte au Roi. Le peuple aussi-tôt sortit de la ville & pilla le camp des Syriens; le Satum de pure farine fut vendu un sicle, & on donna pour un sicle deux Satums d'orge, selon la parole du Seigneur. Cependant, le Roi avoit mis à la porte de la ville cet Officier sur la main duquel il avoit coutume de s'appuyer, & la foule du peuple fut si grande à l'entrée de la porte, qu'il fut étouffé, & mourut selon que l'homme de Dieu le lui avoit prédit, lorsque le Roi vint le trouver chez lui.

Quelque tems après, cette femme dont Élisée avoit ressuscité le fils, & qui s'étoit ensuite retirée dans le païs des Philistins, en revint, & alla trouver Joram, pour lui demander d'être rétablie dans sa maison & dans ses terres. Le Roi parloit alors avec Giézi serviteur de l'homme de Dieu, & lui disoit : » Comptez-moi toutes les » merveilles qu'Élisée a faites. » Et comme Giézi rapportoit au Roi de quelle manière Élisée avoit ressuscité un mort, cette femme dont il avoit ressuscité le fils, vint se présenter au Roi, le conjurant de lui faire rendre sa maison & ses terres. Alors, Giézi dit : » O Roi, mon Seigneur, » voilà cette femme, » & c'est-là son fils qu'Élisée » a ressuscité. » Le Roi ayant interrogé la femme même, elle lui rapporta comment tout s'é-

toit passé. En même tems, le Roi envoya avec elle un eunuque, auquel il dit : » Faites-lui » rendre tout ce qui est à elle, » & le revenu de toutes ses ter- » res depuis le jour qu'elle est » sortie du païs jusqu'aujour- » d'hui. »

Vers ce tems-là, Joram attaqua la ville de Ramoth en Galaad, & l'emporta ; mais, il y fut dangereusement blessé, & obligé de s'en retourner à Jezrahel, pour se faire traiter de ses blessures. Il laissa Jéhu, qui commandoit son armée, pour réduire la citadelle, qui tenoit encore. Cependant, Jéhu ayant reçu l'onction royale par un jeune Prophete envoyé de la part du Seigneur, avec ordre de lui dire d'exterminer Joram & toute la race d'Achab, partit sur le champ, & vint en diligence à Jezrahel, où Ochozias rois de Juda s'étoit rendu pour voir Joram. La sentinelle, qui étoit au haut de la tour de Jezrahel, vit Jéhu avec sa troupe qui venoit, & il dit : » Je » vois une troupe de gens. Jo- » ram dit : Qu'on prenne un » chariot, qu'on l'envoye au- » devant de ces gens-là, & que » celui qui le conduira leur di- » se, apportez-vous la paix ? » Celui donc qui étoit monté sur le chariot alla au-devant de Jéhu, & lui dit : » Voici ce que » dit le Roi, apportez-vous la » paix ? Jéhu lui répondit : Qu'y » a-t-il de commun entre vous » & la paix ? Passez & suivez- » moi. » La sentinelle en donna aussi-tôt avis, & dit : » Ce- » lui qu'on avoit envoyé est al- » lé à eux, mais il ne retourne » point. » Joram en envoya encore un autre avec un chariot, qui étant venu vers Jéhu lui dit : » Le Roi m'a commandé de » sçavoir de vous si vous appor- » tiez la paix. Qu'y a-t-il de » commun entre vous & la paix, » dit Jéhu ? Passez, & suivez- » moi. » La sentinelle en avertit aussi-tôt & dit : » Celui » qu'on avoit envoyé les » a joints encore, mais il ne re- » tourne point. Celui qui s'a- » vance, paroît à sa marche » être Jéhu fils de Namsi ; car, » il vient avec une étrange » précipitation. Alors Joram » dit : Qu'on mette les che- » vaux à mon chariot. » Et les chevaux y étant mis, Joram roi d'Israël & Ochozias roi de Juda marcherent chacun dans leur chariot, allerent au-devant de Jéhu, & le trouverent dans le champ de Naboth de Jezrahel. Joram ayant vu Jéhu, lui dit : » Apportez-vous la paix ? Jéhu » lui répondit : Quelle peut » être cette paix, pendant que » les fornications de Jézabel » votre mere & ses enchante- » mens regnent encore en tant » de manières ? » Joram aussitôt tournant bride, & prenant la fuite, dit à Ochozias : » Nous » sommes trahis, Ochozias. » En même tems, Jéhu banda son arc, & frappa Joram d'une fleche entre les épaules ; la fleche lui perça le cœur, & il tomba mort dans son chariot. Jéhu

dit aussi-tôt à Badacer capitaine de ses gardes : » Prenez-le, » & jettez-le dans le champ » de Naboth de Jezrahel ; car, » je me souviens que lorsque » nous suivions Achab son pere, » & que nous étions vous & » & moi dans un même cha- » riot, le Seigneur prononça » contre lui cette prophétie en » disant : Je jure par moi-mê- » me, dit le Seigneur, que je » répandrai votre sang dans ce » même champ pour venger le » sang de Naboth, & celui de » ses enfans que je vous ai vu » répandre hier. Prenez-le » donc maintenant, & jettez-le » dans le champ, selon la pa- » role du Seigneur. » Ainsi mourut Joram roi d'Israël, la douzième année de son regne, l'an 869 avant J. C.

JORIM, *Jorim*, Ἰωρεὶμ, (*a*) fils de Mathat, & pere d'Eliézer, fut un des ancêtres de Jesus-Christ selon la chair.

JOSA, *Josa*, Ἰωσία, (*b*) fils d'Amasias, étoit de la tribu de Siméon.

JOSABA, JOSABETH, *Josaba*, *Josabeth*, Ἰωσαβεὲ, Ἰωσαβεὲθ, (*c*) fille de Joram, & sœur d'Ochozias roi de Juda, épousa le grand sacrificateur Joiada, & garantit la race des Rois de Juda, de sa perte entière, ayant sauvé des mains d'Athalie le jeune Joas, qui n'avoit encore qu'un an, pendant qu'Athalie mettoit à mort tous les Princes de la famille royale.

JOSABETH, *Josabeth*. *Voyez* Josaba.

JOSABHÉSED, *Josabhesed*, Ἀσοβὲδ, (*d*) fut le dernier des enfans de Zorobabel.

JOSABIA, *Josabia*, Ἀσαβία, (*e*) fils de Saraia, fut pere de Joël & de Jéhu.

JOSACHAR, *Josachar*, (*f*) Ἰ[illegible], fils de Sémaath, fut un de ceux qui conspirerent contre Joas roi de Juda, & qui le tuerent l'an 835 avant Jesus-Christ.

JOSAIA, *Josaia*, Ἰωσία, (*g*) fils d'Elnaëm, étoit un des braves de l'armée de David.

JOSAPHAT [La vallée de], *Vallis Josaphat*, (*h*) Κοιλὰς Ἰωσαφὰτ, vallée de la Palestine, selon quelques-uns ; & selon d'autres, ce n'est qu'une expression métaphorique. D. Calmet en parle ainsi : » Joël dit que le » Seigneur assemblera toutes les » nations dans la vallée de Jo- » saphat, & qu'il entrera en » jugement avec elles dans » cet endroit. Abénézra croit » que cette vallée est celle où » le roi Josaphat remporta une » si grande victoire & avec » tant de facilité, sur les Moa- » bites, les Ammonites & les » Méoniens de l'Arabie Pé-

(*a*) Luc. c. 3. v. 29.
(*b*) Paral. L. I. c. 4. v. 34.
(*c*) Reg. L. IV. c. 11, 12. v. 2. *& seq.* Paral. L. II. c. 22. v. 11, 12.
(*d*) Paral. L. I. c. 3. v. 20.
(*e*) Paral. L. I. c. 4. v. 35.
(*f*) Reg. L. IV. c. 12. v. 20, 21.
(*g*) Paral. L. I. c. 11. v. 46.
(*h*) Paral. L. II. c. 20. v. 1. *& seq.* Joël. c. 3. v. 2. *& seq.*

» trée. Cette vallée étoit vers » la mer morte, & au-delà du » désert de Thécué; & depuis » cet évenement, elle porta le » nom de vallée de Bénédic- » tion. D'autres croyent que » la vallée de Josaphat est en- » tre les murs de Jérusalem » & le mont des Oliviers, & » qu'elle est arrosée par le » torrent de Cédron. Saint Cy- » rille d'Alexandrie, sans s'ex- » pliquer davantage, dit que » cette vallée n'est éloignée » que de quelques stades de » Jérusalem. Enfin, il y en a » qui soutiennent que les an- » ciens Hébreux n'ayant con- » nu aucun lieu distinct, sous » le nom de vallée de Josa- » phat, Joël a voulu, sous ce » nom marquer en général, le » lieu où le Seigneur doit » exercer son jugement contre » les nations; & celui où il » doit paroître au jugement » dernier, avec tout l'éclat de » sa Majesté. Josaphat, en Hé- » breu, signifie le jugement » de Dieu. Voyez les commen- » tateurs sur Joël, III, 2. Il » y a assez d'apparence que » dans Joël, la vallée de Josa- » phat ou du jugement de Dieu » est symbolique, aussi - bien » que dans le même Prophe- » te & au même chapitre, la » vallée du Carnage, *Vallis* » *Concisionis*. C'est sur cet en- » droit que les Juifs & plu- » sieurs Chrétiens ont cru que » le dernier jugement se feroit » dans la vallée de Josaphat. »

Cependant, tous les voyageurs de la Terre sainte y visitent la vallée de Josaphat. Thévenot met cette vallée de Josaphat entre Jérusalem & le mont des Oliviers. Selon lui, elle est longue d'environ une lieue; mais, elle n'est pas fort large, & elle sert comme de fossé à la ville de Jérusalem. Doubdan en fait une description assez ample. Suivant cet Auteur, elle est appellée *Vallée de Concision*, à cause que les méchans y seront séparés de la compagnie des bons. Mais, ce nom signifie proprement *Vallée du Carnage*.

Elle est encore appellée *Vallée du Roi*, dans l'Écriture, au sujet d'Absalon, qui y fit faire un monument; car, d'ailleurs, il mourut bien loin delà; & *Vallée de Cédron*, à cause du torrent qui y passe; & enfin *Vallée de Siloé* par Josephe.

La question n'est pas de sçavoir s'il y a une vallée nommée Josaphat; le fait est constant. Elle consiste à être bien sûr que c'est de celle-là que le prophete Joël a parlé. Il y a plus d'apparence que ce Prophete a nommé ainsi d'une manière prophétique un lieu où Dieu jugera les nations, & que des personnes simples, cherchant un lieu auquel elles pussent appliquer ce nom, l'ont donné après coup à une vallée que le Sauveur du monde a traversée en portant sa croix.

JOSAPHAT, *Josaphat*, (a)

(a) Reg. L. II. c. 8. v. 16. L. III. c. 4. v. 3.

Ἰωσαφὰτ, fils d'Ahilud, eut la charge des requêtes, d'abord sous le regne de David, & ensuite sous celui de Salomon.

JOSAPHAT, *Josaphat*, (*a*) Ἰωσαφὰτ, fils de Pharué, avoit sous le regne de Salomon, l'intendance du païs de la tribu d'Issachar.

JOSAPHAT, *Josaphat*, (*b*) Ἰωσαφὰτ, fils d'Asa, succéda à son pere au royaume de Juda, l'an du monde 3090, & 910 avant Jesus-Christ. Il étoit âgé de trente-cinq ans, lorsqu'il commença à regner, & il en regna vingt-cinq. Sa mere se nommoit Azuba, & étoit fille de Salai ou Sélahi.

Ce Prince mit garnison dans toutes les villes de Juda qui étoient fermées de murailles, & il distribua ses troupes dans la terre de Juda, & dans les villes d'Ephraïm qu'Asa son pere avoit prises. Le Seigneur fut avec Josaphat, parce qu'il marcha dans les premières voies de David son ayeul, & qu'il ne mit point sa confiance dans les Idoles, mais dans le Dieu de son pere; & il marcha fidelement dans la voie de ses préceptes, & ne suivit point les déreglemens d'Israël. Ainsi, Dieu affermit le royaume dans sa main, & tous ceux de Juda vinrent lui faire des présens; de sorte qu'il se trouva comblé d'une infinité de richesses & d'une très-grande gloire. Comme son cœur étoit plein de force & de zèle pour l'observation des préceptes du Seigneur, il fit abattre dans Juda les hauts lieux & les bois consacrés aux Idoles.

La troisième année de son regne, il envoya des premiers Seigneurs de sa cour, sçavoir Benhaïl, Obdias, Zacharie, Nathanaël & Michée, pour instruire dans les villes de Juda. Il envoya avec eux les Lévites Séméïas, Nathanias & Zabadias; Asael, Sémiramoth & Jonathan; Adonias, Thobias & Thobadonias, tous lévites; & les prêtres Elisama & Joram. Ils instruisoient tout le peuple de Juda, & portoient avec eux le livre de la loi du Seigneur; ils alloient dans toutes les villes de Juda & y enseignoient le peuple. Ainsi, la terreur du nom de Dieu se répandit dans tous les royaumes qui étoient aux environs de Juda; de sorte qu'ils n'osoient prendre les armes contre Josaphat. Les Philistins mêmes venoient faire des présens à Josaphat, & lui payoient un tribut d'argent; & les Arabes lui amenoient des troupeaux, sept mille sept cens moutons & autant de boucs. De sorte que Josaphat devint puissant & s'éleva jusqu'à un très-haut point de grandeur; & il bâtit des forteresses dans Juda en forme de tours, & des villes fermées de murailles.

(*a*) Reg. L. III. c. 4. v. 17.
(*b*) Reg. L. III. c. 15. v. 24. c. 22. v. 1. *& seq.* Paral. L. II. c. 17. v. 1. *& seq.* c. 18. *& seq.* Capit. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 285, 293. *& seq.*

Il fit de grandes choses dans toutes les villes de Juda ; & il avoit aussi des gens aguerris & vaillans dans Jérusalem, dont voici le dénombrement selon les maisons & les familles de chacun. Dans Juda, les principaux officiers de l'armée étoient Ednas qui en étoit le Général, & qui avoit avec lui trois cens mille hommes très - vaillans. Après lui, le premier étoit Johanan, qui avoit avec lui deux cens quatre-vingt mille hommes. Après celui-ci étoit Amasias fils de Zéchri, consacré au Seigneur, & avec lui deux cens mille hommes fort braves. Il étoit suivi d'Elïada redoutable dans les combats, qui commandoit deux cens mille hommes armés d'arcs & de boucliers. Après lui étoit aussi Jozabad, qui étoit à la tête de cent quatre-vingt mille hommes, tous gens prêts à combatre. Toutes ces troupes étoient près de la personne du Roi, sans compter les autres qu'il avoit mises dans les villes murées par tout le royaume de Juda.

Josaphat fut donc très-riche & acquit beaucoup de gloire ; il fit épouser à son fils la fille d'Achab Quelques années après, il alla voir ce Roi à Samarie ; & Achab à son arrivée fit tuer beaucoup de bœufs & de moutons, pour le traiter lui & ceux de sa suite ; & il lui persuada de marcher avec lui contre Ramoth de Galaad. Achab Roi d'Israël dit donc à Josaphat Roi de Juda : » Venez avec moi à » Ramoth de Galaad. Et Josaphat lui répondit : Vous pou- » vez disposer de moi comme » de vous, de mon peuple » comme du vôtre, & nous » vous accompagnerons à cette » guerre. Josaphat dit au Roi » d'Israël : Consultez, je vous » prie, aujourd'hui la volonté » du Seigneur. » Le Roi d'Israël assembla donc quatre cens Prophetes, & il leur dit : » De- » vons - nous aller attaquer » Ramoth de Galaad, ou de- » meurer en paix ? Allez, di- » rent-ils, Dieu livrera la vil- » le entre les mains du Roi. » Josaphat dit au Roi d'Israël : » N'y a-t-il plus ici de prophete » du Seigneur, afin que nous » le consultions ? Et le Roi » d'Israel dit à Josaphat : il y » a encore ici un homme par » qui nous pouvons consulter » la volonté du Seigneur, mais » je le hais, parce qu'il ne me » prophétise jamais rien de » bon, & me prédit toujours » du mal ; c'est Michée fils de » Jémia. Josaphat répondit : O » Roi, ne parlez pas ainsi. »

Le Roi d'Israël fit donc venir un de ses eunuques & lui dit : » Faites - moi venir pré- » sentement Michée fils de Jé- » mia. » Cependant, le Roi d'Israël & Josaphat roi de Juda étoient assis chacun sur un trône, vêtus avec une magnificence royale ; ils étoient dans la place qui étoit près de la porte de Samarie, & tous les Prophetes prophétisoient devant eux. Alors, Sédécias, fils de Cha-

naana, se fit des cornes de fer & dit : » Voici ce que dit le » Seigneur, vous secouerez & » vous frapperez avec ces cor- » nes la Syrie jusqu'à ce que vous » l'ayez détruite. » Les autres Prophetes prophétisoient tous la même chose, & disoient au Roi : » Marchez contre Ra- » moth de Galaad, vous aurez » un succès heureux, & le Sei- » gneur la livrera entre les » mains du Roi. » Mais, celui qui avoit été envoyé pour faire venir Michée, lui dit : » Voi- » là que tous les Prophetes » prédisent tous d'une voix » un bon succès au Roi, je » vous prie donc que vos pa- » roles ne soient point diffé- » rentes des leurs, & que vo- » tre prédiction soit favorable. » Michée lui répondit : Vive » le Seigneur, je dirai tout ce » que mon Dieu m'aura or- » donné de dire. Le Roi ajoû- » ta : Je vous conjure instam- » ment de ne me parler que » selon la vérité au nom du » Seigneur. Michée alors lui » dit : j'ai vu tout Israël dis- » perse dans les montagnes » comme des brebis sans pas- » teur ; & le Seigneur a dit : » Ces gens là n'ont point de » chef ; que chacun retourne » en paix dans sa maison. Auss- » tôt le Roi dit à Josaphat : » ne vous ai-je pas bien dit » que cet homme ne me pro- » phétiseit jamais rien de bon, » mai seulement des malheurs. »

Achab & Josaphat ne laisse- rent pas de marcher contre Ra- moth de Galaad ; & le Roi d'Is- raël dit à Josaphat : » J'irai au » combat après avoir changé » d'habit ; mais pour vous pre- » nez vos habits ordinaires : » Ainsi, le Roi d'Israël changea d'habit & vint au combat. Ce- pendant, le Roi de Syrie donna ses ordres aux officiers qui com- mandoient la cavalerie, & leur dit : » Ne vous attachez dans » le combat à aucun, ni petit ni » grand, sinon au Roi d'Israël. » Ainsi, lorsque ceux qui com- mandoient la cavalerie apper- çurent Josaphat, ils dirent, c'est le Roi d'Israël. Ils l'envi- ronnerent de tous côtés, & commencerent à le charger ; mais, ce Prince poussa des cris au Seigneur qui le secourut ; & les écarta tous de lui. Car, comme ces chefs de la cavale- rie virent que ce n'étoit point le Roi d'Israël, ils le laisserent. Il arriva qu'un homme du peu- ple tira une fleche au hazard, & qu'il en frappa le Roi d'Israël entre le cou & les épaules. Il dit aussi-tôt à son cocher : » Tour- » ne bride, & tire-moi du com- » bat, car je suis blessé. » Ainsi, la guerre fut terminée en ce jour. Cependant, le Roi d'Israël demeura dans son chariot jus- qu'au soir, faisant ferme con- tre les Syriens, & il mourut au coucher du Soleil.

Josaphat s'en revint en paix dans son palais à Jérusalem. Le prophete Jéhu, fils d'Hanani, vint au-devant de lui & lui dit : » Vous donnez du secours à » un impie, & vous faites allian-

» ce avec ceux qui haïssent le » Seigneur ; vous vous étiez » rendu digne pour ce sujet de » la colere de Dieu ; mais, il » s'est trouvé de bonnes œu- » vres en vous, parce que vous » avez exterminé de la terre » de Juda les bois profanes, » & que vous vous êtes porté » de tout votre cœur à cher- » cher le Seigneur, le Dieu » de vos peres. » Josaphat demeura donc à Jérusalem, & il fit encore la visite de son peuple, depuis Bersabée jusqu'aux montagnes d'Éphraïm ; & il les fit rentrer dans le culte du Seigneur, le Dieu de leurs peres. Il établit aussi des juges dans toutes les places fortes de Juda, & dans chaque ville. Il leur donna cet ordre : » Prenez bien » garde à tout ce que vous fe- » rez ; car, ce n'est pas la jus- » tice des hommes que vous » exercez, c'est celle du Sei- » gneur, qui assiste à vos ju- » gemens, & qui vous en tera » rendre compte. Maintenant » donc que la crainte du Sei- » gneur soit avec vous, & ap- » portez tous les soins imagi- » nables à vous bien acquitter » de votre devoir ; car, il n'y » a point d'injustice dans le » Seigneur notre Dieu, ni d'ac- » ception de personnes, & on » ne le gagne point par des » présens. »

Josaphat établit aussi dans Jérusalem des Lévites, des Piêtres & des chefs de familles du peuple d'Israël, afin qu'ils y rendissent la justice à ceux qui y demeuroient, dans les affaires qui regardoient le Seigneur, & dans celles qui regardoient les particuliers. Il leur donna ses ordres, & leur dit : » Vous » ferez toutes choses dans la » crainte du Seigneur, avec » fidélité & avec un cœur par- » fait. Quand quelque affaire » de vos freres qui sont dans » leurs villes particulières, » viendra à vous, soit qu'il » s'agisse de quelque intérêt de » famille, ou de quelque ques- » tion de la Loi, des Comman- » demens, des Cérémonies & » des Préceptes, instruisez-les ; » de peur qu'ils ne pechent » contre le Seigneur, & que sa » colere ne tombe sur vous & » sur vos freres. Si vous vous » conduisez de la sorte, vous » ne pécherez point. Amarias » votre pontife présidera dans » les choses qui regardent Dieu ; » & Zabadias, fils d'Ismahel, » chef de la maison de Juda, » présidera dans les affaires qui » regardent le Roi. Vous avez » aussi les Lévites parmi vous, » qui vous serviront de Mai- » tres. Soyez pleins de force, » & acquittez-vous avec soin » de vos devoirs ; & le Sei- » gneur vous traitera favora- » blement. »

Après cela, les Moabites & les Ammonites avec leurs alliés s'assemblerent contre Josaphat, pour lui faire la guerre. Des courriers en vinrent apporter la nouvelle à Josaphat, & lui dirent : » Voici une grande » multitude qui vient contre

» vous, des lieux qui sont au-
» delà de la mer & de la Syrie,
» & ils sont à Asasonthamar,
» qui est la même qu'Engaddi.»
Alors, Josaphat saisi de crainte s'appliqua entiérement à prier le Seigneur, & il fit publier un jeûne dans tout le royaume de Juda. Tout Juda s'assembla pour implorer l'assistance du Seigneur; & ils vinrent de toutes les villes de Juda à Jérusalem pour lui offrir leurs prieres. Après que Josaphat se fut levé au milieu de cette multitude dans la maison du Seigneur, devant le nouveau parvis, il dit: » Seigneur, qui
» êtes le Dieu de nos peres,
» vous êtes le Dieu du ciel, &
» vous dominez sur tous les
» Royaumes des nations; la
» force & la puissance sont en
» vos mains, & nul ne peût
» vous résister. N'est-ce pas
» vous, mon Dieu, qui avez
» exterminé tous les habitans
» de cette terre, en présence
» de votre peuple d'Israël, &
» qui l'avez donnée à la posté-
» rité d'Abraham votre ami,
» pour la posséder à jamais?
» Ils y ont établi leur demeure,
» ils y ont bâti un sanctuaire à
» votre nom, & ils ont dit: Si
» les maux viennent fondre sur
» nous, l'épée de votre juge-
» ment, la peste, la famine,
» nous nous présenterons de-
» vant vous dans cette maison,
» où votre nom a été invoqué,
» & nous pousserons nos cris
» vers vous dans nos afflictions,
» vous nous exaucerez, & vous
» nous délivrerez. Voyez donc
» maintenant ce que font les
» enfans d'Ammon & de Moab,
» & ceux qui habitent la mon-
» tagne de Séïr, sur les terres
» desquels vous ne permîtes pas
» à votre peuple d'Israël de
» passer, lorsqu'il sortit d'É-
» gypte; de sorte qu'il prit
» une autre route & qu'il ne
» les détruisit pas. Ils tiennent
» aujourd'hui une conduite
» bien différente, faisant tous
» leurs efforts pour nous chas-
» ser des terres que vous nous
» avez données, & dont vous
» nous avez mis en possession.
» Vous qui êtes notre Dieu,
» ne ferez-vous donc point jus-
» tice de ces gens-là? Pour
» nous, nous n'avons point assez
» de force pour résister à toute
» cette multitude qui vient
» fondre sur nous; & comme
» nous ne sçavons pas même ce
» que nous avons à faire, il ne
» nous reste que de tourner les
» yeux vers vous. » Or, tout le peuple de Juda étoit devant le Seigneur, les hommes avec leurs femmes, leurs enfans, & ceux mêmes qui étoient encore à la mammelle. Là se trouva Jahaziel, fils de Zacharie; & l'esprit de Dieu s'étant saisi de lui, il rassura le Roi, & lui promit de la part de Dieu, que le lendemain il auroit la victoire sans combattre.

Alors, Josaphat & le peuple de Juda & tous ceux qui demeuroient à Jérusalem, se prosternerent en terre devant le Seigneur & l'adorerent. En

même-tems, les Lévites de la famille de Caath & de celle de Coré, chantoient hautement les louanges du Seigneur le Dieu d'Israël, & de toute la force de leurs voix. Et le lendemain au matin ils se leverent, & marcherent au travers du désert de Thécué. Comme ils étoient en chemin, Josaphat se tint debout au milieu d'eux & leur dit: » Écoutez-moi, hommes de » Juda & vous tous qui demeu- » rez à Jérusalem : Mettez vo- » tre confiance dans le Sei- » gneur votre Dieu, & vous » n'aurez rien à craindre ; » croyez à ses Prophetes, & » tout vous réussira. » Après avoir délibéré avec le peuple, il désigna des troupes de chantres pour louer le Seigneur. Ils marchoient devant l'armée, & chantoient d'une même voix: *Louez le Seigneur, parce que sa miséricorde est éternelle.* Dans le même-tems qu'ils eurent commencé à chanter ces paroles, le Seigneur tourna tous les desseins des ennemis contre eux-mêmes, c'est-à-dire, des enfans d'Ammon & de Moab, & des habitans du mont Séïr, qui s'étant mis en marche dans le dessein de battre Juda, furent tous défaits. Car, les enfans d'Ammon & de Moab se mirent à combattre ceux du mont Séïr, les tuerent & les défirent; & après cette action ils tournerent encore leurs armes contre eux-mêmes, & ils se tuerent les uns les autres.

L'armée de Juda, étant donc arrivée sur un lieu élevé d'où l'on découvroit le désert, vit de loin toute la plaine couverte de corps morts, sans qu'il fût resté un seul homme qui eût pu se sauver. Josaphat s'avança donc avec tout son monde pour prendre les dépouilles des morts; ils trouverent parmi les corps morts diverses sortes de meubles, des habits & des vases très-précieux qu'ils prirent; de sorte qu'ils ne purent emporter tout, quoiqu'ils employassent trois jours à enlever ces dépouilles, tant le butin fut grand. Le quatrième jour, ils s'assemblerent dans la vallée de la Bénédiction; car, parce qu'ils y avoient béni le Seigneur, ils nommerent ce lieu, la vallée de la Bénédiction, & ce nom lui demeura depuis. Ensuite, tout Juda, & ceux qui habitoient dans Jérusalem, s'en retournerent à Jérusalem. Josaphat marchoit devant eux, & ils étoient tous comblés de joie, de ce que le Seigneur les avoit fait triompher de leurs ennemis. Ils entrerent donc à Jérusalem & dans le temple au son des harpes, des guittares & & des trompettes. Et la terreur du Seigneur se répandit sur tous les Royaumes voisins, lorsqu'ils eurent appris que le Seigneur avoit lui-même combattu contre les ennemis d'Israël. Ainsi, le royaume de Josaphat demeura tranquille, & Dieu lui donna la paix avec ses voisins.

Quelque tems après, Josaphat fit amitié avec Ochozias roi

roi d'Israël, dont les actions étoient très-impies, & il convint avec lui qu'ils équiperoient une flotte pour aller à Tharsis. Ils firent donc construire des vaisseaux à Asiongaber. Mais, Éliézer, fils de Dodaü de Marésa, prophétisa à Josaphat & lui dit : » Parce que » vous avez fait alliance avec » Ochozias, Dieu a renversé » vos desseins. » En effet, les vaisseaux furent brisés, & ils ne purent aller à Tharsis.

Josaphat s'endormit pour être réuni à ses peres ; il fut enseveli avec eux dans la ville de David, & son fils Joram regna en sa place, l'an 885 avant Jesus-Christ.

JOSÉDEC, *Josedec*, (a) Ἰωσεδὲκ. Ἰωσαδὰκ, fils de Saraias, succéda à son pere dans la souveraine sacrificature des Juifs. Mais, il ne paroit pas qu'il ait jamais exercé les fonctions de la souveraine Sacrificature. Il mourut à Babylone. Mais, son fils Josué ou Jesus, revint de la captivité, & entra dans l'exercice de sa dignité, après le rétablissement du temple, l'an du monde 3468, & 532 avant Jesus-Christ.

JOSEPH, *Joseph*, Ἰωσὴφ, (b) fils de Jacob & de Rachel, frere utérin de Benjamin, naquit en Mésopotamie, l'an du monde 2259, & 1741 avant Jesus-Christ. Jacob l'aimoit plus que ses autres enfans, tant à cause des avantages de l'esprit & du corps qu'il avoit par-dessus ses freres, que de son extrême sagesse. Cette affection, que son pere ne pouvoit cacher, excita contre lui la jalousie & la haine de ses freres ; & elles augmenterent encore par quelques songes qu'il leur dit en présence de son pere qu'il avoit faits, & qui lui présageoient un bonheur si extraordinaire, qu'il étoit capable de causer de l'envie entre les personnes même les plus proches. Cela arriva en cette maniere.

Jacob l'ayant envoyé avec ses freres pour travailler ensemble à la moisson, il eut un songe la nuit qui ne pouvoit être considéré comme les songes ordinaires. Lorsqu'il fut éveillé, il le raconta à ses freres, afin qu'ils le lui expliquassent. Il lui avoit paru que sa gerbe étoit debout dans le champ, & que les leurs venoient s'incliner devant elle & l'adorer. Ils n'eurent pas de peine à juger que ce songe signifioit que sa fortune seroit très-grande, & qu'ils lui seroient soumis ; mais, ils firent semblant de n'y rien comprendre, souhaiterent en leur cœur que cette prédiction fût vaine, & conçurent contre

(a) Paral. L. I. c. 6. v. 14, 15. Esdr. L. I. c. 3. v. 2.

(b) Genes. c. 30. v. 37. *& seq.* Exod. c. 13. v. 19. Josu c. 24. v. 32. Ecclesiastic. c. 49. v. 17, 18. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 37. *& seq.* Just. L. XXXVI c. 2. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 24. *& suiv.*

lui une averſion encore plus forte que celle qu'ils avoient auparavant. Dieu, pour confondre leur jalouſie, envoya un autre ſonge à Joſeph beaucoup plus conſidérable que le premier. Il crut voir le ſoleil, la lune, & onze étoiles deſcendre du ciel en terre, & ſe proſterner devant lui. Il rapporta ce ſonge à ſon pere devant ſes freres dont il ne ſe défioit point, & le pria de le lui interpréter. Jacob en eut une grande joie, parce qu'il comprit aiſément qu'il préſageoit à Joſeph une très-grande proſpérite, & qu'un tems viendroit que ſon pere, ſa mere, & ſes freres ſeroient obligés de lui rendre hommage. Car, le ſoleil & la lune ſignifioient ſon pere & ſa mere, dont l'un donne la forme & la vigueur à toutes choſes, & l'autre les nourrit & les fait croître; & ces onze étoiles ſignifioient ſes onze freres, qui tiroient toute leur force de leur pere & de leur mere, de même que les étoiles tirent la leur du ſoleil & de la lune.

Voilà quelle fut l'interprétation que Jacob donnoit à ce ſonge, & qu'il lui donnoit très-ſagement. Mais, ce préſage affligea les freres de Joſeph; & quoique lui étant ſi proches ils euſſent dû prendre autant de part que lui-même à ſon bonheur, ils n'en conçurent pas moins d'envie que s'il eût été à leur égard une perſonne étrangère. Ainſi, ils réſolurent de le faire mourir; & dans ce deſſein, lorſque la moiſſon fut achevée, ils menerent leurs troupeaux en Sichem, qui étoit un lieu fort abondant en pâturages, ſans en rien dire à leur pere. Leur éloignement mit Jacob en peine, & pour en avoir des nouvelles il envoya Joſeph les chercher.

Les freres de Joſeph le virent arriver avec plaiſir, non pas parce qu'il venoit de la part de leur pere; mais, parce que le conſidérant comme leur ennemi, ils ſe réjouiſſoient de le voir tomber entre leurs mains, & craignoient ſi fort de perdre l'occaſion de s'en défaire qu'ils vouloient le tuer à l'inſtant. Mais, Ruben, l'aîné de tous, ne put approuver une telle inhumanité. Il leur repréſenta la grandeur du crime qu'ils vouloient commettre, la haine qu'il attireroit ſur eux; & que ſi un ſimple homicide donne de l'horreur à Dieu & aux hommes, le meurtre d'un frere leur eſt en abomination; qu'ils accableroient de douleur un pere & une mere, qui, outre l'amour qu'ils portoient à Joſeph à cauſe de ſes bonnes qualités, avoient une tendreſſe particulière pour lui, parce qu'il étoit le plus jeune de leurs enfans; qu'ainſi il les conjuroit d'appréhender la vengeance de Dieu qui voyoit déjà dans leur cœur le cruel deſſein qu'ils avoient conçu; qu'il le leur pardonneroit néanmoins s'ils en avoient du regret & s'ils en faiſoient pénitence; mais qu'ils les en puniroit très-ſéve-

rement s'ils l'exécutoient.

Lorsque Ruben vit que ses freres, au lieu d'être touchés de ces paroles, s'affermissoient de plus en plus dans une si funeste résolution, il leur proposa de choisir un moyen plus doux de l'exécuter, afin de rendre leur faute en quelque sorte moins criminelle, & leur dit que s'ils vouloient suivre son conseil, ils se contenteroient de mettre Joseph dans une citerne qui étoit dans le voisinage, & de l'y laisser mourir sans tremper leurs mains dans son sang. Ils approuverent cet avis; & alors Ruben le descendit avec une corde dans cette citerne qui étoit presque seche, & s'en alla ensuite chercher des pâturages pour son troupeau.

Il étoit à peine parti, que Juda l'un des autres fils de Jacob vit passer des marchands Arabes descendus d'Ismaël, qui venoient de Galaad, & portoient en Égypte des parfums & d'autres marchandises. Il conseilla à ses freres de leur vendre Joseph pour l'envoyer mourir par ce moyen dans un païs éloigné, & ne pouvoir être accusés de lui avoir ôté la vie. Ils acquiescerent à cette proposition, retirerent Joseph qui avoit alors dix-sept ans, & le vendirent vingt pièces d'argent à ces Ismaëlites.

Lorsque la nuit fut venue, Ruben qui vouloit sauver Joseph alla secrétement à la citerne, & l'appella diverses fois. Mais, voyant qu'il ne lui répondoit point, il crut que ses freres l'avoient fait mourir, & leur en fit de très-grands reproches. Ainsi, ils furent obligés de lui dire ce qu'ils avoient fait, & sa douleur en fut en quelque sorte adoucie. Ses freres consulterent ensuite ce qu'ils feroient pour ôter à leur pere le soupçon de leur crime, & ils ne trouverent point de meilleur expédient que de prendre l'habit qu'ils avoient ôté à Joseph, avant que de le descendre dans la citerne, de le déchirer, de répandre dessus du sang de chevreau, & de le porter en cet état à Jacob, afin de lui faire croire que les bêtes l'avoient dévoré. Ils allerent après cela trouver leur pere qui avoit déjà appris qu'il étoit arrivé quelque malheur à Joseph, ils lui dirent qu'ils ne l'avoient point vu ; mais qu'ils avoient trouvé cet habit tout sanglant & tout déchiré, & que si c'étoit celui qu'il portoit lorsqu'il étoit sorti du logis, ils avoient sujet de craindre qu'il n'eût été dévoré par les bêtes. Jacob, qui n'avoit pas cru le mal si grand, mais qui se persuadoit seulement que son fils avoit été pris & mené captif, ne douta plus de sa mort aussi-tôt qu'il vit cet habit, parce qu'il sçavoit qu'il l'avoit sur lui, quand il l'avoit envoyé trouver ses freres. Ainsi, il fut touché d'une si violente douleur, que quand il n'auroit eu que lui de fils, il ne l'auroit pas pleuré davantage. Il se couvrit d'un sac, & ne

voulut point recevoir la consolation que ses autres enfans s'efforcerent de lui donner.

Lorsque les marchands Ismaëlites qui avoient acheté Joseph, furent arrivés en Égypte, ils le vendirent à Putiphar, maître d'hôtel du roi Pharaon, qui ne le traita point en esclave, mais le fit instruire avec soin comme une personne libre, & lui donna la conduite de sa maison. Il s'en acquitta d'une manière tout à fait satisfaisante pour son maître. Ce changement de condition n'en apporta point à sa vertu; & il fit voir que lorsqu'un homme est véritablement sage, il se conduit avec une égale prudence dans la bonne & dans la mauvaise fortune.

La femme de Putiphar fut si touchée de son esprit & de sa beauté, qu'elle en devint éperdument amoureuse, & comme elle jugeoit plutôt de lui par l'éclat où la fortune l'avoit réduit que par sa générosité & par sa vertu, elle crut que dans la condition d'esclave où il se trouvoit, il se tiendroit heureux d'être aimé de sa maîtresse, & n'eut pas de peine à se résoudre de lui découvrir sa passion. Mais, Joseph considérant comme un grand crime, de faire une telle injure à un maître, à qui il étoit redevable de tant de faveurs, la pria de ne point désirer de lui une chose qu'il ne pouvoit lui accorder, sans passer pour l'homme du monde le plus ingrat, quoiqu'en toute autre rencontre il sçût ce qu'il lui devoit. Ce refus ne fit qu'augmenter son amour; elle se flatta de l'espérance que Joseph ne seroit pas toujours inflexible, & résolut de tenter un autre moyen. Elle choisit pour cela le jour d'une grande fête, à laquelle les femmes avoient accoûtumé de se trouver, & feignit d'être malade afin d'avoir un prétexte de ne point sortir, & de prendre cette occasion de solliciter Joseph. Ainsi, se trouvant en pleine liberté de lui parler & de le presser, elle lui dit: » Vous auriez mieux » fait de vous rendre d'abord » à mes prieres, & d'accorder » ce que je vous demandois à » ma qualité & à la violence » de mon amour, qui me contraint quoique je sois votre » maîtresse, de m'abaisser jusqu'à vouloir bien vous prier. » Mais, si vous êtes sage, réparez la faute que vous avez » faite. Il ne vous reste plus » d'excuse, puisque si vous attendiez que je vous recherchasse une seconde fois, je le » fais maintenant avec encore » plus d'affection; car j'ai feint » d'être malade, & j'ai préféré le désir de vous voir au » plaisir de me trouver à une si » grande fête. Que si vous étiez » entré en quelque défiance que » ce que je vous disois ne fût » qu'un artifice pour vous » éprouver, ma persévérance » ne vous permet plus de douter que ma passion ne soit véritable. Choisissez donc ou

» de recevoir maintenant la faveur que je vous offre en répondant à mon amour, & » d'attendre de moi pour l'avenir des graces encore plus » grandes; ou d'éprouver les » effets de ma haine & de ma » vengeance, si vous préférez » à l'honneur que je vous faits » une vaine opinion de chasteté. » Car, si cela arrive ne vous » imaginez pas que rien soit capable de vous garantir, je » vous accuserai auprès de mon » mari, d'avoir voulu attenter » à mon honneur, & quelque » chose que vous puissiez dire » de contraire, il ajoûtera plus » de foi à mes paroles qu'à vos » justifications. «

Cette femme, après avoir parlé de la sorte, joignit ses larmes à ses prieres. Mais, ni ses flatteries, ni ses menaces ne furent pas capables de toucher Joseph pour le faire manquer à son devoir. Il aima mieux s'exposer à tout que de se laisser emporter à une volupté criminelle, & crut qu'il n'y avoit point de peine qu'il ne méritât, s'il commettoit une telle faute pour complaire à une femme. Il lui représenta ce qu'elle devoit à son mari; que les plaisirs légitimes qui se rencontrent dans le mariage, sont préférables à ceux que produit une passion déréglée, & que ces derniers ne sont pas plutôt passés, qu'ils causent un repentir inutile; qu'on est dans une continuelle crainte d'être découvert; mais que l'on n'a rien à appréhender dans la fidélité conjugale, & que l'on marche avec confiance devant Dieu & devant les hommes; que si elle demeuroit chaste, elle conserveroit l'autorité qu'elle avoit de lui commander, au lieu qu'elle perdroit cette même autorité en commettant avec lui un crime qu'il pourroit toujours lui reprocher; & qu'enfin le repos d'une conscience qui ne se sent coupable de rien, est infiniment préférable à l'inquiétude de ceux qui veulent cacher les péchés honteux qu'ils ont commis. Ces paroles & autres semblables dont Joseph se servit pour tâcher de modérer la passion de cette femme & la faire rentrer dans son devoir, ne firent que l'enflammer davantage, & elle voulut le contraindre à lui accorder ce qu'elle ne pouvoit sans crime désirer de lui. Alors, ne pouvant plus souffrir une si grande effronterie, il s'échappa d'elle, lui laissa son manteau entre les mains, & s'enfuit.

Cette femme, outrée de son refus, & craignant qu'il ne l'accusât auprès de son mari, résolut de le prévenir & de se venger. Ainsi, dans le transport où elle étoit de n'avoir pu satisfaire sa brutale passion, lorsque son mari à son retour surpris de la voir en cet état lui en demanda la cause; elle lui répondit: » Vous ne mériteriez » pas de vivre, si vous ne châ» tiez comme il le mérite, ce » perfide & détestable servi» teur, qui oubliant la misere

» où il étoit réduit quand vous » l'avez acheté, & l'excessive » bonté que vous avez eue » pour lui ; au lieu d'en témoi- » gner sa reconnoissance, a eu » l'audace d'attenter à mon » honneur, & de vouloir ainsi » vous faire le plus grand ou- » trage que vous pourriez ja- » mais recevoir. Il a choisi » pour tâcher d'exécuter son » dessein, l'occasion d'un jour » de fête & de votre absence. » Dites après cela que la seule » cause de cette pudeur & de » cette modestie qu'il affecte » n'est pas la crainte qu'il a » de vous. L'honneur, que » vous lui avez fait sans qu'il le » méritât & qu'il n'eût osé espé- » rer, l'a poussé à cette horrible » insolence. Il a cru que parce » que vous lui aviez confié tout » votre bien & donné une entiè- » re autorité sur vos autres ser- » viteurs, quoique plus anciens » que lui, il lui étoit permis » de porter ses pensées jusqu'à » votre femme. « Après lui avoir parlé de la sorte & joint ses larmes à ses paroles, elle lui montra le manteau de Joseph, & lui dit qu'il lui étoit demeuré entre les mains dans la résistance qu'elle lui avoit faite.

Putiphar, touché de son discours & de ses pleurs, & donnant plus qu'il ne devoit à l'amour qu'il avoit pour elle, ne put s'empêcher d'ajoûter foi à ce qu'il entendoit & à ce qu'il voyoit. Ainsi, il loua fort sa sagesse, & sans s'informer de la vérité ne douta point que Joseph ne fût coupable. Il le fit mettre dans une étroite prison, & sentoit une secrete joie de la vertu de sa femme, dont il croyoit ne pouvoir douter, après une aussi grande preuve que celle qu'elle en avoit donnée en cette rencontre.

Pendant que cet Égyptien se laissoit tromper de la sorte, Joseph dans un si rude & si injuste traitement, remit entre les mains de Dieu la justification de son innocence. Il ne voulut ni se défendre ni dire en quelle manière la chose s'étoit passée. Mais, souffrant en silence ses liens & sa misere, il mit sa confiance en Dieu à qui rien ne peut être caché, qui connoissoit la cause de sa disgrace, & qui étoit aussi puissant que ceux qui le faisoient souffrir étoient injustes. Il éprouva bientôt les effets de sa divine providence. Car, le geolier considérant avec quelle diligence & quelle fidélité il exécutoit tout ce qu'on lui commandoit, & touché de la majesté qui paroissoit sur son visage, lui ôta ses chaînes, le traita mieux que les autres, & rendit ainsi sa prison plus supportable.

Comme dans les heures où l'on permet aux prisonniers de prendre quelque repos, dit l'historien Juif, ils s'entretiennent d'ordinaire de leurs malheurs, Joseph avoit fait amitié avec un échanson du Roi que ce Prince avoit fort aimé, mais qu'il avoit fait mettre en prison

pour quelque mécontentement qu'il en avoit eu. Cet homme, qui avoit reconnu la capacité de Joseph, lui raconta un songe qu'il avoit fait, & le pria de le lui expliquer. A quoi il ajoûta qu'il étoit bien malheureux de n'être pas seulement tombé dans les mauvaises graces de son maître, mais d'être aussi troublé par des songes qu'il croyoit ne pouvoir venir que du ciel. » Il m'a semblé, » continua-t-il, que je voyois » trois ceps de vigne, chargés » d'une très grande quantité de » grappes, & que les raisins » en étant mûrs, je les pressois » pour en faire sortir le vin » dans une coupe que le Roi te» noit à sa main, & que je pré» sentai ensuite de ce vin à sa » Majesté, qui le trouva excel» lent. « Joseph, l'ayant entendu parler de la sorte, lui dit de bien espérer, puisque son songe signifioit que dans trois jours il sortiroit de prison par l'ordre du Roi, & rentreroit en ses bonnes graces. » Car, ajoûta» t-il, Dieu a donné au fruit » de la vigne divers excellens » usages & une grande vertu. » Il sert à lui faire des sacrifi» ces, à confirmer l'amitié en» tre les hommes, à leur faire » oublier leurs inimitiés, & à » changer leur tristesse en joie. » Ainsi, comme cette liqueur » que vos mains ont exprimée, » a été favorablement reçue du » Roi, ne doutez point que ce » songe ne présage que vous » sortirez de la misere où vous » êtes, dans autant de jours » qu'il vous a paru voir de ceps » de vigne. Mais, lorsque l'é» venement vous fera connoî» tre que ma prédiction aura » été véritable, n'oubliez pas » dans la liberté dont vous joui» rez, celui que vous aurez » laissé dans les chaînes, & » souvenez-vous d'autant plutôt » dans votre bonheur de mon » infortune, que ce n'est pas » pour avoir commis quelque » faute que j'y suis tombé, » mais pour avoir préféré par » un mouvement de devoir & » de vertu l'honneur du maître » que je servois à une volupté » criminelle. « Il seroit inutile de dire quelle fut la joie que donna à cet échanson une interprétation si favorable de son songe, & avec quelle impatience il en attendoit l'effet. Mais, il arriva ensuite une chose toute contraire.

Un Panetier du Roi, qui étoit prisonnier avec eux, & qui étoit présent à ce discours, espéra qu'un autre songe qu'il avoit fait, lui pourroit aussi être avantageux. Ainsi, il le rapporta à Joseph, & le pria de le lui expliquer. « Il m'a sem» blé, dit-il, que je portois sur » ma tête trois corbeilles, dont » deux étoient pleines de pains, » & la troisième de diverses » sortes de viandes, telles » qu'on les sert devant les » Rois; & que des oiseaux les » ont toutes emportées sans que » j'aie pu les en empêcher. « Joseph, après l'avoir attentive-

ment écouté, lui dit qu'il auroit fort désiré de lui pouvoir donner une explication favorable de ce songe; mais que pour ne le point tromper, il étoit contraint de lui dire que les deux premières corbeilles signifioient qu'il ne lui restoit plus que deux jours à vivre; & la troisième, qu'il seroit pendu le troisième jour, & mangé par les oiseaux.

Tout ce que Joseph avoit prédit ne manqua pas d'arriver. Car, trois jours après, le Roi commanda dans un grand festin qu'il faisoit le jour de sa naissance, que l'on pendît ce Panetier, & que l'on tirât l'échanson de prison pour le rétablir dans sa charge. L'ingratitude de ce dernier lui ayant fait oublier sa promesse, Joseph continua d'éprouver durant deux ans les peines qui sont inséparables de la prison. Mais, Dieu qui n'abandonne jamais les siens, se servit pour lui rendre la liberté du moyen que nous allons dire. Le Roi eut dans une même nuit deux songes qu'il crut ne lui présager que du mal, quoiqu'il ne se souvînt point de l'explication qui lui en avoit été donnée en ce même tems. Le lendemain, dès la pointe du jour, il envoya chercher les plus sçavans d'entre les Égyptiens, & leur commanda de les lui expliquer. Ils lui dirent qu'ils ne le pouvoient pas faire, & augmenterent ainsi sa peine. Cette rencontre réveilla dans l'échanson la mémoire de Joseph, & du don qu'il avoit d'interpréter les songes. Il en parla au Roi, & lui dit de quelle sorte il avoit expliqué le sien & celui du Panetier; comment l'évenement avoit confirmé la vérité de ses paroles; que Putiphar dont il étoit esclave l'avoit fait mettre en prison; qu'il étoit Hébreu de nation, & selon ce qu'il disoit d'une maison fort illustre; qu'ainsi s'il plaisoit à sa Majesté de l'envoyer chercher & de ne juger pas de lui par le malheureux état où il se trouvoit, elle pourroit apprendre ce que ses songes signifioient.

Sur cet avis le Roi envoya aussi-tôt chercher Joseph, le prit par la main, & lui dit: » Un de mes officiers m'a parlé » de vous d'une manière si » avantageuse, que l'opinion » que j'ai de votre sagesse me » fait désirer que vous m'expliquiez mes songes comme » vous lui avez expliqué le » sien, sans que la crainte de me » fâcher, ni le désir de me » plaire, vous fasse rien déguiser de la vérite, quand même » ils me prédiroient des choses » désagréables. Il m'a semblé » que me promenant le long » du fleuve, j'ai vu sept vaches » fort grandes & fort grasses » qui en sortoient pour aller » dans les marais; & qu'ensuite j'en ai vu sept autres fort » laides & fort maigres qui » sont venues à leur rencontre, » & qui les ont dévorées, sans » pour cela appaiser leur faim.

» Je me suis réveillé dans une » grande peine de ce que ce » songe signifioit, & m'étant » ensuite endormi, j'en ai eu » un autre qui me met dans une » inquiétude encore plus gran- » de. Il m'a semblé que je voyois » sept épis qui sortoient d'une » même racine, tous si mûrs & » si bien nourris, que la pe- » santeur du grain les faisoit » pencher vers la terre; & près » de là sept autres épis très- » secs & très-maigres qui ont » dévoré ces sept qui étoient si » beaux, & m'ont laissé dans l'é- » tonnement où je suis encore. «

Après que le Roi eut ainsi parlé, Joseph lui dit: » Les » deux songes de votre Majes- » té ne signifient qu'une même » chose. Car, ces sept vaches si » maigres & ces sept épis si ari- » des, qui ont dévoré ces au- » tres vaches si grasses & ces » autres épis si bien nourris, » signifient la stérilité & la fa- » mine qui arriveront dans l'É- » gypte durant sept années, & » qui consumeront toute la fer- » tilité & l'abondance des sept » années précédentes; & il » semble qu'il soit difficile de » remédier à un si grand mal, » parce que ces vaches maigres » qui ont dévoré les autres n'ont » pas été rassasiées. Mais, Dieu » ne présage pas ces choses aux » hommes pour les épouvanter » de telle sorte qu'ils doivent » se laisser abattre entièrement, » mais plutôt afin de les obli- » ger par une sage prévoyance » à tâcher d'éviter le péril qui » les menace. Et ainsi s'il plaît » à votre Majesté de faire met- » tre en réserve les grains qui » proviendront de ces années si » fertiles pour les dispenser » dans le besoin, l'Égypte ne » se sentira point de la stérilité » des autres. «

Le Roi, étonné de l'esprit & de la sagesse de Joseph, lui demanda quel ordre il faudroit tenir dans ces années d'abondance pour rendre la stérilité des autres supportable. Il lui répondit qu'il faudroit ménager le bled de telle sorte qu'on n'en consumât qu'autant qu'il seroit besoin, & conserver le reste pour remédier à la nécessité des années suivantes. Il ajoûta qu'il ne faudroit aussi en laisser aux laboureurs que ce qui leur seroit nécessaire pour semer la terre & pour vivre.

Alors, Pharaon, n'étant pas moins satisfait de la prudence de Joseph, que de l'explication de ses songes, jugea ne pouvoir mieux faire que de le choisir lui-même pour exécuter un conseil si sage. Ainsi, il lui donna un plein pouvoir d'ordonner tout ce qu'il croiroit être le plus à propos pour son service & pour le soulagement de ses sujets. Et pour marque de l'autorité dont il l'honoroit, il lui permit d'être vêtu de pourpre, de porter un anneau où son cachet seroit gravé, & de marcher sur un char par toute l'Égypte. Joseph, en conséquence de cet ordre, fit mettre tous les bleds dans les gre-

niers de ce Prince, & n'en laissa au peuple que ce qu'il lui en falloit pour semer & pour se nourrir, sans dire pour quelle raison il en usoit de la sorte. Il avoit alors trente ans, & le Roi le fit nommer Psonthomphanéchus; nom qui, selon Saint Jérôme, signifie en langue Égyptienne le Sauveur du monde, & selon d'autres, celui qui pénetre les choses cachées.

Il lui fit épouser une fille de grande condition, nommée Aséneth, dont le pere qui s'appelloit Putiphar étoit grand-Prêtre d'Héliopolis. Il en eut deux fils avant que la stérilité fût arrivée, & il nomma le premier Manassé, c'est-à-dire, oubli, parce que la prospérité dans laquelle il étoit alors lui faisoit oublier toutes ses afflictions passées; & le second Ephraïm, c'est-à-dire, rétablissement, parce qu'il avoit été rétabli dans la liberté de ses ancêtres.

Après que les sept années d'abondance que Joseph avoit prédites, furent passées, la famine commença à être si grande, que dans cette calamité imprévue toute l'Égypte eut recours au Roi. Joseph par l'ordre de ce Prince leur distribua du bled, & sa sage conduite lui acquit une affection si générale, que tous le nommoient le Sauveur du peuple. Il ne vendit pas seulement du bled aux Égyptiens, il en vendit aussi aux étrangers, parce qu'il étoit persuadé que tous les hommes sont unis ensemble d'une liaison si étroite, que ceux qui se trouvent dans l'abondance, sont obligés de soulager les autres dans leurs besoins.

Comme l'Égypte n'étoit pas le seul païs affligé de la famine, mais que ce mal s'étendoit dans plusieurs autres provinces entre lesquelles étoit celle de Chanaam, Jacob sçachant que l'on vendoit du bled en Égypte, y envoya tous ses enfans pour en acheter, excepté Benjamin, fils de Rachel, & frere de pere & de mere de Joseph, qu'il retint auprès de lui.

Lorsque ses dix freres furent arrivés en Égypte, ils s'adresserent à Joseph pour le prier de leur vouloir faire vendre du bled; car, il étoit en si grand crédit, que c'eût été mal faire sa cour au Roi que de ne lui rendre pas un très-grand honneur. Il reconnut aussi-tôt ses freres; mais, ils ne le reconnurent point, parce qu'il étoit si jeune quand ils le vendirent, que son visage étoit tout changé, & qu'ils n'auroient jamais pu s'imaginer de le voir dans une telle puissance. Il résolut de les tenter; & après leur avoir refusé le bled qu'ils lui demandoient, il leur dit qu'ils étoient sans doute des espions qui avoient conspiré ensemble contre le service du Roi, & qui feignoient d'être freres quoiqu'ils fussent rassemblés de divers endroits, n'y ayant point d'apparence qu'un seul homme eût tant d'enfans tous si

bien faits, ce qui est un bonheur si rare qu'il n'arrive pas même aux Rois. Il ne leur parla ainsi qu'afin d'apprendre des nouvelles de son pere, de l'état de ses affaires depuis son absence, & de son frere Benjamin qu'il craignoit qu'ils n'eussent fait mourir par la même jalousie dont il avoit ressenti l'effet. Ces paroles les étonnerent ; & pour se justifier d'une si importante accusation, ils lui répondirent par la bouche de Ruben leur aîné : » Rien n'est plus » éloigné de notre pensée que » de venir ici comme es» pions ; mais, la famine qui » est en notre païs, nous a » contraints d'avoir recours à » vous, sur ce que nous avons » appris que votre bonté, ne » se contentant pas de remé» dier aux besoins des sujets du » Roi, elle alloit jusqu'à vou» loir soulager aussi la néces» sité des étrangers, en leur » permettant d'acheter des » bleds. Quant à ce que nous » avons dit que nous sommes » freres, il ne faut que consi» dérer nos visages pour re» connoître par leur ressem» blance que nous avons dit la » vérité. Notre pere qui est » Hébreu, se nomme Jacob ; il » a eu de quatre femmes douze » fils ; & nous avons été heu» reux pendant que nous étions » tous en vie. Mais, depuis » la mort de l'un d'entre nous » nommé Joseph, toutes cho» ses nous ont été contraires ; » notre pere ne peut se con» soler de sa perte, & son » extrême affliction ne nous » donne pas moins de douleur » que nous en reçûmes de la » mort précipitée d'un frere » si cher & si aimable. Le su» jet qui nous amene n'est donc » que pour acheter du bled ; » nous avons laissé auprès de » notre pere le plus jeune de » nos freres nommé Benja» min ; & s'il vous plaît d'y » envoyer, vous connoîtrez » que nous vous parlons très» sincerement. «

Ce discours fit comprendre à Joseph qu'il ne devoit plus rien appréhender pour son pere ni pour son frere, & il commanda néanmoins qu'on les mît tous en prison pour être interrogés à loisir. Il les fit venir trois jours après & leur dit : » Pour m'assurer que vous n'ê» tes venus en effet ici avec » aucun mauvais dessein contre » le service du Roi, & que » vous êtes tous freres & en» fans d'un même pere, je veux » que vous me laissiez l'un d'en» tre vous qui sera en toute sû» reté auprès de moi ; & qu'a» près être retournés vers vo» tre pere avec le bled que » vous demandez vous reve» niez me trouver, & que vous » ameniez votre jeune frere » que vous avez laissé auprès » de lui. « Cet ordre les surprit de telle sorte que déplorant leur malheur ils avouerent que Dieu les châtioit avec justice de leur extrême inhumanité envers Joseph. Surquoi Ruben

leur dit avec reproches, que ce regret étoit inutile, & qu'il falloit supporter plus constamment la punition qu'ils meritoient. Ils en demeurerent d'accord, & furent touchés d'une si vive douleur qu'ils ne condamnerent pas moins leur crime que s'ils n'en eussent pas été les auteurs. Comme ils se parloient ainsi en langue Hébraïque, qu'ils croyoient que nul de ceux qui étoient présens n'entendoit, Joseph fut si touché de les voir presque réduits au désespoir, que ne pouvant retenir ses larmes & ne voulant pas encore se faire connoître, il se retira de devant eux; & étant revenu bientôt après, il retint Siméon pour ôtage jusqu'à ce qu'ils lui eussent amené leur plus jeune frere; après quoi il leur permit d'acheter du bled & de s'en aller. Mais, il commanda que l'on mît secrétement dans leurs facs l'argent qu'ils en avoient payé; ce qui fut exécuté.

Après leur retour en Chanaam, ils rapporterent à leur pere tout ce qui leur étoit arrivé; comment on les avoit pris pour des espions, & qu'ayant dit qu'ils étoient tous freres, & qu'ils en avoient encore un plus jeune qui étoit demeuré avec leur pere, le Gouverneur n'avoit pas voulu les croire, mais avoit retenu Siméon en ôtage jusqu'à ce qu'ils le lui eussent amené; qu'ainsi ils le supplioient d'envoyer leur frere Benjamin avec eux sans rien appréhender pour lui. Jacob, qui n'avoit déjà que trop de douleur de ce que Siméon étoit demeuré, & à qui la mort paroissoit plus douce que de s'exposer au hazard de perdre Benjamin, refusa de l'envoyer; & quoique Ruben ajoutât à ses prieres l'offre de lui mettre ses enfans entre les mains pour en disposer comme il lui plairoit, s'il arrivoit quelque chose à Benjamin, il ne put l'y faire résoudre. Cette résistance de son pere le mit & tous ses freres dans une incroyable peine; & elle augmenta encore de beaucoup, lorsqu'ils trouverent dans leurs sacs le prix de leur bled.

Cependant, la famine duroit toujours; & ainsi quand celui qu'ils avoient acheté en Égypte fut consumé, Jacob commença à déliberer s'il enverroit Benjamin, puisque ses freres n'osoient y retourner sans lui. Mais, quoique la nécessité augmentât, & que ses fils redoublassent leurs instances, il ne pouvoit se déterminer. Dans une telle extrêmité, Juda qui étoit d'un naturel hardi & violent, prit la liberté de lui dire qu'il y avoit de l'excès dans son inquiétude pour Benjamin, puisque soit qu'il demeurât auprès de lui ou qu'il s'en éloignât, il ne lui pouvoit rien arriver contre la volonté de Dieu; que ce soin superflu & inutile mettoit en danger sa propre vie & celle de tous les siens, qui ne pouvoient subsister que par le secours qu'ils tiroient de l'Égypte; qu'il devoit considérer que le retarde-

ment de leur retour porteroit peut-être les Égyptiens à faire mourir Siméon, qu'il étoit de sa piété de confier à Dieu la conservation de Benjamin ; & qu'enfin il lui promettoit de le lui ramener en santé ou de mourir avec lui. Jacob ne put résister à de si fortes raisons ; il laissa aller Benjamin, donna le double de l'argent qu'il falloit pour le prix du bled, & y ajoûta des présens pour Joseph, des choses les plus précieuses qui croissoient dans la terre de Chanaam, sçavoir, du beaume, de la raisine, de la thérébentine, & du miel. Ce pere d'un naturel si doux & si tendre passa toute cette journée dans la douleur de voir partir tous ses enfans ; & eux la passerent dans la crainte qu'il ne pût résister à une si violente affliction ; mais, à mesure qu'ils avançoient dans leur voyage, ils se consoloient par l'espérance d'une meilleure fortune.

Dès qu'il furent arrivés en Égypte, ils allerent au palais de Joseph ; & dans l'appréhension d'être accusés d'avoir emporté le prix du bled qu'ils avoient acheté, ils s'en excuserent auprès de son Intendant, & lui dirent quelle avoit été leur surprise, lorsqu'à leur retour en leur païs ils avoient trouvé dans leurs sacs cet argent qu'ils lui rapportoient. Il feignit d'ignorer ce que c'étoit ; & ils se rassurerent encore davantage, lorsqu'ils virent mettre Siméon en liberté. Peu de tems après, Joseph étant revenu de chez le Roi, ils lui offrirent les présens que leur pere lui envoyoit. Il s'informa de sa santé ; & ils lui dirent qu'elle étoit bonne. Quant à Benjamin, il cessa d'en être en peine, parce qu'il le vit parmi eux ; mais, il ne laissa pas de leur demander si c'étoit-là leur jeune frere ; & eux ayant répondu que c'étoit lui, il se contenta de leur dire que la providence de Dieu s'étendoit à tout, & ne pouvant plus retenir ses larmes, il se retira afin de ne se pas faire connoître. Il leur donna ce jour-là même à souper, & voulut qu'ils se missent à table au même rang qu'ils avoit accoutumé de tenir chez leur pere. Il les traita parfaitement bien, & fit servir une double portion devant Benjamin.

Il commanda ensuite qu'on leur donnât le bled qu'ils désiroient d'emporter, & ajoûta par un ordre secret que lorsqu'ils seroient endormis, on mit encore dans leurs sacs l'argent qu'ils en auroient payé, & que l'on cachât de plus dans celui de Benjamin la coupe dont il se servoit d'ordinaire. Il vouloit éprouver par ce moyen quelle étoit la disposition de ses freres pour Benjamin, s'ils l'assisteroient lorsqu'on l'accuseroit d'avoir fait ce vol, ou s'ils l'abandonneroient sans s'intéresser à sa perte. Son ordre ayant été exécuté, ils partirent dés le point du jour avec une extrême joie d'avoir recou-

vre leur frere Siméon, & de pouvoir s'acquitter de leur promesse envers leur pere en lui ramenant Benjamin. Mais, ils furent fort surpris, lorsqu'ils se virent enveloppés par une troupe de gens de cheval, entre lesquels étoit celui des serviteurs de Joseph qui avoit caché la coupe. Ils demanderent à ces gens d'où venoit qu'après que leur maître les avoit traités avec tant d'humanité, ils les poursuivoient de la sorte. Ces Égyptiens leur répondirent que cette bonté de Joseph dont ils se louoient, faisoit voir davantage leur ingratitude & les rendoit plus coupables, puisqu'au lieu de reconnoître les faveurs qu'ils en avoient reçues, ils n'avoient pas craint de dérober la même coupe dont il s'étoit servi pour leur donner dans un festin des marques de son affection, & qu'ils avoient préféré un larcin si honteux à l'honneur de ses bonnes graces, & au péril qui les menaçoit s'il étoit découvert; qu'ils ne pouvoient manquer d'être châtiés comme ils le méritoient, puisque s'ils avoient pu tromper pour un tems l'officier qui avoit en garde cette coupe, ils n'avoient pu tromper Dieu qui avoit découvert leur vol, & n'avoit pas permis qu'ils en profitassent; qu'ils feignoient en vain d'ignorer le seul sujet qui les avoit amenés, puisque le châtiment qu'ils recevroient le leur feroit assez connoître. Cet officier ajoûtoit à cela mille reproches; mais, comme ils s'en sentoient très-innocens, ils ne faisoient que s'en moquer, & admiroient sa folie d'accuser d'un tel larcin des gens, qui après avoir trouvé dans leurs sacs l'argent du bled qu'ils avoient acheté, l'avoient rapporté de bonne foi, quoique personne n'en eût connoissance, ce qui étoit une manière d'agir bien contraire au crime dont on les accusoit. Et parce qu'une recherche pouvoit mieux les justifier que leurs paroles, la confiance qu'ils avoient en leur innocence, les rendit si hardis qu'ils presserent les Égyptiens de fouiller dans leurs sacs, & ajoûterent qu'ils se soumettoient à être tous punis, si l'un d'eux seulement se trouvoit être coupable.

Les Égyptiens consentirent à faire cette recherche, & même à une condition plus favorable, leur promettant de se contenter de retenir celui dans le sac duquel la coupe se trouveroit. L'officier fouilla ensuite dans tous leurs sacs, & commença à dessein par ceux des plus âgés afin de réserver celui de Benjamin pour le dernier, non qu'il ignorât que la coupe étoit dans son sac, mais afin qu'il parût s'acquitter plus exactement de sa commission. Ainsi, les dix premiers n'appréhendant plus rien pour eux, & ne croyant pas avoir plus à craindre pour Benjamin, se plaignirent de leurs persécuteurs & du retardement que leur causoit

une recherche si injuste. Mais, lorsque le sac de Benjamin fut ouvert, & qu'on y eut trouvé la coupe, leur surprise d'être tombés dans une telle infortune, lorsqu'ils se croyoient être hors de tout péril, les toucha d'une si vive douleur qu'ils déchirerent leurs vêtemens, & n'eurent recours qu'aux cris & aux plaintes. Car, ils se représentoient en même-tems la punition inévitable de Benjamin, la promesse si solemnelle qu'ils avoient faite à leur pere de le lui ramener en santé, & pour comble d'affliction ils se reconnoissoient seuls coupables du malheur de l'un & de l'autre, puisque ce n'avoit été que leurs instantes prieres & leurs extrêmes importunités qui avoient fait résoudre Jacob d'envoyer Benjamin avec eux.

Ces cavaliers, sans témoigner qu'ils fussent touchés de leurs plaintes, menerent Benjamin à Joseph. & ses freres le suivirent. Joseph, voyant Benjamin entre les mains de ses officiers, parla de cette sorte à ses freres qui étoient accablés de douleur : » Misérables que vous êtes, » respectez-vous donc si peu » la providence de Dieu, & » êtes-vous si insensibles à la » bonté que je vous ai témoi- » gnée, que vous ayez osé com- » mettre une si méchante action » envers un bienfaiteur de qui » vous avez reçu tant de gra- » ces ? « Ce peu de paroles leur donna une telle confusion que tout ce qu'ils purent répondre fut de s'offrir pour délivrer leur frere & être punis au lieu de lui. Ils se disoient aussi les uns aux autres, que Joseph étoit heureux, puisque s'il étoit mort il étoit affranchi des miseres de la vie; & que s'il étoit vivant, il lui étoit bien glorieux que Dieu pour le venger jugeât à propos de leur infliger le févere châtiment qu'ils souffroient. Ils avouoient encore qu'on ne pouvoit être plus coupables qu'ils l'étoient envers leur pere, d'avoir ainsi ajoûté cette nouvelle affliction à celle qu'il avoit déjà de la perte de Joseph, & Ruben continuoit à leur reprocher le crime qu'ils avoient commis contre leur frere.

Joseph leur dit que, comme il ne doutoit point de leur innocence, il leur permettoit de s'en retourner, & se contentoit de punir celui qui étoit en faute ; mais qu'il n'étoit pas juste de mettre en liberté un coupable pour faire plaisir à ceux qui ne l'étoient pas ; de même qu'il ne seroit pas raisonnable de faire souffrir des innocens pour le péché d'un coupable ; qu'ainsi ils pourroient partir quand ils voudroient, & qu'il leur promettoit toute sûreté. Ces paroles pénétrerent leur cœur d'une telle sorte, que tous excepté Juda se trouverent hors d'état de pouvoir répondre. Mais, comme il étoit très-généreux, & qu'il avoit promis si affirmativement à son pere de lui remener Benjamin, il résolut de s'exposer à tout pour le sauver. Il

parla donc à Joseph, employa les termes les plus pressans, & se jetta enfin à ses pieds afin de n'oublier rien de tout ce qui pouvoit le fléchir & le porter à lui faire grace. Ses freres firent la même chose, & il n'y en eut pas un seul qui ne s'offrît à être puni au lieu de Benjamin.

Tant de témoignages d'une amitié si véritablement fraternelle attendrirent si fort le cœur de Joseph, que ne pouvant plus continuer à feindre d'être en colère, il commanda à ceux qui se trouverent présens de sortir de la chambre, & lorsqu'il fut seul avec ses freres, il se fit connoître à eux, & leur parla en cette sorte : » La manière dont » vous m'avez autrefois traité » me donnant sujet de vous ac- » cuser d'être de mauvais ca- » ractère, tout ce que j'ai fait » jusqu'ici n'a été qu'à dessein » de vous éprouver. Mais, » l'amitié que vous témoignez » avoir pour Benjamin, m'obli- » ge à changer de sentiment, » & même à croire que Dieu » a permis ce qui est arrivé » pour en tirer le bien dont » vous jouissez maintenant, & » que j'espere de sa grace qui » sera encore plus grand à l'a- » venir. Ainsi, puisque mon » pere se porte mieux que je » n'osois me le promettre, & » que je connois votre affec- » tion pour Benjamin, je ne » veux me souvenir de tout le » passé que pour l'attribuer à » la bonté de notre Dieu, & » pour vous considérer comme » ayant été en cette rencontre » les ministres de sa Providen- » ce. Mais, de même que je » l'oublie, je désire que vous » l'oubliiez aussi, & qu'un si » heureux évenement d'un si » malheureux projet vous fasse » perdre la honte de votre fau- » te, sans qu'il vous en reste au- » cun déplaisir, puisqu'elle a » été sans effet. Car, pourquoi » le regret de l'avoir commise » vous donneroit-il maintenant » de la peine? Réjouissez-vous » au contraire de ce qu'il a plu » à Dieu de faire en notre fa- » veur, & partez promptement » pour en informer mon pere, » de crainte que l'appréhension » où il est pour vous ne le fasse » mourir, sans que j'aie la con- » solation de le voir, puisque la » plus grande joie que ma bonne » fortune me puisse donner, est » de lui faire part des biens » que je tiens de la libéralité » de Dieu. Ne manquez pas » aussi d'amener avec lui vos » femmes, vos enfans, & nos » proches afin que vous parti- » cipiez tous à mon bonheur; » & je le désire d'autant plus » que cette famine qui nous » presse durera encore cinq » ans. « Joseph ayant ainsi parlé à ses freres les embrassa tous. Ils fondoient en pleurs; & comme ils ne pouvoient douter que l'affection si pleine de tendresse qu'il leur témoignoit, ne fût très-sincere, & le pardon qu'il leur accordoit très-véritable, ils avoient le cœur percé de douleur, & ne pou-

voient

voient se pardonner à eux-mêmes de l'avoir traité si inhumainement. Après tant de larmes répandues, cette journée se termina par un grand festin.

Cependant, le Roi, qui avoit sçu l'arrivée des freres de Joseph, n'en témoigna pas moins de joie qu'il auroit fait de quelque succès fort avantageux qui lui seroit arrivé. Il leur fit donner des chariots chargés de bled & une grande somme d'or & d'argent pour porter à leur pere. Joseph leur mit aussi entre les mains de fort grands présens pour les lui offrir de sa part, & leur en fit d'autres à tous, outre lesquels il y en eut de particuliers pour Benjamin. Ils s'en retournerent ensuite en leur païs; & Jacob n'eut point de peine à ajoûter foi à l'assurance qu'ils lui donnerent que ce fils qu'il avoit si long-tems pleuré étoit non-seulement plein de vie, mais se trouvoit élevé dans une si grande autorité, qu'il gouvernoit toute l'Égypte après le Roi, parce que ce fidele serviteur de Dieu avoit reçu tant de preuves de son infinie bonté qu'il ne pouvoit en douter, quoique les effets en eussent été comme suspendus durant quelque-tems. Ainsi, il ne se fit point de difficulté de partir aussitôt, pour donner à Joseph & recevoir en même-tems de lui, la plus grande de toutes les consolations qu'ils pouvoient l'un & l'autre souhaiter en cette vie.

Lorsque Jacob, avec toute sa famille, fut arrivé sur les frontières de l'Égypte, Juda s'avança pour avertir Joseph que leur pere approchoit. Joseph partit aussi-tôt pour aller au-devant de lui, & le rencontra dans la terre de Gessen. La joie de Jacob fut si grande, qu'il courut risque d'en mourir, & celle de Joseph ne fut guere moindre. Il le pria de marcher à petites journées, & alla avec cinq de ses freres avertir le Ro de l'arrivée de son pere & de toute sa famille. Ce Prince témoigna en être fort aise, & lu demanda à quoi Jacob & ses enfans prenoient plus de plaisir s'occuper. Il lui répondit qu'ils excelloient en l'art de nourrir des troupeaux, & que c'étoi leur principal exercice; ce qu' i disoit à dessein, tant pour ne point séparer Jacob d'avec ses enfans dont l'assistance à cause de son âge lui étoit si nécessaire, que pour éviter que les Égyptiens ne les vissent avec jalousie dans les mêmes exercices dont ils faisoient une particuliere profession; au lieu qu'ils les verroient sans envie dans ce qui regardoit la nourriture & la conduite des troupeaux, dont ils avoient peu d'expérience. Jacob alla ensuite rendre ses devoirs au Roi, qui lui demanda son âge, il lui répondit qu'il avoit cent tente ans; & voyant qu'il s'en étonnoit, il ajoûta que cela ne pouvoit passer pour une longue vie en comparaison du tems qu'avoit vécu ses prédécesseurs. Pharaon, après l'avoir

si bien reçu, ordonna qu'il iroit demeurer avec ses enfans à Héliopolis où étoient les conducteurs de ses troupeaux.

Cependant, la famine augmentoit toujours en Égypte ; & ce mal étoit sans remede, parce qu'outre que le Nil ne débordoit plus à son ordinaire, & qu'il ne tomboit point de pluie du ciel, cette stérilité avoit été si imprévue que le peuple n'avoit rien mis en réserve. Joseph ne leur donnoit point de bled sans argent ; & lorsqu'il vint à leur manquer, il prit en payement leur bétail & leurs esclaves. Ceux à qui il ne restoit que des terres en donnerent une partie en échange. Il les réunit presque toutes par ce moyen au domaine de ce Prince, & ces pauvres gens se retiroient où ils pouvoient. Ainsi, les uns abandonnoient leur liberté, les autres leur bien, n'y ayant point de misere qui ne leur parût plus supportable que de périr par la faim. Les Prêtres seuls par un privilege particulier furent exceptés de cette loi générale, & furent conservés dans la possession de leurs biens. Quand après une si grande desolation le Nil recommença à déborder & rendit la terre feconde, Joseph alla dans toutes les villes. Il y assembla le peuple, leur rendit les héritages qu'ils avoient cedés au Roi, à condition cependant qu'ils les posséderoient seulement par usufruit, les exhorta à les cultiver comme s'ils leur appartenoient en propre, & leur déclara que sa Majesté se contenteroit de la cinquième partie du revenu qu'ils produiroient. Ils accepterent cette grace avec d'autant plus de joie qu'ils ne l'avoient point espérée, & travaillerent de tout leur pouvoir à la culture de leurs terres. Ainsi, Joseph s'acquit de plus en plus l'estime des Égyptiens, & l'affection du Roi dont il avoit si fort accru le domaine ; & les Rois ses successeurs jouissoient encore du tems de l'historien Josephe, de cette cinquième partie des fruits de la terre.

Jacob, ayant vécu dix-sept ans en Égypte, & sentant que le tems de sa mort approchoit, fit venir Joseph, & lui dit : » Si j'ai trouvé grace devant » vous, mettez votre main sous » ma cuisse, & promettez-moi » de ne me pas enterrer dans » ce païs. » Joseph fit ce que son pere désiroit, & lui promit de l'enterrer dans la terre de Chanaan, dans le tombeau de ses peres. Après cela, Jacob adora Dieu, tourné vers le chevet de son lit ; ou, selon les Septante, il adora le sommet du bâton, ou du sceptre que Joseph portoit en sa main ; ou enfin, selon quelques nouveaux interpretes, il se coucha, & se pencha sur le chevet de son lit. Il est certain que l'on peut donner à l'Hébreu ces différentes significations, suivant les differentes manières de le lire.

Quelque tems après, on avertit Joseph que son pere étoit plus malade ; & ayant pris avec

foi ses deux fils, Manassé & Ephraïm, il l'alla voir. Jacob lui dit qu'ils adoptoit ses deux fils, Manassé & Ephraïm, & qu'ils seroient dans sa famille comme Ruben & Siméon. Après cela, il fit avancer les deux fils de Joseph, il les embrassa & les bénit; & mettant ses mains sur leurs têtes, Joseph remarqua qu'il avoit mis la main gauche sur la tête de Manassé, quoiqu'il fût l'aîné, & la droite sur Ephraïm, qui étoit le cadet. Joseph voulut les ôter. Mais, Jacob lui dit qu'il sçavoit parfaitement ce qu'il faisoit; que Manassé seroit pere d'un grand peuple, mais qu'Ephraïm seroit plus puissant. Après avoir béni Ephraïm & Manassé, il dit à Joseph qu'il lui donnoit en héritage pardessus ses autres freres, le champ d'auprès de Sichem, qu'il avoit *gagné avec son épée & son arc.* Il vouloit apparemment parler du champ situé près de la ville de Sichem, qu'il avoit acheté des enfans d'Hémor, à son retour de la Mésopotamie. Mais, comment dit il qu'il l'a *tiré des mains de l'Amorrhéen avec son épée & avec son arc?* C'est peut-être qu'après sa retraite d'auprès de Sichem, à cause de la violence exercée par ses fils contre les habitans de cette ville, il fut obligé dans la suite de se remettre en possession de cet héritage, en chassant par la force les Amorrhéens, qui s'en étoient emparés.

Après cela, Jacob fit venir tous ses enfans, & donna à chacun d'eux une bénédiction particulière. Il dit à Joseph: *Joseph est un rejetton d'un arbre chargé de fruit, une branche d'un arbre planté sur le courant des eaux. Ses branches sont semblables à celles des arbrisseaux qui croissent le long des murailles. Ceux qui sont armés de dards l'ont attaqué; mais, son arc est demeuré fortement tendu; les liens de ses bras ont été déliés par la main du puissant Dieu de Jacob. Le Dieu de votre pere sera votre secours, & le Tout-puissant vous comblera de de bénédictions tant du Ciel, que de la terre, tant du lait & des mammelles, que du fruit des entrailles. Que les bénédictions que je vous donne, soient au-dessus de toutes celles que j'ai reçues; qu'elles s'étendent jusqu'à la venue du Désiré des collines éternelles.*

Lorsque Jacob fut expiré, Joseph se jetta sur son visage, fondant en larmes. Ensuite, il le fit embaumer par les Médecins d'Égypte, dont le métier étoit aussi d'embaumer. Ils furent trente jours à l'embaumer; & ensuite on le mit encore quarante jours dans le nitre, pour achever de dessécher ses chairs. pendant tout ce tems, qui fut de soixante-dix jours, on fit le deuil de Jacob dans toute l'Égypte. Le tems du deuil étant fini, Joseph fit demander au Roi qu'il lui plût de lui permettre d'aller enterrer son pere dans la terre de Chanaan. Le Roi le lui permit; & Joseph fut

accompagné dans ce convoi par les principaux de la cour de Pharaon & du reste de l'Égypte. Étant arrivés à l'aire d'Athad, ils y firent encore un deuil de sept jours ; après quoi, ils mirent le corps dans la caverne double, ou dans la caverne de Macphéla, qu'Abraham avoit achetée d'Ephron le Héthéen.

Après que Joseph fut retourné en Égypte, ses freres craignant qu'il n'eût quelque ressentiment contr'eux, lui firent dire : » Votre pere nous a or-» donné avant sa mort, de vous » prier de nous pardonner ce » que nous avons fait contre » vous ; nous vous deman-» dons donc aujourd'hui cette » grace. » Joseph versa des larmes; & lorsqu'ils furent en sa présence, il leur dit : » Pouvons-» nous résister à la volonté de » Dieu ? Dieu a changé en » bien les mauvais desseins que » vous aviez conçus contre moi. » Ne craignez point, je vous » nourrirai, vous & vos en-» fans. »

Joseph, après avoir vécu cent dix ans, & avoir vu ses petits-fils jusqu'à la troisième génération, tomba malade, & dit à ses freres : » Dieu vous » visitera après ma mort, & » vous tirera de ce païs, pour » vous faire entrer dans la » terre qu'il a promise à nos » peres. Promettez-moi donc » avec serment de transporter » mes os avec vous, lorsque » vous sortirez de ce païs. » Ils le lui promirent; & après sa mort son corps fut mis dans un cercueil en Égypte. Moïse le transporta lorsqu'il tira les Israëlites de ce païs ; & il fut donné en garde à la tribu d'Ephraïm, qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avoit donnné en propre à Joseph, un peu avant sa morr.

Les Rabbins ont débité bien des contes sur le sujet du cercueil de Joseph, que les Égyptiens avoient, disent-ils, caché sous la terre, dans le lit du fleuve, de peur que les Hébreux ne l'emportassent; sçachant que dès qu'ils auroient ce corps, les Égyptiens ne pourroient plus les retenir dans leur païs. Mais, Moïse sçut le découvrir, & l'enlever malgré eux.

L'auteur de l'Ecclésiastique fait l'éloge du patriarche Joseph en ces termes : *De Jacob est né cet homme de miséricorde, qui a trouvé grace aux yeux de toute chair. Il naquit pour être le Prince de ses freres & l'appui de sa famille, pour être le chef de ses proches, & le ferme soutien de son peuple. Ses os ont été visités, & ont prophétisé après sa mort.* Il veut marquer que ses os furent transportés hors de l'Égypte, & que cela arriva en conséquence de la prophétie qu'il avoit faite, que Dieu visiteroit les Hébreux, & les feroit entrer dans la Terre promise.

On lit dans le Testament des douze Patriarches plusieurs particularités de la vie de Joseph,

qui sont absolument apocryphes, aussi-bien que la prophétie que Joseph y fait de la naissance de la sainte Vierge, qui sera, dit-il, de la tribu de Juda & de celle de Lévi, & qui donnera naissance à l'agneau de Dieu. Joseph dit ensuite à ses enfans d'emporter les os de Zelpha, & de les enterrer dans le païs de Chanaan, auprès du tombeau de Rachel.

Plusieurs Sçavans ont cru que les Égyptiens avoient adoré Joseph sous les noms d'Apis, d'Osiris & de Sérapis, & même sous les noms d'Hermès, de Thamuz & d'Adonis.

On a attribué à Joseph un Livre intitulé : *La priere de Joseph*, Livre qui est cité par Origène en plus d'un endroit. Trithème parle d'un Livre magique attribué à Joseph, & intitulé : *Le Miroir de Joseph*.

Artapane, cité dans Eusebe, dit que Joseph étant venu en Égypte, montra aux Égyptiens la manière de partager les champs & de cultiver chacun son propre héritage ; au lieu qu'auparavant chacun cultivoit ce qu'il jugeoit à propos, toutes les terres étant en commun. Il ajoute qu'il inventa aussi les mesures ; ce qui lui mérita des honneurs extraordinaires de la part de ces peuples.

JOSEPH, *Joseph*, Ἰωσὴφ, (a) fils d'Ozias, fut pere d'Idox, ayeul de Judith.

JOSEPH, *Joseph*, Ἰωσὴφ, (b) fils de Tobie & d'une sœur du grand-prêtre Onias. Ce grand-Prêtre qui conduisoit les Juifs, comme Chef de la nation dans le civil ainsi que dans le gouvernement Ecclésiastique, étoit extrêmement avare, & avoit avec cela un fort petit génie & fort peu de prudence. Il négligea pendant quelques années de payer au Roi d'Égypte un tribut de vingt talens, que ses prédécesseurs avoient toujours payé régulièrement, comme un hommage qu'ils faisoient à cette couronne. Le Roi envoya Athénion un de ses courtisans à Jérusalem, pour contraindre les Juifs de payer les arrérages, qui montoient à une somme considérable ; les menaçant, si on ne lui comptoit cette somme, d'envoyer des soldats qui les chasseroient du païs, & partageroient les terres entr'eux. Cette demande n'émut pas beaucoup Onias, que l'âge avoit rendu comme insensible ; mais, elle causa une terrible allarme à Jérusalem.

Joseph, qui, quoique fort jeune, étoit si sage & si vertueux, que tout le monde l'honoroit dans Jérusalem, ayant appris de sa mere dans le lieu de sa naissance, ce qui se passoit, alla aussi-tôt trouver Onias son oncle, & lui dit qu'il étoit étrange qu'ayant été élevé par le peuple à l'honneur

(a) Judith. c. 8. v. 1.
(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 401. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 273, 274.

de la souveraine Sacrificature, il fût si peu touché du bien public, qu'il ne craignît point de mettre tous ses concitoyens dans un tel péril plutôt que de payer ce qu'il devoit; que si sa passion pour le bien étoit si grande qu'elle lui fit mépriser l'intérêt de son païs, il devoit au moins aller trouver le Roi pour le supplier de lui remettre le tout ou une partie de la somme qu'il ne lui avoit point payée. Onias lui répondit qu'il se soucioit si peu de la grande Sacrificature, qu'il étoit prêt à y renoncer si cela se pouvoit, plutôt que d'aller trouver le Roi. Joseph le pria de lui permettre donc d'y aller de la part des habitans de Jérusalem; & n'ayant pas eu de peine à l'obtenir, il fit assembler tout le peuple dans le temple, où il leur représenta que la négligence de son oncle ne devoit pas les jetter dans une si grande crainte, & qu'il s'offroit d'aller trouver le Roi de leur part pour lui faire connoître qu'ils n'avoient rien fait qui lui pût déplaire. Le peuple lui fit de grands remerciemens; & Joseph alla trouver aussi-tôt le député du Roi, le mena en sa maison, le traita très-bien durant quelques jours, lui fit de fort beaux présens, & lui dit qu'il le suivroit bientôt en Égypte. Tant de civilités, jointes à la franchise & aux excellentes qualités de Joseph, gagnerent de telle sorte le cœur d'Athénion, que lui-même l'exhorta à faire ce voyage, & lui promit de lui rendre de si bons offices qu'il obtiendroit sans doute du Roi tout ce qu'il pouvoit désirer.

Lorsque ce député fut de retour auprès du Roi, il blâma fort l'ingratitude d'Onias; mais, il n'y eut point de louanges qu'il ne donnât à Joseph; & il l'assura qu'il viendroit bientôt trouver sa Majesté pour lui représenter les raisons du peuple, dont il avoit été obligé d'entreprendre la défense à cause de la négligence de son oncle. Ce même député continua de rendre de si bons offices à Joseph, que le Roi & la Reine Cléopatre sa femme conçurent de l'affection pour lui, avant même que de l'avoir vu. Joseph emprunta de l'argent des amis qu'il avoit à Samarie, pour faire son voyage, & partit pour se rendre à Alexandrie. Il rencontra en chemin les principaux des villes de Syrie & de Phénicie, qui alloient pour traiter avec le Roi des tributs qu'ils devoient payer, & que ce Prince affermoit tous les ans aux plus riches d'entr'eux. Ils se moquerent de la pauvreté de Joseph; & par hazard comme ils arrivoient tous, le Roi revenoit de Memphis. Joseph alla au-devant de lui, & il le trouva dans son chariot avec la Reine sa femme. Athénion y étoit aussi, & il n'eut pas plutôt apperçu Joseph qu'il dit au Roi, que c'étoit-là ce Juif dont il lui avoit dit

tant de bien. Le Roi le salua, lui commanda de monter sur son chariot, & lui fit de grandes plaintes d'Onias. Joseph lui répondit que sa Majesté devoit pardonner à la vieillesse de son oncle, puisque les vieillards ne different guère des enfans; mais que pour lui & tous les autres qui étoient jeunes, ils ne feroient jamais rien qui pût lui déplaire. Cette réponse si sage augmenta encore l'affection que le Roi avoit déja conçue pour lui. Il commanda qu'on le logeât dans son palais, & le fit manger à sa table; ce qui ne causa pas peu de peine à ces Syriens que Joseph avoit rencontrés en chemin.

Le jour de l'adjudication des tributs étant venu, ils enchérirent sur tous ceux de la basse-Syrie, de la Phénicie, de la Judée, & de Samarie jusqu'à huit mille talens. Cependant, Joseph leur reprocha de s'entendre ensemble pour donner si peu, & offrit de donner deux fois autant, & de laisser de plus au profit du Roi la confiscation de ceux qui seroient condamnés, dont ils prétendoient profiter. Le Roi vit avec plaisir que Joseph augmentoit ainsi son revenu; mais, il lui demanda quelles cautions il lui donneroit. Il répondit de bonne grace, qu'il lui en donneroit d'excellentes, & telles qu'il ne pourroit les refuser. Le Roi lui ayant commandé de les nommer, il lui dit: » Mes cautions, Sire, » seront votre Majesté & la » Reine, qui tous deux répon- » drez pour moi. » Ce Prince sourit, & lui adjugea les tributs sans donner de caution. Ainsi, ces principaux habitans des villes s'en retournerent tout confus dans leur païs.

Joseph prit ensuite deux mille hommes de guerre des troupes du Roi, afin de pouvoir contraindre ceux qui refuseroient de payer le tribut; & après avoir emprunté à Alexandrie cinq talens de ceux qui étoient le mieux auprès du Roi, il s'en alla en Syrie. Les habitans d'Ascalon furent les premiers qui mépriserent ses ordres. Ils ne se contenterent pas de ne vouloir rien payer, ils l'outragerent de paroles, mais il sçut bien les châtier. Il fit prendre aussi-tôt vingt des principaux qu'il fit mourir, écrivit au Roi pour lui rendre compte de ce qu'il avoit fait, & lui envoya mille talens de la confiscation de leur bien. Ce Prince fut si satisfait de sa conduite qu'il lui donna de grandes louanges, & lui laissa la liberté d'en user à l'avenir comme il voudroit. Le châtiment des Ascalonites ayant étonné les autres villes de Syrie, elles ouvrirent leurs portes, & payerent le tribut sans aucune difficulté. Les habitans de Scythopolis au contraire le refuserent & outragerent aussi Joseph; mais, il les traita comme il avoit fait les Ascalonites, & envoya de même au Roi ce qui provenoit de leur confiscation. En

augmentant ainsi le bien du Roi, il fit un grand profit pour lui-même ; & comme il étoit extrêmement sage, il jugea qu'il devoit s'en servir pour affermir son crédit. C'est pourquoi, il ne se contenta pas de donner une entière satisfaction à ce Prince, il fit de grands présens à ceux qui étoient en faveur auprès de lui, & aux principaux de sa cour.

Joseph passa vingt-deux ans de la sorte dans une grande prospérité, & il eut sept fils d'une même femme, & un huitième nommé Hyrcan d'une autre femme qui etoit fille de Solim son frere, & qu'il avoit épousée pour le sujet que nous allons dire. Il étoit allé à Alexandrie avec Solim qui y mena aussi sa fille, afin de la marier à quelque personne considérable de leur nation. Un jour que Joseph soupoit avec le Roi, une fille qui étoit fort belle dansa de si bonne grace devant ce Prince, qu'elle gagna le cœur de Joseph. Il s'en ouvrit à son frere, & le pria de faire ensorte que puisque leur loi ne lui permettoit pas de l'épouser, il pût l'avoir pour maîtresse. Solim le lui promit ; mais, au lieu de l'exécuter, il fit mettre le soir dans son lit sa fille bien parée. Joseph qui avoit ce jour-là fait trop bonne chere, ne s'apperçut point de la tromperie. Son amour augmenta encore, & il dit à son frere, que ne pouvant vaincre sa passion il craignoit que le Roi ne voulût pas lui donner cette fille. Solim lui répondit que cela ne devoit point lui faire de peine, puisqu'il pouvoit sans crainte satisfaire son désir, & l'épouser. Il lui dit ensuite qui elle étoit, & comment il avoit mieux aimé couvrir sa fille d'une telle honte, que de souffrir qu'il s'engageât à en recevoir une si grande. Joseph le remercia de l'affection qu'il lui avoit témoignée, & épousa sa fille dont il eut Hyrcan dont nous venons de parler.

Le roi Antiochus le grand ayant marié sa fille Cléopatre à Prolémée Epiphane roi d'Égypte l'an du monde 3812, & lui ayant donné pour dot la Célé-Syrie, la Phénicie, la Judée & la Samarie, Joseph rentra apparemment dans son emploi de receveur des tributs ; & il le tint encore pendant quelque tems. La reine Cléopatre étant accouchée d'un fils vers l'an 3817, & toutes les personnes de qualité & de distinction de la Célé-Syrie & de la Palestine étant allées à Alexandrie en féliciter le Roi & la Reine, Joseph n'étant plus en état de faire le voyage, y envoya son fils Hyrcan.

Il mourut, dit Josephe, après avoir recueilli pendant vingt-deux ans tous les tributs de Syrie, de Phénicie & de Samarie. C'étoit, ajoute-t-il, un homme de bien, de grand esprit, & si intelligent dans les affaires, qu'il tira les Juifs de la pauvreté où ils étoient, & les

mit en état de vivre à leur aise.

JOSEPH, *Joseph*, Ἰωσὴφ, (*a*) fils de Zacharie, que Judas Maccabée laissa pour garder la Judée, pendant qu'il marchoit avec Jonathas son frere contre les Ammonites. Comme Joseph vouloit acquérir de la gloire, il marcha aussi avec ses forces contre la ville de Jamnia; mais, Gorgias qui y commandoit vint à sa rencontre, le défit, & lui tua deux mille hommes; le reste s'enfuit & se retira en Judée. Ainsi, il fut justement puni de n'avoir pas obéi au commandement que Judas lui avoit fait, de n'en point venir aux mains avec les ennemis jusqu'à son retour. Cela donna lieu d'admirer de plus en plus la prévoyance & la sage conduite de cet excellent chef des Israëlites.

JOSEPH, *Joseph*, Ἰωσὴφ, (*b*) fils de Jacob, & l'époux de la sainte Vierge, fut le pere nourricier de Jesus-Christ.

Tout ce que l'on dit de son âge & des autres circonstances de sa vie, à l'exception de ce qui se lit dans l'Évangile, n'étant fondé que sur des autorités apocryphes, nous ne nous y arrêterons pas. Plusieurs Anciens ont cru qu'avant son mariage avec la sainte Vierge, il avoit eu une autre femme, nommée Escha, ou Marie, de laquelle il avoit eu saint Jacques le mineur, & les autres que l'Écriture appelle les freres de Jesus-Christ. Mais, cela est entièrement contraire à l'opinion de ceux qui croyent que saint Joseph a toujours gardé une virginité parfaite; & cette opinion est enseignée par saint Jérôme contre Helvidius, & aujourd'hui communément suivie par les Latins. De plus, l'opinion qui veut que saint Jacques le mineur soit fils de saint Joseph & de Marie, que l'on croit être la sœur de la sainte Vierge, est insoutenable, puisque Marie, mere de Jacques, vivoit encore au tems de la passion de J. C.; à moins qu'on ne veuille dire que saint Joseph l'avoit répudiée, pour épouser la sainte Vierge, ou que ce Saint a eu en même tems pour femme les deux sœurs; ce qui est entièrement contraire à la loi.

L'Évangile apocryphe de la naissance de la Vierge, suivi par saint Epiphane & par plusieurs autres, porte que saint Joseph étoit fort vieux, lorsqu'il épousa la sainte Vierge. Saint Epiphane lui donne plus de quatre-vingts ans, & dit qu'il avoit déja six enfans d'une première femme. Il n'épousa pas la sainte Vierge par son choix, mais par le sort, ni pour en user avec elle, comme avec sa femme, mais simplement pour être le gardien de sa virginité. D'autres croyent qu'il fut obli-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 416, 418.

(*b*) Matth. c. 1. v. 16. *& seq.* c. 2. v. 13. *& seq.* c. 13. v. 55. Marc. c. 15. v. 40. Luc. c. 2. v. 1. *& seq.*

ge de l'épouser, comme étant son plus proche parent & son plus proche héritier.

La verge fleurie, que les Peintres mettent entre les mains de saint Joseph, désigne la verge qu'il présenta au grand-Prêtre, avec les autres de la maison de David, qui pouvoient prétendre au mariage de Marie. De toutes ces verges, il n'y eut que celle de Joseph qui fleurit. C'étoit le signe, par lequel Dieu déclaroit ordinairement sa volonté sur ces sortes de mariages des Vierges qui lui étoient consacrées. Mais, laissons ces rêveries tirées des livres Apocryphes, comme les appelle saint Jérôme, & attachons nous à ce que l'Évangile nous apprend de saint Joseph.

Saint Joseph étoit juste, dit l'Évangile ; & c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de sa vertu, puisque la justice comprend toutes les vertus. Il épousa la sainte Vierge, qu'il sçavoit bien être dans la résolution de garder la virginité, & par conséquent il étoit lui-même dans la même résolution. Sa demeure ordinaire étoit à Nazareth, sur-tout depuis son mariage ; car, il y a des Auteurs qui croyent que sa véritable patrie étoit Capharnaüm ; d'autres, que c'est Bethléem. Il vivoit du travail de ses mains, & étoit artisan de son métier ; mais, on n'est pas d'accord sur le métier qu'il exerçoit. Les uns le font charpentier ; d'autres, serrurier ; d'autres, maçon. Saint Justin le martyr dit qu'il travailloit à faire des jougs & des charrues. Le livre Apocryphe de l'enfance de Jesus, qui est très-ancien, rapporte un miracle que le Sauveur fit dans la boutique de son pere, qui étoit charpentier. Saint Ambroise dit qu'il travailloit à abattre & à tailler des arbres, & à bâtir des maisons ; mais, au même endroit, il parle des outils de serrurier, qu'il manioit, & dont il se servoit. Libanius ayant demandé en raillant à un Chrétien ce que faisoit Jesus-Christ : *Il fait*, lui-répondit-il, *un cercueil pour l'empereur Julien.* L'Auteur de l'ouvrage imparfait sur saint Matthieu, saint Thomas, & grand nombre de nouveaux Interpretes le font aussi Charpentier.

Ceux qui pensent que saint Joseph étoit Serrurier ou Maréchal, citent saint Hilaire, saint Pierre Chrysologue, Bede le vénérable, l'évangile Hébreu de saint Matthieu, donné par Titius. Hugues le Cardinal, le fait orfevre ; mais, il ne désapprouve pas le sentiment qui le fait maçon. Théophile d'Antioche & saint Ambroise ne répugnent pas à le faire serrurier, puisqu'ils disent qu'il travailloit avec le soufflet & le feu.

Le mystère de l'Incarnation du fils de Dieu n'avoit point d'abord été découvert à saint Joseph ; & ce saint homme

ayant remarqué la grossesse de Marie son épouse, ou sa fiancée, & ne sçachant à quoi l'attribuer, voulut la renvoyer secrétement, en lui donnant un billet de divorce, au lieu de la déshonorer publiquement. Mais, lorsqu'il étoit dans cette résolution, l'ange du Seigneur lui apparut en songe, & lui dit : » Joseph, fils de David, » ne craignez point de prendre Marie pour votre épouse, parce que ce qui est » formé dans elle, vient du » saint-Esprit. Elle enfantera » un fils, & vous lui donnerez le nom de Jesus, ou de » Sauveur, parce qu'il sauvera » son peuple, & le délivrera » de ses péchés. » Après cela, Joseph prit Marie dans sa maison, & la retint comme son épouse.

Environ six mois après, Joseph fut obligé d'aller à Bethléem, lieu de son origine, pour s'y faire enrégistrer avec Marie son épouse, en conséquence d'une ordonnance de l'empereur Auguste qui faisoit faire un dénombrement de tout l'Empire. Pendant qu'ils étoient en ce lieu, le tems auquel Marie devoit accoucher, arriva, & elle mit au monde son fils Jesus-Christ. Le tems de la purification de Marie étant arrivé quarante jours après la naissance de l'enfant, Joseph & Marie le porterent à Jérusalem, & firent tout ce qui est ordonné par la loi dans de pareilles occasions. Comme ils se disposoient à s'en retourner à Bethléem, l'ange du Seigneur avertit Joseph en songe, qu'il eût à porter l'enfant en Égypte, parce que le roi Hérode cherchoit à le faire mourir. On ne sçait combien de tems ils demeurerent en Égypte; mais, il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'y séjournerent pas longtems, puisqu'Hérode mourut vers la fête de Pâque, peu de mois après le massacre des Innocens.

Alors, l'Ange avertit de nouveau saint Joseph qu'il pouvoit revenir en Judée. Lorsqu'il y fut arrivé, ayant appris qu'Archélaüs avoit succedé à Hérode, & craignant que ce Prince n'eût hérité de la cruauté de son pere, au lieu d'aller à Jérusalem, ou à Bethléem, il se retira à Nazareth dans la Galilée, qui n'étoit pas du royaume d'Archélaüs, mais de celui d'Hérode Antipas. Il y demeura jusqu'à sa mort, occupé à travailler de son métier, & vivant dans une grande simplicité, & dans une grande exactitude à pratiquer les observances de la Loi. Il amena Jesus-Christ âgé de douze ans avec Marie à Jérusalem pour la fête de Pâque, & ils eurent la douleur de le perdre pendant trois jours. Lorsqu'ils le retrouverent dans le temple, la Vierge dit à Jesus : » Mon fils, » pourquoi avez-vous agi ainsi » avec nous ? Voilà votre pere » & moi, qui vous cherchions » tout affligés. Mais, Jesus lui

» répondit : Pourquoi me cher-
» chiez vous? Ne sçaviez-vous
» pas qu'il faut que je sois oc-
» cupé à ce qui regarde le ser-
» vice de mon pere? Ou, se-
» lon une autre traduction,
» ne sçaviez-vous pas que le
» lieu où il me falloit cher-
» cher, étoit la maison de mon
» pere : » Mais, ils ne comprirent pas ce qu'il leur disoit. Il s'en retourna avec eux à Nazareth, & il leur étoit soumis.

Voilà ce que l'Écriture nous apprend de saint Joseph. On croit avec beaucoup de probabilité, qu'il étoit mort avant que Jesus-Christ commençât à prêcher l'Évangile. Saint Joseph ne paroît ni aux nôces de Cana, ni dans aucune autre circonstance de la prédication du Sauveur; & Jesus-Christ à la croix recommande sa sainte mere à saint Jean, ce qu'il n'auroit pas fait sans doute, si elle avoit eu son mari.

Les Voyageurs prétendent que son tombeau est dans la vallée de Josaphat, à l'orient de Jérusalem; mais, les Anciens n'en ont point parlé. On ne montre nulle part aucune des reliques de son corps, mais seulement quelques-uns de ses meubles, comme son anneau nuptial, qu'on prétend avoir à Pérouse en Italie & en quelques autres lieux.

Son nom se trouve dans de très-anciens Martyrologes au 19 de Mars; mais, on n'a commencé à faire sa fête qu'assez tard. On croit que ce furent les Carmes qui apporterent cette fête d'Orient dans les Églises d'Occident; & la dévotion particulière qu'eut sainte Thérèse envers saint Joseph, n'a pas peu contribué dans le dernier siecle à augmenter la solemnité de son culte.

Les Docteurs & les Interpretes ont de la peine à expliquer ce que les Évangélistes disent du pere de Joseph, que saint Matthieu nomme Jacob, & saint Luc, Héli. Quelques Mordernes ont cru que le dernier Évangéliste parle du pere de la sainte Vierge, appellé Joachim ou Héli, beau-pere de saint Joseph; mais, cette explication est trop forcée & peu conforme au texte. Plusieurs Anciens croyoient que saint Joseph étoit fils naturel de Jacob, & fils adoptif d'Héli, de la même manière qu'Ephraïm & Manassé, qui avoient Joseph pour pere, furent néanmoins adoptés par Jacob leur ayeul. Saint Augustin avoit été de ce sentiment dans son livre des questions de l'Évangile, & dans celui qu'il composa de l'accord des Évangélistes; mais depuis, dans ses rétractations, il souscrivit à l'opinion dont Jule Africain est auteur, & qui a été suivie par Eusebe de Césarée, par saint Grégoire de Nazianze, par saint Jérôme, par le cardinal Baronius, par Torniel, & par les autres illustres Modernes. Elle fait voir qu'Héli & Jacob étoient freres, & que la

premier étant mort sans enfans, le second épousa sa veuve pour obéir à la loi, exprimée dans le Deutéronome. Ainsi, Jacob étoit pere naturel de saint Joseph, & Héli l'étoit selon la loi.

JOSEPH, *Joseph*, Ἰωσὴφ, surnommé Caïphe. *Voyez* Caïphe.

JOSEPH, *Joseph*, Ἰωσὴφ, (*a*) surnommé d'Arimathie, parce qu'il étoit né dans une petite ville de ce nom. Il vint demeurer à Jérusalem, où il acheta des maisons & d'autres héritages. Saint Matthieu l'appelle *Riche*; & saint Marc, *un noble Décurion*, c'est-à-dire, *Conseiller* ou *Sénateur*. Cet office lui donnoit entrée dans les plus considérables assemblées de la ville; & c'est en cette qualité qu'il se trouva chez le grand-prêtre Caïphe, lorsque Jesus-Christ y fut mené; mais, il ne voulut point consentir à sa condamnation. L'Évangile nous apprend qu'il étoit un homme juste & vertueux, du nombre de ceux qui attendoient le royaume de Dieu, & qu'il étoit même disciple de Jesus-Christ; mais qu'il ne se déclaroit pas ouvertement par la crainte qu'il avoit des Juifs.

Après la mort du Sauveur, il pria Pilate de lui permettre de descendre son corps de la croix, ce qu'il obtint. Il l'ensevelit ensuite dans un linceul, qu'il acheta, & le mit dans un sépulcre neuf, qu'il avoit fait tailler dans le roc d'une grotte de son jardin. Il est probable que Joseph d'Arimathie se joignit aux Disciples; qu'il se trouva au jour de l'Ascension sur le mont des Olives; qu'il reçut le saint-Esprit le jour de la Pentecôte; qu'ayant apporté le prix de tous ses biens aux pieds des Apôtres, il vécut dans la ferveur des premiers Chrétiens; & qu'enfin il mourut à Jérusalem.

On pense que son corps a été transféré en France, sous le regne de Charlemagne, par Fortunat patriarche de Jérusalem, qui fuyoit la persécution des Sarrasins, & qui fut depuis abbé de Moyen-Moustier, où il avoit déposé ces saintes Reliques.

D'autres Auteurs croyent que les Juifs exposerent Joseph dans un vaisseau avec Lazare, Magdelene & Marthe; & que de Provence il passa dans la grande Bretagne, où il prêcha la foi; d'où vient que les Anglois le reconnoissent pour leur premier Apôtre. Ce sont autant de fables, que l'on a débitées sans fondement.

L'église Grecque fait mémoire de lui le 31 de Juillet. La Latine n'en a fait mention dans ses Calendriers ou Martyrologes, que du tems de Sixte V. Baronius est le premier qui

(*a*) Matth. c. 27. v. 57. *& seq.* Marc. c. 15. v. 43. *& seq.* Luc. c. 23. v. 50. *& seq.* Joann. c. 19. v. 38. *& seq.*

l'ait inféré dans le Martyrologe au 17 Mars.

Un visionaire Anglois, nommé Jean Blome, obtint la permission du roi Edouard III de chercher le corps de Joseph d'Arimathie à Glaffemburi, où il prétendoit qu'il devoit être. Mais, cette recherche fut inutile, & ne fervit qu'à prouver la trop grande crédulité de ceux qui avoient ajouté foi aux rêveries de Blome.

JOSEPH, *Joseph*, Ἰωσῆς, (*a*) étoit frere de faint Jacques le mineur, & proche parent de notre Seigneur Jesus-Christ, felon la chair, étant fils de Marie fœur de la fainte Vierge, & de Cléophas frere de faint Joseph, ou fils de faint Joseph lui-même, comme le prétendent plufieurs Anciens, qui ont voulu que faint Joseph ait été marié avec Marie de Cléophas, ou avec Efcha, avant que d'époufer la fainte Vierge. Il y en a qui croyent que Joseph fils de Marie de Cléophas, eft le même que Joseph Barfabas, furnommé le jufte, dont il eft parlé dans les actes des Apôtres, & qui fut propofé avec faint Matthias pour remplir la place du traître Judas; mais, cela n'eft nullement certain.

L'Écriture ne nous apprend rien de particulier touchant Joseph frere du Seigneur. S'il étoit du nombre de ceux de fes parens qui ne croyoient point en lui, lorfqu'ils vouloient lui perfuader d'aller à la fête des Tabernacles, quelques mois avant fa mort, il y a apparence qu'il fe convertit depuis; car, l'Écriture infinue qu'à la fin tous les freres de J. C. croyoient en lui, & faint Chryfoftome dit qu'ils fe fignalerent par la grandeur de leur foi & de leur vertu.

JOSEPH, *Joseph*, Ἰωσὴφ, furnommé Barfabas. *Voyez* Barfabas.

JOSEPHE, *Josephus*, Ἰώσηπος, (*b*) furnommé Flavius, célebre hiftorien Juif, fils de Matthias, de la race des Prêtres, naquit à Jérufalem, la première année du regne de Caïus, & la 37.[e] de Jefus-Chrift. Il fut élevé dès fon enfance dans l'étude des Lettres, avec un de fes freres; & comme il avoit naturellement beaucoup de mémoire & de jugement, il fit de fi grands progrès, qu'à l'âge de quatorze ans les Pontifes mêmes le confultoient fur ce qui concerne la loi.

Depuis l'âge de feize ans, jufqu'à dix-neuf, il s'occupa à des exercices laborieux dans le défert, fous la conduite d'un certain Bané; & après avoir bien examiné les trois principales fectes qui étoient alors en réputation chez les Juifs, il s'attacha à celle des Pharifiens. A dix-neuf ans, c'eft-à-

(*a*) Matth. c. 13. v. 55. c. 27. v. 56. Actu. Apoft. c. 1. v. 13. *& feq.*

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 702, 703. de Bell. Judaïc. p. 822. *& feq.* de Vit. fua. pag. 989. *& feq.* Roll. Hift. Anc. Tom. VI. pag. 249. *& fuiv.* Crév. Hift. des Emp Tom. III. p. 157, 164, 369, 391. *& fuiv.*

dire, l'an de Jesus-Christ 56, ou 57, il revint à Jérusalem, où il commença à entrer dans les affaires publiques. Onze ou douze ans après, étant âgé de plus de vingt-six ans, il fit un voyage à Rome, pour servir quelques-uns de ses amis. En y allant, il fit naufrage; & de plus de six cens personnes qui étoient dans son vaisseau, il n'y eut que lui & quatre-vingts autres qui se sauverent en nageant toute la nuit. Il obtint la liberté de ses amis par le moyen de Poppée, que Néron avoit épousée.

Il paroît qu'il avoit eu trois femmes. Il dit aux Juifs qu'il avoit sa femme à Jérusalem. Ailleurs, il dit que Vespasien lui en fit épouser une de Césarée, qu'il quitta bientôt, pour en épouser une d'Alexandrie.

Au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains, l'an de Jesus-Christ 66, il fut envoyé dans la Galilée en qualité de gouverneur. Son premier soin fut de travailler à gagner l'affection des peuples, parce qu'il se flattoit avec raison d'en tirer de grands avantages, & de réparer par-là les fautes qu'il pourroit faire. Pour s'acquérir aussi les plus puissans en partageant avec eux son autorité, il choisit soixante-dix des plus sages & des plus habiles qu'il établit comme administrateurs de la province, & donna ainsi à ces peuples la rare satisfaction d'être gouvernés par des personnes de leur païs, & instruites de leurs coutumes. Il etablit outre cela dans chaque ville sept Juges pour juger les petites causes selon la forme qu'il leur en prescrivit; & quant aux grandes il s'en réserva la connoissance.

Après avoir ainsi ordonné de toutes choses au-dedans, il porta ses soins à ce qui regardoit la sûreté du dehors; & parce qu'il ne doutoit point que les Romains n'entrassent en armes dans cette province, il fit enfermer de murailles les places de la haute & de la basse Galilée qu'il jugea devoir principalement fortifier.

Il enrôla ensuite jusqu'à cent mille hommes, que leur jeunesse rendoit les plus propres pour la guerre, & les arma des vieilles armes qu'il ramassa de tous côtés. Comme il sçavoit que ce qui rendoit principalement les Romains invincibles, étoit leur obéissance & leur discipline, & qu'il voyoit que le tems ne lui permettoit pas de faire autant exercer ses gens qu'il l'auroit désiré, il crut devoir travailler au moins à les rendre obéissans. Ainsi, parce que rien n'y peut tant contribuer que la multitude des commandans, il leur donna à l'imitation des Romains quantité de chefs. Car, outre les principaux officiers, capitaines, mestres de camp & autres, il établit un grand nombre de bas officiers, leur enseigna toutes les diverses manières de signal, de quelle sorte il faut sonner l'alarme, la charge & la re-

traite, comment les troupes qui sont encore entières doivent soutenir celles qui sont ébranlées, & celles qui n'ont point combattu rafraîchir celles qui sont fatiguées, pour partager avec elles le péril ; & il les instruisoit de tout ce qui pouvoit fortifier leur courage & accoûtumer leurs corps au travail & à la fatigue. Il leur représentoit sur toutes choses quelle étoit l'extrême discipline des Romains, & qu'ils avoient à combattre contre des hommes dont la force corporelle jointe à une invincible fermeté d'ame, avoit conquis presque tout le monde. Il ajoûtoit que s'ils vouloient lui faire connoître quelle seroit l'obéissance qu'ils lui rendroient dans la guerre, ils devoient dès-lors renoncer aux voleries, aux pilleries, aux brigandages, ne faire point de tort à ceux de leur nation, ni se persuader de pouvoir trouver du profit dans le dommage de ceux qui leur étoient les plus connus & les plus proches, puisqu'il est impossible de bien réussir dans la guerre quand on agit contre sa conscience, & que les méchans sont haïs non-seulement des hommes, mais de Dieu même. Il leur donnoit plusieurs autres semblables instructions, & il avoit déjà autant de gens qu'il en desiroit ; car, leur nombre étoit de soixante mille hommes de pied, deux cens cinquante chevaux, quatre mille cinq cens étrangers qu'il avoit pris à sa solde auxquels il se fioit principalement, & six cens gardes pour tenir près de sa personne qui étoient tous soldats choisis. Ces troupes, excepté les étrangers, étoient entretenues par les villes qui les nourrissoient volontiers & sans en être incommodées, parce que chacune d'elles envoyoit la moitié de ses habitans à la guerre, & l'autre moitié leur fournissoit des vivres, pourvoyant ainsi par une assistance mutuelle à la sûreté & à la subsistance les uns des autres.

Pendant que Josephe se conduisoit de la sorte dans la Galilée, il vint à paroître un homme très-méchant, très-artificieux, très-dissimulé, connu sous le nom de Jean de Gischala. Cet homme, dans l'espérance que si Josephe étoit dépossédé de son gouvernement, il pourroit lui succéder, ordonna à des voleurs qu'il commandoit de piller tout le païs, afin que la province se trouvant dans le trouble, il pût tuer Josephe en trahison s'il vouloit y mettre ordre, ou l'accuser & le rendre odieux à ceux du païs s'il négligeoit de s'acquitter du devoir de sa charge. Pour mieux réussir dans ce dessein, il avoit d'abord fait courir le bruit de tous côtés que Josephe avoit résolu de livrer cette province aux Romains ; & il n'y avoit point d'autres artifices dont il ne se servît aussi pour le perdre. Ainsi, quelques jeunes gens ayant attaqué, dans le grand

champ,

champ, l'Intendant du roi Agrippa & de la reine Bérénice, & pillé tout son bagage, porterent ce vol à Josephe qui étoit alors à Tarichée. Il les reprit fort d'avoir usé de cette violence envers les gens du Roi, leur commanda de remettre entre les mains d'Énée, l'un des principaux habitans de la ville tout ce qui avoit été pris; & cette action de justice pensa lui coûter la vie. Car, ceux qui avoient fait ce vol furent si irrités de n'en pouvoir profiter au moins d'une partie, parce qu'ils jugeoient bien que le dessein de Josephe étoit de le rendre au Roi & à la Reine sa sœur, qu'ils allerent la nuit dire dans tous les villages, que Josephe étoit un traître, & répandirent aussi de telle sorte ce bruit dans les villes, que dès le lendemain marin cent mille hommes s'assemblerent en armes, & se rendirent dans l'Hippodrome près de Tarichée où ils crioient avec fureur, les uns qu'il falloit le lapider, & les autres, qu'il falloit le brûler. Les amis & les gardes de Josephe furent si effrayés de voir cette grande multitude si irritée contre lui, qu'ils s'enfuirent tous excepté quatre. Il dormoit alors; & l'on étoit près de mettre le feu à sa maison quand il s'éveilla. Ces quatre qui ne l'avoient point abandonné l'exhortoient à s'enfuir. Mais, lui sans s'étonner de voir tant de gens venir l'attaquer & de se trouver seul, se présenta hardiment à eux avec des habits déchirés, de la cendre sur sa tête, ses mains derrière son dos, & son épée pendue à son cou. Les personnes qui lui étoient affectionnées, & particulièrement ceux de Tarichée, furent émus de compassion; mais, les païsans & le menu peuple des lieux voisins qui trouvoient qu'il les chargeoit trop d'impositions, l'outragerenr de paroles en disant qu'il falloit qu'il rapportât l'argent du public, & qu'il confessât la trahison qu'il avoit faite. Car, le voyant en cet état, ils s'imaginoient qu'il ne désavoueroit rien de ce dont il étoit accusé, & que ce qu'il faisoit n'étoit que pour les toucher de pitié afin qu'on lui pardonnât. Alors, comme son dessein étoit de les diviser, il leur promit de confesser la vérité, & leur parla ensuite en ces termes: » Je n'ai pas eu la moindre pensée de rendre cet argent au roi Agrippa, ni d'en profiter; car, Dieu me garde d'être ami d'un Prince qui vous est ennemi, ou de vouloir tirer de l'avantage d'une chose qui vous seroit préjudiciable. Mais, voyant, ajouta-t-il, en s'adressant aux habitans de Tarichée, que votre ville a besoin d'être fortifiée; que vous manquez d'argent pour y faire travailler, & que ceux de Tibériade & des autres villes désirent de s'approprier cette prise, j'avois résolu de l'em-

» ployer à faire enfermer votre » ville de murailles. Que si » vous ne le désirez pas, je » suis prêt à rendre tout ce qui » a été pris pour que vous en » disposiez comme vous vou- » drez ; & si au contraire vous » êtes touchés de l'intention » que j'ai eue de vous faire » plaisir, vous êtes obligés de » me défendre. «

Ce discours fit une telle impression sur ceux de Tarichée, qu'ils lui donnerent de grandes louanges. Ceux de Tibériade au contraire & les autres en furent encore plus animés contre lui, & le menaçoient plus que jamais. Dans cette diversité de sentimens, au lieu de continuer à lui parler, ils entrerent en contestation les uns contre les autres ; & alors, Josephe se fiant sur le grand nombre de ceux qui lui étoient favorables, car les Tarichéens n'étoient pas moins de quarante mille, commença à parler avec plus de hardiesse à toute cette multitude. Il ne craignit point de blâmer leur injuste prétention, & de dire hautement qu'il falloit employer cet argent à fortifier Tarichée ; qu'il prendroit soin de fortifier aussi les autres villes, & que l'on ne manqueroit pas d'argent, pourvû qu'ils s'unissent ensemble contre ceux de qui il en falloit tirer, & non pas contre celui qui pouvoit leur en faire avoir.

Cette multitude, trompée de la sorte, se retira ; mais, deux mille hommes de ceux qui étoient animés contre lui allerent en armes l'assiéger dans sa maison avec de grandes menaces ; & dans ce nouveau péril il se servit d'une autre adresse. Il monta au plus haut étage du logis, où après avoir appaisé ce bruit en leur faisant signe de la main, il leur dit qu'il ne pouvoit pas entendre, parmi tant de voix confuses, ce qu'ils désiroient de lui ; mais que s'ils vouloient lui envoyer quelques personnes avec qui il pût conférer, il étoit prêt à faire tout ce qu'ils voudroient. Sur cette proposition, les principaux & les Magistrats allerent le trouver. Il ferma les portes sur eux, les mena dans les lieux les plus reculés du logis, où il les fit tellement fouetter qu'ils étoient si écorchés qu'on voyoit leurs côtes, & après cela il les renvoya. Cette multitude, qui attendoit au dehors le succès de la conférence & croyoit qu'ils disputoient des conditions, fut si effrayée de les voir revenir ainsi tout en sang que chacun ne pensa plus qu'à s'enfuir.

La douleur qu'en eut Jean de Gischala augmenta encore sa haine & sa jalousie contre Josephe, & lui fit avoir recours à de nouveaux artifices, mais qui ne réussirent pas mieux que les précédens. Ceux des lieux circonvoisins, ayant sçu cette trahison & qui en étoit l'auteur, s'assemblerent pour marcher contre le traître, & il se sauva à Gischala. Les habitans de toutes les villes de la Galilée se

rendirent ensuite en armes & en très-grand nombre auprès de Josephe, en criant qu'ils venoient le servir contre ce traître, leur commun ennemi, & pour brûler la ville qui lui avoit donné retraite. Il leur répondit qu'il ne pouvoit trop louer leur affection ; mais qu'il les prioit de ne s'y pas laisser emporter, parce qu'il aimoit mieux confondre ses ennemis par sa modération que de les détruire par la force. Il se contenta de faire écrire les noms de ceux qui avoient conspiré avec Jean que chaque ville déclara volontiers, & fit publier à son de trompe que l'on confisqueroit le bien, & que l'on brûleroit les maisons & toutes les familles de ceux qui n'abandonneroient pas dans cinq jours ce traître. Cette déclaration eut tant d'effet que trois mille hommes abandonnerent Jean, vinrent trouver Josephe, & jetterent leurs armes à ses pieds.

Jean, se voyant alors hors d'espérance de pouvoir travailler ouvertement à perdre Josephe, se retira avec deux mille Tyriens fugitifs qui lui restoient, & ne pensa plus qu'à le ruiner par des artifices & des trahisons plus difficiles à couvrir. Il envoya secrétement à Jérusalem l'accuser de lever une grande armée pour se rendre maître de Jérusalem, si on ne le prévenoit. Le peuple, qui avoit été informé d'une partie de ce qui s'étoit passé, ne tint compte de cet avis ; mais, les principaux de la ville & quelques-uns des Magistrats envoyerent secrétement de l'argent à Jean pour assembler des troupes & faire la guerre à Josephe. Ils dresserent un acte pour lui ôter le commandement de celles qu'il avoit, & pour faire exécuter ce décret, envoyerent deux mille cinq cens hommes de guerre & quatre personnes fort considérables. Cependant, les amis de Josephe lui donnerent avis que l'on envoyoit vers lui des gens de guerre ; mais, ils ne purent lui mander à quel dessein, parce qu'on le tenoit fort secret. Ainsi, Scythopolis, Gamala, Gischala & Tibériade se déclarerent contre lui avant qu'il y pût donner ordre. Il s'en rendit maître bientôt après sans violence, & prit aussi, par son adresse, ces quatre députés & les principaux de ceux qui avoient pris les armes contre lui. Il les envoya tous à Jérusalem, où le peuple s'émut de telle sorte contr'eux que s'ils ne se fussent enfuis, il les auroit tous tués avec ceux qui les avoient amenés.

La crainte que Jean avoit de Josephe, le tenoit enfermé dans Gischala ; & peu de jours après, les habitans de Tibériade s'étant encore révoltés contre Josephe, envoyerent offrir au roi Agrippa de remettre leur ville entre ses mains. Il prit jour pour recevoir l'effet de leurs offres, mais il manqua de venir. Quelques cavaliers Ro-

mains arriverent seulement ; & alors ils se révolterent contre Josephe. Il en reçut la nouvelle à Tarichée ; & comme il avoit envoyé tous ses gens de guerre pour amasser du bled, il se trouva dans une grande peine, parce que d'un côté il n'osoit marcher seul contre ces déserteurs qui l'avoient abandonné ; & il ne pouvoit de l'autre se résoudre à demeurer sans rien entreprendre, dans la crainte qu'il avoit que les troupes du Roi ne se rendissent cependant maîtresses de la ville, outre que le lendemain étoit un jour de Sabbath qui ne lui permettoit pas d'agir.

Enfin, il forma un dessein qui lui réussit ; & pour empêcher que l'on ne pût donner aucun avis à ceux de Tibériade, il fit fermer toutes les portes de Tarichée. Il prit ensuite tout ce qui se trouva de barques sur le lac, dont le nombre étoit de deux cens trente, mit quatre matelots dans chacune, & vogua de grand matin vers Tibériade. Lorsqu'il fut à une telle distance de la ville qu'il ne pouvoit qu'à peine en être apperçu, il commanda à tous ses matelots de s'arrêter & de battre l'eau avec leurs avirons & leurs rames, & lui, accompagné seulement de sept de ses gardes qui n'étoient point armés, s'avança assez près pour pouvoir être reconnu de ceux de Tibériade. Ses ennemis, qui continuoient à parler outrageusement de lui de dessus les murailles de la ville, furent si surpris de le voir ; & ce grand nombre de batteaux éloignés qu'ils croyoient pleins de gens de guerre, les effraya de telle sorte, qu'ils jetterent leurs armes & le prierent à mains jointes de leur pardonner & à leur ville. Il commença par leur faire de grandes menaces & de grands reproches, de ce qu'ayant entrepris de faire la guerre aux Romains, ils consumoient leurs forces en des dissentions domestiques, ce qui étoit le plus grand avantage qu'ils pussent donner à leurs ennemis ; il ajoûta que c'étoit une chose horrible que le dessein qu'ils avoient de faire mourir leur Gouverneur, de qui ils devoient attendre le plus d'assistance, & de ne point rougir de honte de lui refuser les portes d'une ville qu'il avoit enfermée de murailles ; mais qu'il vouloit bien leur pardonner, pourvu qu'ils lui envoyassent des députés afin de lui en faire satisfaction.

Ils lui envoyerent aussi-tôt dix des principaux de la ville. Il les fit mettre dans une barque qu'il envoya assez loin ; il demanda ensuite qu'on lui envoyât cinquante des Sénateurs les plus considérables afin de recevoir aussi leur parole ; & il continua, sous le même prétexte, d'en demander d'autres jusqu'à ce qu'il eut entre ses mains tout le Sénat de Tibériade, dont le nombre étoit de six cens, & deux mille autres habitans. Et

à mesure qu'ils venoient, il les envoyoit prisonnniers à Tarichée sur ces barques qu'il avoit amenées vuides. C'est ainsi que Josephe, avec sept soldats seulement & des barques vuides, recouvra Tibériade.

Quelques jours après, il permit à ses troupes de saccager Gischala & Séphoris qui s'étoient révoltées. Mais, il rendit aux habitans tout ce qu'il put ramasser du pillage; & il en usa de même envers ceux de Tibériade pour les châtier d'une part par le dommage qu'ils recevoient en leur bien, & regagner de l'autre leur affection par la restitution qu'il leur faisoit faire.

Cependant, Vespasien étoit parti de Ptolémaïde pour aller attaquer en personne la Galilée; & arrivé sur la frontière il s'y étoit campé. Mais, le seul bruit de son arrivée étonna tellement les Juifs, que ceux-ci qui s'étoient rangés auprès de Josephe s'enfuirent, non-seulement avant que d'en venir aux mains, mais sans avoir vu son armée.

Josephe, se voyant ainsi abandonné, & considérant que la consternation des Juifs étoit telle qu'on l'assuroit que plusieurs alloient se rendre aux Romains, & qu'ainsi il n'étoit pas en état de les attendre avec ce peu de gens qui lui restoient, crut devoir s'éloigner, & se retira à Tibériade. Sa présence remplit de crainte toute la ville, parce que les habitans crurent qu'il ne s'y seroit pas retiré, s'il n'eût désespéré du succès de cette guerre, & ils ne se trompoient pas, parce qu'il ne voyoit d'autre espérance de salut pour les Juifs que de se repentir de la faute qu'ils avoient faite. Il ne doutoit point que les Romains ne voulussent bien lui pardonner; mais, il auroit mieux aimé perdre mille vies que de trahir sa patrie, en abandonnant honteusement la charge qui lui avoit été confiée, pour chercher sa sûreté parmi ceux contre qui on l'avoit envoyé faire la guerre. Ainsi, il écrivit aux principaux de Jérusalem pour les informer au vrai de l'état des choses, sans leur représenter les forces des Romains plus grandes qu'elles n'étoient, ce qui leur auroit donné sujet de croire qu'il avoit peur; ni aussi les leur représenter moindres, de crainte de les fortifier dans leur audace dont ils commençoient peut-être à se repentir; & il les prioit s'ils avoient dessein d'en venir à un traité de le lui mander promptement; ou s'ils étoient résolus de continuer la guerre, de lui envoyer des forces capables de résister à leurs ennemis.

Comme Vespasien sçavoit que Jotapate étoit la plus forte place de la Galilée, & qu'un grand nombre de Juifs s'y étoient retirés, il résolut de s'en rendre maître & de la ruiner. Josephe ne fut pas plutôt instruit du dessein de Vespasien, qu'il se rendit de Tibériade à Jotapate,

& releva le courage des Juifs par sa présence. Il défendit cette place avec toute la résistance possible, comme on peut le voir sous l'article de Jotapate.

Quand elle eut été prise, comme les Romains étoient fort animés contre Josephe, & que Vespasien auroit fort désiré de le tenir entre ses mains, on le chercha avec un extrême soin, non-seulement dans tous les lieux où l'on crut qu'il pouvoit s'être caché, mais aussi parmi les morts. Il avoit été si heureux qu'après la prise de la ville il s'étoit échappé au travers des ennemis, & étoit descendu dans un puits fort profond, à côté duquel il y avoit une caverne très-spacieuse que l'on ne pouvoit appercevoir d'en haut. Il y rencontra quarante des plus braves des siens qui s'y étoient aussi retirés, & qui ne manquoient de rien pour plusieurs jours. Il y demeuroit durant tout le jour, & n'en sortoit que la nuit pour observer les gardes des ennemis, & voir s'il y avoit quelque moyen de se sauver. Mais, n'en trouvant point, tant les gardes étoient exactes, principalement à cause de lui, il s'en retournoit dans sa caverne. Deux jours se passerent de la sorte; & le troisième une femme le découvrit. Vespasien envoya deux Tribuns l'assurer qu'il le traiteroit bien, & l'exhorter à sortir; mais, il ne put s'y résoudre, parce que n'étant pas si persuadé de la clémence des Romains que de leur ressentiment du mal qu'il leur avoit fait, il craignoit que lorsqu'ils l'auroient en leur puissance ils ne voulussent s'en venger. Vespasien lui envoya un autre Tribun nommé Nicanor fort connu de Josephe, qui lui représenta quelle étoit la générosité des Romains envers ceux qu'ils avoient vaincus; que sa vertu, au lieu de lui avoir acquis la haine de ses Généraux, leur avoit donné de l'admiration; qu'ils étoient si éloignés de le destiner au supplice comme ils le pourroient faire s'ils le vouloient, sans qu'il fût besoin pour cela qu'il se rendît, qu'ils ne pensoient au contraire qu'à le conserver à cause de son mérite; que si Vespasien eût eu quelque mauvais dessein, il n'auroit pas choisi un de ses amis pour l'envoyer vers lui & le rendre ministre d'une perfidie, sous prétexte d'amitié; mais que, quand même il le lui auroit commandé, il lui auroit désobéi plutôt que d'exécuter un ordre si indigne d'un homme d'honneur. Ces paroles, quoique si puissantes, ne persuadant pas encore Josephe, les soldats Romains irrités de cette résistance vouloient mettre le feu à la caverne; mais, Vespasien les retint, parce qu'il désiroit de l'avoir vivant entre ses mains. Cependant, Nicanor le pressoit avec encore plus d'instance, & les menaces de ces gens de guerre augmentoient toujours, parce que leur nombre s'augmentoit.

Alors, Josephe se ressouvint des songes qu'il avoit eus, dans lesquels Dieu lui avoit fait voir les malheurs qui arriveroient aux Juifs, & les heureux succès qu'auroient les Romains; car, il sçavoit expliquer les songes & appercevoir la vérité à travers l'obscurité dont il plait à Dieu de les couvrir; & parce qu'il étoit Sacrificateur & d'une race de Sacrificateurs, il n'ignoroit pas aussi les prophéties qui sont rapportées dans les livres Saints. Ainsi, comme s'il eût été rempli dans ce moment de l'esprit de Dieu, tout ce qu'il lui avoit fait voir dans ces songes se représenta à lui; & il lui adressa cette priere : » Grand » Dieu, créateur de l'univers, » puisque vous avez résolu de » mettre fin à la prospérité des » Juifs, pour augmenter celle » des Romains, & m'avez » choisi pour prédire ce qui » doit arriver; je me soumets » à votre volonté, je me rends » aux Romains, & consens de » vivre; mais, je proteste devant votre éternelle Majesté » que ce sera comme votre ministre, & non pas comme un » traître que je me remettrai » entre leurs mains. »

Josephe, après cette priere, promit à Nicanor de se rendre, & aussi-tôt ceux qui étoient avec lui dans cette caverne l'environnerent de tous côtés, en criant : » Qu'est devenu l'amour » de nos loix, & où sont ces » ames généreuses & ces véritables Juifs, à qui Dieu en » les créant a inspiré un si grand » mépris de la mort? Quoi, » Josephe, avez-vous tant de » passion pour la vie que de » vous résoudre pour la conserver de vous rendre esclave? » Oserez-vous encore voir le » jour après avoir perdu la liberté? Et avez-vous si-tôt » oublié tant d'exhortations que » vous nous avez faites pour » nous porter à tout sacrifier » pour la défendre. « Après ces paroles, ils tirerent leurs épées avec menaces de le tuer, s'il se rendoit aux Romains. Et alors dans la crainte qu'eut Josephe de manquer à ce qu'il devoit à Dieu, s'il mouroit avant que d'avoir fait entendre à ceux de sa nation les choses qu'il lui avoit fait connoître, il eut recours aux raisons qu'il crut être les plus capables de les persuader, & leur fit pour cet effet un assez long discours.

Mais, ils furent sourds à sa voix, parce que leur désespoir les avoit portés à se dévouer à la mort. Au lieu de s'adoucir, ils s'irriterent encore davantage, vinrent à lui l'épée à la main en lui reprochant sa lâcheté, & il n'y en eut pas un seul qui ne parût vouloir le tuer. Dans un si extrême péril, il appelloit l'un par son nom; & il regardoit un autre avec ces yeux d'un chef qui sçait commander, & dont la vertu imprime du respect à ceux qui sont accoutumés à lui obeir; il prenoit un autre par le bras, prioit un autre, & détournoit ainsi en

différentes manières les coups de ceux qui avoient conspiré sa perte ; de même qu'une bête sauvage environnée de plusieurs chasseurs, tourne tête vers celui qui est le plus près de la frapper. Enfin, comme malgré la fureur dont ils étoient transportés, ils ne pouvoient s'empêcher de révérer un chef pour qui ils avoient tant d'estime, ils sentirent leurs bras s'affoiblir; leurs épées leur tomboient des mains, & dans le même tems qu'ils lui portoient quelques coups, leur affection pour lui s'opposant à leur colere, en diminuoit tellement la force, qu'elle les rendoit inutiles.

Josephe de son côté ne perdoit point le jugement dans un si pressant péril ; mais, se fiant en l'assistance de Dieu, il leur parla en ces termes : » Puisque » vous êtes résolus de mourir, » jettons le sort pour voir qui » sera celui qui devra être tué » le premier par celui qui le » suivra ; & continuons tou» jours d'en user de la même » sorte, afin que nul de nous » ne se tue de sa propre main, » mais reçoive la mort par » celle d'un autre. « Cette proposition fut reçue de tous avec joie, parce qu'ils ne pouvoient douter que Josephe ne fût bientôt du nombre de ceux qui seroient tués, & qui préferoient à la vie une mort qui leur seroit commune avec lui.

Ainsi le sort fut jetté ; & celui sur qui il tomboit tendoit la gorge à celui qui devoit le tuer, ce qui continua jusqu'à ce qu'il ne resta plus que Josephe & un autre, soit que cela arrivât par hazard, ou par une conduite particulière de Dieu. Alors, Josephe voyant que s'il eût encore jetté le sort, ou il lui en auroit coûté la vie, ou il lui auroit fallu tremper ses mains dans le sang d'un de ses amis, lui persuada de conserver sa vie, après lui avoir donné parole de le sauver.

Josephe, se trouvant ainsi délivré de l'extrême péril où il s'étoit vu tant du côté des Romains que de ceux de sa propre nation, se rendit à Nicanor. Il le mena à Vespasien ; & jamais presse ne fut plus grande que celle des soldats Romains, que le désir de le voir fit assembler auprès de leur Général. Au milieu de ce tumulte, on pouvoit remarquer dans leurs diverses actions, leurs différens sentimens ; les uns témoignoient leur joie de ce qu'il avoit été pris ; d'autres le menaçoient ; d'autres tâchoient de fendre la presse pour le voir encore de plus près ; ceux qui étoient les plus éloignés, crioient qu'il falloit faire mourir cet ennemi du nom Romain; & ceux qui étoient plus près de lui se souvenant de ses grandes actions admiroient les changemens de la fortune. Mais, il n'y eut pas un seul des chefs qui quoiqu'animé auparavant contre lui, ne sentît son cœur s'adoucir; & Tite plus qu'aucun autre, parce qu'ayant l'ame très-élevée, la grandeur

de courage que Josephe faisoit paroître dans son malheur, joint à son âge qui étoit encore dans une pleine vigueur, lui donnoit une extrême compassion; & que se représentant d'ailleurs qu'un homme qui s'étoit rendu redoutable dans tant de combats, se trouvoit alors captif entre les mains de ses ennemis, il ne pouvoit assez admirer le pouvoir de la fortune, les changemens qui arrivent dans la guerre, & l'inconstance des choses humaines. Plusieurs à son imitation entrerent dans des sentimens favorables pour Josephe; & il fut principalement cause de ceux que Vespasien son pere en conçut.

Vespasien commanda de garder très-soigneusement Josephe, parce qu'il vouloit l'envoyer à Néron. Josephe l'ayant sçu lui fit dire qu'il avoit quelque chose à lui déclarer qu'il ne pouvoit dire qu'à lui seul. Vespasien lui ayant ensuite donné audience en présence de Tite & de deux de ses amis, il lui parla en ces termes : » Vous » croyez, sans doute, Seigneur, » avoir seulement entre vos » mains Josephe prisonnier. » Mais, je viens par l'ordre de » Dieu vous donner avis d'une » chose qui est infiniment plus » importante. Pour être tombé » vivant en votre puissance, je » n'en sçais pas moins de quelle » manière ceux qui ont l'honneur de commander les armées des Juifs doivent mourir. Vous voulez m'envoyer » à Néron. Et pourquoi m'y » envoyer, puisque lui & ceux » qui lui succéderont jusqu'à » vous ont si peu de tems à » vivre ? C'est vous seul que je » dois regarder comme Empereur & Tite votre fils après » vous, parce que vous monterez tous deux sur le trône. » Faites-moi donc garder tant » qu'il vous plaira, mais comme votre prisonnier, & non » pas comme celui d'un autre, » puisque vous n'êtes pas seulement devenu par le droit de » la guerre maître de ma liberté & de ma vie, mais que » vous le serez bientôt de toute la terre, & que je mérite » un traitement beaucoup plus » rude que la prison, si je suis » assez méchant & assez hardi » que d'oser abuser du nom de » Dieu pour vous obliger d'ajoûter foi à une imposture. «

Dans la pensée qu'eut Vespasien que Josephe ne lui parloit de la sorte que pour l'obliger à lui être favorable, il eut peine d'abord à le croire; mais, il s'y trouva peu à peu plus disposé, parce que Dieu qui le destinoit à l'Empire, lui faisoit connoître par d'autres marques & par d'autres signes, qu'il pouvoit espérer d'y arriver, & qu'il trouvoit Josephe véritable dans tout le reste de ce qu'il disoit. Car, l'un des deux de ses amis en présence desquels il lui avoit parlé, ayant demandé à Josephe comment il se pouvoit faire que si ces prédictions n'étoient point des rêveries, il

n'eût pas prévu la ruine de Jotapate & sa prison, & évité s'il l'avoit prévu, de tomber dans ces malheurs, il lui avoit répondu qu'il avoit prédit à ceux de Jotapate que leur ville seroit prise après une résistance de quarante-sept jours, & que lui-même tomberoit vivant entre les mains des Romains. Vespasien, sur le rapport de cet entretien de son ami avec Josephe, s'informa secrétement des autres prisonniers si cela s'étoit passé de la sorte, & trouva que cela étoit vrai. Ainsi, il commença à croire que ce qu'il lui avoit dit touchant ce qui le regardoit en particulier, pourroit l'être aussi & ne le fit pas toutefois garder moins soigneusement; mais, il l'obligeoit d'ailleurs en tout ce qui dépendoit de lui; & Tite de son côté le traitoit avec une très-grande civilité.

Cependant, le bruit se répandit dans Jérusalem que Josephe avoit été tué au siege de Jotapate; & toute la ville en fut si affligée, qu'au lieu que les autres n'étoient pleurés que par leurs parens & leurs amis, il l'étoit de tout le monde, & le deuil que l'on fit pour lui durant trente jours fut si extraordinaire, que c'étoit à qui retiendroit des musiciens pour chanter ces cantiques funebres que l'on récitoit dans les obseques des morts. Mais, enfin le tems éclaircit encore davantage la vérité; on sçut comment toutes choses s'étoient passées; on apprit que Josephe étoit vivant entre les mains des Romains, & que leur Général au lieu de le traiter en esclave, lui faisoit beaucoup d'honneur. Alors, par un changement étrange, cet extrême amour qu'on avoit pour lui quand on le croyoit mort, se convertit en une telle haine aussi-tôt qu'on sçut qu'il étoit vivant, que les uns le traitoient de lâche, les autres de traître; & cette indignation étoit si publique qu'on entendoit par toute la ville dire des injures contre lui. Car, les malheurs dont ils se trouvoient accablés, leur aigrissoient tellement l'esprit qu'ils agissoient sans aucune retenue; & au lieu que les afflictions servent aux sages pour les empêcher de tomber en d'autres, elles ne leur servoient que comme d'éguillon pour les exciter à s'en attirer de plus grandes. Ainsi, il sembloit que la fin de l'une fût le commencement de l'autre; & ils s'animoient de plus en plus contre les Romains, dans la pensée qu'en se vengeant d'eux ils se vengeroient aussi de Josephe.

Cependant, la prédiction qu'il avoit faite à Vespasien, reçut son accomplissement, & ce Prince fut proclamé Empereur l'an de Jesus-Christ 69. Quelques tems après, voyant que la fortune secondoit ses desseins de telle manière que presque tout lui réussissoit comme il pouvoit le desirer, il crut que ce n'étoit pas sans un ordre particulier de Dieu; mais que sa

providence l'avoit conduit par tant de divers détours jusqu'à ce comble de grandeur que de dominer sur toute la terre. Plusieurs signes qui le lui avoient prédit lui revinrent alors dans l'esprit, & particulièrement ce que Josephe n'avoit point craint du vivant même de Néron de lui dire que Dieu le destinoit à l'Empire. Ce souvenir le toucha si vivement qu'il ne put penser sans s'en étonner, qu'il le retenoit encore prisonnier. Il assembla Mucien, les chefs de ses troupes, & ses amis particuliers, leur représenta l'extrême valeur de Josephe, les travaux qu'elle leur avoit coûtés dans le siege de Jotapate, & comment lui seul avoit été cause de ce qu'il avoit duré si longtems; que le tems avoit fait connoître la vérité de la prédiction qu'il lui avoit faite, qu'il arriveroit à l'Empire, & qu'il attribuoit alors à sa crainte; & qu'ainsi il lui seroit honteux de retenir plus long-tems captif & dans la misere, celui dont Dieu avoit voulu se servir pour lui présager le plus grand bonheur où l'on puisse arriver dans le monde.

Après avoir parlé de la sorte, il fit venir Josephe & le mit en liberté. Cette générosité toucha extrêmement tous ses officiers. Ils crurent que traitant si favorablement un étranger, il n'y avoit rien que leurs services ne dussent attendre de sa reconnoissance; & Tite qui se trouva présent lui dit: » C'est une action, Seigneur, digne de » votre bonté, de rendre la liberté à Josephe en le déchargeant de ses chaînes. Mais, il » me semble que c'en seroit » aussi une de votre justice de » lui rendre l'honneur en les » brisant, pour le mettre par » ce moyen dans le même état » où il étoit avant sa captivité, » puisque c'est la manière dont » on en use envers ceux qui » ont été mis injustement dans » les liens.» Vespasien approuva cet avis; les chaînes furent rompues; & l'effet de la prédiction de Josephe lui acquit une telle réputation d'être véritable, qu'il n'y avoit personne qui ne fût disposé à ajoûter foi à ce qu'il diroit à l'avenir.

Il accompagna Tite au siege de Jérusalem; & comme il ne cessoit point d'exhorter les assiégés à éviter leur ruine en rendant une place qu'il ne leur étoit plus possible de défendre, un jour qu'il faisoit pour ce sujet le tour de la ville, il fut blessé à la tête d'un coup de pierre qui le renversa & lui fit perdre la connoissance. Les Juifs accoururent aussi-tôt vers lui, & l'auroient pris & emmené prisonnier, si Tite ne l'eût promptement fait secourir. Pendant qu'ils étoient aux mains, on emporta Josephe qui n'étoit point encore revenu à lui; & dans la pensée qu'eurent les factieux qu'il étoit mort, ils jetterent des cris de joie. Le bruit s'en répandit aussi-tôt dans la ville & mit les habitans dans

une très-grande consternation, parce que toute l'espérance de leur salut consistoit à l'avoir pour intercesseur, s'ils pouvoient trouver le moyen de sortir. Sa mere, ayant appris cette nouvelle dans sa prison, y ajoûta si aisément foi qu'elle dit à ses gardes qui étoient de Jotapate, qu'elle n'espéroit plus de revoir jamais son fils; & ne mettant point de bornes à sa douleur, lorsqu'elle étoit en particulier avec ses femmes, elle s'écrioit fondant en larmes : » Est-ce donc là l'avantage que » je tire de ma fécondité, qu'il » ne me soit pas seulement libre d'ensevelir celui par qui » je devois attendre de recevoir l'honneur de la sépulture. « Mais, ce faux bruit ne l'affligea pas long-tems, & cessa bientôt de réjouir ces factieux qui en faisoient un si grand trophée; car, après que Josephe eut été pansé de sa plaie, il reprit ses esprits, retourna vers la ville, cria à ces méchans qu'ils payeroient bientôt la peine de l'avoir blessé, & continua d'exhorter le peuple à demeurer fidele aux Romains. Les uns & les autres furent également surpris de le voir encore vivant; mais avec cette différence, que les factieux n'en furent pas moins étonnés que le peuple en eut de joie, & il reprit courage par la confiance qu'il avoit en lui.

Après la prise de la ville, Josephe obtint la liberté de plusieurs Juifs, & Tite lui donna aussi des livres sacrés qu'il lui avoit demandés. Ce fut apparemment depuis qu'il se vit engagé à vivre avec les Romains, qu'il apprit la langue Grecque. Il avoue qu'il ne put jamais la bien prononcer, parce qu'il ne l'avoit pas apprise de jeunesse, les Juifs estimant peu l'etude des langues. Photius juge que sa phrase est pure.

Après que la guerre fut finie, Tite s'en allant à Rome, l'y amena avec lui. Vespasien le fit loger dans la maison qu'il avoit avant que d'être Empereur, le fit citoyen Romain, lui assigna une pension, lui donna des terres dans la Judée, & lui témoigna beaucoup d'affection, tant qu'il vécut. Ce fut sans doute Vespasien, qui, en le faisant citoyen, lui donna le nom de Flavius, qui étoit celui de sa famille.

Dans le loisir que Josephe avoit à Rome, il s'occupa à écrire l'histoire de la guerre des Juifs sur les mémoires qu'il en avoit dressés. Il la composa d'abord en sa langue propre, qui étoit à peu près la même que la Syriaque. Il la traduisit ensuite en Grec pour les peuples de l'Empire, en remontant jusqu'au tems d'Antiochus Epiphane & des Maccabées.

Josephe fait profession d'y rapporter avec une entière sincérité tout ce qui s'est fait de part & d'autre, ne se réservant de l'affection qu'il avoit pour

sa nation que le droit de plaindre quelquefois ses malheurs, & de détester les crimes des séditieux qui en avoient causé la ruine totale.

Dès que son histoire Grecque fut achevée, il la présenta à Vespasien & à Tite, qui en furent extrêmement satisfaits. Celui-ci, dans la suite, ne se contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique, & mise dans une bibliotheque ouverte à tout le monde; mais, il signa de sa main l'exemplaire qui y devoit être mis, pour montrer qu'il vouloit que ce fût d'elle seule que tout le monde apprît ce qui s'étoit passé pendant le siege & à la prise de Jérusalem.

Outre la sincérité & l'importance de cette Histoire, où l'on trouve l'accomplissement entier & litéral des prédictions de J. C. contre Jérusalem, & la vengeance terrible que Dieu tira de cette malheureuse nation, pour la mort qu'elle avoit fait souffrir à son fils, l'ouvrage en lui-même est fort estimé pour sa beauté. Le jugement que porte Photius de cette Histoire, c'est qu'elle est agréable, pleine d'élévation & de majesté, mais sans excès & sans enflure; qu'elle est vive & animée, pleine de cette éloquence qui excite ou appaise à son gré les mouvemens de l'ame, remplie d'excellentes maximes de morale; que les harangues en sont belles & persuasives, & que quand il faut soutenir les deux partis opposés, elle est féconde en raisons adroites & plausibles pour l'un & pour l'autre. Saint Jérôme loue Josephe encore plus avantageusement en un seul mot, qui le caractérise parfaitement, en l'appellant le Tite-Live des Grecs.

Après que Josephe eut écrit l'Histoire de la ruine des Juifs, il entreprit de faire l'Histoire générale de cette nation, en la commençant dès l'origine du monde, pour faire connoître à toute la terre les grandes merveilles de Dieu qui s'y rencontrent. C'est ce qu'il exécuta en vingt livres, auxquels il donne lui-même le titre d'Antiquités, quoiqu'il les continue jusqu'à la douzième année de Néron, en laquelle les Juifs se révolterent. Il paroît qu'il adressa cet Ouvrage à Epaphrodite, homme curieux & sçavant. On croit que c'est ce célebre affranchi de Néron, que Domitien fit mourir l'an de Jesus-Christ 95. Josephe acheva cet ouvrage en la 56.e année de son âge, qui étoit la 13.e du regne de Domitien.

Il y fait profession de ne rien ajoûter à ce qui est dans les livres saints, dont il a tiré ce qu'il dit jusqu'après le retour de la captivité de Babylone, & de n'en rien retrancher. Mais, il ne s'est pas acquitté de cette promesse aussi religieusement qu'il auroit été à souhaiter. Il ajoûte quelques faits qui ne sont point de l'Écriture, il en retranche un plus grand nombre, & en déguise quelques autres d'une manière qui les rend tout

humains, & leur fait perdre cette grandeur divine, & cette majesté que leur donne la simplicité de l'Écriture. On ne peut pas aussi l'excuser de ce que souvent, après avoir rapporté les plus grands miracles de Dieu, il en affoiblit l'autorité en laissant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra.

Josephe voulut joindre à ses Antiquités l'Histoire de sa vie, pendant qu'il y avoit encore plusieurs personnes qui pouvoient le démentir s'il s'eloignoit de la vérité. Il paroît en effet qu'il la fit aussi-tôt après; & on l'a considérée comme une partie du vingtième Livre de ses Antiquités. Il l'employe presque toute à décrire ce qu'il fit étant gouverneur de Galilée avant l'arrivée de Vespasien.

Comme diverses personnes témoignoient douter de ce qu'il disoit des Juifs dans ses Antiquités, & objectoient que si cette nation eût été aussi ancienne qu'il la faisoit, les autres Historiens en auroient parlé; il entreprit sur cela un Ouvrage, non-seulement pour montrer que plusieurs Historiens avoient parlé des Juifs, mais aussi pour réfuter toutes les calomnies qui avoient été répandues contr'eux par divers Auteurs, & particulièrement par Apion; ce qui fait que tout l'Ouvrage est ordinairement intitulé *contre Apion*.

Il n'y a point eu de livres plus généralement estimés & goûtés que ceux de Josephe. La traduction en notre langue en parut dans un tems, où, faute de meilleures lectures, les Romans étoient entre les mains de tout le monde. Elle contribua beaucoup à faire tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend aisément qu'il n'y a que des esprits faux, légers, superficiels, qui puissent s'attacher à de pareils Ouvrages, qui ne sont que l'effet des rêveries creuses d'un Écrivain sans poids & sans autorité, & les préférer à des Histoires aussi belles & aussi solides que celles de Josephe. La vérité seule est la nourriture naturelle de l'esprit, & il faut qu'il soit malade pour lui préférer, ou même pour lui comparer des fictions & des fables.

JOSIAS, *Josias*, Ἰωσίας, (a) fils d'Amon, roi de Juda, & d'Idida, fille de Hadaia, monta sur le trône après la mort de son pere, l'an du monde 3363, & 637 avant Jesus-Christ. Il étoit fort jeune en ce tems-là, puisqu'il n'avoit que huit ans. Il n'en fit pas moins ce qui étoit agréable au Seigneur, & marcha dans toutes les voies de David, sans se détourner ni à droite, ni à gauche. Il commença à chercher Dieu dès la huitième année de son regne, qui étoit la seizième de son âge.

(a) Reg. L. IV. c. 21. v. 26. c. 22. v. 1. *&* *seq.* c. 23. v. 1. *&* *seq.* Paral. L. II. c. 33. v. 25. c. 34. v. 1. *&* *seq.* c. 35. v. 1. *&* *seq.* c. 36. v. 1. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 333. *&* *seq.* Roll. Hist. Anc. T. I. p. 88.

Dix ans après, il chargea de rétablir la maison du Seigneur, Saphan, fils d'Eſélias, Maaſias Gouverneur de la ville, & Joha, fils de Joachaz, ſon ſecrétaire. Ces Officiers étant venus trouver le grand-Prêtre Helcias, reçurent de lui l'argent qui avoit été porté en la maiſon du Seigneur, & que les Lévites & les portiers avoient recueilli, des tribus de Manaſſé & d'Éphraïm, & de tout ce qui étoit reſté d'Iſraël, comme de tout Juda & Benjamin, & des habitans de Jéruſalem. Ils mirent cet argent entre les mains de ceux qui faiſoient travailler les ouvriers dans le temple pour le rétablir, & pour en réparer toutes les ruines; & ceux-ci donnerent cet argent à des ouvriers & à des tailleurs de pierres, afin qu'ils en achetaſſent des pierres des carrieres, & du bois pour la charpente, & pour faire les planchers des appartemens que les Rois de Juda avoient détruits. Ces officiers s'acquittoient fidelement de toutes choſes. Ceux, qui avoient ſoin de faire travailler les ouvriers, & qui preſſoient l'ouvrage, étoient Jahath & Abdias de la race de Mérari, Zacharie & Moſollam de la race de Caath, tous les Lévites qui ſçavoient jouer des inſtrumens. Mais, ceux qui portoient les fardeaux pour divers uſages, étoient commandés par des Scribes, des Inſpecteurs, & des portiers de l'ordre des Lévites.

Comme l'on transféroit l'argent qui avoit été porté au temple du Seigneur, le Pontiſe Helcias trouva le Livre de la Loi du Seigneur donnée par les mains de Moïſe. On croit que c'étoit l'original de la Loi, & qu'il s'étoit trouvé ou dans une muraille, ou dans quelque coffre, ou même à côté de l'Arche; car, il paroît qu'alors elle n'étoit pas dans le ſanctuaire, puiſque Joſias ordonne aux Prêtres de la remettre en ſa place, & leur défend de la porter davantage de lieu en lieu. Saint Chryſoſtôme, dans un endroit, dit que l'on trouva ce livre dans un tas d'ordures; & ailleurs, qu'on le trouva dans un trou ſous terre, & preſque effacé. Il croit que l'on ne découvrit que le Deutéronome, apparemment parce qu'il eſt dit que Moïſe fit mettre le Deutéronome de la Loi à côté de l'arche.

Saphan, ſecrétaire, donna avis au Roi de la découverte que l'on avoit faite du Livre de la Loi du Seigneur; & Joſias, ſe l'étant fait lire, & ayant entendu les paroles de la Loi, déchira ſes vêtemens, & dit au grand-Prêtre & aux principaux officiers de ſa cour: » Allez, » conſulter le Seigneur ſur ce » qui me regarde, moi & tout » mon peuple, ſur ce Livre qui » vient d'être trouvé; car, la » colère du Seigneur eſt embraſée contre nous, à cauſe » du péché de nos peres. « Ils allerent donc trouver la Propheteſſe Holda, femme de Sel-

lum, & lui demanderent ce qu'il y avoit à faire dans cette occasion. Holda leur répondit : » Voici ce que dit le Seigneur. » Je vais faire fondre sur ce » lieu tous les maux que le » Roi de Juda a lus dans le » Livre de la Loi, parce qu'ils » m'ont abandonné, pour sacri- » fier à des Dieux étrangers. » Mais, pour le Roi de Juda » qui vous a envoyés, voici ce » que vous lui direz : Parce » que vous avez été effrayé à » la lecture du Livre de la Loi, » que vous vous êtes humilié, & » que vous avez déchiré vos » vêtemens, & pleuré devant » moi, j'ai écouté votre prie- » re ; vous serez enseveli en » paix avec vos peres, & vos » yeux ne verront point les » maux que je dois faire tomber » sur cette ville. «

Ces envoyés vinrent rapporter au Roi ce que cette Prophétesse leur avoit dit ; & le Roi, ayant fait assembler & venir auprès de lui tous les Anciens de Juda & de Jérusalem, alla au temple du Seigneur, accompagné de tous les hommes de Juda, & de tous ceux qui habitoient dans Jérusalem, des Prêtres, des Prophetes, & de tout le peuple, depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; & il lut devant eux tous, les paroles de ce livre de l'alliance qui avoit été trouvé dans la maison du Seigneur. Le Roi se tint debout sur un lieu élevé, & il fit alliance avec le Seigneur, afin qu'ils marchassent dans la voie du Seigneur ; qu'ils observassent ses préceptes, ses ordonnances & ses cérémonies, de tout leur cœur & de toute leur ame, & qu'ils accomplissent toutes les paroles de l'alliance qui étoient écrites dans ce Livre. Tout le peuple consentit à cet accord.

Alors, le Roi ordonna au Pontife Helcias, aux Prêtres du second ordre & aux portiers, de jetter hors du temple du Seigneur tous les vaisseaux qui avoient servi à Baal, à l'idole du bois sacrilege & à tous les astres du ciel ; & il les brûla hors de Jérusalem dans la vallée de Cédron, & emporta la poussière à Béthel. Il extermina aussi les augures, qui avoient été établis par les Rois de Juda pour sacrifier sur les hauts lieux, dans les villes de Juda, & autour de Jérusalem ; & ceux qui offroient de l'encens à Baal, au soleil, à la lune, aux douze signes & à toutes les étoiles du ciel. Il commanda aussi que l'on ôtât de la maison du Seigneur l'idole du bois sacrilege, & qu'on la portât hors de Jérusalem en la vallée de Cédron, où l'ayant brûlée & réduite en cendres, il en fit jetter les cendres sur les sépulcres du peuple. Il abattit aussi les chambres qui étoient dans les parvis de la maison du Seigneur à l'usage de ceux qui s'y consacroient à des impuretés abominables, & où il y avoit aussi des femmes qui travailloient à faire des tentes destinées au culte infâme de l'ido-

le

le du bois sacrilege. Le Roi assembla tous les Prêtres des villes de Juda; il profana tous les hauts-lieux où les Prêtres sacrifioient depuis Gabaa jusqu'à Bersabée; & il détruisit les autels des portes de Jérusalem qui étoient à l'entrée de la maison de Josué, Prince de la ville, à main gauche de la porte de la ville. Depuis ce tems-là, les Prêtres qui avoient sacrifié sur les hauts-lieux, ne montoient point à l'autel du Seigneur qui étoit à Jérusalem; mais, ils mangeoient seulement du pain sans levain au milieu de leurs freres.

Le Roi souilla & profana pareillement le lieu de Tophet, qui étoit dans la vallée du fils d'Ennon, afin que personne ne consacrât son fils ou sa fille à Moloch, en les faisant passer par le feu. Il ôta aussi les chevaux que les Rois de Juda avoient consacrés au soleil, qui étoient depuis l'entrée du temple du Seigneur jusqu'au logement de l'eunuque Nathanmélech à Pharurim, & il brûla les chariots du soleil. Le Roi détruisit de plus les autels que les Rois de Juda avoient fait dresser sur la terrasse de la chambre haute d'Achaz, & les autels que Manassé avoit bâtis dans les deux parvis du temple du Seigneur; & il courut de ce même lieu en répandre les cendres dans le torrent de Cédron. Le Roi souilla aussi & profana les hauts-lieux qui étoient à la vue de Jérusalem à main droite de la montagne du scandale, que Salomon, Roi d'Israël, avoit bâtis à Astaroth, idole des Sidoniens, à Chamos idole de Moab, & à Melchom, l'abomination des enfans d'Ammon. Il en brisa les statues, il en abattit les bois, & remplit ces lieux-là d'ossemens de morts. Pour ce qui est de l'autel qui étoit à Béthel, & du haut-lieu qu'avoit bâti Jéroboam, fils de Nabat, qui avoit fait pécher Israël, il détruisit & cet autel & ce haut-lieu, il les brûla & les réduisit en cendres, & consuma aussi par le feu le bois sacré.

Josias, jettant les yeux de tous côtés, vit les sépulcres qui étoient sur la montagne; il envoya prendre les os qui étoient dans ces sépulcres; il les brûla sur l'autel, & les souilla selon la parole du Seigneur qu'avoit prononcée l'homme de Dieu qui avoit prédit ces choses. Il dit ensuite: » Quel est ce tombeau » que je vois? Les citoyens » de cette ville-là lui dirent: » C'est le sépulcre de l'homme » de Dieu qui étoit venu de » Juda, & qui a prédit ce » que vous venez de faire contre l'autel de Béthel. Josias » dit: » Laissez-le là, & que » personne ne touche à ses os.« Et ses os demeurerent au même lieu, avec les os du Prophete qui étoit venu de Samarie sans que personne y touchât. De plus, Josias détruisit tous les temples des hauts-lieux qui étoient dans les villes de Sa-

marie, que les Rois d'Iſraël avoient bâtis pour irriter le Seigneur, & il y fit ce qu'il avoit fait à Béthel; il tua même tous les Prêtres des hauts-lieux, qui avoient ſoin des autels en ces lieux-là; il brûla ſur ces autels des os d'hommes, après quoi il retourna à Jéruſalem.

Joſias dit enſuite à tout ce peuple: » Célébrez la Pâque » en l'honneur du Seigneur » votre Dieu, en la manière » qui eſt décrite dans ce Livre » de l'alliance. « Et depuis le tems des Juges qui jugerent Iſraël, & dans tout le tems des Rois d'Iſraël & des Rois de Juda, jamais Pâque ne fut célébrée comme celle qui ſe fit en l'honneur du Seigneur dans Jéruſalem, la dix-huitième année du roi Joſias. Ce Prince extermina auſſi les Pythons, les devins, les ſtatues, les idoles, les impuretés & les abominations qui avoient été dans le païs de Juda & de Jéruſalem, pour accomplir les paroles de la loi qui étoient écrites dans ce Livre, que Helcias Pontife avoit trouvé dans le temple du Seigneur.

Il n'y a point eu avant Joſias de Roi qui lui ait été ſemblable, & qui ſoit retourné comme lui au Seigneur, de tout ſon cœur, de toute ſon ame & de toute ſa force, ſelon tout ce qui eſt écrit dans la loi de Moïſe; & il n'y en a point eu non plus après lui.

En ce tems-là, Pharaon Néchao, Roi d'Égypte, marcha contre le Roi des Aſſyriens, vers le fleuve d'Euphrate; & le Roi Joſias alla avec ſon armée au-devant de lui, & lui ayant donné bataille il fut tué à Mageddo. Ses ſerviteurs le rapporterent mort de Mageddo à Jéruſalem, & l'enſevelirent dans ſon ſépulcre, & le peuple prit Joachaz, fils de Joſias, & il fut ſacré & établi Roi en la place de ſon pere, l'an 606 avant Jeſus-Chriſt.

Voici l'éloge que Jeſus, fils de Sirach, fait du Roi Joſias. » La mémoire de Joſias eſt » comme un parfum d'une » odeur admirable, compoſé » par un excellent parfumeur. » Son ſouvenir ſera doux à la » bouche de tous les hommes, » comme le miel & comme un » concert de muſique dans un » feſtin délicieux. Dieu l'a deſ» tiné pour faire entrer le peu» ple dans la voie de la péni» tence, & il a exterminé les » abominations de l'impiété. Il » a tourné ſon cœur vers le » Seigneur; & dans un tems » de péché, il s'eſt affermi dans » la piété. Hors David, Ézé» chias & Joſias, tous ont pé» ché. «

On vit ſous le regne de Joſias pluſieurs Prophetes dans Juda, Jérémie & Baruch, Joël & Sophonie, & la Propheteſſe Holda. Pluſieurs ont cru que les lamentations de Jérémie, que nous avons encore aujourd'hui, furent compoſées à la mort de Joſias; & que ce ſont

ces lamentations dont parle le second livre des Paralipomènes, qui étoient si célebres de ce tems-là, & que tous les musiciens & les musiciennes continuerent à chanter encore longtems après. Le deuil, qui se fit à la mort de ce Prince, étoit comme passé en loi & en proverbe; & le prophete Zacharie parlant du deuil qui devoit se faire à la mort du Messie, fait allusion à celui de Josias. *Sicut planctus Adad-Remmon in campo Mageddon.*

On forme quelques difficultés sur l'histoire de Josias. La première sur ce qu'il ne se contenta pas d'abolir l'idolâtrie dans Jérusalem & dans ses États; mais qu'il alla encore dans les terres du royaume d'Israël, pour y faire la même chose. Il est vrai qu'alors le royaume d'Israël ne subsistoit plus, les dix tribus ayant été transportées au-delà de l'Euphrate; mais, il y avoit encore grand nombre d'habitans dans le païs, tant du nombre des Israëlites qui s'y étoient conservés, que des Chutéens, & autres peuples que les Rois d'Assyrie y avoient fait venir. Toujours paroit-il certain que Josias n'étoit pas souverain de ce païs, qui obéissoit aux Rois d'Assyrie. Comment donc y exerce-t-il, ces droits de souveraineté?

On peut répondre 1.° que Josias suivit peut-être moins en cela les regles de la politique, que celles de son zele & de sa piété. 2.° Il est très-croyable qu'etant aussi sage qu'il étoit, il ne fit rien que suivant le conseil des plus prudens & des plus éclairés de son royaume. 3.° On voit par la suite de l'histoire de Josias, que ce Prince étoit allié des Rois de Chaldée, puisqu'il s'opposa à Néchao, roi d'Égypte, qui marchoit contre la ville de Carchemise. Il est donc très-vraisemblable que Josias possédoit les terres de la Samarie comme celles de la Judée, & que les Rois de Chaldée lui avoient donné la souveraineté sur ce misérable reste de royaume. L'Écriture ne nous en dit rien; mais, elle ne dit pas le contraire. 4.° Enfin, les Chutéens & les autres peuples, qu'Assaraddon avoit fait venir dans ce païs, ne devoient pas s'intéresser beaucoup au maintien de la religion des Israëlites des dix Tribus; & ceux des dix Tribus, qui étoient restés dans le païs, n'étoient pas en état de résister à Josias, ni même de se plaindre aux Rois de Chaldée, puisqu'ils n'étoient demeurés dans le païs que par tolérance & sans aveu.

La seconde difficulté regarde l'expédition de Josias contre Néchao roi d'Égypte. Néchao, on ne sçait par quel motif, marcha contre la ville de Carchemise située sur l'Euphrate, & appartenant aux Rois de Babylone, ou aux Rois d'Assyrie, comme porte le quatrième Livre des Rois. Josias

se mit à la tête de son armée & voulut s'opposer à son passage. Le Roi d'Égypte lui envoya des Ambassadeurs pour lui dire : » Qu'y-a-t-il entre vous & » moi ? Ce n'est pas à vous » que j'en veux ; mais, je fais » la guerre à une autre maison, » contre laquelle Dieu m'a com» mandé de marcher au plutôt. » Cessez de vous opposer à » Dieu qui est avec moi, de » peur qu'il ne vous fasse mou» rir. » Josias ne voulut pas acquiescer à ce que Néchao lui disoit de la part de Dieu ; il l'attaqua à Mageddo, & y fut blessé à mort. Dans tout ceci l'Écriture s'explique, comme si véritablement Nechao eût été engagé par les ordres de Dieu à marcher contre la ville de Carchemise.

On croit que le prophete Jérémie, ou quelque autre prophete du Seigneur avoit parlé à Néchao, & lui avoit ordonné d'entreprendre la guerre contre cette ville. Le troisième livre d'Esdras dit que Josias ne voulut pas acquiescer à la parole du Prophete dans cette occasion. Mais, quel intérêt pouvoit avoir ce Prince à s'opposer au Roi d'Égypte, qui ne lui demandoit rien ? Il y a beaucoup d'apparence que Josias étoit ou allié, ou même soumis aux Rois de Chaldée, successeurs de ceux d'Assyrie, auxquels avoit été livré Manassé son pere, qui n'avoit été rétabli sur le trône, que sous la charge de demeurer fidèle aux Rois ses bienfaiteurs. Josias étoit sans doute entré dans les mêmes engagemens. Il étoit donc non-seulement de la politique, mais même de la justice de défendre le passage par son païs au Roi d'Égypte, qui alloit attaquer une place de l'Empire de Chaldée. S'il parut ne pas assez respecter dans cette occasion les ordres de Dieu, dont lui parloit Néchao, c'est qu'il ne crut pas que le Seigneur fût auteur de cette expédition, & il n'étoit pas obligé d'en croire son ennemi sur sa parole.

JOSPHIAS, *Josphias*, (a) Ἰωσεφία, dont le fils revint de Babylone en Judée, avec cent soixante personnes.

JOSUÉ, *Josue*, Ἰησοῦς, (b) fils de Nun, que les Septante nomment Navé, étoit de la tribu d'Ephraïm. Il naquit l'an du monde 2460, & 1540 avant Jesus-Christ. Il s'attacha au service de Moïse, & l'Écriture lui donne d'ordinaire le surnom de serviteur de Moïse. Son premier nom étoit Osée, & on le trouve sous ce nom dans les

(a) Esdr. L. I. c. 8. v. 10.

(b) Exod. c. 17. v. 9. *& seq.* c. 24. v. 13. c. 32. v. 17, 18. c. 33. v. 11. Numer. c. 11. v. 28, 29. c. 13. v. 9, 17. c. 27. v. 18. *& seq.* Deuter. c. 1. v. 38. c. 27. v. 4 *& seq.* Josu. c. 1. *& seq.* Ecclesiastic. c. 46. v. 1. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 75, 99, 118, 131, 134. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 121.

Nombres. On croit que Moïse lui changea son nom, en y ajoutant le nom de Dieu. Hoséah signifie Sauveur ; Jehosua, le salut de Dieu, ou il sauvera.

Sa qualité de serviteur de Moïse n'est point une tache, ou un déshonneur à sa mémoire. C'est au contraire un des plus grands honneurs qu'il ait pu recevoir, & une marque de distinction très-particulière de la part de Moïse, de l'avoir choisi pour son ministre. Dans les tems heroïques, les grands hommes avoient ainsi des serviteurs, qui étoient des gens d'une valeur reconnue & d'une grande qualité. Ainsi, dans Homère, Patrocle étoit serviteur d'Achille, & Mérione serviteur d'Idoménée. Or, Patrocle & Mérione étoient deux Princes Grecs très-considérés dans l'armée qui étoit devant Troie. Élisée étoit serviteur d'Élie, & lui versoit de l'eau sur les mains ; cela n'empêchoit pas qu'il ne fût un grand Prophete.

La première occasion où Josué eut lieu de signaler sa valeur, fut dans la guerre qu'il fit par ordre du Seigneur aux Amalécites. Il les battit, & mit en fuite toute leur armée. Dieu ordonna ensuite à Moïse d'écrire cet évenement, & d'avertir Josué qu'il avoit résolu d'exterminer Amalec de dessous le ciel. Lorsque Moïse monta sur la montagne de Sinaï pour y recevoir la loi du Seigneur, & qu'il y demeura quarante jours & quarante nuits sans boire ni manger, Josué y demeura avec lui, mais non pas apparemment au même lieu, ni dans la même abstinence. Lorsque Moïse descendit de la montagne, Josué entendit d'abord le bruit du peuple, qui jouoit & qui dansoit autour du veau d'or. Il crut que c'étoit le cri d'un combat ; mais, Moïse reconnut bientôt ce que c'étoit ; il sçavoit que le peuple étoit tombé dans l'Idolâtrie.

Josué étoit fort assidu au Tabernacle de l'assembée ; c'est lui qui le gardoit, & qui en avoit soin ; il semble même qu'il y faisoit sa demeure, ou qu'il demeuroit tout auprès. Un jour, ayant remarqué dans le camp deux personnes qui prophétisoïent, sans que Moïse leur eût imposé les mains, il en avertit Moïse, & lui dit de les en empêcher. Mais, le saint Législateur lui répondit : » Pourquoi avez-vous de la jalousie pour moi ? Plût à Dieu » que tous prophétisassent ? » Lorsque le pleuple fut arrivé à Cadés-Barné, Josué fut député avec douze autres hommes, pour considérer le païs de Chanaan. Lorsque ces députés furent de retour, & qu'ils eurent exagéré la difficulté de faire la conquête de ce païs, Josué & Caleb soutinrent que la chose n'étoit nullement difficile, si le Seigneur étoit avec eux ; ce qui fut cause que Dieu jura la mort de tous les murmurateurs, & qu'il les exclut tous

de la Terre promise ; mais, en même tems, il promit à Josué & à Caleb qu'ils y entreroient, & la partageroient aux douze Tribus.

Moïse, étant près de sa fin, pria le Seigneur de désigner celui qui lui devoit succéder dans le gouvernement du peuple ; & Dieu lui ordonna d'imposer les mains à Josué, de lui communiquer une partie de son esprit & de sa gloire, afin que le peuple l'écoutât & lui obéit. Après la mort de Moïse, il prit le commandement des Israëlites ; & Dieu le favorisa dans toutes les occasions. Il envoya d'abord des espions, pour considérer la ville de Jéricho, & marcha avec l'armée dans le dessein de passer le Jourdain. Comme on avoit donné aux Tribus de Ruben, de Gad, & à la moitié de celle de Manassé, le païs des Amorrhéens qui étoit une septième partie de celui de Chanaan, il représenta à leurs Chefs le soin que Moïse avoit pris d'eux jusqu'à sa mort, & les exhorta à accomplir avec joie ce qu'ils lui avoient promis, ainsi qu'ils y étoient obligés, tant pour reconnoître l'affection qu'il leur avoit témoignée, que pour l'utilité commune ; & il les y trouva si disposés qu'ils fournirent cinquante mille hommes. Il partit ensuite d'Abila & s'avança soixante stades vers le Jourdain. Ceux, qu'il avoit envoyés reconnoître le païs, lui rapporterent que les Chananéens ne se défioient de rien ; qu'ils les avoient pris pour des étrangers que la seule curiosité amenoit en leur païs ; qu'ils avoient considéré la ville tout à loisir sans que personne les en empêchât, & remarqué en quels endroits les murailles étoient plus fortes ou plus foibles, & les portes plus faciles à surprendre.

Comme cette place étoit située au-delà du Jourdain, & qu'ainsi il falloit pour l'attaquer que l'armée traversât ce fleuve alors fort grossi par les pluies, Josué se trouva fort embarrassé parce qu'il n'avoit point de bateaux pour faire un pont, & que quand il en auroit eu, les ennemis l'auroient empêché de le construire. Dans une si grande difficulté, Dieu lui promit de rendre le fleuve guéable. Ainsi, il attendit deux jours, & puis le passa en cette manière. Les Sacrificateurs alloient les premiers avec l'Arche ; les Lévites les suivoient & portoient le Tabernacle avec tous les vaisseaux sacrés ; tout le reste de l'armée marchoit chacun selon le rang de sa Tribu, & les femmes & les enfans étoient au milieu, afin de n'être pas emportés par la rapidité du fleuve. Lorsque les Sacrificateurs y furent entrés, ils trouverent que l'eau n'en étoit plus trouble, qu'elle étoit baissée, que le fond en étoit ferme, & qu'ainsi elle étoit guéable. En conséquence de cet effet de la promesse de Dieu, tout le reste marcha sans crainte. Les Sacri-

ficateurs demeurerent au milieu du fleuve jusqu'à ce que tous l'eussent passé ; & ils ne furent pas plutôt arrivés eux-mêmes de l'autre côté du rivage, qu'il redevint aussi enflé qu'il l'étoit auparavant. L'armée s'avança au-delà environ cinquante stades, & campa à six stades de Jéricho.

Josué fit élever un autel avec douze pierres, que les Princes des douze Tribus avoient prises dans le Jourdain par son ordre pour servir de monument du secours de Dieu, qui avoit en faveur de son peuple arrêté la violence & l'impétuosité de ce fleuve. Il offrit sur cet autel un sacrifice, célébra en ce lieu la fête de Pâque, & son armée se trouva dans une aussi grande abondance qu'elle s'étoit vue auparavant dans une grande nécessité ; car, outre la quantité de toute sorte de butin dont elle s'enrichit, elle fit la moisson des grains déjà mûrs dont les champs étoient couverts ; & la manne qui les avoit nourris durant quarante ans cessa alors de tomber.

Josué, étant dans le territoire de Jéricho, vit devant lui un homme qui étoit debout, & qui tenoit une épée nue. Il alla à lui, & lui dit : » Etes-» vous des nôtres, ou des en-» nemis? L'homme répondit : » Je suis le Prince de l'armée » du Seigneur, & je viens ici » maintenant à votre secours. » Josué se prosterna le visage contre terre ; & l'Ange lui dit : » Otez vos souliers, parce que » le lieu où vous êtes, est » saint. »

Peu de jours après, il reçut ordre du Seigneur d'assiéger Jéricho. Il y en a même qui croyent avec assez de raison, que l'on fit ce siege pendant les sept jours de la Pâque. Ainsi, le premier jour de la fête, les Sacrificateurs accompagnés du Sénat marcherent vers Jéricho au milieu des bataillons, portant l'arche sur leurs épaules, & sonnoient avec sept cors afin d'animer les troupes. Après avoir fait en cet ordre le tour de la ville, ils s'en retournerent dans le camp ; & ils continuerent durant six jours à faire la même chose. Le septième jour, Josué assembla toute l'armée & tout le peuple, & leur dit qu'avant que le soleil se couchât Dieu leur livreroit Jéricho, sans qu'ils eussent besoin de faire aucun effort pour s'en rendre maîtres, parce que les murailles tomberoient d'elles-mêmes pour leur en ouvrir l'entrée. Il leur commanda ensuite de tuer non-seulement tous les habitans, mais tout ce qui auroit vie ; sans que ni la compassion, ni le désir du pillage, ni la lassitude dussent les en empêcher ; que sans rien réserver pour leur profit particulier de tout ce qu'ils pourroient prendre, ils portassent en un même lieu tout l'or & l'argent qui se trouveroient, pour offrir à Dieu comme des prémices & en action de graces de son assistance, les dépouilles de la pre-

mière ville qu'il feroit tomber entre leurs mains; & de n'excepter de cette loi générale que la feule Rahab & fes parens, à caufe du ferment que lui en avoient fait ceux qui avoient été reconnoître Jéricho.

Après avoir donné ces ordres, il fit avancer l'armée vers la ville. Elle en fit fept fois le tour, les Sacrificateurs marchant devant avec l'arche & fonnant du cor comme les jours précédens, afin d'animer les foldats; & à la fin du feptième tour, toutes les murailles tomberent d'elles-mêmes. Un évenement fi prodigieux épouvanta de telle forte les habitans, qu'ils perdirent entièrement courage, & que les Hébreux en conféquence entrerent de tous côtés fans trouver aucune réfiftance. Ainfi, ils en firent un carnage horrible, & n'épargnerent pas même les femmes & les enfans. Ils mirent le feu dans la ville & réduifirent auffi en cendres toutes les maifons de la campagne. La feule Rahab, avec fes parens qui s'étoient fauvés dans fa maifon, fut exempte de cette défolation générale, & menée à Jofué. Il la remercia d'avoir confervé ceux qu'il avoit envoyés, lui promit de la récompenfer comme elle le méritoit, lui donna enfuite des terres, & continua toujours à la traiter très-favorablement. On ruina dans Jéricho avec le fer tout ce que le feu avoit épargné. On prononça malédiction contre ceux qui entreprendroient de rétablir cette ville, & on pria Dieu que le premier, qui en jetteroit les fondemens, perdît l'aîné de fes enfans en commençant cet ouvrage, & le plus jeune lorfqu'il l'auroit achevé; & cette malédiction eut fon effet plufieurs fiecles après.

On trouva dans cette puiffante ville une très grande quantité d'or, d'argent & de cuivre, fans que perfonne, excepté un feul, osât s'en rien approprier à caufe de la défenfe qui en avoit été faite; & Jofué fit mettre toutes ces richeffes entre les mains des Sacrificateurs pour les conferver dans le tréfor.

Peu de jours après la ruine de Jéricho, Jofué envoya trois mille hommes contre la ville de Haï. Ils en vinrent aux mains avec les ennemis, furent défaits, & trente-fix d'entr'eux demeurerent fur la place. La nouvelle de ce malheur affligea beaucoup plus l'armée que la perte n'étoit grande, quoique ceux qui avoient été tués fuffent des perfonnes de grand mérite, parce qu'au lieu qu'ils s'étoient perfuadés être déja maîtres abfolus de tout le païs, & que felon la promeffe de Dieu ils feroient toujours victorieux, ils voyoient que ce fuccès relevoient le cœur de leurs ennemis. Ainfi, ils fe couvrirent d'un fac, & s'abandonnerent de telle forte à la douleur, qu'ils pafferent trois jours en lamentations & en plaintes fans vouloir manger. Jofué, les voyant fi découra-

gés & si abattus, eut recours à Dieu, se prosterna contre terre, & lui dit avec confiance : » Ce n'a pas été, Seigneur, » par témérité que nous avons » entrepris de conquérir cé » païs. Moïse votre serviteur » nous y a engagés d'après la » promesse que vous lui avez » faite & confirmée par divers » miracles de nous en rendre » les maîtres, & de nous faire » toujours triompher de nos » ennemis. Nous en avons vu » l'effet en plusieurs rencon» tres ; mais, cette perte si » surprenante, semble nous » donner sujet d'en douter, » & de n'oser plus rien espé» rer pour l'avenir. Néanmoins, » mon Dieu, comme vous êtes » tout puissant, il vous est facile » de nous secourir, de changer » notre tristesse en joie, notre » découragement en confiance, » & de nous donner la vic» toire. »

Josué ayant prié de la sorte, Dieu lui dit de se lever, & d'aller purifier l'armée qui étoit souillée du sacrilege commis par le larcin d'une chose qui devoit lui être consacrée ; que c'étoit la cause du malheur qui leur étoit arrivé ; mais qu'après la punition d'un si grand crime ils demeureroient victorieux. Josué rapporta cet oracle à tout le peuple, & jetta le sort en présence du grand sacrificateur Eléazar & des Magistrats. Il tomba sur la tribu de Juda ; il le jetta sur les familles de cette Tribu, & il tomba sur celle de Zaré. Enfin, il le jetta sur tous les hommes de cette famille, & il tomba sur Achan, qui voyant qu'il lui étoit impossible de cacher ce que Dieu avoit voulu découvrir, avoua le larcin qu'il avoit fait, & le produisit devant tout le peuple. On le fit mourir à l'instant ; & pour marque d'infamie, on l'enterra la nuit comme ceux qu'on exécute publiquement.

Josué, après avoir purifié l'armée, la mena contre ceux de Haï, mit la nuit des gens en embuscade auprès de la ville, & engagea au point du jour une escarmouche. Comme la victoire que les ennemis avoient remportée les rendoit audacieux, ils en vinrent hardiment aux mains ; & les Hébreux, pour les attirer loin de la ville, feignirent de prendre la fuite. Mais, tout d'un coup ils revinrent sur leurs pas, donnerent le signal à ceux qui étoient en embuscade, marcherent tous ensemble vers la ville, & s'en rendirent sans peine les maîtres ; parce que les habitans se tenoient si assurés de la victoire qu'une partie étoit sur les murailles, & une autre partie dehors pour regarder le combat. Les Hébreux tuerent tous ceux qui tomberent entre leurs mains sans pardonner à un seul. D'un autre côte, Josué défit les troupes qui étoient venues à sa rencontre ; & comme ils pensoient se sauver dans la ville, ils virent qu'elle étoit pri-

fe & toute en feu. Ainsi, ne pouvant espérer aucun secours, ils s'enfuirent où ils purent dans la campagne.

On prit dans cette ville un très-grand nombre de femmes, d'enfans, & d'esclaves, quantité de bétail, beaucoup d'argent monnoyé, & enfin un butin inestimable. Josué le distribua tout à son armée qui étoit encore campée à Galgala.

Dieu avoit ordonné qu'après le passage du Jourdain, on lui érigeât un autel sur le mont Hébal. Josué en exécution de cet ordre, après la prise de Jéricho & de Haï, conduisit le peuple aux monts Hébal & Garizim, où il fit prononcer les bénédictions & les malédictions marquées dans Moïse, & ériger un autel de pierres brutes, qu'il fit enduire de chaux, sur lequel il fit écrire le Deutéronome de la loi du Seigneur; c'est-à-dire, ou le Décalogue, qui comprend le précis de la loi, ou les bénédictions & les malédictions marquées dans Moïse, ou le précis du Deutéronome. Le terme Hébreu, que l'on a traduit par Deutéronome, signifie la copie, ou le double de la loi. On offrit sur cet autel des Holocaustes, & le peuple s'en retourna à Galgala, qui fut pendant quelques années le campement de tout le peuple. Eusebe & saint Jérôme ont placé Hébal dans la plaine de Jéricho; mais, il étoit certainement près de la ville de Sichem.

Lorsque les Gabaonites, qui n'étoient pas éloignés de Jérusalem, eurent appris ce qui étoit arrivé à Jéricho & à Haï, ils ne douterent point que Josué ne vînt ensuite contr'eux, & ne crurent pas devoir tenter de le fléchir par leurs prieres, sçachant qu'il avoit déclaré une guerre mortelle aux Chananéens. Ainsi, ils jugerent plus à propos de contracter alliance avec les Hébreux, &. persuaderent à quelques peuples leurs voisins de faire la même chose, puisque c'étoit le seul moyen de se garantir du péril qui les menaçoit. Ils choisirent ensuite des plus habiles d'entr'eux, & les envoyerent vers Josué. Ces Ambassadeurs jugerent que pour réussir dans leur dessein ils devoient bien se garder de dire qu'ils étoient Chananéens, & faire croire au contraire que leur païs étoit fort éloigné, & qu'ils n'avoient nulle liaison avec eux; mais que la réputation de la vertu des Hébreux les avoit portés à rechercher leur amitié. Pour colorer cette tromperie, ils prirent de vieux habits, afin de faire croire qu'ils s'étoient usés durant un si long chemin; & après s'être présentés en cet état en l'assemblée des principaux des Israëlites, ils leur dirent que les habitans de leur ville & des villes voisines, voyant que Dieu avoit tant d'affection pour leur nation qu'il vouloit les rendre maîtres de tout le païs de Chanaan, les avoient envoyés pour

contracter alliance avec eux, & leur demander de traiter comme s'ils étoient leurs compatriotes, sans les obliger néanmoins de rien changer ni à leurs anciennes coutumes, ni à leur manière de vivre. Et pour marque de la longueur du chemin qu'ils avoient fait, ils montrerent leurs habits. Josué, ajoutant foi à leurs paroles, leur accorda ce qu'ils désiroient. Eléazar, souverain sacrificateur, & le Sénat, leur promirent avec serment de les traiter comme amis & confédérés; & le peuple ratifia cette alliance.

Josué mena ensuite l'armée dans le païs de Chanaan vers les montagnes, où il apprit que les Gabaonites étoient Chananéens & voisins de Jérusalem. Il envoya chercher les principaux d'entr'eux, & se plaignit de la fraude qu'ils avoient employée. Ils lui répondirent qu'ils y avoient été contraints, parce qu'ils ne voyoient point d'autre moyen de se sauver. Josué assembla pour cette affaire le souverain Sacrificateur & le Sénat. Il fut résolu d'observer la foi qu'on leur avoit donnée avec serment; mais qu'ils seroient obligés de servir à des ouvrages publics. C'est ainsi que ce peuple évita le péril qui le menaçoit.

Cette action des Gabaonites irrita de telle sorte le Roi de Jérusalem, qu'il assembla quatre Rois ses voisins pour aller tous ensemble leur faire la guerre. Les Gabaonites, les voyant occupés près d'une fontaine peu distante de leur ville, & qu'ils se préparoient à les forcer, eurent recours à Josué. Ainsi, par une merveilleuse rencontre, dans le même tems qu'ils avoient tout à appréhender de ceux de leur propre païs, le seul espoir de leur salut consistoit en l'assistance de ceux qui étoient venus pour les ruiner. Josué s'avança aussi-tôt avec toute l'armée, marcha jour & nuit, attaqua les ennemis au point du jour, lorsqu'ils étoient près de donner l'assaut, les mit en fuite, & les poursuivit le long des collines jusqu'à la vallée de Béthoron. On n'a jamais connu plus clairement que dans ce combat combien Dieu assistoit son peuple; car, outre le tonnerre, les coups de foudre, & une grêle toute extraordinaire, on vit par un prodige étrange le jour se prolonger contre l'ordre de la nature pour empêcher les ténebres de la nuit de dérober aux Hébreux une partie de leur victoire. Ainsi, ces cinq Rois qui croyoient touver leur sûreté dans une caverne près de Macéda où ils s'étoient retirés, furent pris par Josué, & il les fit tous mourir. Après un succès si heureux, Josué mena l'armée vers lés montagnes de Chanaam; & après y avoir fait un grand carnage des habitans, & remporté un très-grand butin, il la remena à Galgala.

Le bruit des victoires des Hébreux & de ce qu'ils ne par-

donnoient pas à un ſeul de leurs ennemis, mais tuoient tous ceux qui tomboient entre leurs mains, excita contr'eux les Rois du Liban qui étoient auſſi de la race des Chananéens ; & ceux de cette même nation qui habitoient les campagnes, appellerent auſſi à leur ſecours les Philiſtins. Ainſi, tous enſemble vinrent avec trois cens mille hommes de pied, dix mille chevaux, & vingt mille chariots ſe camper près de Béroth ville de Galilée peu éloignée d'une autre du même païs nommée la haute Cadès. Une armée ſi redoutable étonna ſi fort les Iſraëlites & Joſué même, qu'il ſembloit qu'ils euſſent entièrement perdu courage. Dieu leur fit des reproches de leur crainte, & encore plus de ce qu'ils ne ſe fioient pas en ſon ſecours, quoiqu'il leur eût promis la victoire. Il leur commanda de couper les jarrets à tous les chevaux qu'ils prendroient, & de brûler tous les chariots. Ainſi, ils ſe raſſurerent, marcherent hardiment contre leurs ennemis, les joignirent le cinquième jour, & leur donnerent la bataille. Le combat fut très-opiniâtre, & le carnage des ennemis preſque incroyable. Pluſieurs furent tués en fuyant; très-peu échapperent; & aucun de tous ces Rois ne ſe ſauva. Après avoir ainſi traité les hommes, on n'épargna pas les chevaux, & on brûla tous les chariots. Les vainqueurs ravagerent enſuite tout le païs, ſans que perſonne osât paroître pour s'y oppoſer, forcerent les villes, & firent paſſer au fil de l'épée tous ceux qui tomberent entre leurs mains.

Au bout de cinq ans que dura cette guerre, il ne reſta plus de tous les Chananéens qu'un petit nombre qui s'étoient retirés dans des lieux très-forts. Joſué, au ſortir de Galgala, mena l'armée dans les montagnes, & mit le Tabernacle dans la ville de Silo, dont l'aſſiette lui parut fort belle, pour y demeurer juſqu'à ce qu'il s'offrît une occaſion favorable de bâtir le temple.

Comme il étoit déja fort avancé en âge, voyant que les villes qui reſtoient aux Chananéens étoient comme imprenables, tant à cauſe de leur aſſiette, que parce que ces peuples, ayant ſçu que les Hébreux étoient ſortis d'Égypte dans le deſſein de ſe rendre maîtres de leur païs, avoient employé tout le tems qui s'étoit paſſé depuis à mettre ces places en état de ne pouvoir être forcées, il aſſembla tout le peuple à Silo, leur repréſenta les heureux ſuccès dont Dieu les avoit favoriſés juſqu'alors, parce qu'ils avoient obſervé ſes loix; qu'ils avoient défait trente-un Rois qui avoient oſé leur réſiſter, taillé en pièces leurs armées ſans qu'à peine quelques-uns fuſſent échappés à leurs armes victorieuſes, & pris la plupart de leurs villes ; que celles qui reſtoient étoient ſi

fortes, & l'opiniâtreté de ceux qui les défendoient si grande, qu'il falloit de longs sieges pour les emporter ; qu'ainsi il croyoit qu'après avoir remercié les Tribus qui habitoient au-delà du Jourdain, d'avoir passé ce fleuve avec eux pour courir tous ensemble les périls de cette guerre, il falloit les renvoyer, & choisir dans les Tribus qui resteroient, des hommes d'une probité éprouvée qui allassent reconnoître exactement la grandeur & la bonté de tout le païs de Chanaan pour en faire un fidele rapport. Cette proposition fut généralement approuvée, & Josué envoyá dix hommes avec des Géometres forts habiles pour mesurer toute la terre & en faire l'estimation selon qu'elle se trouveroit être plus ou moins fertile. Car, dit Josephe, la nature du païs de Chanaan est telle, que quoiqu'il y ait de grandes campagnes abondantes en fruits, la terre ne peut pas en passer pour excellente, si on la compare à d'autres du même païs, ni cellesci être estimées fort fertiles, si on les compare à celles de Jéricho & de Jérusalem, situées pour la plupart entre des montagnes, & dont l'étendue n'est pas grande, mais dont les fruits surpassent ceux de tous les autres païs, tant par leur abondance que par leur beauté. Ce fut pour cette raison, continue Josephe, que Josué voulut que l'estimation se fit plutôt selon la valeur que selon la grandeur des héritages, parce qu'il arrive souvent qu'un seul arpent vaut mieux que quantité d'autres. Ces dix députés, après avoir employé sept mois à ce travail, revinrent à Silo, où, comme on l'a dit, étoit alors le Tabernacle. Josué assembla Eléazar grand Sacrificateur, le Sénat, & les Princes des Tribus, & fit avec eux la division de tout le païs entre les neuf tribus & la moitié de Manassé, à proportion du nombre d'hommes de chaque Tribu.

La Tribu de Juda eut pour son partage la haute Judée, dont la longueur s'étendoit jusqu'à Jérusalem, & la largeur jusqu'au lac de Sodome ; & les villes d'Ascalon & de Gaza y étoient comprises.

La Tribu de Siméon eut cette partie de l'Idumée, qui confinoit à l'Égypte & à l'Arabie.

La Tribu de Benjamin eut le païs, qui s'étendoit en longueur depuis le fleuve du Jourdain jusqu'à la mer, & en largeur depuis Jérusalem jusqu'à Béthel. Cet espace étoit fort petit à cause de la fertilité de la terre ; car, Jérusalem & Jéricho y étoient comprises.

La Tribu d'Ephraïm eut le païs, qui s'étendoit en largeur depuis le Jourdain jusqu'à Gadara, & en largeur depuis Béthel jusqu'au long Champ.

La moitié de la Tribu de Manassé eut le terriroire, dont la longueur s'étendoit depuis le Jourdain jusqu'à la ville de

Dora, & la largeur jusqu'à la ville de Bethsan qu'on nommoit du tems de Josephe Scythopolis.

La Tribu d'Issachar eut ce qui étoit compris depuis le Jourdain jusqu'au mont Carmel, & dont la largeur se terminoit au mont Ithabarim.

La Tribu de Zabulon eut tout le païs qui confinoit au mont Carmel & à la mer, & s'etendoit jusqu'au lac de Genesareth.

La Tribu d'Azer eut cette plaine environnée de montagnes, qui etoit derriere le mont Carmel à l'opposite de Sidon, dans laquelle se rencontroit la ville d'Arcé, autrement nommée Atipus

La Tribu de Nephthali eut la haute Galilée, & le païs qui s'étendoit du côté de l'orient jusqu'à la ville de Damas; le mont Liban; & les sources du Jourdain qui tiroient leur origine de cette montagne du côté qui confinoit à la ville d'Arcé vers le septentrion.

La Tribu de Dan eut les vallées qui tiroient vers l'occident, dont les limites étoient Azor & Doris, & où se rencontroient les villes de Jamnia, de Gittha, & tout le territoire qui commençoit à Accaron & finissoit à la montagne où commençoit la portion de la Tribu de Juda.

Voilà, selon Josephe, de quelle sorte Josué distribua la terre de Chanaam aux neuf tribus & à la moitié de celle de Manassé.

Comme Josué ne pouvoit plus à cause de sa vieillesse exécuter lui-même ses entreprises, & qu'il voyoit que ceux sur qui il s'en déchargeoit agissoient avec négligence, il exhorta les Tribus à travailler courageusement chacune dans l'étendue du païs qui lui étoit échu en partage, à exterminer le reste des Chananéens; il leur représenta qu'il s'agissoit en cela non-seulement de leur sûreté, mais de l'affermissement de leur religion & de leurs loix; il les fit souvenir de ce que Moïse leur en avoit dit, & il y ajouta qu'ils l'avoient assez reconnu par leur propre expérience. Il leur enjoignit aussi de remettre entre les mains des Lévites les trente-huit villes qui leur manquoient pour achever le nombre de quarante-huit, les dix autres leurs ayant déja été données au-delà du Jourdain dans le païs des Amorrhéens. Il destina trois de ces trente-huit villes pour être des lieux d'asyle & de refuge, parce qu'il n'avoit rien tant à cœur que d'exécuter ponctuellement tout ce que Moïse avoit ordonné. Ces trois villes furent Hébron dans la Tribu de Juda, Sichem dans la Tribu d'Ephraïm, & Cadès qui étoit dans la haute Galilée dans la Tribu de Nephthali. Il partagea après cela ce qui restoit du butin, dont la quantité étoit si grande, tant en or qu'en habits & en toutes sortes de

meubles, que la République & les particuliers en furent tous enrichis. Quant aux chevaux & aux bestiaux, le nombre en étoit innombrable.

Josué assembla ensuite toute l'armee, & parla ainsi à ceux des Tribus qui avoient amené d'au-delà du Jourdain cinquante mille combattans, & les avoient joints à ceux des autres Tribus dans la conquête qu'ils venoient de faire : » Puisqu'il » a plu à Dieu, qui n'est pas » seulement le maître, mais le » pere de notre nation, de nous » donner ce riche païs avec pro- » messe de le posséder à jamais, » & que suivant son commande- » ment vous vous êtes si généreu- » sement joints à nous dans cette » guerre, il est bien raisonna- » ble que maintenant qu'il ne res- » te plus rien de difficile à exé- » cuter, vous retourniez jouïr » chez vous de quelque repos. » Ainsi, comme nous ne pou- » vons douter que si nous avions » encore besoin de votre se- » cours, vous ne preniez plai- » sir à nous le continuer, nous » ne voulons pas abuser de » votre bonne volonté, mais » plutôt vous rendre les re- » mercîmens que nous vous » devons de la part que vous » avez prise aux périls que » nous avons courus jusqu'ici. » Nous vous demandons seu- » lement de nous conserver » toujours la même affec- » tion, & de vous souvenir » que comme après la protec- » tion de Dieu nous devons à » votre assistance le bonheur » dont nous jouissons, vous de- » vez aussi à la nôtre celui que » vous possédez. Vous avez » reçu de même que nous, la » récompense des travaux que » nous avons soutenus ensem- » ble dans cette guerre, puis- » qu'elle vous a aussi enrichis, » & qu'outre la quantité » d'or, d'argent & de butin » que vous remportez, elle » vous a acquis une chose qui » vous doit être encore plus » précieuse ; c'est l'obligation » que nous vous avons, & nous » serons toujours prêts à vous » le témoigner. Car, comme » il est vrai que depuis la mort » de Moïse vous n'avez pas exé- » cuté avec moins de prompti- » tude & d'affection les ordres » qu'il vous avoit donnés que » s'il eût été encore en vie ; » aussi ne se peut-il rien ajoû- » ter à la reconnoissance que » nous vous avons. Nous vous » laissons donc avec joie re- » tourner dans vos maisons, & » nous vous prions de ne met- » tre jamais de bornes à l'ami- » tié qui doit être inviolable » entre nous ; mais que ce fleu- » ve qui nous sépare, ne vous » empêche pas de nous consi- » dérer toujours comme Hé- » breux, puisque pour habiter » diversement ses deux rives, » nous n'en sommes pas moins » tous de la race d'Abraham, » & que le même Dieu ayant » donné la vie à vos ancêtres » & aux nôtres, nous sommes » également obligés à observer,

» tant dans la religion que dans » toute notre conduite, les loix » que nous avons reçues de lui » par l'entremise de Moïse. » C'est à ces loix toutes saintes & toutes divines que nous » devons inviolablement nous » attacher, & croire que pourvu que nous ne nous en dé» partions jamais, Dieu sera » toujours notre protecteur, » & combattra à la tête de nos » armées ; au lieu que si nous » nous laissons aller à embrasser les coutumes des autres » nations, il ne s'éloignera pas » seulement de nous, mais il » nous abondonnera entièrement. «

Après que Josué eut ainsi parlé, il dit adieu en particulier aux chefs de ces Tribus qui s'en retournoient, & en général à toutes leurs troupes. Tous les Hébreux, qui demeuroient avec lui, les accompagnerent, & leurs larmes firent voir combien cette séparation leur étoit sensible.

Mais, ces Tribus étant arrivées sur le bord du Jourdain, y érigerent un monument pour servir de mémoire aux races à venir, qu'elles n'étoient qu'un même peuple avec les autres Tribus de deçà le fleuve. Josué, ayant été informé de cette entreprise, & craignant que ce ne fût un monument ou un autel idolâtre, & contraire au culte du Seigneur, envoya leur demander ce qu'elles avoient voulu faire par cet autel. Mais, les tribus de Ruben, de Gad & de Manassé ayant déclaré aux députés leur véritable intention, ils s'en retournerent en paix vers Josué, auquel ils rendirent compte de leur ambassade, en présence de tout le peuple. Ce fut une joie générale de voir qu'ils n'étoient point obligés de prendre les armes pour répandre le sang de leurs freres. Ils en rendirent graces à Dieu par des sacrifices ; chacun retourna chez soi; & Josué établit sa demeure à Sichem.

Après que vingt ans furent écoulés, cet excellent chef des Israëlites se voyant accablé de vieillesse, assembla le Sénat, les Princes des tribus, les Magistrats, les Principaux des villes, & les plus considérables d'entre le peuple. Il leur représenta par quelle suite continuelle de bienfaits Dieu les avoit fait passer de la misere où ils étoient dans une si grande prospérité & une si grande gloire ; il les exhorta à observer très-religieusement ses commandemens afin de l'avoir toujours favorable ; il leur dit qu'il s'étoit cru obligé avant que de mourir, de les avertir de leur devoir, & qu'il les prioit de n'en perdre jamais la mémoire. En achevant ces paroles, il rendit l'esprit, étant âgé de cent dix ans ; il en avoit passé quarante sous la conduite de Moïse, & avoit depuis sa mort gouverné le peuple pendant vingt-cinq ans. C'étoit, dit Josephe, un homme si prudent, si éloquent, si sage dans les con-

seils,

feils, si hardi dans l'exécution, & si également capable des plus importantes actions de la paix & de la guerre, que nul autre de son tems n'a été tout ensemble un si excellent capitaine, & un si habile conducteur de tout un grand peuple. On l'enterra à Thamnathsaré, dans la tribu d'Ephraïm.

Le Saint-Esprit a fait son éloge par la plume de Jesus, fils de Sirach, en ces termes : » Jesus, » fils de Navé, s'est distingué » par sa valeur dans la guerre. » Il a succédé à Moïse dans » l'esprit de prophétie. Il a été » grand, selon le nom qu'il portoit. [Il a parfaitement rempli le nom de Sauveur qu'il » portoit.] Il a été très-grand, » pour sauver les élus de Dieu, » pour renverser ceux qui s'élevoient contre lui, & pour » faire la conquête du païs qui » devoit être l'héritage d'Israël. » Combien s'est-il acquis de » gloire, lorsqu'il tenoit les » mains levées, & qu'il lançoit son dard contre les villes ? Où est l'armée qui ait » tenu en sa présence ? Car, » le Seigneur lui menoit en » quelque sorte les ennemis, » pour les vaincre. N'a-t-il » pas arrêté le soleil dans le » transport de sa colère, lorsqu'un jour devint plus grand » que deux ? Il invoqua le » Très haut, dans le tems qu'il » se vit environné par les ennemis de toutes parts. Le » Tout-puissant l'écouta, & » fit fondre sur les Chananéens » une grêle de grosses pierres. » Il les tailla en pieces à la descente de la vallée, afin que les » nations connussent la puissance du Seigneur, & qu'elles » apprissent qu'il n'est pas aisé » de combattre contre Dieu. Enfin, Josué a toujours suivi le » Tout-puissant. «

Le Livre, qui porte le nom de Josué, est ordinairement attribué à ce grand homme. Il porte son nom dans tous les exemplaires. Il est dit, dans le dernier chapitre, que Josué écrivit toutes ces choses. Jesus, fils de Sirach, dit qu'il succéda à Moïse dans le ministère de la prophétie. Enfin, la Synagogue & l'Eglise sont d'accord à lui attribuer cet ouvrage, & à le reconnoître pour canonique. Il faut toutefois avouer qu'il y a certains termes, certains noms de lieux, & certaines circonstances d'histoire, qui ne conviennent pas au tems de Josué, & qui font juger que le livre a été retouché depuis lui, & que les copistes y ont fait quelques additions & quelques corrections. Mais, il y a peu de livres de l'Ecriture, où l'on ne remarque de pareilles choses. On peut consulter la préface de Dom Calmet sur Josué, & les Auteurs qui ont écrit des Prolégomènes sur les Livres saints.

Les Samaritains ont un livre de Josué, qu'ils conservent avec respect, & dont ils se servent pour fonder leurs prétentions contre les Juifs ; mais, ce livre est bien différent de celui

que les Juifs & les Chrétiens tiennent pour canonique. Ce livre contient quarante-sept chapitres, remplis d'une infinité de fables & de puérilités. Il commence à l'endroit où Moïse choisit Josué pour lui succéder dans le gouvernement du peuple. Il rapporte l'histoire du devin Balaam, qui fut appellé pour dévouer les Israëlites à l'anathême. Il parle de la guerre de Moïse contre les Madianites, de ce qui y donna occasion, de la mort de Balaam, de la mort de Moïse, du deuil que l'on fit pour lui. Il rapporte fort au long le passage du Jourdain, la prise de Jéricho, & ajoûte un grand nombre de merveilles qui ne sont pas dans le vrai livre de Josué. Il décrit une guerre de Saubec fils d'Héman roi de Perse, accompagnée de mille circonstances fabuleuses. Après la mort de Josué, ce livre lui donne pour successeur Tersico, de la tribu d'Ephraïm. L'Auteur comprend dans son histoire ce qui concerne les Juges, les Rois de Juda, Jaddus, & Alexandre le Grand, le siege de Jérusalem par Adrien. Il finit par ce qui regarde Nathanaël, & ses fils Babarraba, Akbare & Phinées. Ce livre n'est point imprimé. Joseph Scaliger, à qui il appartenoit, le légua à la bibliotheque de Leyde, où il est encore à présent en caractères Samaritains, mais en langue Arabe, & traduit sur l'Hébreu.

Les Juifs attribuent à Josué une priere qu'ils récitent ou toute entière, ou en partie, lorsqu'ils sortent de leurs Synagogues. Elle commence ainsi: *C'est à nous qu'il appartient de louer le Seigneur de l'univers, & de célébrer le Créateur du monde, puisqu'il ne nous a pas faits semblables aux nations de la terre, & qu'il nous a préparé un héritage infiniment plus riche & plus grand, &c.* Ils attribuent aussi à Josué dix reglemens, qui devoient s'observer dans la terre promise. Le premier est, qu'il est permis de faire paître le menu bétail dans les forêts, dont les arbres sont grands, mais non pas le gros bétail. Le second, qu'il est permis à tous les Israëlites de ramasser dans le champ d'un autre de menus morceaux de bois, & qui passent pour des épines, pourvu toutefois qu'ils les trouvent par terre, & qu'ils ne les coupent point. Les autres reglemens sont à peu près de même nature.

On ne lit nulle part que Josué ait été marié, ni qu'il ait eu des enfans. Après sa mort, les anciens d'Israël gouvernerent le peuple. C'étoit une espèce d'Aristocratie. Mais, on ne sçait s'il y en avoit parmi eux quelqu'un qui tînt le premier rang, ni qui il étoit. On croit cependant qu'Othoniel eut la principale part au gouvernement pendant ce tems-là.

Les Mahométans croyent que Josué fut envoyé de Dieu pour combattre les Géans qui possédoient la ville & le païs d'A-

riha, ou de Jéricho. Il leur livra la bataille un vendredi au soir; & comme la nuit approchoit, & qu'il ne pouvoir combattre le jour du Sabbath, il pria le Seigneur de prolonger la journée pour lui donner assez de tems pour les défaire. Sa priere fut exaucée, & le soleil demeura une heure & demie sur l'Horizon plus qu'il n'auroit fait. C'est un des motifs qui ont obligé les Musulmans à choisir ce jour préférablement au Samedi pour en faire leur jour de fête. Ils ajoûtent que Josué chassa les Philistins, ou plutôt les Chananéens de leur païs, & qu'il les obligea de se retirer en Afrique.

JOSUÉ, *Josue*, Ἰησοῦς, fils de Josédec, est aussi appellé Jesus. *Voyez* Jesus.

JOSUÉ, *Josue*, Ἰησοῦς, (*a*) fut pere de Jozabed, un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone.

JOTA, *Jota*, Ἰτάν, (*b*) ville de Palestine, dans la tribu de Juda.

JOTAPATE, *Jotapata*, (*c*) Ἰωτάπατα, ville de Palestine, dans la Galilée. C'étoit la plus forte place qu'il y eût dans le païs. Vespasien, dans le tems qu'il commandoit dans ces cantons, ayant appris qu'un grand nombre de Juifs, s'y étoient retirés, résolut de s'en rendre maître & de la ruiner; & parce que l'on ne pouvoit y aller qu'à travers les montagnes, & que le chemin en étoit si rude & si pierreux qu'il étoit inaccessible à la cavalerie & très-difficile pour l'infanterie, il envoya un corps de troupes avec un très-grand nombre de pionniers qui le mirent en quatre jours en assez bon état, ensorte que toute l'armée put y passer sans peine.

Le cinquième jour, l'historien Josephe se rendit à Jotapate, & releva le courage des Juifs par sa présence. Un transfuge en donna avis à Vespasien & l'exhorta à se hâter d'attaquer la place, parce que s'il pouvoit en la prenant prendre Josephe ce seroit comme prendre toute la Judée. Vespasien eut tant de joie de cette nouvelle, qu'il attribua à une conduite particulière de Dieu, que le plus prudent de ses ennemis se fût ainsi enfermé dans une place, & il commanda sur le champ à deux de ses plus sages & de ses plus braves chefs, d'aller investir la ville de tous côtés, afin que Josephe ne pût s'échapper.

Il les suivit le lendemain avec toute son armée; & ayant marché jusqu'au soir, il arriva à Jotapate & se campa à sept stades de la ville du côté du septentrion sur une colline, afin d'étonner les assiégés par la vue de son armée. Ce dessein lui réussit; Car, elle leur donna

(*a*) E sdr. L. 1. c. 8. v. 33.
(*b*) Josu. c. 15. v. 55.

(*c*) Joseph. de Bell. Judaïc. p 839. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pap. 397. & *suiv.*

tant d'effroi qu'ils se renfermerent tous dans la ville, sans que nul d'eux osât en sortir. Les Romains, fatigués d'avoir fait ce chemin en si peu de tems, n'entreprirent rien ce jour-là; mais, Vespasien pour enfermer les Juifs de toutes parts commanda deux corps de cavalerie & un d'infanterie qui étoit un peu plus reculé. Comme il n'y a rien dans la guerre que la nécessité ne porte à entreprendre, lorsque les Juifs se virent hors d'état de pouvoir se sauver, cela leur redoubla le courage.

Le lendemain, on commença à battre la ville, & les Juifs se contenterent de résister aux Romains qui avoient avancé leurs logemens près des murailles. Vespasien commanda ensuite à tous ses archers, ses frondeurs, & autres gens de trait de tirer; & lui-même avec son infanterie donna du côté d'une colline, d'où l'on pouvoit battre la ville. Mais, Josephe & les siens soutinrent si courageusement leur effort, & firent des actions de valeur si extraordinaires, qu'ils repousserent bien loin les Romains. La perte fut égale de part & d'autre. Le désespoir animoit les Juifs; & la honte de trouver tant de résistance irritoit les Romains. La science de la guerre jointe au courage combattoit d'un côté, & l'audace armée de fureur combattoit de l'autre. Tout le jour se passa de la sorte; & il n'y eut que la nuit qui les sépara. Treize Romains seulement furent tués; mais, plusieurs furent blessés. Les Juifs y perdirent dix-sept des leurs & eurent six cens blessés.

Les assiégeans donnerent le lendemain un nouvel assaut; & il se fit de part & d'autre des actions de courage encore plus grandes que les premières, par la hardiesse que donnoit aux Juifs le succès avec lequel ils avoient contre leur espérance soutenu le premier assaut, & parce que la honte qu'avoient les Romains d'avoir été repoussés, faisoit qu'ils se considéroient comme vaincus s'ils demeuroient plus long-tems sans être victorieux.

Cinq jours se passerent en de semblables assauts, les assiégeans redoublant toujours leurs efforts, & les assiégés ne les soutenant pas seulement, mais faisant des sorties, sans que d'aussi grandes forces que celles des Romains étonnassent les Juifs, ni que d'aussi grandes difficultés que celles qui se rencontroient dans ce siege ralentissent l'ardeur des Romains.

La ville de Jotapate étoit presque entiérement bâtie sur un roc escarpé & environné de trois côtés de vallées si profondes, que les yeux ne pouvoient sans s'éblouir porter leurs regards jusqu'en bas. Le seul côté, qui regardoit le septentrion & où l'on avoit bâti sur la pente de la montagne étoit accessible; mais, Josephe l'avoit fait fortifier & enfermer dans la ville, afin que les ennemis ne pussent

approcher du haut de cette montagne qui la commandoit; & d'autres montagnes qui étoient alentour de la ville en cachoient la vue, de telle ſorte que l'on ne pouvoit l'appercevoir que l'on ne fût dedans. Telle étoit la force de Jotapate.

Veſpaſien, voyant qu'il avoit à combattre tout enſemble la nature qui rendoit cette place ſi forte, & l'opiniâtreté des Juifs à la défendre, aſſembla les principaux officiers de ſon armée, pour délibérer des moyens de preſſer encore plus rigoureuſement ce ſiege; & la réſolution fut priſe d'élever une grande terraſſe du côté où la ville étoit plus facile à aborder.

Il employa enſuite toute ſon armée pour aſſembler les matériaux néceſſaires pour ce ſujet. On tira quantité de bois & de pierres des montagnes voiſines; & l'on fit des claies en très-grand nombre pour couvrir les travailleurs contre les traits lancés de la ville. Quant à la terre, on la prenoit dans les lieux les plus proches, & on ſe la donnoit de main en main enſorte que cela continuant ainſi ſans ceſſe, & n'y ayant perſonne dans l'armée qui ne travaillât avec une extrême diligence, l'ouvrage s'avançoit beaucoup. Les Juifs pour l'empêcher lançoient toutes ſortes de dards, & jettoient de deſſus les murs de groſſes pierres ſur ces claies; ce qui faiſoit un fracas terrible & retardoit extrêmement l'ouvrage, quoique rien ne pût pénétrer aſſez avant pour empêcher qu'il ne s'avançât toujours.

Veſpaſien diſpoſa alors cent ſoixante machines qui tiroient ſans ceſſe quantité de dards contre ceux qui defendoient les murailles; & il en fit auſſi avancer d'autres plus groſſes, dont les unes lançoient des javelots, les autres de très groſſes pierres; & il faiſoit en même-tems jetter tant de feux & tirer tant de fleches par ſes Arabes & autres gens de trait, que tout l'eſpace qui ſe trouvoit entre les murs & la terraſſe, en étoit ſi plein qu'il paroiſſoit impoſſible d'y aborder. Mais, rien n'étant capable d'étonner les Juifs, ils ne laiſſoient pas de faire des ſorties, où après avoir arraché ce qui couvroit les travailleurs & les avoir contraints de quitter la place, ils ruinoient leurs ouvrages & mettoient le feu aux claies & aux autres choſes dont ils ſe couvroient. Veſpaſien, ayant reconnu que ce qui ſe rencontroit de vuide entre les ouvertures de ces ouvrages, donnoit le moyen aux aſſiégés de les traverſer, les fit couvrir de telle ſorte qu'il n'y reſtoit plus d'intervalle; & ayant enſuite porté toutes ſes forces en ce lieu-là, il ôta le moyen aux Juifs d'interrompre ſes travaux par de nouvelles ſorties.

Après que Veſpaſien eut élevé ſa terraſſe preſqu'auſſi haute que les murs de la ville, Joſephe crut qu'il lui ſeroit hon-

teux de n'entreprendre pas d'aussi grands travaux que ceux que les Romains faisoient pour l'attaquer. Ainsi, il résolut de faire un mur beaucoup plus haut que n'étoit leur terrasse; & sur l'impossibilité d'y travailler qu'alléguoient les ouvriers à cause de la quantité de traits que lançoient continuellement les Romains, il trouva le moyen de remédier à cette difficulté. Il fit planter debout dans la terre de grosses poutres auxquelles on attacha des peaux de bœufs récemment tués, dont les divers plis ne rendoient pas seulement inutiles les coups des fleches & des traits, mais rompoient la force des pierres lancées par les machines, & amortissoient celle du feu par leur humidité. Ainsi, ayant, par une si puissante couverture, mis les ouvriers en état de ne rien craindre, ils travaillerent jour & nuit avec tant d'ardeur qu'ils éleverent un mur de vingt coudées de haut fortifié de plusieurs tours avec des creneaux.

Cette invention, jointe à la confiance invincible des assiégés, n'étonna pas peu les Romains qui se croyoient déjà maîtres de la ville, & Vespasien ne fut pas moins irrité que surpris, de voir que l'habileté de Josephe & le courage que cette nouvelle fortification inspiroit aux Juifs, leur donnoient tant de hardiesse, qu'il ne se passoit point de jour qu'ils ne fissent des sorties dans lesquelles ils osoient en venir aux mains avec les Romains, enlevoient tout ce qu'ils rencontroient, l'emportoient dans la ville, & mettoient même le feu en divers lieux.

Après avoir agité toutes choses, il crut qu'au lieu de continuer à attaquer la place de force, il valoit mieux l'affamer pour obliger les assiégés à se rendre, avant que d'être réduits à la derniere extrêmité, ou, s'ils s'opiniâtroient à la souffrir, recommencer de nouveau à les attaquer, lorsque la nécessité les auroit tellement affoiblis qu'il feroit facile de les forcer. En conséquence de cette résolution, il fit garder très-soigneusement tous les passages.

Les assiégés avoient une quantité de bled & toutes les autres choses nécessaires excepté du sel; mais, ils manquoient d'eau, parce que n'y ayant point de fontaines dans la ville, ils étoient réduits à celle qui tomboit du ciel, & qu'il pleut rarement en été, qui étoit le tems auquel ils se trouvoient assiégés. Josephe, voyant que c'étoit la seule incommodité qui les pressât, & que tout ce qu'il y avoit de gens de guerre témoignoient beaucoup de cœur, fit distribuer l'eau par mesure, afin de prolonger le siege beaucoup plus que les Romains, ne s'y attendoient. Cet ordre fâchoit extrêmement le peuple; il ne pouvoit souffrir qu'on l'empêchât de rassasier sa soif comme s'il ne fût point du tout resté d'eau; & il ne vouloit plus travailler. Les

Romains ne purent l'ignorer parce qu'ils les voyoient d'une colline s'assembler au lieu où on leur donnoit de l'eau par mesure, & ils en tuoient même plusieurs à coups de trait. L'eau des puits ayant été bientôt consumée, Vespasien ne doutoit plus que la place ne se rendît. Mais, Josephe pour lui ôter cette espérance, fit mettre aux creneaux des murs quantité d'habits tout dégouttans d'eau; ce qui surprit & affligea extrêmement les Romains, parce qu'ils ne pouvoient s'imaginer que s'ils en eussent manqué pour soutenir leur vie, ils en eussent fait une telle profusion. Ainsi, Vespasien n'osant plus se flatter de l'espérance de prendre la place par famine, en revint à la voie de la force qui étoit ce que souhaitoient les Juifs, parce que voyant leur perte assurée ils aimoient beaucoup mieux mourir les armes à la main que de nécessité & de misere. Alors, Josephe se servit d'un autre moyen pour recouvrer de l'eau. Il y avoit du côté de l'occident une ravine si creuse que les Romains ne faisoient pas grande garde de ce côté-là. Il écrivit aux Juifs qui étoient hors de la ville, de lui apporter de nuit par cet endroit de l'eau & les autres choses qui lui manquoient, de se couvrir de peaux & de marcher à quatre pattes, afin que si les gardes ennemies les découvroient, on les prît pour des chiens ou pour d'autres animaux; & cela continua jusqu'à ce que les Romains s'en étant apperçus, fermerent ce passage.

Alors Josephe, voyant qu'il n'y avoit plus de salut à espérer ni pour la ville ni pour ceux qui la défendoient, s'ils s'opiniâtroient à tenir davantage, & que peu de jours les réduiroient à la dernière extrêmité, tint conseil avec ses principaux Officiers, sur les moyens de se sauver. Le peuple le découvrit & vint en foule le conjurer de ne les point abandonner, mais de considérer que toute leur confiance étoit en lui; qu'il pouvoit seul les sauver en demeurant avec eux, parce que l'ayant à leur tête ils combattroient avec joie jusqu'au dernier soupir; que s'ils avoient à périr ils auroient au moins la consolation de mourir tous à ses pieds. Josephe, qui avoit déjà le cœur attendri par l'extrême amour de tout ce peuple pour lui, résolut de faire ce qu'ils désiroient. Alors, mettant sa principale force en ce que le désespoir où il les voyoit les rendoit capables de tout entreprendre, il leur dit que le tems étoit venu de combattre plus courageusement que jamais, puisqu'il ne leur restoit aucune espérance de salut; & que rien n'étoit plus glorieux que de préférer l'honneur à la vie, en mourant les armes à la main, après avoir fait des actions de valeur si extraordinaires que la postérité n'en pût jamais perdre le souvenir.

Leur ayant parlé de la sorte, il ne pensa plus qu'à passer des paroles aux effets. Il fit une sortie avec les plus braves de ses gens, poussa les gardes Romaines, força leurs retranchemens, donna jusques dans leur camp, renversa les peaux sous lesquelles les soldats étoient logés, & mit le feu à leurs travaux.

Il fit le lendemain & les deux jours suivans la même chose, & continua encore durant quelques jours & quelques nuits d'agir avec une pareille vigueur, sans qu'une fatigue si extraordinaire pût la ralentir.

Vespasien, voyant le dommage que les Romains recevoient de ces sorties, parce qu'ils avoient honte de fuir devant les Juifs, & que lorsque les Juifs lâchoient le pied, ils ne pouvoient les poursuivre à cause de la pesanteur de leurs armes, ce qui faisoit toujours remporter aux assiégés quelque avantage avant que de rentrer dans la ville, défendit aux siens d'en venir aux mains avec ces désespérés qui ne cherchoient que la mort, parce que rien n'est si redoutable que le desespoir, & que le vrai moyen de ralentir leur impétuosité étoit de leur ôter celui de l'exercer, de même que le feu s'éteint lorsqu'on ne lui fournit point de matière pour s'entretenir; outre que les Romains ne faisant pas la guerre par nécessité, mais seulement pour accroître leur Empire, ils devoient pour remporter des victoires joindre la prudence à la valeur. Ainsi, ce sage chef se contenta de faire continuellement tirer des fleches, des dards, & des pierres par ses Arabes, ses Syriens, ses frondeurs & ses machines. Les Juifs, quoiqu'ils en fussent extrêmement incommodés, au lieu de s'étonner & de reculer, s'avançoient avec une hardiesse incroyable pour en venir aux mains avec les Romains, & nuls combats ne sçauroient être plus opiniâtres que ceux-là le furent de part & d'autre.

La longueur de ce siege & les sorties continuelles des assiégés faisoient que Vespasien se considéroit lui-même comme assiégé; & ses plates-formes ne furent pas plutôt élevées jusqu'à la hauteur des murailles, qu'il résolut de se servir du bélier. L'impatience qu'avoit Vespasien de prendre la place à cause du préjudice que la longueur du siege apportoit aux affaires, par le loisir qu'elle donnoit aux Juifs de se préparer comme ils faisoient de tout leur pouvoir à soutenir cette guerre, l'ayant donc fait résoudre d'en venir à ce dernier effort, les Romains commencerent par faire approcher encore de plus près les autres moindres machines qui lançoient des traits, des fleches, & des pierres, & à faire aussi avancer les archers & les frondeurs, afin d'empêcher les Juifs d'oser monter sur les murailles pour les défendre. Ils firent ensuite avancer le bélier

couvert de claies & de peaux, tant pour le conserver que pour s'en couvrir. Dès les premiers coups qu'il donna, il ébranla la muraille, & les habitans pousserent un grand cri comme si déjà la place eût été prise.

Mais, comme Josephe avoit prévu que le mur ne pourroit long-tems résister à l'effort d'une machine si redoutable, il avoit trouvé le moyen d'en diminuer l'effet. Il fit remplir de paille quantité de facs que l'on descendoit avec des cordes du haut du mur à l'endroit où le bélier avoit frappé; & ainsi, les coups qu'il donnoit ensuite, ou ne portoient pas, ou perdoient leur force en rencontrant une matière si molle & si facile à s'étendre.

Cette invention retarda beaucoup les Romains, parce que de quelque côté qu'ils tournassent leur belier, il y rencontroit ces facs pleins de paille qui rendoient ses coups inutiles. Mais, enfin ils y remédierent en coupant avec des faulx attachées à de longues perches, les cordes où ces facs étoient attachés. Ainsi, le bélier faisant son effet, & ce mur qui étoit nouvellement bâti, ne pouvant résister davantage, le feu étoit le seul remede auquel Josephe & les siens pouvoient désormais avoir recours. Ils assemblerent en trois divers lieux tout ce qu'ils purent ramasser de matieres combustibles, y mêlerent du bitume, de la poix & du souffre, y mirent le feu en même-tems, & brûlerent ainsi en moins d'une heure toutes les machines & tous les travaux qui avoient couté aux Romains, tant de tems & tant de peine, quoiqu'il n'y eût rien qu'ils ne fissent pour tâcher de l'empêcher; mais, des tourbillons enflammés qui voloient de toutes parts, rendoient cet embrasement si grand, que l'on ne pouvoit s'en approcher sans courir risque de périr, ni voir qu'avec étonnement jusqu'à quel excès de fureur le désespoir des Juifs étoit capable de les porter.

Deux freres firent en cette occasion une action de courage presque incroyable. Ils donnerent avec une telle furie dans la dixième légion, qu'ils la percerent, & mirent en fuite tout ce qui se rencontra devant eux.

Josephe, dans le même tems, suivi d'une grande troupe, avec du feu en leurs mains, alla brûler toutes les machines, toutes les huttes, & tous les travaux de cette dixième légion & de la cinquième.

Le soir de ce même jour, les Romains ayant rétabli leur bélier, battirent le mur du côté où il étoit déja ébranlé; & Vespasien fut blessé à la plante du pied d'une fleche tirée de la ville, mais légerement parce qu'elle avoit perdu sa force, avant que de venir jusqu'à lui. Ceux qui étoient près de sa personne, voyant le sang couler de sa plaie, en furent si effrayés

que leur trouble ayant, passé dans tout le camp par le bruit qui s'en répandit, l'appréhension que chacun conçut pour un tel Général fut si grande, que plusieurs abandonnerent leurs postes pour se rendre auprès de lui, & particuliérement Tite qui ne pouvoit penser sans trembler au péril où il croyoit qu'étoit son pere. Mais, Vespasien les délivra bientôt de crainte & fit cesser ce grand trouble; car, dissimulant la douleur qu'il ressentoit de sa plaie, il la leur montra & les excita par cette vue à combattre avec encore plus d'ardeur. Ainsi, chacun se considérant comme obligé d'être le vengeur de la blessure que leur Général avoit reçue, ils allerent à l'assaut en s'exhortant les uns les autres par de grands cris à mépriser le péril. Quoique plusieurs des assiégés fussent tués par les traits & les pierres que lançoient continuellement les machines, Josephe & les siens n'abandonnerent point les murailles, mais employerent le feu, le fer & les pierres contre ceux qui couvert de claies poussoient le bélier. Leur résistance, quelque grande qu'elle fût, ne pouvoit néanmoins faire un grand effet, parce qu'ils combattoient à découvert, & que le feu dont ils se servoient contre leurs ennemis faisant qu'ils étoient vus d'eux comme en plein jour, il leur étoit facile d'ajuster leurs coups sans qu'ils pussent les éviter, à cause qu'ils ne pouvoient voir ni d'où ils venoient, ni les machines qui les tiroient. Les pierres que ces machines poussoient, abattoient les creneaux & faisoient des ouvertures aux angles des tours; & dans les endroits mêmes où les assiégés étoient les plus pressés, elles tuoient ceux qui étoient derrière les autres, sans que ceux qui étoient devant eux pussent les garantir de leurs coups. On pourra juger de l'effet si extraordinaire de ces mechines par ce qui arriva cette même nuit.

L'une de ces pierres emporta à trois stades delà la tête d'un de ceux qui combattoient de dessus le mur auprès de Josephe; & une autre, ayant traversé le corps d'une femme, envoya à un demi-stade delà l'enfant dont elle étoit grosse. Que si la violence de ces machines étoit terrible, le bruit de celles qui lançoient des dards ne l'étoit pas moins. A ce bruit se joignit celui des cris des femmes dans la ville, des gémissemens de ceux qui étoient blessés, & du retentissement des échos de tant de montagnes voisines. On voyoit en même-tems couler de tous côtés le sang des corps morts que l'on jettoit du haut en bas des murailles, en telle quantité que l'on pouvoit en passant par dessus aller à l'assaut; & il ne manqua rien à cette funeste nuit de tout ce qui peut frapper les yeux & les oreilles de la plus étrange horreur que l'on puisse s'imaginer. Mais, quelque grand

que fût le nombre des morts & des blessés qui combattoient si généreusement pour leur patrie, & quoique les machines ne cessassent point de battre durant toute la nuit, le mur ne fut entiérement ruiné qu'au point du jour ; & avant que les Romains pussent dresser un pont pour aller à l'assaut, les assiégés réparerent la breche avec un travail infatigable.

Le lendemain au matin après que l'armée Romaine se fut un peu délassée du travail d'une si horrible nuit, Vespasien donna ses ordres pour l'assaut ; & afin d'empêcher les assiégés d'oser paroître sur la breche, il fit mettre pied à terre aux plus braves de sa cavalerie pour qu'ils donnassent en même-tems par trois endroits, & entrassent les premiers lorsque les ponts seroient dressés. Ils étoient suivis de la meilleure infanterie ; & le reste de la cavalerie eut ordre d'occuper le tour des murailles, pour empêcher les assiégés de pouvoir se sauver après la prise de la place. Il disposa aussi tous ses archers, tous ses frondeurs, & toutes ses machines pour tirer en même-tems, & commanda de donner l'escalade aux endroits où les murs étoient encore en leur entier, afin d'affoiblir par une telle diversion le nombre de ceux qui défendoient la breche, & obliger par cette grêle de fleches de traits, & de pierres, ceux qui y resteroient de l'abandonner.

Josephe, qui avoit prévu toutes ces choses, n'opposa à cette escalade qu'il ne jugeoit pas fort périlleuse, que les vieillards & ceux qui étoient les plus fatigués du travail de la nuit précédente, choisit les plus vaillans & les plus vigoureux pour la défense de la breche, & avec cinq des plus déterminés d'entr'eux se mit à leur tête ; il leur dit de se moquer des cris que feroient les ennemis, de se couvrir de leurs boucliers, & de reculer un peu lorsqu'ils tireroient sur eux jusqu'à ce qu'ils eussent épuisé leurs dards & leurs fleches ; mais qu'aussi-tôt qu'ils auroient attaché leurs ponts, il n'y eût rien qu'ils n'employassent pour les repousser, en se souvenant pour s'exciter à faire les derniers efforts de valeur, que ne restant point d'espérance de salut ils ne combattoient plus pour conserver, mais pour venger leur patrie, & faire sentir les effets de leur juste fureur à ceux, dont ils ne pouvoient douter que la cruauté ne répandît après la prise de la place le sang de leurs peres, de leurs enfans, & de leurs femmes.

Tels furent les ordres que donna Josephe ; & cependant ceux qui étoient incapables de porter les armes, les femmes & les enfans voyant la ville attaquée par trois divers endroits, toutes les collines d'alentour reluire des armes des ennemis, & les Arabes prêts à tirer des fleches, considérant le mal qui les menaçoit comme

arrivé, ne firent pas retentir l'air de moins de cris & de hurlemens que si la ville eût déjà été prise. Dans la crainte qu'eut Josephe que cela n'amollît le cœur de ses soldats, il fit enfermer ces femmes dans leurs maisons avec de grandes menaces si elles ne se taisoient, & s'en alla à l'endroit de l'attaque qu'il avoit choisi pour la soutenir. Car, l'escalade ne le mettoit pas beaucoup en peine, & il étoit seulement attentif à ce qui résulteroit de cette effroyable quantité de dards & de fleches que tiroient les ennemis.

Dès que les trompettes des légions eurent sonné la charge, toute cette grande armée jetta des cris militaires, & le signal étant donné on vit l'air s'obscurcir, & retentir par un nombre incroyable de dards & de fleches. Mais, les Juifs se souvenant de l'ordre que Josephe leur avoit donné, boucherent leurs oreilles à ce bruit, se couvrirent de leurs boucliers; & lorsque les ennemis voulurent appliquer leurs ponts, ils marcherent contr'eux avec tant de promptitude & de hardiesse, qu'à mesure qu'ils montoient ils les repoussoient. On n'a jamais vu plus de valeur qu'ils en firent alors paroître. La grandeur du péril redoubloit leur courage au lieu de l'abattre; ils ne témoignoient pas moins de fermeté dans une telle extrêmité que s'ils n'eussent pas couru plus de risque que leurs ennemis, & un combat si opiniâtre ne se terminoit que par la mort des uns ou des autres. Mais, les Juifs avoient le désavantage de ne pouvoir être rafraîchis par de nouveaux combattans; au lieu que le grand nombre des Romains faisoit que de nouvelles troupes prenoient la place de celles qui étoient repoussées. Ainsi, s'exhortant les uns les autres, se pressant, & se couvrant de leurs boucliers, ils formerent comme un mur impénétrable, & donnant tous ensemble en même-tems de même que si tout ce grand corps n'eût été animé que d'une seule ame, ils repoussoient les Juifs & mettoient déjà le pied sur la breche.

Dans cette extrêmité, le désespoir fit trouver à Josephe un nouveau moyen de se defendre. Il commanda de jetter sur ce redoutable corps de Romains de l'huile bouillante; & comme les assiégés en avoient en grande quantité, ils exécuterent cet ordre, & jetterent même les chaudières avec l'huile. Cet ardent déluge sépara ce corps qui paroissoit inséparable, & l'on voyoit tomber les Romains avec des douleurs horribles, parce que cette liqueur qui s'échauffe si facilement, & a tant de peine à se refroidir à cause de son onctueuse humidité, se répandant sur eux depuis la tête jusqu'aux pieds à travers leurs boucliers, dévoroit leur chair comme la flamme la plus vive & la plus pénétrante l'auroit pu faire; & ils ne pou-

voient jetter leurs armes pour s'enfuir, parce que leurs cuirasses & leurs casques étoient attachés, ni se retirer aussi promptement qu'il auroit été nécessaire pour éviter de périr de cette sorte. L'extrême douleur qu'ils souffroient, les faisoit tomber du haut des ponts en des manières différentes; & ceux qui tâchoient de s'enfuir, étoient arrêtés par les blessures qu'ils recevoient des Juifs qui les poursuivoient.

Au milieu de tant de maux joints ensemble, on ne vit ni les Romains manquer de courage, ni les Juifs manquer de prudence. Car, les Romains quoique pénétrés par de si cuisantes douleurs, se pressoient pour se lancer contre ceux qui leur avoient jetté cette huile; & les Juifs pour retarder leur effort employerent encore un autre moyen. Ils semerent sur leurs ponts du senegré cuit; ce qui les rendit si glissans que les Romains ne pouvant plus se tenir debout, les uns tomboient à la renverse sur ces ponts où ils étoient foulés aux pieds, & d'autres tomboient en bas où les Juifs qui n'avoient plus d'ennemis sur les bras les tuoient à coups de trait. Plusieurs Romains ayant perdu la vie ou ayant été blessés dans ce furieux combat qui se donna le vingtième du mois de Juin, Vespasien fit sur le soir sonner la retraite. Les assiégés n'y perdirent que six hommes; mais, plus de trois cens furent blessés.

Vespasien vouloit consoler les siens du mauvais succès de cet assaut; mais, il les trouva si animés, qu'étant inutile de leur parler, il ne s'agissoit que d'en venir aux effets. Ainsi, il fit travailler à hausser encore ses plates-formes & dresser dessus des tours de bois de cinquante pieds de haut toutes couvertes de fer pour les affermir par leur pesanteur & les mettre à l'épreuve du feu. Il mit dessus, outre ces légeres machines qui jettoient des fleches & des traits, les plus adroits de ses archers & de ses frondeurs; & ils avoient l'avantage de ne pouvoir, à cause de la hauteur des tours & de leurs défenses, être vus des assiégés, au lieu qu'il leur étoit facile de les voir, de tirer sur eux, & de les blesser sans pouvoir être blessés par eux. Ainsi, les Juifs furent contraints d'abandonner la breche; mais, ils chargerent très-vigoureusement les Romains, lorsqu'ils vouluren y monter. C'étoit toujours néanmoins avec beaucoup de perte de leur côté, & peu de celui des assiégeans.

Ceux de Jotapate avoient, contre toute sorte d'apparence, résisté pendant quarante-sept jours, & supporté avec un courage invincible tout ce que les travaux, les incommodités, & les miseres d'un siege ont de plus affreux; enfin, lorsque Vespasien eut fait élever ses plates-formes plus haut que les

murs de la ville, l'un d'eux s'alla rendre à lui, & lui dit que tant de veilles & de combats les avoient réduits à un si petit nombre, & avoient tellement affoibli ceux qui restoient, qu'ils n'étoient plus en état de pouvoir soutenir un grand effort, sur-tout si l'on sçavoit choisir le tems à propos; qu'il n'y avoit pour cela qu'à les attaquer au point du jour, parce que c'étoit alors qu'ils tâchoient de prendre quelque repos après tant de fatigues, & que ceux même qui étoient de garde ne pouvant résister au sommeil étoient presque tous endormis.

Comme Vespasien connoissoit l'extrême fidélité que les Juifs conservoient les uns pour les autres, & leur incroyable constance à supporter les plus grands maux, le rapport de ce transfuge lui fut d'autant plus suspect, qu'un des assiégés ayant été pris un peu auparavant il n'y eut point de tourmens qu'il ne souffrit, même le feu, plutôt que de vouloir dire en quel état étoit la ville; & il avoit été crucifié en continuant de la sorte à se moquer de ce que la mort a de plus terrible. Il y avoit néanmoins de l'apparence que ce traître disoit vrai; & Vespasien, ne voyant pas que ce fût beaucoup hazarder que d'ajoûter foi à ses avis, commanda de le garder, & donna ses ordres pour l'attaque.

Ainsi, à l'heure qu'il avoit dite, on s'avança sans faire le moindre bruit. Tite marchoit le premier, accompagné du tribun Domitius Sabinus & de quelques soldats choisis de la quinzième légion. Ils tuerent les sentinelles, couperent la gorge au corps de garde, se rendirent maîtres de la forteresse, passerent delà dans la ville; & les tribuns Sextus Céréalis & Placide y entrerent après eux avec les troupes qu'ils commandoient. Quoique les Romains fussent alors maîtres de la place, & qu'il fût déjà grand jour, ces infortunés habitans étoient si accablés de lassitude & de sommeil, qu'ils n'avoient point encore de connoissance de leur malheur; & si quelques-uns s'éveilloient, un brouillard épais qui s'éleva leur en déroboit la vue. Mais, enfin, toute l'armée étant entrée, ils ne purent alors ne point voir qu'ils étoient arrivés au comble de leurs miseres, ni les douleurs de la mort leur permettre d'ignorer plus long-tems qu'ils étoient perdus. Le souvenir des maux soufferts par les Romains durant ce siege ayant effacé de leur cœur tous les sentimens de compassion & d'humanité, ils ne pardonnerent à personne. Ils jetterent du haut en bas de la forteresse tous ceux qu'ils y rencontrerent; & ceux qui ne manquoient ni de cœur ni de bonne volonté pour résister, ne pouvoient le faire, parce que les avenues étoient si étroites & si roides, qu'étant pressés par les Romains & n'ayant pas le

moyen de combattre de pied ferme, ils tomboient & étoient accablés par la multitude de leurs ennemis. Cela fut cause que plusieurs de ceux à qui Josephe se fioit le plus, & qu'il avoit choisis pour combattre auprès de lui, se tuerent de leurs propres mains dans un lieu où ils s'étoient retirés à l'extrêmité de la ville, parce que se voyant hors d'état de pouvoir se venger des Romains en mêlant leur sang avec le leur, ils voulurent au moins leur ravir la gloire de leur avoir donné la mort, en se la donnant eux-mêmes.

Ceux qui étant de garde, s'apperçurent les premiers de la prise de la ville, se retirerent dans une tour qui regardoit le septentrion, où après avoir résisté durant quelque tems, enfin se trouvant accablés par le grand nombre des ennemis, ils voulurent capituler; mais, n'ayant pas été reçus à le faire, ils souffrirent la mort sans l'appréhender. Les Romains auroient pu se vanter que cette journée, qui les rendit maîtres d'une telle place, ne leur auroit point coûté de sang, sans la mort d'un de leurs capitaines nommé Antoine qui fut tué en trahison. Car, étant allé attaquer dans des cavernes ceux qui s'y étoient retirés en grand nombre, il y en eut un qui le pria de lui sauver la vie & de lui donner la main pour marque qu'il la lui accordoit. Il la lui tendit sans se défier de rien; & ce perfide lui donna un coup dans l'aîne dont il tomba mort.

Les Romains tuerent ce jour là tout ce qu'ils rencontrerent. Les jours suivans, ils chercherent dans les cavernes & les lieux souterreins, & ne pardonnerent qu'aux femmes & aux enfans. Il y eut douze cens captifs; & le nombre des Juifs qui furent tués durant tout le siege, se trouva être de quarante mille hommes. Vespasien commanda de ruiner entiérement la ville, & de mettre le feu dans les forteresses. La prise de cette place, que son extrême résistance a rendu si célebre, arriva le premier de Juillet en la treizième année du regne de Néron.

JOTAPIEN, *Jotapianus*, (*a*) qui se prétendoit, & qui pouvoit être parent d'Alexandre Sévere, fut revêtu de la pourpre & proclamé Auguste en Syrie, sous l'empire de Philippe. Mais, il périt par sa propre impéritie, dans le païs même où il avoit joué pendant un espace de tems fort court le rôle de Roi de théatre. Il y en a cependant qui croyent que Jotapien peut avoir poussé sa carriere & joui de sa fortune jusque sous le regne suivant, & que sa tête fut portée à Rome, vers l'an de J. C. 249.

Quelques-uns lisent Papien, au lieu de Jotapien.

(*a*) Zosim. pag. 342. Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 395, 396.

JOU, *Jou*, (*a*) c'eſt-à-dire, Jeune, étoit le véritable nom de Jupiter. *Voyez* Jupiter.

JOVIALIA, (*b*) fête qui étoit la même que celle que les Grecs appelloient Diaſia. Elle ſe célébroit en l'honneur de Jupiter.

JOVIENS, *Joviani*, nom de milice. Les Joviens formoient la garde de l'Empereur. Ce fut Dioclétien qui leur donna ce nom.

JOVIUS, *Jovius*, (*c*) ſurnom d'Hercule. On lui avoit donné ce ſurnom, parce qu'il étoit fils de Jupiter.

JOVIUS, *Jovius*, (*d*) ſurnom que prit Dioclétien, comme s'il fût deſcendu de Jupiter, ainſi que le déſigne ce ſurnom.

JOUR, *Dies*, Ἡμέρα, diviſion du tems, fondée ſur l'apparition & la diſparition ſucceſſive du Soleil.

Il y a deux ſortes de Jours, l'artificiel & le naturel.

Le Jour artificiel, qui eſt le premier qu'il ſemble qu'on ait appellé ſimplement Jour, eſt le tems de la lumière, qui eſt déterminé par le lever & le coucher du Soleil.

On le définit proprement le ſéjour du Soleil ſur l'horiſon, pour le diſtinguer du tems de l'obſcurité, ou du ſéjour du Soleil ſous l'horiſon, qui eſt appellé nuit.

Le Jour naturel, appellé auſſi Jour civil, eſt l'eſpace de tems que le Soleil met à faire une révolution autour de la terre, ou pour parler plus juſte, c'eſt le tems que la terre emploie à faire une révolution autour de ſon axe; les Grecs l'appellent plus proprement nicthéméron, comme qui diroit nuit & jour.

Il faut cependant obſerver que par ces mots de révolution de la terre autour de ſon axe, on ne doit pas entendre ici le tems qu'un point ou un méridien de la terre emploie à parcourir 360 degrés, mais le tems qui s'écoule depuis le paſſage du Soleil à un méridien, & le paſſage ſuivant du Soleil par ce même méridien; car, comme la terre avance ſur ſon orbite d'occident en orient, en même-tems qu'elle tourne ſur ſon axe, le Soleil repaſſe par le méridien un peu avant que la terre ait fait une révolution entière autour de ſon axe. Pour en ſentir la raiſon, il n'y a qu'à imaginer que le Soleil ſe meuve d'orient en occident autour de la terre pendant l'eſpace d'un an, comme il paroît le faire, & qu'en même-tems la terre tourne ſur ſon axe d'orient en occident, il eſt facile de voir qu'un point de la terre qui ſe ſera trouvé ſous le Soleil, s'y retrouvera de nouveau un peu avant que d'avoir fait un tour entier.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III p. 268.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 533.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom I. p. 228.

(*d*) Crev. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 148.

L'époque ou le commencement du Jour civil, est le terme où le Jour commence, & où finit le Jour précédent. Il est de quelque conséquence de fixer ce terme ; & il est certain que pour distinguer les Jours plus commodément, il faut se fixer à un moment où le Soleil occupe quelque partie facile à distinguer dans le ciel ; par conséquent le moment le plus propre à fixer le commencement du Jour, est celui dans lequel le Soleil passe par l'horison ou par le méridien. Or, comme de ces deux instans, le plus facile à déterminer par observation, est celui du passage par le méridien, il semble qu'on doit préférer de faire commencer le Jour naturel à minuit ou à midi ; en effet l'horison est souvent chargé de vapeurs ; d'ailleurs, le lever ou le coucher du Soleil sont sujets aux réfractions ; ainsi, il est difficile de les observer exactement. Car, les réfractions élevant le Soleil, font qu'il paroît sur l'horison, dans le tems qu'il est encore au-dessous, & par conséquent elles augmentent la durée du Jour artificiel ; on ne peut donc sçavoir exactement la durée du Jour par cette méthode, sans connoître bien les réfractions, & sans pouvoir observer facilement le Soleil à l'horison. Deux choses qui sont souvent susceptibles d'erreur. Cependant, comme le lever & le coucher du Soleil sont d'un autre côté le commencement & la fin du Jour artificiel, ils paroissent aussi être propres pour cette raison à marquer le commencement & la fin du Jour naturel ou civil.

Ceux qui commencent le Jour au lever du Soleil, ont l'avantage de sçavoir combien il y a de tems que le Soleil est levé ; ceux qui commencent le Jour au coucher, sçavent combien il leur reste de tems jusqu'à la fin du Jour ; ce qui peut être utile dans les voyages & les différens travaux. Mais, les uns & les autres sont obligés de calculer pour avoir l'heure du midi & celle de minuit.

Il n'est donc pas étonnant que les différens peuples commencent différemment leur Jour, puisque les raisons sont à peu près égales de part & d'autre.

Ainsi, 1.° les anciens Babyloniens, les Perses, les Syriens & plusieurs autres peuples de l'Orient, ceux qui habitent aujourd'hui les isles Baléares, & les Grecs modernes, &c. commencent leur Jour au lever du Soleil.

2.° Les anciens Athéniens & les Juifs, les Autrichiens, les Bohémiens, les Marcomans, les Siléfiens, les nations modernes & les Chinois, &c., le commencent au coucher du Soleil.

3.° Les anciens Ombriens & les anciens Arabes, aussi-bien que les Astronomes modernes le commencent à midi.

4.° Les Égyptiens & les Romains, les François modernes,

les Anglois, les Hollandois, les Allemans, les Espagnols & les Portugais, &c. à minuit.

C'étoit aussi à minuit que les anciens Égyptiens commençoient le Jour, & même le fameux Hipparque avoit introduit dans l'astronomie cette manière de compter, en quoi il a été suivi par Copernic & par plusieurs autres astronomes; mais, la plus grande partie des astronomes modernes a trouvé plus commode de commencer à midi.

Le Jour se divise en heures, comme le mois & la semaine en Jours.

Les Romains commençoient le Jour à minuit; ils partagerent l'espace d'un minuit à l'autre en plusieurs parties, auxquelles ils donnerent des noms pour les distinguer. Ils appellerent le minuit *inclinatio;* le tems de la nuit où les coqs ont accoûtumé de chanter, *gallicinium;* le point du Jour, *diluculum;* le midi, *meridies;* le coucher du Soleil, *suprema tempestas;* le soir, *vespera;* la nuit, *prima fax*, parce que l'on allume des bougies, des lampes, des flambeaux, dès que la nuit commence; & la durée de la nuit, *concubium.*

Par rapport aux Jours dont chaque mois est composé, ils les diviserent en fastes, néfastes, Jours de fêtes, Jours ouvriers & féries. Les Jours fastes étoient comme nous disons aujourd'hui les Jours d'audience, les Jours de palais. Les Jours néfastes étoient ceux pendant lesquels le barreau étoit fermé; les Jours de fêtes, ceux où il n'étoit pas permis de travailler, & tantôt c'étoit le Jour entier, tantôt jusqu'à midi seulement; & les féries qui souvent n'étoient point Jours de fêtes.

JOUR, *Dies*, Ἡμέρα, (*a*) étoit, ainsi que l'Ether, fils de l'Erebe & de la nuit, selon Hésiode. Ce Poëte allie le Jour avec l'Ether, parce que le nom par lequel les Grecs exprimoient le Jour, étoit du genre feminin. Il ne leur donne point cependant d'enfans; mais, par de nouvelles fictions, on trouva le moyen de ne les pas laisser inutiles à la production des Dieux. Cicéron dit après quelques généalogistes de l'Olympe, que l'Ether & le Jour étoient le pere & la mere du Ciel; il fait mention d'un Jupiter fils de l'Ether, & d'un autre Jupiter fils du Ciel, tous deux nés en Arcadie; il parle aussi d'un premier Mercure, qui avoit pour parens le Ciel & le Jour, & qui de son alliance avec la première Diane, eut le premier Amour; enfin, il nomme une première Vénus, qui tenoit la naissance du Ciel & du Jour.

JOUR DE L'AN, ou premier Jour de l'année. (*b*) Il a

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom I. pag. 194. Mem. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 2, 37. *& suiv.*

(*b*) Ovid. Fast. L. I. v. 73, 74. Plin. T. II. p. 447.

fort varié chez différens peuples par rapport au tems de sa célébration, mais il a toujours été en grande vénération.

Chez les Romains, le premier & le dernier Jour de l'an étoit consacré à Janus; ce qui a été cause qu'on le représente avec deux visages.

C'est des Romains que nous tenons cette coutume si ancienne des complimens du nouvel an. Avant que ce Jour fût écoulé, ils se faisoient visite les uns aux autres, & se donnoient des présens accompagnés de vœux réciproques. Lucien parle de cette coutume comme très-ancienne, & la rapporte au tems de Numa Pompilius.

Ovide a cette même cérémonie en vue dans le commencement de ses fastes :

Prospera lux oritur, linguisque animisque favete ;

Nunc dicenda bono sunt bona verba die.

Et Pline plus expressément, lorsqu'il dit : *Cur enim primum anni incipientis diem lætis precationibus invicem faustum ominamur?*

JOUR, *ou* JOURS DE FÉRIE, *Dies Feriales*, ou *Feriæ*, signifioient chez les Anciens des Jours consacrés à quelque Fête, & pendant lesquels on ne travailloit point, du verbe Latin *feriari*, être oisif, chommer, fêter.

Ce mot a totalement changé d'acception, & signifie présentement les Jours de travail, par opposition au Dimanche & aux Fêtes chommées.

JOURDAIN, (*a*) fleuve de la Palestine. Les Latins le nomment *Jordanis*, selon Pline ; les Grecs, Ἰορδάνης, *Jordanes* ; Pausanias l'appelle Ἰορδάνος, ce qui est conforme à l'Hébreu *Jarden*.

Ce fleuve est très-célebre dans les Livres sacrés. On prétend qu'il tire son nom de l'Hébreu *Jor*, qui signifie un ruisseau, & *Dan*, qui est une petite ville, près de la source de ce fleuve ; ou, selon d'autres, de deux ruisseaux, dont l'un s'appelle *Jor*, & l'autre *Dan*.

1.° Il n'est pas vrai que le Jourdain soit formé de deux ruisseaux, ni qu'il y en ait un qui s'appelle *Dan*, quoique la plupart des cartes Géographiques le marquent ainsi. L'origine visible du Jourdain est un petit ruisseau, qui a sa source dans le mont Liban, & sur lequel est située la petite ville de Dan, quatre lieues plus haut que Césarée de Philippes, où commence proprement le Jourdain, si nous en croyons D. Calmet. L'autre source du Jourdain, qui est la plus considérable, quoique la moins apparente, est le lac de Phiala, environ à quatre

(*a*) Plin. T. I. p. 261, 262. Strab. V. c. 15, 16. Joseph. de Bell. Judaïc, pag. 755. Pauf. pag. 298. Ptolem. L. p. 863.

lieues au midi de Césarée de Philippes. Ce lac a une communication par-dessous terre avec le Jourdain, & lui fournit assez d'eaux à Césarée, pour passer déja-là pour un fleuve.

2.° Le nom de *Dan*, est certainement beaucoup plus nouveau que celui de Jourdain. Nous sçavons qu'une colonie de la tribu de Dan, s'étant emparée de la ville de Laïs, lui donna le nom de Dan, à cause du chef de sa tribu. Cela n'arriva qu'après la mort de Josué, & pendant l'anarchie, qui suivit la mort des Anciens d'Israël, qui avoient vu les merveilles du Seigneur. Or, avant ce tems, le Jourdain étoit fort connu, & on ne voit pas qu'il ait jamais porté un autre nom. On pourroit peut-être, avec plus de raison, dériver le nom de *Jarden*, de l'Hébreu *Jarad*, descendre, à cause de la chûte & du cours rapide de ce fleuve.

Jusqu'ici nous avons principalement employé l'article de D. Calmet; nous l'interrompons ici pour rapporter une étymologie qui nous paroît plus vraisemblable; c'est celle que fournit le P. Hardouin, dans son nouveau Traité sur la situation du Paradis terrestre. Le nom du fleuve du Jourdain est dérivé, selon lui de *Jor-Eden*, c'est-à-dire, *fleuve de délices*; car, il seroit ridicule, dit ce Pere, de vouloir le dériver de *Jor-Dan*, puisque ce mot *Dan* ne commença à être en usage, dans cette contrée, que du tems de Josué & des Juges, au lieu que celui de Jourdain est infiniment plus ancien, & que de plus ce fleuve ne tire sa naissance que de la seule source de Panéas, & non de deux, comme les Auteurs de cette étymologie l'avoient faussement deviné.

Pline décrit ainsi les commencemens du Jourdain : » La » rivière du Jourdain sort de » la fontaine Panéas, qui a don» né son nom à la ville de Cé» sarée. Cette rivière est très» agréable; & autant que la » situation des lieux voisins le » lui permet, elle forme mille » détours, comme pour se prê» ter aux besoins des habitans, » & semble ne se rendre qu'à » regret dans le lac Asphalti» te.... Ainsi donc elle se ré» pand dans la première vallée » qu'elle rencontre, & y for» me un lac, que plusieurs » nomment le lac de Génésa» reth, autour duquel se voyent » plusieurs belles villes.» Reprenons la suite de l'article de Dom Calmet.

Le Jourdain depuis sa source, que nous prenons à Césarée de Philippes, coule dans l'espace d'environ cinquante lieues, jusqu'à son embouchure dans la mere Morte, autrement appellée le lac Asphaltite, où il se perd. Il forme dans son cours le lac Séméchon, à cinq ou six lieues de sa source. Delà il entre dans le lac de Tibériade, & passe tout au tra-

vers. Il déborde vers le tems de la moiſſon des orges, ou de la fête de Pâque. Les bords du Jourdain ſont couverts de joncs, de roſeaux, de cannes, de ſaules & d'autres arbres, qui font que, pendant l'été, on a aſſez de peine à voir l'eau de ce fleuve. On dit qu'il y a, pour ainſi dire, deux lits du Jourdain diſtingués l'un de l'autre; le premier eſt celui où ce fleuve coule, lorſqu'il eſt dans ſon état naturel; le ſecond eſt celui qu'il remplit lorſqu'il déborde.

Les Voyageurs remarquent que les lions ſe retirent, pendant l'été, dans les roſeaux, qui croiſſent le long de ce fleuve, & qu'ils ſont obligés d'en ſortir lorſque ce fleuve commence à s'enfler. C'eſt à quoi le prophete Jérémie fait alluſion, lorſqu'il compare les ennemis qui viennent attaquer Jéruſalem ou Babylone, à des lions qui ſont chaſſés de leurs forts par l'inondation du Jourdain. Zacharie nous repréſente les Princes de Juda, affligés de ſe voir éloignés de Jéruſalem, comme des lions qui rugiſſent, en voyant l'orgueil ou la hauteur du Jourdain ravagée.

Maundrell, dans ſon voyage, dit que la largeur du Jourdain, à l'endroit de Jéricho, au tems qu'il le vit, étoit d'environ ſoixante pieds, & ſa rapidité telle, qu'un homme n'auroit pu le paſſer à la nage.

Le long du Jourdain il y a aux deux côtés une grande plaine, qui s'étend depuis le lac de Tibériade, juſqu'à la mer Morte. Joſephe dit que cette plaine eſt longue de douze cens ſtades, large de cent vingt. Il ajoute que cette plaine eſt extrêmement aride pendant l'été, & que l'air en eſt mal-ſain, à cauſe de l'exceſſive chaleur. Il n'y a proprement que les bords du Jourdain qui ſoient arroſés; tout le reſte eſt déſert.

On ſçait par l'Écriture les miracles qui ſe firent dans le Jourdain, lorſque ce fleuve ſe partagea pour laiſſer un paſſage libre aux Hébreux ſous la conduite de Joſué; lorſqu'Élie & Éliſée le paſſerent en marchant ſur ſes eaux; lorſqu'Éliſée fit nager le fer de la coëgnée qui étoit tombé dans ce fleuve; lorſque le Sauveur du monde fut baptiſé dans le même fleuve, que le ciel s'ouvrit, & que le Saint-Eſprit deſcendit ſur lui.

Cette dernière circonſtance du baptême de Jeſus-Chriſt, dans le Jourdain, a donné aux Chrétiens une grande vénération pour ce fleuve, ſelon M. Fleuri. Lorſque Conſtantin le Grand, ſe ſentant près de ſa fin, demanda la grace du baptême aux Évêques, il leur dit, pour excuſer le délai qu'il avoit apporté juſqu'alors: » J'avois » eu deſſein de le recevoir » dans le fleuve du Jourdain, » où le Sauveur l'a reçu lui- » même pour nous montrer » l'exemple; mais, Dieu qui » connoît ce qui nous eſt le » plus utile, veut me faire

» ici cette faveur. » L'Hiſtorien cité ajoute : » C'étoit une » dévotion ordinaire, en ces » premiers tems, de ſe faire » baptiſer dans le Jourdain, » ou du moins de s'y baigner » comme font encore les Péle-» rins. »

Le petit Jourdain n'eſt autre choſe que le Jourdain quand il eſt près de ſa ſource, & avant qu'il ſoit groſſi par les eaux des fontaines & des ruiſſeaux qui s'y déchargent. Joſephe dit que les marais du lac Séméchôn s'étendent juſqu'à la délicieuſe campagne de Daphné, dont les fontaines nourriſſent le petit Jourdain, & le conduiſent dans le grand Jourdain, au-deſſous du temple du bœuf d'or ou du veau d'or. D. Calmet croit qu'au lieu de *Daphne* il faudroit lire *Dan*, & que Dan doit être placée beaucoup plus près du lac de Séméchon, qu'on ne la met ordinairement.

JOUVENCE, nymphe que Jupiter métamorphoſa en fontaine, aux eaux de laquelle il donna la vertu de rajeunir ceux & celles qui iroient s'y baigner.

JOZABAD, *Jozabad*, (a) Ἰεζεβὰθ, fils de Somer, étoit un des officiers de Joas roi de Juda. Il conſpira contre ce Prince, & le tua, aidé dans cet exécrable parricide, de Joſachar fils de Sémaath. Cela arriva, l'an 835 avant J. C.

JOZABAD, *Jozabad*, (b) nom commun à deux vaillans hommes de la tribu de Manaſſé, qui ſe retirerent auprès de David, lorſqu'il alloit à Sicéleg. Les Septante nomment l'un Ἰωζαβὰθ, & l'autre Ἰωζαβὰθ.

JOZABAD, *Jozabad*, (c) Ἰωζαβὰθ, le ſecond des enfans d'Obédédom, fut un des Lévites chargés de la garde des portes du temple.

JOZABAD, *Jozabad*, (d) Ἰωζαβὰδ, étoit à la tête de cent quatre-vingt mille hommes, tous gens prêts à combattre, ſous Joſaphat roi de Juda.

JOZABAD, *Jozabad*, (e) Ἰωζαβὰδ, un des chefs des Lévites, que Joſias chargea de donner à leurs collegues cinq mille menues bêtes & cinq cens bœufs, pour célébrer la Pâque.

JOZABED, *Jozabed*, (f) Ἰωζαβὰδ, fils de Joſué, fut un de ceux qui par l'ordre d'Eſdras délivrerent l'or, l'argent & les vaiſſeaux ſacrés aux Prêtres pour les ſacrifices, après le retour de la captivité.

J U

JUBA, *Juba*, Ἰόβας, (g) fils d'Hiempſal, regna ſur une partie de la Numidie & de

(a) Reg. L. IV. c. 12. v. 20, 21.
(b) Paral. L. I. c. 12. v. 20.
(c) Paral. L. I. c. 26. v. 4.
(d) Paral. L. II. c. 17. v. 18.
(e) Paral. L. II. c. 35. v. 9.
(f) Eſdr. L. I. c. 8 v. 33.
(g) Vell. Paterc. L. II. c. 54. Plut. T. I. p 731, 732. Cæſ. de Bell. Civil. L. II. pag. 553. & ſeq. Hirt. Panſ. de Bell. Afric, p. 755, & ſeq. Dio. Caſſ.

la Mauritanie. Pompée avoit étendu & amplifié les domaines du Roi son pere, lorsqu'il faisoit la guerre pour Sylla en Afrique. Juda, par un motif de reconnoissance, s'attacha à la cause de Pompée; c'est pourquoi, C. Scribonius Curion qui suivoit le parti contraire, étant passé en Afrique, Juba se déclara ouvertement contre lui. Il avoit d'ailleurs un motif de haine personnelle contre C. Scribonius Curion, qui, étant tribun du peuple, avoit proposé une loi pour confisquer son royaume & le réduire en province Romaine. Cette haine soutenue de grandes forces faisoit de Juba un ennemi redoutable pour C. Scribonius Curion, ou du moins contre lequel il falloit se mettre en garde avec soin, & tenir une conduite circonspecte & prudente. Mais, c'est de quoi n'étoit point capable ce jeune guerrier, présomptueux par caractère, & enflé des premiers succès qu'il eut en arrivant en Afrique.

Ayant obligé Attius Varus de s'enfermer dans Utique, l'an 49 avant Jesus-Christ, il l'y pressoit vivement. Déja on ne parloit que de se rendre, & l'on pressoit Attius Varus de ne pas vouloir tout perdre par une opiniâtre résistance. La disposition des esprits changea par l'arrivée d'un courrier de Juba, qui annonçoit que ce Prince venoit avec de grandes forces au secours d'Attius Varus & d'Utique.

C. Scribonius Curion en fut aussi averti. Mais, d'abord enflé de ses succès, & comptant sur la prospérité des armes de César en Espagne, il ne pouvoit se mettre dans l'esprit que le Roi de Mauritanie osât venir l'attaquer. Il fallut pourtant qu'il se le persuadât enfin, lorsque Juba n'étoit plus qu'à vingt-cinq milles d'Utique. Alors, il prit sagement le parti de se retirer.

Trois ans après, Juba, ayant été informé que César se trouvoit dans une situation défavorable, partit de son royaume avec de très-nombreuses troupes d'infanterie & de cavalerie, pour venir, en réunissant toutes les forces du parti, écraser un adversaire foible & mal accompagné. Un coup de la bonne fortune de César, ou plutôt l'effet de ses intrigues, écarta ce Prince, lorsqu'il étoit tout près de se joindre à Scipion. En effet, dès que Juba fut sorti de son royaume, Sittius sur les sollicitations de César y fit une irruption avec Bogud roi d'une partie de la Mauritanie. Il prit Cirta, capitale de la Numidie, & deux villes des Gétules. Delà il se répandoit dans les campagnes, il fatiguoit & inquiétoit les villes; de façon que Juba eut

pag. 172. *& seq.* Flor. p. 154. *& seq.* Strab. p. 829. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 317, Crév. Hist. Rom. Tom. VII. p. 427, 433. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 457.

peur de s'exposer à perdre ses propres États, tandis qu'il alloit soutenir une querelle étrangère. Il rebroussa donc chemin, laissant seulement à Scipion trente éléphans, qui même n'étoient pas encore instruits & dressés.

On peut juger combien l'arrivée de Juba auroit mis César en un grand danger, puisque malgré la retraite de ce Prince, il ne se croyoit pas assez fort pour se mesurer avec Scipion. Il se mesura cependant avec lui quelque tems après, & il le fit même avec avantage. Juba, ayant appris cette nouvelle, & recevant des lettres de Scipion, qui imploroit son secours, se détermina à quitter de nouveau son royaume, où il laissa Sabura pour faire la guerre à Sittius, & lui même il se mit en marche pour venir défendre ses amis contre César. La renommée publioit des choses effrayantes touchant les forces du Roi de Mauritanie. César s'avisa d'un expédient singulier pour rassurer ses soldats; ce fut d'enchérir encore sur la renommée.

Il les assembla & leur dit : » Je sçais que Juba arrive incessamment avec dix légions, » trente mille chevaux, cent » mille hommes armés à la légère, & trois cens éléphans. Que » les curieux de nouvelles cessent donc de faire des recherches inquietes, & de bâtir » des systêmes, & qu'ils s'en » rapportent à ce que je leur » annonce sur des avis certains; ou bien je les embarquerai sur le plus vieux de » mes vaisseaux, pour être » portés au gré des vents en » quelque terre que ce puisse » être. » Cette exagération produisit un effet merveilleux. Lorsque Juba fut arrivé, & qu'il se fut campé auprès de Scipion, mais séparément, il parut que ses troupes étoient beaucoup moindres qu'on ne se l'étoit imaginé. En effet, à l'exception de la cavalerie Numide & de l'infanterie légère, qui étoient nombreuses, le reste se réduisoit à trois légions, huit cens chevaux, & trente éléphans. Ainsi, les soldats de César, revenus de l'idée terrible qu'ils s'étoient faite de cette armée, passerent de la crainte au mépris, & firent aussi peu de cas du Roi de Mauritanie présent, qu'ils l'avoient appréhendé lorsqu'il étoit éloigné.

Si Juba à son arrivée déchut beaucoup auprès des troupes de César, il conserva bien l'ascendant qu'il avoit pris dès les commencemens sur Scipion. En arrivant, il trouva mauvais que ce Général portât la cotte d'armes couleur de pourpre, & il eut l'insolence de lui dire qu'il ne devoit pas user d'un vêtement pareil au sien. Scipion fut assez foible pour se rendre à cette remontrance. Il prit le blanc, laissant à ce Prince barbare la marque distinctive du commandement suprême.

Juba étoit plus redouté & mieux obéi dans l'armée de Scipion, que Scipion même. Un Sénateur de ce parti, nommé Aquinius, converſant en préſence des deux armées avec Saſerna officier de Céſar, Scipion, qui craignoit les déſertions, devenues depuis un tems très-fréquentes parmi ſes gens, le fit avertir qu'il ne convenoit point de s'entretenir avec les ennemis. Aquinius ne tint aucun compte de cette déſenſe, & renvoya le Meſſager de ſon Général. Mais, lorſqu'un Huiſſier de Juba fut venu lui dire : *Le Roi vous défend de continuer cet entretien*, il eut peur & ſe retira. C'eſt ainſi que les Romains ſe dégradoient euxmêmes, & que la fureur des partis aviliſſoient l'honneur commun de toute la nation.

Scipion & Juba avoient réuni toutes leurs forces, avant que Céſar eût entièrement raſſemblé les ſiennes. Il ne tarda pourtant pas beaucoup à recevoir de Sicile en différens voyages les troupes qu'il attendoit. Les deux armées étant alors complettes ſe diſpoſoient à en venir aux mains, & ſe tâtoient par de petits combats. Lorſque Céſar crut ſes troupes aſſez exercées, il chercha l'occaſion de terminer le différend par une bataille générale, qui ſe donna près de la ville de Thapſus. Son armée combattit avec un courage contre lequel ne purent tenir un inſtant les adverſaires. La déroute commença par les éléphans, qui accablés de fleches, & de pierres lancées avec la fronde, prirent la fuite ; & effarouchés juſqu'à la fureur, ils écraſerent les rangs qui avoient été formés derriere eux pour les ſoutenir, & ſe jetterent tout à travers les portes du camp, qui n'étoient encore qu'à demi-faites. La cavalerie Maure, deſtituée du ſecours des éléphans, ne fit aucune réſiſtance, & les légions de Céſar, pourſuivant leur avantage, entrerent avec les fuyards dans le camp de Scipion, & s'en emparerent. Les plus braves des ennemis ſe firent tuer en défendant leurs retranchemens ; les autres allerent regagner le camp d'où ils étoient partis la veille.

Après cette malheureuſe journée, Juba prit le parti de retourner dans ſon royaume, où il arriva après une fuite laborieuſe, ne marchant que de nuit, & ſe cachant durant le jour dans les métairies, qu'il trouvoit ſur ſon chemin. Sabura, ſon Lieutenant, avoit été défait & tué par Sittius. Ainſi, il ne lui reſtoit plus d'autre eſpérance, que de s'enfermer dans la ville de Zama, ſa capitale, qu'il avoit fortifiée avec un très-grand ſoin. Mais, il éprouva qu'un gouvernement barbare & féroce fait des ſujets infidèles. Avant que de partir, il avoit ordonné que l'on dreſſât dans la place publique de Zama un grand bûcher, déclarant qu'il préten-

doit, suppofé qu'il fût vaincu, égorger tous les habitans, faire jetter leurs corps sur ce bûcher, & s'y jetter ensuite lui-même pour y être consumé par les flammes avec tous ses trésors, ses femmes, & ses enfans. Une résolution si désespérée avoit fait horreur aux habitans de Zama, en sorte qu'ils apprirent avec joie la victoire de César; & lorsque Juba se présenta pour entrer dans la ville, ils lui en fermerent les portes. Ce fut en vain qu'il employa d'abord le ton d'autorité & les menaces, ensuite les prieres, il ne fut point écouté. Il se réduisit à demander au moins qu'on lui remît ses femmes & ses enfans; & il ne put rien obtenir. Il lui fallut donc prendre le parti de se retirer dans sa maison de campagne avec Pétreius, & un petit nombre de cavaliers qui l'avoient suivi.

Dans cet état d'abandon où il étoit, ceux de Zama ne laissoient pas encore de le craindre; & ils députerent à César pour le prier de venir à leur secours. César, qui étoit pour lors à Utique, se mit en marche dès le lendemain. Tout le païs lui fut ouvert, tous recoururent à sa clémence. Le malheureux Juba, n'ayant plus aucune ressource, ne songea qu'à chercher la mort. Pétreius & lui de concert se battirent l'un contre l'autre, dans le dessein de se tuer mutuellement. Mais, le plus fort triompha trop aisément du plus foible, & Pétreius seul fut tué. Juba, ayant tenté de se percer lui-même, & n'ayant pas eu ce courage inhumain, se fit tuer par un de ses esclaves, l'an 46, avant J. C.

JUBA, *Juba*, Ἰόβας. (a) fils du précédent, étoit un Prince encore plus distingué par l'étendue de ses lumières que par la grandeur de sa naissance. La manière dont les Anciens parlent du sçavoir de Juba, ne sçauroit nous en donner que des idées très-avantageuses; & parmi les gens de lettres, il n'y en a point qui ne doive être bien aise de connoitre l'histoire d'un tel Prince.

Juba, du côté de son pere, descendoit de Masinissa comme le prouvent évidemment ces termes d'une inscription que Spon & Reinésius témoignent avoir été trouvée à Carthagène. *Regi Jubæ, Regis Jubæ filio, Regis Hiempsalis nepoti, Regis Gulussæ pronepoti, Regis Massinissæ abnepoti.* Nous ne rapporterons point ici les différens passages des Auteurs qui pourroient servir à établir la vérité de ce fait. La plupart sont

(a) Plut. Tom. I. p. 572, 733, 955. Strab. pag. 288, 829, 831. Dio. Caff. p. 514. Pauf. p. 29. Suid. T. I. p. 1243. Plin. Tom. I. p. 143. *&* *seq.* Tom. II. 360, 371. *&* *seq.* Athen. p. 83, 170. *&* *seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 317, 318. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. p. 636, 638. Tom. VIII. p. 515. Hist. des Emp. T. I. p. 15, 73, 206, 477. Tom. II. pag. 38. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 457. *&* *suiv.*

obscurs, & le texte de notre monument ne souffre pas la moindre difficulté, il seroit assez inutile de rien dire pour en relever le mérite. Nous nous contenterons de remarquer que Juba, si l'on veut en croire le marbre dont il s'agit, descendoit de Masinissa par Gulussa le second de ses enfans, selon Appien, & le troisième, suivant Salluste, dont l'autorité doit l'emporter.

Il est donc constant que ses ancêtres ont tenu dans le monde un rang considérable. Une généalogie où entroient tant de Souverains, auroit dû contenter la vanité de ce Prince; mais, les plus grands hommes sur ce chapitre ne sont pas moins sujets que les autres aux illusions de l'amour propre, & ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on tâche de se faire jour à travers les ténebres de l'antiquité la plus reculée. Juba, par exemple, se prétendoit descendu d'Hercule. Ce Héros ne parcouroit guère de païs sans y laisser des vestiges de son passage. Dans le voyage d'Afrique, il tua Antée, & eut de Tingi femme du Géant, un fils appellé Sophax, dont les Souverains de Numidie, au rapport de Plutarque, s'imaginoient tirer leur origine. Nous aurions quelque penchant à croire que le fond de cette fable leur venoit de la Grece; il n'y a que les noms de changés. Phérécyde du moins, Auteur très-ancien, dit que d'Hercule & d'Iphinoé femme d'Antée naquit Palémon, dont vraisemblablement les Libyens ont fait leur Sophax.

Quoi qu'il en soit, Juba pour être considéré n'avoit besoin que de son mérite personnel; il étoit fils d'un Roi de même nom, célebre par son attachement au parti de Pompée, & encore plus par la fermeté avec laquelle il se donna la mort après la bataille de Thapsus, où ses troupes & celles de Scipion furent entièrement défaites. Juba encore enfant fut livré au vainqueur, qui en fit un des principaux ornemens de son triomphe. Ce Prince alors pouvoit avoir quatre ou cinq ans, & cela convient parfaitement avec les expressions qui ont été employées à ce sujet par Appien & par Plutarque. Il n'est pas possible aussi qu'il en eût davantage, témoin un endroit de Dion Cassius, où il est marqué expressément que dans la guerre qui s'éleva entre Auguste & M. Antoine, Juba combattit sous les étendards du premier, auquel la fameuse bataille d'Actium assura l'empire du monde. Elle se donna trente-un ans avant Jesus-Christ, tems auquel il seroit difficile que Juba en eût moins de vingt, lui qui étoit déja en état de porter les armes, & par conséquent nous pouvons supposer que sa naissance est anterieure à l'ere Chrétienne de cinquante-un ans ou environ.

Cependant, on ne doit pas passer sous silence un fait que

rapporte Suidas ; il assure que César, non content d'avoir mené son prisonnier en triomphe, le fit indignement fouetter ; mais, Suidas est un de ces Auteurs qu'on ne doit pas toujours croire sur leur parole. Dans l'article qui regarde Juba, quoique très-court, il s'est mépris plus d'une fois, & le tout pour avoir assez souvent puisé dans de mauvaises sources. Les Historiens, qui nous restent aujourd'hui, ne disent pas un mot du mauvais traitement fait à Juba. Il y a plus, Suidas prétend que la grande littérature de ce Prince lui sauva la vie ; mais, comment concilier cette circonstance avec le récit de Plutarque & d'Appien, qui conviennent l'un & l'autre que Juba étoit encore enfant, lorsque les Romains se rendirent maîtres de la Numidie ? Il fut heureux pour lui d'être tombé entre leurs mains ; les Lettres étoient peu cultivées en Afrique, & comme Plutarque l'a judicieusement observé, il acquit à Rome des lumières qui dans la suite l'égalerent aux plus sçavans Hommes qu'ait jamais eus la Grece. Delà nous concluons que les vainqueurs eurent grand soin de son éducation.

Ce Prince fit un long séjour à Rome, & il n'en sortit que pour aller prendre possession des États de son pere. Auguste les lui rendit, lorsque par la mort de M. Antoine il se vit le maître absolu de disposer des provinces de l'Empire. Sans doute les services de Juba lui avoient mérité ces marques de reconnoissance de la part de l'Empereur, qui dans le même tems lui fit épouser la jeune Cléopâtre. Suétone, qui lui donne le surnom de Sélène, de concert avec les autres, la dit fille de M. Antoine & de la célebre Cléopâtre. Les Chronologistes placent la mort de cette Princesse l'an de Rome 724, & sa fille par conséquent n'a pu être mariée à Juba que l'année suivante. Cette année pourroit bien être la première du regne de ce Prince, parce que Dion Cassius joint ensemble ces deux évenemens, sçavoir, son mariage & son rétablissement sur le trône de ses ancêtres.

Quatre ans après, Auguste ayant battu les Cantabres, en échange de la Numidie donna à Juba les royaumes qui avoient été autrefois sous la domination de Bocchus & de Bogud. Ces royaumes, au rapport de Pline, comprenoient les deux Mauritanies, la Césarienne & la Tingitane. Jol, que plusieurs Géographes croyent la même qu'Alger, étoit la capitale de la Césarienne. Juba, qui la rendit une des plus belles villes d'Afrique, la nomma Césarée, du nom de son bienfaiteur. La libéralité d'Auguste ne se borna point aux Mauritanies. Dion Cassius prétend qu'à ces provinces il ajouta les Gétules, qui anciennement faisoient partie du royaume de Masinissa & de celui de ses successeurs.

Lorsque César passa en Afrique, ces peuples naturellement inquiets & féroces prirent les armes contre Juba le pere. Une révolte si peu attendue déconcerta les projets qu'il avoit formés. Peut-être que son fils ne se souvint que trop d'une perfidie qui avoit beaucoup contribué aux disgraces de sa maison. Il est toujours dangereux de vouloir écouter son ressentiment. Les Gétules, que leur nouveau maître apparemment n'avoit point assez ménagés, entrerent dans les provinces de son obéissance. En vain Juba fit marcher des troupes pour s'opposer à leurs progrès, ses Généraux furent défaits, & les Romains perdirent beaucoup de monde dans cette action. De si malheureux commencemens pouvoient avoir des suites fâcheuses; Auguste, pour les prévenir, envoya une armée contre les rebelles. Cornélius Cossus, qui la commandoit, eut le bonheur de les battre, & sa victoire lui mérita le surnom de Gétulique. Dion Cassius place cet évenement l'an 6 de notre Ere vulgaire.

Cléopâtre ne vivoit plus alors. Les Historiens ne marquent pas l'année de sa mort, ils ne disent rien non plus du mariage de Juba avec Glaphyre, veuve d'Alexandre, fils d'Hérode. Josephe, le seul qui parle de ce mariage, a prétendu sans fondement que cette Princesse, après la mort de son mari, avoit épousé en troisièmes noces Archélaüs, roi de Judée; nous disons, sans fondement, parce que Glaphyre, de l'aveu même de Josephe, cessa de vivre l'an 7 de Jesus-Christ. Et il y a des preuves incontestables que Juba a regné long-tems depuis.

En effet, il paroit clairement par les caractères qui sont sur le revers d'une médaille de ce Prince, qu'elle a été frappée l'an 45 du regne de Juba, & de Jesus-Christ 16, suivant l'époque que nous en avons établie. Il est donc vrai que Juba a survécu à Glaphyre, qui avoit ou abandonné ce Prince, ou qui en avoit été répudiée. A cette raison, quoique décisive, nous en ajouterons une seconde qui n'est ni moins forte ni moins concluante. Strabon a composé le sixième livre de sa Géographie la cinquième année de l'empire de Tibere, & dans le dix-septième il dit en termes formels que Juba ne venoit que de mourir. Ne s'ensuit-il pas de-là que ce Roi étoit encore plein de vie dans un tems où il ne devoit plus être fait mention de Glaphyre, morte tant d'années auparavant? Ne seroit-on pas en droit aussi d'en inférer que l'ouvrage de Strabon a été achevé l'an de Jesus-Christ 23, ou environ? C'est à peu-près dans ce tems-là que Ptolémée succéda à Juba son pere, la vingt quatrième année de la même époque. Ce jeune Prince fils de Cléopâtre étoit déjà sur le trône; mais, à ca

juger par un texte de Tacite, son regne ne faisoit que de commencer.

Juba par la douceur du sien avoit sçu gagner le cœur de ses sujets. Sensibles à ses bienfaits, ils le mirent au nombre de leurs dieux, comme le témoignent Lactance & après lui Minucius Félix ; ce qui sans doute a donné lieu à saint Cyprien & à Tertullien d'écrire que les Maures avoient coutume de déférer à leurs Rois les honneurs de la Divinité. Celui-ci s'en étoit rendu plus digne qu'aucun de ses prédécesseurs ; aussi sa mémoire étoit en grande vénération chez les Maures, témoin Albin dans Tacite, qui pour les attacher plus fortement à son parti, prit le nom de Juba. Les étrangers avoient pour lui la même vénération que ses propres sujets. Les habitans de Carthagène, dans l'inscription que nous avons citée, s'expriment sur le chapitre de ce Roi dans les termes les plus honorables. Festus Aviénus nous apprend que ceux de Cadis l'avoient élu leur *Duumvir*, & Pausanias parle d'une statue que les Athéniens lui avoient érigée. Il étoit bien juste qu'une ville de tout tems consacrée aux Muses donnât des marques publiques de son estime à un Roi qui avoit rendu aux lettres des services si considérables.

DIGRESSION

Sur les ouvrages de Juba.

Suidas attribue à ce Prince plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste aujourd'hui que des fragmens ; mais, ces fragmens sont autant de preuves que Juba avoit fait de l'histoire le principal objet de ses études. Dans celle qu'il avoit publiée de différentes provinces, se trouvoit non-seulement la description des animaux & des plantes qui leur étoient particuliers, mais encore quantité de recherches intéressantes, & sur leur nature, & sur leurs propriétés. Les Naturalistes autrefois étoient un peu crédules, & on pourroit reprocher à Juba d'avoir débité bien des choses qui ne sont rien moins que probables ; telle est la résurrection d'un homme par la vertu de certaine plante qui croît dans l'Arabie. Pline, de qui on tient un fait si extraordinaire, a relevé quelques autres méprises de Juba, peut-être d'après Didyme, qui, au rapport de Suidas, avoit attaqué de dessein prémédité les écrits de ce Prince. Dans la République des lettres, on ne reconnoit point d'autre supériorité que celle du mérite ; les Rois mêmes, quand une fois ils ont pris place parmi les Auteurs, ne sont point exempts de la censure des critiques, & les gens de l'humeur de Didyme ne se laissent éblouir ni par le rang ni par les titres. Malgré les efforts de ce Grammairien, les Anciens ont rendu justice à Juba, & ses ouvrages ont été généralement estimés. La plupart étoient historiques,

& c'est par ceux-là que nous commencerons, sans néanmoins nous attacher à suivre l'ordre des tems, sur lequel, faute de monumens, on ne sçauroit rien dire de vraisemblable.

Il en faut excepter son histoire d'Arabie, qui certainement doit avoir été composée avant le départ de Caïus César pour son expédition d'Orient. Pline sera notre garant, & voici ses paroles : *Juba Rex, iis voluminibus quæ scripsit ad Caium Cæsarem Augusti filium, ardentem famâ Arabiæ, tradit contorti esse caudicis.* Le jeune Caïus souhaitoit passionnément de voir l'Arabie, & Juba pour lui faire sa cour, publia une histoire de ce païs ; elle étoit composée de plusieurs volumes, où l'Auteur avoit eu soin de rassembler nombre de choses très-curieuses par rapport aux animaux, aux pierres précieuses & aux plantes que produisent ces riches provinces. Pline au reste est le seul qui ait conservé quelques morceaux de ce grand ouvrage.

C'est à ses soins que le public est redevable de celui qui nous reste des antiquités d'Assyrie. Tatien & après lui saint Clément d'Alexandrie les attribuent à Juba. Ils ajoûtent que ce Prince avoit pris Bérose pour guide, Ecrivain dont la réputation justifie le discernement de Juba dans le choix de ses Auteurs.

Son histoire étoit tirée d'un ouvrage écrit en langue Punique. *Rex autem Juba*, dit Ammien Marcellin, *Punicorum confisus textu librorum*, &c. Cet ouvrage étoit de la façon d'Hiempsal son ayeul ; Sallluste du moins lui en fait honneur. Les Numides n'étoient donc point aussi barbares que Plutarque l'avance ; Masinissa, si l'on en croit Polybe, n'oublia rien pour les policer, & Micipsa son fils animé du même zele, suivant le témoignage de Strabon, avoit établi une colonie de Grecs à Cirthe capitale de ses États. Il paroît d'ailleurs que les Numides avoient leurs histoires particulières, & que Juba s'en étoit servi très-utilement. La sienne comprenoit plusieurs volumes ; le troisième est cité dans Plutarque, attention dont il faut lui tenir compte avec d'autant plus de justice, que Philostrate, Pollux, Pline & Elien, dans des endroits qui ont visiblement rapport à l'écrit de Juba dont il s'agit, ont négligé d'indiquer les sources où ils avoient puisé.

Les antiquités Romaines ont encore été plus maltraitées. Etienne de Byzance est le seul qui en allegue le premier & le second volume ; on ne sçauroit nier cependant qu'il n'y en eût un plus grand nombre. Sans cela, comment concevoir que Juba eût pu parler de la guerre d'Annibal & de l'expédition de Sylla contre Mithridate ?

Cet ouvrage avoit une liaison presque nécessaire avec celui qui dans Athénée est appelé Ὁμοιότητα ou Ressemblances.

Juba écrivoit pour les Grecs, & dans le dessein de leur donner une idée juste des charges, des coutumes & des magistrats de la République, il avoit joint à son Histoire Romaine le traité que nous venons de rapporter, & dans lequel il s'attachoit à instruire ses lecteurs par des termes usités chez eux, de choses qui sans une précaution si sage ne leur auroient jamais été connues que très-imparfaitement. Ce ne sont point ici des conjectures. Pour en être persuadé, il suffira de lire le passage d'Athénée qui a été indiqué, & auquel on pourroit en ajoûter deux de Plutarque qui ne paroissent ni moins précis ni moins formels.

Le premier de ces Auteurs fait encore mention d'une histoire des théatres par Juba. Hésychius & lui en citent le quatrième livre; il y étoit traité des danses, des instrumens de musique & de leurs différens inventeurs. C'est un des écrits de Juba que les tems ont le plus respecté, comme le montrent les divers fragmens qu'Hésychius, Athénée, l'auteur du grand Etymologicon & celui des Proverbes Grecs, en ont transmis jusqu'à nous.

L'histoire de la Peinture & des Peintres du même Prince, ne devoit être guere moins curieuse que la précédente. Ces deux ouvrages étoient différens. Quant au premier, la manière dont en parle Harpocration, ne laisse pas lieu de douter qu'il ne fût composé de plusieurs volumes. mais, il ne seroit pas aisé de dire combien il y en avoit. On sçait seulement que le second est allégué dans Photius. Nous n'avons rien de plus certain par rapport à l'autre traité. Harpocration s'est contenté de se servir de l'autorité du huitième livre.

Nous finirons ici avec les Anciens, le catalogue des écrits historiques de Juba. Ceux dont il reste à parler, roulent ou sur la Grammaire, ou sur la Médecine. C'est dans cette dernière classe qu'il faut ranger la description d'une plante que les Médecins appellent Euphorbion. Il paroît que cet ouvrage de Juba étoit beaucoup moins étendu que les précédens. Galien le désigne sous le titre de βιβλίδιον, ou *livret*, & nous avons dans Pline un passage qui nous en donne à peu près les mêmes idées. Le traité, dans lequel Juba avoit examiné la nature & les propriétés de différens animaux, a beaucoup de liaison avec celui dont nous venons de parler. De pareils écrits sont du ressort de la Médecine; & le dernier, suivant toutes les apparences, subsistoit encore du tems de Fulgence; il semble du moins qu'on pourroit le conclure avec quelque probabilité, d'un texte de cet Auteur, dont il ne sera point inutile de copier ici les paroles. *Concha etiam marina fingitur portari, quòd hujus generis animal toto corpore simul aperto in coitu misceatur, sicut*

ficut Juba in Physiologicis refert.

Restent maintenant les ouvrages de Grammaire composés par Juba; tel est celui qui dans Suidas est intitulé *de la corruption de la Diction*, auquel nous joindrions un traité des Metres, dont Servius & Priscien font mention, si la Latinité peu exacte de cet écrit ne faisoit voir clairement que le plus sûr est de le donner à quelque Grammairien nommé Juba, mais postérieur de plusieurs années au siecle d'Auguste. Nous ne porterons pas le même jugement de l'épigramme que rapporte Athénée; il n'y a pas de doute que Juba n'en soit l'auteur.

JUBA. *Voyez* Aigrettes.

JUBAL, *Jubal*, Ἰουβάλ, (*a*) fils de Lamech & d'Ada, fut le pere de tous ceux qui jouoient de la harpe & de l'orgue.

JUBELLIUS [Décius], *Decius Jubellius. Voyez* Décius.

JUBELLIUS [Cerrinus] TAURÉA, *Cerrinus Jubellius Taurea*, (*b*) étoit un des cavaliers Campaniens les plus distingués par leur naissance; mais, il les surpassoit tous en bravoure. Annibal avoit pour lui une considération particuliere, puisqu'il fut le seul de toute la ville de Capoue, que ce général Carthaginois admit à un repas qu'on lui donna dans la maison de ses hôtes Sténius & Pacuvius, le jour même qu'il fut reçu dans cette ville, l'an 216 avant Jesus-Christ.

Cerrinus Jubellius Tauréa avoit servi autrefois dans les armées Romaines, & on assure que le seul Claudius Asellus, Romain, étoit capable de lui être comparé. Q. Fabius, sur la nouvelle qu'Annibal étoit parti pour se rendre dans l'Apulie, s'étant avancé du côté de Capoue, Cerrinus Jubellius Tauréa poussa un jour son cheval jusqu'aux retranchemens des Romains; & ayant longtems cherché des yeux Claudius Asellus, comme il vit qu'on étoit disposé à l'écouter, il demanda à haute voix où étoit Claudius Asellus? Pourquoi il ne venoit pas, les armes à la main, décider avec lui une question qu'ils avoient souvent agitée de paroles, au sujet de la valeur? Pourquoi ne se présentoit-il pas, pour remporter sur lui, par sa victoire, les dépouilles opimes, ou les lui céder par sa défaite?

Claudius Asellus, ayant été informé de ce défi, ne différa qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour obtenir de son Général la permission de l'accepter. Aussi-tôt il prit ses armes; & s'étant avancé hors des portes du camp, il appella Cerrinus Jubellius Tauréa par son nom, & lui déclara qu'il étoit prêt à se battre contre lui où il voudroit. Déjà, pour être témoins

(*a*) Genes. c. 4. v. 21.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 8, 47. L. XXVI. c. 15. Cicer in L. Pison. c. 19. Roll. Hist. Rom. Tom. III. p. 323, 324, 447.

de ce combat, les Romains étoient sortis en foule de leur camp, & les Campaniens s'étoient placés, non-seulement sur les retranchemens du leur, mais même sur les murailles de leur ville, lorsque les deux athletes, après s'être menacés par des discours pleins de fierté, fondirent l'un sur l'autre, la lance à la main. Ensuite, faisant faire à leurs chevaux divers mouvemens, avec plus d'ostentation, que de réalité, ils tiroient le combat en longueur, sans se faire aucune blessure. » Ce sera ici un com» bat de chevaux, & non de » cavaliers, dit alors le Cam» panien, à moins que nous ne » descendions dans ce chemin » creux & étroit. Là, n'ayant » pas la liberté de nous écar» ter, nous nous serrerons de » près. « Il n'eut pas si-tôt achevé de parler que Claudius Asellus poussa son cheval en bas. Mais, Cerrinus Jubellius Tauréa, plus brave de paroles que d'effets, se retira, en disant : *Voilà l'âne dans le fossé ;* ce qui passa dans la suite en proverbe. Claudius Asellus rentra dans la plaine ; & ayant fait faire plusieurs tours à son cheval, ne trouvant plus d'ennemi, il reprocha à Cerrinus Jubellius Tauréa sa lâcheté, & rentra dans le camp, où tout le monde le reçut avec joie, en le félicitant de sa victoire.

Quelques Historiens ajoûtent à ce combat quelque une circonstance, que l'opinion commune a adoptée comme certaine, mais qui est plus merveilleuse que vraisemblable. Ils content que Claudius Asellus s'étant mis à poursuivre Cerrinus Jubellius Tauréa, qui s'enfuyoit dans la ville, entra avec lui par la porte, & sortit ensuite par une porte opposée, sans que les ennemis, étonnés d'une audace si prodigieuse, lui fissent aucun mal.

Nous remarquerons en passant, que cette expression, *voilà l'âne dans le fossé*, n'est pas tout-à-fait le sens du Latin. Il n'est pas aisé de faire ici l'application du sens ordinaire de ce proverbe. Cerrinus Jubellius Tauréa, par le mot *cantherium*, qui vient de *κανθήλιος*, âne, fait allusion au surnom du Romain, qui étoit Asellus.

Les Romains étant rentrés dans Capoue, l'an 211 avant Jesus-Christ, Q. Fulvius Flaccus, leur général, fit punir du dernier supplice tous les Sénateurs Campaniens ; & comme il étoit près de descendre de son tribunal, Cerrinus Jubellius Tauréa ayant traversé la ville & percé la foule, l'appella à haute voix par son nom. Alors, s'étant rassis, étonné d'une apostrophe si brusque & si inopinée, il attendoit ce que ce pouvoit être, quand Cerrinus Jubellius Tauréa prenant la parole : » Ordonne, dit-il, » qu'on me fasse aussi mourir, » afin que tu puisses te vanter » d'avoir ôté la vie à un hom» me plus brave que toi. « Q.

Fulvius Flaccus répondit qu'il falloit qu'il eût perdu l'esprit pour parler ainsi ; qu'un arrêt du Sénat qu'il venoit de recevoir, lui défendoit d'user contre lui d'aucune violence, quand il le voudroit. » Puisqu'après » avoir vu la prise de Capoue, » ma patrie, reprit Cerrinus » Jubellius Tauréa, après » avoir perdu tous mes amis & » mes proches, avoir tué de » ma main ma femme & mes » enfans, pour les soustraire » aux outrages dont ils étoient » menacés, je ne puis obtenir » par grace la mort qu'on a » donnée à mes concitoyens, » c'est à mon courage de me » delivrer d'une vie qui m'est » insupportable. « Après ces paroles, il tira un poignard qu'il tenoit caché sous sa robe; & s'en étant percé le sein, il alla tomber mourant aux pieds du proconsul Romain.

JUBILLIUS, *Jubillius*, (*a*) Roi des Hermundures, se joignit, vers l'an de Jesus-Christ 55, à Vangion & à Sidon, pour déposséder Vannius que Drusus avoit établi Roi des Sueves.

JUCADAM, *Jucadam*, (*b*) ville de Palestine dans la tribu de Juda.

JUD, *ou* JUDA, *Jud*, (*c*) *Juda*, ville de la Palestine dans la tribu de Dan.

JUDA, *Judas*, Ἰούδας, (*d*) quatrième fils de Jacob & de Lia, naquit en Mésopotamie, l'an du monde 2249, & 1751 avant Jesus-Christ. Ce fut lui qui conseilla à ses freres de vendre Joseph aux marchands Ismaëlites, plutôt que de tremper leurs mains dans son sang.

Ayant ensuite quitté ses freres, il se retira chez un homme d'Odollam, qui s'appelloit Hiram; & il épousa en ce lieu la fille d'un Chananéen nommé Sué. Il en eut trois fils, Her, Onan & Séla. Il maria Her à une fille nommée Thamar. Her étoit un scélérat, que Dieu frappa de mort pour ses crimes. Juda dit à Onan son second fils, de prendre la veuve de son frere, qui étoit mort sans enfans, & de lui susciter des descendans; mais, Onan par une action abominable, empêchoit Thamar de devenir mere. C'est pourquoi, le Seigneur le frappa aussi de mort. Juda, craignant de donner Séla son troisième fils à sa bru, l'amusoit par des promesses, sans en venir à l'exécution. C'est pourquoi, Thamar se déguisa, prit l'habit d'une courtisanne, & se mit sur un chemin où Juda devoit passer. Juda s'étant donc approché de Thamar, elle conçut, & enfanta deux fils, dont l'un fut nommé Pharès, & l'autre Zara. On peut voir les articles de Thamar, de Pharès & de Zara.

(*a*) Tacit. Annal. L. XII. c. 29.
(*b*) Josu. c. 15. v. 56.
(*c*) Josu. c. 19. v. 45.
(*d*) Genes. c. 29. v. 35. c. 35. v. 22. c. 37. v. 26. *& seq.* c. 38. v. 1. *& seq.* c. 49. v. 8. *& seq.* Numer. c. 1. v. 26, 27. Just. L. XXXVI. c. 2.

Juda fut toujours regardé comme le premier & le plus distingué des enfans de Jacob. Sa tribu fut la plus puissante & la plus nombreuse. Il semble que les privileges de premier-né passerent de Ruben à lui, après l'inceste que commit Ruben avec Bala, femme de son pere. Voici la bénédiction que Jacob donna à Juda au lit de la mort : » Juda, vos freres vous » loueront ; notre main s'ap- » pesantira sur la tête de vos » ennemis ; les enfans de votre » pere s'inclineront profondé- » ment devant vous. Juda est un » jeune lion. Vous êtes allé, ô » mon fils, pour ravir votre » proie; vous vous êtes reposé, » & vous vous êtes couché » comme un lion. Qui osera le » réveiller ? Le sceptre ne sera » point ôté de Juda, & le Prin- » ce ne sortira point de sa ra- » ce, jusqu'à la venue de celui » qui doit être envoyé, & qui » sera l'attente des nations. « Cet endroit contient une promesse, que la royauté ne sortira point de sa famille, & que le Messie en tirera sa naissance. Jacob ajoûta : » Il liera son ânon » à la vigne; & vous attache- » rez, mon fils, votre ânesse au » cep de la vigne. Il lavera sa » robe dans le vin, & son man- » teau dans le sang du raisin. » Ses yeux sont plus beaux que » le vin, & ses dents plus » blanches que la neige, ou, » selon une autre version, ses » yeux sont rubiconds à cause » du vin, & ses dents sont blan- » ches à cause du lait. « Tout cela marquoit la fécondité de son pais.

Le lot de Juda occupoit toute la partie méridionale de la Palestine ; & les tribus de Siméon & de Dan possédérent plusieurs villes, qui d'abord avoient été attribuées à Juda. Cette tribu étoit si nombreuse, qu'au sortir de l'Égypte, elle étoit composée de soixante - quatorze mille six cens hommes capables de porter les armes. La royauté passa de la tribu de Benjamin, d'où étoient Saül & Isboseth, dans celle de Juda, qui étoit la tribu de David & des Rois ses successeurs jusqu'à la captivité de Babylone. Depuis le retour de la captivité, quoique cette tribu ne regnât pas, elle occupoit toujours néanmoins la première place ; elle donnoit le sceptre à ceux qui regnoient, elle réunissoit en quelque sorte toute la nation des Hébreux dans elle-même, & on ne les connoissoit que sous le nom de *Judæi*, Juifs, descendans de Juda.

Le testament des douze patriarches fait prononcer à Juda une prophétie concernant le Messie ; mais, l'on voit bien qu'elle a été faite après coup.

Le nom de Juda, quand il est opposé à Israel, désigne le royaume des dix tribus ou de Samarie, par opposition à celui de Juda & des descendans de David.

Une des principales prérogatives de cette tribu, est d'a-

voir conservé le dépôt de la vraie religion, & l'exercice public du sacerdoce & des cérémonies de la loi, dans le temple de Jérusalem, pendant que les dix tribus s'abandonnoient au culte des veaux d'or & à l'idolâtrie.

JUDACILIUS, *Judacilius*, (*a*) né à Asculum, fut un des chefs de la guerre des alliés. C'étoit un homme de vigueur & de courage.

L'an 89 avant l'ere Chrétienne, voyant sa patrie près d'être prise par les Romains, il voulut tenter un dernier effort pour la délivrer. Il assembla donc huit cohortes, & se mettant en marche il dépêcha un courrier aux Asculans pour les avertir de se rendre attentifs à son arrivée, & de faire une sortie sur les assiégeans, pendant qu'il attaqueroit leurs retranchemens par dehors. Il espéroit que les Romains, enfermés entre les deux attaques, pourroient se trouver déconcertés, & que peut-être auroit-il occasion de les bien battre, & de les forcer ainsi à lever le siege. Le plan n'étoit pas mal conçu ; mais, le courage manqua aux habitans, en sorte que tout ce que put faire Judacilius, ce fut de pénétrer dans la ville avec une partie de ceux qui l'avoient accompagné. Il fit à ses compatriotes les plus vifs reproches de leur lâcheté ; & voyant qu'il ne restoit plus d'espérance, il résolut de mourir. Mais, auparavant il voulut se venger de ses ennemis, qui s'étoient fait souvent un plaisir de s'opposer à ses desseins, & qui tout récemment avoient empêché l'exécution de ses derniers ordres. Comme il étoit le plus fort dans la ville, il les fit tous arrêter & mettre à mort.

Après avoir satisfait sa vengeance, il crut travailler pour sa gloire en renouvellant l'exemple que Vibius Virius avoit donné lors de la prise de Capoue. Il invita ses amis à un grand repas, & là il les exhorta à prévenir avec lui par une mort volontaire le désastre de leur commune patrie. Tous louerent son courage, mais aucun ne voulut l'imiter. Il prit donc seul du poison ; & comme il avoit eu la précaution de faire dresser un bûcher, il se fit porter au haut, & ordonna à ses amis d'y mettre le feu. Ainsi périt ce brave homme, séduit sans doute par l'idée de gloire que l'antiquité payenne attachoit à l'homicide de soi-même. Mais, quelle gloire mérite, selon les lumières même de la simple raison, une mort inutile au public & à la cause commune, & dont tout le fruit ne peut jamais se terminer qu'à préserver celui qui se la donne, de maux qu'il redoute encore plus que la mort ?

JUDAIA, *Judaia*, A'sia,

(*a*) Crév. Hist. Rom. T. V. p. 525. & *suiv.*

(*a*) seconde femme d'Ezra, devint mere de Jared, d'Héber & d'Ieuthiel.

JUDAIQUE [Année]. *Voyez* Année.

JUDAS, *Judas*, Ἰούδας, (*b*) un des grands-Prêtres des Juifs, depuis la captivité de Babylone, étoit, selon Josephe, fils d'Eliasib, auquel il succéda. Il fut pere de Jean, qu'il eut pour successeur. Judas est le même qui est nommé Joiada au second livre d'Esdras.

JUDAS, *Judas*, Ἰούδας (*c*) surnommé Maccabée, succéda à Mathias son pere, dans la charge de chef du peuple de Dieu, l'an 162 avant Jesus-Christ, & fut assisté par tous ses freres & par tous ceux qui s'étoient joints à son pere, & ils combattirent avec joie pour la défense d'Israël.

Le premier livre des Maccabées fait le plus grand éloge de Judas Maccabée. » Ce fut » lui, dit l'auteur de ce livre, » qui accrut la gloire de son » peuple; il se revêtit de la » cuirasse comme un géant, & » se couvroit de ses armes dans » les combats; il donna des » batailles, & son épée étoit la » protection de tout le camp. » Il devint semblable à un lion » dans ses grandes actions, & » à un lionceau qui rugit en » voyant sa proie. Il poursui» vit les méchans en les cher» chant de tous côtés, & il fit » périr par le feu ceux qui » troubloient son peuple. La » terreur de son nom fit fuir ses » ennemis devant lui; tous ceux » qui commettoient l'iniquité, » furent dans le trouble, & son » bras procura le salut du peu» ple. Ses exploits, qui irrite» rent plusieurs Rois, furent » en même-tems la joie de Ja» cob, & sa mémoire sera éter» nellement en bénédiction. Il » parcourut les villes de Ju» da, il en chassa les impies, » & il détourna la colere de » Dieu de dessus Israël. Son nom » devint célebre jusqu'aux ex» trêmités du monde, & il » rassembla ceux qui étoient » près de périr. «

Une des premières expéditions de Judas Maccabée fut contre Apollonius, Gouverneur de Samarie pour le Roi Antiochus Épiphane. Ce Gouverneur, ayant appris les progrès de Judas Maccabée, marcha contre lui, & Judas Maccabée alla à sa rencontre, le combattit, le défit, & le tua avec un grand nombre des siens. Il pilla ensuite son camp, rapporta son épée en triomphe, & demeura ainsi pleinement victorieux.

Il assembla après cela une armée très-considérable, & Séron Gouverneur de la basse Syrie, qui avoit reçu ordre du

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 18.

(*b*) Esdr. L. II. c. 12. v. 10. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 381.

(*c*) Isaï. c. 63. v. 1. Maccab. L. I. c. 2. *& seq.* L. II. c. 8. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 412. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 692. *& suiv.* T. V. p. 159. *& suiv.*

Roi Antiochus de réprimer l'audace de ces révoltés, vint avec tout ce qu'il avoit de troupes & avec les Juifs impies & traîtres à leur patrie qui s'étoient retirés auprès de lui, se camper près d'un village de la Judée, nommé Béthoron. Judas Maccabée marcha contre lui pour le combattre ; mais, voyant que ses soldats n'y étoient pas disposés, tant à cause de la multitude des ennemis, que parce qu'il y avoit long-tems qu'ils n'avoient mangé, il leur représenta que la victoire ne dépend pas du grand nombre d'hommes, mais de la confiance que l'on a en Dieu ; qu'ils pouvoient le voir par l'exemple de leurs ancêtres qui avoient remporté tant de glorieuses victoires sur des multitudes innombrables d'ennemis, parce qu'ils combattoient pour la défense de leurs loix, & pour le salut de leurs femmes & de leurs enfans ; & qu'ainsi rien ne seroit capable de leur résister, puisqu'ils avoient la justice de leur côté, & que la force qu'elle donne est invincible. Ces paroles les animerent de telle sorte que méprisant cette armée si redoutable de Syriens, ils les attaquerent, les rompirent, tuerent leur Général, les mirent en fuite, & les poursuivirent jusqu'au lieu nommé le Champ. Huit cens demeurerent morts sur la place, & le reste se sauva dans le païs voisin de la mer.

Le Roi Antiochus fut si irrité de la défaite de ses deux Généraux, qu'il ne se contenta pas de rassembler toutes ses forces, il prit encore à sa solde des soldats dans les isles, & résolut de marcher au commencement du printems contre les Juifs. Mais, il se trouva alors dans la nécessité d'aller dans la Perse ; & en partant il laissa la conduite des affaires à Lysias, à qui il ordonna sur-tout de ruiner toute la Judée. Lysias choisit entre les plus grands capitaines & ceux en qui le Roi se fioit le plus, Ptolémée & Dorymène, Gorgias & Nicanor, & les envoya en Judée avec quarante mille hommes de pied & sept mille chevaux. Lorsqu'ils furent arrivés à Emmaüs & campés dans la plaine qui en étoit proche, ils y furent renforcés du secours des Syriens & des nations voisines, & de grand nombre de Juifs. Il y vint aussi quelques marchands avec de l'argent pour acheter des esclaves, & avec des menottes pour les enchaîner. Judas Maccabée, voyant cette grande multitude d'ennemis, exhorta ses soldats à ne rien craindre, mais à mettre toute leur confiance en Dieu, & à se revêtir d'un sac comme faisoient leurs peres dans les grands périls, pour le prier de leur donner la victoire, puisque c'étoit le moyen d'attirer sa miséricorde & d'obtenir de lui la force de surmonter leurs ennemis. Il nomma ensuite des mestres-de-camp & des capitaines pour commander

les troupes selon qu'il se pratiquoit anciennement, & renvoya les nouveaux mariés & ceux qui avoient depuis peu acheté des héritages, de crainte que le déplaisir de quitter leurs femmes & leur bien ne leur abattît le cœur, & il harangua ses soldats en cette manière : » Nous » ne rencontrerons jamais d'occasion où il nous importe tant » de témoigner du courage & » de mépriser le péril, puisque » si nous combattons généreusement, notre liberté sera la » récompense de notre valeur, » & que quelque désirable » qu'elle soit par elle-même, » nous devons d'autant plus la » souhaiter que nous ne sçaurions sans elle conserver notre sainte religion. Considérez » donc que l'évenement de cette journée, ou nous comblera » de bonheur en nous donnant » moyen d'observer en paix les » loix & les coûtumes de nos » peres, ou nous plongera dans » toutes sortes de miseres & » nous couvrira d'infamie, si » faute de cœur nous sommes » cause que ce qui reste de notre nation soit entièrement » exterminé. Souvenez-vous » que les lâches ne peuvent non » plus que les vaillans, éviter » la mort ; mais que l'on acquiert une gloire immortelle » en exposant sa vie pour sa » religion & pour son païs ; & » ne doutez point qu'allant au » combat avec une ferme résolution de mourir ou de » vaincre, la journée de de» main ne nous fasse triompher » de vos ennemis. «

Ces paroles de Judas Maccabée les animerent ; & sur l'avis qu'il eut que Gorgias, conduit par quelques transfuges Juifs, venoit pour le charger la nuit avec mille chevaux & cinq mille hommes de pied, il résolut pour le prévenir d'aller en ce même tems attaquer le camp des ennemis, qui seroit alors affoibli de ce nombre d'hommes. Ainsi, après avoir fait manger ses gens & allumé plusieurs feux, il marcha à la faveur des ténèbres vers Emmaüs. Gorgias ne manqua pas de venir ; & comme il ne trouva personne dans le camp des Juifs, il crut que la peur les avoit obligés de se retirer pour se cacher dans les montagnes, & marcha pour les y aller chercher. Judas Maccabée arriva au point du jour au camp des ennemis avec trois mille hommes seulement & très-mal armés, tant ils étoient misérables. Lorsqu'il vit que ceux qu'il vouloit attaquer, étoient si bien armés, & leur camp si bien retranché, il dit à ses gens que quand même ils seroient tout nus, ils ne devoient rien appréhender, & que Dieu voyant qu'ils ne craignoient point d'attaquer en cet état un si grand nombre d'ennemis & si bien armés, leur donneroit assurément la victoire. Il commanda ensuite de sonner la charge. La surprise & l'étonnement des ennemis furent si grands, qu'il y en eut d'abord beaucoup de tués,

& on poursuivit les autres jusqu'à Gadara, & jusqu'aux campagnes d'Idumée, d'Azot & de Jamnia, ensorte qu'ils y perdirent trois mille hommes. Judas Maccabée défendit aux siens de s'amuser au pillage, parce qu'il leur restoit à combattre Gorgias, & qu'ils pourroient, après l'avoir vaincu, s'enrichir à leur aise de tant de dépouilles.

Comme il parloit encore, on vit paroître sur un lieu élevé, Gorgias qui revenoit avec ses troupes. Lorsqu'il apperçut le carnage de l'armée du Roi & le camp tout plein de feu & de fumée, il n'eut pas de peine à comprendre ce qui étoit arrivé ; & voyant Judas Maccabée qui se préparoit à l'attaquer, il fut saisi d'une telle crainte qu'il se retira. Ainsi, Judas Maccabée le mit en fuite sans combattre, & permit alors à ses gens d'aller au pillage. Ils trouverent quantité d'or, d'argent, d'écarlatte, & de pourpre, & s'en retournerent avec une très-grande joie, en chantant des hymnes à la louange de Dieu comme à l'auteur de cette victoire qui contribua tant au recouvrement de leur liberté.

L'année suivante, Lysias pour réparer la honte d'une telle perte, assembla une nouvelle armée composée de troupes choisies jusqu'au nombre de soixante mille hommes de pied & cinq mille chevaux, entra dans la Judée, & vint à travers les montagnes se camper à Bethsura. Judas Maccabée marcha au-devant de lui avec dix mille hommes ; & voyant quelle étoit la force de ses ennemis, il pria Dieu de lui être favorable, mit sa confiance en son assistance, attaqua leur avant-garde, la rompit, leur tua cinq mille hommes, & jetta une telle terreur dans l'esprit des autres, que Lysias voyant que les Juifs étoient résolus de périr ou de recouvrer leur liberté, & apprehendant beaucoup plus leur désespoir que leurs forces, se retira à Antioche avec le reste de son armée. Il y prit à sa solde des étrangers, & se prepara à rentrer dans la Judée avec une armée encore plus puissante que la premiere.

Cependant, Judas Maccabée, après avoir remporté de si grands avantages sur les Généraux des armées d'Antiochus, persuada aux Juifs d'aller à Jérusalem rendre à Dieu les actions de graces, qu'ils lui devoient, purifier son temple, & lui offrir des sacrifices. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils trouverent que les portes en avoient été brûlées, & que son enceinte étoit pleine de buissons qui y étoient crûs d'eux-mêmes, depuis qu'il avoit été entiérement abandonné. Une si grande désolation tira des soupirs de leur cœur & des larmes de leurs yeux, & Judas Maccabée, après avoir commandé une partie de ses troupes pour assiéger la forteresse, mit des premiers la main à l'œuvre pour purifier le temple. Après que

cela eut été fait avec grand soin, il y fit mettre un chandelier, une table, & un autel d'or tout neufs. Il y fit aussi attacher de nouvelles portes, & tendre des voiles dessus. Il commanda ensuite de détruire l'autel des holocaustes, parce qu'il avoit été profané, & en fit construire un nouveau avec des pierres qui n'avoient point été polies par le marteau. Le vingt-cinquième jour du mois de Chasleu, on alluma les lampes du chandelier, on encensa l'autel, on mit des pains sur la table, & on offrit des holocaustes sur l'autel nouveau; ce qui arriva le même jour, que le temple, trois ans auparavant, avoit été si indignement profané par Antiochus & rendu désert.

Judas Maccabée célébra durant huit jours avec tout le peuple, par des sacrifices solemnels la fête de la restauration du temple; & il n'y eut point de plaisir honnête que l'on ne prît durant ce tems. Ce n'étoit que festins publics; l'air retentissoit des hymnes & des cantiques que l'on chantoit à la louange de Dieu; & la joie fut si grande de voir, après tant d'années & lorsqu'on l'espéroit le moins, rétablir les anciennes coûtumes & l'exercice de la religion Juive, qu'il fut ordonné que l'on en feroit tous les ans une fête qui continueroit durant huit jours. Elle s'est toujours observée depuis, dit Josephe; & on la nomme, ajoûte-t-il, la fête des lumières, parce que ce bonheur, qui fut comme une agréable lumière qui dissipa les ténebres de nos si longues souffrances, vint à paroître dans un tems où nous n'osions nous le promettre.

Judas Maccabée fit ensuite refaire les murailles de la ville, les fortifia de grosses tours, & y mit des gens de guerre pour résister aux ennemis. Il fortifia aussi la ville de Bethsura, pour s'en servir comme d'une forteresse contre leurs efforts.

Les peuples voisins, ne pouvant souffrir de voir ainsi comme ressusciter la puissance de la nation Juive, dresserent des embûches aux Juifs, & en tuerent plusieurs. Judas Maccabée, qui étoit continuellement en campagne pour empêcher leurs courses, attaqua en ce même-tems l'Acrabatène, y tua un grand nombre d'Iduméens descendus d'Esaü, & en rapporta un grand butin. Il prit aussi le fort d'où les fils de Béan leur Prince incommodoient les Juifs, tua ceux qui le défendoient, & y mit le feu. Il marcha après cela contre les Ammonites qui étoient en grand nombre & commandés par Timothée, les vainquit, prit sur eux de force la ville de Gazer, la pilla, la brûla, & emmena captifs tous ses habitans. Mais, aussi-tôt que les nations d'alentour sçurent qu'il s'en étoit retourné à Jérusalem, elles assemblerent toutes leurs forces, & attaquerent les Juifs qui demeuroient sur les frontières de Galaad. Ils s'enfuirent

dans le château de Dathéman, & manderent à Judas le danger où ils étoient de tomber entre les mains de Timothée. Il reçut aussi en même-tems d'autres lettres des Galiléens, par lesquelles ils lui donnoient avis que ceux de Ptolémaïde, de Tyr, de Sidon, & autres peuples voisins, s'assembloient pour les attaquer.

Judas Maccabée, pour pourvoir aux besoins de ces deux peuples qui se trouvoient menacés en même-tems, donna trois mille hommes choisis à Simon son frere, pour aller au secours des Juifs de la Galilée; & lui, avec Jonathas son autre frere & huit mille hommes de guerre, marcha vers Galaad, & laissa le reste de ses troupes pour la garde de la Judée, sous la conduite de Joseph, fils de Zacharie, & d'Azarias; avec ordre de veiller soigneusement à la conservation de cette province, & de ne s'engager dans aucun combat jusqu'à son retour.

Aussi-tôt que Simon fut arrivé en Galilée, il combattit les ennemis, les mit en fuite, les poursuivit jusqu'aux portes de Ptolémaïde, retira d'entre leurs mains les Juifs qu'ils avoient faits prisonniers, & s'en retourna en Judée avec quantité de butin.

Judas, d'un autre côté, accompagné de son frere Jonathas, après avoir passé le Jourdain & & marché durant trois jours, fut reçu comme ami par les Nabathéens. Ils lui apprirent que ceux de leur nation de Galaad étoient assiégés dans leurs places & extrêmement pressés par les ennemis, & l'exhorterent à se hâter de les secourir. Cet avis fit qu'il s'avança en diligence à travers le desert. Il attaqua & prit en chemin la ville de Bosor, y mit le feu, fit tuer tous les habitans qui étoient capables de porter les armes, & continua de marcher toute la nuit jusqu'à ce qu'il fut près du château où les Juifs étoient assiégés par Timothée. Il y arriva au point du jour, & trouva que les ennemis plantoient déjà les échelles pour donner l'escalade, & faisoient avancer des machines. Il commanda à ses trompettes de sonner la charge, exhorta les siens à montrer leur courage en combattant généreusement pour le sécours de leurs freres, & après avoir séparé ses troupes en trois corps, attaqua les ennemis par derrière, & n'eut pas grande peine à les défaire; car, dès qu'ils apprirent que c'étoit ce brave Maccabée dont ils avoient éprouvé le courage & le bonheur en tant d'autres occasions, ils prirent la fuite. Il les poursuivit si vivement qu'il y en eut huit mille de tués, & attaqua ensuite une ville de ces Barbares nommée Maspha, la prit de force, en fit tuer tous les habitans à la réserve des femmes, & la réduisit en cendres. Il ruina encore d'autres villes de Galaad.

Quelque tems après, Timothée rassembla de grandes forces, & prit entr'autres troupes auxiliaires un grand nombre d'Arabes. Il se campa au-delà du torrent, & exhorta ses gens à faire tous les efforts imaginables pour empêcher les Juifs de le passer, parce que c'étoit en cela qu'ils mettoient toute l'espérance de la victoire. Aussitôt que Judas Maccabée sçut que Timothée se préparoit au combat, il s'avança avec toutes ses troupes, passa le torrent, & attaqua les ennemis. La plus grande partie de ceux qui lui résisterent furent tués, & les autres jetterent leurs armes; une partie se sauva, & le reste se retira dans le temple de Carnaïm, où ils espéroient de trouver leur sûreté. Judas Maccabée prit la ville, brûla le temple, & les fit tous périr par le fer ou par le feu.

Après tant d'heureux succès, ce grand Capitaine rassembla tous les Juifs qui étoient dans la province de Galaad avec leurs femmes, leurs enfans, & leur bien, pour les remener en Judée; & comme il n'auroit pu, sans allonger extrêmement son chemin, éviter de passer par la ville d'Ephron, il envoya prier les habitans de le lui permettre; mais, ils lui fermerent les portes & les boucherent avec des pierres. Judas, irrité de ce refus, exhorta les siens à en tirer raison, assiégea la ville, & la prit de force en vingt-quatre heures. Il fit tuer tous les habitans, excepté les femmes, & y mit le feu; & le nombre de ceux qui y périrent fut si grand, que l'on ne pouvoit la traverser qu'en marchant sur des corps morts. Lorsqu'il eut passé le Jourdain & le Grand Champ dans lequel étoit située la ville de Bethsan, que les Grecs nommoient Scythopolis, il arriva avec son armée à Jérusalem, en chantant des hymnes & des cantiques à la louange de Dieu, qui étoient accompagnés de tous les autres témoignages de réjouissance qui sont des marques de grandes victoires. Il offrit ensuite des sacrifices à Dieu pour lui rendre graces de les avoir non-seulement fait triompher de leurs ennemis, mais conservés encore d'une maniere si miraculeuse, que tant de combats n'avoient coûté la vie à un seul d'entr'eux.

Judas Maccabée fit ensuite la guerre aux Iduméens. Il leur enleva Hébron, entra dans le païs des Philistins, prit Azot, parcourut toute la Samarie, & revint dans le païs de Juda chargé de riches dépouilles. Cependant, Lysias vint une seconde fois en Judée à la tête d'une puissante armée; il s'avança jusqu'à Bethsura, environ à six lieues de Jérusalem. Judas Maccabée marcha contre lui, & lorsqu'il sortit de Jérusalem, il parut à la tête de ses troupes un Ange sous la forme d'un cavalier, qui les remplit de joie & de courage. Ils se jetterent sur les ennemis,

tuerent onze mille hommes de pied, & ſeize cens chevaux, & mirent le reſte en fuite, & Lyſias lui-même fut obligé de ſe ſauver honteuſement, & de faire la paix avec Judas Maccabée. Antiochus Eupator, qui avoit ſuccédé à Antiochus Épiphane, permit aux Juifs de vivre ſelon leurs loix, & de faire dans le temple de Jéruſalem toutes leurs fonctions avec toute ſorte de liberté.

Ce traité ayant été conclu, Lyſias s'en retourna à Antioche. Mais, Timothée, Apollonius, Jérôme, Démophon & Nicanor, qui étoient demeurés dans le païs, ne laiſſoient point les Juifs en repos, & ne cherchoient qu'à troubler la paix. Et ceux de Joppé, ayant invité les Juifs qui demeuroient dans leur ville, à entrer dans des vaiſſeaux, comme pour ſe divertir ſur la mer, les noyerent tous, avec leurs femmes & leurs enfans. Judas Maccabée, pour venger cette perfidie, marcha contre eux, brûla leurs barques, & mit le feu à leur port; il en auroit fait autant à leur ville, ſans la nouvelle qu'il reçut, que ceux de Jamnia vouloient de même exterminer les Juifs de leur ville. Judas Maccabée les prévint, & brûla leur port & leurs vaiſſeaux. De-là il alla au-delà du Jourdain, où il fut attaqué par une troupe de cinq mille cinq cens Arabes; il les battit, & les contraignit de lui demander la paix. Il attaqua Chasbin, ou Eſébon, la prit, la ſaccagea, & il y eut un ſi grand nombre de morts, que & l'eau de l'étang qui étoit près delà, fut teinte de leur ſang. Il s'avança vers Characa, dans le païs des Tubiéniens; mais, n'y ayant pas trouvé Timothée qu'il cherchoit, il le rencontra à la tête de cent vingt mille hommes de pied & de deux mille cinq cens chevaux. Quoique Judas Maccabée n'eût que ſix mille ſoldats, il diſſipa cette armée, & en tua trente mille hommes. De-là il alla à Carnion, ou à Carnaïm, & y fit périr vingt-cinq mille hommes. Il paſſa enſuite à Ephron, prit la ville, & y tua encore vingt-cinq mille hommes. Il arriva à Jéruſalem un peu avant la Pentecôte.

Après cette fête, il marcha contre Gorgias. D'abord, les Juifs eurent quelque déſavantage; mais, Judas Maccabée ayant invoqué le Seigneur, mit en fuite l'armée ennemie; Gorgias lui-même ne s'échappa qu'avec aſſez de peine. Judas Maccabée raſſembla ſes gens à Odollam, pour y célébrer le Sabbath; & le jour ſuivant, lorſqu'on vint pour enterrer les Juifs qui avoient été tués dans le combat, on trouva ſous les habits de ceux qui étoient morts, des choſes qui avoient été conſacrées aux Idoles dans Jamnia. Tout le monde imputa leur mort à ce vol qu'ils avoient fait des choſes impures & profanes. Judas Maccabée fit faire une quête de douze mille drag-

mes d'argent, qu'il envoya à Jérusalem, afin qu'on y offrît des sacrifices pour l'ame de ceux qui étoient morts, ayant de bons & saints sentimens sur la résurrection ; car, s'il n'avoit espéré que ceux qui avoient été tués, ressusciteroient un jour, il eût regardé comme une chose vaine & superflue de prier pour les morts.

Antiochus Eupator, ayant appris ces succès de Judas Maccabée, vint lui-même en Judée accompagné de Lysias, à la tête d'une armée de cent mille hommes de pied, de vingt mille chevaux, & de trente-deux éléphans. Il assiégea Bethsura ; Judas Maccabée marcha au secours de ses freres ; du premier choc, il défit six cens hommes des ennemis, & son frere Éléazar tua de sa main le plus beau des éléphans de l'armée, croyant que le Roi le montoit. La petite armée de Judas Maccabée, ne pouvant tenir tête aux troupes du Roi, se retira à Jérusalem. Antiochus Eupator les suivit, & vint assiéger la ville, & principalement le temple que Judas Maccabée avoit fortifié, & où il s'étoit retiré. Le siege traînant en longueur, & Lysias craignant que Philippe, qui avoit été déclaré Régent du royaume, par Antiochus Epiphane, ne se rendît maître d'Antioche, fit la paix avec Judas Maccabée, & s'en retourna promptement en Syrie.

Peu de tems après, Démétrius, fils de Séleucus, & héritier légitime du royaume de Syrie, ayant mis à mort Antiochus Eupator & Lysias, & s'étant fait reconnoître pour Roi, plusieurs Juifs, entr'autres Alcime, se retirerent auprès de lui, pour accuser ceux de leur nation, & particuliérement Judas Maccabée & ses freres, d'avoir tué tous ceux de son parti qui étoient tombés entre leurs mains, & de les avoir ainsi contraints d'abandonner leur pais pour chercher ailleurs leur sûreté ; ce qui les obligeoit de le supplier d'envoyer quelqu'un en qui il se fiât pour s'informer des choses dont ils accusoient Judas Maccabée.

Demétrius, animé par ce discours contre Judas Maccabée, envoya avec une armée Bacchide, Gouverneur de Mésopotamie, qui étoit un brave homme, & qui avoit été fort aimé du Roi Antiochus Épiphane. Il lui donna un ordre exprès d'exterminer Judas Maccabée & tous ceux qui le suivoient ; & il lui recommanda particuliérement d'assister Alcime qui devoit l'accompagner dans cette guerre. Ce Général partit d'Antioche ; & lorsqu'il fut arrivé en Judée, il manda à Judas Maccabée & à ses freres, dans le dessein qu'il avoit de les surprendre, qu'il vouloit faire la paix & contracter alliance avec eux. Mais, Judas Maccabée s'en défia, & jugea bien que puisqu'il venoit avec de si grandes forces, c'étoit plutôt pour faire la guerre que

la paix. D'autres qui n'étoient pas si prudens, ajoûterent foi aux paroles de Bacchide, crurent ne devoir rien craindre d'Alcime qui étoit leur compatriote, & allerent les trouver après qu'ils leur eurent promis l'un & l'autre avec serment de ne leur point faire de mal ni à ceux de leur parti. Bacchide contre sa parole en fit tuer soixante; & cette perfidie empêcha les autres de se fier davantage à lui. Il s'en retourna ensuite à Antioche, laissant Alcime pour commander dans le païs.

Celui-ci se mit alors à ravager le païs, & fit mourir ceux du parti de Judas Maccabée qui tomberent entre ses mains. Judas Maccabée, voyant qu'il se fortifioit de jour en jour, & que tant de gens de bien périssoient par sa cruauté, se mit en campagne & tua tous ceux de sa faction qu'il put prendre. Alors, cet ennemi de son propre païs, ne se trouvant pas assez fort pour lui résister, alla à Antioche demander du secours au Roi Démétrius, & l'irrita encore davantage contre Judas Maccabée. Il l'accusa de lui avoir fait beaucoup de mal, & d'être dans le dessein de lui en faire encore davantage, si sa Majesté n'envoyoit de puissantes forces pour le châtier.

Sur ces plaintes d'Alcime, le Roi Démétrius jugea qu'il importoit à la sûreté de son État de ne pas souffrir que Judas Maccabée se fortifiât davantage. Il envoya contre lui avec une grande armée, Nicanor qui étoit en très-grand crédit auprès de lui. Ce Général partit avec ordre de ne pardonner à un seul des Juifs. Avant que d'entrer à Jérusalem, il envoya des députés à Judas Maccabée, pour lui faire des propositions de paix. Judas Maccabée les ayant exposées au peuple & aux Sénateurs, tous furent d'avis de les accepter. C'est pourquoi, on prit jour pour leur ratification. Judas Maccabée & Nicanor se virent à la campagne; & Judas Maccabée, crainte de surprise, fit tenir des gens armés dans des lieux avantageux. La conférence se passa comme elle devoit. Nicanor demeura ensuite à Jérusalem dans la citadelle, & Judas Maccabée dans la ville. Nicanor étoit pénétré d'estime pour Judas Maccabée, il l'aimoit d'un amour sincere; il l'engagea même à se marier; en un mot, ils vivoient ensemble familiérement.

Mais, Alcime voyant la bonne intelligence qui étoit entr'eux, vint trouver Démétrius, & lui dit que Nicanor trahissoit ses intérêts. Le Roi, aigri par ces calomnies, écrivit à Nicanor qu'il trouvoit fort mauvais qu'il eût ainsi fait amitié avec Judas Maccabée, & il lui ordonna de l'envoyer au plutôt chargé de chaînes à Antioche. Nicanor, ayant reçu ces ordres, cherchoit l'occasion de les exécuter. Judas Maccabée, s'étant apperçu de quelque re-

froidissement de sa part, s'en défia; & ayant ramassé quelques troupes, il se déroba à Nicanor, & se tint à la campagne avec ses gens. Nicanor marcha contre lui, & l'attaqua à Capharsalama; Mais, il fut repoussé avec perte de plus de cinq mille hommes, & contraint de se retirer à Jérusalem. Il menaça de détruire le temple, si on ne lui remettoit Judas Maccabée entre les mains; & étant parti pour aller à Béthoron, où l'armée de Syrie vint le joindre, Judas Maccabée l'alla attaquer avec tant d'impétuosité, qu'il défit ses troupes, & que Nicanor lui-même fut tué le premier. Le reste de son armée ayant pris la fuite, fut taillé en pièces par les habitans du païs, sans qu'il en restât un seul. La tête & la main droite de Nicanor furent pendues vis-à-vis Jérusalem, & l'on institua une fête que l'on fixa au 13 d'Adar, pour célébrer la mémoire de cette victoire. Ce fut dans cette occasion que Judas Maccabée vit en esprit le grand-prêtre Onias, qui prioit pour tout le peuple, & ensuite le prophete Jérémie, qui lui présenta une épée d'or, en lui disant qu'avec elle il renverseroit les ennemis d'Israël.

Démétrius, ayant appris la nouvelle de la mort de Nicanor & de l'entière défaite de son armée, en envoya une autre contre les Juifs commandée par Bacchide. Il partit d'Antioche, entra dans la Judée, força les cavernes où plusieurs Juifs s'étoient retirés, & s'avança du côté de Jérusalem. Il apprit en chemin que Judas Maccabée étoit dans un village nommé Berseth & marcha aussi-tôt vers lui. Judas Maccabée n'avoit alors que deux mille hommes, dont la plupart furent si effrayés du grand nombre des ennemis, que douze cens s'enfuirent, & ainsi il ne lui en resta que huit cens. Mais, quoiqu'abandonné de la sorte, & qu'il ne vit aucun moyen de fortifier ses troupes, il résolut de combattre avec le peu de gens qu'il avoit. Il les exhorta à surmonter, par la grandeur de leur courage, la grandeur du péril; & sur ce qu'on lui représenta qu'il y avoit tant de disproportion entre ses forces & celles des ennemis, qu'il valoit mieux se retirer pour en assembler de nouvelles, & revenir après cela les combattre, il répondit: » Dieu me garde d'être assez » malheureux pour que le Soleil me voye jamais tourner » le dos à mes ennemis. Quand » il devroit m'en coûter la vie, » je ne ternirai pas, par une » suite honteuse, l'éclat de tant » de victoires que j'ai remportées sur eux; mais, je recevrai les armes à la main & » en combattant généreusement » tout ce qu'il plaira à Dieu » de permettre qu'il m'arrive. « Ces paroles d'un chef si brave eurent tant de force, qu'elles persuaderent ce petit nombre de mépriser un si grand

grand péril, & de soutenir sans crainte les efforts d'une si puissante armée.

Bacchide rangea ses troupes en bataille, plaça sa cavalerie aux deux aîles, mit au milieu ceux qui étoient armés légérement avec ses archers soutenus par des phalanges Macédoniennes, & il commandoit en personne l'aîle droite. Lorsqu'après avoir marché en cet ordre, il fut près des ennemis, il commanda aux trompettes de sonner la charge, & à ses gens de la commencer. Judas Maccabée de son côté fit la même chose; & le combat fut si opiniâtre qu'il dura jusqu'au coucher du Soleil. Alors, Judas Maccabée ayant remarqué que Bacchide combattoit à l'aîle droite avec l'élite de ses troupes, prit les plus vaillans des siens, & l'alla charger avec tant de hardiesse qu'il perça ces redoutables bataillons, les rompit, les mit en fuite, & les poursuivit jusqu'à la montagne d'Asa. Ceux de l'aîle gauche, voyant qu'il s'étoit engagé si avant, le suivirent, & l'environnerent de toutes parts. Ainsi, dans l'impossibilité de se retirer, il fit ferme; & après avoir tué un grand nombre des ennemis, il se trouva si hors d'haleine qu'il tomba accablé de lassitude, & finit ses jours d'une mort si glorieuse, qu'elle couronna toutes ses autres grandes & immortelles actions. Ses soldats, ne pouvant plus résister après la perte d'un el chef, ne penserent qu'à se sauver. Simon & Jonathas ses freres enleverent son corps pendant une treve, & le firent porter à Modim, où il fut enterré avec une grande magnificence dans le sépulcre de son pere. Tout le peuple le pleura pendant plusieurs jours, & lui rendit tous les honneurs que la nation Juive avoit coutume de rendre à la mémoire des personnes les plus illustres.

Telle fut la fin glorieuse de Judas Maccabée, ce grand & généreux capitaine, cet homme admirable, qui s'engagea avec un courage invincible dans tant de travaux & de périls pour procurer la liberté de sa patrie. Il mourut l'an 157 avant Jesus-Christ. Ainsi, son administration ne dura que cinq ans.

Les autres guerres de Judas Maccabée, les actions extraordinaires qu'il a faites, & la grandeur de son courage sont en trop grand nombre, pour pouvoir être toutes rapportées. Joseph Ben-Gorion dit que Judas Maccabée eut des enfans, mais qu'ils moururent jeunes. L'Écriture n'en dit rien; & Judas Maccabée étant mort la même année de son mariage, il est fort croyable qu'il mourut sans laisser de postérité. Ce grand homme a été une des plus expresses figures du Messie, vrai sauveur d'Israël; & l'on croit que c'est à lui, comme figure de Jesus-Christ, que l'on doit rapporter les éloges marqués dans Isaie: *Qui est celui-ci, qui vient d'Edom? Qui est ce con-*

quérant, qui vient de Bozra avec sa robe teinte de sang? &c.

JUDAS, *Judas*, Ἰούδας, (*a*) fils de Chapsée, étoit un des Lieutenans-généraux de Jonathas surnommé Apphus.

JUDAS, *Judas*, Ἰούδας, (*b*) dont le nom se lit au premier chapitre du second livre des Maccabées, étoit peut-être Judas l'Essénien, ou Judas fils d'Hyrcan, & surnommé Aristobule. On ne le connoît que parce que son nom se lit à la tête d'une lettre du Sénat de Jérusalem à Aristobule, Précepteur du roi Ptolémée, écrite vers l'an du monde 3880, & 120 avant J. C.

JUDAS, *Judas*, Ἰούδας, un des noms d'Aristobule, fils d'Hyrcan. *Voyez* Aristobule.

JUDAS, *Judas*, Ἰούδας, (*c*) surnommé Gaulanite, aidé d'un pharisien appellé Sadoc, entreprit de s'opposer au dénombrement que Cyrénius fit dans la Judée. Il sollicita le peuple à se soulever, disant que ce dénombrement n'étoit autre chose qu'une manifeste déclaration qu'on vouloit les réduire en servitude; & pour les exhorter à maintenir leur liberté, il leur représenta que si le succès de leur entreprise étoit heureux, ils ne jouiroient pas avec moins de gloire que de repos de tout leur bien; mais qu'ils ne devoient point espérer que Dieu leur fût favorable, s'ils ne faisoient de leur côté tout ce qui seroit en leur pouvoir.

Le peuple fut si touché de ce discours, qu'il se porta aussitôt à la révolte. Il est incroyable quel fut le trouble que ces deux hommes exciterent de tous côtés. Ce n'étoit que meurtres & brigandages. On pilloit indifféremment amis & ennemis sous prétexte de défendre la liberté publique; on tuoit, par le désir de s'enrichir, les personnes de la plus grande condition. La rage de ces séditieux passa jusqu'à cet excès de fureur, qu'une grande famine qui survint, ne put les empêcher de forcer les villes ni de répandre le sang de ceux de leur propre nation; & l'on vit même le feu de cette cruelle guerre civile porter ses flammes jusques dans le temple de Dieu, tant c'est une chose périlleuse, dit Josephe, que de vouloir renverser les loix & les coutumes de son païs.

La vanité, qu'eurent Judas le Gaulanite & Sadoc d'établir une secte & d'attirer après eux tous ceux qui avoient de l'amour pour la nouveauté, fut la cause d'un si grand mal. Il ne troubla pas seulement alors toute la Judée; mais, il jetta les semences de tant de maux dont

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 441.
(*b*) Maccab. L. II. c. 5. v. 10.
(*c*) Luc. c. 2. v. 2. Actu. Apost. c. 5. v 37. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 616. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 371, 492. *& suiv.*

elle fut encore affligée depuis.

Cette secte convenoit en toutes choses avec celle des Phariſiens, excepté que ceux qui en faiſoient profeſſion, ſoutenoient qu'il n'y avoit que Dieu ſeul que l'on dût reconnoître pour Seigneur & pour Roi ; & ils avoient un ſi ardent amour pour la liberté, qu'il n'y avoit point de tourmens qu'ils ne ſouffriſſent & ne laiſſaſſent ſouffrir aux perſonnes qui leur étoient les plus chères, plutôt que de donner à quelque homme que ce fût le nom de Seigneur & de maître.

Judas le Gaulanite eſt nommé Judas le Galiléen dans les actes des Apôtres. Gamaliel en parle en ces termes : » Après » Theudas, Judas de Galilée » s'éleva dans le tems du dé» nombrement du peuple, & » attira à lui beaucoup de mon» de. Mais, il périt, & tous » ceux qui étoient de ſon parti, » furent diſſipés »

Judas étoit Galiléen, natif de la ville de Gamala, dans la Gaulanitide ; d'où vient qu'il eſt nommé indifféremment Judas le Galiléen & Judas le Gaulanite. Comme ce païs étoit de la domination d'Hérode, au lieu que la Judée étoit ſoumiſe aux Romains, les Juifs donnoient aux ſectateurs de Judas le Gaulanite, le nom d'Hérodiens ; c'eſt ſous ce nom qu'ils ſont connus dans l'Évangile.

Quant à ce que dit Gamaliel, que Judas le Gaulanite périt avec tous ceux qui étoient de ſon parti, il faut qu'il ait été mal-informé de l'état de ſa ſecte, puiſqu'il eſt certain qu'elle ſubſiſta long-tems après Judas le Gaulanite, & long-tems après Gamaliel lui-même. On ne ſçait ni le tems, ni le genre de la mort de Judas le Gaulanite.

Sa Secte en produiſit quelques autres, & en particulier celle des Aſſaſſins, qui commirent tant de meurtres, & qui auroient été regardés comme les plus ſcélérats des mortels, ſi les Zélateurs ne les euſſent encore ſurpaſſés. On ſçait leur attachement pour la forteresse de Maſada, d'où Simon fils de Gioras tenta inutilement de les tirer pour les mener à Jéruſalem ; & ils en demeurerent en poſſeſſion juſqu'à l'an de J. C. 72, que Flavius Silva, ſucceſſeur de Baſſus, vint avec toutes les troupes Romaines reſtées en Judée camper devant cette place. Quand elle eut été priſe, il y eut quelques Aſſaſſins d'aſſez heureux pour ſe ſauver à Alexandrie. Ils y porterent l'eſprit turbulent dont ils étoient poſſédés, & au lieu de ſe trouver bien contens d'avoir pu éviter la mort ſi juſtement méritée, ils jetterent parmi leurs hôtes des ſemences de troubles, les exhortant à venger leur liberté, à ne point regarder les Romains comme des Souverains qu'ils duſſent reſpecter, & à ne reconnoître que Dieu ſeul pour leur maître. Ils pouſſerent l'audace juſqu'à tuer ceux qui s'oppoſoient à leur doctrine féditieuſe, & s'ils trouvoient des Diſciples

dociles, ils les animoient ouvertement à la révolte. Les Chefs du conseil des Juifs d'Alexandrie furent allarmés, voyant bien que les excès de ces fanatiques ne manqueroient pas d'être imputés à tous ceux qui étoient liés avec eux par la société d'une même religion. Ils convoquerent une assemblée du peuple, & par de vives représentations l'ayant animé contre des scélérats, qui venoient envelopper dans le supplice dont ils étoient dignes ceux qui n'avoient pris aucune part à leurs forfaits, ils conclurent que l'intérêt de la sûreté commune exigeoit que l'on s'assurât des Assassins, pour les livrer au Magistrat Romain. Le peuple suivit le sentiment de ses Chefs, & sur le champ six cens de ces misérables furent arrêtés, & l'on poursuivit jusqu'à Thebes dans la haute Égypte ceux qui s'y étoient sauvés ; on les saisit, & on les ramena à Alexandrie. Ce qui est bien singulier, c'est qu'il ne fut pas possible de réduire à la raison aucun de ces furieux. Le Fanatisme s'étoit tellement emparé de leurs ames, que malgré les tourmens, dont on épuisa sur eux la rigueur, aucun ne voulut con entir à reconnoître César pour maître. Tous, jusqu'aux enfans en bas-âge, persisterent dans leur opiniâtreté, & plutôt que de se démentir, ils aimerent mieux perdre la vie par les plus horribles supplices.

JUDAS, *Judas*, Ἰούδας, (a) surnommé l'Iscariote, fut choisi par Jesus-Christ pour être mis au nombre de ses Apôtres, & pour être le dépositaire des aumônes que l'on offroit à J. C. & aux Apôtres pour leur entretien. Il se corrompit de telle manière, qu'il trahit son Dieu & son Seigneur, & qu'il le livra à ses ennemis, pour le faire mourir. Marie sœur de Lazare ayant répandu un parfum précieux sur les pieds du Sauveur, Judas fut celui des Apôtres qui en murmura le plus haut ; & bientôt après, il alla trouver les Prêtres, pour livrer Jesus-Christ. Ils lui promirent trente sicles, qui font environ quarante-huit livres, douze sols, à prendre le sicle sur le pied de trente-deux sols, cinq deniers. Avant la fin de la dernière cene, il sortit de la salle, & alla avertir les Prêtres, que cette nuit il leur livreroit Jesus, parce qu'il sçavoit le lieu où il se retiroit pendant la nuit.

Il y a quelques difficultés sur la manière dont Judas mourut. Saint Matthieu dit simplement qu'il se pendit ; mais, saint Luc, dans les Actes, ajoute que Judas s'étant précipité se creva, & répandit tous ses intestins. Théophylacte prétend que s'étant d'a-

(a) Matth. c. 10. v. 4. c. 26. v. 14. & *seq.* c. 27. v. 3 & *seq.* Marc. c. 3. v. 19. c. 14. v. 10. & *seq.* Luc. c. 6. v. 16. c. 22, v. 3. & *seq.* Joann. c. 6. v. 71, 72. c. 12. v. 4. & *seq.* c. 13. v. 2, 26. & *seq.* Actu. Apost. c. 1. v. 18.

bord pendu, comme le dit saint Matthieu, le poids de son corps fit pencher l'arbre auquel il s'étoit attaché, & qu'ayant été secouru, il vécut encore quelque tems; mais qu'ayant gagné une hydropisie, il en creva, & mourut. Euthyme dit que comme Judas ne venoit que de se pendre, quelqu'un le détacha, & le mit en un endroit, où il vécut encore quelque tems; mais qu'ensuite étant tombé d'un lieu élevé, il se creva dans sa chûte, & répandit ses entrailles. Papias, cité dans Œcuménius sur le actes, disoit que le lien qui l'attachoit à l'arbre, s'étant rompu, il vécut encore quelque tems, & creva enfin par le milieu. D'autres pensent qu'ayant été jetté à la voirie après sa mort, il y creva, comme il arrive aux cadavres ainsi abandonnés, & répandit toutes ses entrailles.

Plusieurs Modernes croyent que le Texte Grec de saint Matthieu peut marquer simplement que Judas fut étouffé de douleur, de désespoir, ou même d'esquinancie, & que dans l'excès de son mal, il tomba sur son visage, se creva & expira, ou que pressé par son désespoir, il se précipita & se creva.

JUDE, *Judas*, Ἰούδας, surnommé Barsabas. *Voyez* Barsabas.

JUDE, *Judas*, Ἰούδας, (a) surnommé Thaddée, ou Lebbée, ou le Zélé, est aussi appellé quelquefois le frere du Seigneur, parce qu'il étoit, à ce qu'on croit, fils de Marie sœur de la sainte Vierge, & frere de saint Jacques le mineur évêque de Jérusalem. Il fut marié, & eut des enfans, puisque Hégésippe parle de deux martyrs ses petits-fils. Nicéphore donne à sa femme le nom de Marie.

Dans la dernière cene, il demanda à Jesus pourquoi il devoit se manifester à ses Apôtres, & non pas au monde. Saint Paulin dit qu'il prêcha dans la Libye; & il semble dire que son corps y étoit demeuré. Saint Jérôme sur saint Matthieu dit qu'après l'Ascension, il fut envoyé à Edesse, vers le roi Abgare. Les nouveaux Grecs avancent de même qu'il a prêché dans la ville d'Edesse, & dans toute la Mésopotamie. On veut qu'il ait aussi prêché dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie, & sur-tout dans l'Arménie & dans la Perse. Mais, on ne sçait aucunes particularités bien certaines de sa vie.

Nous avons de lui une Epître canonique, qui n'est adressée à aucune Église particulière, mais à tous les Fideles qui sont aimés du Pere, & appellés du fils notre Seigneur. Il paroît par le verset 17 de

(a) Matth. c. 10. v. 3. c. 13. v. 55. Joann. c. 14. v. 22. & *seq.* Actu. Apost. c. 1. v. 13. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV, p. 89.

cette Epître, où il cite la seconde Epître de saint Pierre, & par-tout le corps de la Lettre, où il imite les expressions de ce Prince des Apôtres, comme déja connues à ceux à qui il parle, que son dessein a été décrire aux Juifs convertis, qui étoient répandus dans toutes les provinces d'Orient, dans l'Asie mineure, & au-delà de l'Euphrate. Il y combat les faux Docteurs, qu'on croit être les Gnostiques, les Nicolaïtes, & les Simoniens, qui corrompoient la saine Doctrine, & jettoient le trouble dans l'Église.

On ignore en quel tems elle a été écrite; mais, elle est certainement depuis les Hérétiques dont on vient de parler; & saint Jude y parle des Apôtres comme de personnes mortes déjà depuis quelque tems. Il y cite la seconde Epître de saint Pierre, & fait allusion à la seconde Epître de saint Paul à Timothée; ce qui fait juger qu'elle n'est que depuis la mort des Apôtres saint Pierre & saint Paul, & par conséquent après l'an de Jesus-Christ 66. Il est même assez croyable qu'il ne l'écrivit qu'après la ruine de Jerusalem.

Quelques Anciens ont douté de sa canonicité & de son authenticité. Eusebe témoigne qu'elle a été peu citée par les écrivains Ecclésiastiques; mais, il remarque en même-tems qu'on la lisoit publiquement dans plusieurs Églises. Ce qui a le plus contribué à la faire rejetter par plusieurs, c'est que l'Apôtres y cite le livre d'Enoch, ou du moins sa prophétie. Il y cite aussi un fait de la vie de Moïse, qui ne se trouve point dans les Livres canoniques de l'Ancien Testament, & qu'on croit avoir été pris d'un ouvrage apocryphe, intitulé : *L'assomption de Moïse*. Les autorités, qu'il tire de ces deux Livres apocryphes, ont fait balancer pendant quelque tems si l'on mettroit cette Epître dans le canon des Écritures; mais, enfin, elle y est reçue depuis plusieurs siecles. Saint Jude pouvoit sçavoir d'ailleurs ce qu'il cite des Livres apocryphes; ou il pouvoit, étant inspiré du Saint-Esprit, discerner dans ces Livres, les vérités de l'erreur à laquelle elles étoient mêlées. On peut voir les dissertations de D. Calmet sur le livre d'Hénoch & sur la mort de Moïse.

Grotius a cru que cette Epître n'étoit pas de saint Jude apôtre, mais de Judas, quinzième évêque de Jérusalem, qui vivoit sous Adrien, un peu avant que Barcochébas parût. Il croit que ces mots, *frater autem Jacobi*, qui se lisent au commencement de cette Epître, ont été ajoutés par les Copistes; & que saint Jude n'auroit pas oublié de s'y qualifier apôtre, ce qu'il ne fait pas; qu'enfin toutes les Églises auroient reçu cette Epître dès le commencement, si l'on eût cru qu'elle eût été d'un Apôtre. Mais, cet

Auteur ne donne aucune preuve de l'addition prétendue faite de ces mots : *Frater autem Jacobi*. Saint Pierre, saint Paul & saint Jean ne mettent pas toujours leur qualité d'Apôtres à la tête de leurs Lettres. Enfin, le doute de quelques Églises sur l'authenticité de cette Épître, ne doit pas plus lui préjudicier, que le même doute sur tant d'autres Livres canoniques de l'ancien & du nouveau Testament.

On a attribué à saint Jude un faux Évangile, qui a été condamné par le Pape Gélase.

Nous avons déjà remarqué que saint Jude avoit eu deux petits-fils martyrs sous Domitien. Ils furent accusés & menés à Rome, comme descendus de David & parens de J. C.

Ceux, qui ont dit que saint Jude avoit prêché à Edesse & dans la Mésopotamie, semblent l'avoir confondu avec saint Thaddée, un des soixante-dix disciples, fort différent de l'apôtre saint Jude. Saint Thaddée fut en effet envoyé à Abgare par saint Thomas, comme le témoigne Eusebe en plus d'un endoit.

Abdias, Fortunat, Bede, & les Martyrologes Latins portent que saint Jude souffrit le martyre, & fut enterré dans la Perse. Quelques Grecs disent qu'il est mort en paix à Béryte. Leurs Ménologes, qui mettent sa fête au 19 Juin, disent qu'il fut tué à coups de fleche à Arara, apparemment dans l'Arménie, où l'on trouve le mont Ararat & la ville d'Ariarathe. Les Arméniens tiennent par tradition qu'il a souffert le martyre dans leur païs.

JUDÉE, *Judæa*, Ἰουδαία, (*a*) contrée d'Asie, sur les bords de la Méditerranée, entre cette mer au couchant, la Syrie au nord, les montagnes qui sont au-delà du Jourdain à l'orient, & l'Arabie au midi.

On l'a appellée anciennement *païs de Chanaan*, du nom de Chanaan, fils de Chame, dont les descendans l'occuperent en premier lieu. On lui donna ensuite le nom de Palestine, à cause des Philistins, que les Grecs & les Romains appelloient Palestins. Comme ces peuples demeuroient le long des côtes, ils furent connus les premiers, & le reste du païs a porté leur nom. On l'a aussi appellée Judée de la plus considérable de ses tribus. On lui a donné le nom de *Terre promise*, par rapport aux promesses que Dieu fit plusieurs fois aux Patriarches de la donner à leur postérité; de *terre d'Israël*, parce que les enfans de Jacob ou d'Israël s'y établirent; & de *Terre-sainte*, parce qu'elle a été sanctifiée par la présence & les mystères de J. C.

(*a*) Strab. p. 749, 756. Plin. Tom. I. p. 261. Ptolem. L. V. c. 16. Solin. pag. 252. *& seq.* Pomp. Mel. pag. 65. *& seq.* Just. L. XXXVI. c. 2, 3. Tacit. Hist. L. V. c. 1. *& seq.* Joseph. de Bell. Judaïc. p. 833, 834.

La Judée étoit une partie de la grande Syrie ; de là vient que Ptolémée, après avoir traité de la Syrie dans un chapitre particulier, emploie le chapitre suivant à traiter *de la Syrie Palestine, qui s'appelle aussi Judée.* Sa longueur se prend depuis la Syrie Antiochienne jusqu'à l'Égypte & l'Arabie ; sa largeur depuis la mer Méditerranée ou la grande mer, jusqu'à la Célésyrie & l'Arabie Pétrée.

Le Jourdain, qui prend sa source au mont Liban, la traverse ; les vallées où il coule le portent dans le lac de Génésareth, qui, dans l'ancien Testament, s'appelle mer de Céneroth ; & dans le nouveau, mer de Tibériade. Au sortir de ce lac, son canal est large & tranquille ; il arrose presque toutes les tribus, & va se perdre dans le lac Asphaltite, nommé autrement mer Morte.

Outre le Jourdain, on compte d'autres fleuves dans la Judée ; le Jarmac au païs de Gerséens, il prend sa source aux montagnes de Galaad ; le Kirmion près de Damas, nommé autrement Amach ou Abana. On y ajoute le Pharphar qui descend du mont Hermon ; le Cison qui coule dans les tribus d'Issachar & de Zabulon ; l'Arnon qui vient de la montagne du même nom, & qui se jette dans la mer Morte, & le Jaboc qui se jette dans le Jourdain ; mais, tous ces fleuves, excepté le dernier, ne sont, à proprement parler, que des torrens ou des ruisseaux.

Ce païs avoit plusieurs montagnes. Les plus célebres étoient le Liban & l'Anti-Liban au septentrion ; les montagnes de Galaad, d'Hermon, d'Arnon & celles des Moabites à l'orient ; les montagnes du désert au midi ; le Carmel, les montagnes d'Ephraïm & des Philistins, au couchant. Il y en avoit quelques autres au milieu de la Judée, comme le Thabor, Garizim, Hébal, Sion, Moria, Hébron, & ce que l'Évangile appelle *Montana Judæa.*

Les Philistins étoient étrangers dans le païs de Chanaan, & étoient venus de Caphtor. Les Phéniciens étoient un reste des anciens Chananéens, dont Josué avoit détruit & chassé la plus grande partie. Ces deux peuples, les Philistins au midi, & les Phéniciens au nord occupoient presque toutes les côtes de la Méditerranée. Les Juifs étoient donc resserrés par ces peuples ; ils avoient le Liban & la Syrie au nord, l'Arabie Pétrée & l'Idumée méridionale au midi. Les montagnes de Galaad, l'Idumée orientale, l'Arabie déserte, les Ammonites & les Moabites à l'orient, les Philistins, les Phéniciens & la Méditerranée au couchant.

La Judée, avant l'arrivée des Hébreux, étoit gouvernée par des Rois Chananéens, qui exerçoient une puissance absolue, chacun dans leur ville. Josué fait la conquête de ce païs, & il le gouverne comme Lieutenant de Dieu. A Josué succe-

dent les Anciens, pendant environ quinze années. Les Israëlites tombent dans une espèce d'anarchie de sept ou huit ans. Ils sont ensuite gourvernés par des Juges, pendant trois cens dix-sept ans; & enfin par des Rois, depuis Saül jusqu'à la captivité de Babylone, pendant cinq cens sept années. Après le retour de la captivité, les Juifs reçoivent la loi des Rois de Perse, puis d'Alexandre le Grand; ils obéissent ensuite aux Rois d'Égypte, puis à ceux de Syrie, gardant toujours dans le gouvernement particulier beaucoup de déférence pour le Grand-prêtre, & les Chefs de la famille de David.

Les Juifs, sous la conduite de Judas Maccabée, prennent les armes pour la défense de leur religion, & recouvrent leur ancienne liberté. Enfin, Hérode le Grand est déclaré roi de la Judée, par le Sénat de Rome; à sa mort, ses trois fils partagent entr'eux son royaume, & gouvernent sous le titre de Tétrarques. Ils sont exilés les uns après les autres, & la Judée est enfin réduite en province par les Romains.

La durée du tems des Juges, depuis la mort de Josué, jusqu'au commencement du regne de Saül, est de trois cens trente-neuf ans. Voici le tableau Chronologique des Juges & des servitudes qui ont été dans le païs, durant cet intervalle.

Ans du monde.	*Tableau Chronologique des Juges.*
2570.	Mort de Josué.
2585.	Gouvernement des Anciens, pendant environ quinze ans.
2592.	Anarchie d'environ sept ans jusqu'en 1592. C'est à ce tems qu'on rapporte l'histoire de Micha, la conquête de la ville de Laïs par une partie de la tribu de Dan, & la guerre des onze tribus contre Benjamin.
2591.	Première servitude sous Chusan-Rasathaïm, roi de Mésopotamie; elle commença en 2591, & dura huit ans, jusqu'en 2599.
2599.	Othoniel délivra Israël, la quarantième année après la paix donnée au païs par Josué.
2662.	Paix d'environ soixante-deux ans, depuis la délivrance procurée par Othoniel, en 2599 jusqu'en 2662 qu'arriva la seconde servitude sous Églon, roi des Moabites. Elle dura dix-huit ans.
2679.	Aod délivre Israël. Après lui, Samgar gouverna, & le païs fut en paix jusqu'à la quatre-vingtième année, depuis la première délivrance procurée par Othoniel.
2699.	Troisième servitude sous les Chananéens, qui dura vingt ans, depuis 2699 jusqu'en 2719.

Ans du monde.

2719. Débora & Barac délivrent les Israëlites. Depuis la délivrance procurée par Aod, jusqu'à la fin du gouvernement de Débora & de Barac, il y a quarante ans.

2752. Quatrième servitude sous les Madianites, qui dura sept ans, depuis 2752 jusqu'en 2759.

2759. Gédéon remet les Israëlites en liberté. Depuis la délivrance procurée par Barac & Débora, jusqu'à celle que procura Gédéon, il y a quarante ans.

2768. Abimélech, fils naturel de Gédéon, est reconnu pour Roi par ceux de Sichem. Il fait mourir soixante-dix de ses freres; il regne trois ans, depuis 2768 jusqu'en 2771.

2771. Il mourut au siege de Thebes, en Palestine.

2772. Thola gouverne après Abimélech, pendant vingt-trois ans, depuis 2772 jusqu'en 2795.

2795. Jaïr succede à Thola, & gouverne pendant vingt-deux ans, depuis 2795 jusqu'en 2816.

2799. Cinquième servitude sous les Philistins, qui dura dix-huit ans, depuis 2799 jusqu'en 2817.

2817. Mort de Jaïr.

2817. Jephté est choisi chef des Israëlites d'au-delà du Jourdain; il défait les Ammonites, qui les opprimoient. Jephté gouverne six ans, depuis 2817 jusqu'en 2823.

2823. Mort de Jephté.

2830. Abésan gouverne sept ans, depuis 2823 jusqu'en 2830.

2840. Aïalon succede à Abésan; il gouverne depuis 2830 jusqu'en 2840.

2848. Abdon juge Israël pendant huit ans, depuis 2840 jusqu'en 2848.

2848. Sixième servitude sous les Philistins, qui dura quarante ans, depuis 2848 jusqu'en 2888.

2848. Héli, grand-prêtre de la race d'Ithamar, gouverna pendant quarante ans, tout le tems de la servitude, sous les Philistins.

2849. Naissance de Samson.

2887. Mort de Samson, qui fut juge d'Israël pendant le gouvernement du grand-prêtre Héli.

2888. Mort d'Héli, & commencement de Samuël, qui lui succéda.

2909. Élection & onction de Saül, premier roi des Hébreux.

Tableau Chronologique des Rois des Hébreux.

Saül, premier roi des Israëlites, regna depuis l'an du monde 2909, jusqu'en 2949, pendant quarante ans entiers.

Isboseth, son fils, lui succéda, & regna sur une partie d'Israël, pendant six ou sept ans, depuis 2949 jusqu'en 2956.

David avoit été facré Roi par Samuël, l'an du monde 2934 ; mais, il ne jouit de la royauté qu'à la mort de Saül, en 2949, & ne fut reconnu Roi de tout Ifraël, qu'après la mort d'Isbofeth, en 2956 ; il mourut en 2990, âgé de foixante-dix ans.

Salomon, fon fils, lui fuccéda. Il reçut l'onction royale, dès l'an 2989. Il regna feul après la mort de David, en 2990. Il mourut en 3029, après quarante ans de regne.

Après fa mort, le royaume fut partagé, & les dix tribus ayant choifi Jéroboam pour leur Roi, Roboam, fils de Salomon, ne regna que fur les tribus de Juda & de Benjamin.

Rois de Juda.

Roboam, fils & fucceffeur de Salomon, regna dix-fept ans, depuis l'an 3029 jufqu'en 3046.

Abiam, trois ans, depuis 3046 jufqu'en 3049.

Afa, quarante-un ans, depuis 3049 jufqu'en 3090.

Jofaphat, vingt-cinq ans, depuis 3090 jufqu'en 3115.

Joram, cinq ans, depuis 3115 jufqu'en 3119.

Ochozias, un an, depuis 3119 jufqu'en 3120.

Athalie, fa mere, regna fix ans, depuis 3120 jufqu'en 3126.

Joas eft mis fur le trône par le grand-prêtre Joïada, en 3126. Il regna pendant quarante ans, jufqu'en 3165.

Amafias, trente-neuf ans, depuis 3165 jufqu'en 3194.

Ozias, autrement nommé Azarias, regna pendant vingt-fept ans, jufqu'en 3221. Alors, ayant entrepris d'offrir l'encens dans le temple, il fut frappé de lepre, & obligé de quitter le gouvernement ; il vécut encore vingt-cinq ans, & mourut en 3246.

Joatham, fon fils, prit le gouvernement, dès l'an du monde 3221. Il regna feul, en 3246, & mourut en 3262.

Achaz fuccéda à Joathan, l'an du monde 3262. Il regna feize ans jufqu'en 3278.

Ézéchias, vingt-huit ans, depuis 3378 jufqu'en 3306.

Manaffé, cinquante-cinq ans, depuis l'an du monde 3306 jufqu'en 3361.

Amon, deux ans, depuis 3361 jufqu'en 3363.

Jofias, vingt-neuf ans, depuis 3363 jufqu'en 3397.

Joachaz, trois mois.

Éliacim ou Joakim, onze ans, depuis l'an 3397 jufqu'en 3405.

Joachin ou Jéchonias regna trois mois & dix jours dans l'année 3405.

Mathathias ou Sédécias regna onze ans, depuis 3405 jufqu'en 3416. La dernière année de fon regne, Jérufalem fut prife, le temple brûlé, & Juda emmené captif au-delà de l'Euphrate.

Rois d'Ifraël.

Jéroboam régna vingt-deux ans, depuis 3030 jufqu'en 3051.

Nadab, un an, mort en 3052.

Baasa, vingt-deux ans, depuis 3052 jusqu'en 3074.

Ela, deux ans, mort en 3075.

Zambri, sept jours.

Amri, onze ans, depuis 3075 jusqu'en 3086. Il eut pour compétiteur Thebni, qui succomba & mourut, on ne sçait quelle année.

Achab, vingt-un ans, depuis l'an 3086, jusqu'en 3107.

Ochozias, deux ans, depuis 3106 jusqu'en 3108.

Joram, fils d'Achab, lui succéda en 3108. Il regna douze ans, étant mort en 3120.

Jéhu usurpe le royaume, en 3120, regne vingt-huit ans, & meurt en 3148.

Joachaz regne dix-sept ans, depuis 3148 jusqu'en 3165.

Joas regne quatorze ans, depuis 3165 jusqu'en 3179.

Jéroboam II regne quarante-un ans, depuis 3179 jusqu'en 3220.

Zacharias, douze ans, depuis 3220 jusqu'en 3232.

Sellum regne un mois, il est tué en 3233.

Manahem, dix ans, depuis 3233 jusqu'en 3243.

Phacéia, deux ans, depuis 3243 jusqu'en 3245.

Phacée, vingt ans, depuis 3245 jusqu'en 3265.

Osée, dix-huit ans, depuis 3265 jusqu'en 3283.

Fin du royaume d'Israël, qui a duré deux cens cinquante-trois ans.

Après le retour de la captivité, arrivé en 3468, les Juifs vécurent sous la domination des Perses, pendant cent quatre ans, jusqu'au regne d'Alexandre le Grand, qui vint à Jérusalem, l'an du monde 3672. Après sa mort, arrivée en 3681, la Judée obéit d'abord aux rois d'Égypte, puis aux rois de Syrie, jusqu'à ce qu'enfin Antiochus Epiphane ayant forcé les Juifs de prendre les armes pour la défense de leur religion, l'an du monde 3836, les Maccabées recouvrerent peu à peu leur ancienne liberté, & vécurent dans l'indépendance, depuis le gouvernement de Jean Hyrcan, en l'an du monde 3874, jusqu'à ce que la Judée fut réduite en province par les Romains.

Tableau Chronologique des Maccabées ou des princes Asmonéens, qui ont gouverné la République des Juifs, en qualité de Princes & de Grands-Prêtres, jusqu'au regne d'Hérode le Grand.

Mathathias, pere de Judas Maccabée, mourut en 3838, au commencement de la persécution d'Antiochus Epiphane.

Judas Maccabée gouverna cinq ans, depuis l'an 3838, jusqu'à sa mort arrivée en 3843.

Jonathas Maccabée gouverna dix-sept ans, depuis 3843 jusqu'en 3860.

Simon Maccabée gouverna

neuf ans, depuis 3860 jusqu'en 3869.

Jean Hyrcan gouverna vingt-neuf ans, depuis 3869 jusqu'en 3898. Il se mit en parfaite liberté, après la mort d'Antiochus Sidete, roi de Syrie, en 3874.

Aristobule prend le titre de Roi, & regne un an, étant mort en 3895.

Alexandre Jannée regne vingt-sept ans, depuis 3899 jusqu'en 3926.

Salomé ou Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, gouverna neuf ans, pendant que Hyrcan, son fils aîné, exerçoit la charge de grand-Prêtre. Elle mourut en 3935.

Hyrcan, Roi & grand-Prêtre des Juifs, commença à regner après la mort de sa mere, en 3935; mais, il ne regna paisiblement que trois mois.

Aristobule, frere d'Hyrcan, s'empara du royaume & de la grande Sacrificature, dont il jouit trois ans & trois mois, jusqu'en l'an 3940. Alors, Pompée prit Jérusalem, & rendit la grande Sacrificature à Hyrcan, avec la qualité de Roi, mais sans lui accorder l'usage du diadême. Aristobule fut pris dans Jérusalem, & conduit à Rome par Pompée.

Hyrcan ne jouit pas paisiblement des honneurs & des dignités que Pompée lui avoit rendus. Antigonus, son neveu, fils d'Aristobule, fit venir les Parthes à Jérusalem s'empara de la royauté & de la grande Sacrificature, l'an du monde 3964. Hyrcan fut pris; on lui coupa les oreilles, pour le rendre incapable d'exercer à l'avenir les fonctions du Sacerdoce, & on le mena à Babylone, d'où il ne revint qu'en 3968. Il fut mis à mort par Hérode, en 3974, quarante-huit ans après la mort de son pere Jannée, & trente-neuf après celle de sa mere Salomé ou Alexandra.

Antigonus, son neveu, qui s'étoit emparé de la royauté & de la grande Sacrificature, n'en jouit qu'environ deux ans & sept mois. Il fut pris dans Jérusalem par Sosius en 3967, & ensuite décapité la même année à Antioche, par l'ordre de Marc-Antoine.

Hérode le Grand, fils d'Antipater, & Iduméen d'origine, fut déclaré roi des Juifs, par le Sénat Romain, l'an du monde 3964. Il mourut après trente-six ou trente-sept ans de regne, étant âgé de soixante-dix ans, l'an du monde 4001, & l'an premier de Jesus-Christ.

Partage de la Judée après Hérode.

Ses États furent partagés entre ses trois fils, Archélaüs, Hérode-Antipas & Philippe.

Hérode-Antipas eut la Galilée & la Pérée. Il fut relégué à Lyon, l'an de Jesus-Christ 43. De-là il fut envoyé en exil en Espagne, où il mourut. Il regna quarante-deux ans, depuis l'an du monde 4001, jusqu'en 4042, & de Jesus-Christ 42. L'empe-

reur Caïus donna sa tétrarchie à Agrippa I, dont on parlera ci-après.

Philippe eut pour partage la Batanée, la Trachonite & l'Auranite. Il mourut l'an de Jesus-Christ 37. Sa tétrarchie fut alors réduite en province.

Archélaüs posséda le royaume de Judée, sous le titre d'éthnarchie, depuis l'an du monde 4001, qui est la première année de Jesus-Christ. Il fut relégué à Vienne dans les Gaules, l'an de Jesus-Christ 9.

Alors, la Judée fut réduite en province, & soumise à des Gouverneurs jusqu'à l'an de Jesus-Chrst 40. Ces Gouverneurs sont quelquefois nommés *præses*, président, *procurator*, intendant, *prætor*, commandant. Ils étoient soumis aux Empereurs, & même aux gouverneurs de Syrie, dont la Judée faisoit partie.

Tableau Chronologique des Gouverneurs Romains.

Le premier Gouverneur envoyé en Judée, après le bannissement d'Archélaüs, fut Coponius, chevalier Romain, qui la gouverna jusqu'à l'an de Jesus-Christ 6. Dans le même-tems, P. Sulpicius Quirinius étoit gouverneur de Syrie. C'est ce Quirinius dont parle saint Luc.

Marcus Ambibucus ou Ambivius succéda à Coponius. Il gouverna peut-être trois ans jusques vers l'an de Jesus-Christ 11. Car, le tems de son gouvernement n'est pas exprimé dans Josephe.

Il eut pour successeur Annius Rufus, qui gouverna un an ou deux.

Valérius Gratus succéda à Annius Rufus, & gouverna depuis l'an de Jesus-Christ 11 ou 12, pendant onze ans.

Ponce Pilate succéda à Valérius Gratus, vers l'an de Jesus-Christ 23, & gouverna la Judée jusqu'à la fin de l'an 32.

Marcellus fut envoyé en sa place par Vitellius, gouverneur de Syrie.

L'année suivante, qui étoit la première année de Caïus Caligula, la Judée retourna à son ancien état, & fut donnée, sous le titre de royaume, à Agrippa. Mais, après sa mort arrivée l'an de Jesus-Christ 40, la Judée fut de nouveau réduite en province; & l'empereur Claude y envoya Cuspius Fadus, en qualité de gouverneur ou d'intendant. Il la gouverna environ deux ans jusques vers l'an de Jesus-Christ 42.

Tibere Alexandre, fils d'Alexandre, Alabarque des Juifs d'Alexandrie, & neveu de Philon, abandonna sa religion, & fut fait gouverneur de Judée, l'an de Jesus-Christ 42.

Ventidius Cumanus lui succéda, & gouverna la Judée jusqu'à l'an de Jesus-Christ 48.

Félix, affranchi de l'empereur Claude, fut envoyé dans la Judée, qu'il gouverna jusqu'à l'an de Jesus-Christ 56.

Porcius Feſtus fut envoyé en ſa place la même année, & mourut en Judée, l'an de Jeſus-Chriſt 58.

Albinus lui ſuccéda, & commanda deux ans.

Geſſius Florus le remplaça ſur la fin de l'an de Jeſus-Chriſt 60, ou au commencement de l'année ſuivante, & fut le dernier gouverneur particulier qu'ait eu la Judée. Il y alluma la guerre par ſa mauvaiſe conduite. On ne ſçait ce qu'il devint depuis l'an de Jeſus-Chriſt 62. La ville de Jéruſalem fut priſe & ruinée, l'an de J. C. 70.

L'Ecriture nous parle de la Judée ou de la terre de Chanaan, comme d'un païs excellent & abondant en toutes les choſes néceſſaires à la vie. On ne peut rien ajoûter à la peinture qu'elle nous en fait. Elle la décrit comme une terre la plus belle & la plus fertile qui ſoit au monde, un païs où coulent des ruiſſeaux de lait & de miel.

Joſephe en parle à peu près de même, auſſi-bien que Tacite. Quelques voyageurs Modernes, voyant ce païs mal cultivé, ſous la tyrannie des Turcs, ont donné, ſans y penſer, occaſion aux incrédules de nier que cette terre promiſe poſſédât les avantages que les Auteurs ſacrés ont vantés. Les impies ont ſaiſi avec joie ce prétexte pour décrier la véracité de l'Ecriture, comme ſi elle étoit démentie par le témoignage de ces Voyageurs. C'eſt une des impiétés qui hâterent la perte du fameux Servet, éditeur de Ptolémée, ſous le nom de Villanovanus. Cependant, il n'eſt pas vrai que cette terre ſoit à préſent ſtérile, ni que les Voyageurs qui l'ont vue, en parlent tous ainſi. Ils avouent qu'il y a des endroits arides & pierreux, & qu'en général le païs eſt aujourd'hui aſſez ſtérile. Mais, cela ne vient pas d'une qualité naturelle du terroir, mais du manque d'habitans, qui ſont en trop petit nombre & trop miſérables, pour faire valoir ce païs.

JUDI, *Judi*, Ἰουδὶν, (*a*) fils de Nathanias, fut député par le roi Joakim pour aller chercher le livre des prophéties du prophete Jérémie, que Baruch avoit lu au peuple le jour précédent. Le même Judi eut ordre d'en faire la lecture au Roi & aux Princes de la cour, mais à peine eut-il lu trois pages ou une feuille & demi, que le Roi le déchira & le mit au feu ſans que perſonne ſe mît en peine de l'en empêcher.

JUDICIAIRE [Genre], *Genus Judiciale*. C'eſt en Rhétorique celui des trois genres d'oraiſon, qui enſeigne à défendre un accuſé ou à le convaincre.

JUDITH, *Judith*, Ἰουδὶθ, (*b*)

(*a*) Jerem. c. 36. v. 14. *& ſeq.*

(*b*) Judith. c. 8. *& ſeq.* Roll. Hiſt Anc. Tom. I. p. 372, 373. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XXI. p. 42. *& ſuiv.*

fille de Mérari, de le tribu de Ruben, & veuve de Manassé, s'est rendu célebre pour avoir délivré la ville de Béthulie assiégée par Holoferne.

Depuis qu'elle avoit perdu son mari, elle s'étoit fait au haut de sa maison une chambre secrete, où elle demeuroit enfermée avec les filles qui la servoient. Et ayant un cilice sur les reins, elle jeûnoit tous les jours de sa vie hors les jours de Sabbath, les premiers jours du mois, & les fêtes de la maison d'Israël. Elle étoit parfaitement belle, & son mari lui avoit laissé de grandes richesses, un grand nombre de serviteurs, & des héritages où elle avoit de nombreux troupeaux de bœufs & de moutons. Elle étoit très-estimée de tout le monde, parce qu'elle avoit une grande crainte du Seigneur; & il n'y avoit personne qui dît la moindre parole à son désavantage.

Ayant appris qu'Ozias, qui étoit le premier de Béthulie, avoit promis de livrer la ville dans cinq jours, elle fit venir Chabri & Charmi, anciens du peuple, & leur dit : » Comment donc Ozias a-t-il consenti à livrer la ville aux Assyriens, s'il ne nous venoit du secours dans cinq jours? » Et qui êtes-vous pour tenter ainsi le Seigneur? Ce n'est pas-là le moyen d'attirer sa miséricorde, mais plutôt d'exciter sa colère & d'allumer sa fureur. Vous avez prescrit à Dieu le terme de sa miséricorde selon qu'il vous a plu, & vous lui en avez marqué le jour. Mais, parce que le Seigneur est patient, faisons pénitence de cette faute même, & implorons sa miséricorde avec beaucoup de larmes. Car, Dieu ne menace point comme un homme, & il ne s'enflamme point de colère comme les enfans des hommes. C'est pourquoi, humilions nos ames devant lui, reconnoissons que nous sommes ses esclaves, demeurons dans un esprit d'abaissement, & prions le Seigneur avec larmes de nous faire sentir en la manière qu'il lui plaira les effets de sa miséricorde; afin que, comme l'orgueil de nos ennemis nous a remplis de trouble & de crainte, notre humilité aussi devienne pour nous un sujet de gloire. Car, nous n'avons pas suivi les péchés de nos peres qui ont abandonné leur Dieu, & qui ont adoré des Dieux étrangers. Ils ont mérité par ce crime d'être abandonnés à leurs ennemis, qui les ont tués, pillés, & couverts de confusion; mais, pour nous, nous ne connoissons point d'autre Dieu que le nôtre. Attendons avec une humble soumission ses consolations, & il nous vengera de nos ennemis, qui nous accablent de maux, parce qu'ils sont altérés de notre sang; le Seigneur notre Dieu humiliera toutes les nations qui

„ s'élevent

» s'élevent contre nous, & les » couvrira de honte. Et maintenant, mes freres, comme » vous êtes les anciens du peuple de Dieu, & que leur » ame & leur vie dépendent » de vous, parlez-leur d'une » manière qui leur releve le » cœur, en les faisant souvenir que nos peres ont été tentés, afin que l'on connût s'ils » servoient Dieu véritablement. » Ils doivent se souvenir qu'Abraham notre pere a été tenté, & qu'ayant été éprouvé » par beaucoup de peines & » d'afflictions, il est devenu l'ami de Dieu. C'est ainsi qu'Isaac, Jacob, Moïse, & » tous ceux qui ont plu à Dieu, » ont passé par plusieurs afflictions, & sont toujours demeurés fideles. Pour ceux qui » n'ont pas reçu ces épreuves » dans la crainte du Seigneur, » & qui ont témoigné leur impatience, irritant le Seigneur » par leurs reproches & par » leurs murmures, ils ont été » mis à mort par l'ange exterminateur, & ont péri par les » morsures des serpens. C'est » pourquoi, ne témoignons » point d'impatience dans ces » maux que nous souffrons. » Mais, considérons que ces » supplices mêmes sont encore » moindres que nos péchés; » croyons que ces fléaux dont » Dieu nous châtie comme ses » serviteurs, nous sont envoyés pour nous corriger & » non pour nous perdre. Ozias » & les anciens lui répondirent: » Tout ce que vous nous avez » dit est véritable; & il n'y a » rien à reprendre dans vos paroles. Nous vous supplions » donc de prier pour nous, » parce que vous êtes une femme sainte & qui craignez » Dieu. Judith leur répondit: » Comme vous reconnoissez » que ce que je vous ai pu dire » est de Dieu, assurez-vous » de même que ce que j'ai résolu de faire vient de lui, » & priez-le afin qu'il affermisse le dessein que j'ai. Vous » vous tiendrez cette nuit à la » porte de la ville; & je sortirai avec ma servante; priez » le Seigneur, afin que comme » vous avez dit, il regarde favorablement son peuple dans » ces cinq jours. Je ne veux » point que vous vous mettiez » en peine de sçavoir ce que » j'ai dessein de faire; & jusqu'à ce que je revienne moi-même vous dire de mes nouvelles, qu'on ne fasse autre » chose que prier le Seigneur » notre Dieu pour moi. Ozias » lui répondit: Allez en paix, » & que le Seigneur soit avec » vous pour se venger de nos » ennemis. « Et l'ayant quittée ils s'en allerent.

Après qu'ils furent partis, Judith entra dans son oratoire, se revêtit d'un cilice, se mit de la cendre sur la tête, & se prosternant devant le Seigneur, elle crioit vers lui en disant: » Seigneur, Dieu de mon pere » Siméon qui lui avez mis l'épée entre les mains pour se

» venger des étrangers, lesquels transportés d'une passion impure avoient violé une vierge, & l'avoient couverte de confusion en lui faisant outrage, qui avez exposé leurs femmes en proie, qui avez rendu leurs filles captives, & qui avez donné toutes leurs dépouilles en partage à vos serviteurs, lesquels ont brûlé de zele pour vous, assistez, je vous prie, Seigneur mon Dieu, cette veuve désolée. Car, c'est vous qui avez fait ces anciennes merveilles, & qui avez résolu d'exécuter vos différens desseins chacun dans leur tems; & il ne s'est fait que ce que vous avez voulu. Toutes vos voies sont préparées, & vos jugemens réglés selon votre Providence. Jettez les yeux maintenant sur le camp des Assyriens, comme vous daignâtes les jetter sur le camp des Égyptiens, lorsque leurs troupes armées poursuivoient vos serviteurs, se fiant en leurs chariots, en leur cavalerie & en la multitude de leurs soldats. Vous ne fîtes que jetter un regard sur leur camp; & ils furent enveloppés de ténebres. Leurs pieds se trouverent arrêtés au fond de la mer, & ils furent submergés dans les eaux. Seigneur, que ceux-ci périssent de même, eux qui s'appuyent sur leur grande multitude, & qui se glorifient dans leurs chariots, dans leurs dards, dans leurs boucliers, dans leurs fleches & dans leurs lances, & qui ne sçavent pas que c'est vous qui êtes notre Dieu, vous qui dès le commencement exterminez les armées, & que votre nom est le Seigneur. Elevez votre bras, comme vous avez fait autrefois; brisez leur force par votre force; que votre colère fasse tomber devant vous ceux qui se promettent de souiller votre Sanctuaire, de déshonorer le tabernacle de votre nom, & de renverser avec leur épée la majesté de votre autel. Faites, Seigneur, que la tête orgueilleuse de cet impie, soit coupée de sa propre épée. Qu'il soit pris par ses propres yeux comme par un piege en me regardant, & frappez-le par l'agrément des paroles qui sortiront de ma bouche. Donnez-moi assez de confiance dans le cœur pour le mépriser, & assez de force pour le perdre. Ce sera un monument glorieux pour votre nom, qu'il périsse par la main d'une femme. Car, votre puissance, Seigneur, n'est point dans la multitude des hommes; vous ne vous plaisez point dans la force des chevaux, & dès le commencement les superbes ne vous ont point plu; mais, vous avez toujours agréé les prieres de ceux qui sont humbles & doux. Dieu des cieux, créateur des eaux, Seigneur de toute créature, exaucez-

» moi, exaucez celle qui a recours à vous dans sa misere, » & qui n'espere qu'en votre » miséricorde. Souvenez-vous, » Seigneur, de votre alliance, » mettez-vous-même les paroles » dans ma bouche, & fortifiez » la résolution de mon cœur, » afin que votre maison demeure toujours dans la sainteté » qui lui est propre ; & que » toutes les nations connoissent » que c'est vous qui êtes Dieu » & qu'il n'y en a point d'autre » que vous. «

Judith, ayant cessé de crier au Seigneur, se leva du lieu où elle étoit prosternée contre terre devant le Seigneur ; & ayant appellé sa servante, elle descendit dans le bas de sa maison, elle ôta son cilice, elle quitta ses habits de veuve, elle se lava le corps, se l'oignit d'un parfum précieux, arrangea ses cheveux, & mit une coëffure magnifique sur la tête ; elle se revêtit des habits qu'elle avoit accoutumé de porter au tems de sa joie, prit une chaussure très-riche, des brasselets, des lis d'or, des pendans d'oreilles, des bagues, se para enfin de tous ses ornemens. Dieu même lui ajoûta un nouvel éclat, parce que tout cet ajustement n'avoit pour principe aucun mauvais désir, mais la vertu seule ; ainsi, le Seigneur augmenta encore sa beauté, afin de la faire paroître aux yeux de tous avec un lustre incomparable. Elle donna à porter à sa servante un petit vaisseau où il y avoit du vin, un vase d'huile, de la farine, des figues seches, du pain & du fromage, & partit ainsi.

Étant arrivée avec sa servante à la porte de la ville, elle trouva Ozias & les anciens de la ville qui l'attendoient. Ils furent dans le dernier étonnement en la voyant, & ils ne pouvoient assez admirer son extraordinaire beauté. Ils ne lui firent néanmoins aucune demande, mais ils la laisserent passer en lui disant : » Que le Dieu de nos » peres vous donne sa grace, » & qu'il affermisse par sa force » toutes les résolutions de votre » cœur, afin que Jérusalem se » glorifie en vous, & que votre » nom soit au nombre des Saints » & des Justes. « Ceux qui étoient présens répondirent tout d'une voix : *Ainsi soit-il, ainsi soit-il.*

Cependant, Judith priant Dieu passa les portes, elle & sa servante. Comme elle descendoit de la montagne vers le point du jour, les gardes avancées des Assyriens la rencontrerent, & la prirent en lui disant : » D'où venez-vous, & où » allez-vous ? Elle leur ré» pondit : Je suis une des filles » des Hébreux ; je me suis en» fuie d'avec eux, ayant re» connu que vous devez pren» dre & piller leur ville, par» ce qu'ils vous ont méprisés, » & qu'ils n'ont pas voulu se » rendre à vous volontaire» ment, afin que vous leur fis» siez miséricorde. C'est pour» quoi, j'ai dit en moi-même :

» Je m'en irai trouver le prince » Holoferne pour lui découvrir » leurs secrets, & pour lui » donner un moyen de les pren- » dre, sans perdre un seul hom- » me de son armée. « Ces soldats, ayant entendu ces paroles, considéroient son visage, & leurs yeux étoient tout surpris, tant ils admiroient sa rare beauté. Ils lui dirent : » Vous » avez sauvé votre vie en pre- » nant cette résolution de venir » trouver notre Prince, & vous » devez vous assurer que lors- » que vous paroîtrez devant » lui, il vous traitera parfai- » tement bien, & que vous ga- » gnerez son cœur. « Ils la menerent donc à la tente d'Holoferne, & lui firent sçavoir qu'elle étoit là. Elle entra ensuite, & aussi-tôt qu'elle parut devant Holoferne, il fut pris par les yeux. Ses officiers lui dirent : » Qui pourroit mépri- » ser le peuple des Hébreux » qui ont des femmes si belles? » Ne méritent-elles pas bien » que pour les avoir nous leur » fassions la guerre? « Et Judith voyant Holoferne assis sous son pavillon qui étoit de pourpre en broderie d'or, relevé d'émeraudes & de pierres précieuses, n'eut pas plutôt jetté les yeux sur son visage, qu'elle se prosterna en terre & l'adora; & les gens d'Holoferne la releverent par le commandement de leur maître.

Alors, Holoferne lui dit : » Ayez bon courage, bannissez » de votre cœur toute crainte, » parce que je n'ai jamais fait » de mal à qui que ce soit qui » ait voulu servir le roi Nabu- » chodonosor. Que si votre peu- » ple ne m'avoit point méprisé, » je n'aurois point tourné mes » armes contre lui. Mais, di- » tes-moi, d'où vient que vous » les avez quittés, & que vous » vous êtes déterminée à venir » vers nous? Judith lui répon- » dit : Recevez en bonne part » les paroles de votre servan- » te; parce que si vous suivez » les avis de votre servante, » Dieu achevera d'accomplir » à votre égard ce qu'il a ré- » solu. Vive Nabuchodonosor, » roi de la terre, & sa puis- » sance qui est en vous pour » châtier tous ceux qui se sont » égarés; car, non-seulement » vous lui asservissez les hom- » mes, mais les bêtes mêmes » des champs lui sont assujet- » ties. La sagesse de votre es- » prit s'est rendu célebre dans » toutes les nations; tout le mon- » de a appris que vous êtes le » seul, dont la puissance & la » capacité éclatent dans tout son » royaume; & on parle dans » tous les païs de votre habi- » leté dans la guerre. On sçait » aussi ce qu'a dit Achior, & » on n'ignore pas de quelle » maniere vous avez voulu qu'il » fût traité. Car, il est certain » que notre Dieu est tellement » irrité par les péchés de son » peuple, qu'il lui a fait dire » par ses Prophetes qu'il le li- » vreroit à ses ennemis à cause » de ses offenses. Et parce que

» les Israëlites sçavent qu'ils » ont offensé leur Dieu, la terreur de vos armes les a saisis. » Ils sont de plus désolés par » la famine, & la soif dont ils » sont brûlés, les fait déjà paroître comme morts. Ils ont » même résolu entr'eux de tuer » leurs bestiaux pour boire leur » sang. Et ayant du froment, » du vin & de l'huile qui sont » consacrés au Seigneur leur » Dieu, & auxquels Dieu leur » a défendu de toucher, ils » sont résolus de les employer » à leur usage, & ils veulent » consumer des choses, auxquelles il ne leur est pas même » permis de porter la main. » Puis donc qu'ils se conduisent » de cette sorte, il est certain » qu'ils périront. Votre servante prévoyant cela s'est » enfuie d'avec eux ; & le » Seigneur m'a envoyée vous » découvrir toutes ces choses. » Car, votre servante adore » toujours son Dieu, même à » présent qu'elle est avec vous ; » & je sortirai du camp pour » prier le Seigneur. Il me dira » quand il doit leur rendre ce » qui leur est dû pour leurs » péchés ; & je viendrai vous » le dire. Je vous menerai alors » au milieu de Jérusalem. Tout » le peuple d'Israël sera devant vous comme des brebis » qui sont sans pasteur ; & il ne » se trouvera pas seulement un » chien qui aboye contre vous. » Car, tout ceci m'a été révélé » par la providence de Dieu. » Et parce qu'il est en colere » contr'eux, il m'a envoyée vers » vous pour vous annoncer ces » choses. « Tout ce discours plut extrêmement à Holoferne & à tous ses gens ; ils admiroient la sagesse de Judith, & ils se disoient l'un à l'autre : » Il n'y a point dans toute la » terre une femme semblable à » celle-ci, soit pour l'air & la » beauté du visage, ou pour le » sens & la sagesse des paroles. » Alors, Holoferne lui répondit : Dieu nous a favorisés » de vous envoyer ainsi devant » ceux de votre nation, afin » que vous nous les livriez entre les mains ; & parce que » vos promesses sont très-avantageuses, si votre Dieu fait » cela pour moi, il sera aussi » mon Dieu, vous serez grande dans la maison de Nabuchodonosor, & votre nom » deviendra illustre dans toute » la terre. «

Alors, il commanda qu'on la fît entrer au lieu où étoient les trésors, & qu'elle y demeurât ; & il ordonna ce qu'on lui donneroit de sa table. Judith lui répondit : » Je ne pourrai pas » manger maintenant des choses » que vous commandez qu'on » me donne, de peur d'attirer » l'indignation de Dieu sur » moi ; mais, je mangerai de » ce que j'ai apporté avec moi. » Holoferne lui repartit : Si ce » que vous avez apporté avec » vous vient à vous manquer, » que pourrons-nous vous faire ? Judith lui repliqua ? Je » jure par votre salut, mon

» Seigneur, qu'avant que vo-
» tre servante ait consumé tout
» ce qu'elle a apporté, Dieu
» fera par ma main ce que j'ai
» pensé. « Ensuite, ses serviteurs la firent entrer dans la tente où il leur avoit donné ordre de la mener. Elle demanda en y entrant qu'on lui permît de sortir la nuit & avant le jour pour aller faire sa priere & invoquer le Seigneur. Holoferne commanda aux huissiers de sa chambre de la laisser entrer & sortir, selon qu'elle le voudroit durant trois jours pour adorer son Dieu. Elle sortoit donc durant les nuits dans la vallée de Béthulie, & elle se lavoit dans une fontaine, & en remontant elle prioit le Seigneur le Dieu d'Israël, afin qu'il la conduisît dans le dessein qu'elle avoit prémédité pour la délivrance de son peuple. Puis rentrant dans sa tente, elle y demeuroit pure jusqu'à ce qu'elle prît sa nourriture vers le soir.

Quatre jours après, Holoferne fit un festin à ceux de sa maison, & il dit à Bagoas, un de ses eunuques : » Allez &
» persuadez à cette femme du
» peuple Hébreu qu'elle con-
» sente d'elle-même à venir me
» trouver. Car, les Assyriens
» croyent qu'il est honteux à
» un homme qu'une femme se
» moque de lui, & qu'elle
» trouve moyen de se tirer
» d'avec lui sans consentir à ce
» qu'il désire d'elle. « Alors, Bagoas alla trouver Judith, & lui dit : » Pourquoi cette bonne
» fille craindroit-elle d'entrer
» chez mon Seigneur, pour
» être honorée de lui, pour
» manger avec lui, pour boire
» du vin & se réjouir? Judith lui répondit : Qui suis-je moi
» pour m'opposer à la volonté
» de mon Seigneur ? Je ferai
» tout ce qu'il trouvera bon,
» & qui lui paroîtra le meil-
» leur; car, ce qui lui sera
» agréable, fera aussi le plus
» grand bien qui puisse jamais
» m'arriver en toute ma vie. « Elle se leva ensuite, elle se para de tous ses ornemens, & étant entrée dans sa tente, elle parut devant lui. Holoferne, en la voyant, fut frappé au cœur, parce qu'il brûloit de passion pour elle, & il lui dit : » Buvez
» maintenant & mangez avec
» joie, parce que vous avez
» trouvé grace devant moi.
» Judith lui repliqua : Je boirai
» mon Seigneur, parce que mon
» ame reçoit aujourd'hui la plus
» grande gloire qu'elle ait re-
» çue dans toute sa vie. « Elle prit ensuite ce que sa servante lui avoit préparé ; & elle mangea & but devant lui. Holoferne fut tellement transporté de joie en la voyant, qu'il but du vin plus qu'il n'en avoir bu en aucun jour dans toute sa vie.

Le soir étant venu, ses serviteurs se hâterent de se retirer chacun chez soi ; Bagoas ferma en dehors la porte de la chambre & s'en alla. Tous étoient assoupis du vin qu'ils avoient bu, & Judith étoit seule dans

la chambre. Holoferne s'étoit jetté sur son lit tout accablé de sommeil par l'excès du vin. Judith commanda à sa servante de se tenir dehors devant la porte de sa chambre, & d'y faire le guet. Pour elle, elle étoit devant le lit priant avec larmes, & remuant les levres en silence. Elle dit : » Seigneur Dieu d'Israël, fortifiez-moi, & rendez-vous favorable en ce » moment à ce que ma main va » faire, afin que vous releviez » selon votre promesse votre » ville de Jérusalem, & que » j'acheve ce que j'ai cru qui » se pourroit faire par votre » assistance. « Ayant parlé de la sorte, elle s'approcha de la colomne qui étoit au chevet du lit d'Holoferne & délia son sabre qui y étoit attaché. Puis, l'ayant tiré du fourreau, elle prit Holoferne par les cheveux de sa tête & dit : » Seigneur » mon Dieu, fortifiez-moi à » cette heure. « Elle le frappa ensuite sur le cou par deux fois, lui coupa la tête, & ayant détaché des colomnes le pavillon, elle jetta par terre son corps mort. Elle sortit peu après, & donna à sa servante la tête d'Holoferne, lui commandant de la mettre dans son sac. Puis elles sortirent toutes deux selon leur coutume comme pour aller prier ; & étant passées au-delà du camp, elles tournerent le long de la vallée, & arriverent à la porte de la ville. Alors, Judith dit de loin à ceux qui faisoient la garde sur les murailles : » Ouvrez les » portes parce que Dieu est » avec nous, & qu'il a signalé » sa puissance dans Israël. « Les gardes, ayant entendu sa voix, appellerent les anciens de la ville, & tous coururent à elle depuis le plus petit jusqu'au plus grand, parce qu'ils ne s'attendoient plus qu'elle dût revenir. Ils allumerent des flambeaux, & s'assemblerent tous autour d'elle.

Pour Judith, montant sur un lieu plus élevé, elle commanda qu'on fît silence, & tous s'étant tus, elle dit : » Louez le Seigneur notre Dieu qui n'a » point abandonné ceux qui es» péroient en lui, qui a ac» compli par sa servante la mi» séricorde qu'il avoit promise » à la maison d'Israël, & qui » a tué cette nuit par ma main » l'ennemi de son peuple. « Puis, tirant de son sac la tête d'Holoferne, elle la leur montra & leur dit : » Voici la tête » d'Holoferne, Général de » l'armée des Assyriens, & voi» ci le pavillon dans lequel il » étoit couché étant ivre, & » où le Seigneur notre Dieu l'a » frappé par la main d'une fem» me. Le Dieu vivant m'est té» moin que son Ange m'a gardée, » soit lorsque je suis sortie de » cette ville, & tant que je » suis demeurée là, ou lorsque » je suis revenue ici ; & que » le Seigneur n'a point permis » que sa servante fût souillée ; » mais qu'il m'a fait revenir au» près de vous sans aucune ta-

» che de péché, comblée de » joie de le voir demeurer vainqueur, moi sauvée, & vous » délivrés. Rendez-lui tous » des actions de graces, parce qu'il est bon, parce » que sa miséricorde s'étend » dans tous les siecles. « Alors, tous adorant le Seigneur dirent à Judith : » Le Seigneur vous a » bénie, il vous a soutenue de » sa force, & il a renversé par » vous tous nos ennemis. « Ozias, Prince du peuple d'Israël, dit aussi à Judith : » Vous » êtes bénie du Seigneur, le » Dieu très-haut, plus que » toutes les femmes qui sont » sur la terre. Béni soit le Seigneur qui a créé le ciel & la » terre, qui a conduit votre » main pour trancher la tête au » chef de nos ennemis. Car, il » a rendu aujourd'hui votre nom » si célebre, que les hommes » se souvenant éternellement » de la puissance du Seigneur, » ne cesseront jamais de vous » louer, parce que vous avez » exposé votre vie, en voyant » l'extrême affliction où votre » peuple se trouvoit réduit, & » que vous vous êtes présentée » devant Dieu pour empêcher » sa ruine. « Tout le peuple répondit : *Ainsi soit-il, ainsi soit il.*

On fit venir ensuite Achior, & Judith lui dit ces paroles : » Le Dieu d'Israël à qui vous » avez rendu témoignage, en » déclarant qu'il a le pouvoir » de se venger de ses ennemis, » a coupé lui même cette nuit » par ma main, la tête du chef » de tous les infideles; & pour » vous faire voir que cela est » vrai, voici la tête d'Holoferne, qui dans l'insolence de » son orgueil méprisoit le dieu » d'Israël, & qui menaçoit de » vous faire mourir, en disant : » Lorsque j'aurai vaincu le peuple d'Israël, je lui ferai passer » l'épée au travers du corps. « Achior, voyant la tête d'Holoferne, fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il tomba le visage contre terre & s'évanouit. Étant ensuite revenu à lui, il se jetta aux pieds de Judith & l'adora, en lui disant : » Vous êtes bénie » de votre Dieu dans toute la » maison de Jacob, parce que » le Dieu d'Israël sera pour » jamais glorifié en vous, parmi tous les peuples qui entendront parler de votre nom. «

Alors, Judith dit à tout le peuple : » Écoutez-moi, mes » freres, pendez cette tête au » haut de nos murailles; & aussi-tôt que le soleil sera levé, » que chacun prenne ses armes, » & sortez tous avec grand » bruit, sans descendre jusqu'aux ennemis, mais comme vous disposant à les attaquer. Alors, il faudra nécessairement que les gardes » avancées fuyent, & s'en aillent éveiller leur Général, » afin qu'il donne les ordres » pour le combat. Lorsque leurs » chefs auront couru à la tente » d'Holoferne, & qu'ils n'y auront trouvé qu'un corps sans » tête, nageant dans son sang, » la frayeur les saisira tous. Et

» quand vous les verrez fuir, » allez hardiment après eux, » parce que le Seigneur vous » les livrera pour les fouler » sous vos pieds. «

Auſſi-tôt donc que le jour parut, ceux de Béthulie pendirent au haut de leurs murs la têre d'Holoferne ; & chacun ayant pris ſes armes, ils ſortirent tous en faiſant un grand bruit & jettant de grands cris. Les ſentinelles les voyant venir coururent à la tente d'Holoferne. Ceux qui étoient dans la tente, vinrent à la porte de ſa chambre ; & ils tâchoient en y faiſant quelque bruit, d'interrompre ſon ſommeil, afin qu'Holoferne fût plutôt éveillé par ce bruit confus qu'il entendroit, que par quelqu'un de ſes gens. Car, nul n'oſoit ni frapper à la porte, ni entrer dans la chambre du Général des Aſſyriens. Mais, les chefs, les colonels, & les principaux officiers de l'armée d'Aſſyrie étant venus à ſa tente, dirent aux officiers de ſa chambre : » Entrez & éveil- » lez-le, parce que ces rats » ſont ſortis de leurs trous, & » qu'ils ont eu la hardieſſe de » nous défier au combat.« Alors, Bagoas, étant entré dans la chambre, ſe tint devant le rideau, & il frappa des mains, s'imaginant qu'il dormoit avec Judith. Mais, prêtant l'oreille, & n'entendant aucun bruit, tel qu'en peut faire un homme qui dort, il s'approcha de plus près du rideau ; & le levant, il vit le corps mort d'Holoferne étendu par terre ſans tête, & tout couvert de ſon ſang, auſſi-tôt il jetta un grand cri avec larmes, & il déchira ſes vêtemens. Puis étant allé à la tente de Judith, & ne l'ayant point trouvée, il ſortit devant le peuple & leur dit : » Une ſeule femme du peu- » ple Hébreu a mis la confuſion » dans la maiſon du Roi Nabu- » chodonoſor ; car, voici Ho- » loferne étendu par terre, & » ſa tête n'eſt plus avec ſon » corps. « Les chefs de l'armée des Aſſyriens, ayant entendu ces paroles, déchirerent tous leurs vêtemens ; ils furent ſaiſis d'une crainte & d'une frayeur extrêmes, le trouble s'empara de leurs eſprits, & tout le camp retentit de cris effroyables.

La nouvelle qu'Holoferne avoit eu la tête coupée, s'étant répandue dans toute l'armée, ils ſe trouverent tout conſternés ſans ſçavoir quel parti prendre ; & pouſſés par la ſeule frayeur dont ils étoient ſaiſis, ils ne penſoient qu'à chercher leur ſalut dans la fuite ; de ſorte que nul ne parloit à ſon compagnon, mais tous baiſſant la tête & quittant tout, ſe hâtoient de ſe ſauver des mains des Hébreux, qu'ils entendoient venir pour fondre ſur eux les armes à la main ; & ils fuyoient çà & là par les chemins de la campagne & par les ſentiers des collines. Les Iſraëlites, les voyant donc fuir de la ſorte, les pourſuivirent & deſcendirent de la montagne, ſonnant des trompettes & jettant de grands cris

après eux. Comme les Assyriens ne marchoient point en corps, mais que chacun se hâtoit de fuir où il pouvoit, & que les Israëlites au contraire les poursuivoient tous ensemble & en bon ordre, ils tailloient en pièces tout ce qu'ils rencontroient. En même tems, Ozias envoya porter cette nouvelle dans toutes les villes & dans toutes les provinces du peuple d'Israël. Ainsi, chaque ville & chaque province ayant choisi les plus braves d'entre leurs jeunes gens, leur firent prendre les armes, & les envoyerent après les Assyriens; ils les poursuivirent jusqu'aux extrêmités des confins de leur païs, passant au fil de l'épée tout ce qu'ils trouvoient.

Cependant, ceux qui étoient restés à Béthulie, entrerent dans le camp des Assyriens, d'où ils remporterent tout le butin que les ennemis avoient laissé dans leur fuite, & ils en revinrent chargés. Mais, ceux qui après avoir battu & poursuivi les ennemis, revinrent à Béthulie, emmenerent avec eux tout ce qui avoit été aux Assyriens. Les troupeaux, les bestiaux, & toutes les richesses de leur bagage & de leur équipage étoient sans nombre, & tous s'enrichirent depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Joakim, grand-Pontife vint en même tems de Jérusalem à Béthulie, avec tous les anciens pour voir Judith, laquelle sortit au-devant de lui, & ils la bénirent tous d'une voix en lui disant : » Vous êtes la gloire de Jérusalem ; vous êtes la joie » d'Israël ; vous êtes l'honneur » de notre peuple. Car, vous » avez agi avec un courage » mâle ; & votre cœur s'est affermi, parce que vous avez » aimé la chasteté, & qu'après » avoir perdu votre mari vous » n'avez point voulu en épouser d'autre ; c'est pour cela » que la main du Seigneur vous » a fortifiée, & que vous serez » bénie éternellement. « Tout le peuple répondit : *Ainsi soit-il, ainsi soit-il.*

Trente jours suffirent à peine au peuple d'Israël pour recueillir toutes les dépouilles des Assyriens ; & tout ce qu'on put reconnoître qu'Holoferne avoit possédé en or, en argent, en habillemens, en pierreries, & en toutes sortes de meubles, fut donné à Judith par tout le peuple. Tous les hommes, les femmes, les jeunes filles, & les jeunes gens étoient dans des transports de joie, qu'ils témoignoient par le son des harpes & des autres instrumens de musique.

Alors, Judith chanta ce cantique au Seigneur, & elle dit : » Chantez à la gloire du Seigneur, au son des tambours » & au bruit des timbales ; » chantez avec de saints accords un nouveau cantique ; » glorifiez & invoquez son nom. » Le Seigneur met les armées » en poudre ; le Seigneur est » le nom qui lui appartient. Il » a mis son camp au milieu de » son peuple, pour nous déli-

» vrer de la main de tous nos » ennemis. L'Assyrien est venu » du côté des montagnes, du » côté de l'Aquilon, avec une » multitude & une force ex- » traordinaires. Ses troupes sans » nombre ont mit les torrens » à sec, & sa cavalerie a cou- » vert les vallées. Il avoit juré » de brûler mes terres, de paf- » ser mes jeunes gens au fil de » l'épée, de donner en proie » mes petits enfans, & de ren- » dre mes filles captives. Mais, » le Seigneur tout-puissant l'a » frappé ; il l'a livré entre les » mains d'une femme, & c'est » par elle qu'il lui a ôté la » vie. Car, ce ne sont point » les jeunes hommes qui ont » renversé celui qui étoit puis- » sant parmi eux ; ce ne sont ni » les géans qui l'ont frappé, ni » les hommes d'une hauteur dé- » mesurée qui se sont opposés » à lui ; mais, c'est Judith, » fille de Mérari qui l'a vain- » cu par la beauté de son visa- » ge. Elle a quitté ses habits » de veuve & s'est parée de ses » habits de joie, pour relever » les espérances des enfans d'If- » raël. Elle a mis sur son visa- » ge une huile d'une excellente » odeur, elle a ajusté ses che- » veux, & les a liés d'un ban- » deau magnifique ; elle s'est » parée d'une robe toute neuve » pour le tromper. L'éclat de » sa chaussure l'a ébloui, sa » beauté a rendu son ame cap- » tive ; & elle lui a coupé la » tête avec son propre sabre. » Les Perses ont été épouvan- » tés de sa constance, & les » Medes de sa hardiesse. Alors, » le camp des Assyriens a été » rempli de hurlemens, quand » nos pauvres citoyens mourant » de soif ont commencé à pa- » roître. Les enfans des jeunes » femmes les ont percés de » coups & les ont tués, lorf- » qu'ils fuyoient comme des » enfans ; ils ont péri dans le » combat en la présence du » Seigneur notre Dieu. Chan- » tons une hymne au Seigneur, » chantons une hymne nouvelle » à la louange de notre Dieu. » Seigneur Dieu, vous êtes » grand, vous vous signalez par » votre puissance, & nul ne » peut jamais vous surmonter. » Que toutes vos créatures » vous obéissent ; car, vous » avez parlé, & elles ont été » faites ; vous avez envoyé vo- » tre esprit, & elles ont été » formées, & nul ne résiste à » votre voix. Les montagnes » seront ébranlées jusqu'aux » fondemens ; les eaux seront » agitées ; les pierres se fon- » dront comme la cire devant » votre face. Mais, ceux qui » vous craignent, Seigneur, » seront très grands devant vous » en toutes choses. Malheur à » la nation qui s'élevera contre » mon peuple ; car, le Seigneur » tout-puissant se vengera d'el- » le, & il la visitera au jour » du jugement. Il répandra dans » leur chair le feu & les vers, » afin qu'ils brûlent & qu'ils se » sentent déchirer éternelle- » ment. «

Après cette victoire, tout le peuple vint à Jerusalem pour adorer le Seigneur ; & s'étant purifiés, ils lui offrirent tous leurs holocaustes, & s'acquitterent de leurs vœux & de leurs promesses. Or, Judith ayant pris toutes les armes d'Holoferne que le peuple lui avoit données, & le pavillon de son lit qu'elle avoit emporté elle-même, les offrit au Seigneur comme un monument pour empêcher qu'on n'oubliât une faveur si signalée. Tout le peuple fut dans la réjouissance à la vue des lieux saints, & la joie de cette victoire fut célébrée avec Judith pendant trois mois. Chacun retourna ensuite en sa maison; & Judith devint célebre dans Béthulie, & la personne la plus considérée de tout Israël. Car, la chasteté étoit jointe à sa vertu, & depuis la mort de Manassé son mari elle ne connut point d'homme tout le reste de sa vie. Les jours de fête, elle paroissoit en public avec une grande gloire. Après avoir demeuré cent cinq ans dans la maison de son mari, & avoir donné la liberté à sa servante, elle mourut, & fut enterrée dans Béthulie avec son mari. Tout le peuple la pleura pendant sept jours. Tant qu'elle vécut, & plusieurs années après sa mort, il ne se trouva personne qui troublât Israël.

Le jour de cette victoire fut mis par les Hébreux au rang des fêtes. Plusieurs Sçavans croyent qu'on ne doit point chercher d'autre fête de la victoire de Judith, que celle qui se célebre pour la dédicace ou le renouvellement du temple par Judas Maccabee, le 25 de Casleu. Léon de Modene, & le Calendrier des Juifs donné par Sigonius, la mettent ce jour-là.

Le livre de Judith, originairement écrit en langue Chaldéenne, ne subsiste plus que dans des versions dont les principales sont la Grecque, attribuée à Théodotion qui vivoit à la fin du onzième siecle, l'ancienne Vulgate Latine presque par-tout conforme à la Grecque, & celle de Saint Jérôme, souvent assez différente de l'une & de l'autre ; nous ne parlons point de la Syriaque qu'on croit communément avoir été faite sur la Grecque.

Saint Jérôme, qui fit la sienne à la priere de Paule & d'Eustochie, nous dit, dans sa Préface, qu'il avoit rendu le sens plutôt que les mots, & que sans s'arrêter aux fautes des copistes ni aux diverses leçons qu'il avoit rencontrées dans différens exemplaires, il s'étoit appliqué à exprimer en Latin seulement ce qu'il avoit trouvé de parfaitement intelligible dans le Chaldéen ; & c'est ce qu'il est sans doute bien important de remarquer, afin de ne point rejetter indiscrétement tout ce qui, étant dans les autres versions, ne se retrouve point dans celle de ce Pere. Pour écarter les nuages que quelques criti-

ques ont voulu élever contre l'histoire rapportée dans ce Livre, sous prétexte que Saint Jérôme sembloit pencher ou à l'exclure du canon des Écritures, ou à douter de la foi qu'il méritoit, il suffiroit de citer la préface même que ce Pere a mise à la tête de sa traduction, dans laquelle il paroît qu'il s'exprime d'une manière qui ne peut souffrir d'équivoque. » Le » livre de Judith, y est-il dit, » est lu chez les Hébreux parmi » les Hagiographes, & ils ne » tiennent point son autorité » pour décisive dans les dispu- » tes; cependant, & quoiqu'é- » crit en Chaldéen, ils le met- » tent au nombre de leurs His- » toires; au reste, comme on » lit que le Concile de Nicée » l'a compté entre les livres sa- » crés, j'ai acquiescé à votre » demande, &c. «

Il n'est pas moins facile de répondre aux objections que l'on fait résulter, ou de ce que les Juifs ne tenoient point ce livre pour canonique, ou de ce que Philon & Josephe ne disent rien de cette Histoire.

1.° Ce Livre, dans l'Hypothèse de M. Gibert qui place l'histoire de Judith après la captivité de Babylone, sous le règne d'Ochus, n'a pu être écrit qu'après Esdras. Or, il est bien vrai, comme le remarque Josephe, que les livres écrits après Esdras & depuis Artaxerxe, n'avoient pas chez les Juifs le même degré d'autorité que ceux qui avoient été écrits auparavant, & qui composent seuls en effet le canon de la Synagogue; c'est-à-dire, que les Juifs ne croyoient pas pouvoir en tirer, comme de ceux-ci, des principes de décision dans des matières contestées, parce que n'ayant point été écrits, comme ils disoient, dans un tems où la succession & la transmission de la Prophétie leur furent connues d'une manière certaine, il n'étoit point encore décidé à leur égard, comme à l'égard des précédens, s'ils avoient été inspirés. Mais, il s'en faut de beaucoup que pour cela la Synagogue les rejettât ou les soupçonnât de supposition ou de fausseté. On voit au contraire, & St. Jerôme nous l'apprend singulièrement de celui dont il s'agit, qu'elle les lisoit avec la confiance & le respect qu'ils méritoient d'ailleurs, & qu'elle leur donnoit même un rang particulier qui caractérisoit cette confiance & ce respect; en sorte que de ce que ces livres ne sont pas compris dans le canon des Juifs, on ne peut raisonnablement tirer le plus léger prétexte pour leur refuser la foi & l'autorité que l'on accorde à des monumens profanes, souvent bien moins anciens & beaucoup plus susceptibles de soupçons.

Après ces observations qui doivent suffire, ce semble, à des critiques, & satisfaire ceux que le préjugé & la prévention ne dominent point, nous laissons aux Théologiens le soin

de montrer aux autres, que l'Église, non moins respectable, sans doute, dans ses décisions que la Synagogue, a déclaré le livre de Judith canonique, comme il résulte de la décision du Concile de Nicée, citée par Saint Jérôme, & renouvellée depuis dans plusieurs Conciles postérieurs, & entr'autres dans celui de Trente.

2.° Quant au silence de Josephe & de Philon, il devroit faire d'autant moins d'impression, que ces Auteurs, comme dit D. Calmet, n'ont pas fait profession de rapporter tout ce qui étoit arrivé aux Juifs. Josephe même a eu soin d'avertir qu'on ne devoit pas se choquer de ce qu'il avoit omis quelques évenemens, parce qu'il n'avoit prétendu rendre en Grec que les livres écrits en Hébreu; or, il paroît constant que celui de Judith n'étoit pas de ce nombre.

On a enfin prétendu que ce Livre renfermoit des difficultés insurmontables; mais, peut-être ces difficultés naissent-elles plutôt des systêmes prématurés que l'on a imaginés sur l'Histoire qu'il contient, que des circonstances mêmes de cette Histoire; & après tout, fussent-elles plus réelles qu'elles ne sont, une réflexion de M. Prideaux doit nous rassurer, c'est que *l'impuissance où l'on est d'éclaircir des difficultés, n'est pas une raison de rejetter une Histoire, puisqu'à peine est-il une Histoire écrite qui, dans le siecle suivant, ne paroisse, par rapport aux tems, aux lieux & à d'autres circonstances, chargée de contradictions apparentes qu'on a bien de la peine à concilier, quand le souvenir de ces faits vient à s'effacer de la mémoire des hommes. Combien plus*, ajoûte-t il, *sommes-nous sujets à nous méprendre, quand nous portons les yeux sur des objets qui sont éloignés de nous de plus de* 2000 *ans, & que nous ne pouvons appercevoir qu'à la foible lueur de quelques restes d'Histoire si obscurs & si peu suivis, que nous sommes réduits à marcher à tâtons, quelques lumieres que nous en tirions.*

JUGA, *ou* JUGATINE, (*a*) *Juga*, *Jugatina*, nom que l'on donnoit à Junon, en qualité de Déesse qui présidoit aux mariages. Ce nom vient de *Jugum*, Joug, ou comme dit Festus, parcequ'elle unissoit sous le même joug les personnes qui se marioient, ou par allusion au joug que l'on mettoit en effet sur les deux époux dans la cérémonie des noces, comme l'écrit Servius sur le commencement du quatrième livre de l'Énéïde, *pag.* 317, de l'édition de Rob. Étienne, *in-fol.* Du reste, Festus est le seul qui appelle Junon Juga; car Servius dit *Jugalis*. Junon Juga avoit un autel dans une rue de Rome, qu'on appelloit à cause de cela Jugalius Vicus.

(*a*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 148.

JUGALIS, *Jugalis*. *Voyez* Juga.

JUGALIS, *Jugalis*, surnom de Bacchus.

JUGANTES. (*a*) On trouve ce nom dans Tacite, comme si c'étoit le nom d'un peuple de la grande-Bretagne. Il parle d'un certain Vénusius, qui étoit *ex civitate Jugantum*. Ce passage, qui est unique, sert peu à désigner où étoit ce peuple. Cambden, qui a cherché ce que ce pouvoit être, n'a rien trouvé qui le fixât. En un endroit, il doute s'il ne faut pas lire *Brigantum*, au lieu de *Jugantum*; ailleurs, il semble insinuer que ce pourroient bien être les Cantiens, qu'on appelle communément Y-Gaint.

JUGARIUS VICUS, (*b*) la rue aux Jougs. C'est ainsi qu'on nommoit une rue de Rome. Tous les édifices de ce quartier furent consumés par un incendie, l'an de Rome 539, & avant Jesus-Christ 213.

JUGATINE. *Voyez* Juga.

JUGATINUS, *Jugatinus*, (*c*) Dieu des Romains. Il y avoit deux Dieux Jugatinus, dont l'un présidoit aux mariages, & l'autre aux sommets des montagnes, qu'on appelle en Latin Juga. Saint Augustin est le seul qui nous fasse connoître ces deux Divinités dans son livre quatrième de la Cité de Dieu; il parle du premier Jugatinus au ch. XI. & du second au ch. VIII. Il parle encore du premier au ch. IX. du livre sixième du même ouvrage.

Ce nom a été formé du mot *Jugum*, qui se dit en Latin, & du mariage, & du sommet d'une montagne.

JUGEMENT, se dit des sentences, arrêts, & autres décisions qui sont prononcés par l'autorité des Rois, ou autres puissances terrestres, soit de leur propre bouche, soit par les Officiers qu'ils commettent pour rendre la justice en leur place.

Jugemens des Athéniens.

(*d*) Il y avoit à Athènes différens tribunaux, selon la différence des affaires; mais, on pouvoit appeller de toutes les ordonnances des autres Juges au peuple, & c'est ce qui rendoit son pouvoir si grand & si considérable. Tous les Alliés, quand ils avoient quelque procès, étoient obligés de se transporter à Athènes; & souvent ils y demeuroient un tems considérable sans pouvoir obtenir audience, à cause de la multitude des affaires qu'il y avoit à juger. Cette loi leur avoit été imposée, pour les rendre plus dépendans du peuple, & plus soumis à son autorité; au lieu que, si on eût envoyé des Commissaires sur les lieux,

(*a*) Tacit. Annal. L. XII. c. 40.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 47. L. XXVII. c. 37.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 344. Tom. III p. 416. Tom. IV. pag. 462.
(*d*) Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 36, 37.

ils auroient été les seuls à qui les Alliés eussent fait la cour, & rendu hommage.

Les parties plaidoient elles-mêmes leur cause, ou employoient le secours des Avocats. On fixoit ordinairement le tems que devoit durer le plaidoyer, & l'on se régloit sur une horloge à eau, appellée en Grec κλεψύδρα. L'arrêt se formoit à la pluralité, & quand les suffrages étoient égaux, les Juges penchoient du côté de la douceur, & renvoyoient l'accusé absous. Il est remarquable qu'on n'obligeoit point un un ami de porter témoignage contre son ami.

Tous les citoyens, même les plus pauvres, & qui étoient sans revenu, étoient reçus au nombre des Juges, pourvu qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans, & qu'ils fussent reconnus de bonnes mœurs. Pendant qu'ils jugeoient, ils avoient en main une espèce de sceptre, qui étoit la marque de leur dignité, & ils le déposoient en sortant.

L'honoraire des Juges a été différent selon les tems. Ils avoient d'abord par jour une obole seulement, puis on en donna trois, & c'est à quoi cet honoraire demeura fixé. C'étoit peu de chose en soi, mais qui devint fort à charge au public, & épuisa le trésor sans beaucoup enrichir les particuliers. On en peut juger parce qui est rapporté dans les Guêpes d'Aristophane, comédie où ce Poëte tourne en ridicule l'empressement des Athéniens pour juger, & leur avidité pour le gain, qui prolongeoit & multiplioit les procès à l'infini.

Dans cette comédie, un jeune Athénien, chargé du rôle dont on vient de parler, qui étoit de tourner en ridicule les Juges & les jugemens d'Athènes, par la supputation qu'il fait des revenus qui alloient au trésor public, trouve qu'ils montoient à deux mille talens. Puis, il examine combien il en revient aux six mille Juges qui inondent Athènes, à donner trois oboles par tête. Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivis, ne monte qu'à cent cinquante talens. Le calcul est facile. Il n'y avoit que dix mois de payement pour les Juges, les deux autres mois étant employés en fêtes qui interdisoient toute affaire juridique. Or, en donnant trois oboles par tête à six mille hommes, on trouvera quinze talens employés par mois, & les dix mois donneront cent cinquante talens. Selon ce calcul, le Juge le plus assidu ne gagnoit que soixante quinze livres par an. » A quoi donc va » le reste des deux mille talens, » s'écrie le jeune Athénien? » A quoi, répondit son pere, » qui étoit un des Juges? A ces » gens ..... Mais non, ne » révélons pas la honte d'Athè- » nes, & soyons toujours pour

„ le

» le peuple. » Puis, le jeune Athénien fait entendre que ce reste alloit aux voleurs du trésor public, c'est-à-dire, aux Orateurs qui ne cessoient de flatter le peuple, & à ceux qui étoient employés dans le gouvernement & dans les armées.

Jugemens des Romains.

(*a* Les Jugemens chez les Romains étoient ou particuliers ou publics.

I.

Jugement particulier.

Par Jugement particulier, on entend la discussion, l'examen & la décision des contestations qui naissent au sujet des affaires des particuliers. Voici l'ordre, suivant lequel on y procédoit.

1.°

De l'ajournement.

Si le différent ne pouvoit pas se terminer à l'amiable [car c'étoit la première voie que l'on tentoit ordinairement], le demandeur assignoit sa partie à comparoître en justice le jour d'Audience; c'est-à dire, qu'il la sommoit de venir avec lui devant le Préteur. Si le défendeur refusoit de le suivre, les loix des douze Tables permettoient au demandeur de le saisir, & de le traîner par force devant le Juge. Mais, il falloit auparavant prendre à témoin de son refus quelqu'un de ceux qui se trouvoient présens; ce qui se faisoit en lui touchant, le bout de l'oreille. Dans la suite, il fut ordonné par un Édit du Préteur, que si l'Ajourné ne vouloit pas se présenter sur le champ en justice, il donneroit caution de se représenter un autre jour. S'il ne donnoit pas caution, ou s'il n'en donnoit pas une suffisante, on le menoit, après avoir pris des témoins, devant le Tribunal du Preteur, si c'étoit un jour d'audience; sinon on le conduisoit en prison, pour l'y retenir jusqu'au plus prochain jour d'audience, & le mettre ainsi dans la nécessité de comparoître.

Lorsque quelqu'un demeuroit caché dans sa maison, il n'étoit pas à la vérité permis de l'en tirer, parce que tout citoyen doit trouver dans sa maison un asyle contre la violence; mais, il étoit assigné en vertu d'une ordonnance du Préteur qu'on affichoit à sa porte en présence de témoins; & si le défaillant n'obéissoit pas à la troisième de ces assignations, qui se donnoient à dix jours l'une de l'autre, il étoit ordonné par sentence du Magistrat, que ses biens seroient possédés par ses créanciers, affichés & vendus à l'encan.

Si le défendeur comparoissoit, le demandeur exposoit sa prétention; c'est-à-dire, qu'il déclaroit de quelle action il prétendoit se servir, & pour quelle

(*a*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 181. & *suiv.*

cause il vouloit poursuivre ; car, il arrivoit souvent que plusieurs actions concouroient pour la même cause. Par exemple, pour cause de larcin, quelqu'un pouvoit agir par revendication ou par condiction furtive, ou bien en condamnation de la peine du double, si le voleur n'avoit pas été pris sur le fait, ou du quadruple, s'il avoit été pris sur le fait. Deux actions étoient pareillement ouvertes à celui qui avoit empêché d'entrer dans sa maison, l'action en réparation d'injure, & celle pour violence faite, & ainsi dans les autres matières. Ensuite, le demandeur demandoit l'action ou le Jugement au Préteur ; c'est-à-dire, qu'il le prioit de lui permettre de poursuivre sa partie, & le défendeur de son côté demandoit un Avocat.

Après ces préliminaires, le Demandeur exigeoit par une formule prescrite, que le Défendeur s'engageât sous caution à se représenter en justice un certain jour, qui pour l'ordinaire étoit le surlendemain. C'est ce qu'on appelloit de la part du Demandeur, *reum vadari*, & de la part du Défendeur, *vadimonium promittere* ; & s'il ne comparoissoit pas, on disoit qu'il avoit fait défaut ; ce qui s'exprimoit par *vadimonium deserere*. Trois jours après, si les Parties n'avoient point transigé, le Préteur les faisoit appeller ; & si l'une des deux ne comparoissoit pas, elle étoit condamnée, à moins qu'elle n'eût des raisons bien légitimes pour excuser son défaut de comparoir.

2.°

De l'Action.

Si les deux Parties se trouvoient à l'audience, le Demandeur proposoit son Action conçue selon la formule qui lui convenoit. Car, les conclusions de chaque Action étoient renfermées dans des formules tellement propres à chacune, qu'il n'étoit pas permis de s'en écarter d'une syllable. On prétend que C. Flavius, qui de Greffier devint Édile l'an de Rome 449, fut l'Auteur de ces formules. Mais, l'empereur Constantin les abrogea toutes, & il fit bien. La formule de l'Action étant réglée, le Demandeur, prioit le Préteur de lui donner un Tribunal ou un Juge ; s'il lui donnoit un Juge, c'étoit ou un Juge proprement dit, ou un Arbitre. S'il lui donnoit un Tribunal, c'étoit celui des Commissaires, qu'on appelloit *Recuperatores*, ou celui des Centumvirs.

Le Juge qui étoit donné de l'ordonnance du Préteur, connoissoit de toutes sortes de matières, pourvu que l'objet fût peu important ; mais, il ne lui étoit pas permis, comme nous l'avons déja dit, de s'écarter tant soit peu de la formule de l'Action.

L'Arbitre connoissoit des causes qu'on appelle de bonne foi & arbitraires. Quelquefois dans les arbitrages, on confi-

gnoit une somme d'argent, qu'on appelloit *compromissum*, compromis. C'étoit un accord fait entre les Parties de s'en tenir à la décision de l'Arbitre, sous peine de perdre l'argent deposé.

Les Commissaires *Recuperatores* connoissoient des causes dans lesquelles il s'agissoit du recouvrement & de la restitution des deniers & effets des particuliers; on ne donnoit ces Juges que dans les contestations de fait, comme en matieres d'injures, &c.

Les Centumvirs étoient tirés de toutes les tribus, trois de chacune, de sorte qu'ils étoient reellement au nombre de cent cinq, ce qui n'empêchoit pas qu'on ne leur donnât le nom de Centumvirs. Ces Juges rendoient la justice dans les causes les plus importantes, lorsqu'il s'agissoit de questions de droit & non de fait, sur-tout dans la pétition d'hérédité, dans la plainte de testament inofficieux & dans d'autres matieres semblables. Les Jugemens des Centumvirs n'avoient rien de commun avec les autres; mais, ils avoient une certaine forme qui leur étoit propre. Outre cela, ces Juges etoient assis sur des Tribunaux, au lieu que les autres n'etoient assis que sur des bancs. Il n'y avoit point d'appel de leurs Jugemens, parce que c'etoit comme le conseil de tout le peuple.

3.°

De la forme du Jugement.

Le Juge, comme l'Arbitre, devoit être approuvé par le Défendeur, & on disoit alors que le Juge convenoit. Il falloit aussi que les deux parties, tant le Demandeur que le Défendeur, souscrivissent le Jugement des Centumvirs, afin qu'il parût qu'ils y avoient consenti. On donnoit pour Juge un homme qu'aucun empêchement, soit du côté des loix, soit du côté de la nature, soit du côté des mœurs, n'excluoit de cette fonction, & on le donnoit dans le même-tems qu'il etoit demandé. Ensuite, on presentoit les cautions de payer les Jugemens, & de ratifier celle qui feroit ordonnée. Celle du Défendeur étoit présentée la première, ou par son Procureur, en cas qu'il fût absent, ou par lui-même, quand il etoit présent, ou hors du Jugement, en confirmant ce qui avoit été fait par son Procureur. Cette caution se donnoit sous trois clauses, sçavoir de payer le Juge, de defendre à la demande, & de n'employer ni dol ni fraude. Mais, lorsque l'Ajourné etoit obligé de se défendre en personne, il n'étoit point astraint à donner cette caution. On exigeoit seulement qu'il s'engageât à attendre la décision, ou sous sa caution juratoire, ou sur sa simple parole, ou enfin qu'il donnât caution selon sa qualité. Le Procureur du Demandeur devoit donner caution que ce qu'il feroit seroit ratifié, lorsqu'on doutoit de son pou-

voir à quelque égard, ou bien lorsqu'il étoit du nombre de ceux qu'on n'obligeoit point de représenter leurs pouvoirs, tels qu'étoient les parens ou alliés du Demandeur. On prenoit cette précaution pour empêcher que les Jugemens ne devinssent illusoires, & que celui au nom duquel on avoit agi, ne fût point obligé d'essuyer un nouveau procès pour la même chose. Outre cela, si la prétention du Demandeur étoit mal-fondée, l'argent déposé pour caution étoit un appas qui engageoit le Défendeur à se présenter pour y répondre. Cet argent déposé s'appelloit *Sacramentum*.

Suivoit la contestation en cause, qui n'étoit que l'exposition du différent, faite par les deux Parties devant le Juge, en presence de témoins [*Testato*]. Ce n'étoit que de la constation en cause, que le Jugement étoit censé commencer, d'où vient qu'*avant le Jugement commencé & avant la cause contestée* étoient deux expressions équivalentes. Après la contestation, chaque plaideur assignoit sa partie adverse à trois jours, ou au surlendemain. C'est pourquoi, cette assignation étoit appellée *comperendinatio* ou *condictio*. Ce jour-là, il y avoit un Jugement rendu, à moins qu'une maladie sérieuse, *morbus fonticus*, n'eût empêché le Juge ou l'un des plaideurs de se trouver à l'audience; dans ce cas on prorogeoit le délai [*Dies diffindebatur*]. Si une des Parties manquoit de comparoître, sans alléguer l'excuse de maladie, le Préteur donnoit contre le défaillant un Édit péremptoire, qui étoit précédé non de trois, mais de deux autres Édits. Si les deux parties comparoissoient, le Juge juroit d'abord qu'il jugeroit suivant la Loi, & ensuite les deux plaideurs prêtoient par son ordre, *le serment de calomnie*; c'est-à-dire, que chacun affirmoit que ce n'étoit point dans la vue de frustrer ou de vexer son adversaire qu'il plaidoit, *calumniari* pris dans ce sens signifioit chicanner.

Dans certaines causes, le Demandeur évaluoit par serment la chose qui faisoit la matière de la contestation; c'est-à-dire, qu'il affirmoit avec serment que la chose contestée valoit tant, ce qu'on appelloit, *in litem jurare*. Cela avoit lieu dans les causes de bonne foi, lorsqu'on repétoit la chose, ou qu'il étoit intervenu dol ou contumace de la part du Défendeur.

Quand le Juge étoit seul, il s'associoit pour conseil un ou deux de ses amis, qui étoient instruits dans la science des Loix. Alors on plaidoit la cause, ce qui se faisoit en peu de mots, [& c'est ce qu'on appelloit causes sommaires], [*causæ conjectio*] ou par des discours plus longs & composés avec plus d'art. Telles sont les oraisons ou plaidoyers de Cicéron

pour Quintius & pour Roscius le Comédien. On donnoit le nom de *Moratores* à ces Avocats déclamateurs, qui n'étoient bons qu'à retarder la décision des causes, *qui causam morabantur.* Enfin, on présidoit à l'audition des témoins, & l'on produisoit les regitres & les autres pièces qui pouvoient servir à instruire le procès.

4.°

De la fin du Jugement.

L'après midi, après le coucher du soleil, on prononçoit le Jugement, à moins que le Juge n'eût pas bien compris la cause; car dans ce cas il juroit qu'il n'étoit pas suffisamment instruit, *sibi non liquere ;* & par cet interlocutoire, il étoit dispensé de juger. C'est pourquoi dans la suite, les Juges, pour ne pas hazarder mal à propos un Jugement, demanderent quelquefois la décision de l'Empereur; ou bien ils ordonnoient une ample information. Cependant, cette plus ample information n'étoit guère usitée que dans les Jugemens publics. Ordinairement les Juges prononçoient qu'une chose leur paroissoit être ou n'être pas ainsi. C'étoit la formule dont ils se servoient, quoiqu'ils eussent une pleine connoissance de la chose dont ils jugeoient. Quand ils ne suivoient pas cette manière de prononcer, ils condamnoient une des Parties & déchargeoient l'autre.

Pour les Arbitres, ils commençoient par déclarer leur avis. Si le Défendeur ne s'y soumettoit pas, ils le condamnoient, & lorsqu'il étoit prouvé qu'il y avoit dol de sa part, cette condamnation se faisoit conformément à l'estimation du procès; au lieu que le Juge faisoit quelquefois réduire cette estimation, en ordonnant la prisée.

Dans les arbitrages, le Juge étoit plus libre que dans les Jugemens réglés, qui étoient de droit étroit; car, dans les arbitrages, il pouvoit avoir égard à ce que la foi exigeoit. Cependant, les Arbitres étoient aussi soumis à l'autorité du Préteur, & c'étoit lui qui prononçoit & faisoit exécuter leur Jugement, aussi bien que celui des autres Juges. Aussi-tôt qu'un Juge avoit prononcé, soit bien ou mal, il cessoit d'être Juge dans cette affaire.

Après le Jugement rendu, on accordoit quelquefois au condamné, pour des causes légitimes, la restitution en entier. C'étoit une action pour faire mettre la chose ou la cause au même état où elle étoit auparavant. On obtenoit cette action, ou en exposant qu'on s'étoit trompé soi-même, ou en alléguant que la Partie adverse avoit usé de fraude. Par-là on n'attaquoit point proprement le Jugement rendu, au lieu que l'appel d'une sentence est une preuve qu'on se plaint de son injustice.

Si le Défendeur, dans les premiers trente jours depuis sa condamnation, n'exécutoit pas

le Jugement, on n'en interjettoit pas appel, le Préteur le livroit à son créancier pour lui appartenir en propriété comme son esclave, [*nexus creditori addicebatur*, & celui-ci pouvoit le tenir prisonnier jusqu'à ce qu'il se fût acquitté ou en argent, ou par son travail.

Le Demandeur de son côté étoit exposé au Jugement de calomnie. On entend par calomniateurs ceux qui pour de l'argent suscitent un procès sans sujet. Dans les actions de partage, le Défendeur étoit obligé de faire le serment de calomnie, comme le Demandeur.

Enfin, si le Juge, sciemment & par mauvaise foi, avoit rendu un Jugement injuste, il devenoit garant du procès, *litem faciebat suam ;* c'est-à-dire, qu'il étoit contraint d'en payer la juste estimation. Quelquefois même, on informoit de ce crime suivant la loi établie contre la concussion. Si le Juge étoit convaincu d'avoir reçu de l'argent des plaideurs, il étoit condamné à mort, suivant la loi des douze Tables.

Voilà pour ce qui regarde les Jugemens particuliers. Nous allons parler maintenant des Jugemens publics.

I I.

Jugement public.

Les Jugemens publics sont ceux qui ont lieu pour des raisons de crimes, ils sont ainsi appellés parce que dans ces Jugemens l'action est ouverte à tout le monde. On peut donc les définir des Jugemens, que les Juges donnés par un Commissaire qui les présidoit, rendoient pour la vengeance des crimes, conformément aux Loix établies contre chaque espèce de crime. Ces Jugemens étoient ordinaires ou extraordinaires; les premiers étoient exercés par les Préteurs, & les seconds par des Commissaires, appellés *Parricidii* & *Duumviri*. C'étoient des Juges extraordinairement établis par le peuple. Dans les premiers tems, tous les Jugemens publics étoient extraordinaires; mais environ l'an de Rome 605, on établit des Commissions perpétuelles, *Quæstiones perpetuæ*. C'est-à dire, qu'on attribua à certains Préteurs la connoissance de certains crimes, de sorte qu'il n'étoit plus besoin de nouvelles loix à ce sujet. Cependant, depuis ce temslà, il y eut beaucoup de Commissions exercées, ou par le peuple lui-même dans les assemblées, [nous parlerons bientôt de ces Jugemens], ou par des Commissaires créés extraordinairement; & cela, à cause de l'atrocité ou de la nouveauté du crime dont la vengeance étoit poursuivie; comme par exemple, dans l'affaire de Milon qui étoit accusé d'avoir tué Clodius, & dans celle de Clodius lui-même accusé d'avoir violé les saints Mystères. C'est ainsi que l'an de Rome 640, L. Cassius Longinus informa extraordinairement de l'inceste

des Vestales. Les premières Commissions perpétuelles furent celles qu'on établit pour la concussion, pour le péculat, pour la brigue, & pour le crime de Lèse-Majesté.

Le Jugement de concussion est celui par lequel les alliés des provinces répetent l'argent, que les Magistrats préposés pour les gouverner leur ont enlevé contre les Loix. C'est pourquoi, Cicéron dans ses plaidoyers contre Verrès, donne à la Loi qui concernoit les concussions le nom de loi Sociale. En vertu de la loi Julia, on pouvoit poursuivre par la même action ceux à qui cet argent avoit passé, & les obliger à le restituer, quoiqu'il paroisse que la peine de l'exil avoit aussi été établie contre les Concussionnaires.

Le Jugement de péculat est celui dans lequel on accuse quelqu'un d'avoir volé les deniers publics ou sacrés.

Le Jugement pour le crime d'argent retenu a beaucoup d'affinité avec le péculat; son objet étoit de faire restituer les deniers publics, qui étoient restés entre les mains de quelqu'un. Celui qui, par des voies illégitimes, tâchoit de gagner les suffrages du peuple pour parvenir aux honneurs, étoit coupable de brigue. C'est pourquoi, le Jugement qui avoit ce crime pour objet, cessa d'être en usage à Rome, lorsque l'élection des Magistrats eut été remise au soin du Prince, & qu'elle ne dépendit plus du peuple.

Le crime de Lèse-Majesté embrassoit tout crime commis contre le peuple Romain & contre sa sûreté, comme emmener une armée d'une province, déclarer la guerre de son Chef, aspirer à la souveraine autorité sans l'ordre du peuple ou du Sénat, soulever les légions, &c. Mais, sous le spécieux prétexte de ce crime, les Empereurs dans la suite firent périr un si grand nombre d'innocens, que Pline dans son panégyrique de Trajan, dit fort élégamment, que le crime de Lèse-Majesté étoit sous Domitien le crime unique & particulier de ceux qui n'en avoient commis aucun. Or, la Majesté, pour le dire ici en passant, dans le sens qu'on prend aujourd'hui ce terme, ou plutôt qu'on devroit le prendre, n'est autre chose que la dignité & le respect qui résultent de l'autorité & des charges. Sous les Empereurs, ce crime étoit qualifié impiété, &c.

A ces Commissions, le dictateur Sylla ajoûta dans la suite celles contre les assassins, les empoisonneurs & les faussaires. On peut voir dans le titre des Pandectes sur cette Loi, qui sont ceux qui passoient pour coupables des deux premiers crimes. Celui-là commet le crime de faux, qui fait un testament faux ou un autre acte faux de quelque nature qu'il soit, ou bien qui fabrique de la fausse

monnoie ; & comme ce crime se commettoit plus fréquemment dans les testamens & dans la fabrication de la monnoie, bientôt après Cicéron contre Verrès, appelle Loi testamentaire & pécuniaire celle qui avoit été faite pour la poursuite & la punition de ce crime.

On établit encore d'autres Commissions, comme celles qui furent établies en vertu de la loi Pompeia touchant les parricides, dont le supplice consistoit en ce qu'après avoir été fouettés jusqu'au sang, ils étoient précipités dans la mer, cousus dans un sac avec un singe, un chien, un serpent & un coq. Si la mer étoit trop éloignée, ils étoient, par une constitution de l'Empereur Adrien, exposés aux bêtes ou brûlés vifs.

On établit des Commissions en vertu de la loi Julia, touchant la violence publique & la violence particulière. La violence publique est celle qui donne principalement atteinte au bien ou au droit public, & la violence particulière est celle qui donne atteinte au bien ou au droit particulier.

Outre cela, il y eut encore d'autres Commissions de même nature, comme contre les adulteres & les parjures, &c.

De l'ordre du Jugement public.

Voici l'ordre qu'on suivoit dans les Jugemens publics. Celui, qui vouloit se porter accusateur contre quelqu'un, le citoit en justice, de la manière que nous avons dit, en parlant des Jugemens particuliers. Souvent de jeunes gens de la première condition, qui cherchoient à s'illustrer en accusant des personnes distinguées dans l'État, ou qui, comme parle Cicéron, vouloient rendre leur jeunesse recommandable, ne rougissoient point de faire ce personnage. Ensuite, l'accusateur demandoit au Préteur la permission de dénoncer celui qu'il avoit envie d'accuser, ce qu'il faut par consequent distinguer de l'accusation même. Mais, cette permission n'étoit accordée ni aux femmes ni aux pupilles, [si ce n'est en certaines causes, comme lorsqu'il s'agissoit de poursuivre la vengeance de la mort de leurs pere & mere & de leurs enfans, de leurs patrons & patrones, de leurs fils ou filles, petits-fils ou petites-filles] non plus qu'aux soldats & aux personnes infames. Il n'étoit pas permis aussi, selon la loi Memmia, d'accuser les Magistrats, ou ceux qui étoient absens pour le service de la République.

S'il se présentoit plusieurs accusateurs, il intervenoit un Jugement qui décidoit auquel la dénonciation seroit déférée, ce qu'on appelloit divination, [on peut voir Asconius sur la cause & l'origine de ce nom], & les autres pouvoient souscrire à l'accusation, s'ils le jugeoient à propos. Ensuite, au jour marqué, la dénonciation se faisoit devant le

Préteur, dans une certaine formule, [par exemple, je dis que vous avez dépouillé les Siciliens, & je répète contre vous cent mille sesterces en vertu de la loi]; mais, il falloit auparavant que l'accusateur prêtât le serment de calomnie; c'est-à-dire, qu'il affirmât que ce n'étoit point dans la vue de noircir l'accusé par une calomnie, qu'il alloit le dénoncer. Si l'accusé ne répondoit point, ou s'il avouoit le fait, on estimoit le dommage dans les causes de concussion ou de péculat; & dans les autres, on demandoit que le coupable fût puni; mais, s'il nioit le fait, on demandoit que son nom fût reçu parmi les accusés; c'est-à-dire, qu'il fût inscrit sur les regîtres au nombre des accusés. On laissoit la dénonciation entre les mains du Préteur, sur un libelle signé de l'accusateur, qui contenoit en détail toutes les circonstances de l'accusation. Alors, le Préteur fixoit un jour auquel l'accusateur & l'accusé devoient se présenter; & ce jour étoit quelquefois le dixieme & quelquefois le trentième; souvent dans l'accusation de concussion ce délai étoit plus long, parce qu'on ne pouvoit faire venir des provinces les preuves qu'après beaucoup de recherches.

Les choses étant en cet etat, l'accusé, avec ses amis & ses proches, prenoit un habit de deuil, & tâchoit de se faire des partisans. Le jour fixé étant arrivé, on faisoit appeller par un huissier les accusateurs, l'accusé & ses défenseurs; l'accusé qui ne se présentoit pas étoit condamné; ou si l'accusateur étoit défaillant, le nom de l'accusé étoit rayé des regîtres. Si les deux parties comparoissoient, on tiroit au sort le nombre de juges que la loi prescrivoit. Ils étoient pris parmi ceux qui avoient été choisis pour rendre la justice cette année-là; fonction qui, comme nous avons déjà vu, étoit dévolue, tantôt aux Sénateurs, tantôt aux Chevaliers, auxquels furent enfin joints, par une loi du préteur Aurélius Cotta, les Tribuns du Trésor, qui furent supprimés par Jule César; mais, Auguste les ayant rétablis, il en ajoûta deux cens autres, pour juger des causes qui n'avoient pour objet que des sommes modiques.

Les parties pouvoient recuser ceux d'entre ces Juges qu'ils ne croyoient pas leur être favorables, & le Préteur ou le Président de la commission en tiroit d'autres au sort pour les remplacer; mais, dans les procès de concussion, suivant la loi Servilia, l'accusateur, de quatre cens cinquante Juges, en présentoit cent, desquels l'accusé en pouvoit recuser cinquante. Les Juges nommés, [à moins qu'ils ne se recusassent eux-mêmes pour des causes légitimes], juroient qu'ils jugeroient suivant la loi. Alors, on instruisoit le procès par voie d'accusation & de défense. L'accusation étoit sur-tout fondée

fur des témoignages, qui font des preuves où l'artifice n'a point de part.

On en distingue de trois sortes, 1.° Les terrures, qui font des témoignages que l'on tiroit des esclaves par la rigueur des tourmens; moyens qu'il n'étoit jamais permis d'employer contre les maîtres, sinon dans une accusation d'inceste ou de conjuration.

2.° Les témoins qui devoient être des hommes libres & d'une réputation entière. Ils étoient ou volontaires ou forcés; l'accusateur pouvoit accuser ceux-ci en témoignage en vertu de la loi. Les uns & les autres faisoient leur déposition, après avoir prêté serment, d'où vient qu'on les appelloit *Juratores*. Mais, il y avoit d'autres *Juratores*, pour le dire en passant, chargés d'interroger ceux qui entroient dans un port, sur leur nom, leur patrie, & les marchandises qu'ils apportoient. Plaute en fait mention *in Trinummo*. Mais, revenons à notre sujet.

3.° La troisième espèce de preuves sur laquelle on appuyoit l'accusation, étoit les regîtres, & sous ce nom font compris tous les genres d'écriture, qui peuvent servir à établir une cause. Tels font, par exemple, les livres de recette & de payement, les inventaires de meubles qu'on doit vendre à l'encan, les regitres des banquiers. Ces titres produits, l'accusateur établissoit son accusation par un discours, dans lequel il se proposoit de faire voir la réalité des crimes dont il s'agissoit, & d'en montrer l'atrocité. Les avocats de l'accusé opposoient à l'accusateur une défense propre à exciter la commisération; c'est pourquoi, outre les témoignages en faveur de l'accusé, ils employoient des raisonnemens tirés de sa conduite passée, & même jusqu'aux conjectures & aux soupçons. Dans la péroraison sur-tout, ils faisoient tous leurs efforts pour toucher & fléchir l'esprit des Juges. Outre les avocats, l'accusé faisoit souvent paroître des personnes de considération, qui lui servoient d'apologistes, & faisoient son éloge; cela arrivoit principalement lorsque quelqu'un étoit accusé de concussion, parce qu'il avoit coutume d'amener des témoins en sa faveur. On accordoit presque toujours dix apologistes, comme si ce nombre eût été réglé par les loix. Outre cela, on faisoit encore paroître des personnes propres à exciter la compassion, comme les enfans de l'accusé en bas-âge, sa femme, & autres semblables.

Ensuite, les Juges rendoient leur Jugement, à moins que la loi n'ordonnât une remise, comme dans le Jugement de concussion. La remise *comperendinatio* différoit de la plus ample information, *ab ampliatione*, dont nous parlerons bientôt, sur-tout en ce que celle-ci étoit

pour un jour certain au gré du Préteur, & celle-là toujours pour le surlendemain, & en ce que dans la remise, l'accusé parloit le premier, au lieu que le contraire arrivoit dans le plus amplement informé. Le Jugement se rendoit de cette sorte. Le Préteur distribuoit aux Juges des tablettes ou bulletins, & leur ordonnoit de conférer entr'eux pour donner leur avis. Ces tablettes étoient de trois sortes, l'une d'absolution sur laquelle étoit écrite la lettre A, l'autre de condamnation sur laquelle étoit écrite la lettre C. Et la troisième de plus ample information, sur laquelle étoient écrites les lettres N & L, qui signifioient qu'il n'étoit pas clair, *non liquet*; & ce plus amplement informé se prononçoit le plus souvent, lorsque les Juges étoient incertains s'ils devoient absoudre ou condamner. Les Juges jettoient ces tablettes dans une urne, & lorsqu'on les en avoit retirées, le Préteur à qui elles avoient fait connoître quel devoit être le Jugement, le prononçoit, après avoir quitté sa pretexte. Il étoit conçu suivant une formule prescrite; sçavoir, que quelqu'un paroissoit avoir fait quelque chose, ou qu'il paroissoit avoir eu raison de la faire, &c., & cela apparemment, parce qu'ils vouloient montrer une espèce de doute. Lorsque les voix étoient égales, l'accusé étoit renvoyé absous. Souvent la formule de condamnation renfermoit la punition; par exemple, *il paroît avoir fait violence, & pour cela je lui interdis le feu & l'eau*. Mais, quoique la punition ne fût pas exprimée, la loi ne laissoit pas d'exercer toute son autorité contre le coupable, à peu près de même qu'aujourd'hui en Angleterre les Juges particuliers qu'on appelle Jurés, prononcent que l'accusé est coupable ou innocent, & le Juge a soin de faire exécuter la loi. L'estimation du procès [*æstimatio litis*], c'est-à-dire, la condamnation aux dommages, suivoit la condamnation de l'accusé, dans les Jugemens de concussion & de péculat, & dans les autres la punition selon la nature du délit.

Si l'accusé étoit absous, il restoit deux actions à exercer contre l'accusateur; celle de calomnie, s'il étoit constant que par une coupable imposture il eût imputé à quelqu'un un crime supposé; la punition consistoit à imprimer avec un fer sur le front du calomniateur, la lettre K; car, autrefois le mot *calomnie* commençoit par cette lettre. De-là vient que les Latins disent, *integræ frontis hominem*, un homme dont le front est entier, pour dire un homme de probité. La seconde action étoit celle de prévarication, s'il étoit prouvé qu'il y eût eu de la part de l'accusateur collusion avec l'accusé, ou qu'il eût supprimé de véritables crimes.

Outre le Préteur, il y avoit

encore pour présider à ces sortes de Jugemens, un autre Magistrat qu'on appelloit *Judex quæstionis*. Sigonius, dont le célebre Noodt adopte le sentiment, pense que cette Magistrature fut créée après l'Édilité, & que le devoir de cette charge consistoit à faire les fonctions du Préteur en son absence, à instruire l'action donnée, à tirer les Juges au sort, à entendre les témoins, à examiner les regitres, à faire appliquer à la torture, & à accomplir les autres choses que le Préteur ne pouvoit pas faire par lui-même, tant à cause de la bienséance, qu'à cause de la multitude de ses occupations.

Quoiqu'il y eût des Commissions perpétuelles établies, cependant certaines accusations se poursuivoient devant le peuple dans les assemblées, & l'accusation de rebellion [*perduellionis*] se poursuivoit toujours dans les assemblées par Centuries. Or, on appelloit *perduellis* celui en qui on découvroit des attentats contre la République. Les Anciens donnoient le nom de *perduelles* aux ennemis.

Ainsi, on réputoit coupable de ce crime celui qui avoit fait quelque chose directement contraire aux loix qui favorisent le droit des Citoyens, & la liberté du peuple; par exemple, celui qui avoit donné atteinte à la loi Porcia établie l'an de Rome 556 par P. Porcius Læca Tribun du peuple, ou à la loi Sempronia. La première de ces loix défendoit de battre ou de tuer un citoyen Romain; la seconde défendoit de décider de la vie d'un citoyen Romain, sans l'ordre du peuple; car, le peuple avoit un droit légitime de se réserver cette connoissance; & c'étoit un crime de Majesté, ou de lèse-majesté, des plus atroces, que d'y donner atteinte.

Les Jugemens se rendoient dans les assemblées du peuple par Tribus. Lorsque le Magistrat ou le souverain Pontife accusoient quelqu'un d'un crime qui n'emportoit pas peine capitale, mais où il s'agissoit seulement d'une condamnation d'amende, ou lorsque la condamnation capitale ayant été remise à un jour certain, l'accusé, avant que ce jour fût arrivé, prenoit de lui-même le parti de s'exiler, alors ces assemblées suffisoient pour confirmer son exil.

Voici quelle étoit la forme des Jugemens du peuple. Le Magistrat, qui avoit envie d'accuser quelqu'un, convoquoit l'assemblée du peuple par un Hérault public; & de la Tribune il assignoit un jour à l'accusé pour entendre son accusation. Dans les accusations qui alloient à peine de mort, le Magistrat lui demandoit une caution, laquelle étoit personnellement obligée de se représenter [ce qui fut pratiqué pour la première fois à l'égard de Quintius, l'an de Rome 291]; & dans les accusations qui ne s'étendoient qu'à l'amende, il lui demandoit des

cautions pécuniaires, *prædes*. Le jour marqué étant arrivé, s'il n'y avoit point d'opposition de la part d'un Magistrat égal ou supérieur, on faisoit appeller l'accusé, de la Tribune, par un Héraut; s'il ne comparoissoit pas & qu'on n'alléguât point d'excuses en sa faveur, il étoit condamné à l'amende; s'il se présentoit, l'accusateur établissoit son accusation par témoins & par raisonnemens, & la terminoit après trois jours d'intervalle.

Dans toutes les accusations, l'accusateur concluoit à telle peine ou amende qu'il jugeoit à propos; & sa requisition s'appelloit *anquisitio*. Ensuite l'accusateur publioit par trois jours de marché consécutifs son accusation rédigée par écrit, qui contenoit le crime imputé & la punition demandée; & le troisième jour de marché il finissoit sa quatrième accusation. Alors, on donnoit à l'accusé la liberté de se défendre. Après quoi le Magistrat qui s'étoit porté accusateur, indiquoit un jour pour l'assemblée; ou si c'étoit un Tribun du peuple qui accusât quelqu'un de rebellion, il demandoit jour pour l'assemblée à un Magistrat supérieur.

Dans ces circonstances l'accusé en habit de deuil, avec ses amis, sollicitoit le peuple par des prieres & des supplications redoublées; & le Jugement se rendoit en donnant les suffrages, de la manière que nous avons dit en parlant des assemblées, à moins qu'il n'intervînt quelque opposition, ou que le Jugement n'eût été remis, à cause des auspices, pour cause de maladie, d'exil, ou par la necessité de rendre à quelqu'un les derniers devoirs; ou bien que l'accusateur n'eût prorogé lui-même le délai en recevant l'excuse, ou qu'enfin s'étant laissé fléchir, il ne se fût entierement désisté de l'accusation. En un mot, on suivoit l'absolution de l'accusé, ou sa punition, s'il avoit été condamné.

Voici un abrégé des différens genres de peines qui étoient en usage chez les Romains. Ces punitions regardoient ou les biens comme l'amende, en Latin *damnum*, autrement *mulcta*; ou le corps, comme la prison, le fouet ou la peine du talion; ou le droit, comme l'ignominie, l'exil & la servitude; enfin quelques-uns étoient punis de mort.

L'amende ne se prenoit dans les premiers tems que sur les moutons & sur les bœufs. Mais, comme cette punition d'amende étoit inégale, parce qu'on amenoit des bœufs & des moutons, tantôt d'un grand prix, & tantôt d'un prix tres-vil, dans la suite par la loi Atéria, on taxa à dix deniers chaque mouton, & à cent deniers chaque bœufs; de sorte que la plus forte amende de ce tems étoit de 3020 as.

La prison étoit ou publique ou particulière. La prison publique étoit celle où on enfer-

moit les accusés, quand ils avoient avoué leurs crimes. La prison particulière étoit la maison des Magistrats ou de quelques particuliers distingués, sous la garde desquels on mettoit les accusés.

La fustigation, qui se faisoit avec des verges, précédoit le dernier supplice qui étoit celui de la mort. La bastonnade étoit plus d'usage à l'armée.

Le talion, suivant la loi des douze Tables, consistoit à rendre injure pour injure dans le cas d'un membre rompu, à moins que l'accusé n'eût obtenu de la partie lésée, qu'elle lui remît la peine.

L'ignominie étoit une note d'infamie, ainsi appellée, parce qu'elle ne consistoit que dans la la flétrissure du nom; elle excluoit de toutes charges & presque de tous les honneurs qui s'accordoient aux Citoyens.

On ne prononçoit pas à la vérité le mot d'exil dans l'imposition de cette peine, mais celui d'interdiction de feu & d'eau, laquelle étoit nécessairement suivie de l'exil; car, il étoit impossible que quelqu'un restât dans Rome sans l'usage de l'eau & du feu. Mais, sous Auguste la déportation succéda à cette interdiction de l'eau & du feu. La relégation étoit une peine moins rigoureuse; car, ceux qui y étoient condamnés conservoient le droit de bourgeoisie, dont l'interdiction privoit, & c'étoit la peine à laquelle on condamnoit les gens de condition.

On vendoit pour être mis en servitude ceux qui n'avoient pas donné leur nom pour le cens, ou qui avoient refusé de s'enrôler après avoir été appellés.

Ceux qui étoient condamnés à mort, étoient ou décapités d'un coup de hache, après avoir essuyé la honte du fouet, comme nous l'avons dit; & on disoit que cette peine s'infligeoit selon l'usage des Anciens [*more majorum*]; ou bien ils étoient etranglés dans la prison, ou précipités d'un endroit de la prison appellé *Robur*, ou enfin jettés en bas de la roche *Tarpeienne*; mais, il paroît que ce genre de supplice fut aboli dans la suite.

Le supplice ordinaire des esclaves étoit la croix, ou la fourche; qu'ils étoient obligés de porter eux-mêmes; d'où vient que le nom de *furcifer*, porte-fourche, etoit le reproche ordinaire que l'on faisoit aux esclaves. Cependant, quelques-uns ont prétendu que cette fourche etoit un gibet. Quelquefois, on imprimoit certains caractères avec un fer chaud sur le front des esclaves. En allant au lieu de leur supplice, ils portoient une meule de moulin pendue à leur col, de peur que les passans ne fussent souillés par leur rencontre sinistre. Quelquefois encore pour comble d'ignominie, après que les cadavres des criminels avoient été traînés

dans la ville, avec des crochets, on les précipitoit dans des puits appellés *Gemoniæ*, ou dans le Tibre.

Nous ne rapporterons pas les autres espèces de supplices, qui étoient presque tous arbitraires, & exercés selon le caprice ou la cruauté des Princes.

Le lieu, où se rendoient les Jugemens publics, etoient ou le Barreau, ou le champ de Mars, ou même le Capitole. Les Jugemens particuliers se rendoient dans le Barreau devant un Tribunal, ou dans les Basiliques, ou enfin sur le lieu même où le peuple étoit assemblé.

Nous avons tiré le détail qu'on vient de lire du Traité de M. Nieuport; & lui-même a formé son bel extrait sur le sçavant ouvrage de Sigonius, *de Judiciis*, & sur celui de Siccana, *de Judicio centumvirali*.

JUGES [Livre des], Livre canonique de l'ancien Testament, ainsi nommé parce qu'il contient l'histoire du gouvernement des Juges ou chefs principaux qui régirent la république des Hebreux, à compter environ trente ans depuis la mort de Josué jusqu'à l'élévation de Saül sur le trône, c'est-à-dire, l'espace de plus de trois cens ans.

Ce Livre, que l'Église reconnoît pour authentique & canonique, est attribué par quelques-uns à Phineès, par d'autres à Esdras ou à Ézéchias, & par d'autres à Samuel ou à tous les Juges qui auroient écrit chacun l'histoire de leur tems & de leur judicature. D. Calmet pense que c'est l'ouvrage d'un seul Auteur qui vivoit après le tems des Juges. La preuve qu'il en apporte, c'est qu'au chap. II. v. 8. & suivans, l'Auteur fait un precis de tout le Livre, & qu'il en donne une idée générale.

L'opinion qui l'attribue à Samuël paroît fort probable; 1.° L'Auteur vivoit en un tems où les Jébuséens étoient encore maîtres de Jérusalem, comme il paroît par le chap. 1. v. 21. & par conséquent avant David; 2.° Il paroît que lorsque ce Livre fut écrit, la république des Hebreux étoit gouvernée par des Rois, puisque l'Auteur remarque en plus d'un endroit sous les Juges, qu'alors il n'y avoit point de Rois en Israël.

On ne laisse pas que de former contre ce sentiment quelques difficultés considérables; par exemple, il est dit dans les Juges, chap. XVIII. v. 30 & 31. *Que les enfans de Dan établirent Jonathan & ses fils prêtres dans la tribu de Dan jusqu'au jour de leur captivité, & que l'idole de Michas demeura chez eux, tandis que la maison du Seigneur fut à Silo.* Le tabernacle ou la maison de Dieu ne fut à Silo que jusqu'au commencement de Samuël, car alors on la tira de Silo pour la porter au camp où elle fut prise par les Philistins; & depuis ce tems elle fut renvoyée à Cariathiarim. Quant

à la captivité de la tribu de Dan, il semble qu'on ne peut guère l'entendre que de celle qui arriva sous Theglaptphalassar, roi d'Assyrie, plusieurs siecles après Samuel, & par consequent il n'a pu écrire ce Livre, à moins qu'on ne reconnoisse que ce passage y a été ajoûté depuis lui, ce qui n'est pas incroyable, puisqu'on a d'autres preuves & d'autres exemples de semblables additions faites au texte des Livres sacrés.

JUGURTHA, *Jugurtha*. (a) I[illegible], fils de Manastabal & d'une concubine de ce Prince, étoit petit-fils de Masinissa, roi de Numidie, qui en mourant laissa le royaume à son fils Micipsa. Ce dernier fut pere d'Adherbal & d'Hiempsal, & il fit élever avec eux Jugurtha son neveu. Jugurtha avoit des qualités excellentes, qui lui attirerent une estime générale. Bien fait de sa personne, beau de visage, plein d'esprit & de sens, il ne donna point, comme c'est l'ordinaire des jeunes gens, dans le luxe & le plaisir. Il s'exerçoit avec ceux de son âge à la course, à lancer le javelot, à monter à cheval. La chasse étoit son unique amusement, mais la chasse des lions & d'autres bêtes farouches. Supérieur en tout à ses compagnons, il sçavoit s'en faire aimer, plus attentif à mériter les louanges, qu'à les rechercher, faisant beaucoup, & parlant peu de lui-même.

Un mérite si éclatant, & si généralement approuvé, commença à donner de l'inquiétude à Micipsa. Il se voyoit âgé, & ses enfans fort jeunes. Il sçavoit de quoi l'ambition est capable quand il s'agit d'un trône; & qu'avec beaucoup moins de talens & plus de modération que n'en avoit Jugurtha, il est aisé de se laisser entraîner à une tentation si délicate, sur-tout quand elle est aidée de circonstances tout-à-fait favorables. Il s'apperçut avec douleur qu'il avoit éleve dans sa maison un ennemi secret, & qui en seroit peut-être le destructeur.

Afin d'éloigner un rival si dangereux pour ses enfans, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit au secours des Romains, occupés alors au siege de Numance sous la conduite de Scipion Emilien. Il se flattoit que Jugurtha, brave comme il étoit, pourroit bien s'engager mal-à-propos dans quelque action périlleuse, & y laisser la vie. Mais, il se trompa. Ce jeune Prince acquit tant de réputation par son assiduité au service, par son exacte obéissance, par l'ardeur qu'il avoit de se signaler en cherchant les occasions les plus dangereuses, qu'on ne pouvoit dire s'il étoit plus estimé des Romains,

(a) Vell. Patere. L. II. c. 11. Sallust. in Jugurth. c. 3. & seq. Plut. Tom. I. pag. 409. & seq. Flor. pag. 90. & seq. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 309. & suiv. Hist. Rom. T. V. p. 301. & suiv.

mains, que redouté des ennemis. Il joignoit, ce qui est fort rare à cet âge, à un courage intrépide dans l'action, une maturité extraordinaire de prudence pour le conseil; également, éloigné soit d'une prévoyance timide, soit d'une hardiesse téméraire. Aussi le Général, ayant reconnu tout son mérite, le considéra toujours de plus en plus, & lui témoignant une amitié & une confiance particulières, il le chargeoit ordinairement des commissions les plus difficiles & les plus hazardeuses. D'ailleurs, Jugurtha étoit libéral & magnifique, avoit des manières prévenantes, & possédoit parfaitement l'art de s'insinuer dans les esprits; de sorte qu'il gagna le cœur d'un grand nombre de Romains, qui firent avec lui une liaison étroite & familière.

Il y en avoit alors plusieurs dans l'armée, tant de la noblesse que d'autres familles moins considérées, qui préféroient de beaucoup les richesses à l'honneur & à la probité, qui étoient d'un caractère factieux & turbulents, qui s'étoient fait par leurs intrigues du crédit à Rome & chez les alliés, mais qui avoient une réputation plus étendue qu'avantageuse. Ces dangereux esprits, pour allumer l'ambition de Jugurtha, qui n'étoit déjà que trop vive, lui faisoient entendre que Micipsa venant à mourir, il pourroit seul avoir le royaume de Numidie; qu'il en étoit digne par sa valeur, & qu'au reste tout se vendoit à Rome.

Scipion, après la prise de Numance, songeant à renvoyer les troupes auxiliaires, & à retourner lui-même en Italie, donna de grandes louanges à Jugurtha, & l'honora de récompenses militaires en présence de toute l'armée. Ensuite, il le mena seul dans sa tente; &, comme il n'ignoroit pas les liaisons dangereuses qu'il avoit faites, & les pernicieux conseils de ces jeunes Romains dont nous avons parlé, il lui donna de salutaires avis pour sa conduite, bien dignes de cette sagesse & de cette vertu qui rendoient Scipion encore plus admirable que la gloire des armes. Il lui dit qu'il falloit cultiver l'amitié du peuple Romain, plutôt par des voies d'honneur que par de sourdes pratiques, & en s'attachant moins aux particuliers qu'au corps de l'État même; qu'il y avoit du danger de vouloir acheter de quelques citoyens, par des largesses, ce qui appartenoit au Public; que s'il se soutenoit dans la route de la vertu qu'il avoit suivie jusques-là, la gloire & la dignité royale ne pouvoient lui manquer & viendroient en quelque sorte le chercher; au lieu que si par un empressement précipité, il prétendoit y parvenir à force de présens, son argent même deviendroit la cause de sa ruine.

Après lui avoir donné ces

avis, auxquels il mêla beaucoup de marques d'estime & d'amitié, il le renvoya en son païs avec une lettre pour Micipsa, conçue en ces termes : » Jugurtha, votre neveu, s'est » extrêmement distingué par » son courage & par sa sagesse » dans la guerre de Numance. » Je sçais que cette nouvelle » vous fera un extrême plaisir. » Son mérite me l'a rendu fort » cher. Je tâcherai de faire en- » sorte qu'il soit aimé aussi du » Senat & du peuple Romain. » Je croirois manquer à notre » amitié, si je ne vous félici- » tois pas d'avoir dans la per- » sonne de Jugurtha un neveu » digne de vous & de son ayeul » Masinissa. «

Quand le Roi vit que tout le bien qui lui étoit revenu de Jugurtha par le bruit public, étoit confirmé par la lettre du général Romain; touché d'un temoignage si authentique, il résolut de changer de conduite à son égard, & il ne songea plus qu'à le vaincre & à le gagner à force de bienfaits. Il commença par l'adopter, & par son testament il le nomma héritier avec ses deux fils.

Micipsa, se voyant près de mourir, manda les trois Princes ensemble, & les fit approcher de son lit. Là, en presence de toute la cour, il fit souvenir Jugurtha de tout ce qu'il avoit fait en sa faveur, le conjurant au nom des Dieux de défendre & de protéger toujours ses enfans, qui de proches qu'ils lui étoient par le sang, étoient devenus ses freres par son bienfait. Il lui représenta que ce n'étoient point les armes ni les trésors qui faisoient la force d'un royaume, mais les amis, qui ne s'acquierent ni par les armes, ni par l'or, mais par des services réels & par une fidelité inviolable. Or, peut-on trouver de meilleurs amis que des freres? Et quel fond peut faire sur des étrangers quiconque devient ennemi de ses proches? Il exhorta ses enfans à ménager avec grand soin & à respecter Jugurtha, & à n'avoir d'autre dispute avec lui que pour tâcher de l'atteindre, & même, s'il se pouvoit, de le surpasser en mérite. Il finit en leur recommandant à tous de demeurer fidelement attachés au peuple Romain, & de le regarder toujours comme leur bienfaiteur, leur patron, leur maître.

Jugurtha, qui sentoit bien que le Roi n'avoit point parlé selon ses sentimens, & qu'il y avoit eu dans la conduite de ce Prince à son égard plus de crainte que de bonne volonté, lui rendit feinte pour feinte; & couvrant ses pensées d'une dissimulation profonde, il répondit avec des témoignages apparens d'amitié & de reconnoissance, comme la conjoncture du tems le demandoit. Peu de jours après, Micipsa mourut. Aussitôt qu'on lui eut rendu les derniers devoirs avec une magnificence royale, selon la coûtu-

me du païs, les Princes s'assemblerent pour délibérer sur l'état présent des affaires. Hiempsal, le cadet des deux freres, Prince d'un caractère fier & hautain, & qui avoit toujours témoigné un grand mépris pour Jugurtha à cause de la bassesse de sa naissance du côté maternel, dans cette occasion prit séance à la droite de son frere, pour empêcher Jugurtha d'occuper au milieu la place d'honneur. Ce ne fut point sans grande peine qu'Adherbal l'engagea à passer à la gauche, en lui représentant qu'il falloit avoir quelque considération pour l'âge.

Après ce début, qui ne promettoit pas beaucoup de concert, on agita plusieurs choses touchant l'administration de l'État; & entre autres propositions que fit Jugurtha, il dit qu'il étoit à propos de casser toutes les ordonnances que le feu Roi avoit faites dans les cinq dernières années de son regne, parce qu'étant usé de vieillesse, son esprit se ressentoit de l'infirmité de son corps. Hiempsal, prenant la parole, répondit qu'il étoit tout-à-fait de cet avis, parce que son pere n'avoit adopté Jugurtha que trois années avant sa mort. Ce mot, dont Jugurtha sentit toute la force, ne tomba point par terre, & fit dans son cœur une plaie profonde. Depuis ce temslà, livré aux mouvemens d'une violente colere & d'une cruelle inquietude, il ne s'occupoit plus jour & nuit que des moyens de perdre Hiempsal, & il essayoit, par diverses voies, de le faire tomber dans le piege. Hiempsal, de son côté, ne le menageoit pas, & sembloit prendre soin de nourrir sa haine. La chose ne traîna pas long-tems; & dès l'année suivante Jugurtha trouva le moyen de le faire égorger.

Le bruit du meurtre d'Hiempsal se répandit bientôt dans toute l'Afrique. Adherbal vit parlà ce qu'il avoit à craindre pour lui même. La Numidie se divise, & prend parti entre les deux freres. On leve de part & d'autre de nombreuses troupes. Adherbal, après avoir perdu la plûpart de ses places, est vaincu dans un combat, & obligé de se refugier à Rome.

Jugurtha, étant venu à bout de ses desseins, se voyoit maître de toute la Numidie; mais, il avoit à craindre de la part de Rome. Le so venir de ce qu'on lui avoit dit de l'avarice des Nobles, prêts à faire tout pour l'argent, le rassura. Il fit partir sur le champ des Députés chargés de grosses sommes, avec ordre de ne rien épargner, & de corrompre à force de présens les principaux des Sénateurs. Ils reconnurent véritablement que tout étoit vénal à Rome. Ils s'acquitterent sans delai de leur commission, & il se fit dans le moment un changement entier dans les esprits. La cause de Jugurtha si odieu-

se & si criante par elle-même ; & qui d'abord avoit révolté tout le monde, devint tout à coup favorable.

Le Sénat ayant donné audience aux deux parties, Adherbal exposa le malheureux état où il se trouvoit réduit, les injustices & les violences de Jugurtha, le meurtre de son frere, la perte de presque toutes ses places, & la triste nécessité où il avoit été d'abandonner son royaume, & de venir chercher un asyle dans une ville qui s'étoit toujours piquée de donner sa protection aux Princes injustement opprimés. Il insista principalement sur les derniers ordres que son pere, en mourant, lui avoit donnés, de mettre uniquement sa confiance dans le peuple Romain, dont l'amitié feroit pour lui & pour son royaume un appui plus ferme & plus sûr que toutes les troupes & tous les trésors du monde. Son discours fut long & pathétique.

Les députés de Jugurtha répondirent en peu de mots, qu'Hiempsal avoit été tué par les Numides à cause de sa cruauté, qu'Adherbal avoit été l'aggresseur ; & qu'après avoir été vaincu, il venoit se plaindre de n'avoir pas fait tout le mal qu'il auroit souhaité ; que leur maître prioit le Sénat de juger de sa conduite en Afrique par celle qu'il avoit gardée à Numance, & d'avoir plus d'égard à ses actions qu'aux discours de ses ennemis.

Ils avoient employé en secret, comme nous l'avons dit, une éloquence plus efficace que celle des paroles ; & elle eut tout son effet. A l'exception d'un petit nombre de Sénateurs qui conservoient encore quelques sentimens d'honneur, & n'étoient pas vendus à l'injustice, tout le reste pencha du côté de Jugurtha. Les délibérations du Sénat se terminerent à nommer dix Commissaires, pour aller sur les lieux faire un nouveau partage du royaume de Micipsa, entre Jugurtha & Adherbal. Le chef de la Commission fut L. Opimius, dont l'autorité alors étoit grande dans le Sénat, depuis le service signalé qu'il avoit rendu à cet ordre, par le meurtre de C. Gracchus & de M. Fulvius, & par toutes les violences qu'il avoit ensuite exercées sur les gens du peuple. Jugurtha lui fit une réception des plus honorables ; & connoissant combien il étoit avide, il l'attaqua par son foible, lui fit de grands présens, & des promesses encore plus considérables. Enfin, il réussit tellement à le gagner, qu'il l'engagea à préférer les intérêts de ce Prince à sa foi, à sa réputation, à son honneur. Il en usa de même à l'égard des autres Commissaires, parmi lesquels il en trouva peu qui fissent plus de cas de leur devoir que de l'argent. Le partage se fit comme Jugurtha le souhaitoit, en gardant néanmoins quelque apparence d'équité. On lui donna les provinces voisines de la Mau-

ritanie, peuplées des meilleurs hommes, mieux cultivées, plus fertiles. Adherbal eut celles qui, étant plus ornées de bâtimens & plus abondantes en ports de mer, avoient moins d'avantages solides que d'apparence.

Jugurtha, qui n'avoient pas laissé d'être frappé d'abord de quelque crainte, se voyant récompensé de son crime, & ayant ainsi vérifié ce que ses amis lui avoient dit à Numance, que l'argent pouvoit tout dans Rome, en devint sans doute plus hardi pour achever ce qu'il avoit si heureusement commencé. Cependant, il demeura cinq ans en repos, pour quelque raison que ce puisse être. Mais enfin, las de cette contrainte, il résolut d'envahir le royaume d'Adherbal. La chose lui paroissoit aisée. Il étoit vif, entreprenant, & fort versé dans le métier de la guerre; Adherbal au contraire étoit un Prince doux, tranquille, pacifique, sans goût pour la guerre comme sans expérience, exposé pour toutes ces raisons à l'insulte, & plus capable de craindre les autres que de s'en faire craindre. Jugurtha entre donc tout-à-coup sur les terres de son frere avec un assez gros corps de troupes, enleve beaucoup d'habitans & de troupeaux, brûle les maisons, & après avoir exercé dans le païs toutes sortes d'hostilités, il retourne dans son royaume avec un butin considérable.

Il avoit espéré qu'Adherbal, si vivement attaqué, useroit de représailles, & lui donneroit par-là occasion de pousser la guerre avec vigueur, & même de la justifier à Rome, s'il en étoit besoin. Mais, ce Prince, quoique fort irrité d'une telle conduite, se sentant le plus foible, & comptant plus sur l'amitié des Romains que sur la fidélité de ses sujets, se contenta d'envoyer faire des plaintes à son frere par des Ambassadeurs, qui n'en rapporterent qu'une réponse désobligeante. Malgré ce nouvel affront, Adherbal résolut de souffrir tout plutôt que d'entreprendre une guerre, dont le premier essai lui avoit trop mal réussi. Sa timidité, marquée si clairement, ne fit qu'allumer encore davantage l'audace de Jugurtha. Il entre en campagne, non plus avec un simple camp volant, mais avec une armée nombreuse. Il ravage tous les endroits par où il passe, & porte partout le fer & le feu, pour jetter la terreur parmi les ennemis, & pour encourager ses troupes. Adherbal, forcé par la nécessité, & n'ayant plus d'autre parti à prendre que d'abandonner son royaume, ou de faire la guerre, leve des troupes, & va au-devant de Jugurtha.

Les deux armées se rencontrerent près de Cirte, non loin de la mer, mais elles n'en vinrent pas d'abord aux mains, parce que le jour étoit sur son déclin. Quand la nuit fut avancée, avant que la lumière du

jour parût, les soldats de Jugurtha, au premier signal qui leur en est donné, attaquent le camp des ennemis, & les trouvant les uns encore à demi-endormis, les autres qui prenoient leurs armes, ils les mettent en fuite & en désordre. Adherbal se sauva dans Cirte avec quelque cavalerie ; & si les Romains & les Italiens, qui se trouvoient dans cette ville en grand nombre, n'eussent arrêté la poursuite des vainqueurs, c'en étoit fait, Cirte étoit prise, & la guerre entre deux Princes puissans auroit été commencée & finie en un seul jour.

Jugurtha, sans perdre de tems, met le siege devant la place, & fait avancer toutes les machines pour l'attaquer dans les formes. Il se hâtoit de prévenir l'effet de l'Ambassade qu'il sçavoit qu'Adherbal avoit envoyée à Rome avant le combat. Dès que le Sénat eut appris la nouvelle de la guerre entre les deux freres, on députa trois jeunes Sénateurs pour aller leur déclarer au nom du Sénat & du peuple Romain qu'ils eussent l'un & l'autre à mettre bas sur le champ les armes, que l'honneur de la République & leur propre intérêt le demandoient ainsi.

Ces Députés firent diligence, d'autant plus que lorsqu'ils etoient sur le point de partir, il s'etoit répandu un bruit sourd à Rome du combat & du siege de Cirte. Jugurtha, après les avoir ouis, leur répondit qu'il avoit une grande considération & un grand respect pour l'autorité du Sénat; que dès sa plus tendre jeunesse il s'étoit appliqué à mériter l'estime des plus gens de bien de la République; que ce ne pouvoit être que par des actions vertueuses qu'il avoit eu le bonheur de plaire à un aussi grand homme que Scipion ; que c'étoit le même motif qui avoit porté Micipsa à l'adopter, puisqu'il ne manquoit pas d'enfans ; qu'au reste, plus il s'étoit conduit avec sagesse & générosité, moins il étoit disposé à souffrir l'injure ; qu'Adherbal avoit tenté les voies les plus odieuses pour le faire périr ; que c'étoit un danger si pressant qui l'avoit obligé de prendre les armes; que le peuple Romain étoit trop sage & trop équitable pour vouloir lui lier les mains dans une telle conjoncture, & l'empêcher de prendre de justes précautions pour mettre sa vie en sûreté, ce qui seroit contre le droit des gens; enfin qu'il enverroit au premier jour des Ambassadeurs à Rome pour instruire le Sénat & le peuple du véritable état des choses. Après ce discours, ils se séparerent, sans que les Ambassadeurs eussent pu obtenir la permission de voir Adherbal.

Dès que Jugurtha crut qu'ils pouvoient être hors d'Afrique, voyant que Cirte, à cause de sa situation, se défendoit aisément contre toutes ses attaques, il fit une circonvallation, qu'il

garnit de tours, avec ce qu'il falloit de monde pour les garder. Il ne cesse d'agir jour & nuit, soit à force ouverte, soit par stratagême. Tantôt il tâche de gagner la garnison par promesses, tantôt de l'intimider par menaces. Il anime les siens continuellement, & donnant ordre à tout, il est lui seul l'ame de son entreprise.

Adherbal, réduit à l'extrêmité, ayant en tête un ennemi de qui il n'avoit aucun quartier à attendre, se trouvant sans espérance de secours, & la disette de vivres ne lui permettant pas de traîner le siege en longueur, ne voit plus d'autre ressource que du côté des Romains. Il engage, par de grandes promesses, quelques Numides à traverser de nuit les quartiers des ennemis, pour gagner le bord de la mer, & aller porter à Rome une lettre de sa part. Elle fut lue en pleine assemblée du Sénat.

Après la lecture de cette lettre, quelques Sénateurs dirent qu'il falloit promptement envoyer une armée en Afrique, & ne point différer de secourir Adherbal; que l'on délibéreroit après cela de la peine que méritoit Jugurtha pour n'avoir pas obéi aux ordres qui lui avoient été signifiés. Ses amis empêcherent que cette opinion ne passât; & l'intérêt particulier, comme il arrive dans la plûpart des affaires, prévalut sur le bien public. On nomma cependant, pour aller en Afrique des personnes d'âge & de naissance, qui avoient passé par les plus grandes charges. De ce nombre étoit M. Scaurus, alors Consulaire & Prince du Sénat. Comme l'affaire étoit criante, & que les Numides représentoient qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, les Députés partirent trois jours après avoir été nommés, arriverent en peu de tems à Utique, & delà manderent à Jugurtha de les y venir trouver au plutôt. Cet ordre le jetta d'abord dans un grand embarras, d'autant plus qu'il sçavoit que ces Députés étoient des personnages illustres & d'une grande autorité. D'un côté, il craignoit d'irriter le Sénat, s'il refusoit d'obéir; de l'autre, il ne pouvoit se résoudre à quitter son entreprise. Après bien des réflexions, il se détermine à donner subitement un assaut général à la ville, dans l'espérance de l'emporter & de terminer ainsi l'affaire, avant que les nouvelles défenses du Sénat lui eussent été notifiées. Mais, n'ayant pas réussi, & craignant que M. Scaurus, qu'il redoutoit principalement, ne se tînt offensé de ses délais affectés, il prit enfin le parti de se rendre avec une suite de peu de gens à cheval au lieu qui lui avoit été marqué par les Députés. Ils lui firent de vifs reproches & de grandes menaces de la part du Sénat, de ce qu'il n'avoit pas encore levé le siege. On ne comprend pas quelles raisons il put apporter pour

se justifier ; l'Histoire n'en parle point. Elle nous apprend seulement qu'après bien des discours de part & d'autre, les Ambassadeurs s'en retournerent sans avoir rien conclu. Conduite extrêmement suspecte, & qui donne lieu de penser que dès-lors M. Scaurus ne se maintint pas inaccessible aux présens de Jugurtha. Car, rien n'est plus contraire au caractère de hauteur & d'austerité inflexible qu'il faisoit paroitre en toute occasion, que cette mollesse avec laquelle il souffre qu'un Prince Numide méprise des ordres du Sénat dont il est porteur. Florus assure positivement ce que nous donnons ici pour conjecture.

Quoi qu'il en soit, ce fut-là le coup mortel porté à Adherbal. Les Romains établis dans Cirte, qui avoient eu la principale part à la défense de la place, voyant qu'ils n'avoient plus à attendre de secours de Rome, & ne craignant pas beaucoup pour eux-mêmes, parce qu'ils comptoient que la majesté du nom Romain leur serviroit de sauve garde, engagerent Aderhal à capituler, en stipulant seulement qu'il auroit la vie sauve. Ce malheureux Prince sentoit bien que c'étoit se livrer lui-même à la mort ; mais, forcé par la nécessité, il se rendit, & sur le champ Jugurtha le fit périr dans les plus cruels tourmens.

Malgré l'horreur que cette nouvelle excita à Rome, l'argent de Jugurtha lui fit encore trouver des défenseurs dans le Sénat ; & l'affaire, par les délais, par les obstacles, par les faux pretextes dont on cherchoit à la couvrir & à l'embarrasser, prenoit un train qui faisoit craindre que le coupable n'échappât encore à la juste punition de ses crimes. Mais, C. Memmius désigné Tribun, homme vif, & déclaré contre la noblesse, avertit le peuple qu'il y avoit une cabale puissante qui employoit tout son crédit pour sauver Jugurtha, & il lui représenta vivement quelle honte se seroit si l'on souffroit que tant d'attentats, connus de tout le monde, demeurassent impunis. Le Sénat craignit les suites de la juste indignation du peuple. La guerre fut déclarée à Jugurtha, l'an de Rome 641, & 111 avant Jesus-Christ.

Le Consul L. Calpurnius Bestia, fut chargé de cette guerre. Quand Jugurtha vit que c'étoit tout de bon que Rome se préparoit à l'attaquer, il demeura étrangement surpris ; car, il avoit compté que l'argent le tireroit d'affaire. Il ne perdit pas néanmoins courage, & ne se laissa point déconcerter. Il fit partir sur le champ son fils & deux de ses plus intimes amis, avec ordre de répandre l'argent à pleines mains pour gagner les principaux des Sénateurs. Comme ils approchoient de Rome, le Consul L. Calpurnius Bestia demanda au Sénat s'il jugeoit à propos de les y recevoir. La

réponse fut que s'ils ne venoient pour livrer aux Romains, & le Roi, & le Royaume de Numidie, ils eussent à sortir de l'Italie dans l'espace de dix jours. Cette réponse leur fut signifiée, & ils s'en retournerent sans avoir rien fait.

Cependant, le Consul faisoit tous les préparatifs de la guerre. Mais, comme il se proposoit plutôt de s'enrichir que de vaincre, il se choisit pour Lieutenans Généraux des hommes accrédités, puissans, dont l'autorité pût lui servir d'abri & de gage de l'impunité. De ce nombre fut M. Scaurus, qui retourna ainsi en Numidie pour achever d'y perdre sa réputation. Le premier soin de Jugurtha fut de bien connoître le génie & le caractère du Général auquel il avoit affaire. Il lui envoya des Deputés, qui le sonderent adroitement, & qui, après lui avoir représenté la difficulté de cette guerre, Jugurtha étant en état & dans la résolution de se bien défendre, lui firent entrevoir que ce Prince ne manquoit pas de reconnoissance à l'égard de ceux qui lui rendoient service. Le Consul entendit bien ce langage, & il n'en fallut pas davantage pour réveiller & mettre en mouvement sa passion dominante.

Jugurtha n'avoit d'abord songé qu'à gagner du tems, pour donner le loisir à ses amis d'agir en sa faveur à Rome, & d'y fortifier son parti. Mais, quand il se fut assuré des dispositions de M. Scaurus, & qu'il l'eut mis dans ses intérêts, il espéra obtenir la paix, & pour y parvenir il demanda une conférence. On la lui accorda, & même on lui donna un ôtage pour sa sûreté. Ce fut le Questeur Sextius, qui fut conduit en une ville de Numidie, appellée Vaccha. On feignit qu'il y alloit pour en amener des vivres que Jugurtha s'étoit obligé de fournir.

Ce Prince vint donc au camp du Consul, où après avoir peu parlé pour justifier sa conduite, & pour prier l'assemblée de le recevoir à composition, il finit le reste en particulier avec M. Scaurus & L. Calpurnius Bestia. Le lendemain, après avoir recueilli les voix, selon la loi Satita, on reçut sa soumission. Il livra cependant au Questeur trente eléphans, quantité de bétail & de chevaux, avec une somme d'argent très-considérable, comme on le lui avoit ordonné en présence de l'assemblée.

Dès que le bruit de ce qui s'étoit fait en Afrique, & de la manière dont les choses s'y étoient passées, se fut répandu, il n'y eut point de lieu ni d'assemblée à Rome où l'on ne murmurât contre la conduite du Consul. Le peuple s'en irrita; le Sénat fut embarrassé s'il approuveroit un décret si énorme, ou s'il révoqueroit le décret du Général. L'autorité de M. Scaurus, à qui on attribuoit ce décret à cause des liaisons qu'il avoit avec L. Cal-

purnius Bestia, étoit un obstacle à la justice & à l'équité. Mais, pendant ce délai & cette incertitude du Sénat, C. Memmius déclaré de tout tems contre la noblesse, haranguoit fortement le peuple, & l'exhortoit à ne pas laisser anéantir & la gloire de la République & sa propre liberté, lui remettant devant les yeux une infinité d'actions superbes & cruelles des Nobles, pour animer son zele, & lui inspirer des sentimens courageux dans l'importante affaire dont il s'agissoit. C. Memmius, en réitérant souvent au peuple de pareilles représentations, obtint qu'on enverroit en Numidie L. Cassius actuellement préteur, avec ordre d'amener Jugurtha en Italie sous la garantie du peuple Romain, afin qu'il pût être interrogé, & que sur ses réponses on s'éclaircît de la vérité des faits dont M. Scaurus & les autres étoient soupçonnés. Ce Commissaire arriva bientôt en Numidie, & il y trouva Jugurtha fort allarmé. Il lui persuada néanmoins, sans beaucoup de peine, de mieux aimer, puisqu'il s'étoit soumis aux Romains, faire épreuve de leur clémence, que de s'attirer leurs armes. Il promit toute sûreté à ce Prince en son propre & privé nom, assurance dont Jugurtha ne faisoit pas moins de cas que de la foi publique. Telle étoit, dit Salluste, l'opinion que l'on avoit de la probité de L. Cassius.

Jugurtha arriva à Rome, non avec la magnificence d'un Roi, mais dans le triste équipage d'un accusé. Quelque intrépidité qu'il eût par lui-même, & quelques protestations de service que pussent lui faire ses amis & ses protecteurs, il ne pouvoit pas s'empêcher de sentir quelque inquiétude sur le succès de son affaire. Mais, étant venu à bout de gagner à force d'argent le tribun C. Bébius, qui étoit d'une impudence propre à le soutenir contre l'évidence de la vérité & de la justice, il se rassura pleinement.

C. Memmius assemble le peuple, qui frémissoit d'indignation contre le Roi. Les uns vouloient qu'on le menât en prison; d'autres demandoient, s'il ne découvroit ses complices, qu'on le punît selon les Loix comme ennemi de l'État. Le Tribun, loin de se livrer à ces mouvemens impétueux d'un peuple enflammé de colère, tint une conduite pleine de dignité, calmant les esprits, arrêtant les emportemens, enfin protestant qu'il ne souffriroit jamais que la foi publique fût violée.

Quand on eut fait silence, & qu'on eut mandé Jugurtha, alors le Tribun rapporte les crimes que ce Prince avoit commis, soit à Rome, soit en Numidie, soit contre son pere adoptif, soit contre ses freres; & lui adressant la parole, il ajoute que quoique les Romains

n'ignorent pas ses complices, ils sont bien aises de s'en assurer encore davantage par sa bouche, & il lui ordonne de repondre; mais, C. Bébius lui fit défense de parler. Ce fut un triomphe pour Jugurtha, pour L. Calpurnius Bestia & pour tous les autres qui appréhendoient extrêmement les suites de cette information. On s'apperçut bientôt de l'audace que ce succès avoit inspirée à Jugurtha.

Il y avoit pour lors à Rome un Prince Numide, nommé Massiva, fils de Gulussa, & petit-fils de Masinissa, qui s'étoit déclaré ouvertement contre Jugurtha dans la querelle des Rois, & qui pour cette raison, après la prise de Cirte & le meurtre d'Adherbal, avoit pris la fuite & étoit sorti d'Afrique. Le consul Sp. Postumius Albinus, à qui le département de la Numidie étoit échu, & qui pour cette raison souhaitoit que la guerre s'y rallumât, conseilla à ce Prince de demander le royaume de Jugurtha. Celui-ci le sçut, & fit égorger Massiva au milieu de Rome. Le meurtrier fut arrêté, & mis entre les mains de la justice. Il confesse tout au consul Sp. Postumius Albinus, & marque que c'étoit Bomilcar, proche parent de Jugurtha & son homme de confiance, qui l'avoit engagé à ce meurtre. Jugurtha, convaincu d'une action si noire, osa néanmoins tenir ferme encore quelque tems, comptant toujours tirer Bomilcar d'embarras par le moyen de ses amis. Mais, il sentit que l'énormité criante d'un tel meurtre étoit au-dessus de tout son crédit & de tout son or & son argent. Il fit évader Bomilcar, & le suivit de près, le Sénat lui ayant fait signifier qu'il eût à sortir incessamment de l'Italie. Il partit donc; & ce fut pour lors que tournant à plusieurs reprises ses regards vers la ville, il dit, *que Rome n'attendoit pour se vendre qu'un acheteur, & qu'elle périroit bientôt, s'il s'en trouvoit un.*

Cependant, la guerre recommença de nouveau. Le consul Sp. Postumius Albinus fait aussitôt transporter en Afrique des vivres, de l'argent, & toutes les autres choses à l'usage du soldat, & s'y rend lui-même en diligence à dessein de terminer cette guerre par les armes, par composition, ou autrement avant l'assemblée générale, à laquelle on touchoit déjà. Jugurtha au contraire qui cherchoit à traîner les affaires en donnant tantôt une raison de son délai, tantôt une autre; aujourd'hui il promet de se rendre, demain il feint de craindre ce pas; si on le presse, il recule, & revient un moment après à la charge pour ne pas décourager les siens, de sorte qu'il amusa le Consul sous prétexte, tantôt de guerre, & tantôt de paix. Plusieurs étoient convaincus que Sp. Postumius Albinus agissoit de concert avec

le Roi, persuadés qu'une guerre, pour laquelle il avoit témoigné tant d'empressement, ne pouvoit traîner si facilement qu'il n'y eût de la part du Consul plus de trahison que de lâcheté. Mais, le tems s'étant écoulé, vinrent les jours de l'assemblée. Sp. Postumius Albinus prend le chemin de Rome, après avoir laissé dans le camp Aulus son frere en qualité de Préteur.

Celui-ci fait, dès le mois de Janvier, sortir ses troupes des quartiers d'hiver pour les mettre en campagne, dans l'espérance de terminer la guerre pendant ce délai, ou de tirer de l'argent du Roi, épouvanté par la vue de l'armée Romaine. Au fort de l'hiver, il marche à grandes journées vers la ville de Suthul qui renfermoit les trésors du Roi. Quoique la rigueur de la saison & la situation du lieu rendissent la place imprenable, & le siege même impossible, cependant il fait élever des retranchemens, & hâter toutes les choses qui pouvoient servir à son entreprise, soit que ce fût là une feinte pour effrayer le Roi, ou que le Préteur fût aveuglé par l'empressement de se saisir d'une ville si riche; mais, Jugurtha qui étoit homme rusé, voyant la vanité & l'ignorance de ce Lieutenant, le fait donner de plus en plus dans le panneau, il lui envoie souvent des courriers pour lui faire des soumissions, tandis que lui-même feignant de prendre la fuite, conduit son armée par des bois & par des défilés. Enfin, il engagea Aulus par l'espérance d'un accommodement d'abandonner Suthul pour le poursuivre comme fuyard dans des païs inconnus, afin de rendre par-là leurs fautes plus secretes.

Cependant, le Roi avoit chargé des gens adroits de gagner l'armée ennemie; ils insinuent à une partie des centurions & des capitaines de cavalerie, aux uns de passer dans leurs troupes, aux autres de quitter leurs postes au premier signal. Après avoir pris des mesures conformes à ses desseins, sur le milieu de la nuit, tout d'un coup il investit le camp d'Aulus avec une multitude de Numides; les soldats Romains épouvantés d'un bruit extraordinaire, courent les uns aux armes, les autres se cachent; ceux-ci sont effrayés, & ceux-là les rassurent; l'ennemi presse de tous les côtés, les nuages & les ténebres rendoient la nuit obscure; le péril étoit douteux, en un mot, les Romains ne sçavoient s'il valoit mieux tenir que de prendre la fuite. Or, de tous ceux qui avoient été subornés, comme nous l'avons déjà dit, il n'y eut qu'une cohorte de Liguriens, deux escadrons de Thrace avec quelques fantassins, qui passerent chez le Roi, tandis que le Primipile de la troisième légion donnoit passage à l'ennemi par une fortification, qu'il s'étoit chargé de

défendre ; par-là entrent tous les Numides avec impétuosité. Les Romains, après une fuite honteuse, plusieurs même ayant jetté bas les armes, gagnerent une montagne voisine ; la nuit & le pillage du camp empêcherent l'ennemi de profiter de sa victoire. Le lendemain, Jugurtha parla en ces termes dans un entretien qu'il eut avec Aulus : » Quoique je vous tienne » renfermé avec toutes vos » troupes, & presse par la faim » & par le fer, cependant lorsque je me représente l'in» constance des choses humai» nes, je me réduis à vous fai» re passer sous le joug, sain » & sauf, à condition de signer » la paix, & d'évacuer la Nu» midie dans dix jours. « Quelques dures & quelques honteuses que fussent ces propositions, comme ils étoient ébranlés par la crainte de la mort, ils accorderent la paix aux conditions proposées par le Roi.

Il est aisé de juger comment une paix si ignominieuse, conclue sans l'autorité du peuple, fut regardée à Rome. On n'y conçut de bonnes esperances pour le succès de cette guerre, que lorsque le soin en fut confié au consul Q. Cécilius Métellus. A toutes les autres vertus d'un excellent Général, il joignoit un parfait désintéressement, qualité la plus essentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha, qui jusques-là, pour vaincre, avoit moins employé l'épée que l'argent. Dès-qu'il fut arrivé en Afrique, il commença par s'appliquer à rétablir la discipline dans l'armée. Quand Jugurtha fut informé de quelle façon se conduisoit Q. Cécilius Metellus, il entra dans une grande inquietude. D'ailleurs, on lui avoit mandé de Rome que les présens ne pouvoient rien sur ce Général. Au défaut de cette ressource, qui jusques-là lui avoit si bien réussi, il lui fallut tenter d'autres voies. Il envoye des Députés à Q. Cécilius Métellus, qui pour toutes conditions demandent qu'on laisse la vie à ce Prince & à ses enfans, ajoûtant qu'il abandonne tout le reste au peuple Romain. Le Consul avoit déjà connu par expérience qu'on ne pouvoit pas se fier aux Numides, naturellement légers, inconstans, & sans bonne foi. Il crut, avec un Prince trompeur & perfide, pouvoir employer la ruse & l'artifice. Il sonda ses Députés, en les entretenant chacun en particulier ; & les trouvant assez disposés à ce qu'il souhaitoit d'eux, il leur proposa & vint à bout de leur persuader de s'engager à lui livrer Jugurtha vif ou mort. Cependant, il marche en aussi bon ordre, & ne se tient pas moins sur ses gardes, que s'il eût été en présence de l'ennemi ; car, Jugurtha étoit si habile, si rusé, qu'on ne pouvoit dire s'il falloit plus se défier de lui quand il étoit loin, ou quand il étoit proche, lorsqu'il faisoit ouvertement la guerre, ou qu'il

paroissoit vouloir la paix.

Cependant, il venoit toujours de nouveaux envoyés de ce Prince, qui demandoient instamment la paix, & offroient, comme auparavant, d'abandonner tout aux Romains, pourvu qu'ils lui laissassent la vie à lui & à ses enfans. Le Consul les recevoit comme il avoit reçu les premiers, c'est-à-dire, en les sollicitant de trahir leur maître; après quoi, il les renvoyoit à Jugurtha, sans lui promettre ni lui refuser la paix; & dans cet intervalle, il attendoit le succès de ce qu'il avoit négocié avec ces envoyés.

L'artificieux Jugurtha reconnut qu'on profitoit contre lui de son exemple, & qu'on l'attaquoit par ses propres armes, c'est-à-dire, par la ruse & la tromperie, puisqu'en effet les paroles de Q. Cécilius Métellus ne s'accordoient point avec ses actions, & qu'en même tems qu'on lui donnoit des espérances de paix, on lui faisoit une cruelle guerre. Il se détermina donc, puisqu'il ne lui restoit point d'autre ressource, à se défendre par les armes.

Il assemble des troupes nombreuses, & observant la marche des Romains, il se poste de manière à pouvoir les attaquer à son avantage. Le combat s'étant engagé, les Numides d'abord eurent la supériorité par la situation favorable du lieu où ils s'étoient mis en embuscade; mais, les Romains reprirent bientôt courage. Le Roi & le Consul firent paroître toute la bravoure & toute l'habileté qu'on pouvoit attendre de deux des plus grands capitaines qui fussent alors. Q. Cécilius Metellus avoit pour lui la valeur des soldats, mais le désavantage du lieu. Tout étoit favorable à Jugurtha, excepté la nature de ses troupes bien inférieures aux légions Romaines. Enfin, la valeur l'emporta, & le champ de bataille resta au Consul. Dans le même-tems, & à peu de distance, il y eut aussi une autre action entre Bomilcar & Rutilius, & le succès en fut le même. Ainsi, la victoire fut entière du côté des Romains.

Ceux-ci entrerent ensuite dans les provinces les plus riches de Numidie; ils y ravagerent tout le plat païs, y prirent & brûlerent beaucoup de villes & de châteaux peu fortifiés ou sans garnison, firent mainbasse sur tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, du reste abandonnant tout au pillage du soldat. La terreur qu'ils répandirent par ces hostilités, fit qu'on vint de toutes parts leur donner des ôrages. Jugurtha, plus effrayé de cette nouvelle manière de faire la guerre, que de la défaite qui avoit précédé, ne perdit pas néanmoins courage, & eut recours à ses ruses ordinaires. Il laisse dans son camp la plus grande partie de son armée, & avec l'élite de sa cavalerie il se met à la suite de Q. Cécilius Mé-

tellus. Pour le mieux surprendre, il avoit marché de nuit, & pris des chemins détournés, tellement que pendant que les Romains le croyoient fort éloigné, & s'étoient répandus en grand nombre dans la campagne, il vint tout à coup fondre sur eux, & les attaqua vivement. La plupart étoient sans armes. Il en tue beaucoup, en fait d'autres prisonniers. Puis, aussi circonspect que courageux, avant qu'on eût le loisir de sortir du camp pour venir au secours de ceux qu'il avoit surpris, il se retire sur les collines voisines avec ses Numides, selon les mesures qu'il avoit prises & les ordres qu'il avoit donnés avant le combat.

Le Consul, depuis cette embuscade, ne permit plus à ses soldats de s'écarter. Ayant seulement partagé son armée, il en commandoit une partie, & avoit donné la conduite de l'autre à C. Marius. Ainsi, il y avoit toujours deux corps d'armée, peu éloignés l'un de l'autre. Ils se joignoient ensemble, quand il falloit combattre; mais hors delà ils tenoient des routes différentes, afin de porter la terreur & le ravage dans une plus grande étendue de païs. Du reste, on brûloit tout dans la campagne, & l'on ne s'amusoit guère à y faire du butin.

Jugurtha suivoit les Romains par les collines, & cherchoit le lieu & l'heure de les combattre à son avantage. Il faisoit le dégât par tout où il prévoyoit que l'ennemi devoit passer. Il brûloit les fourrages & corrompoit l'eau des fontaines, qui sont très-rares dans ces régions. Il tenoit en inquiétude tantôt Q. Cécilius Metellus, tantôt C. Marius. Il donnoit de tems en tems sur l'arrière-garde, & un moment après il regagnoit ses collines. Il faisoit mine de vouloir attaquer tantôt un corps, tantôt un autre. Ainsi, sans hazarder de combat en forme, il ne laissoit néanmoins aucun repos aux ennemis, les harcelant sans cesse & rompant tous leurs projets.

Le Consul, se trouvant fatigué par les ruses du Numide, fut contraint d'en revenir à désirer une bataille. Mais, Jugurtha l'évitoit avec soin. Pour l'y forcer, Q. Cécilius Métellus prend le parti d'attaquer Zama, place très-forte, située dans la partie occidentale de la Numidie, espérant que Jugurtha voudroit, à quelque prix que ce fût, empêcher la prise d'une ville aussi importante, ce qui pourroit engager une action. Ce Prince, ayant découvert le dessein du Consul par les transfuges, fit une marche si diligente, qu'il le prévint. Il alla exhorter les habitans de Zama à se bien défendre, & pour renforcer leurs garnisons, il leur laissa tout ce qu'il avoit de déserteurs Romains dans son armée, comptant pleinement sur leur fidélité, parce qu'ils n'avoient aucun quartier à attendre de Q. Cécilius Métellus.

Il promit d'ailleurs au peuple de cette grande ville, que dans le tems qu'il faudroit, il ne manqueroit pas de venir à leur secours avec de puissantes forces.

Après avoir ainsi donné ses ordres, il se retira dans des lieux écartés, épiant la démarche des ennemis. Il fut averti que C. Marius s'étoit detaché du gros de l'armee avec quelques cohortes, pour aller chercher des bleds, & les amener au camp. Il vient fondre brusquement sur lui. Mais, la valeur des troupes Romaines & la bonne conduite de leur Commandant prévinrent le desordre; & Jugurtha manqua son coup.

L'armée Romaine arrive devant Zama. L'attaque commence; mais, les assiégés font une vigoureuse résistance. En mêmetems, Jugurtha bien accompagné vient attaquer subitement le camp des Romains où l on ne s'attendoit à rien moins, & ayant poussé la garde, il en força les portes. Le desordre se met dans les troupes. Plusieurs sont tués ou blessés. Le plus grand nombre prend la fuite. Q. Cécilius Metellus, qui pressoit l'assaut avec ardeur, entendant derrière lui le bruit d'un combat, tourna bride aussitôt, & apperçut des troupes qui fuyoient de son côté. Il envoie sur l'heure même toute la cavalerie au camp, & y fait marcher C. Marius avec une partie de l'infanterie Latine. Jugurtha, à leur approche, se retira.

L'attaque de Zama recommença le lendemain; mais, ce fut avec aussi peu de succès que la veille. Le Consul, considerant que l'été tiroit vers sa fin, leva le siege, & mit ses troupes en quartier d'hiver. Il employa ce tems-là à gagner les confidens de Jugurtha. Bomilcar parut à Q. Cécilius Metellus plus capable qu'aucun autre de le servir dans son dessein. Il lui fit faire des propositions; il eut même avec lui une entrevue secrete; & comme ce Numide étoit actuellement dans les liens de la justice à Rome, ayant été poursuivi criminellement, selon qu'il a été rapporté plus haut, pour le meurtre de Massiva, & s'étant dérobé par la fuite, le Consul lui promit que s'il livroit Jugurtha vif ou mort, le Sénat, non-seulement lui accorderoit l'abolition de son crime, mais lui assureroit la possession de tous ses biens. Bomilcar se laissa aisément persuader, soit parce que c'étoit un esprit naturellement porté à la perfidie, soit qu'il craignît que la paix venant à se faire, son supplice ne fût une des conditions.

Il ne laissa donc pas échapper la première occasion qui s'offrit. Un jour qu'il apperçut Jugurtha inquiet sur l'etat present de ses affaires, il l'aborde, & le conjure, les larmes aux yeux, d'avoir pitié de lui-même, de ses enfans, de la nation des Numides qui l'avoient si bien servi.

Il

Il lui représente que l'issue de tous leurs combats leur a été funeste ; que la campagne est désolée ; qu'il y a eu grand nombre d'hommes ou tués ou faits prisonniers ; que tout le royaume est appauvri ou ruiné ; qu'il a assez mis à l'epreuve la valeur des siens, & assez tenté la fortune ; qu'enfin il est à craindre que, pendant qu'il délibere, les Numides ne prennent leur parti, & ne fassent leur accommodement.

Jugurtha n'hésite plus. Il envoye des Députes, qui declarent que le Roi étoit disposé à tout, & qu'il se remettoit sans condition & lui & son royaume sous la foi de Q. Cecilius Métellus. Aussi-tôt le Consul assembla tous ceux de l'ordre des Senateurs qui se trouvoient alors auprès de lui ; & dans le conseil qu'il tint avec eux selon la coutume, & avec quelques autres personnes qu'il jugeoit propres pour cette déliberation, il fut ordonné que Jugurtha donneroit deux cens mille livres d'argent pesant, qui font dix millions de notre monnoie ; qu'il livreroit tous ses éléphans, & une certaine quantité d'armes & de chevaux. Quand cela fut exécuté, Q. Cécilius Métellus lui ordonna encore de lui envoyer tous les transfuges charges de chaînes. La plupart furent effectivement livrés ; les autres, dès-qu'ils avoient appris que Jugurtha songeoit à se rendre, s'étoient sauvés en Mauritanie auprès du roi Bocchus. Ils avoient sagement fait ; car, Q. Cécilius Métellus enchérit encore sur la rigueur que les Romains avoient coutume d'exercer contre les déserteurs. Il y en eut plusieurs, au rapport d'Appien, qu'il fit enterrer jusqu'au milieu du corps, & en cet état servir de but aux fleches & aux traits, & enfin entourer de feux pendant qu'ils respiroient encore.

Lorsque Jugurtha eut été ainsi dépouillé d'argent, d'hommes & d'armes, le Consul lui fit dire de venir recevoir en personne les ordres qu'on auroit à lui donner. Dans ce moment, toute l'horreur de ses crimes passés se présentant à son esprit, il commença à craindre que les Romains ne voulussent lui faire souffrir les supplices qu'il méritoit. Occupé de ces tristes pensées, il tomba dans de terribles agitations & dans un trouble affreux. Nulle issue pour sortir de la détresse où il se voyoit réduit. Reprendre les armes après tous les échecs qu'il avoit essuyés, & dans le dénuement général où il se trouvoit, lui paroissoit de tous les partis le moins soutenable. La seule pensée de l'etat où il alloit être réduit, en tombant du trône dans la servitude, le faisoit frémir. Après avoir passé quelques jours dans ces cruelles incertitudes, enfin il se détermina à recommencer la guerre. Il eut encore affaire à Q. Cécilius Métellus, qui avoit été continué dans le commandement de

l'armée de Numidie, sous le titre de Proconsul.

Jugurtha se trouva cependant en grand danger de périr par les artifices du Général Romain & la trahison des premiers de sa cour. Il commença à se défier de Bomilcar, & celui-ci s'en apperçut. Pour prévenir la vengeance d'un Prince violent, & qui n'épargnoit personne, il résolut d'achever son crime, & de sauver sa vie en tuant son maître. Il fit entrer dans son dessein un Seigneur Numide, fort considéré dans sa nation par sa naissance, par ses emplois, & par ses richesses, & fort estimé du Roi. Malheureusement pour eux la conspiration fut découverte. Elle coûta la vie à Bomilcar.

Mais, l'allarme que jetta dans le cœur de Jugurtha une conspiration formée par le plus cher & le plus intime de ses confidens, lui troubla tellement l'esprit, qu'il n'eut plus un moment de repos. Il ne trouvoit nulle part de sûreté. Le jour, la nuit, le citoyen, l'etranger, tout lui étoit suspect, tout le faisoit trembler. Il ne prenoit le sommeil qu'à la dérobée, changeant même souvent de chambre & de lit sans garder les bienséances de son rang. Quelquefois s'éveillant en sursaut, il prenoit des armes, & jettoit de grands cris, tant la crainte sembloit lui avoir renversé la raison.

Ajoûtez à cela que ce Prince, ayant perdu ses amis, dont il avoit fait mourir lui-même la plûpart, & avoit réduit les autres à prendre la fuite, ne pouvoit pas faire la guerre seul & sans officiers. Venant d'éprouver la perfidie de ses anciens serviteurs, comment se fier à la foi de ceux qui ne faisoient que d'entrer à son service? Tout lui étoit suspect. Il changeoit de route & d'officiers tous les jours. Tantôt il paroissoit vouloir chercher l'ennemi, tantôt il alloit se renfermer dans les solitudes. Souvent il prenoit la fuite, & peu après il montroit de l'impatience pour le combat. Il ne comptoit ni sur la fidelité de ses sujets, ni sur leur courage. De quelque côté qu'il tournât ses pensées & ses desseins, il n'envisageoit rien que de sinistre.

Pendant qu'il étoit dans ces incertitudes, Q. Cécilius Métellus paroît tout d'un coup avec son armée. Jugurtha dans cette surprise, met ses troupes en aussi bon ordre que le peu de tems qu'il avoit le lui pouvoit permettre. On en vient aux mains, & dans l'endroit où se trouvoit le Roi, il y eut quelque résistance. Tout le reste fut renversé au premier choc, & mis en déroute. Les Romains demeurerent maîtres des drapeaux & des armes; mais, il n'y eut que fort peu de prisonniers, parce que la plûpart des Numides se sauverent par la fuite; car, dit Salluste, c'est ce qu'ils sçavent bien mieux faire, que combattre.

Après cette défaite, Jugurtha désespéra encore davantage du succès de ses affaires. Il gagna les déserts avec les transfuges, & partie de sa cavalerie. Delà il se rendit à Thala, ville grande & riche, où il tenoit la plus grande partie de ses trésors, & faisoit élever ses enfans. Quoique, pour y arriver, il fallût traverser plus de quinze lieues de païs aride & sans eau, Q. Cécilius Métellus l'y suivit, dans l'espérance d'achever la guerre par cette conquête, & il fit porter de l'eau dans des outres. La prompte arrivée de Q. Cécilius Métellus surprit extrêmement & Jugurtha & les habitans. Ce Prince, voyant que rien n'étoit capable d'arrêter le Général Romain, se sauva de nuit de Thala, emmenant avec lui ses enfans, & emportant la plus grande partie de ses trésors. La fuite du Roi n'empêcha pas la ville de se défendre ; elle étoit très-fortifiée, & par la nature, & par l'art. Le siege dura quarante jours, au bout desquels les Romains, après bien des fatigues & des dangers se rendirent maîtres de la ville.

Jugurtha, après la perte de Thala, crut que rien ne tenoit plus contre Q. Cécilius Métellus. S'étant donc dérobé avec quelques-uns des siens au travers de vastes solitudes, il arrive chez les Gétules, peuple féroce & barbare, à qui le nom Romain étoit encore inconnu ; il en forme un corps d'armées, peu à peu il les habitue à se ranger, à suivre des drapeaux, à observer le commandement, & à faire les autres exercices de la guerre. Ajoûtez que par ses prodigieuses largesses, & par des promesses encore plus grandes, il s'insinua dans l'amitié des favoris de Bocchus, roi de Mauritanie. Par leur moyen ayant trouvé accès auprès du Roi, il l'engage à faire la guerre aux Romains. Cela fut d'autant plus aisé & plus facile à Jugurtha, qu'au commencement de cette guerre, Bocchus avoit envoyé à Rome des Ambassadeurs pour demander l'alliance & l'amitié du peuple Romain. Quelques-uns, aveuglés par leur avarice, gens accoûtumés à faire argent de tout, de l'honneur & du crime, s'opposerent à une confédération si avantageuse dans la conjoncture des affaires. Avant cela Bocchus avoit donné sa fille en mariage à Jugurtha.

Les armées s'assemblent donc dans le lieu, dont ils étoient tous deux convenus. Là après s'être réciproquement donné leur foi, Jugurtha irrite l'esprit de Bocchus, en lui disant que les Romains etoient d'une avarice insatiable, un peuple injuste, ennemis communs de tout le monde ; qu'ils avoient la même raison de faire la guerre à Bocchus, qu'à lui & aux autres nations, sçavoir leur ambition de dominer, qui leur faisoit regarder de mauvais œil tous les Rois de la terre ; qu'il étoit la victime de ce peuple ; qu'avant

lui les Carthaginois l'avoient été; que dans la suite il suffiroit d'être riche pour devenir leur ennemi. Après ce discours & d'autres semblables, ils prennent leur route vers Cirte, parce que c'étoit-là que Q. Cécilius Metellus avoit mis ses prisonniers & ses bagages, avec tout le butin. Jugurtha avoit en vue, ou de faire un coup décisif par la prise de cette ville, ou du moins de livrer bataille, au cas que le Général Romain vînt au secours des siens. Ce Prince rusé se hâtoit ainsi de rompre la paix entre Bocchus & les Romains, dans la crainte qu'un plus long délai ne fît à ce Roi prendre un autre parti que celui de la guerre. Le Consul, informé de la ligue de ces Rois, crut qu'il n'étoit pas de la prudence de se présenter par-tout au combat, comme il l'avoit souvent fait depuis la défaite de Jugurtha. Après avoir donc fortifié un camp près de Cirte, il y attend ces Princes, persuadé que le meilleur parti étoit de ne point livrer de bataille, se voyant dans une situation avantageuse, qu'après avoir connu les Maures qui étoient pour lui un nouvel ennemi.

Cependant, Q. Cécilius Métellus reçut des lettres de Rome, qui lui marquoient qu'on avoit donné à C. Marius, qu'il sçavoit déjà avoir été créé Consul, le gouvernement de la Numidie. Le chagrin qu'il en conçut, passa toutes les bornes de l'honneur & de la bienséance, car il ne put ni retenir ses larmes, ni modérer sa langue.

Le nouveau Général s'empara d'abord de plusieurs places importantes. Jugurtha sentit alors plus que jamais, qu'il étoit hors d'état de soutenir la guerre, & qu'il falloit absolument vaincre en bataille rangée, ou se voir enlever piece à piece tout son royaume. Mais, Bocchus, sans le secours duquel il ne pouvoit rien, avoit peine à prendre ce parti. Pour l'y faire entrer, il employa ses artifices ordinaires, en corrompant à force d'argent ceux qui avoient le plus de pouvoir sur l'esprit du Roi de Mauritanie. De son côté, il promit à ce Prince la troisième partie de la Numidie, si l'on venoit à bout de chasser les Romains de l'Afrique, ou si la paix se faisoit sans qu'il en coutât rien à ses États. Ces offres le déterminerent.

Il vint joindre Jugurtha avec des troupes nombreuses, & dans le tems que C. Marius s'y attendoit le moins, & qu'il étoit en marche pour se retirer dans ses quartiers d'hiver, ils lui tombent l'un & l'autre sur les bras presque à la dernière heure du jour. Ils choisirent exprès ce tems, parce que les ténebres de la nuit pouvoient beaucoup embarrasser les ennemis à qui le païs étoit inconnu, au lieu que pour eux, victorieux ou vaincus, la nuit leur étoit favorable. La surprise causa d'abord quelque trouble parmi les Ro-

mains, qui n'eurent pas le tems de se former en ordre de bataille, ni de prendre leurs rangs à l'ordinaire, l'infanterie se trouvant pêle-mèle au milieu des chevaux. Ils perdirent beaucoup de monde dans cette première attaque, quelque valeur qu'ils fissent paroître. Ils étoient enveloppés de tous côtés par les Numides, dont le nombre surpassoit le leur de beaucoup. Néanmoins, les vieux soldats, instruits par une longue expérience, & les nouveaux par l'exemple des Anciens, formant différens pelotons, selon que le hazard les rassembloit, se rangeoient en rond, se tenoient serrés & couverts, & faisant front de tous côtés, soutenoient avec un courage intrépide l'attaque des Barbares.

Le jour étoit déjà fini, sans que les Barbares cessassent de combattre ; au contraire, comptant que la nuit leur donnoit un grand avantage sur les ennemis, ils redoubloient de plus en plus leur ardeur. C. Marius, occupé du soin d'assurer une retraite à son armée, s'empare de deux collines assez proches l'une de l'autre, y retire peu à peu ses troupes, & s'y fortifie. Les deux Rois alors, par la difficulté de le suivre sur cette hauteur, mettent fin au combat. Ils n'éloignent pourtant pas leurs armées, mais les font demeurer au pied des collines, que leur multitude les mettoit à portée d'environner.

Les Barbares, enivrés en quelque sorte de leur prospérité, & du succès qu'ils avoient eu dans le combat, passerent une bonne partie de la nuit dans la joie & dans les danses, jettant de grands cris selon leur coutume. C. Marius, observant attentivement ce qui se passoit chez les ennemis, donné ordre à son armée de garder un profond silence, & supprime pour cet effet, même les différens signaux que donnoit ordinairement la trompette pour les veilles de la nuit. Mais, dès que le jour approche, il ordonne que les trompettes sonnent tous ensemble la charge, & que les troupes sortent des retranchemens en poussant de grands cris de tous côtés. Les Maures & les Getules, fatigués des mouvemens de la nuit, commençoient à peine à s'endormir. Réveillés donc en sursaut par ce bruit effrayant, ils ne pouvoient ni prendre leurs armes, ni se sauver par la fuite, ni se déterminer à aucun parti salutaire. Se voyant pressés par l'ennemi, sans que personne les encourageât & les fortifiât, le tumulte, la surprise, la crainte les avoient comme étourdis, & mis tout hors d'eux-mêmes. Leur déroute fut entière. Ils abandonnerent la plupart de leurs drapeaux & de leurs armes, & l'on en fit un plus grand carnage dans ce combat, qu'on n'avoit fait dans tous les autres, parce que le sommeil & la peur leur ôtoient le moyen de se sauver.

C. Marius, après cette vic-

toire, continua sa marche pour aller prendre ses quartiers d'hiver dans les villes maritimes. Le quatrième jour, les Romains se trouverent près de Cirte. Là Jugurtha & Bocchus vinrent les attaquer de nouveau, ayant pris leurs mesures pour fondre sur eux par quatre endroits différens en même-tems. Mais, C. Marius étoit en garde contre toutes les surprises, & les Numides & les Maures furent entiérement défaits. L. Sylla se distingua dans cette bataille. Jugurtha y fit des merveilles; & même ayant tué de sa main un ennemi, il alla montrer son épée ensanglantée à un corps considérable d'infanterie Romaine, leur criant qu'ils combattoient en vain; qu'il venoit de tuer C. Marius. Peu s'en fallut que ce mensonge ne jettât la terreur & le désordre parmi les Romains. Mais, L. Sylla & C. Marius lui-même étant venus les ranimer, Jugurtha après avoir épuisé toutes les ressources de son adresse & de son courage, après s'être opiniâtré à combattre jusqu'à demeurer presque seul, eut bien de la peine à se sauver.

Cette seconde défaite decouragea Bocchus, & le fit penser à séparer ses intérêts de ceux de Jugurtha. Il fit donc sçavoir à C. Marius qu'il vouloit s'accommoder, & le pria de lui envoyer deux hommes sûrs, avec qui il pût entrer en conférence. L. Sylla & A. Manlius furent chargés de cette commission. L. Sylla étoit éloquent; & cet avantage lui valut l'honneur de porter la parole. Bocchus répondit au discours de L. Sylla en termes pleins d'honnêteté & de politesse, s'excusant en peu de mots, qu'il n'avoit pris les armes que pour garantir ses États, & non dans le dessein de nuire; qu'il n'avoit pu souffrir que C. Marius ravageât un païs de la Numidie, qui lui appartenoit selon les loix de la guerre, puisqu'il en avoit chassé Jugurtha; qu'outre cela il avoit envoyé à Rome pour demander l'amitié du peuple, & qu'il en avoit été refusé; qu'il oublioit le passé, & qu'avec la permission de C. Marius il étoit prêt à envoyer des Ambassadeurs vers le Sénat; mais, les amis de ce Roi barbare eurent bientôt renversé tous ces projets de paix. Jugurtha, pour éviter le coup qu'on alloit lui porter, les gagna par ses largesses, dès qu'il fut informé du voyage de L. Sylla & d'A. Manlius.

Mais, ensuite, Bocchus, soit qu'il réfléchit lui-même sur le mauvais succès des deux précédens combats, soit que ceux de ses amis qui avoient résisté aux artifices de Jugurtha, lui eussent ouvert les yeux, choisit cinq d'entre ses favoris, gens dont il connoissoit, & la fidélité, & l'étendue de génie, pour les envoyer à C. Marius, & ensuite à Rome, si le Consul le trouvoit bon, avec un plein pouvoir d'agir

dans ses affaires, & de terminer la guerre, comme ils jugeroient à propos. Ils furent bientôt rendus au quartier d'hiver des Romains ; d'où trois d'entr'eux partirent pour Rome, & ils en rapporterent une réponse favorable aux vues du Roi leur maître.

Alors, Bocchus écrivit à C. Marius pour le prier de lui envoyer L. Sylla, afin de régler à son gré leurs affaires communes. On le fit partir sur le champ. L. Sylla, arrivé auprès de Bocchus, fit entendre à ce Prince, qu'il falloit au Sénat & au peuple Romain quelque chose qui marquât que leurs intérêts lui touchoient plus au cœur que les siens propres ; que la chose étoit aisée pendant qu'il avoit Jugurtha entre ses mains ; que s'il le livroit aux Romains, ils lui auroient de grandes obligations ; qu'aussitôt il auroit leur amitié & leur alliance, avec le païs qu'il demandoit dans la Numidie. Le Roi refusa tout court, alléguant pour raison l'alliance, la parenté, & la ligue qu'il avoit avec le Roi des Numides ; qu'outre cela il craignoit de révolter contre lui le peuple naturellement volage, affectionné à Jugurtha, & mal disposé pour les Romains. Il se rendit enfin à force d'instances, & promit d'exécuter adroitement tout ce que L. Sylla désiroit de lui. Ils conviennent donc ensemble des prétextes de paix les plus séduisans, parce que Jugurtha soupiroit passionnément après elle, fatigué de la guerre. Aussi-tôt ils se séparent.

Le lendemain, Bocchus fait venir Aspar, envoyé de Jugurtha, pour lui dire qu'on lui avoit marqué qu'il y avoit moyen de finir la guerre ; qu'ainsi il eut à prendre là-dessus la résolution du Roi son maître. Aspar retourna tout joyeux au camp des Numides. Après avoir pris ses instructions, le huitième jour il revint en poste trouver Bocchus, à qui il fait sçavoir que Jugurtha étoit disposé à en passer par où l'on voudroit ; mais qu'il se défioit de C. Marius ; qu'il avoit déja signé plusieurs traités de paix avec les généraux Romains, sans qu'ils eussent eu aucun effet ; que si Bocchus vouloit pourvoir à leurs intérêts communs, & avoir une paix certaine, il pensât à faire tenir une assemblée générale sous prétexte de terminer la guerre, & à lui mettre L. Sylla entre les mains ; que lorsqu'il seroit maître d'un si grand homme, il viendroit un ordre du Sénat & du peuple Romain pour conclure la paix ; qu'on ne laisseroit pas un homme de cette distinction au pouvoir de ses ennemis, d'autant plus qu'il n'y seroit tombé que par zele pour la République, & non par lâcheté. Le Maure accepte la proposition, après y avoir rêvé long-tems ; mais, on ne sçait pas trop si ce fut par raison ou par politique qu'il en différa

l'exécution. Comme les Rois, dit Salluste, sont ordinairement violens dans leurs passions, ils sont aussi sujets à de grandes inconstances, souvent même à des contradictions. Quand on fut une fois convenu du jour de la conférence & du lieu où la paix se devoit signer, tantôt il fait venir L. Sylla, tantôt l'envoyé de Numidie ; il reçoit l'un & l'autre avec politesse ; il leur promet les mêmes choses, tous deux étant également contens, également remplis de bonnes espérances. Mais, on rapporte que la nuit qui précédoit immédiatement le jour destiné à la conférence, le Maure après avoir fait venir tous ses amis, & les avoir renvoyés dans le moment, parce qu'il avoit changé de sentiment, s'abandonna à une profonde rêverie, laissant voir sur son visage, dans son tein & dans sa contenance, toute l'inconstance de son ame ; & malgré son silence il donnoit assez à connoître ce qu'il avoit dans le cœur, par les divers changemens de son visage. Enfin, il fait venir L. Sylla, & suit son avis pour le piege qu'il devoit tendre au Numide. Quand le jour fut venu, & que l'on eût eu avis de l'arrivée de Jugurtha, Bocchus sous prétexte d'aller au-devant de lui par honneur, marcha accompagné de quelques-uns de ses favoris & du questeur Romain, & se rendit sur une hauteur que ceux destinés à exécuter la trahison découvroient très-facilement. Le Numide s'y rend avec plusieurs de ses parens, tous sans armes, comme on en étoit convenu. Dès que le signal fut donné, tous sortent en même tems de l'embuscade, l'on massacre toute la suite de Jugurtha, & ce Prince fut livré, lié & garrotté, entre les mains de L. Sylla pour le conduire à C. Marius.

Après que la guerre fut terminée dans la Numidie, & que l'on eut donné ordre d'amener Jugurtha à Rome chargé de fers, C. Marius, quoiqu'absent, fut créé Consul pour la seconde fois. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, il revint promptement en Italie, & entra en triomphe dans la ville le même jour qu'il entroit en charge, c'est-à-dire, le premier de Janvier, faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avoient de la peine à croire, même en le voyant, Jugurtha captif & chargé de chaînes ; cet ennemi redoutable, pendant la vie duquel on n'avoit osé se flatter de voir la fin de cette guerre, tant son courage étoit mêlé de ruses & de finesses, & son génie fertile en ressources au milieu même des malheurs les plus desespérés. Ses deux fils le suivoient dans cette triste cérémonie. On dit que dans la marche il parut comme un homme dont l'esprit est égaré. Il fut jetté dans un cachot, où les geoliers, se hâtant d'avoir sa dépouille, lui déchirerent toute sa robe, & lui arracherent les deux bouts des oreilles pour

avoir les pendans qu'il y portoit. Il passa six jours entiers dans cette affreuse prison à lutter contre la faim, ayant conservé jusqu'au dernier moment un désir ardent de la vie. Digne fin, ajoûte Plutarque, digne récompense de ses forfaits. Il est avantageux pour l'exemple que de tels scélérats n'échappent pas dès cette vie même à la vengeance divine. La mort de Jugurtha arriva l'an 105 avant J. C.

On rapporte de ce Prince, que comme on le jettoit dans le cachot, il dit en souriant : *Par Hercule, que vos étuves sont froides!*

JUHONS, *Juhones*, (a) peuple imaginaire, que l'on a formé sur ce passage de Tacite mal entendu. » Les Hermundures furent heureux dans cette guerre, & les Cattes s'en trouverent mal ; car, les vainqueurs vouerent l'armée ennemie à Mars & à Mercure. » Par ce vœu on fait mainbasse sur les hommes, sur les chevaux, & sur tout ce qui est au vaincu. Ces menaces ennemies tournerent à leur perte ; mais, l'État des Juhons, *Civitas*, *Juhonum*, notre allié, fut affligé d'une calamité imprévue ; car, les feux qui sortoient de terre, s'attachoient çà & là aux métairies, aux campagnes, aux villages,& gagnoient jusqu'au murs de la Colonie bâtie depuis peu. Ils ne s'éloignoient ni par une forte pluie, ni par l'eau de la riviere, ni par quelque liqueur que ce fût. Cela dura jusqu'à ce que des paysans ne trouvant point de remede à cet embrasement, & désespérés de voir les ravages qu'il faisoit, s'aviserent d'y jetter des pierres d'assez loin. Ayant remarqué que la flamme s'abaissoit, ils s'approcherent, & commencerent à battre le feu avec des bâtons, & à le chasser devant eux à grands coups, comme on chasseroit des animaux. Enfin, ils jetterent dessus leurs habits, qui l'éteignoient d'autant plus qu'ils étoient plus malpropes. «

JUIFS, *Judæi*, Ἰουδαῖοι, habitans de la Judée. *Voyez* Judée & Israëlites.

JUILLET, *Julius*, Ἰούλιος, (b) le septième mois de notre année.

Marc-Antoine, dans son Consulat, ordonna que de mois, qui s'appelloit auparavant *Quintilis*, porteroit désormais le nom de Julius, qui étoit celui de la naissance de Jules-César. On l'appelloit *Quintilis*, parce qu'il étoit le cinquième mois de l'année, laquelle ne commençoit qu'en Mars dans le premier Calendrier, établi assez grossiérement par Romulus. Détaillons la distribution de ce mois.

Chez les Romains, le jour

(a) Tacit. Annal. L. XIII. c. 57.

(b) Plut. T. I. p. 72.

des Calèndes du mois de Juillet étoit celui auquel finissoient & commençoient les baux des maisons de Rome. C'est ce que nous apprenons d'une Épigramme assez piquante de Martial.

Au trois des Nones, ou au cinquième du mois, tomboit la fête appellée *Poplifugia*, en mémoire de la retraite du peuple sur le mont Aventin, après que les Gaulois eurent pris la ville de Rome.

La veille des Nones, ou le sixième du mois, on faisoit cette fête de la Fortune féminine, qui avoit été fondée par la femme & la mere de Coriolan, quand elles eurent obtenu de lui la paix & le salut de la patrie.

Le lendemain des Nones, ou le huitième du mois, se célébroit la fête de la déesse Vitula.

Le quatre des Ides, ou le douzième du mois, se fêtoit du tems des Empereurs, à cause de la naissance de Jules-César.

La veille des Ides, ou le quatorze du mois, on commençoit les Mercuriales, qui duroient six jours.

Les Ides, ou le quinze du mois, étoit particuliérement consacré à Castor & à Pollux, & l'on donnoit ce jour-là des jeux & des combats solemnels.

Le seizième des Calendes d'Août, ou le dix-sept Juillet, passoit pour un jour funeste, à cause de la bataille d'Allia.

Le dix des Calendes, ou le vingt-trois Juillet, se célébroient les jeux de Neptune, & les femmes enceintes sacrifioient à la déesse Opigéna.

Le neuf des Calendes, ou le vingt-quatrième, on faisoit les festins des Pontifes.

Le huit des Calendes, ou le vingt-cinq du mois, on célébroit les Furinales, & le même jour arrivoient les Ambarvalles.

Le vingt-huit, on faisoit un sacrifice de vin & de miel à Cérès; & le reste du mois, on égorgeoit quelques chiens roux à la Canicule, pour détourner les trop grandes chaleurs qui regnent dans cette saison.

Enfin, c'étoit en Juillet qu'on donnoit les jeux Apollinaires, ceux du cirque & les Minervales.

Les Grecs nommerent ce mois Μεταγειτνιών, à cause de la fête appellée Métagitnie, qu'ils consacrerent en l'honneur d'Apollon. Ils célébroient aussi dans le même mois la fête d'Adonis, favori de Vénus.

Les Syracusains faisoient le vingt-quatre de ce mois une fête qu'ils nommoient Asinaires, en mémoire de la victoire qu'Euryclès, Préteur de Syracuse, avoit remportée sur les Athéniens.

Le mois de Juillet étoit censé sous la protection de Jupiter. Il est personnifié dans Ausone sous la figure d'un homme nu, qui montre ses membres hâlés par le soleil; il a les cheveux roux, liés de tiges & d'épis; il tient dans un panier des mûres, fruit qui paroît sous le signe du lion.

La Canicule commence en Juillet, quand le soleil entre dans le signe du lion, au vingt-deux ou au vingt-trois de Juillet.

On appelle vulgairement, & avec raison, le mois de Juillet, le mois des fruits rouges, parce que jusqu'au quinze ou vingt de ce mois, on continue d'en avoir abondamment de toutes les sortes, sur-tout dans les provinces du midi.

JUIN, *Jûnius*, Ἰούνιος. (a) le sixième mois de notre année. Quelques-uns dérivent ce nom de Junon, *à Junone;* Ovide le croit ainsi, car il fait dire à cette Déesse :

Junius à nostro numine nomen habet.

D'autres le font venir de la qualité de cette saison, qui est la jeunesse de l'année. Il s'en trouve encore qui le tirent de *Juniores*, qui signifie jeunes.

Le premier jour de Juin, les Romains faisoient quatre fêtes, l'une à Mars, hors de la ville, parce qu'en tel jour F. Quintius, Duumvir des sacrifices, lui avoit dédié un temple hors de la porte Capène. La seconde fête regardoit Carna, en mémoire du temple que Junius Brutus lui consacra sur le mont Cœlius, après avoir chassé Tarquin. La troisième fête se faisoit à la gloire de Junon, surnommée Monéta, pour accomplir un vœu qu'avoit fait Camille de lui bâtir un temple. La quatrième fete étoit consacrée à la tempête, & fut instituée du tems de la seconde guerre Punique. Parcourons les autres jours de Juin.

Le troisième des Nones étoit dédié à Bellone, & le jour suivant à Hercule dans le Cirque.

Le jour des Nones, ou le cinquième du mois, on sacrifioit au dieu Fidius, à qui les Romains bâtirent un temple sur le mont Quirinal.

Le sept des Ides, ou le septième du mois, les pêcheurs faisoient les jeux Piscatoriens au-delà du Tibre.

Le six des Ides, ou le huitième du mois, étoit la fête de la déesse *Mens*, c'est-à-dire, de la déesse de l'entendement. Ce jour-là on sacrifioit solemnellement à cette Déesse dans le Capitole, où, lors de la seconde guerre Punique, on lui dédia un temple, après la défaite du Consul C. Flaminius au lac de Trasimene.

Le cinq des Ides, ou le neuvième du mois, les Vestales

(a) Plut. Tom. I. pag. 72.

chommoient la fête de leur divinité.

Le quatre des Ides, ou le dixième du mois, étoit la fête des Matutales, en l'honneur de la deesse Matuta, que les Grecs appelloient Leucothée. Le même jour étoit dédié à la Fortune.

Le trois des Ides, ou le onzième du mois, tomboit la fête de la Concorde.

Le treize qui étoit le jour des Ides, arrivoit la fête de Jupiter *invictus*, ou l'invincible, à qui l'Empereur Auguste crut devoir dédier un temple, en mémoire des victoires qu'il avoit remportées. On célébroit ce même jour la fête de Minerve, appellée *quinquatrus Minores*, qui étoit la fête des ménétriers.

Le dix septième des Calendes de Juillet, ou le quinze du mois de Juin, on transportoit les immondices du temple de Vesta dans le Tibre, & cette cérémonie donnoit lieu à une fête particulière.

Le seize des Calendes, ou le dix-huitième du mois, on faisoit la fête de la dédicace du temple de Pallas sur le mont Aventin.

Le douzième des Calendes, ou le vingt de Juin, venoit la fête du dieu *Summanus*, en mémoire de la dédicace du temple, faite en son honneur pendant la guerre de Pyrrhus.

Le dixième des Calendes, ou le vingt-deux du mois, passoit pour un jour funeste, parce que Titus Flaminius fut vaincu ce jour-là par les Carthaginois.

Le huitième des Calendes, ou le vingt-quatre, étoit la fête de la Fortune forte. Ce jour-là Syphax fut défait par Masinissa, & le même jour fut appellé *dies fortis Fortunæ*, parce que Servius lui avoit dédié un temple hors de la ville, au-delà du Tibre. Les artisans & les esclaves, couronnés de fleurs, alloient se promener en bateaux sur la rivière, se régaler & se divertir.

Le cinq des Calendes, ou le vingt-sept du mois, se consacroit à Jupiter Stator.

Le quatre des Calendes, ou le ving-huit du mois, venoit la fête des dieux Lares.

Le trois des Calendes, ou le vingt-neuf du mois, étoit voué à Quirinus ou à Romulus, pour la dédicace de son temple au mont Quirinal.

Le dernier jour de Juin étoit consacré à Hercule & aux Muses.

Les jeux Olympiques, si fameux dans toute la Grece, commençoient au mois de Juin.

Les Athéniens, qui le nommoient [illegible], le solemnisoient par la fête des Hécatombes, & ensuite par la fête des Isléries. Le huitième du même mois, ils célebroient la mémoire de l'entrée de Thésée dans leur capitale, & le douzième ils célébroient les Cronies en l'honneur de Saturne.

Les Béotiens faisoient vers le même-tems les jeux de l'Hip-

podrome ou des courses de chevaux.

Mais, la plus illustre des fêtes de la Grece, étoit celle des grandes Panathénées, qui avoit lieu tous les cinq ans, & qui étoit indiquée au vingt-huit Juin.

Voici comme Ausone personnifie ce mois, dont Mercure étoit la divinité tutélaire. » Juin, » dit-il, va tout nu, & nous mon- » tre du doigt une horloge » solaire, pour signifier que » le soleil commence à descen- » dre. Il porte une torche ar- » dente & flamboyante, pour » marquer les chaleurs de la » saison, qui donnent la matu- » rité aux fruits de la terre. » Derrière lui est une faucille; » cela veut dire qu'on com- » mence dans ce mois à se dis- » poser à la moisson. Enfin, on » voit à ses pieds une corbeil- » le remplie des plus beaux » fruits, qui viennent au prin- » tems dans les païs chauds. «

C'est au mois de Juin que le soleil entre au signe du Cancer; c'est dans ce mois qu'arrive le solstice d'été, & que les jours sont les plus longs; ils commencent à décroître vers la fin.

On dit qu'Alexandre sur la représentation qui lui fut faite, que les Rois de Macédoine ne mettoient jamais leurs armées en campagne au mois de Juin, répondit qu'il n'y avoit qu'à appeller désormais le mois de Juin le second mois de Mai.

JULE [C.] CÉSAR, (a) *C. Julius Cæsar*, Γ Ἰούλιος Καῖσαρ, fils de L. César & d'Aurélia, fille de Cotta, naquit sous le Consulat de Marc-Antoine & d'A. Postumius Albinus, l'an de Rome 653, & 99 avant Jesus-Christ. Sa mere, qui étoit une dame vertueuse, prit un soin particulier de son éducation; mais, elle réussit mieux pour les talens que pour les mœurs.

C. Jule César n'avoit que seize ans, lorsqu'il perdit son pere. L'année suivante, renonçant au mariage de Cossutia qui lui avoit étoit promise, il épousa Cornélia, fille de Cinna; & alors par le crédit de son beaupere & de C. Marius, il fut dé-

(a) Plut. T. I. p. 707, 708. *&* *seq.* Dio. Caff. pag. 20, 21, 33, 46. *& seq.* Pauf. p 85, 179. Appian. p. 351, 352, 427, 428. *& seq.* Diod. Sicul. p. 120, 513. Strab. p. 193. *& seq.* Flor. p. 111 *& seq.* Cæf. de Bell. Gall. L. I. *& seq.* *Lib.* de Bell. Civil. L. I. *& seq.* *Lib.* Hirt. Panf. p. 687. *& seq.* Vell. Patric. L. II. c. 36, 41. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 387, 388, 4:8. *& suiv.* Tom. VI. p. 285. *& suiv.* Crév. Hist. Rom. Tom. V. p. 455, 456. Tom. VI. p. 38, 39, 162. *& suiv.* T VII. pag. 1, 2, 3. *& suiv.* Tom. VIII. p. 1, 2, 3. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 14, 20, 64. *& suiv.* T IV. p 114, 173, 199. *& suiv.* Tom. V. p. 69, 289. T. VI. p. 635. *& suiv* Tom. VII p. 138. *& suiv.* Tom. VIII. p. 450. *& suiv.* T. IX. p. 432. *& suiv.* Tom. X. p. 98. *& suiv.* Tom. XII. p. 357. Tom. XIII. p. 62. *& suiv.* Tom. XIV. p. 76, 94. *& suiv.* Tom. XV. p. 4. *& suiv.* Tom. XVI. p 171. *& suiv.* Tom. XVIII. p. 212. *& suiv.* T. XIX. p. 330. *& suiv.* Tom. XXI. p. 354. *& suiv.*

signé Prêtre de Jupiter, *flamen Dialis*; mais ensuite L. Sylla, qui étoit devenu tout puissant, l'ayant fort pressé de répudier Cornélia, & ne l'ayant pu obtenir, le priva de ce sacerdoce; c'est ainsi que le racontent Velleius Paterculus & Suétone. On ajoûte que L. Sylla voulut même se défaire de lui comme de tant d'autres; & sur ce que quelques-uns de ses amis lui représentoient qu'il n'y avoit point de raison à faire périr ce jeune homme, il leur répondit qu'ils n'étoient pas eux-mêmes bien sages de ne pas voir dans ce jeune homme plusieurs Marius.

Cette parole ayant été rapportée à C. Jule César, il se déroba & se tint long-tems caché, errant çà & là dans le païs des Sabins. Un jour qu'une grande maladie le forçoit à se faire porter d'une maison dans une autre, il tomba pendant la nuit, entre les mains de quelques soldats de L. Sylla, qui avoient ordre de faire une recherche exacte dans tous ces lieux, & d'arrêter ceux qui y étoient cachés. Il se tira de ce danger en donnant deux talens au capitaine de ces soldats, qui le laissa échapper. Il gagna promptement la mer, & se retira en Bithynie auprès du roi Nicomede.

Il ne fut pas long-tems à cette cour; & s'étant rembarqué, il fut pris près de l'isle de Pharmacuse par les Pirates, qui lui demanderent vingt talens pour sa rançon; il se mit à rire de cette demande comme de la demande de gens qui ne sçavoient pas quel homme ils avoient pris, & leur en promit cinquante. Après quoi il envoya ses gens l'un dans une ville l'autre dans une autre pour lui ramasser de l'argent, & cependant avec un seul de ses amis & deux domestiques, il demeura au milieu de ces pirates Ciliciens, les hommes les plus sanguinaires & les plus grands meurtriers qu'il y eût au monde, & il les traitoit avec tant de hauteur & tant de mépris, que toutes les fois qu'il vouloit reposer, il envoyoit leur commander de ne point faire de bruit.

Il fut avec eux trente-huit jours, moins comme leur prisonnier, que comme leur Prince, qui les tenoit auprès de lui comme ses gardes. Pendant tout ce tems-là, il badinoit & jouoit avec eux dans une entière sécurité, faisant avec eux tous les exercices du corps; souvent même il composoit des vers & des harangues qu'il leur récitoit; & quand il voyoit qu'ils n'en etoient pas touchés, il les appelloit en face ignorans & barbares. Souvent même en riant il les menaçoit qu'il les feroit pendre; & ils étoient ravis de cette franchise & de cette liberté qu'ils prenoient pour un jeu, & qu'ils attribuoient à une simplicité de jeunesse.

Mais, après que sa rançon fut venue de Milet, & qu'elle eut été payée, il ne fut pas plutôt relâché, qu'il arma quelques vaisseaux du port de Mélos,

courut fur ces corfaires, qu'il trouva encore à l'ancre à la rade de l'isle, en prit la plus grande partie, reprit tout l'argent qu'il leur avoit donné, & tout leur butin; & après les avoir mis dans les prisons de Pergame, il alla trouver Junius, qui commandoit pour lors en Asie, & à qui il appartenoit comme Preteur, d'ordonner la punition de ces prisonniers. Ce Préteur qui avoit les yeux ouverts sur leur argent, qui étoit très-considérable, répondit qu'il aviseroit à loisir à ce qu'il faudroit faire de ces malfaiteurs. Mais, C. Jule César qui connut son but, le laissa-là & s'en retourna promptement à Pergame; & avant que Junius pût donner aucun ordre, il fit mettre en croix tous ces prisonniers, comme il le leur avoit souvent promis dans leur isle, lorsqu'ils pensoient qu'il ne faisoit que rire & que badiner.

Depuis ce tems là, comme la puissance de L. Sylla commençoit à baisser, les amis particuliers de C. Jule César le presserent de revenir à Rome, mais auparavant il alla à Rhodes pour y étudier quelque tems sous Apollonius, fils de Molon, qui enseignoit la rhétorique avec beaucoup de réputation. Dès qu'il fut de retour à Rome, il appella en justice Dolabella, qu'il accusa d'avoir malversé dans le gouvernement de sa province; & la plûpart des villes de Grece lui fournirent des dépositions. Dolabella fut pourtant absous; & C. Jule César pour reconnoître l'affection que la Grece lui avoit témoignée dans cette affaire, & pour lui rendre la pareille, plaida pour elle contre Antoine, qu'elle accusoit de concussion devant Marcus Lucullus, Préteur de la Macédoine, & fit tant par son éloquence qu'Antoine se voyant sur le point d'être condamné, en appella aux Tribuns du peuple, alléguant pour fondement de son appel, qu'il n'étoit pas possible qu'il obtint justice en Grece contre les Grecs.

Son éloquence dans les causes qu'il plaidoit pour les uns & pour les autres lui eut bientôt acquis beaucoup de crédit dans Rome, en lui attirant les bonnes graces de tout ce qu'il y avoit de plus considérable parmi ses citoyens; & le bon accueil qu'il faisoit à tout le monde, sa politesse & les charmes de son commerce lui procurerent l'affection du peuple. Car, il étoit d'une politesse & d'une civilité au-delà de son âge; & la somptuosité de sa table, l'excessive dépense qu'il faisoit dans sa maison, & sa magnificence dans sa manière de vivre contribuerent beaucoup à augmenter peu à peu sa puissance, & à l'avancer dans le gouvernement.

Au commencement, ses envieux persuadés que les fonds, pour continuer toute cette dépense, viendroient bientôt à lui

manquer, & que cette grande puissance s'évanouiroit incontinent, la négligerent, & ne se soucierent pas d'en empêcher le progrès, quoiqu'ils la vissent déjà dans un haut point parmi le peuple. Mais, quand elle fut montée à un tel comble, qu'il n'étoit presque plus possible de la détruire, & qu'on ne put plus douter qu'elle ne tendît ouvertement à bouleverser l'État, & à changer toute la forme du gouvernement, ils s'apperçurent trop tard qu'il ne faut jamais regarder comme petit le commencement d'une affaire que la continuation ne rend pas d'abord fort grande, & qui du mépris qu'on en fait, tire tout le loisir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obstacle ni empêchement.

Le premier, qui parut alors soupçonner & craindre la douceur de sa politique comme la bonace riante, mais trompeuse, de la mer, & qui découvrit la cruauté cachée sous ces manières si polies, si aisées, si ouvertes, & si douces en apparence, ce fut Cicéron. Car, il dit publiquement : » Dans tous » les projets que cet homme » forme, & dans toute la con» duite qu'il tient dans le gou» vernement, je découvre des » vues toutes tyranniques ; » mais, ajoûte-t-il, quand je » vois qu'il ajuste ses cheveux » si soigneusement & si artiste» ment, & qu'il se gratte la » tête du bout du doigt, j'a» voue que je ne puis m'ima» giner qu'un tel homme se » mette dans l'esprit un aussi » malheureux dessein que celui » de renverser la République. » Mais, cela ne fut dit que longtems après.

La première marque qu'il reçut de la bienveillance du peuple, ce fut lorsqu'il disputa contre Caïus Pompilius une charge de tribun des soldats, & qu'il l'emporta sur lui, ayant été nommé le premier ; & la seconde encore plus marquée, lorsque Julie, femme de C. Marius, étant morte, il fit dans la place publique, en qualité de son neveu, son oraison funebre, où il étala magnifiquement ses vertus. Quand on emporta le corps, il eut l'audace de produire les images de C. Marius, qu'on voyoit alors pour la première fois depuis la victoire de L. Sylla, C. Marius & tous ceux de son parti ayant été declarés ennemis de la République.

C'étoit une coutume des Romains pratiquée de tout tems, de faire des oraisons funebres à toutes les femmes qui mouroient âgées ; mais, on n'en faisoit point aux jeunes. C. Jule César fut le premier qui en fit une à sa femme décédée à la fleur de son âge. Cela lui fit un très-grand honneur, lui concilia une faveur singulière, & porta même le peuple à l'aimer comme un homme doux, humain, & qui avoit des mœurs.

Apres qu'il eut fait les funérailles

railles de sa femme, il fut envoyé questeur en Espagne sous le préteur Antistius Véter qu'il honora toute sa vie, & dont il fit le fils questeur à son tour, quand il fut parvenu à la préture. A son retour de cet emploi, il épousa en secondes noces Pompeia, ayant de sa première femme Cornélia, une fille qui depuis fut mariée à Cn. Pompée. Comme il faisoit une dépense sans bornes, on croyoit qu'il achetoit à grands frais une gloire bien courte & bien fragile, lorsqu'il achetoit réellement à vil prix les plus grandes choses, & qu'il donnoit peu pour avoir beaucoup. On dit qu'avant que de parvenir à aucune charge, il devoit la somme de mille trois cens talens; mais, après que d'un côté il eut encore beaucoup dépensé du sien dans la charge d'intendant pour la réparation de la voie Appia, & que de l'autre côté ayant été fait Édile, il eut fait présent au peuple de trois cens vingt paires de Gladiateurs, & que, par la dépense énorme & par l'excessive magnificence des spectacles, des fêtes & des festins qu'il donna, il eut effacé l'éclat de tous ceux qui l'avoient précédé, il gagna si fort la bienveillance du peuple, qu'ils cherchoient tous de nouvelles charges & de nouveaux honneurs pour le récompenser.

Rome étoit alors partagée en deux factions, l'une de L. Sylla qui étoit très-puissante, & l'autre de C. Marius, qui n'osoit lever la tête, & qui étoit presqu'entiérement dissipée par le grand abaissement où elle se trouvoit. C. Jule César, voulant relever & ranimer cette dernière, dans le tems que la magnificence de son édilité faisoit le plus de bruit & occupoit Rome, fit faire secrétement des images de C. Marius, & des victoires chargées de trophées, & une nuit il alla les placer dans le Capitole. Le lendemain matin, quand on vit ces images toutes brillantes d'or, merveilleusement bien travaillées, & qui par leurs inscriptions faisoient connoître que c'étoient les victoires de C. Marius sur les Cimbres, on fut très-étonné de l'audace de celui qui les avoit posées, car cela n'étoit pas caché. Le bruit qui s'en répandit d'abord, fit que tout le monde accourut à ce spectacle. Surtout les partisans de C. Marius, reprenant courage & se fortifiant les uns les autres, vinrent en très-grand nombre & firent retentir tout le Capitole de leurs acclamations & de leurs battemens de mains. Il y en eut même plusieurs qui, voyant le visage de C. Marius, verserent des larmes de joie. C. Jule César étoit élevé jusqu'aux nues par tous les éloges qu'on lui donnoit, & on disoit hautement qu'il étoit le seul digne parent de C. Marius.

Le Sénat s'assemble sur cette aventure, & Catulus Lutatius, qui de tous les Romains étoit

celui qui avoit le plus de réputation & d'autorité, s'étant levé, parla très-fortement contre C. Jule César, & dit alors ce mot qui a été si relevé depuis, que C. Jule César n'attaquoit plus la République par des mines & des soûterreins; qu'il la battoit ouvertement par des machines. Mais, après que C. Jule César par ses réponses eut persuadé le Sénat, tous ceux qui avoient déja pour lui une grande admiration, conçurent encore de plus hautes espérances, & l'exhorterent à ne céder à personne en grandeur de courage; parce qu'avec l'aveu & le consentement du peuple, il surmonteroit tous ses concurrens, & seroit le premier de Rome.

Cependant, mourut Métellus qui étoit souverain Pontife. Ce Sacerdoce fut d'abord brigué par Isauricus & par Catulus, les deux plus illustres personnages de la ville, & qui avoient le plus de crédit dans le Sénat. C. Jule César ne leur céda point, mais se présenta au peuple & fit sa brigue de son côté; les trois brigues paroissoient assez égales pour rendre le succès douteux. C'est pourquoi, Isauricus, qui craignoit d'autant plus cette incertitude, qu'il étoit d'une plus grande dignité, envoya secrétement à C. Jule César lui offrir de grosses sommes, s'il vouloit renoncer à son ambition & se déporter de sa poursuite. Mais, C. Jule César répondit qu'il en emprunteroit encore de plus grandes, & qu'il les employeroit pour l'emporter sur lui.

Le jour de l'élection venu, & sa mere l'accompagnant jusqu'à la porte de la rue, les yeux baignés de larmes, il l'embrassa en la quittant, & lui dit: *Ma mere, vous verrez aujourd'hui votre fils ou souverain Pontife, ou banni de Rome.* Les suffrages étant donnés, après de grandes contestations, il l'emporta, ce qui jetta le Sénat & les gens de bien dans une furieuse crainte; car, ils ne douterent point qu'il ne portât le peuple à tout ce qu'il y avoit de plus hardi & de plus insolent. C'est pourquoi, Pison & Catulus se plaignoient hautement de Cicéron, de ce qu'il l'avoit épargné dans l'affaire de Catilina, où il avoit donné beaucoup de prise sur lui. Car, comme on délibéroit au sujet de Lentulus & de Céthégus deux complices de Catilina, C. Jule César fut d'avis qu'on ne les mît pas à mort. Cet avis ayant paru très-humain, & ayant été appuyé par une éloquence très-véhémente, ceux qui opinerent ensuite s'y rangerent tous, & même la plûpart de ceux qui avoient opiné, changerent & revinrent à ce sentiment. Mais, quand ce fut à Caton & à Catulus d'opiner, ils s'opposerent fortement à cet avis de C. Jule César; Caton sur-tout, qui dans son avis appuya même sur les soupçons qu'il y avoit contre lui, & le chargea vigoureusement, de sorte que les deux

complices furent livrés à l'exécuteur ; & lorsque C. Jule César sortit du Sénat, plusieurs des jeunes gens qui accompagnoient Cicéron pour la sûreté de sa personne, coururent à lui l'épée nue. Mais, on dit que Curion l'ayant couvert de sa robe, le sauva de leurs mains, & que Cicéron lui-même, lorsque ces jeunes gens jetterent sur lui les yeux comme pour recevoir l'ordre, leur fit signe de ne le pas tuer, soit qu'il craignît le peuple, soit qu'il jugeât ce meurtre entiérement injuste & contraire aux loix. Dans la suite, Cicéron fut fort blâmé de ne s'être pas servi de l'occasion si favorable que cette conjoncture lui offroit, & d'avoir craint le peuple qui favorisoit & protégeoit extraordinairement C. Jule César. Car même peu de jours après, C. Jule César étant entré dans le Sénat, & tâchant de se justifier des soupçons & des présomptions qu'on avoit contre lui, toute l'assemblée se souleva, & il essuya de violens reproches.

Comme cette séance duroit plus long tems qu'à l'ordinaire, le peuple allarmé vint à la porte avec de grands cris assiéger le Sénat, redemander hautement C. Jule César, & commander qu'on le lui rendît. C'est pourquoi, Caton, qui craignoit quelque mouvement de la part des nécessiteux de Rome, qui étoient comme les boutefeux du peuple, & qui avoient mis toutes leurs espérances en C. Jule César, conseilla au Sénat de leur faire distribuer du bled tous les mois, ce qui n'ajoûtoit par an à la dépense ordinaire que cinq millions cinq cens mille drachmes. Ce nouvel établissement calma pour le moment une très-grande crainte, & dissipa la plus grande partie de la puissance de C. Jule César, dans le même-tems qu'il alloit être Préteur, & se rendre plus redoutable par cette charge. Sa préture ne produisit pourtant aucun trouble dans l'État ; mais, il lui arriva dans sa maison une aventure fort désagréable.

Il y avoit à Rome un jeune homme, nommé P. Clodius, Patricien de naissance, qui vivoit avec beaucoup d'éclat, à cause de ses immenses richesses, & qui étoit d'ailleurs très-éloquent, mais qui, en insolence, en audace & en témérité, ne cédoit à aucun de ceux qui s'étoient rendu les plus célebres par leur infamie & par leur scélératesse. Ce jeune homme devint amoureux de Pompeia, femme de C. Jule César, & elle n'étoit pas fâchée de cette passion. Mais, l'appartement de cette jeune Dame étoit si exactement gardé, & Aurélia, mere de C. Jule César, femme d'une grande sagesse, observoit de si près sa belle-fille, que les rendés-vous avec ses amans étoient très-difficiles & très-hazardeux.

Cette année là, c'étoit à Pompeia à célébrer la fête de la bonne Déesse, & les femmes

seules avoient droit d'assister aux cérémonies de cette fête, qui se faisoit pendant la nuit. P. Clodius, n'écoutant que sa passion, se déguise en femme, & se mêle parmi les dames Romaines. Mais, il fut reconnu & aussi-tôt on cessa le sacrifice. Les Dames, s'étant retirées chacune chez soi, découvrirent à leurs maris ce qui venoit d'arriver; le lendemain, dès le matin, le bruit se répandit par toute la ville que P. Clodius avoit commis un attentat horrible, & tout le monde disoit qu'il devoit être puni pour faire réparation, non-seulement à la maison qu'il avoit offensée, mais à la ville & aux Dieux. Aussi-tôt, un des tribuns l'accuse d'impiété, & l'appelle en justice. Cependant, C. Jule César, instruit de l'aventure, répudia sur le champ Pompeia; & ayant été appellé en témoignage contre P. Clodius au jugement du procès, il dit qu'il n'avoit aucune connoissance de tout ce qu'on alléguoit contre lui. Comme ce discours parut fort étrange, l'accusateur lui demanda pourquoi il avoit donc répudié sa femme: *C'est*, dit il, *parce que je veux que ma femme soit exempte même de soupçon.*

Le gouvernement d'Espagne échut à C. Jule César à l'issue de sa préture. Ses créanciers, qui le virent sur son départ, & qu'il n'étoit pas en état de satisfaire, se mirent à l'importuner & à crier contre lui; c'est pourquoi, il eut recours à M. Crassus qui étoit le plus riche des Romains, & qui avoit besoin de l'activité & de la chaleur de C. Jule César pour se soutenir contre Cn. Pompée. M. Crassus s'obligea envers les plus difficiles & les plus traitables de ses créanciers, & se rendit caution pour lui de huit cens trente talens; il procura ainsi à C. Jule César la liberté de partir pour son gouvernement.

Il ne fut pas plutôt arrivé en Espagne, qu'il assembla dix nouvelles Cohortes, qu'il joignit aux vingt qui y étoient déjà; & avec ces troupes il marcha contre les Calléciens & les Lusitaniens, les défit & pénétra jusqu'à l'Océan, en soumettant des nations qui n'avoient jamais obéi aux Romains. S'il sçut bien gouverner les affaires de la guerre, il ne sçut pas moins bien conduire celles de la paix; car, il rétablit l'union & la concorde dans les villes, & régla très-sagement les procès & les différens qui naissoient journellement entre les débiteurs & les créanciers. Il ordonna que les créanciers prendroient les deux tiers du revenu des débiteurs jusqu'à leur entier remboursement, & que les débiteurs jouïroient de l'autre tiers, jusqu'à ce qu'ils fussent acquittés. Ce réglement satisfit les uns & les autres, & en quittant l'Espagne, il y laissa une grande réputation & emporta beaucoup de richesses. Il enrichit aussi ses soldats qui, très-contens de lui, l'hono-

rerent du titre d'*Imperator*.

Quand il fut arrivé en Italie, il se trouva dans un grand embarras. Les loix Romaines vouloient que ceux qui demandoient le triomphe, demeurassent hors de la ville, & que ceux qui briguoient le Consulat, fussent dans la ville actuellement. Ne pouvant donc concilier des loix si opposées, car il étoit arrivé justement dans le tems de l'élection des Consuls, il prit le parti d'envoyer au Sénat le prier de lui accorder la permission de briguer le Consulat par le moyen de ses amis sans entrer dans la ville. Caton s'opposa d'abord très-fortement à sa requête en faisant valoir la loi; & quand il vit que la plûpart gagnés par C. Jule César penchoient à le recevoir, il tâcha d'éloigner la conclusion, en gagnant du tems & en consumant le jour entier à parler & à expliquer ses raisons. Cela fit que C. Jule César se détermina à laisser là le triomphe & à poursuivre le Consulat.

Étant donc incontinent entré dans la ville, il prit un parti qui en imposa à tout le monde, mais non pas à Caton; ce fut de réconcilier ensemble Cn. Pompée & M. Crassus, les deux plus grands & les plus puissans personnages de Rome. C. Jule César, les ayant donc rendu amis, attira à lui par cette réconciliation la grande puissance de l'un & de l'autre, & on ne se donna pas de garde que, par cette action qui paroissoit au-dehors pleine d'honnêteté, il renversa entiérement la République. Car, il n'est pas vrai, comme quelques-uns le pensent, que ce fut l'inimitié de C. Jule César & de Cn. Pompée qui causa les guerres civiles; ce fut plutôt leur amitié, parce qu'ils ne s'unirent d'abord que pour ruiner l'aristocratie; & quand elle fut ruinée, ils se diviserent, chacun voulant usurper la principale autorité.

Cependant, C. Jule César, appuyé de l'amitié de M. Crassus & de Cn. Pompée, & marchant entre ces deux grands personnages qui lui servoient comme de garde, descendit à la place, où il fut nommé Consul avec beaucoup d'éclat, & on lui donna pour collegue Calpurnius Bibulus. Il ne fut pas plutôt installé dans sa charge, qu'il publia des loix moins convenables à un Consul qu'à un Tribun des plus séditieux & des plus insolens; car, pour plaire au peuple, il proposa quelques partages de terre & quelques distributions de bleds. Les principaux & les plus gens de bien du Sénat s'y étant opposés de toutes leurs forces, comme il ne cherchoit depuis long-tems qu'un prétexte, il se mit à crier, & à protester qu'on le forçoit malgré lui de recourir au peuple, & que la rigueur & l'opposition du Sénat le réduisoient à la dure nécessité de rechercher sa protection, comme en effet il se retira vers lui.

Là, produisant d'un côté M. Crassus, & de l'autre Cn. Pompée, il leur demanda tout haut, s'ils n'approuvoient pas ses loix, ils répondirent qu'ils les approuvoient. Il les exhorta donc à le secourir & à venir le soutenir contre ceux qui s'y opposoient avec menaces & l'épée à la main. Ils le promirent. C. Jule César n'oublioit rien pour s'assurer de plus en plus de la puissance de Cn. Pompée. Il avoit alors sa fille Julie qui étoit fiancée à Servilius Cépion; malgré cet engagement, il la fiança à Pompée, & dit qu'il donneroit à Servilius Cépion la fille de Cn. Pompée qui n'étoit pas absolument libre; car, elle étoit promise à Faustus, fils de L. Sylla. Peu de tems après, C. Jule César épousa Calpurnia fille de L. Pison, & désigna L. Pison Consul pour l'année suivante. Ce fut alors que Caton cria de toute sa force en plein Sénat, & prit à témoin les Dieux & les hommes, protestant que c'étoit une chose insupportable de voir le trafic que ces gens là faisoient des plus grandes charges par ces mariages. & comment en trafiquant des femmes ils se donnoient les uns aux autres les premières dignités, les gouvernemens, & le commandement des armées. Calpurnius Bibulus, second Consul, voyant qu'il n'avançoit rien en s'opposant à ses loix, & qu'au contraire il avoit été souvent en danger d'être tué avec Caton dans les assemblées publiques, se renferma dans sa maison où il passa le reste du tems de son Consulat.

Cn. Pompée, aussi-tôt après son mariage, remplit la place d'hommes armés, & fit confirmer les loix que C. Jule César avoit faites en faveur du peuple, & décerner à C. Jule César pour cinq ans le gouvernement de la Gaule, tant en deçà qu'au-delà des Alpes, auquel il ajouta toute l'Illyrie avec quatre légions. Caton ayant voulu s'oppofer à ces reglemens, C. Jule César le fit prendre & mener en prison, dans l'espérance qu'il en appelleroit aux Tribuns. Mais, comme il marchoit sans dire une seule parole, C. Jule César, qui vit que non-seulement les principaux supportoient difficilement cette violence, mais encore que le peuple, par respect pour la vertu de Caton, suivoit dans un morne silence & avec une contenance triste & humiliée, pria lui-même en secret un des Tribuns de tirer Caton des mains de ses Licteurs.

De tous les décrets qui furent faits sous le consulat de C. Jule César, le plus honteux fut celui par lequel il fit élire Tribun du peuple le même P. Clodius qui l'avoit déshonoré, & qui avoit violé les secretes & mystérieuses veilles que les Dames célébroient dans sa maison; mais, le dessein de ruiner Cicéron fut le seul motif qui le fit élire. Aussi C. Jule César ne partit pour son Gouvernement

qu'après qu'il les eut brouillés, & qu'il eut fait bannir Cicéron de l'Italie. Car, on dit que tout cela se passa avant la guerre des Gaules.

La première guerre qu'il fit dans ce païs, ce fut contre les Helvétiens & les Tigurins, qui, après avoir brûlé leurs douze villes & quatre cens villages, s'étoient avancés & vouloit passer par la province des Romains comme autrefois les Cimbres & les Teutons, auxquels ils n'étoient inférieurs ni en audace ni en nombre; car, ils étoient trois cens mille hommes en tout, dont il y en avoit cent quatre-vingt-dix mille portant les armes. C. Jule César envoya d'abord contre les Tigurins Labiénus qui les rencontra sur la Saône, & les tailla en pièces. Mais, comme il menoit lui-même son armée à une ville de ses alliés, les Helvétiens tomberent sur lui à l'improviste. Il gagna donc promptement un lieu fort d'assiete où il assembla & rangea ses troupes; & quand on lui eut amené son cheval de bataille: *Je m'en servirai*, dit-il, *après la victoire pour la poursuite*; *marchons seulement aux ennemis*, & il alla les charger à pied.

Le combat fut fort long & sanglant; & après qu'il eut rompu tout ce qui étoit en bataille, il eut encore beaucoup de peine à forcer leur camp qu'ils avoient entouré de leurs chariots, & qui étoit défendu non-seulement par ceux qui étoient échappés de la défaite, & qui s'étoient ralliés derriere leurs retranchemens, mais encore par leurs enfans & par leurs femmes qui, combattant de dessus leurs chariots avec la dernière opiniâtreté, se firent tailler en pièces. De sorte que le combat qui avoit commencé vers la septième heure du jour, ne finit que vers le milieu de la nuit.

A ce grand exploit qui fut suivi d'une victoire si signalée, il en ajouta un plus grand encore; il rassembla tous les Barbares qui étoient échappés de la bataille, & qui étoient au nombre de plus de cent mille, les obligea d'aller habiter les terres qu'ils avoient abandonnées, & leur commanda de rebâtir les villes qu'ils avoient brûlées. C'est ce qu'il fit de peur que les peuples de la Germanie trouvant un si bon païs sans habitans, ne passassent le Rhin & n'allassent s'y établir.

La seconde guerre fut contre les Germains eux-mêmes pour la défense des Celtes, quoiqu'il eût auparavant fait déclarer leur roi Arioviste, ami & allié du peuple Romain; mais, c'étoient des voisins insupportables à ceux qu'il avoit soumis; & il étoit aisé de voir que si l'occasion s'en présentoit, ils ne se contenteroient pas des terres qu'ils avoient occupées dans la Franche-Comté, mais qu'ils vouloient encore s'étendre & envahir la Gaule entière, dont ils chasseroient

les habitans. C. Jule César, voyant donc que la frayeur s'étoit emparée de l'esprit de ses officiers, & sur-tout des plus nobles & des plus jeunes qui n'étoient venus servir sous lui que dans l'espérance de s'enrichir & de vivre dans le luxe & dans les délices, il les assembla tous, dit à ceux qui avoient peur, qu'ils n'avoient qu'à se retirer & à ne pas s'exposer à contre-cœur, puisqu'ils étoient si mous & si lâches, & leur déclara qu'avec sa dixième légion toute seule il iroit attaquer les Barbares; car, ils n'étoient pas plus redoutables que les Cimbres, ni lui moins bon capitaine que C. Marius. La dixième légion, touchée de cette marque d'estime, lui députa ses officiers pour lui en marquer sa reconnoissance, les autres légions rejetterent la faute sur leurs chefs, & tous ensemble pleins d'ardeur & de bonne volonté, ils le suivirent pendant six journées jusqu'à la septième; il campa à deux cens stades de l'ennemi.

Cette arrivée de C. Jule César refroidit extrêmement l'audace d'Arioviste; car, au lieu qu'il s'étoit flatté que les Romains n'auroient pas le courage de l'attendre, s'il alloit à eux, il voyoit qu'ils venoient à lui. Comme il ne s'y attendoit point, il fut étonné de la témérité de C. Jule César, & il vit que son armée en étoit troublée. Mais, ce qui émoussoit encore plus la pointe de leur courage, ce furent les prédictions de leurs femmes qui se mêloient de deviner; car, après avoir considéré les tournoyemens & les tourbillons que les courans font dans les fleuves, & les bruits différens des eaux, elles rendoient leurs oracles, & leur défendoient d'engager le combat avant la nouvelle lune.

C. Jule César, informé de cette disposition où ils étoient, & voyant qu'ils se tenoient en repos, crut qu'il étoit plus avantageux pour lui de les aller attaquer, pendant qu'ils étoient ainsi découragés, que de demeurer là sans rien faire, en attendant le tems qu'ils croyoient favorable. Il alla donc escarmoucher contr'eux jusques dans leurs retranchemens & sur les collines où ils étoient campés, & il les piqua & irrita tellement par ces insultes, que pleins de furie ils descendirent dans la plaine pour donner le combat. Là, ayant été défaite & mise en fuite, C. Jule César les poursuivit pendant trois cens stades jusques sur les bords du Rhin, remplissant toute la plaine de morts & de dépouilles. Arioviste, qui avoit pris la fuite des premiers, passa le Rhin avec un petit nombre des siens dans une nacelle qu'il trouva fort à propos attachée au rivage. On dit qu'il y eut sur la place quatre vingt mille morts.

C. Jule César, après avoir glorieusement terminé deux grandes guerres dans cette seule campagne, laissa ses troupes en quartier d'hiver dans la Fran-

che-Compté sous les ordres de Labiénus ; & pour avoir l'œil de plus près sur ce qui se passeroit à Rome, il alla dans la Gaule Cispadane qui faisoit partie de son gouvernement. Là il tint les États, & gagna beaucoup de gens ; car, il y avoit une affluence prodigieuse de monde qui se rendoit auprès de lui pour le voir & pour lui faire la cour. Il donnoit tout ce qu'on lui demandoit, & les renvoyoit tous comblés de présens, & encore plus de promesses & d'espérances. Pendant tout le tems que dura cette expédition, Cn. Pompée ne s'apperçut pas que tantôt C. Jule César défaisoit ses ennemis avec les armes de ses citoyens, & tantôt qu'il gagnoit ses citoyens avec l'argent de ses ennemis.

Sur les nouvelles qu'il reçut de la Gaule, que les Belges s'étoient révoltés, & qu'ils avoient levé & assemblé quantité de troupes, il marcha à eux avec une extrême diligence. Il les trouva qui pilloient & ravageoient le païs de leurs voisins, alliés des Romains, les attaqua, défit tout ce qui se trouva ensemble, les tailla en pièces, car ils ne firent pas beaucoup de résistance, & fit un si grand carnage, que les étangs & les fleuves les plus profonds furent remplis de morts, de manière que les Romains les passoient à pied. De tous les révoltés, ceux qui étoient les plus voisins de l'Océan se rendirent sans combat.

De-là il mena son armée contre les Nerviens, les plus sauvages & les plus belliqueux des Belges. Après avoir retiré leurs biens, leurs vieillards, leurs femmes & leurs enfans au fond d'une forêt, le plus loin qu'ils avoient pu de l'ennemi, dans un marais inaccessible, ils se mirent en marche au nombre de soixante mille, & allerent fondre sur C. Jule César, dans le tems que ses troupes étoient occupées à travailler à la clôture de leur camp, & qu'il ne s'attendoit point à cette attaque subite. D'abord, ils renverserent sa cavalerie ; & enveloppant sa douzième & septieme légion, ils tuerent ou mirent hors de combat tous leurs officiers & chefs de bandes. Si C. Jule César n'eût arraché le bouclier à un soldat, & si, fendant la presse de ceux qui combattoient devant lui, il ne se fût jetté sur les Barbares, & que la dixième légion, voyant du haut de la colline le danger auquel il étoit exposé, ne fût accourue & n'eût renversé & taillé en pièces les premiers rangs des Barbares, il ne se fût pas sauvé un seul Romain. Mais, ranimés par cette audace de C. Jule César, ils combattirent tous au-delà de leurs forces. Cependant, avec tous ces grands efforts, ils ne purent faire tourner le dos aux Nerviens ; il fallut les hâcher en pièces dans la place même qu'ils occupoient. On dit que de soixante mille il ne s'en sauva que

cinq cens, & que de quatre cens Sénateurs ou Conseillers qu'ils avoient dans leur armée, il n'en échappa que trois. Dès qu'on eut appris à Rome la nouvelle de ce grand succès, on ordonna quinze jours de prieres & de processions publiques pour remercier les Dieux, ce qu'on n'avoit encore jamais fait pour aucune autre victoire. Car, le péril avoit paru fort grand, tant de nations s'étant soulevées en même-tems; & parce que c'étoit C. Jule César qui étoit vainqueur, l'affection que le peuple lui portoit, rendit sa victoire & plus considérable & plus éclatante.

Après avoir donné ordre aux affaires des Gaules au-delà des monts, il revenoit toujours passer l'hiver au tour du Pô, pour tenir la main à ce qui se passoit à Rome, où tous ceux qui briguoient les charges le trouvoient toujours prêt à fournir aux frais, & après s'être fait élire par le moyen de son argent dont ils s'étoient servis pour corrompre le peuple, ils faisoient ensuite dans leur magistrature tout ce qui pouvoit augmenter sa puissance. Outre cela, les plus illustres & les plus grands personnages de la ville, se rendoient auprès de lui à Luques, comme Cn. Pompée, M. Crassus, Appius gouverneur de la Sardaigne, Nepos proconsul en Espagne; de sorte qu'il avoit autour de lui cent vingt licteurs qui portoient les faisceaux, & plus de deux cens Sénateurs. Ils ne se séparerent qu'après avoir tenu un grand conseil, où il fut résolu que Cn. Pompée & M. Crassus seroient consuls l'année suivante; que l'on continueroit à C. Jule César son gouvernement des gaules pour cinq autres années, & qu'on lui fourniroit l'argent nécessaire.

Ce Général, étant retourné au printems à l'armée qu'il avoit laissée dans les Gaules, trouva une furieuse guerre allumée dans le païs. Deux grandes nations des Germains, les Usipetes & les Tenchtheres, avoient passé le Rhin pour s'emparer des terres qui sont en-deçà de ce fleuve. Quant à la bataille que C. Jule César leur donna, il écrit lui-même dans ses commentaires que ces Barbares, lui ayant envoyé des députés, & ayant obtenu de lui une suspension d'armes, ne laisserent pas de l'attaquer en chemin, & qu'avec huit cens chevaux ils en mirent en fuite cinq mille de sa cavalerie, qui, sur la foi donnée, ne se doutoient de rien, & ne s'attendoient pas à cette attaque; que le lendemain ils lui envoyerent de nouveaux députés, comme pour excuser le passé & pour faire prolonger la treve, mais en effet pour le tromper encore s'ils en trouvoient l'occasion; qu'il les fit arrêter, & marcha contre les Barbares, jugeant que c'étoit une simplicité & une pure folie de se piquer de bonne foi avec des gens si perfides, & qui ve-

noient de commettre une si grande infidélité.

Ce que nous venons de dire d'après Plutarque, de la guerre des Usipetes & des Tenchtheres, se passa sous le Consulat de M. Crassus & de Cn. Pompée; mais auparavant & après l'affaire de Namur que cet Auteur a omise, il s'étoit passé des choses considérables dont il ne fait aucune mention. En un mot, Plutarque passe ici tout le troisième livre de C. Jule César de la guerre des Gaules, sans en dire un seul mot; il passe la guerre des Romains dans le Valais; la révolte de ceux de Vannes & leur défaite; la défaite de ceux d'Évreux, de Lisieux & de Coutance; la conquête de la Gascogne, & les courses de C. Jule César sur les terres de Térouane & de Gueldres. Il est vrai que la plûpart de ces choses furent exécutées par ses lieutenans Galba, Crassus, Titurius Sabinus; mais, la bataille navale contre ceux de Vannes, où C. Jule César étoit, la réduction de cette place, & son expédition contre ceux de Térouane & de Gueldres, méritoient qu'il en dît un mot en passant, quand ce n'auroit été que pour marquer la suite & la liaison des faits.

Pour revenir aux Usipetes & aux Tenchtheres; de tous ceux qui avoient passé le Rhin, il y en eut quatre cens mille qui furent taillés en pièces. Les autres qui se sauverent de cette défaite, en très-petit nombre, & qui repasserent ce fleuve, furent recueillis par les Sicambres, autre nation des Germains. C. Jule César, profitant de ce prétexte, d'ailleurs avide de gloire, & ravi d'être le premier des Romains qui eût passé le Rhin avec une armée, bâtit un pont sur ce fleuve qui est fort large, & qui en cet endroit là répand fort loin ses eaux des deux côtés, & dont le cours est fort roide & fort rapide; de sorte que les grosses pièces de bois & les troncs d'arbres que les ennemis jettoient dans le courant, étant poussés avec impétuosité contre le pont par la violence de l'eau, portoient de si grands coups aux pieux qui le soutenoient, qu'ils les rompoient ou les ébranloient. Mais, pour les défendre contre ce choc, il en arma quelques uns, [c'étoient ceux du haut] d'un éperon qui, s'avançant contre le courant, les soutenoit & détournoit tout ce qui venoit donner contre. Pour ceux d'en bas, il les appuya chacun de grosses pièces de bois en forme d'arc-boutans pour les soutenir contre la violence des vagues; & par ce moyen, ayant calmé la fureur du fleuve qui s'élevoit contre ce pont, il fit voir un spectacle au-delà de toute croyance, ce pont parfait & achevé en dix jours. Il fit donc passer son armée, sans que personne osât s'y opposer. Car, les Sicambres & les Sueves mêmes, les plus belliqueux & les

plus aguerris de tous les Germains, s'étoient retirés dans le fond de leurs forêts & de leurs profondes vallées. C. Jule César, après avoir brûlé & saccagé leur païs, & secouru & fortifié les alliés des Romains, repassa en Gaule, & fit rompre son pont, n'ayant employé que dix-huit jours en tout dans la Germanie.

Son expédition contre la grande-Bretagne est d'une audace qu'on ne sçauroit trop admirer; car, il fut le premier des Romains qui pénétra avec une armée jusqu'à l'Océan occidental, & qui, dit Plutarque, embarquant des troupes sur la mer Atlantique, porta la guerre dans cette isle. Lorsqu'on doutoit même de son existence, ajoûte Plutarque, à cause de l'excessive grandeur qu'on lui donnoit, & qu'elle étoit un sujet de contestation &, de dispute entre les Historiens, dont la plûpart soutenoient que son nom & tout ce qu'on en disoit étoient des fables, qu'elle n'avoit jamais été & qu'elle n'etoit point, il entreprit de la conquérir & d'étendre l'empire Romain au-delà de la terre habitable. Il fit deux expéditions dans cette isle; & par les différens combats qu'il y donna, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne fit de bien à ses troupes; car, il n'y avoit rien de bon à gagner avec des peuples si pauvres, & qui menoient une vie si misérable. Il ne finit donc pas cette guerre si heureusement qu'il le désiroit; mais, ayant seulement reçu du Roi du païs des ôtages, & réglé les impôts que l'isle devoit payer, il retourna dans la Gaule.

En y arrivant, il trouva des lettres qu'on étoit sur le point de lui porter dans l'isle, & que ses amis lui écrivoient pour lui apprendre la mort de sa fille qui étoit morte encore en couches chez son mari Cn. Pompée; ce qui causa une très-grande douleur & à Cn. Pompée & à C. Jule César. Ce Général, ayant été contraint de partager son armée en plusieurs corps à cause de son excessive grandeur, & de la distribuer dans plusieurs quartiers des Gaules, afin qu'elle y passât l'hiver, reprit le chemin d'Italie, selon sa coûtume. Mais, il ne fut pas plutôt parti, que toute la Gaule se souleva, & que plusieurs grosses armées, s'étant mises en campagne, allerent attaquer les Romains dans leurs quartiers, & les insulter jusques dans leurs retranchemens. Les plus vaillans de ces révoltés, & ceux qui étoient en plus grand nombre sous la conduite d'Ambiorix, allerent fondre sur le camp de Cotta & de Titurius Sabinus, & taillerent en pieces la légion & les cinq cohortes qu'ils commandoient.

Après cette victoire, ils allerent avec soixante mille hommes attaquer la légion qui étoit aux ordres de Cicéron dans un autre camp à cinquante milles du premier, & peu s'en fallut

qu'ils ne le forçassent, presque tous ceux qui le défendoient ayant été blessés en plusieurs assauts, & faisant plus que leurs forces ne pouvoient le permettre, car les malades & les blessés ne se donnoient aucun relâche ni jour ni nuit.

C. Jule César, qui étoit déjà fort loin, ayant été enfin averti de l'état où Cicéron se trouvoit, revient sur ses pas en toute diligence avec sept mille hommes qu'il assembla à la hâte, & marcha à grandes journées pour le dégager. Les assiégeans, informés de son approche, levent le siege & avec toutes leurs forces ils vont au-devant de lui, méprisant le petit nombre de ses troupes, & comme sûrs de l'enlever. C. Jule César, pour les tromper, fit semblant de fuir devant eux; & & ayant gagné un poste commode pour une petite troupe qui est forcée de se défendre contre une grande multitude, il travailla à s'y retrancher, défendit à ses gens de tenter aucun combat & de sortir pour escarmoucher, & leur commanda d'élever leur rempart & de bien boucher leurs portes pour faire paroître & plus de foiblesse & plus de frayeur, & pour attirer par-là le mépris des barbares. Cela réussit comme il l'avoit pensé; les Gaulois viennent sans aucun ordre attaquer le rempart avec insolence. Alors, C. Jule César, qui tenoit ses légions & sa cavalerie toutes prêtes, sort tout-à-coup par toutes les portes, & les surprend tellement qu'ils prennent la fuite, & qu'il en fait une terrible boucherie. Ce grand succès appaisa toutes les révoltes des Gaulois dans ces quartiers-là, outre qu'il passa tout l'hiver dans les Gaules, & qu'il alloit en personne dans tous les endroits suspects, prenant soigneusement garde à toutes les nouveautés, & les prévenant par sa présence; car, pour remplacer les légions qu'il avoit perdues, il en reçut trois d'Italie, dont deux étoient des légions que Cn. Pompée lui prêtoit, & une qu'il avoit nouvellement levée dans la Gaule autour du Pô.

Cependant, au fond des Gaules, les semences de révolte qu'on avoit déjà jettées depuis long-tems en secret parmi les peuples du païs les plus belliqueux, & qui étoient nourries & entretenues par les Chefs les plus redoutables & les plus puissans, pousserent tout-à-coup, & produisirent la plus grande & la plus terrible de toutes les guerres qu'on eût encore vues, tant par le grand nombre de troupes que les ennemis avoient ramassées de toutes parts, & par la quantité d'armes qu'on avoit assemblées, que par le nombre des places fortes qu'ils avoient occupées, & par la difficulté des lieux où ils s'étoient retirés, sans compter qu'on étoit alors dans la plus rude saison de l'année. On voyoit par-tout les fleuves couverts de glaces,

les forêts chargées de neiges, les campagnes devenues des étangs par les débordemens des torrens & des rivières, & les chemins cachés ici sous des monceaux de neiges, & là sous des marais & des eaux débordées qui en déroboient la vue & la connoissance.

Il paroissoit donc absolument impossible que C. Jule César s'opposât aux desseins des Gaulois, redoutables d'ailleurs par leur nombre; car, il y avoit plusieurs nations qui s'étoient liguées sur les sermens les plus solemnels. Les plus considérables de ces nations étoient les Arvernes & les Carnutes; & ils avoient donné toutes la conduite & l'intendance de cette guerre à Vercingétorix, dont les Gaulois avoient assassiné le pere, parce qu'il vouloit se faire Roi. Vercingétorix, ayant donc été déclaré général, partagea ses troupes en plusieurs corps, sur lesquels il établit plusieurs capitaines sous lui, & attira dans son parti tout ce qui étoit jusqu'à la Saône, dans le dessein de faire prendre les armes tout d'un coup à toute la Gaule, pendant que tout se préparoit à Rome pour se soulever contre C. Jule César. S'il avoit attendu un peu plus tard, & que C. Jule César eût été engagé dans les guerres civiles, la frayeur qu'il auroit répandue dans toute l'Italie, n'auroit pas été moindre que celle qu'y avoient autrefois semée les armées des Cimbres.

Mais, C. Jule César qui de tous les capitaines du monde étoit celui qui sçavoit le mieux se servir de tout ce qui pouvoit être utile à la guerre, & surtout profiter du tems, n'eut pas plutôt appris cette révolte générale, qu'il partit en diligence. Par la promptitude de sa marche, faite avec un travail incroyable au milieu de l'hiver le plus rude, il fit voir aux barbares qu'il avoit avec lui une armée invincible, & que rien ne pouvoit arrêter. Car, lorsqu'il auroit paru même incroyable qu'un courier fût venu en plusieurs jours du lieu où il etoit jusqu'à eux, on le voyoit arriver en beaucoup moins de tems avec toute son armée, ravageant leur païs, détruisant leurs châteaux, forçant leurs villes & recevant tous ceux qui venoient se rendre à lui, jusqu'à ce que les Éduens s'étant aussi révoltés, eux qui s'appelloient auparavant freres des Romains, & s'étant joints aux autres Gaulois, jetterent l'épouvante & le découragement dans ses troupes. Voilà pourquoi il décampa très-promptement, traversa le païs des Lingones, pour s'approcher des Séquanois, qui étoient ses amis, & plus voisins de l'Italie que le reste de la Gaule.

Les ennemis, qui l'avoient suivi, fondirent sur ses troupes dans leur marche, & les environnant avec plusieurs milliers de combattans, ils tomberent en même-tems avec toute leur

cavalerie sur ses aîles & sur le front de son corps de bataille. C. Jule César, sans s'étonner, partage de même sa cavalerie en trois corps, & soutient les efforts des barbares. On se bat en même-tems par-tout avec beaucoup d'acharnement. Enfin, C. Jule César, par le courage des Germains qu'il entretenoit dans ses troupes, & qui gagnerent le haut d'une colline, rompit les Gaulois; & après un combat fort long & fort opiniâtre, il remporta par-tout l'avantage.

Cependant, ceux qui s'étoient sauvés, se retirent avec leur Roi Vercingétorix vers Alexie où ils se renferment. C. Jule César les y suit & campe le lendemain devant la place, quoiqu'elle lui parût imprenable, tant à cause de la force & de la hauteur de ses murailles, qu'à cause du grand nombre de troupes qui la défendoient. Pendant le siege, il se trouva exposé à un danger si grand, que l'imagination en est étonnée, & qu'on ne sçauroit l'exprimer; car, tout ce qu'il y avoit de plus braves gens dans toute la Gaule, s'étant assemblés, vint en armes au secours de la place, au nombre de trois cens mille combattans, & ceux qui étoient dedans montoient à plus de soixante-dix mille hommes de bonnes troupes. De sorte que C. Jule César, enfermé & assiégé au milieu de deux si puissantes armées, fut forcé de se retrancher & de se couvrir de deux circonvallations, l'une intérieure contre ceux de la place, & l'autre extérieure contre le secours; car, si ces deux puissances se fussent jointes, c'en étoit fait de C. Jule César. C'est donc avec beaucoup de raison & de justice que ce siege d'Alexie lui a fait plus d'honneur & lui a acquis plus de réputation & de gloire que tous ses autres exploits; car, il n'y en a point où son habileté, son grand sens & son audace paroissent avec plus d'éclat. Mais, ce qu'il y a de plus admirable, c'est que C. Jule César déroba aux assiégés la connoissance de la venue d'un si grand secours, & qu'ils n'en sçurent rien qu'après qu'il eut défait cette multitude dans un grand combat. Une chose plus surprenante encore, c'est que ses troupes mêmes qui gardoient la circonvallation intérieure du côté de la ville, n'apprirent sa victoire que par les cris des hommes & par les lamentations des femmes d'Alexie, qui voyoient des deux côtés de la ville quantité de boucliers ornés d'or & d'argent, grand nombre de cuirasses souillées de sang, quantité de vaisselle d'or & d'argent, & plusieurs pavillons Gaulois que les soldats Romains portoient dans leur camp.

Les assiégés, après s'être fait beaucoup de peine à eux-mêmes, & en avoir beaucoup fait à C. Jule César, se rendirent enfin; & leur général Vercingétorix, ayant pris ses plus belles armes, & un cheval magnifiquement

harnaché, sortit des portes, mit pied à terre, dépouilla ses armes, & vint se mettre aux pieds de C. Jule César, où il demeura dans un profond silence, jusqu'à ce que C. Jule César le donna en garde à ses gens, afin qu'on le réservât pour son triomphe.

Il y avoit long-tems que C. Jule César avoit formé le dessein de détruire Cn. Pompée; & celui-ci de son côté n'avoit en vue que de ruiner C. Jule César. Car, M. Crassus, qui étoit le seul qui, comme un athlete, pouvoit prendre la place de celui des deux qui viendroit à manquer, & faire tête au survivant, ayant été tué par les Parthes, il ne restoit d'autre parti à prendre à C. Jule César, pour se rendre très-grand, que de détruire celui qui l'étoit; & à ce dernier, pour empêcher sa perte, que d'ôter du monde celui qu'il craignoit. Il est vrai qu'il n'y avoit pas long-tems que Cn. Pompée s'étoit apperçu que C. Jule César étoit à craindre; car, il l'avoit toujours méprisé, dans la pensée qu'il ne lui seroit pas bien difficile de rabaisser & de perdre celui qu'il avoit lui-même élevé. Mais, C. Jule César au contraire, ayant toujours eu pour but dès le commencement de ruiner tous ses rivaux, fit comme un athlete qui va courir la campagne pour se fortifier & s'exercer; il s'éloigna de Rome; & en s'exerçant dans toutes ces guerres des Gaules, il aguerrit & fortifia son armée, & augmenta sa réputation par ses grands exploits, jusqu'à le disputer au grand Cn. Pompée, de sorte qu'il n'attendoit plus que des occasions pour éclater & pour exécuter son entreprise.

Cn. Pompée lui en fournit bientôt des prétextes de son côté, & il en tira encore de nouveaux des conjonctures & du mauvais gouvernement qu'il y avoit à Rome. Plusieurs disoient publiquement qu'il n'y avoit de salut pour l'Empire que de se voir réduit sous la puissance d'un seul, voulant désigner Cn. Pompée. Celui-ci faisoit semblant de rejetter cet honneur, lorsque toutes ses actions & toutes ses démarches tendoient à se faire décerner la Dictature. Caton s'étant apperçu de ce manege, & craignant qu'il ne réussît, conseilla au Sénat de le nommer seul Consul, afin que, content de cette espèce de monarchie plus légitime, il ne forçât pas le peuple à lui en donner une plus violente & plus dangereuse, en le faisant Dictateur. Le Sénat le crut, nomma Cn. Pompée seul Consul, & lui prolongea le tems de ses gouvernemens, car il en avoit deux, l'Espagne & l'Afrique entière, qu'il gouvernoit en y envoyant ses lieutenans, & en y entretenant des armées pour lesquelles il recevoit tous les ans mille talens du trésor public.

Dès ce moment, C. Jule César,

far, informé de tout, envoie aussi demander le Consulat & une pareille prolongation pour ses Gouvernemens ; Cn. Pompée ne dit pas un seul mot d'abord. Mais, dans la suite, C. Jule César ayant ouvert les trésors qu'il avoit amassés dans les Gaules, & y laissant puiser tous ceux qui se mêloient du gouvernement, autant qu'ils en vouloient, alors Cn. Pompée, craignant ses menées, commença à agir ouvertement, soit par lui-même, soit par ses amis, & à solliciter fortement qu'on envoyât un successeur à C. Jule César. En même-tems, il lui envoya redemander les troupes qu'il lui avoit prêtées pour la guerre des Gaules, & C. Jule César les lui renvoya, après avoir donné à chaque soldat deux cens cinquante drachmes.

Ceux qui les ramenerent à Cn. Pompée, semerent parmi le peuple des propos qui n'étoient ni bons ni honnêtes pour C. Jule César, & qui acheverent de corrompre & de gâter Cn. Pompée par les vaines espérances dont ils le remplirent. Ils lui dirent que toute l'armée de C. Jule César le désiroit impatiemment, & que, si à Rome il avoit tant de peine à s'élever au-dessus de ses affaires à cause de l'envie qu'on lui portoit, & du vice du gouvernement, il pouvoit s'assurer que dans les Gaules l'armée étoit toute prête à lui obéir, & qu'elle n'auroit pas plutôt repassé les monts pour rentrer en Italie, qu'elle se rangeroit à ses ordres, tant C. Jule César lui étoit devenu odieux par le grand nombre de campagnes qu'il lui faisoit faire, & suspect par la crainte de la monarchie à laquelle il paroissoit aspirer.

Cela remplit Cn. Pompée d'une vaine présomption qui le rendit très-nonchalant. Il négligea de faire les levées & tous les autres préparatifs nécessaires pour la guerre, comme n'ayant rien à craindre, & se flattant qu'il lui suffisoit de combattre C. Jule César dans le Sénat par ses discours & par ses avis, en s'opposant toujours à ses demandes. C'est ce dont C. Jule César ne faisoit pas grand état ; car, on dit même qu'un Officier qu'il avoit envoyé à Rome, s'étant rendu à la porte du Sénat pour attendre ce qui y seroit résolu, comme on lui rapporta que la compagnie n'accordoit point à C. Jule César, la prolongation qu'il demandoit pour ses Gouvernemens: *Le Sénat la lui refuse*, dit-il, *mais celle-ci la lui donnera*, en mettant la main sur le pommeau de son épée.

Cependant, C. Jule César offroit de mettre bas les armes, pourvu que Cn. Pompée en fit de même, & qu'ils allassent tous deux comme particuliers attendre les récompenses qu'il plairoit à leurs citoyens de leur donner. Car de lui ôter à lui ses troupes, & de laisser à Cn. Pompée les siennes, c'étoit, en l'accusant d'aspirer à la tyran-

nie, donner à son rival un moyen sûr de s'en emparer. Curion proposoit hautement ces conditions au peuple de la part de C. Jule César, & il étoit écouté avec de grands battemens de mains; il y en eut même qui, quand il se retira, jetterent sur lui des couronnes de fleurs comme sur un athlete victorieux.

Dans ce moment, Antoine, Tribun du peuple, apporta des lettres que C. Jule César écrivoit sur ce sujet, & qui contenoient les mêmes offres, & il les fit lire dans le Sénat malgré l'opposition des Consuls. Là, Scipion, beau-pere de Cn. Pompée, ouvrit un avis ; c'étoit que, si dans un jour marqué, C. Jule César ne posoit pas les armes, il seroit déclaré ennemi de l'empire Romain. Les Consuls font opiner & demandent tout haut, premiérement si l'on étoit d'avis que Cn. Pompée congédiât ses troupes, & ensuite si l'on vouloit que C. Jule César licenciât les siennes. Il n'y eut que fort peu de voix pour le premier avis, toutes furent pour l'autre, excepté un très-petit nombre. Sur cela Antoine ayant proposé que tous les deux se démissent de leur commandement, tout le monde sans exception se rangea à cet avis. Mais, le grand bruit que fit Scipion avec beaucoup de violence, & les clameurs du Consul Lentulus qui crioit qu'il falloit recourir aux armes, & non pas aux opinions pour un voleur, firent que le Sénat se leva, que l'assemblée fut rompue, & que l'on changea de robe à Rome comme dans un deuil public, à cause de cette dissention.

Bien-tôt après, il arriva d'autres lettres de C. Jule César qui paroissoient plus modérées & plus raisonnables ; car, il offroit d'abandonner tout, pourvu qu'on lui laissât le gouvernement de la Gaule citérieure & l'Illyrie avec deux légions, jusqu'à ce qu'il pût obtenir un second Consulat. Cicéron, revenu depuis peu de son gouvernement de Cilicie, & qui cherchoit tous les moyens d'accommoder ces différens, adoucissoit Cn. Pompée le plus qu'il lui étoit possible. Cn. Pompée consentoit bien à laisser à C. Jule César la Gaule citérieure & l'Illyrie, mais il vouloit qu'il ne gardât point de troupes ; & Cicéron, pour trouver un milieu, tâchoit de persuader aux amis de C. Jule César de faciliter l'accommodement, en l'engageant à se contenter de ces deux provinces & de six mille hommes seulement pour ses troupes. Cn. Pompée étoit déjà rendu & donnoit son consentement ; mais, le Consul Lentulus s'y opposa avec beaucoup de vigueur ; & après avoir fort maltraité Antoine & Curion, il les chassa honteusement du Sénat, donnant par-là à C. Jule César le plus spécieux & le plus honnête de tous les prétextes.

Aussi ne manqua-t-il pas de s'en servir pour animer ses soldats, en leur faisant voir des Hommes considérables, des Magistrats publics, obligés de s'enfuir déguisés en esclaves de peur d'être reconnus.

C. Jule César n'avoit alors avec lui que trois cens chevaux & cinq mille hommes de pied; le reste de son armée qu'il avoit laissée dans ses quartiers, audelà des Alpes, devoit le joindre incessamment; car, il avoit envoyé de ses Lieutenans pour la faire partir. Mais, voyant que l'exécution de son entreprise,& l'attaque qu'il méditoit, ne demandoient pas d'abord tant de bras, & qu'elles demandoient plutôt qu'il étonnât ses ennemis par son audace & par sa diligence, en ne leur laissant pas le tems de se reconnoitre, [car il les étonneroit bien plus facilement en tombant sur eux à l'improviste, qu'il ne les forceroit en les attaquant après de grands préparatifs] il commanda à ses Capitaines & à ses Chefs de bandes de ne prendre que leurs épées pour toutes armes, & de se saisir d'Ariminum, sans y tuer personne & sans y exciter aucun tumulte, autant que cela dépendroit d'eux. Il donna son armée à conduire à Hortensius, & lui passa toute la journée en public, à voir des combats de Gladiateurs; & le soir un peu avant la nuit, après s'être baigné, il entra dans la salle, se tint quelque tems avec ceux qu'il avoit invités à souper; & dès que la nuit fut venue, il se leva de table, pria les convives de faire bonne chere, de se réjouir & de l'attendre sans bouger, parce qu'il alloit revenir dans le moment. Il avoit dit auparavant à un petit nombre de ses amis de le suivre, non tous ensemble, mais l'un par un chemin & l'autre par un autre, afin que cela fût moins remarqué. Il s'avança d'abord par un chemin opposé à celui qu'il avoit dessein de tenir, & ensuite il tourna tout d'un coup vers Ariminum.

Quand il fut arrivé sur le bord du Rubicon, il commença à faire de grandes reflexions; car, plus il approchoit du danger, plus il étoit combatu & agité par la grandeur & par l'audace de son entreprise. Il s'arrêta donc tout à coup, & fixe dans la même place il repassa dans son esprit tous les inconvéniens de son dessein; & plongé dans un profond silence, il changea & rechangea d'avis une infinité de fois, avec beaucoup d'agitation & de trouble, c'étoit, dit Plutarque, comme le flux & le reflux de la mer. Il communiqua même ses angoisses à ses amis qui étoient présens, & leur fit part de ses doutes & de ses incertitudes, en rappellant tous les grands maux que ce passage de la rivière alloit faire aux hommes, & le grand sujet de discours qu'il alloit fournir à la postérité. Enfin, par un transport de courage, &

comme s'abandonnant lui-même, & se jettant pour ainsi dire tête baissée dans l'avenir en faisant céder tous les raisonnemens à la fortune, il prononça le mot qu'ont accoûtumé de dire ceux qui se jettent dans des entreprises hazardeuses & difficiles, *le sort en est jetté*, & passa la rivière. Le reste du jour & la nuit suivante, il fit tant de diligence que le lendemain il arriva avant le jour à Ariminum, & s'en empara.

Cependant, Cn. Pompée étoit encore fort supérieur à C. Jule César en nombre de troupes, mais on ne lui permettoit pas de suivre son sentiment. Car, sur des nouvelles très-fausses & sur des terreurs qu'on lui inspiroit, comme si l'ennemi eût déjà été aux portes & qu'il eût tout soumis, on l'obligea de céder au torrent & de se laisser emporter à la fuite avec les autres. Prétextant donc qu'il voyoit Rome pleine de trouble, il quitte la ville, ordonnant au Sénat de le suivre, ainsi qu'à tous ceux qui préféroient leur patrie & leur liberté à la tyrannie. Les Consuls mêmes prirent la fuite. Il y en eut aussi quelques-uns de ceux qui avoient été d'abord les plus attachés au parti de C. Jule César, qui se laisserent emporter au torrent des fuyards sans aucune nécessité. Cependant, C. Jule César alla camper devant Corfinium, où Domitius commandoit pour Cn. Pompée avec trente cohortes. S'étant rendu maître de ces cohortes, & ensuite de toutes les autres troupes que Cn. Pompée avoit mises en garnison dans plusieurs villes, il devint si puissant & si redoutable qu'il marcha contre Cn. Pompée lui-même. Mais, Cn. Pompée ne l'attendit point, & s'étant retiré à Brundusium, il envoya d'abord les Consuls à Dyrrachium avec une partie de l'armée; & dès que les vaisseaux qui les avoient portés, furent retournés au port, C. Jule César étant déjà arrivé devant la place, & ayant commencé à boucher l'entrée du havre, il se prépara au départ & s'embarqua pour les aller joindre. C. Jule César vouloit d'abord le suivre, mais il manqua de vaisseaux; c'est pourquoi, il s'en retourna à Rome avec la gloire de s'être rendu maître de toute l'Italie en soixante jours sans aucune effusion de sang.

Comme il trouva la ville beaucoup plus paisible qu'il ne s'y étoit attendu, & que la plûpart de ceux qui avoient pris la fuite, y étoient revenus, il leur parla avec beaucoup de bonté, & les exhorta à envoyer des députés à Cn. Pompée pour traiter d'un accommodement à des conditions convenables. Mais, comme aucun d'eux ne voulut se charger de cette commission, soit qu'ils craignissent Cn. Pompée, qu'ils avoient abandonné, soit qu'ils crussent que C. Jule César ne pensoit pas comme il parloit, & que ce n'étoit qu'un beau discours qu'il

donnoit à la bienséance. Dans cette occasion, le tribun Métellus voulant l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public, & lui alléguant les loix qui le défendoient, C. Jule César lui dit : » Le tems des » armes & celui des loix sont » deux ; si ce que je fais te déplait, tu n'as qu'à te retirer, » car la guerre ne souffre pas » cette liberté de paroles & » toutes ces contradictions. » Quand nous aurons posé les » armes & que l'accommodement sera fait, alors tu viendras haranguer à ton aise. Et » quand je te parle ainsi, ajouta-t-il, je veux bien que tu » sçaches que je te fais grace, » & que je me relâche de mon » droit, car tu es à moi, toi & » tous ceux qui après avoir » quitté mon parti, sont tombés » entre mes mains. « En adressant ces paroles à Métellus, il s'approcha des portes du trésor; & comme on n'apportoit pas les clefs, il envoya chercher des ferruriers, & leur commanda, s'ils ne pouvoient pas ouvrir ces portes, de les enfoncer. Métellus voulut s'y opposer encore, & plusieurs le louoient de sa fermeté ; mais, C. Jule César haussant le ton, le menaça qu'il le tueroit sur le champ, s'il l'importunoit davantage : » Et tu n'ignores pas, » jeune homme, lui dit-il, qu'il » m'eût plus aisé de le faire que » de le dire. « Ces dernières paroles épouvanterent Métellus ; il se retira, & fournit à C. Jule César sans plus de difficultés & très-promptement tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre.

D'abord, il partit pour l'Espagne, résolu d'en chasser Afranius & Varron, Lieutenans de Cn. Pompée, dans cette province, & après leur avoir enlevé leurs troupes, & s'être emparé de leurs gouvernemens, de marcher à Cn. Pompée, sans laisser derrière aucun ennemi. Dans cette expédition, il fut très-souvent en danger de sa personne par mille embûches qu'on lui dressa, & il se vit sur le point de voir périr son armée par la disette de vivres ; mais, malgré toutes ces extrêmités, il ne cessa de harceler les ennemis, de leur présenter la bataille, & de les environner de tranchées jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de leurs troupes & de leurs camps. Les Officiers prirent la fuite & se retirerent vers Cn. Pompée.

C. Jule César étant revenu à Rome, L. Pison son beau-pere le pressa d'envoyer des députés à Cn. Pompée pour convenir de quelque accommodement ; mais, Servilius Isauricus, pour plaire à C. Jule César, s'y opposa. Il fut élu Dictateur par le Sénat, & la première chose qu'il fit, ce fut de rappeller les bannis, de rétablir les fils de ceux qui avoient été persécutés & proscrits par L. Sylla, & de soulager les débiteurs par une certaine décharge des usures. Il fit quelques autres ordon-

nances semblables, mais en petit nombre; car, il ne fut Dictateur qu'onze jours, après lesquels il déposa cette espèce de Monarchie; & s'étant nommé Consul avec Servilius Isauricus, il alla à Brundusium se mettre à la têté de son armée; mais, il fit une si grande diligence, que toutes ses troupes ne purent le suivre. Cependant, dès qu'il fut arrivé, quoiqu'il n'eût avec lui que si cens chevaux d'élite & cinq légions, il ne laissa pas de s'embarquer. Il partit vers le solstice d'hiver, au commencement de Janvier, & ayant traversé la mer Ionienne, il se rendit maître d'Oricum & d'Apollonie, mais auparavant il avoit renvoyé ses vaisseaux à Brundusium pour amener le reste des troupes qui n'avoient pu y arriver avant son départ.

Cependant, C. Jule César, voyant que l'armée qu'il avoit avec lui n'étoit pas suffisante pour rien hazarder, & que les troupes de Brundusium tardoient à venir, ne sçachant que faire, & très-affligé de cet état, prit la résolution très-dangereuse de s'embarquer seul dans une frégate à douze rames, sans communiquer à personne son dessein, & de passer promptement à Brundusium, quoique cette mer fût couverte de vaisseaux ennemis. Dès que la nuit fut venue, il prit un habit d'esclave, monta dans la frégate, se jetta-là comme un homme de néant auquel personne ne prend garde, & se tint en repos sans dire une seule parole. La frégate étoit portée à la mer par un fleuve dont l'embouchure étoit ordinairement fort aisée & fort tranquille: mais malheureusement cette nuit-là, il se leva un vent marin si violent, qu'il étoit impossible au pilote de surmonter la violence des vagues. C'est pourquoi, il commanda aux rameurs de ramer vers la pouppe pour remonter le fleuve. C. Jule César, ayant entendu cela, se leve tout à coup, se montre, & prenant la main du pilote, surpris & étonné de voir-là C. Jule César: *Marche, mon ami,* lui dit-il, *ose tout & ne crains rien, tu menes C. Jule César & sa fortune.* A ce mot, les matelots oubliant le danger & ramant de toutes leurs forces avec un courage merveilleux, tâchoient de surmonter la violence des vagues. Mais, l'embouchure ne pouvant être franchie par aucuns efforts, C. Jule César qui voyoit sa frégate faire eau de tous côtés, & près de couler à fond, permit au pilote, quoiqu'avec peine, de retourner en arrière. Quand il eut regagné son camp, ses soldats vinrent en foule au-devant de lui, se plaignant hautement, & lui témoignant leur douleur de ce qu'il ne s'assuroit pas de vaincre avec eux seuls, & que plein de chagrin & d'inquiétude, il exposoit sa personne au plus grand danger pour aller chercher les absens, comme se dé-

fiant de ceux qu'il avoit avec lui.

Bien-tôt après, Antoine arrive de Brundusium avec les troupes. Alors, C. Jule César plein de confiance présente le combat à Cn. Pompée, qui étoit campé dans un bon poste, où il tiroit abondamment des vivres & de la terre & de la mer; au lieu que C. Jule César, qui dès le commencement n'avoit pas été dans l'abondance, se trouva enfin dans une disette extrême. Ses soldats soutinrent cette incommodité en pilant une certaine racine, & en la détrempant avec du lait; souvent même ils la pêtrissoient & en faisoient du pain; & s'avançant jusqu'aux premières gardes des ennemis, ils leur jettoient de ces pains dans leurs retranchemens, & leur disoient que pendant que la terre produiroit de ces racines, ils ne cesseroient de tenir Cn. Pompée assiégé. Cependant, il y avoit tous les jours des escarmouches, & C. Jule César y remportoit toujours l'avantage, hors une seule fois où ses troupes ayant été renversées & mises en fuite, il courut risque de perdre tout son camp. Car, Cn. Pompée étant sorti en bataille, personne ne fit ferme, tout prit la fuite, de façon que les tranchées furent pleines de morts, & qu'on poursuivit les troupes en faisant un grand carnage jusques dans leurs lignes & dans leurs retranchemens.

C. Jule César, informé de ce désordre, accourut au-devant des fuyards, & tâcha de les rallier, & de les ramener au combat, mais inutilement. Il voulut prendre les drapeaux des enseignes pour les arrêter; les uns les laissoient entre ses mains, les autres les jettoient à terre, de sorte que les ennemis en prirent trente deux; il pensa même y être tué; car, ayant rencontré un soldat fort grand & robuste qui fuyoit, & ayant porté la main sur lui pour l'arrêter, & pour lui faire tourner tête vers l'ennemi, ce soldat plein de frayeur & de trouble leva l'épée pour le frapper; mais, l'écuyer de C. Jule César le prévint & lui abattit l'épaule d'un coup d'épée.

Ce jour là, C. Jule César désespéra si fort de ses affaires, que lorsque Cn. Pompée, ou par trop de précaution, ou par le caprice de la fortune envieuse, eut manqué de mettre fin à cette grande action, & qu'après avoir repoussé & renfermé les fuyards dans leur camp, il s'en fut retourné sans profiter de son avantage, C. Jule César en se retirant dit tout haut: *Aujourd'hui la victoire étoit aux ennemis, s'ils avoient eu un homme qui eût sçu vaincre.* Et étant entré dans sa tente, & s'étant couché, il passa la nuit la plus triste & la plus inquiete qu'il eût jamais passée, s'abandonnant à des réflexions sans fin, & se reprochant la mauvaise conduite qu'il avoit tenue. Car, ayant devant lui des païs abondans en toutes

sortes de biens, & quantité de bonnes villes par-tout dans la Macédoine & dans la Thessalie, au lieu d'attirer là toute la guerre, il avoit plutôt pris le parti de camper sur le bord de la mer, où ses ennemis étoient les plus forts à cause de leurs flottes, & où il étoit bien plus assiégé par la disette, qu'il n'assiégeoit ses ennemis par ses armes. Déchiré par tous ces raisonnemens, & affligé de la nécessité qui le pressoit, ainsi que de la mauvaise situation de ses affaires, il leva son camp, résolu de marcher contre Scipion dans la Macédoine. Car, ou il attireroit après lui Cn. Pompée, & le forceroit de combattre dans des lieux où il ne tireroit pas de même ses vivres de la mer, ou bien il viendroit aisément à bout de Scipion seul, si Cn. Pompée l'abandonnoit.

Cette retraite de C. Jule César enfla le courage de l'armée de Cn. Pompée & de tous ses officiers, qui la regardant comme un aveu de sa défaite & comme une fuite, vouloient qu'on le poursuivît. Mais, Cn. Pompée n'avoit garde de hazarder une bataille de si grande conséquence; & se sentant abondamment pourvu de tout ce qui est nécessaire pour attendre le bénéfice du tems, il vouloit traîner la guerre en longueur, & consumer par les délais le peu de vigueur qui restoit à l'armée ennemie. Cependant, les reproches & les railleries qu'il eut à essuyer, le piquerent si sensiblement, qu'il se détermina, quoique malgré lui, à poursuivre C. Jule César, qui avoit déjà fait une grande partie de sa marche avec beaucoup de peine & de grandes difficultés.

Quand les deux armées furent entrées dans la plaine de Pharsales, & qu'elles se furent campées vis-à-vis l'une de l'autre, Cn. Pompée retomba dans sa première résolution, d'autant plus même qu'il avoit eu des présages sinistres, & que la nuit il avoit eu un songe qui l'alarmoit. Tous ses capitaines au contraire étoient si fiers & si insolens, que dévorant la victoire par leurs espérances, & croyant la tenir entre leurs mains, ils en partageoient déjà les fruits. Cependant, C. Jule César, ayant assemblé ses soldats, leur dit que Corfinius qui lui amenoit deux légions, étoit déjà fort proche, & que quinze autres cohortes sous le commandement de Calénus, étoient aux environs de Mégare & d'Athènes, & il leur demanda s'ils vouloient attendre ces troupes, ou s'ils aimoient mieux donner la bataille seuls & en avoir toute la gloire. Ils se mirent tous à crier qu'ils le prioient de ne pas attendre, de se mettre à leur tête, & d'imaginer quelque ruse pour attirer l'ennemi, & pour l'engager à en venir à un combat.

C. Jule César commença par faire un sacrifice pour purifier son armée, & dès qu'il eut im-

molé la première victime, le devin lui déclara d'abord qu'il donneroit la bataille dans trois jours. C. Jule César lui demanda s'il n'appercevoit point dans les entrailles quelque signe d'un bon succès. « C'est surquoi, » lui répondit le devin, vous » n'avez qu'à vous interroger » vous-même, car vous ré- » pondrez mieux que moi; les » Dieux me montrent seule- » ment un grand changement & » une révolution générale, qui » vont mettre toutes choses » dans un état entiérement con- » traire à celui où elles sont. » Si vous vous trouvez donc » bien présentement, attendez » vous à être mal; & si vous » êtes mal, soyez assuré que » vous serez bien. « La nuit qui précéda la bataille, comme il visitoit les gardes, vers le minuit on apperçut en l'air un grand brandon de feu, qui passant par-dessus son camp, parut aller tomber avec une flamme fort vive & fort éclatante dans celui de Cn. Pompée; & comme on posoit les gardes du matin, on sentit tout-à-coup une espèce de tumulte parmi les ennemis comme une terreur panique. C. Jule César s'attendoit si peu à combattre ce jour-là, qu'il avoit déjà donné le signal de lever le camp, & de se retirer pendant les ténebres.

Comme l'armée décampoit, & que les tentes étoient déjà pliées, ses coureurs vinrent à toute bride lui annoncer que les ennemis sortoient de leurs retranchemens pour donner bataille. Ravi de cette nouvelle, il crie aux soldats qu'il faut demeurer; & après avoir fait ses prieres aux Dieux, il range ses troupes & les partage en trois corps; il donne celui du milieu à commander à Domitius, l'aîle gauche à Antoine, & il se place à la droite où étoit sa dixième légion à la tête de laquelle il vouloit combattre. Mais, voyant la cavalerie des ennemis opposée à cette aîle droite, & craignant leur grand nombre & l'éclat de leurs armes, il fit secrétement venir six cohortes qu'il détacha de la troisième ligne, & les plaçant derrière son aîle leur ordonna tout ce qu'elles devoient faire, quand cette cavalerie viendroit le charger.

L'armée de Cn. Pompée étoit rangée de cette manière: Cn. Pompée étoit à l'aîle droite, Domitius étoit à la gauche, & il avoit donné le corps de bataille à son beau-pere Scipion. Toute sa cavalerie s'étoit jettée à cette aîle gauche, comme assurée d'envelopper l'aîle droite de C. Jule César, & de commencer la déroute par l'endroit où commandoit ce Général même. Car, elle comptoit qu'il n'y avoit point de bataillon si profond dans cette aîle droite, qui pût soutenir l'effort d'une cavalerie si nombreuse, mais qu'ils seroient d'abord rompus, & qu'elle leur passeroit sur le ventre au premier choc.

Les deux corps de bataille s'étant engagés, & combattant avec beaucoup de furie, la cavalerie de l'aîle gauche de Cn. Pompée s'avance fierement, & étend ses escadrons pour envelopper l'aîle droite de C. Jule César; mais, avant qu'ils pussent la charger, les six cohortes que C. Jule César avoit placées à la queue de son aîle pour corps de réserve, donnent brusquement sans lancer le javelot de loin suivant leur coûtume, & sans chercher à frapper à corps de main, ni les cuisses, ni les jambes des ennemis, mais donnant droit dans les yeux, & cherchant à les assêner au visage selon l'ordre qu'ils avoient reçu; car, C. Jule César se douta bien que ces cavaliers, très-novices dans les combats, peu accoûtumés aux blessures, & faisant parade de leur beauté, éviteroient sur-tout ces sortes de blessures, & n'attendroient point, tant par la crainte du danger présent d'être tués, que par l'horreur d'une difformité qui dureroit toute leur vie. Et cela arriva comme il l'avoit prévu. Ces jeunes cavaliers ne pouvoient souffrir ces javelines qu'on leur portoit dans le visage, & n'osoient regarder ce fer qui brilloit si près de leurs yeux, mais ils détournoient la vue, & se couvroient la tête pour garantir leur visage. Enfin, ayant ainsi rompu leurs rangs, ils prirent honteusement la fuite, abandonnant tous leurs gens de pied au carnage. Car, d'abord ceux qui les avoient renversés, envelopperent leur infanterie, & la prenant en queue & de front, la taillerent en pièces.

Cn. Pompée, voyant de son aîle droite la cavalerie de sa gauche fuir à toute bride, ne fut plus le même qu'il étoit auparavant, & ne se souvint plus qu'il étoit le grand Pompée; mais, semblable à un homme dont un Dieu avoit aliéné l'esprit, il piqua droit au camp sans dire une seule parole, se retira dans sa tente, & s'assit en attendant ce qui arriveroit. Enfin, toute son armée ayant plié & pris la fuite, les ennemis allerent attaquer ses retranchemens, & combattre contre ceux qui les défendoient; alors, comme revenu à lui-même, il s'écria: *Quoi, jusques dans mon camp?* Et sans dire un seul mot de plus, il quitta son manteau de Général & les marques de sa dignité; & prenant un habit convenable à sa fuite, il se déroba.

C. Jule César ayant forcé le camp de Cn. Pompée, & voyant ce grand nombre d'ennemis qu'on avoit tués, & ceux que l'on tuoit encore; dit en soupirant: *Ils l'ont voulu, ils m'ont réduit à cette nécessité. Moi, C. Jule César, après tant de batailles gagnées, après tant de guerres si glorieusement terminées, si je m'étois dessaisi de mes troupes, j'aurois été condamné.* Suivant Pollion, C. Jule César prononça ces paroles en langa-

ge Romain. Cet Auteur prétend que la plûpart de ceux qui furent tués à l'attaque des retranchemens, n'étoient que des valets, & qu'il ne périt dans le combat que six mille hommes. C. Jule César incorpora dans ses légions la plûpart des gens de pied qui furent fait prisonniers. Il pardonna aux principaux & aux plus considérables. De ce nombre fut M. Brutus, celui qui le tua depuis, & l'on dit que comme après le combat, il fut quelque tems sans paroître, C. Jule César en fut très-inquiet, mais qu'ensuite M. Brutus s'étant trouvé plein de vie, & s'étant venu rendre à lui, il en témoigna une extrême joie.

Ce Général, après avoir affranchi toute la nation des Thessaliens, en faveur de la victoire qu'il avoit remportée dans leur païs, se mit à poursuivre Cn. Pompée; & étant arrivé en Asie, il affranchit aussi les Gnidiens pour faire plaisir à Théopompe, qui avoit fait un recueil de fables, & il déchargea tous les habitans de l'Asie de la troisième partie des impôts.

Quand il aborda à Alexandrie, Cn. Pompée avoit déjà été assassiné; & comme Théodotus lui présenta sa tête, il détourna la vue, & ayant reçu seulement son anneau, qui lui servoit de cachet, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Pour ceux des amis particuliers de Cn. Pompée qui s'étoient écartés dans la campagne, & qui furent pris par les Égyptiens, il les combla de présens, & les reçut à son service. Il écrivit à Rome à ses amis, que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de sa victoire, c'étoit de sauver tous les jours quelques-uns de ses citoyens, qui avoient pris les armes contre lui.

Quant à la guerre qu'il eut à Alexandrie, les uns disent qu'elle fut sans aucune nécessité, & qu'il ne l'entreprit qu'à cause de l'amour qu'il eut pour Cléopâtre; ce qui fut aussi honteux pour sa réputation, que dangereux pour sa personne. Les autres en accusent les Ministres du Roi d'Égypte; & particuliérement l'eunuque Pothin, qui avoit le plus de crédit & d'autorité à la cour, le même qui avoit tué Cn. Pompée, & qui ayant chassé Cléopâtre, dressoit secrétement des embûches a C. Jule César. L'on prétend que ce fut pour cette raison que C. Jule César commença depuis ce tems-là à passer les nuits en festins pour se tenir mieux sur ses gardes. Le pere du Roi qui regnoit alors, lui devoit dix-sept millions cinq cens mille drachmes; C. Jule César en avoit déjà remis sept millions cinq cens mille à ses enfans, & ne demandoit plus que les dix autres millions pour l'entretien de son armée. Pothin, au lieu de le payer, le pressoit tous les jours de partir & d'aller terminer les grandes affaires qu'il avoit sur les bras, ce qui étoit pour lui de plus grande consé-

quence que le paiement de cette somme ; qu'après qu'il auroit tout fini, il recevroit cet argent avec les bonnes graces du Roi. Mais, C. Jule Cesar lui répondit qu'il n'avoit pas besoin du conseil des Égyptiens pour ses affaires, & dépêcha secrétement à Cléopâtre un homme affidé pour la presser de revenir sans délai.

Cette Princesse ne prit avec elle de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jetta dans un petit bateau, & arriva au pied des murailles du château d'Alexandrie, lorsqu'il étoit déja nuit close. Mais, voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'entrer sans être connu, elle s'avisa de ce stratagême. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes ; Apollodore le couvrit d'une enveloppe, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, & le porta de cette manière par la porte du château dans l'appartement de C. Jule César. On dit que ce fut le premier attrait qui porta C. Jule Cesar à l'aimer ; car, cette ruse lui fit juger que cette Princesse avoit beaucoup d'audace & beaucoup d'esprit ; & qu'ensuite son commerce & les graces de sa conversation ayant achevé de le subjuguer, il la racommoda avec le Roi son frere, & voulut qu'elle regnât conjointement avec lui. Il y eut un grand festin pour célébrer la fête de cette réconciliation.

Dans ce festin, un des esclaves de C. Jule César, qui étoit son barbier, excité par sa timidité & par sa défiance naturelle, en quoi il surpassoit tous les hommes, alloit fureter par tous les coins de la salle & du Palais. Et prêtant par-tout l'oreille, attentif à tout ce qui se passoit, il découvrit une embûche que dressoient à C. Jule César l'eunuque Pothin & Achillas général des troupes d'Égypte. C. Jule César en ayant été averti, mit des gardes dans la salle, & tua Pothin. Achillas se sauva à l'armée, & excita contre lui une guerre très-dangereuse & très-difficile ; car, C. Jule César avec très-peu de troupes avoit à résister en même-tems à une grande ville & à une puissante armée.

Le premier danger où il se trouva, ce fut la disette d'eau ; car, les ennemis lui avoient ôté toute l'eau de la rivière en bouchant les aqueducs qui la portoient dans son quartier

Le second fut la perte de sa flotte, qu'il fut forcé de brûler lui-même pour empêcher les ennemis de s'en saisir ; & le feu, s'étant communiqué de l'arsenal au Palais, consuma la grande Bibliotheque que les Rois y avoient assemblée avec beaucoup de dépenses & de soins.

Le troisième, ce fut au combat naval qu'il donna près de l'isle du Phare ; car, ayant vu de dessus la digue ses gens

pressés, il sauta dans un esquif, & alla à leur secours. Les Égyptiens accoururent de tous côtés pour l'envelopper; mais, il se jetta à la mer, & gagna à la nage avec beaucoup de peine & de difficulté ses galères les plus éloignées. On dit que quand il se jetta il tenoit par hazard quelques papiers, & qu'il les garda toujours sans les abandonner, les tenant d'une mains au-dessus de l'eau pendant qu'il nageoit de l'autre, quoiqu'il fût en butte à tous les traits des ennemis, & qu'il fût obligé de plonger souvent. L'esquif qu'il avoit quitté fut coulé à fond avec tous ceux qui étoient dedans. Enfin, le Roi s'étant retiré vers ses troupes, C. Jule César le suivit, l'attaqua dans son camp, le força, & lui tua beaucoup de monde. Le Roi ayant voulu se sauver dans un vaisseau disparut, & on n'en eut plus depuis aucune nouvelle. Cela donna lieu à C. Jule César d'établir Reine d'Égypte sa sœur Cléopâtre, qui étoit grosse de lui, & qui bientôt après accoucha d'un fils, que les peuples d'Alexandrie appellerent Césarion.

Cette guerre d'Alexandrie ainsi terminée, C. Jule César prit le chemin de la Syrie avec sa sixième légion. Dès qu'il fut entré en Asie, il apprit que Domitius Calvinus, qui avoit le gouvernement de l'Asie mineure & des provinces voisines, ayant été défait par Pharnace, fils de Mithridate, s'étoit enfui du royaume de Pont avec un peu de troupes, & que Pharnace poursuivant sa victoire avec une ardeur extrême, s'étoit rendu maître de la Bithynie & de la Cappadoce, & alloit se saisir de la petite Arménie, ayant fait soulever contre les Romains les Rois & les Tétrarques de tout le païs. C. Jule César marcha contre lui avec trois légions; & lui ayant donné une grande bataille près de la ville de Zéla, il défit toute son armée, & le chassa du royaume de Pont. Pour marquer la promptitude & la rapidité de cette victoire, en écrivant à un de ses amis, il ne mit que ces trois mots: *Veni, vidi, vici.* « Je suis venu, j'ai vu, j'ai » vaincu. » Dans le langage Romain, ces trois mots ayant une même terminaison, & n'étant tous que de deux syllables, ont une grace & une briéveté admirables qu'une autre langue ne sçauroit conserver.

Après ce grand succès, il repassa en Italie & s'en retourna à Rome où il arriva comme l'année, pour laquelle il avoit été nommé Dictateur pour la seconde fois, étoit près de finir; jamais, avant lui, cette charge n'avoit été annuelle. Il fut élu Consul pour l'année suivante. Mais, il fut fort blâmé de ce que ses soldats ayant tué dans une émeute deux personnages Prétoriens, il ne les punit qu'en les appellant Citoyens, au lieu de les

Scipion étoit disposé à en venir à une bataille générale. Laissant d'un côté Afranius, & de l'autre Juba, campés séparément avec peu de troupes, il se mit à fortifier un camp au-dessus d'un étang près de la ville de Thapsus, afin qu'il servît de fort & de retraite à ses gens dans le combat. Comme il travailloit à ces retranchemens, C. Jule César, après avoir traversé avec une rapidité incroyable un païs marécageux & entre-coupé de défilés & de montagnes, tomba sur lui à l'improviste, prit les uns en queue, attaqua les autres de front, & les mit tous en fuite. Profitant ensuite de l'occasion & de la faveur de la fortune, il prit d'abord le camp d'Afranius, & puis celui des Numides; Juba s'étoit retiré. Ainsi, dans une petite partie d'un seul jour, il se rendit maître de trois camps, & tua cinquante mille hommes des ennemis, sans avoir perdu cinquante hommes.

C'est ainsi que quelques Historiens racontent le succès de cette bataille. Mais, il y en a d'autres qui assurent que C. Jule César ne se trouva pas à l'action, parce que, comme il mettoit ses gens en bataille, & qu'il donnoit ses ordres, il fut surpris d'une attaque du mal caduc auquel il étoit sujet, & que dès qu'il en sentit les premières approches, avant qu'il lui eût entiérement ôté les sens & abattu les forces, étant déja dans le tremblement, il se fit porter dans une des tours voisines où il se tint en repos jusqu'à ce que l'accès fut passé.

D'un grand nombre d'hommes Consulaires ou Prétoriens qui échapperent de la bataille & qui furent pris, les uns se tuerent eux-mêmes, & C. Jule César en fit mourir plusieurs autres. Comme il avoit une forte passion d'avoir en sa puissance Caton en vie, il marcha à la hâte vers Utique où Caton avoit été laissé pour la défendre, ce qui fit qu'il ne se trouva pas au combat; mais, ayant appris en chemin qu'il s'étoit tué lui-même, il parut visiblement qu'il en étoit fâché, & on n'en sçauroit deviner la raison, quoique dans le moment il s'écria : *O Caton, je t'envie la gloire de ta mort, puisque tu m'as envié celle de te donner la vie.* Cependant, le Traité qu'il fit contre lui après sa mort même, ne marque pas un homme bien intentionné, & qui fût disposé à lui faire grace. Car, comment auroit-il épargné Caton vivant, s'il l'eût eu en sa puissance, puisqu'il répandoit tant de venin & tant de bile sur Caton mort? Mais, à en juger par la clémence avec laquelle il pardonna à Cicéron, à Brutus & à mille autres, qui avoient porté les armes contre lui, on conjecture qu'il lui auroit aussi pardonné, & que ce Traité étoit moins l'effet de quelque haine qu'il eût pour lui, que d'une ambition de politique.

Quand C. Jule César fut re-

tourné d'Afrique à Rome, il parla magnifiquement de sa victoire dans la harangue qu'il fit au peuple. Il dit qu'il avoit subjugué une si grande étendue de païs, qu'il en reviendroit tous les ans dans les greniers publics deux cens mille mesures attiques de bled, & trois millions de livres d'huile. Ensuite, il triompha trois fois. Son premier triomphe fut celui d'Égypte, ensuite celui du Pont, & puis celui de l'Afrique. Dans le titre de ce dernier, il n'étoit fait aucune mention de Scipion, mais seulement du roi Juba; & dans ce triomphe fut mené le fils de ce Prince, qui étoit encore enfant & qui éprouva le plus heureux de tous les esclavages, puisque de Barbare & de Numide qu'il étoit, il se rendit digne d'être compté parmi les Historiens Grecs les plus sçavans & les plus célebres.

Après ces triomphes, C. Jule César fit de grandes largesses à ses soldats, & donna de grands festins & de magnifiques spectacles au peuple; car, il le traita à vingt-deux mille tables à trois lits, & le régala de combats de gladiateurs & de combats de vaisseaux dans le Cirque, en l'honneur de sa fille Julie qui étoit morte long-tems auparavant.

Ces spectacles finis, on fit le dénombrement du peuple; & au lieu de trois cens vingt mille citoyens qu'il y avoit auparavant, il ne s'en trouva que cent cinquante mille. Ce dénombrement étant achevé, il fut élu Consul pour la quatrième fois, & il marcha d'abord en Espagne contre les fils de Cn. Pompée, qui avoient assemblé une armée formidable par le grand nombre de troupes dont elle étoit composée, & qui témoignoient une audace digne des Chefs d'une si grande puissance, de sorte qu'ils jetterent C. Jule César dans un grand danger. La bataille qui décida de cette guerre fut donnée sous les murailles de la ville de Munda.

A cette bataille, C. Jule César, voyant ses gens fort pressés ne faire plus qu'une molle résistance, fend les bataillons & les escadrons, & se jette au milieu de la mêlée, criant à ses troupes : *N'avez-vous point de honte de livrer ainsi votre Général à des enfans?* Enfin, après de grands efforts, il repoussa & renversa les ennemis, & en fit un si grand carnage, qu'il leur tua plus de trente mille hommes sur la place, & ne perdit que mille des siens; mais, c'étoit tout ce qu'il avoit de plus braves. Après cette bataille, en se retirant dans son camp, il dit à ses amis, qu'il avoit souvent combattu pour la victoire, mais que ce jour-là il avoit combattu pour sa propre vie.

Il gagna cette bataille le jour de la fête des Dionysiaques, jour remarquable en ce qu'on dit que ce fut ce jour-là même que Cn. Pompée étoit sorti de Rome pour aller commencer

la guerre civile quatre ans auparavant. Le plus jeune de ses deux fils se sauva du combat, & peu de jours après l'on porta à C. Jule César la tête de l'aîné.

Ce fut-là la dernière de ses guerres. L'entrée triomphante qu'il fit pour cette victoire, blessa plus les Romains qu'aucune chose qu'il eût encore faite. Car, il ne triomphoit point pour avoir défait des Capitaines étrangers ni des Rois barbares, mais pour avoir ruiné les enfans & détruit la race du plus grand personnage que Rome eût porté, & qui avoit été persécuté par la fortune. Tout le monde trouvoit que c'étoit une chose indigne de triompher des calamités de sa patrie & de se réjouir d'un avantage qu'on devoit plutôt déplorer. Ce triomphe paroissoit d'autant plus déshonorant pour C. Jule César que jamais auparavant il n'avoit ni envoyé des couriers ni écrit des lettres publiques sur toutes les victoires qu'il avoit remportées dans les guerres civiles, mais en avoit toujours rejetté la gloire, comme ayant honte d'avoir vaincu. Cependant, les Romains, fléchissant sous la grande fortune de ce personnage & recevant le frein, persuadés que le séul moyen de respirer & de se voir délivrés de toutes ces guerres civiles & de tous ces maux, c'étoit d'être soumis à un seul maître, le nommerent Dictateur perpétuel. Et c'étoit-là une tyrannie visible, puisqu'à la souveraine autorité & à la pleine & indépendante puissance de la monarchie, on ajoûtoit une entière sûreté de n'en être jamais dépossédé.

On remarque qu'après avoir terminé les guerres civiles, C. Jule César ne donnoit aucune prise sur lui, & qu'on ne pouvoit former la moindre plainte. Il semble donc que ce fut avec beaucoup de raison que les Romains ordonnerent alors qu'on bâtiroit en son honneur un temple à la Clémence, pour lui rendre graces de la douceur & de l'humanité dont il avoit usé dans sa victoire; car, il pardonna à la plûpart de ceux qui avoient pris les armes contre lui, & donna même à quelques-uns des emplois & des charges considérables, entr'autres à M. Brutus & à C. Cassius, car l'un & l'autre furent Préteurs. Il ne négligea pas non plus les statues de Cn. Pompée qui avoient été abattues, mais il eut soin de les relever; sur quoi Cicéron dit fort bien, que C. Jule César, en relevant les statues de Cn. Pompée, avoit affermi les siennes.

Tous ses amis le pressant de prendre des gardes pour la sûreté de sa personne, & s'offrant même de lui en servir, il ne le voulut jamais, disant qu'il valoit mieux mourir une fois, que de craindre & d'attendre la mort à tout moment. Persuadé que l'amour de ses citoyens

étoit la plus belle & la plus honorable garde qu'il pût avoir autour de lui, il tâcha de gagner le peuple par des festins & par des distributions de bled, & les soldats en les envoyant en colonies. Les villes les plus considérables où il en envoya, furent Carthage & Corinthe.

Il acquit encore l'affection des nobles, en promettant aux uns des Consulats & des Prétures, en amusant & consolant les autres par d'autres charges & d'autres honneurs, & en les entretenant tous de belles espérances, afin qu'ils s'accoutumassent & se soumissent volontairement à sa domination. Il poussoit si loin pour eux ses égards & sa complaisance, que le Consul Fabius Maximus étant mort subitement le dernier jour de son Consulat, il nomma Caninius Rebilus Consul pour ce seul jour-là.

C. Jule César avoit formé le dessein de marcher contre les Parthes, de traverser ensuite l'Hyrcanie en côtoyant la mer Caspienne & le mont Caucase, de se jetter delà dans la Scythie pour dompter tous les païs voisins de la Germanie, & la Germanie même, & de revenir à Rome par les Gaules, après avoir arrondi l'empire Romain, en lui donnant de tous côtés l'Océan pour bornes.

Pendant qu'il se préparoit à cette expédition, il prenoit des mesures pour couper l'isthme de Corinthe; il se proposoit aussi de détourner les rivières de l'Anio & du Tibre, de réunir leurs eaux, de les conduire par un grand canal qu'il creuseroit depuis Rome jusqu'à la villo de Circées, & de les faire tomber dans la mer près de Terracine pour la commodité & la sûreté des Marchands qui venoient faire leur commerce à Rome. Outre ces grands ouvrages, il pensoit encore à détourner les eaux qui, en inondant toute la campagne située entre la ville de Nomente & celle de Sétium, n'en faisoient qu'un grand & vaste marais, & à dessécher toutes ces terres capables de fournir du labour à plusieurs milliers de charrues. Il méditoit de plus d'opposer de fortes barrieres à la mer près de Rome par de bonnes levées; & après avoir nettoyé la rade d'Ostie peu sûre & dangereuse même pour les vaisseaux, d'y faire des ports & des abris, où tant de navires qui y abordoient de toutes parts pussent être sans crainte. Mais, tous ces grands ouvrages ne s'exécuterent point.

Il n'en fut pas de même de la correction du Calendrier; cette réforme de l'inégalité des tems, qui jettoit une confusion horrible dans l'année, fut sagement imaginée par lui; & ayant été heureusement conduite à sa fin, elle a été depuis d'un très-grand usage & d'une merveilleuse utilité. Non-seulement dans les anciens tems

les Romains n'avoient point de périodes réglées qui pussent accorder la révolution des mois avec leur année, de sorte que leurs sacrifices & leurs jours de fête, étant reculés peu à peu, se trouvoient par succession de tems tomber dans des saisons entiérement opposées à celles de leur institution ; mais ceux-mêmes du tems de C. Jule César, où l'année n'étoit plus lunaire, mais solaire, vivoient dans une grande ignorance sur cette matiere. Les Prêtres, qui étoient les seuls qui connussent les tems, tout d'un coup, lorsque bon leur sembloit, & sans que personne s'y attendît, ajoutoient à l'année un mois intercalaire, qu'ils appelloient Mercédonien, dont le roi Numa Pompilius avoit été l'inventeur ; mais, c'étoit un remede bien foible & un moyen bien court pour corriger les erreurs qui se commettoient dans le calcul.

Ce qui excita contre C. Jule César la haine la plus déclarée, & qui fut enfin la cause de sa mort, ce fut la passion qu'il témoigna de se faite déclarer Roi. Car, à l'égard du peuple, ce fut la première cause de son aversion pour lui ; & à l'égard de ceux qui lui en vouloient déjà, & qui depuis longtems nourrissoient dans leur cœur un secret venin contre lui, ce fut un prétexte très-spécieux & très-honnête de le faire éclater. Il est vrai que ceux qui s'efforçoient de lui procurer cet honneur, répandoient ce bruit parmi le peuple, qu'il étoit expressément porté par les livres des Sibylles, que le royaume des Parthes seroit conquis par les Romains, quand ils iroient y faire la guerre sous la conduite d'un Roi, mais qu'autrement ils n'y entreroient jamais. Un jour même qu'il revenoit d'Albe à Rome, ils eurent l'audace de le saluer du titre de Roi. La multitude, paroissant troublée & allarmée d'une nouveauté si inouïe, il fit semblant d'être fort en colère, & dit qu'il ne s'appelloit pas Roi mais C. Jule César. Personne ne répondit un seul mot, & il se fit un profond silence. C. Jule César fort mécontent & fort triste continua son chemin.

Un autre jour, le Sénat lui ayant décerné des honneurs plus qu'humains, les Consuls & les Préteurs, suivis de tous les Sénateurs, allerent le trouver pour lui en porter la nouvelle & pour l'en féliciter. Il étoit assis dans la tribune, & quand ils entrerent, il ne daigna pas se lever, mais il leur donna audience sur son siege, comme à de simples particuliers, & répondit à leur compliment, que les honneurs qu'ils lui faisoient étoient si excessifs, qu'il falloit les réduire plutôt que de les augmenter. Cette hauteur n'affligea pas seulement le Sénat, mais encore tout le peuple, qui regardoit la ville

de Rome comme méprisée dans ce mépris qu'il témoignoit pour le Sénat; & tous ceux à qui il étoit permis de ne pas rester là, s'en retournerent la tête baissée & dans une horrible consternation.

Il s'en apperçut, se retira sur l'heure dans sa maison, & se découvrant la gorge, il crioit à ses amis qu'il etoit prêt à la tendre à ceux qui voudroient le tuer. Enfin, il s'avisa de s'excuser sur sa maladie ordinaire qui étoit le haut mal; car, cette maladie ne laisse pas à ceux qui en sont attaqués l'usage de leurs sens, quand ils parlent debout devant une multitude, mais ils sentent d'abord des secousses & des tremblemens qui sont suivis d'éblouissemens & de vertiges qui les font tomber ensuite dans une privation entière de connoissance & de sentiment. Mais, cela n'etoit nullement vrai; au contraire, on dit que comme il voulut se lever dans le Sénat, il fut retenu par un de ses amis, ou plutôt de ses flatteurs, par Cornélius Balbus qui lui dit : » Ne » vous souviendrez-vous point » que vous êtes C. Jule César, » & ne souffrirez-vous point » qu'on vous rende les respects » qui vous sont dûs, & qu'on » vous fasse la cour comme au » plus grand & au plus digne? »

A ces sujets de mécontentement qu'il donna au Sénat & au peuple, il ajouta encore le mépris pour les Tribuns qu'il traita avec la dernière indignité.

Un jour qu'on célébroit la fête des Lupercales, Antoine qui étoit alors Consul, s'approcha de la tribune, & présenta à C. Jule César un diadême qu'il portoit à la main, & qui entouroit une couronne de branches de laurier. D'abord, on entendit un battement de mains, non fort éclatant, mais sourd & petit, comme fait seulement par des personnes apostées. Mais, C. Jule César le rejetta encore, & tout le monde applaudit. C. Jule César, désabusé par cette seconde tentative, se leva & commanda qu'on allât consacrer cette couronne au Capitole.

Quelques jours après, on vit dans la ville ses statues couronnées chacune d'un bandeau Royal; mais, deux Tribuns, s'étant transportés sur les lieux, les arracherent; & ayant rencontré d'abord quelques-uns de ceux qui avoient salué C. Jule César en l'appellant Roi, ils les traînerent en prison. Le peuple les suivoit en frappant des mains, & en appellant ses deux Tribuns des Brutus, parce que ce fut L. Brutus qui anciennement chassa les Rois de Rome, & transféra l'autorité souveraine au Sénat & au peuple. C. Jule César, irrité de cet outrage, déposa ces Tribuns; & dans les plaintes qu'il en fit, il insulta aussi le peuple, en les appellant tous par plusieurs fois des Brutaux & des Cumains.

Cela fut cause que la plûpart se tournerent vers M.

Brutus qu'on disoit descendu du côté de son pere de cet ancien L. Brutus, & du côté de sa mere des Servilius, autre maison noble & illustre, & qui de plus étoit neveu & gendre de Caton. Cet homme haïssoit naturellement la Monarchie; mais, les grands honneurs & les graces considérables qu'il recevoit tous les jours de C. Jule César, l'empêchoient de se porter, comme il auroit fait, à la détruire; car, non-seulement C. Jule César lui sauva la vie à la bataille de Pharsales, après la défaite & la fuite de Cn. Pompée, & à sa priere la sauva à plusieurs de ses amis, mais encore il l'honora toujours depuis de sa confiance la plus intime. Cette année là même, il lui avoit procuré la Préture la plus honorable, l'avoit fait désigner Consul pour la quatrième année d'après, en le faisant préférer à C. Cassius qui s'étoit déclaré son concurrent. L'on rapporte même que C. Jule César dit en cette occasion: » C. Cassius allegue » pour lui des raisons plus for- » tes & plus justes, mais il ne » passera pourtant pas avant » M. Brutus. »

Un jour, que quelques-uns accusoient M. Brutus en sa présence après la conjuration formée, il n'ajouta point foi à leur rapport; au contraire, prenant sa peau avec sa main, il dit: *Cette peau attend tranquillement M. Brutus*, voulant faire entendre que M. Brutus par sa vertu étoit bien digne de régner, mais que pour régner il ne commettroit jamais ni ingratitude ni crime. Cependant, ceux qui désiroient un changement, & qui avoient les yeux sur lui seul, ou du moins qui attendoient plus de lui que des autres, n'osoient pas lui parler ni s'ouvrir à lui; mais, la nuit ils répandoient des billets dans son tribunal & sur le siege où il donnoit ses audiences en qualité de Préteur. La plûpart de ces billets étoient conçus en ces termes: *Tu dors, Brutus; tu n'es pas Brutus.*

C. Cassius, s'étant apperçu que ces reproches piquoient M. Brutus, & réveilloient en lui le désir ambitieux d'honneur & de gloire, s'attacha plus que jamais à ceux qui écrivoient ces billets, & les excita à continuer; car, il avoit aussi en son particulier une haine secrete pour C. Jule César.

On veut qu'il ait eu des signes & des présages manifestes de sa destinée. Il peut bien se faire, dit Plutarque, que les feux célestes & les spectres que l'on vit en l'air, & les oiseaux nocturnes & solitaires, qui en plein jour allerent se placer au milieu de la place Romaine, ne méritent pas d'être remarqués & rapportés dans un accident si grand & si funeste. Strabon le philisophe, ajoute Plutarque, raconte que l'on vit en l'air des hommes de feu acharnés les uns contre les autres; que le valet d'un soldat,

en secouant sa main, jettoit beaucoup de flamme, de sorte que ceux qui le virent crurent qu'il étoit brûlé, mais que quand il eut cessé, il se trouva qu'il n'avoit aucun mal; & que C. Jule César faisant un sacrifice, on trouva une victime sans cœur, ce qui étoit un prodige terrible; car, la nature ne souffre pas qu'il y ait un seul animal sans cette partie. On dit encore, continue Plutarque, qu'un devin l'avertit de se donner de garde d'un grand danger qui le menaçoit le jour même que les Romains appelloient les ides de Mars; que ce jour étant venu C. Jule César alla au Sénat à son ordinaire; que saluant le devin, il lui dit en riant & en se moquant : *Et bien, voilà les ides de Mars venues ;* & que le devin lui répondit tous bas : *Oui, elles sont venues, mais elles ne sont pas passées.*

Le jour précédent, M. Lépidus lui donnant à souper, il se mit à signer quelques lettres à table, selon sa coutume; pendant qu'il signoit, les autres s'entretenant ensemble proposoient quelques questions, entr'autres, *quelle mort étoit la meilleure ;* & lui les prévenant tous, il se hâta de répondre en haussant la voix, *la moins attendue.*

Après le souper, il se retira chez lui; & étant couché avec sa femme à son ordinaire, voilà tout d'un coup que les portes & les fenêtres de sa chambre s'ouvrent d'elles-mêmes; il s'éveilla en sursaut, & étonné du bruit & de la lumière, car il faisoit clair de lune, il entend Calpurnia qui, profondément endormie, poussoit des soupirs & des gémissemens confus, & proféroit des mots inarticulés qu'il ne pouvoit entendre, mais il sembloit qu'elle le pleuroit en le tenant égorgé entre ses bras. D'autres disent que ce ne fut pas là le songe de Calpurnia, mais qu'il y avoit au haut de la maison de C. Jule César une espèce de pinnacle, que le Sénat lui avoit accordé pour lui faire honneur, comme un ornement qui distinguoit sa maison de toutes les autres; que ce fut cet ornement là que Calpurnia songea qu'elle voyoit arracher, & que c'étoit ce qui causoit ses lamentations & ses larmes.

Enfin, les devins, après plusieurs sacrifices, lui ayant rapporté que les signes n'étoient pas favorables, il prit la résolution d'envoyer Antoine congédier le Sénat. Mais, dans le moment, arriva Décius Brutus, surnommé Albinus, en qui C. Jule César avoit une entière confiance, jusques-là que dans son testament il l'avoit institué son second héritier, & qui cependant étoit entré dans la conjuration avec M. Brutus & C. Cassius. Ce Décius Brutus, craignant donc que, si C. Jule César remettoit l'assemblée à un autre jour, leur complot ne fût éventé, se moqua des devins dont il fit des plaisanteries, & reprit sérieusement

C. Jule César de ce qu'il fournissoit par-là des sujets de plaintes & de reproches au Sénat qui ne manqueroit pas de regarder ce délai comme un mépris & comme une insulte. En mêmetems, il le prit par la main & le fit sortir.

Artémidore de Gnide, qui enseignoit l'éloquence Grecque, qui par là étoit en quelque sorte lié avec quelques-uns des complices de M. Brutus, & qui étoit informé d'une grande partie de ce qui se tramoit, vint au-devant de C. Jule César avec un papier où étoit détaillé tout ce dont il vouloit l'avertir. Voyant donc que C. Jule César recevoit tous les papiers qu'on lui présentoit, & qu'il les donnoit à ses Officiers qu'il avoit autour de lui, il s'approcha le plus près qu'il put, & lui dit : *C. Jule César lisez ce papier vous seul & très-promptement, car il contient des choses d'une très-grande conséquence, dont il vous importe extrêmement d'être instruit.* C. Jule César l'ayant pris tâcha plusieurs fois de le lire, mais il en fut toujours empêché par la foule qui l'interrompoit continellement. Tenant donc toujours ce papier dans la main, car c'étoit le seul qu'il eût gardé, il entra dans le Sénat.

Quand il fut entré, le Sénat se leva pour lui faire honneur. Une partie des conjurés environna son siege, & les autres allerent au-devant de lui comme pour joindre leurs prieres à celles de Métellus Cimber qui intercédoit pour le rappel de son frere. & l'accompagnant toujours ils continuerent de le prier jusqu'à ce qu'il fut à son siege. Il s'assit rejettant toutes leurs prieres; mais, comme ils revenoient toujours à la charge, & qu'ils le pressoient plus vivement jusqu'à lui faire violence, il se fâcha contre eux. Alors, Métellus Cimber, lui prenant la robe, avec ses deux mains, lui découvrit le cou, c'étoit le signal dont les conjurés étoient convenus pour se jetter sur lui ; & Casca fut le premier qui lui donna un coup d'épée près du cou. Mais, le coup ne fut ni mortel ni bien appuyé, & il y a de l'apparence qu'en commençant une si hardie entreprise, il fut si troublé que sa main fut mal assurée ; de sorte que C. Jule César, s'étant tourné, saisit son épée & la tint toujours. En même-tems, ils se mirent tous deux à crier, C. Jule César, en langage Romain : *Scélérat de Casca, que fais-tu?* Et Casca, en Grec, & s'adressant à son frere : *Mon frere, à mon secours.*

Ceux, qui étoient présens, & qui ne sçavoient rien de la conspiration, furent si saisis d'étonnement & d'horreur, que frissonnant de tout leur corps, ils n'eurent la force ni de prendre la fuite, ni de secourir C. Jule César, ni de proférer une seule parole. Alors, tous les conjurés tirent leurs épées & l'environnent de toutes parts, de

forte que de quelque côté qu'il se tournât, il ne voyoit que des épées nues qu'on lui portoit au visage, & qui le perçoient. Comme une bête féroce acculée par les véneurs, il se débattoit, cherchant à se démêler d'entre toutes ces mains armées contre sa vie ; car il falloit, dit Plutarque qu'ils eussent tous leur part à ce meurtre, & qu'ils goûtassent tous, pour ainsi dire, à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. C'est pourquoi, M. Brutus même lui porta un grand coup dans l'aîne. Il y a même des Auteurs qui rapportent que, se défendant contre tous les autres, & traînant son corps çà & là en criant, il n'eut pas plutôt vu M. Brutus l'épée à la main, qu'il se couvrit la tête du pan de sa robe, & s'abandonna à ses ennemis, étant poussé soit par le hazard, soit par les conjurés auprès du piédestal de la statue de Cn. Pompée, qui en fut toute ensanglantée; de sorte qu'il sembloit que Cn. Pompée lui-même présidoit à cette vengeance qu'on faisoit de son ennemi abattu à ses pieds. C. Jule César fut percé en vingt-trois endroits; & l'on dit que plusieurs des conjurés se blesserent les uns les autres en portant tous en foule leurs coups sur un seul & même même corps. Cet évenement tragique arriva l'an de Rome 708, & 44 avant Jesus-Christ.

Le lendemain, M. Brutus accompagné de tous les conjurés, descendit dans la place; & fit un grand discours au peuple qui l'écouta sans marquer qu'il approuvât ni qu'il désapprouvât ce meurtre; mais, par son morne silence, il témoignoit assez que d'un côté il avoit pitié de C. Jule César, & que de l'autre il avoit beaucoup de respect & de vénération pour M. Brutus. Mais, le Sénat décerna une amnistie générale de tout le passé ; & pour calmer les esprits, il ordonna que C. Jule César seroit honoré comme un Dieu, & qu'on ne changeroit pas la moindre chose de tout ce qu'il avoit fait & établi pendant sa Dictature, & distribua des gouvernemens & des honneurs convenables à M. Brutus & à ses complices, de façon qu'on étoit persuadé que tout étoit remis en bon état & dans la meilleure disposition du monde.

Mais, quand on eut ouvert le testament de C. Jule César, qu'on eut trouvé qu'il faisoit à chaque Romain un legs d'argent assez considérable, & que l'on vit porter au travers de la place son corps tout déchiré de plaies, alors il n'y eut plus moyen de retenir la multitude qui, troublant l'ordre & la marche du convoi, se mit à assembler les bancs, les portes & les tables de la place autour du corps, à les entasser & à en faire un bûcher où ils le brûlerent; après quoi, prenant de ce bûcher des tisons ardens, ils coururent chez les meur-

triers pour les brûler dans leurs maisons. Il y en eut d'autres qui se répandirent par toute la ville pour les chercher & les mettre en pièces ; mais, ils n'en rencontrerent pas un seul, car ils se tinrent bien renfermés.

C. Jule César mourut âgé de cinquante-six ans, n'ayant survécu à Cn. Pompée qu'un peu plus de quatre ans. Il employa toute sa vie à poursuivre la domination & la souveraine puissance au travers d'une infinité de dangers, & il l'obtint enfin avec mille peines ; mais, il n'en eut qu'un vain titre, & il ne tira d'autre fruit de tous ses travaux qu'une gloire qui lui attira la haine de ses concitoyens. Il est vrai, dit Plutarque, que le grand & puissant démon qui l'avoit conduit toute sa vie, l'accompagna encore après sa mort, en se déclarant son vengeur & en poursuivant ses meurtriers par terre & par mer, jusqu'à ce qu'il ne restât pas un seul non-seulement de ceux qui avoient trempé leurs mains dans son sang, mais encore de ceux qui n'avoient été que de la confidence, & qui n'avoient fait qu'approuver le complot.

DIGRESSION

sur le portrait de C. Jule César.

Il étoit bon ami, magnifique, généreux, intrépide dans les dangers, d'un esprit élevé, vif & pénétrant, néanmoins agréable & facile ; mais ambitieux jusqu'à l'excès, entreprenant, donnant beaucoup au hazard, & prêt à sacrifier toutes les vertus à la passion de dominer. Il avoit la taille haute, le tein blanc, & les yeux vifs, le nez grand, un peu élevé à l'endroit où il se joint avec le front, les narines un peu retirées en haut, & la pointe baissant, la tête bien formée, le col assez long, le front médiocrement enfoncé au milieu, & le visage assez plein. Il étoit chauve sur le devant de la tête ; & ce défaut l'obligea de demander au Sénat la permission de porter toujours une couronne de laurier.

On dit qu'il étoit très-heureusement né pour parler éloquemment & pour plaider devant un peuple, & qu'il avoit cultivé cet heureux naturel avec beaucoup de soin & d'ambition ; que sans contredit il tenoit le second rang, & qu'il n'avoit même renoncé au premier, que parce qu'il avoit mieux aimé travailler à se rendre le premier dans le métier des armes ; ce qui fit qu'il n'eut pas le tems de parvenir par le travail à cette éloquence parfaite pour laquelle il avoit de si grands talens naturels, ayant toujours été occupé à des guerres, ou au maniement des affaires publiques, qui enfin le rendirent maître de l'empire Romain.

Les exploits qu'il fit dans les Gaules, lui ayant donné comme un nouveau commencement de vie, & l'ayant jetté dans une route toute différente du passé, le font paroître un aussi

grand homme de guerre & aussi excellent capitaine qu'aucun autre de ceux qui ont été regardés comme les meilleurs généraux, & qui ont été le plus généralement admirés de tout le monde pour leur conduite & pour leur courage. Car, soit qu'on lui compare les Fabius, les Scipions, les Métellus & ceux de son tems, ou qui ont été peu de tems avant lui, les Sylla, les Marius, les deux Lucullus, & Pompée lui-même, dont la gloire, dit Plutarque, vole jusqu'aux cieux, en quelque espèce de vertu militaire que ce soit, on trouvera que les exploits de C. Jule César l'emportent sur tous les autres. Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre; l'autre par l'étendue des païs qu'il a conquis; celui-ci par le nombre & par la force des ennemis qu'il a vaincus; celui-là par la férocité & l'infidélité des nations qu'il a adoucies & apprivoisées; cet autre par l'humanité, la douceur & la clémence envers les prisonniers; cet autre enfin par les présens & les bienfaits dont il a récompensé ses troupes; & tous ensemble il les a surpassés par le grand nombre des batailles qu'il a gagnées, & par la multitude infinie des ennemis qu'il a tués. Car, en moins de dix ans qu'il a fait la guerre dans les Gaules, il a pris d'assaut plus de huit cens villes, dompté trois cens nations, & combattu à diverses fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en a taillé en pièces un million, & fait un million de prisonniers. D'ailleurs, il a toujours trouvé tant d'affection & tant de bonne volonté dans ses soldats, que ceux qui sous les autres chefs ne différoient en rien des autres hommes, devenoient invincibles, quand il s'agissoit de la gloire de C. Jule César, & couroient tête baissée aux plus grands périls avec une fureur que rien ne pouvoit ni arrêter ni soutenir. Nous n'en rapporterons qu'un seul exemple.

Dans la grande Bretagne, les chefs de files s'étant engagés dans un lieu marécageux & plein d'eau, & y étant fort pressés par les Barbares, un soldat de C. Jule César, à la vue de ce Général qui étoit spectateur du combat, se jetta au milieu des ennemis, & fit de si grands efforts & tant d'actions d'une valeur éclatante, qu'ils les obligea de prendre la fuite, & sauva les Officiers. Ensuite, passant le marais après tous les autres avec des peines infinies au travers de cette eau bourbeuse, partie à la nage partie à pied, il gagna enfin l'autre rive, mais sans bouclier. C. Jule César, plein d'admiration pour son grand courage, courut à lui avec de grands cris de joie & de grandes louanges pour l'accueillir & le caresser. Mais, lui, tout morne, la tête baissée & le visage cou-

vert de larmes, il se jetta à ses pieds, & lui demanda pardon de ce qu'il n'avoit pas conservé son bouclier.

Ce grand courage & cette ambition de bien faire, c'étoit C. Jule César qui les faisoit naître, & qui les nourrissoit en eux par les grandes récompenses & par les grands honneurs dont il les combloit sans aucun ménagement, faisant voir que les richesses qu'il amassoit dans toutes ses guerres, il ne les gardoit ni pour satisfaire son luxe, ni pour vivre dans les plaisirs, mais qu'elles étoient chez lui comme des prix en réserve pour la valeur, & qu'il ne se trouvoit riche qu'autant qu'il étoit en état de récompenser ceux de ses soldats qui se rendoient dignes de ses dons; & ce qui contribuoit encore à produire ce bon effet, c'est qu'il s'exposoit le premier aux plus grands périls, & qu'il ne s'exemptoit d'aucun des travaux de la guerre.

Il est vrai que, pour ce mépris des dangers, on n'en étoit point étonné à cause de cet ardent désir de gloire dont il étoit enflammé; mais, pour sa patience dans les travaux, comme elle étoit beaucoup plus grande que ses forces ne le permettoient, il n'y avoit personne qui n'en fût surpris. Car, il étoit d'un tempérament très-foible, grêle de corps, d'une chair blanche & molle, souvent tourmenté par de grands maux de tête, & sujet au mal caduc dont il sentit la première attaque à Cordoue en Espagne. Cependant, il ne tira point de ces indispositions un prétexte de vivre dans la mollesse. Au contraire, il chercha dans la guerre un remede à ces indispositions, en les combattant par de longues & de fréquentes marches, par un régime simple & frugal, & par des gîtes à l'air en rase campagne, & en endurcissant ainsi son corps à toutes les fatigues sans l'épargner.

Quand il se reposoit, c'étoit ordinairement chemin faisant, ou dans un chariot, ou dans une litiere, mettant ainsi son repos à profit; & le réduisant en action. Le jour il alloit visiter les châteaux, les villes, les camps fortifiés, ayant à côté de lui dans son chariot un des secrétaires qu'il entretenoit pour faire écrire sous lui en voyageant, & derrière lui un soldat qui portoit son épée; mais, dans cet équipage, il faisoit une si grande diligence, que la première fois qu'il sortit de Rome pour aller dans les Gaules, il arriva sur les bords du Rhône le huitième jour.

Il étoit excellent homme de cheval; & cet exercice lui étoit devenu très-aisé par l'habitude; car, il s'étoit accoutumé à pousser des chevaux à toute bride en tenant ses mains entrelacées derrière le dos; & dans cette expédition des Gaules, il s'accoutuma à dicter des lettres en marchant à cheval, & il fournissoit en même-tems à deux

secrétaires, & à un plus grand nombre encore, selon Oppius. On prétend aussi que C. Jule César fut le premier qui imagina de communiquer par lettres avec ses amis, ou dans son camp, ou dans la ville, quand la nécessité des affaires le demandoit, & que le tems ne lui permettoit pas de s'entretenir avec eux de bouche à cause du nombre infini de ses occupations, & de la vaste étendue du camp ou de la ville.

Quant à sa simplicité dans sa manière de vivre, on en rapporte une preuve bien sensible. Valérius Léo, qui étoit son hôte à Milan, lui donnant un jour à souper, lui servit un plat d'asperges où l'on avoit mis de l'huile de senteur, au lieu de bonne huile; il en mangea sans faire semblant de rien, & gronda fort ses amis qui s'en plaignirent; car, il vous devoit suffire, leur dit-il, de n'en point manger; & celui qui se plaint de cette grossiereté, est lui-même très-grossier.

Un jour, dans un voyage il survint une si grande tempête, qu'il fut obligé de se retirer dans la chaumière d'un homme fort pauvre, où n'ayant trouvé qu'une petite chambre qui suffisoit à peine pour un seul homme, il dit à ses amis: *Il faut céder les lieux les plus honorables aux plus grands, & les plus nécessaires aux malades.* Il laissa donc la chambre à Oppius qui étoit incommodé, & voulut qu'il y couchât, pendant que lui & ses amis coucheroient à la porte sous une avance que faisoit le toit.

On dit que comme il traversoit un jour les Alpes, & qu'il passoit dans une petite ville de Barbares, qui n'avoit que peu d'habitans, & tous très-misérables; ses amis qui l'accompagnoient lui dirent en riant & en badinant: *Seroit-il possible que dans cette bicoque il y eût des brigues pour les charges & pour les emplois, des débats pour les premiers honneurs, & des envies & des jalousies entre les plus puissans?* Et que C. Jule César leur répondit très-sérieusement: *Pourquoi non? Pour moi, je sçais bien que j'aimerois mieux être le premier dans ce que vous appellez une bicoque, que le second à Rome.*

Une autre fois, en Espagne il se mit à lire quelque chose de la vie d'Alexandre; & après avoir lu, il fut long-tems tout pensif en lui-même, & enfin il se mit à pleurer. Ses amis étonnés lui demanderent la cause de ses larmes: *Eh quoi*, leur dit-il, *ne trouvez-vous pas que c'est une triste chose pour moi qu'Alexandre, à l'âge que j'ai, eût déjà conquis tant de Royaumes, & que moi je n'aie encore fait aucun exploit éclatant?*

Ouvrages de C. Jule César.

Dès sa plus tendre jeunesse, il composa un Poëme à la louange d'Hercule, & fit une tragédie intitulée *Œdipe*, outre des recueils de bons mots & des

réponses remarquables. Suétone lui attribue un Poëme intitulé, *le Voyage*, que nous ne connoissons pas ; & quelques autres Auteurs veulent qu'il soit auteur de l'épigramme de ce jeune Thrace, qui tomba dans l'Hebre en jouant sur la glace. Il composa, étant déjà avancé en âge, les deux Anti-Catons, quelques traités d'Auspices & d'Augures, & des Éphémérides, dont parle Servius.

On le fait aussi auteur de deux livres sur l'analogie de la langue Latine. Qui croiroit qu'un aussi grand homme de guerre que C. Jule César s'occuperoit sérieusement à composer des traités sur la Grammaire ? Combien nos mœurs & nos inclinations sont différentes de celles de ces tems-là ! C'est dans l'un de ces livres de l'Analogie qu'il recommandoit particulierement d'éviter, comme un écueil, les expressions nouvelles & insolites.

On avoit aussi de lui plusieurs plaidoyers. Outre la pureté & la délicatesse de la langue Latine, qui conviennent, dit Atticus, ou plutôt Cicéron, non-seulement à tout Orateur, mais à tout citoyen Romain, on y admire tous les ornemens de l'art Oratoire, mais principalement un talent merveilleux à peindre les objets, & à mettre dans tout leur jour les choses dont il parle.

Il ne nous reste de C. Jule César que deux ouvrages, qui sont les sept livres de la guerre des Gaules, & les trois de la guerre Civile. Ce ne sont, à proprement parler, que des Memoires, & il ne les avoit donnés que sur ce pied-là, *Commentarii*. Il les composoit à la hâte, sans étude, & dans le tems même de ses expéditions, uniquement dans la vue de laisser des matériaux aux Écrivains, pour en composer une histoire. Il y a mis sans doute cette netteté de style & cette élégance, qui lui étoient naturelles ; mais, il a négligé tous les ornemens brillans qu'un génie aussi heureux que le sien pouvoit répandre dans un ouvrage de cette nature. Cependant, tout simple & négligé qu'il pouvoit paroître, on convenoit généralement, dit Hirtius, qu'aucun autre écrit, quelque travaillé & quelque limé qu'il fût, n'approchoit de la beauté des commentaires de C. Jule César. Son dessein n'avoit été que de fournir des matériaux à ceux qui voudroient en composer une histoire en forme. » En quoi, dit Cicéron, » il peut avoir fait plaisir à de » petits esprits, qui ne craindront point d'en défigurer » les graces naturelles par le » fard & l'ajustement qu'ils » voudront y ajoûter ; mais, » tout homme sensé se donnera » bien de garde d'y toucher en » aucune sorte, ni d'y faire » aucun changement. Car, rien » ne fait tant de plaisir dans » l'Histoire, qu'une briéveté » de style si claire & si élégan-

» te. « Hirtius emploie aussi la même pensée à l'égard des Écrivains qui songeroient à composer une histoire sur les mémoires de C. Jule César. » Certainement, dit-il, il leur » en fournit le moyen ; mais, » s'ils sont sages, il doit leur » en ôter l'envie pour toujours.« La traduction des commentaires de C. Jule César par M. d'Ablancourt est fort estimée. Elle pourroit devenir encore meilleure, si d'habiles mains la retouchoient en quelques endroits.

C. Jule César avoit par luimême un bel esprit, & un heureux naturel, on ne peut pas en douter; mais, il avoit pris soin de le cultiver par une étude assidue, & de l'enrichir de tout ce que la littérature avoit de plus rare & de plus exquis; & c'étoit par ce moyen qu'il étoit venu à bout de l'emporter pour la pureté du langage & pour la délicatesse du style sur presque tout ce qu'il y avoit de plus éloquens Orateurs à Rome.

Ses Commentaires doivent être continuellement entre les mains des jeunes gens destinés au métier des armes, parce que c'est le livre des gens de guerre. Dans tous les tems, les plus grands Généraux l'ont regardé comme leur maître. La lecture de ce Livre a toujours fait leur occupation & leurs délices. Ils y voyent la pratique des regles de l'art militaire, soit pour les sièges, soit pour les batailles. Ils peuvent y apprendre aussi la manière de faire des Mémoires, ce qui n'est pas un talent médiocre. Il seroit à souhaiter que tous nos Généraux missent par écrit régulièrement toutes les opérations des campagnes où ils ont commandé. Quel secours ne seroit-ce point pour une histoire ! Quelle lumière pour la postérité ! Y a-t-il rien de plus estimable que les mémoires de M. de Turenne, imprimés dans le second tome de sa vie, & que ceux de Jacques II, Roi d'Angleterre, alors Duc d'York ?

Hirtius acheva ce que C. Jule César n'avoit pu faire. Le huitième livre de la guerre des Gaules est de lui, aussi bien que ceux de la guerre d'Alexandrie & de celle d'Afrique. On doute qu'il soit l'auteur du livre qui traite de la guerre d'Espagne.

Fin du vingt-troisième Volume.

A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

Approbation du Censeur Royal.

J'Ai lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les Tomes XXII & XXIII du *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes*; & je n'y ai observé rien qui puisse en empêcher l'impression. Donné à Paris, le 16 de Mars 1777.

PHILIPPE DE PRÊTOT,
Membre des Académies Royales des Sciences, Belles Lettres & Arts, de Rouen & d'Angers.





